This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

L'HOMME DE GÉNIE

PAR

CESARE LOMBROSO

TRADUIT DE L'ITALIEN SUR LA SIXIÈME ÉDITION

Par Fr. COLONNA d'ISTRIA, agrégé de philosophie.

ET PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

Par Ch. RICHET

Professeur à la Faculté de médecine de Paris.

Avec 11 planches hors texte.

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1889

L'HOMME DE GÉNIE

PIGNEROL, IMPR. CHIANTORE-MASCARELLI

L'HOMME DE GÉNIE

PAR

CESARE LOMBROSO

TRADUIT SUR LA VIe ÉDITION ITALIENNE

PAR FR. COLONNA D'ISTRIA

AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE

ET PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

DE Mr CH. RICHET

PROFESSEUR À LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1889

Tous droits réservés.

PIONEROL, IMPR. CHIANTORE-MASCARELLI

1C

L'HOMME DE GÉNIE

PAR

CESARE LOMBROSO

TRADUIT SUR LA VIe ÉDITION ITALIENNE

PAR FR. COLONNA D'ISTRIA

AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE

ET PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

DE Mr CH. RICHET

PROFESSEUR À LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1889

Tous droits réservés.

PRÉFACE

Ce livre est un précieux document dans l'histoire de l'intelligence humaine. M. Lombroso, qui a déjà abordé avec succès les problèmes les plus difficiles de la sociologie et de la psychologie, à savoir l'étude de l'homme criminel et les rapports du crime avec la folie, entreprend dans cet ouvrage une tâche non moins ardue, l'étude des rapports qui unissent le génie avec la folie.

Depuis longtemps on a soutenu l'idée que le génie et la folie se touchent. J'ai souvent entendu émettre cette opinion par mon maître, Moreau de Tours, l'auteur d'un livre ingénieux et profond sur la psychologie morbide; mais il me semble que, sur cette attachante question, jamais tant de faits curieux et instructifs n'avaient été réunis que dans cet ouvrage du savant professeur de Turin.

Tout d'abord, il convient de dissiper une erreur, une sorte de contre-sens assez grave. En affirmant que le génie, comme la folie, est une des formes de la dégénérescence mentale, jamais M. Lombroso n'a songé à assimiler l'homme de génie à un aliéné. Autant vaudrait dire que le feu et l'eau sont identiques. Les fous et les hommes de génie sont en dehors de l'humanité commune; mais les uns sont au-dessus, les autres au-dessous des mortels vulgaires. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Non, assurément, ce n'est pas dans les asiles d'aliénés qu'on trouvera un Leibnitz ou un Vol-

taire, et les malheureux qui inondent les hospices où ils sont enfermés de leurs ineptes productions, fruits de la démence, ne seront ni des Shakespeare, ni des Victor Hugo. Jamais M. Lombroso n'a prétendu mettre sur la même ligne l'homme de génie et l'aliéné. Il est innocent de cette colossale bêtise, et c'est avec raison qu'il peut s'irriter contre ceux qui lui prêtent cette ridicule assimilation.

Son opinion est bien différente, et, il faut le dire, elle est appuyée sur des faits positifs : c'est, d'une part, que le grand et puissant génie des inventeurs, des découvreurs, semeurs d'idées et créateurs, ne concorde pas avec une santé intellectuelle irréprochable, et que, d'autre part, dans les formes de l'intelligence qui sont propres aux aliénés, on rencontre certains caractères psychologiques communs aux fous et aux hommes de génie.

On trouvera dans le cours de ce livre les intéressantes raisons que M. Lombroso allègue en faveur de sa thèse, et on lira le détail des faits nombreux qui rendent cette thèse, à mon sens, tout à fait démontrée. Ici je voudrais, et en quelques mots seulement, montrer comme quoi cette théorie, qui paraît si subversive, n'a rien au fond que de très naturel.

Il est assez difficile de définir l'*homme de génie*. Personne ne saurait établir une limite absolue, une démarcation formelle entre l'homme de génie et l'homme de talent, entre l'homme de talent et l'homme médiocre. Hélas ! n'en est-il pas de même pour chaque classification ? Ne renouvelons donc pas le vieux sophisme des Grecs, qui prétendaient qu'il n'y a pas d'hommes chauves, puisqu'on ne peut décider le nombre exact de cheveux à partir duquel un homme cesse d'être chauve. — Donc, ne cherchons pas la limite, et considérons les hommes dont le génie est incontesté, par exemple Dante, Pascal, Shakespeare, Newton, Victor Hugo, Gœthe, Léonard de Vinci, Raphaël, Napoléon.

Il me paraît que ce qui caractérise ces grands hommes, c'est qu'ils diffèrent du milieu qui les entoure. Ils émettent des idées que les hommes vivant à côté d'eux n'ont pas eues et ne pouvaient pas avoir. Ils sont des initiateurs, des originaux. Pour moi, la vraie et l'unique marque des hommes de génie semble être l'originalité. Ils voient plus, mieux et surtout *autrement* que le commun des hommes.

Ce caractère d'originalité est indispensable pour qu'il y ait génie. Cela est si évident que c'est presque une naïveté que de le dire. Supposons un peintre exact, minutieux, possédant une habileté de

main irréprochable : s'il se contente de peindre comme on avait peint avant lui, sans innover, sans apporter un procédé nouveau, soit dans le coloris, soit dans le choix des sujets, soit dans la disposition des personnages, soit dans l'éclairage de ses toiles, on pourra vanter son talent; mais on n'aura pas le droit de parler de son génie.

Il faut qu'il invente, qu'il fasse du nouveau. Car, sans cette nouveauté, il n'aura pas de génie. Or, pour faire du nouveau, il faut que cet homme diffère profondément des autres peintres. Depuis Léonard de Vinci, il y a peut-être eu vingt-cinq peintres de génie, mais il y a eu de par le monde au moins un million de peintres médiocres. Pour sortir de cette foule, pour faire preuve de génie, il faut qu'un peintre soit constitué mieux ou, pour ne rien préjuger, autrement que ce million de peintres inconnus.

C'est dans cette différenciation avec le reste des hommes que paraît consister décidément le génie.

On voit tout de suite la conséquence de cette simple affirmation : l'homme de génie diffère des autres hommes; il est donc ANORMAL, au moins par ce caractère spécial de voir ce que les autres ne voient pas.

Laplace a dit : *Les découvertes consistent en des rapprochements d'idées susceptibles de se joindre et qui étaient isolées jusqu'alors.* L'homme de génie peut trouver ces rapprochements, qui n'apparaissaient pas aux vulgaires humains, et c'est en cela qu'il est étrange et anormal.

Il en est de même chez les fous. En eux, les associations d'idées originales abondent. Elles éclatent par fusées soudaines et se manifestent par des divagations parfois ridicules, mais où se dévoilent des combinaisons toujours imprévues et quelquefois ingénieuses.

Aussi qu'arrive-t-il? C'est que ces hommes de génie, qui sont différents du milieu qui les entoure, ne possèdent pas la commune santé intellectuelle : ils ont des tares à la fois physiologiques et psychologiques. Ils sont atteints soit du délire des persécutions, soit du délire des grandeurs, soit du délire religieux. Ils appartiennent à des familles riches en dégénérés et en aliénés : la plupart meurent sans postérité, ou bien encore les enfants qu'ils laissent ne sont pas dans l'équilibre intellectuel et physique normal.

L'homme de génie, c'est l'homme qui a pu faire plus, mieux et autrement que les autres hommes, ses contemporains. C'est donc un être anormal, une *exception*.

*

Eh bien! la nature n'aime pas les exceptions: elle tâche de les faire disparaître: elle se soucie avant tout de l'uniformité de la race. Elle est essentiellement démocratique et niveleuse. Les aristocraties intellectuelles, qui sont les esprits géniaux, elle ne les aime pas. Elle les souffre impatiemment, et son office est de faire rentrer dans le rang ces égarés.

A l'âge de onze ans, Pascal invente la géométrie. A dix-huit ans, il renouvelle la physique. N'est-ce pas là une anomalie étrange, presque effrayante, que cet enfant qui, à l'âge où d'ordinaire on joue aux billes, conçoit plus grandement et plus profondément que les maîtres en vingt siècles n'avaient pu faire?

Pour être un Pascal, il faut être un malade, en donnant au mot malade son vrai sens, c'est-à-dire le sens d'*anormal*. Je ne sais s'il est permis de se servir du mot de dégénéré qu'emploie M. Lombroso: car cela me paraît un quasi-sacrilège. Au lieu de dire dégénéré, je dirais un *progénéré (sit venia verbo)*.

Dégénérescence ou progrès, l'homme de génie n'en est pas moins une étrangeté, une anomalie qui ne doit pas durer.

Qu'on me permette à cet égard un exemple que l'on trouvera peut-être peu respectueux. Supposons qu'on prenne une collection de graines, à peu près identiques en apparence, et qu'on les sème. Ces graines auront presque toutes le même développement, et finalement, à peu de variations près, la taille des plantes qu'elles auront formées sera uniforme. Pourtant, dans le nombre, il y aura des types aberrants: quelques graines seront toutes petites; d'autres, au contraire, auront donné des individus très grands, dépassant de beaucoup la moyenne commune.

Eh bien! les unes et les autres, les grandes comme les petites, seront des monstruosités et des malades. Que le développement soit exagéré ou trop faible, cela importe peu, puisque, dans les deux cas (arrêt de développement ou excès de développement), il y aura un grand écart de la moyenne générale.

Donc, *à priori*, on peut très bien concevoir que les hommes de génie, n'étant pas des hommes semblables aux hommes ordinaires, ont, au même titre que les fous, une intelligence faite autrement que l'intelligence du commun des mortels.

A *posteriori*, cette assimilation se trouve vérifiée par de fréquents et curieux exemples. Il est bien rare qu'en étudiant de près la vie d'un très grand nombre d'hommes supérieurs on ne trouve dans leur organisme mental et dans leurs procédés intellectuels

quelque chose de défectueux, de morbide, de pathologique, par quoi ils se rapprochent des aliénés. Ce n'est pas impunément qu'on s'éloigne de la plate et vulgaire existence des hommes ordinaires. Les grands hommes ont des idées fixes, des préjugés, des manies, des habitudes, des perversités morales, des vices de constitution, des lacunes dans le raisonnement, parfois même des hallucinations et des idées délirantes. L'orgueil, la sensibilité, l'irritabilité morale *(genus irritabile vatum)*, la crainte, sont des affections de l'âme qui chez eux prennent parfois une exagération maladive. Ce sont de vraies tares psychiques qui sont en eux et qui, s'ils arrivent à les dissimuler, reparaissent avec force chez leurs descendants. Jamais je ne conseillerais à une femme d'épouser le fils d'un homme de génie. Elle ferait certainement mieux de s'allier au fils d'un robuste et ignare paysan. Ce sera pour les enfants qu'elle doit avoir une bien meilleure condition de santé.

La manière dont travaillent les hommes de génie conduit à des analogies plus intéressantes encore. Il y a certainement dans la conception d'une grande œuvre quelque chose de spontané qui déroute les idées vulgaires, soit par l'audace, soit par la vigueur, soit par l'imprévu. Ce n'est pas au prix des plus rudes efforts qu'on acquiert du génie. Souvent même une pensée profonde, subitement apparue, n'a exigé pour naître aucun effort. Le fameux mot de Buffon, que le génie est une longue patience, ne paraît vraiment pas exact. Non, jamais la patience n'a rien pu créer qu'une œuvre honorable et modérée. Mais le génie est immodéré : qu'il s'agisse d'un tableau, d'une pièce de théâtre, d'un théorème de mécanique ou d'une bataille.

Peut-être Thomas Corneille a-t-il eu autant de patience que son illustre frère. Il n'a jamais pu s'approcher du *Cid*. Mettez ensemble les 500.000 écoliers de onze ans qui, à cette heure, épellent les rudiments de la grammaire de leur pays, et du système décimal : toute leur patience réunie ne fera pas ce que Pascal, à leur âge, a exécuté en se jouant.

Il y a donc dans la pensée de l'homme génial quelque chose de démesuré, d'extraordinaire, d'étrange par conséquent. Or, c'est précisément ce caractère d'étrangeté qui se retrouve dans la pensée des fous. Ce sont des associations d'idées bizarres qui nous déconcertent aussi bien que les élucubrations du hachich, et les divaga-

tions des maniaques. On lira plus loin l'histoire de cet aliéné, dont nous parle M. Lombroso, qui, en se tortillant la barbe, disait: « Voici le dernier helminthe ». En un rapide concept, il s'était vu presque simultanément exécuté, enterré et dévoré par les vers du tombeau.

C'est chez les poètes surtout que la promptitude et la bizarrerie de ces associations d'idées saugrenues sont étonnantes. Les fous procèdent, comme on sait, par calembours, par allitérations: chat..., chapeau..., peau..., manchon..., fanchon. Ce *modus agendi* intellectuel est extrêmement voisin de la poésie. Et je ne parle pas seulement de la mauvaise, mais de la grande et vraie poésie, celle des maîtres, de Victor Hugo, par exemple. Il ne peut être douteux pour personne que, chez Victor Hugo, c'est le mot qui éveille l'idée et qui la précède. Chez un poète médiocre, il y a d'abord une idée, puis un mot pour l'exprimer. Chez un grand poète, il y a l'inspiration, c'est-à-dire, avant l'idée, le mot, qui naît, pour ainsi dire, spontanément. Le développement n'est pas voulu, il est amené presque fatalement par la succession des mots et des rimes. Le travail intellectuel est là presque inconscient. C'est chez Victor Hugo une étincelante et ininterrompue succession de mots: chaque mot étant une nouvelle image, une nouvelle idée. Les images s'appellent les unes les autres; les rimes suivent les rimes; et de nouvelles idées arrivent sans cesse, toujours appelées par les idées, c'est-à-dire par les rimes qui précèdent.

Chez les grands inventeurs comme chez les grands poëtes, l'idée est aussi presque involontaire. Elle est parfois baroque et surprenante! Combien de fois, dans les asiles d'aliénés, n'a-t-on pas vu éclore de mirifiques inventions! Il s'en est fallu souvent de bien peu pour que ces sottises ne se soient pas transformées en trouvailles géniales. Rien ne manque à cette analogie, pas même l'hostilité des hommes raisonnables qui confondent les grandes inventions avec la folie. Et, en effet, les vraiment grands inventeurs ont essuyé les dédains et les railleries du public contemporain, qui ne les comprenait pas. Napoléon a traité Fulton de fou, et, à l'Académie des sciences de Paris, on a, au moins pendant quelques jours, douté de la réalité du téléphone. Les grandes inventions ont cela de commun avec les élucubrations des fous qu'elle sont au-dessus de nos conceptions ordinaires.

Mais quelle conclusion allons-nous en tirer?

Vais-je dire que les grands poètes et les grands inventeurs sont des aliénés? A Dieu ne plaise, et, avec M. Lombroso, je proteste contre ceux qui voudraient me prêter une pareille opinion.

En effet, le grand homme, quoique offrant, par-ci par-là, quelques points de rapprochement avec l'aliéné, en diffère pourtant par un caractère essentiel. Il a la conception rapide et bizarre du fou, mais il a quelque chose de plus; et cela rend sa conception féconde, au lieu de la laisser stérile et absurde: il a la clarté et l'étendue.

La plupart des hommes vivent dans un état de semi-rêve; ils sont incapables de saisir les relations des objets environnants, sans s'imprégner à chaque instant de la vérité extérieure, sans rien approfondir, ne pouvant connaître que la superficie des choses, dociles à leur rêve qu'ils poursuivent fidèlement: ils ne réagissent, se laissent mener par les événements et sont absolument dépourvus de cet esprit critique qui permet de contrôler et de modifier les écarts de la pensée vagabonde par la notion toujours présente de la réalité concrète. Les fous sont, plus que les hommes normaux, sujets à cette infirmité intellectuelle de ne pas voir ce qui est autour d'eux. Ils sont en plein rêve. « La folie, disait Gérard de Nerval (qui s'y connaissait, hélas!), c'est l'épanchement du rêve dans la vie réelle ». Chez les fous, nul frein aux divagations, nul pouvoir d'arrêt ou de modification, nulle influence de la vérité des choses.

Au contraire, les hommes de génie, en même temps qu'ils ont une imagination ardente et primesautière, ce qui les écarte de la foule vulgaire, possèdent tous un grand sens critique, qui s'exerce chez eux presque immédiatement, concurremment avec l'idéation créatrice. C'est le mélange de cet esprit critique avec l'esprit d'invention qui fait leur force.

Au fond, cet esprit critique, c'est peut-être uniquement une plus grande étendue de l'intelligence; de sorte qu'en dernière analyse, les hommes de génie diffèrent des fous parce qu'ils ont, non une seule association d'idées, mais toute une série presque infinie d'idées simultanées qui se présentent en grand nombre à leur vaste intelligence; l'étendue de leur pensée leur permet de corriger la fougue de leur imagination.

On peut donc admettre, dans toute conception géniale, deux éléments bien distincts: d'une part la création originale et anormale, et, d'autre part, l'esprit de revision et de critique. Les fous ont la création originale; mais ils ne sont pas en état de la corriger

par une sévère critique. Les hommes vulgaires ont peut-être quelque èsprit critique : ils n'ont pas de création originale. Ils sont, alors, tout comme les fous, mais pour d'autres motifs, incapables de créer une œuvre supérieure.

Ici on fera une objection immédiatè. S'il est vrai qu'il n'y a pas de transitions entrè les diverses formes intellectuelles, depuis l'intelligence du plus grand homme jusqu'à la médiocrité du plus bête des humains, où va-t-on classer les hommes qui, sans avoir du génie, ont du talent et du mérite? M. Lombroso, dans cet ouvrage, ne parle pas seulemeut des génies puissants, mais aussi, à bien des reprises, il nous entretient de certains hommes qui ont eu seulement quelque mérite, et mêmè parfois un mérite assez mince, puisque beaucoup d'èntre ceux qu'il cite sont inconnus des érudits eux-même. A la rigueur, on peut accorder que les hommes de génie sont des anormaux ; mais, si l'on étend cette doctrine à tous les hommes qui ont du talent, on est aussitôt conduit très loin, et trop loin.

Assurément il est difficile et même impossible de séparer le génie du talent, le talent du mérite et le mérite de la nullité. Mais ne peut-on vraiment reconnaître que, chez les hommes de grand talent, il y a une certaine part d'invention, de création, qui èst précisément le côté par où l'homme de talent se rapproche de l'homme de génie.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés,

a dit un poète. De même l'invention. Tel poète, ayant produit des œuvres recommandables et honnêtes, peut, à un moment donné, trouver l'inspiration et créer une poésie sublime. Mais hélas ! ce ne sera qu'un éclair. Il ne recommencera pas : il a eu une heure de géniale création, et c'est tout. Eh bien ! c'est justement alors que son esprit a procédé par les moyens intellectuels propres aux fous, c'est-à-dire par des associations bizarres et surprenantes, que les autres hommes n'avaient pas eues et ne pouvaient pas avoir. Le fait d'être capable, fût-ce pendant une heure seulement, de pareilles associations, indique une certaine originalité qui, pour n'être ni aussi profonde ni aussi constante que chez les hommes d'un génie supérieur, n'en met pas moins l'homme qui en est capable à part des communs mortels.

Pourquoi ne pas admettre, chez tout homme adonné aux œuvres de l'esprit, deux forces psychologiques différentes : d'une part la force créatrice, qui consiste essentiellement en des associations d'idées audacieuses et imprévues ; d'autre part, la force critique, qui tempère et corrige ces associations étranges par d'autres associations contraires.

Autrement dit, pour employer des termes familiers aux physiologistes, il y a deux phénomènes : l'incitation au mouvement et l'inhibition du mouvement. La résultante de ces deux forces antagonistes sera le mouvement définitivement exécuté.

Les fous ont bien l'impulsion première, l'incitation au mouvement ; mais ils sont incapables d'inhibition. Ici, l'inhibition, c'est la réflexion profonde, la maturité du jugement, la pondération des événements, la combinaison du passé avec le présent et l'avenir ; la notion du possible et du réel. Or, chez les fous, rien de semblable ne vient arrêter la tendance impulsive ; aussi cette impulsion, étant désordonnée et dépourvue de toute modération, n'aboutit pas. Les hommes vulgaires ont l'esprit critique développé, mais ils sont incapables de ressentir cette incitation originale qui fait faire de grandes choses, et ils restent médiocres ; raisonnables, mais médiocres ; ne dépassant pas les idées banales de leur milieu. Au contraire, les hommes de génie unissent en eux ces deux formes de l'intelligence. Ils ont l'excitation puissante qui effectue la créatibn, et, d'autre part, comme ils conçoivent avec une grande clarté, comme l'étendue de leur champ intellectuel est très vaste, ils corrigent, amendent leur inspiration irréfléchie par un jugement droit et sévère.

Assurément, ces deux procédés psychologiques ne sont pas isolés : nous sommes forcés de faire cette séparation artificielle dans une analyse scientifique ; mais, dans chaque opération de l'esprit, ces deux modes d'idéation se manifestent simultanément.

Ainsi, en analysant une œuvre de l'esprit quelconque, on retrouverait ces deux éléments contraires, qui ont pour résultante telle ou telle production intellectuelle.

Il serait bien intéressant de reprendre, à ce point de vue, l'œuvre des grands hommes. Qu'il s'agisse de la peinture, de la poésie, des sciences ou de l'industrie, on retrouverait des proportions variables de ces deux éléments.

Par exemple, dans l'œuvre d'Edgard Poë, ne voit-on pas que l'élément fantaisie, invention, création originale, associations d'idées

extraordinaires, domine absolument le côté critique? Poë était d'ailleurs quelque peu dipsomane, et même alcoolique. S'il est vrai que ses œuvres sont géniales, — et elles sont à coup sûr tout à fait remarquables — elles ressemblent néanmoins, à s'y méprendre, aux divagations d'un maniaque.

L'analyse psychologique profonde, minutieuse, implacable, telles que souvent les fous atteints de manie raisonnante en commettent, se retrouve, à un degré de force incomparable dans *Crime et Châtiment* de Dostoiewski, cet écrivain puissant qui, pas plus que Poë, n'était exempt de tares intellectuelles. La bizarrerie de quelques raisonnements qu'il prête à ses personnages est tout à fait digne d'un aliéné. Et pourtant il est impossible de ne pas trouver dans ce livre une pénétration bien supérieure à la pénétration vulgaire. Si ce n'est pas du génie, au moins c'est bien près du génie.

Chez d'autres écrivains, c'est le côté critique qui domine. Mais ils n'en sont pas moins pourvus d'une certaine dose d'esprit créateur, initiateur et original. Voltaire, qui représente si bien les qualités bonnes et mauvaises de l'esprit français, avait un sens critique, et, si l'on veut, une force d'inhibition intellectuelle des plus puissantes. Son esprit clair et étendu savait immédiatement trouver le côté faible des choses. Plus que personne, il était accessible à la réalité, et ne se laissait pas égarer par son rêve. En outre, chez lui l'invention poétique était relativement faible. Mais pourtant que d'imagination, que de saillies! Est-ce que l'esprit poussé à ce point n'est pas vraiment de l'invention? Que l'on lise sa correspondance, ses lettres, qu'il écrivait sans le moindre effort, et on sera stupéfait de cette richesse exubérante d'idées. Elles abondent, courant sous sa plume, débordant pour ainsi dire. C'est une inspiration qui ne cesse pas. Ironies mordantes! rapprochements imprévus! mots ingénieux! tout cela est aussi une des formes, et non des plus méprisables, de l'invention. Si Voltaire n'avait eu que son bon sens, il ne serait certainement pas devenu le roi Voltaire, le maître et le guide spirituel du XVIIIe siècle, d'où nous dérivons directement.

Ce que nous disons des œuvres littéraires s'applique tout aussi bien aux œuvres de science. « Sans enthousiasme, disait Novalis, il n'y a pas de mathématicien ». Faire des hautes mathématiques sans avoir de l'imagination, c'est se résigner à une exécrable médiocrité. La physique, la chimie, la médecine, l'histoire naturelle, exigent non seulement de l'érudition, de la patience, de l'applica-

tion et du sens critique, mais encore de l'imagination. Sans une certaine originalité, sans quelque bizarrerie dans les conceptions, on est exposé à traîner toute une vie de savant, incolore et inerte, dans le sillon, ou plutôt dans l'ornière des devanciers.

Comme pour la production littéraire, il y a dans la production scientifique de grandes et de petites inventions. Tel savant a eu un éclair de génie, qui plus tard, sa vie durant, restera tout à fait incapable de faire du nouveau. (Le grand Schwann, l'inventeur de la théorie cellulaire, en est un éclatant exemple). Et entre l'éclair de génie et la lueur de talent, toutes les transitions s'observent.

Mais pour la science, comme pour les lettres et les arts, l'invention ne suffit pas. Il faut encore une longue patience: il faut un esprit clair, étendu, et avant tout une persévérance opiniâtre qui doit aller jusqu'à la tenacité. Les aliénés ont l'invention et l'originalité. Mais, confinés dans leur idée fixe, perdus dans leur rêve, indifférents aux réalités qui les entourent de toutes parts et où ils trouveraient un correctif à leur fantaisie, ils ne voient que leur idée, c'est-à-dire un petit point, presque imperceptible; tout le reste leur est fermé. Alors ils s'immobilisent dans leur conception, ce qui interdit le progrès et ce qui crée d'énormes et irréparables erreurs. Quand une idée n'est pas combattue, modifiée, transformée par les idées voisines, elle court grand risque d'être absurde : le jugement droit et sain, nécessaire en fait de science, dépend peut-être de l'étendue de notre champ intellectuel.

Mais, je le répète, l'étendue ne suffit pas, il faut aussi l'invention. A elles seules, ni l'étendue ni l'invention ne suffisent. Il faut que ces deux qualités se trouvent réunies pour qu'il y ait production d'une grande œuvre.

Si l'on étudie l'œuvre d'un des plus grands savants qui aient honoré notre patrie, de Lavoisier, on sera stupéfait d'y trouver le mélange de ces deux qualités intellectuelles maîtresse. L'invention! nul plus que lui ne l'a possédée. Il invente à chaque instant des méthodes nouvelles. Il découvre des faits très simples, que des milliers d'observateurs n'avaient pas vus, quoiqu'ils eussent passé devant leurs yeux avant d'avoir passé devant les yeux de Lavoisier. Il s'étend à tout: il analyse l'eau, la poudre, l'alcool; il trouve la fermentation, il démontre le mécanisme de la productioh de chaleur par les êtres vivants, il dose cette chaleur, il crée une nomenclature chimique, il crée la thermochimie, il pressent la loi de l'équivalence des forces; et cela ne l'empêche pas de faire de

l'économie politique, de la statistique, de l'industrie. En tout il est supérieur. Partout où il jette son regard d'aigle, il apporte une donnée nouvelle. Ce qui échappe aux autres ne lui échappe pas, à lui. Il a prévu, par une merveilleuse intuition, la chimie tout entière. Si bien que notre chimie contemporaine, avec ses admirables découvertes, a été, dans ses grandes lignes, conçue totalement par le puissant cerveau de Lavoisier.

Mais ce génie vaste et perspicace n'eût pas suffi. Il a fallu qu'il fût corrigé, modéré par un sens critique profond.

Instituer une hypothèse, c'est très bien; mais il faut après l'hypothèse faire l'expérience et voir en quoi elle est défectueuse. Ne se laisser jamais aveugler par son idée : posséder la notion du réel, établir une rélation entre des faits qui paraissent éloignés et savoir quand on se trompe, c'est là le propre du génie.

Récemment, dans un discours, M. Pasteur, ce grand homme, qui est, de l'aveu unanime, un des plus puissants génies de notre époque, disait que l'esprit critique était une des conditions du travail scientifique efficace et fructueux. Je ne voudrais pas contredire cette sage parole de mon illustre maître; mais pourtant il me semble qu'à lui seul l'esprit critique ne peut rien, s'il n'est fécondé par l'invention. M. Pasteur est un des plus éclatants exemples de cette union de l'esprit inventif et de l'esprit critique. Si M. Pasteur n'avait pas deviné et conçu, avant même de les exécuter, ses belles expériences sur la génération spontanée, la panspermie, l'atténuation des virus, il aurait fait un chimiste distingué ou un naturaliste intelligent, il ne serait pas devenu M. Pasteur, et ç'aurait été grand dommage pour notre siècle. La maladie dont il a été atteint il y a vingt ans, une maladie cérébrale cruelle, au lieu d'éteindre son intelligence, l'a certainement surexcitée. Il est probable en effet que, si elle a agi, ç'a été non pour développer son sens critique, mais pour exalter ses facultés d'invention et d'imagination. On trouverait, je pense, facilement d'aussi bons critiques que M. Pasteur; mais qui nous offrira sa force d'invention et sa puissance créatrice!

Un savant a le droit d'avoir une imagination presque délirante, s'il sait la tempérer par l'étendue de ses connaissances et la pénétration d'un esprit critique sévère et inflexible.

Pour terminer cette très longue préface, je prendrai un exemple qui précisera ma pensée mieux que toute dissertation, et j'emprun-

terai cet exemple à une œuvre géniale, un des produits les plus exquis de l'intelligence humaine, le *Don Quichotte* de Cervantès.

Don Quichotte a des idées grandioses et fécondes. Il est un grand rénovateur, une âme ardente, éprise du bien et de la justice. Il a sur chaque chose des notions étonnantes, bizarres, supérieures aux banales opinions de ses contemporains et de ses compatriotes. Il conçoit vite, il invente des associations d'idées étranges. Il a l'invention conquérante et primesautière des novateurs, des découvreurs et des hommes de génie. Un peu plus d'esprit pratique, et il réformerait l'humanité. Mais hélas! il est fou, et vraiment fou. Car la plus légère trace d'esprit critique lui fait défaut: il ne se rend pas compte des choses réelles, il est dans les nuages, il prend ses imaginations pour des vérités, il voit tout à travers son rêve, et il se promène dans la vie comme un somnambule, incapable de distinguer ce qui est de ce qui n'est pas. Aussi ne peut-il aboutir, et est-il condamné à échouer misérablement dans toutes ses entreprises. Malgré ses efforts, malgré son courage, malgré la puissance de ses audacieuses conceptions, il est destiné à finir dans un hospice d'aliénés. Car il est bel et bien fou, et fou à lier.

A côté de lui, sur son âne, chemine l'honnête Sancho Pança. Sancho n'a aucun génie inventif. Il partage les crédulités et les préjugés du vulgaire. Il répète naïvement tout ce que savent ses amis. Il parle, pense et agit comme tout le monde; il est terre à terre, incapable de s'élever au-dessus de ce qu'ont pensé ses pères; il suit la voie commune, et dans son village il est renommé pour son bon sens pratique. A toutes les fantaisies de son maître, il répond par des arguments pleins de bon sens; il est toujours dans le vrai, et c'est lui qui a raison contre don Quichotte.

Eh bien! dans tout homme de génie, il doit y avoir à la fois l'âme de don Quichotte et l'âme de Sancho Pança. L'âme de don Quichotte, pour aller en avant, sortir des voies battues, faire autrement et mieux que le commun des hommes; l'âme de Sancho Pança, parce que cette originalité profonde ne mène à rien si elle n'est éclairée par le bon sens, un jugement droit et la notion du réel. C'est pour n'avoir pas eu l'audace et la fantaisie de don Quichotte que tant d'hommes érudits et distingués ont passé à côté de grandes découvertes ou de grandes œuvres sans les faire. C'est pour n'avoir pas eu le bon sens de Sancho Pança que tant de pauvres fous ont usé leurs rêves à des chimères, sans profit pour eux et pour l'humanité.

Mais il n'y a pas de conseils à donner aux hommes de génie. Ils se passeront de nous, et ils accompliront leurs belles œuvres sans nous. Le plus simple est donc de conclure avec M. Lombroso qu'il n'est pas de grand homme sans une trace de folie, et de répéter ce mot qu'on prête à Aristote, ce maître en toutes choses : *Nullum magnum ingenium sine quadam mixtura dementiæ.*

CHARLES RICHET.

INTRODUCTION

Jamais, il ne m'est arrivé d'avoir, comme pour ce livre, à désavouer, dans une dernière édition les éditions précédentes; jamais l'idée première, d'autant plus imparfaite qu'elle était plus spontanée, n'a dû autant se modifier et se transformer, révélant la nécessité pour l'auteur de gagner son but, étape par étape, sans peut-être encore l'atteindre entièrement.

L'idée de la psychose du génie m'était, en effet, souvent venue à l'esprit, mais je l'avais toujours repoussée; et d'ailleurs, sans une base expérimentale certaine, les idées, aujourd'hui, ne comptent point. Comme les enfants mort-nés, elles n'apparaissent qu'un instant pour disparaître aussitôt.

Il m'avait été donné, déjà de surprendre, dans le génie, plusieurs des caractères de dégénérescence qui sont la base et le signalement de presque toutes les aliénations congénitales; mais l'étendue exagérée qu'on donnait alors à la théorie de la dégénérescence, et, plus encore, le caractère trop vague et trop inexact de cette conception m'en avaient éloigné : si bien que j'acceptais les faits, non leurs dernières conséquences.

Comment, en effet, se défendre d'un sentiment d'horreur à la pensée d'associer aux idiots, aux criminels, ceux-là mêmes qui, représentent les plus hautes manifestations de l'esprit humain?

Mais les dernières recherches tératologiques, celles de Gegenbauer surtout, ont établi que les phénomènes de régression atavique n'indiquent pas toujours une dégradation véritable, mais que, bien souvent, elles compensent un développement considérable, un progrès accompli dans d'autres directions :

Les reptiles ont plus de côtes que nous; les singes, les quadrupèdes possèdent un plus grand nombre de muscles que nous, et un organe entier (la queue), qui nous manque. C'est seulement, en perdant ces avantages, que nous avons conquis notre supériorité intellectuelle.

Cela posé, toute répugnance à l'égard de la théorie de la dégénérescence disparaît aussitôt. De même que les géants payent le rançon de leur haute taille par la stérilité et par la faiblesse relative de l'intelligence et des muscles, ainsi, les géants de la pensée expient, par la dégénérescence et par les psychoses, leur grande puissance intellectuelle. Et c'est pour cela que les signes de la dégénérescence se rencontrent encore plus souvent chez eux que chez les aliénés.

D'autre part, cette théorie est entrée aujourd'hui dans une voie si certaine, elle concorde si entièrement avec mes études sur le génie, qu'il m'est impossible de ne point l'accepter et de n'y point voir une confirmation indirecte de mes propres idées.

C'est en cela que me paraît résider toute la nouveauté de cette édition; et c'est pourquoi j'ai osé lui donner un titre indiquant mieux le rapprochement du but, la solution du problème sur la nature du génie.

C'est ce que me permettent d'espérer les caractères de dégénérescence nouvellement découverts (1), — et plus encore l'incertitude des théories qu'on avait avancées, tout d'abord, en vue de l'explication du problème du génie.

Ainsi, Joly affirme, dans une formule par trop commode : « qu'il n'est même pas nécessaire de réfuter l'hypothèse de la folie dans le génie », car, dit-il, « la force n'est point faiblesse, la santé n'est point maladie; et d'ailleurs les cas cités en faveur de ces hypothèses ne sont que des cas particuliers ». (*Psychol. du Génie*. Paris, 1883).

(1) Lire : Magnan, *Annales Médico-psychologiques;* 1887. — Lombroso, *Les Trois Tribuns*, p. 3 à 9, 16 à 23, 148 à 150. — Saury. *Études cliniques sur la folie héréditaire*. 1886.

Mais le médecin ne sait-il point que, bien souvent, la force chez le fiévreux, chez le délirant, chez l'épileptique est précisément un indice de maladie ? — Quant à la seconde objection, elle tombe, dès que les faits se montrent assez nombreux pour l'emporter sur les exceptions.

Il est certain qu'il y a eu des génies présentant le complet équilibre des facultés intellectuelles, mais ils offraient alors des défauts dans l'affectivité, dans le sentiment; personne ne s'en apercevait, ou plutôt, personne ne l'enregistrait — voilà tout.

— Jusqu'à ces dernières années, les historiens, beaucoup plus chroniqueurs que psychologues, très soucieux de nous transmettre les aventures et les fastes des princes ou des peuples, et les guerres, qui ont tant d'importance aux yeux du vulgaire, ont négligé tout ce qui touche à la physiologie de la pensée; ils ne nous ont jamais, ou presque jamais, informés des affections et des caractères de dégénérescence qui ont frappé la famille ou la personne même des hommes de génie; et la vanité, qui est extrême chez ces derniers, ne leur a jamais permis, sauf à un petit nombre d'entre eux, (Cardan, Rousseau, S. Mill, Renan), de nous livrer de semblables révélations. — Si un familier n'avait, par hasard, surpris, une seule fois, Richelieu en proie au délire épileptique, qui aurait jamais pu s'en douter? Et qui, donc, sans les récents mémoires de Berti et de Mayor, aurait cru que Cavour eût, par deux fois, tenté de se donner la mort? — Si Taine n'avait été un des rares écrivains qui ont compris de quel secours est la psychiatrie dans l'étude de l'histoire, il n'aurait certes jamais pu surprendre ces traits qui attestent à tous la folie morale de Napoléon. La femme de Carlyle, avant de mourir, écrivit le récit de ses tortures; mais peu d'épouses en font autant, et à vrai dire, peu de maris s'empressent de publier de semblables mémoires. — Combien de personnes voient encore un être angélique dans le célèbre peintre Aiwosowski, cet homme qui secourt des centaines de pauvres, mais laisse mourir de faim sa femme et ses fils?

Il faut ajouter que la folie morale et l'épilepsie, qui se rencontrent le plus souvent dans le génie, sont, parmi les formes d'aliénation, les plus difficiles à contrôler, de telle sorte qu'elles sont bien souvent niées par le plus grand nombre, pendant la vie même, alors qu'elles apparaissent évidentes à l'aliéniste.

N'y a-t-il pas encore des hommes d'une véritable valeur qui mettent en doute la folie du roi Louis de Bavière (1) et qui même la nient ouvertement?

D'ailleurs, il n'y a, jamais, dans la nature, de cas individuels; tous les cas particuliers sont l'expression et les effets d'une loi, sont, comme l'on dit en statistique, le point d'une série. Et le fait, désormais certain, admis par tous, que certains grands génies ont été des aliénés, nous permet de présumer l'existence, à un moindre degré il est vrai, d'une psychose chez les autres génies.

Mais il y a, ajoute Joly, beaucoup de génies précoces, comme Raphaël à 14 ans, Mozart à 6, Michel-Ange à 16; et il en est de tardiff qui ont des caractères spéciaux comme Alfieri. C'est vrai — l'originalité précoce est un des caractères du génie; — mais, précisément parce que le génie est une névrose, — un traumatisme, une intoxication, peuvent le provoquer, même à un âge tardif; et comme toute névrose, qui dépend d'une irritation de l'écorce cérébrale, il peut prendre des aspects différents, suivant le point atteint, tout en conservant la même nature.

En effet les très rares génies d'un âge mûr, gardent des caractères qui leur sont propres.

Hailes, dans un livre fort loué: *Essai sur le génie dans l'art,* prétend que le génie soit une continuation des conditions de la vie commune; ainsi, comme nous faisons tous de la prose, nous aurions tous un peu de génie. Mais alors, comment se fait-il, lui objecte avec raison Brunetière (2) qu'un seul soit grand peintre ou grand poète, et pas tous les autres? Et comment tant de philosophes affirment-ils, et cela est bien vrai, que le génie consiste dans le développement exagéré d'une faculté de l'esprit aux dépens des autres?

C'est un monstre, disent les autres. -- Eh! bien, même les monstres ont leurs lois tératologiques, bien définies.

Selon Brunetière (2), « le génie ne peut point être soumis à des lois parce qu'il est la plus haute manifestation de l'humanité, et parce qu'il s'agit d'une individualité: et le pouvoir de la science finit, selon lui, là où commence l'individualité: le génie et la sainteté n'auraient pas de lois parce qu'ils sont des cas particuliers: la sainteté est la vertu plus quelque chose que n'a pas l'homme vertueux ».

(1) De Renzis. *L'œuvre d'un fou.* Roma, 1887.
(2) *Revue des Deux Mondes.* 1885.

Mais, sans répondre qu'avec cette dernière définition on ne vient à affirmer sinon que la sainteté est la sainteté, c'est ici même que se montre l'erreur de l'auteur; la sainteté et la vertu sont elles-mêmes, parfois, portées à l'excès à la faveur des maladies mentales(1). D'ailleurs, de faits non soumis à une loi, il n'en existe pas; et moins encore dans le cas présent où la loi nous est fournie par la théorie de la dégénérescence, qui a pour effet précis de combler les lacunes dans ces cas où les névroses apparaissent non chez l'homme de génie lui-même, mais chez ses ascendants.

Brunetière ajoute « que la seule caractéristique du génie, c'est la singularité d'aptitudes qui le distingue et l'isole de tous ceux qui semblent présenter les mêmes caractères. Grâce à cet individualisme, selon lui, toutes les théories sur le génie doivent avorter ». Mais l'auteur ne prend garde qu'on pourrait dire la même chose des paranoïques, et des monomanes.

— Il y a, dit encore Brunetière, des hommes de talent, Addison, Pope, qui manquèrent de génie, et des hommes de génie qui manquèrent de talent, comme Sterne. — Mais ces deux faits ne sont point contradictoires; manquer de talent, ou mieux, de bon sens, de sens commun, c'est bien là un de ces caractères du génie, qui attestent la névrose, la psychose, et indiquent que l'hypertrophie de certains centres psychiques est compensée par des atrophies partielles d'autres centres.

Quant à la première assertion, elle ne détruit point, mais confirme, au contraire, nos conclusions. Certes, le talent n'est point le génie, comme le vice n'est point le crime (2); mais il y a une transition des uns aux autres, en vertu de cette loi de continuité, qu'on observe dans tous les phénomènes naturels — *Natura non facit saltus.*

Il me faut, ici, avouer que, dans ce livre, bien souvent, volontairement et involontairement, j'ai dû confondre le génie avec le talent; ce n'est pas que l'un et l'autre ne soient bien différents, mais la ligne qui les sépare était bien malaisée à délimiter, comme la ligne qui sépare le vice du crime; un génie scientifique auquel manquent les matériaux et l'éducation opportune, un Gorini par exemple, paraîtra plus stérile qu'un talent favorisé, dès l'origine, par une bonne école.

(1) Voir pages 482, 483 etc.

(2) Voir Préface de Richet, pag. XII.

D'ailleurs, et c'est là ce qui nous intéresse le plus, les effets et les analogies phrénopathiques sont les mêmes pour les uns et pour les autres, puisque l'homme de talent, même sans génie, nous offre de toutes manières, de légères mais réelles anomalies; un talent, même médiocre, peut se fatiguer et s'épuiser au point de présenter les réactions pathologiques, cérébrales, du génie le plus puissant et d'en laisser des traces dans la dégénérescence de ses fils; et, bien que le fait soit rare, il n'est pas impossible que l'homme de talent dérive, comme l'homme de génie, de névrotiques et de fous. Et cela s'explique aisement: si le génie est l'effet d'une irritation intermittente et puissante d'un grand cerveau, le talent, s'accompagne, à son tour, d'une excitation corticale, mais à un moindre degré et dans un moindre cerveau. — Le véritable homme normal n'est ni le lettré, ni l'érudit: c'est l'homme qui travaille et qui mange: *fruges consumere natus.*

Mais c'est nôtre nature, a-t-on coutume de dire, que se révolte contre une conception qui tendrait à abaisser la plus sublime des manifestations humaines au niveau de l'existence la plus honteuse et la plus tristement dégénérée, au niveau de l'idiotisme et de la folie. Cela est bien triste, je ne le nie point; mais la nature ne fait-elle point naître d'un germe analogue, et sur une même motte de terre, l'ortie et le jasmin, l'aconit et la rose.

Le botaniste peut-il être blâmé pour ces coïncidences? Et peut-on lui faire un crime, puisqu'elles existent, de les enregistrer telles quelles, au lieu de les nier?

D'ailleurs, la répugnance est un sentiment, non une raison: et ce sentiment, ainsi que nous le verrons au chapitre II, s'affaiblit par la grandeur du but et par sa liaison avec une grande série de phénomènes naturels: et nous ne retrouvons plus cette répugnance chez le peuple qui, depuis longtemps, dans ces conclusions — comme dans tant d'autres auxquelles répugne le monde académique, plus souvent disposé qu'on ne croit à se fermer les yeux pour ne point voir — se montre entièrement d'accord avec nous.

Nous le voyons par les étymologies les plus anciennes, où *navi* = aliéné, en hébreu, est synonyme de prophète — comme en sanscrit *nigrata:* nous le voyons dans les proverbes:

I matti ed i fanciulli indovinano
Narren sagen auch etwas wahr.
Un fol advise bien un sage.
Sæpe etiam est morio valde opportune locutus.

Ce qui le prouve encore, c'est le fait que l'aliéné, chez les peuples barbares, est redouté, adoré des masses qui, souvent, lui confient l'autorité suprême. (Voir III' Partie).

Dans les temps modernes la même conviction se conserve; mais à vrai dire, sous une forme et avec un résultat qui tournent entièrement au désavantage du Génie, auquel on refuse tout rôle dans le monde. — S'il est un fait bien notoire et qui se passe de documents, c'est qu'on dispute aux hommes de génie, pendant leur vie, non seulement la renommée (et avant ces dernières années la liberté même) mais encore les moyens de subsistance. Cela se compense après la mort, par des monuments, par des regrets, ou par des fadaises rhétoriques!

Et pourquoi cela? Ni la jalousie des rivaux, ni l'envie des hommes médiocres, toujours en guerre contre le vrai mérite et toujours vaincus par lui, ne suffisent à l'expliquer. Non, c'est qu'il manque presque toujours au génie, si l'on en ôte quelques grands politiques, parmi lesquels il faut encore signaler des exceptions remarquables (Bismark par exemple) ce tact, ce juste milieu, ce sens de la vie pratique, qui seuls sont reconnus comme des vertus réelles par les masses, et qui seuls sont utiles dans la pratique sociale.

Le bon sens vaut mieux que le génie

dit un vieil adage français, et pour employer les termes mêmes de Mirabeau: « Le bon sens est l'absence de toute passion trop vive; et, viceversa, seuls les hommes à grandes passions peuvent être grands ». Le bon sens marche par les sentiers battus, le génie jamais.

Et voilà pourquoi le vulgaire traite si facilement de fous, ni sans quelque raison, les grands hommes, tandis que la foule lettrée jette les hauts cris quand on rattache — comme je tente de le faire ici — cette opinion générale à une théorie.

Aux reproches qu'on me fait (Tarde) de construire des théories avec des exceptions, je pourrais répondre que les exceptions sont toujours elles mêmes soumises aux lois, ou pour mieux dire, qu'il n'y a pas de vraies exceptions dans la nature.

On me reproche, aussi, le peu d'utilité de ces études: je pourrais bien répéter, ici, avec Taine, qu'il n'est pas toujours nécessaire que le vrai soit utile.

Cependant, de nombreuses applications pratiques peuvent sortir de ces recherches, soit pour l'explication de ces étranges folies re-

ligieuses qui deviennent le *nucleus* de grands événements hi riques; — soit pour les nouvelles sources d'analyse et de criti que la comparaison avec les produits des aliénés fournit à l'ét de l'œuvre du génie dans l'art et la littérature; — mais surtout d pour le secours puissant que ces données apportent à la solution questions pénales: car elles abattent, à jamais, ce préjugé, en ve duquel étaient déclarés fous, et par suite irresponsables, ceu seuls qui déraisonnaient entièrement, préjugé qui livrait au bo reau des milliers d'infirmes irresponsables. Elles nous montr enfin que la folie littéraire n'est pas seulement une curieuse gularité psychiatrique, mais bien une forme spéciale d'aliénat qui, sous les apparences les plus inoffensives, cache des impulsi d'autant plus dangereuses qu'elles sont tout d'abord moins fac à apercevoir, une forme de folie capable de se transformer, com la folie religieuse, en un événement historique.

30 Janvier 1889.

C. LOMBROSO.

PREMIÈRE PARTIE

Physiologie et Patologie du Génie

Chapitre Premier

HISTOIRE DU PROBLÈME.

Il n'est pas de mission plus douloureuse que d'avoir à déchirer, à déchiqueter, même, avec les ciseaux de l'analyse, tous ces voiles délicats qui embellissent, en nous la dérobant, nôtre orgueilleuse médiocrité ; et ne pouvoir donner, en échange d'idoles si venérées, que le sourire, glacé, du cynique !

Ainsi le physiologiste ne craint point de ramener l'amour à un jeu d'étamines et de pistils... et la pensée à un simple mouvement de molécules.

Il n'est pas jusqu'au génie, la seule des puissances humaines, devant laquelle il soit permis de plier, sans honte, le genou, qui n'ait été rangé, à côté du crime, parmi les formes tératologiques de la pensée, parmi les variétés de la folie.

Cette profanation, impie, n'est pourtant pas l'ouvrage des seuls médecins; ni le fruit du scepticisme de notre époque.

Aristote, le père et aujourd'hui encore l'ami des philosophes, remarquait déjà que « sous l'influence d'accès de congestion à la tête, il est des personnes qui deviennent poètes, prophètes et sybilles; ainsi Marc le Syracusain, poète assez recommandable tant que durait la manie, ne pouvait plus composer de vers, dès que reparaissait la santé (1) ».

Et ailleurs: « Les hommes illustres dans la poésie, dans les arts, ou la politique, ont souvent été ou mélancoliques et fous comme Ajax, ou misanthropes comme Bellérophon. Même à une époque récente, on a pu constater une telle disposition chez Socrate, Empédocle, Platon et beaucoup d'autres, surtout parmi les poètes (2) ».

Dans le *Phèdre,* Platon affirme « que le délire n'est pas un mal, mais au contraire, lorsqu'il émane de la divinité, un très grand bienfait; dans le délire, les prophétesses de Delphes et de Dodone rendaient à leurs concitoyens mille services (3).... Il arriva souvent, quand les Dieux affligeaient les hommes par des épidémies funestes, qu'un délire sacré s'emparât de quelque mortel et lui inspirât un remède à de telles infortunes. Il est un autre délire qui, enflammant une âme pure et simple à embellir des charmes de la poésie les actions des héros, sert à l'éducation des générations à venir: c'est le délire inspiré par les Muses ».

Démocrite professait une opinion moins équivoque encore, puisqu'il faisait de la folie une condition essentielle de la vraie poésie:

« Excludit sanos Helicone poetas
Democritus (4) ».

---

(1) *De pronost.* I, p. 7.
(2) *Problemata*, Sect. XXX.
(3) *Phèdre*, 243-245 a, b, c, d, édition Didot.
(4) HORACE. *Ars poet.*

C'est, évidemment, l'observation de faits semblables mal interprétés et, suivant l'habitude du vulgaire, transformés en superstitions, qui amena les peuples anciens à vénérer les fous comme des êtres inspirés d'en haut. Nous en avons non seulement le témoignage de l'histoire, mais celui encore des mots : *navi* et *mesugan*, en hébreux : *nigrata*, en sanscrit, dans lesquels les idées de folie et de prophétie se trouvent, tout-à-fait, mêlées.

Félix Plater affirmait avoir connu des personnes, qui, supérieures dans de certains arts, étaient cependant folles et trahissaient leur infirmité par la recherche étrange des louanges et par des actes indécents et bizarres; il avait connu à la cour, un architecte, un sculpteur et un musicien célèbres, atteints également de folie (1).

« *Je conjecture*, écrit Diderot, que ces hommes d'un tempérament sombre et mélancolique, ne devaient cette pénétration extraordinaire et presque divine qu'on leur remarquait par intervalles, et qui les conduisait à des idées tantôt si folles, tantôt si sublimes, qu'à quelque dérangement périodique de la machine. Ils se croyaient alors inspirés et ils étaient fous; leurs accès étaient précédés d'une espèce d'abrutissement, qu'ils regardaient comme l'état de l'homme sous la condition de nature dépravée. Tirés de cette léthargie par le tumulte des humeurs qui s'élevaient en eux, ils s'imaginaient que c'était la Divinité qui descendait, qui les visitait, qui les travaillait.... Oh! que le génie et la folie se touchent de bien près! Ceux que le ciel a signés en bien et en mal sont sujets plus ou moins à ces symtômes: ils les ont plus ou moins fréquents, plus ou moins violents. On les enferme et on les enchaîne, ou on leur élève des statues... (2) ».

(1) *Observationes in hom. affect.*, 1641, l. 10, p. 305.
(2) Diderot. *Dictionnaire Encyclopédique.*

Hécart, à son tour, offrait, avec l'histoire de ses compagnons fous et instruits comme lui, une nouvelle confirmation de la même thèse, dans: *Stultitiana*, ou *Petite bibliographie des fous de Valenciennes, par un homme en démence* (1823). On pourrait en dire autant de la curieuse *Histoire littéraire des fous* (1860) de Delepierre, bibliophile passionné. Citons encore Forgues dans la *Revue de Paris* (1826) et l'anonyme des *Sketches of Bedlam* (Londres, 1873).

D'autre part Lelut dans le *Démon de Socrate* (1836), et l'*Amulette de Pascal* (1846), Verga dans le *Lypemanie du Tasse* (1850), et Lombroso dans la *Folie de Cardan* (1856), demontrèrent qu'il est des hommes de génie qui ont été pendant longtemps sujets à l'hallucination et même à la monomanie.

D'autres preuves, d'autant plus précieuses qu'elles étaient plus impartiales, furent apportées par Réveillé-Parise dans sa *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit* (1856).

Moreau, qui sut rechercher et saisir les aspects les moins vraisemblables de la vérité, dans sa solide monographie: *La Psychologie morbide* (1859), et Schilling dans son livre: *Psychiatrische Briefe* (1863), s'efforcent d'établir, par des recherches très riches mais pas toujours assez sévères, que le génie est toujours une névrose et souvent une véritable folie.

C'est ce que tend, en partie, à prouver le récent mémoire d'Hagen: *Ueber die Verwandschaft des Genies mit dem Irresein* (Berlin, 1877); c'est là aussi le résultat de la belle monographie de Jürgen-Mayer: *Genie und Talent.* Tous les deux ont voulu nous donner la physiologie du génie; et, chose singulière, ils ont abouti aux mêmes conclusions aux quelles était parvenu, bien plus par intuition immédiate que par une observation sévère, un jésuite italien, entièrement oublié aujourd'hui, Bettinelli, l'auteur de l'*Enthousiasme dans les beaux-arts* (Milan, 1769).

Le problème n'a point progressé avec le livre de Radestock, *Genie und Wahnsinn* (Breslau, 1884), car l'auteur reproduit, en grande partie, les ouvrages précédents sans en tirer grand profit.

Parmi les récentes publications je note: Tarnowski et Tchukinova qui, à la traduction russe de mon livre (1), ont ajouté de nouveaux documents empruntés à l'histoire de la littérature russe: Maxime du Camp, qui dans ses curieux *Souvenirs littéraires* (1887, 2e éd.), nous manifeste combien d'écrivains contemporains ont caché le triste germe de la folie; Ramos Mejia qui dans le livre: *Nevrosis des hombres celebres de la historia argentina* (Buenos-Ayres, 1885), nous montre comment presque tous les grands personnages des Républiques de l'Amérique du Sud ont été névropathes ou fous; A. Tebaldi qui, dans la *Raison et folie* (Milan, 1884), nous apporte de nouveaux documents sur la littérature des aliénés, et enfin Pisani-Dossi (2), penseur délicat autant qu'écrivain habile, qui dans une curieuse étude sur les artistes fous, nous a donné une véritable monographie de la folie dans l'art. J'ai, moi même, essayé dans les *Trois Tribuns* de tracer une monographie de la folie et de la démence dans leur rapport avec la politique.

(1) Saint-Pétersbourg, 1885.
(2) *I mattoidi e il monumento a Vittorio Emanuele.* 1885.

Chapitre II

—

LE GÉNIE ET LES CARACTÈRES DE DÉGÉNÉRESCENCE : — Taille. — Rachitisme. — Pâleur. — Maigreur et gracilité. — Physionomie. — Crâne et cerveau. — Bégayement. — Mancinisme. — Stérilité. — Dissemblances. — Précocité. — Tardivité. — Misonéisme. — Vagabondage. — Inconscience. — Instantanéité. — Sonnambulisme. — Le génie dans l'inspiration. — Contraste. — Intermittence. — Double personnalité. — Sottises. — Hypéresthésie. — Paresthésie. — Amnésie. — Originalité. — Mots spéciaux.

Si cruelle et si douloureuse que paraisse la théorie qui identifie le génie à la névrose, elle n'est pas dénuée de solides fondements, même en la considérant de certains côtés négligés par les plus récents observateurs.

En effet, d'après une doctrine, qui, depuis quelques années, triomphe dans le monde psychiatrique, une grande partie des affections mentales serait le résultât de la dégénérescence; c'est-à-dire — de l'action de l'hérédité sur les enfants d'individus adonnés à l'ivresse, ou frappés par la syphylis, la folie, et la phthisie, ou bien atteints par une cause accidentelle grave, le mercure, par exemple, les lésions à la tête. Ces causes, en altérant profondément les tissus, perpétuent les névroses ou les autres maladies chez le patient, et ce qui est encore plus fâcheux, les aggravent chez ses descendants, jusqu'à ce que la marche toujours plus rapide et plus fatale de la dégénérescence ne

soit arrêtée par son propre excès, par l'idiotie complète et par la stérilité.

Les aliénistes ont fixé quelques caractères qui, le plus fréquemment, quoique d'une manière non constante, accompagnent ces fatales dégénérescences. On signale comme caractères moraux: l'apathie, la perte de sens moral, la fréquente tendance impulsive, la propension au doute, les inégalités et les disproportions psychiques engendrées par un développement excessif de certaines facultés (mémoire, sens esthétique), ou par l'absence de certaines autres (calcul, par exemple), verbosité ou mutisme exagéré, vanité folle, excentricité, excessive préoccupation de la personnalité, interprétation mystique des faits les plus simples, abus des symboles et des termes spéciaux qui amène parfois la suppression complète de toute autre forme d'expression. Comme caractères physiques, nous constatons: les oreilles à anse, la barbe rare, la denture irrégulière, les asymétries excessives du visage et de la tête qui est souvent énorme ou peu volumineuse, la précocité sexuelle, la petitesse et les disproportions du corps, le *mancinisme*, le bégaiement, le rachitisme, la phthisie, l'excessive fécondité, neutralisée plus tard par les avortements, ou la complète stérilité, précédée par des anomalies qui s'aggravent toujours chez les enfants (1).

Sans doute plusieurs aliénistes sont ici tombés dans des exagérations, ceux-là surtout, qui, sur un seul de ces faits, ont conclu à la dégénérescence.

Cependant, prise dans son ensemble, la théorie est irréfutable: chaque jour lui apporte de nouvelles applications et des confirmations. Elle présente une conformité remarquable avec les nouvelles recherches sur le génie.

(1) Magnan. *Annales medico-psych.* 1887. — Dejerine. *L'hérédité dans les maladies mentales.* 1886. — Ireland. *The blot and the Braid.* 1885.

Taille. — Avant tout, il est essentiel de remarquer, chez les hommes de génie, la fréquence des caractères physiques de la dégénérescence, masqués seulement par la noblesse des traits du visage et surtout par le prestige de la renommée, qui a pour effet d'en détourner notre attention et nous empêche d'y attribuer l'importance qu'ils méritent.

Le plus simple de ces caractères, celui qu'avait déjà frappé nos pères, et qui est passé en proverbe, c'est la petitesse du corps.

Ce ne fut pas seulement par leur génie, mais encore par leur petite taille que furent célèbres: Horace *(lepidissimum homunculum dicebat Augustus),* Philopœmen, Narsès, Alexandre *(Magnus Alexander corpore parvus erat),* Aristote, Platon, Épicure, Chrysippe, Laërte, Archimède, Diogène, Attila, Épictète, qui avait coutume de dire: *« Qui suis-je? un petit homme »*. Dans des temps plus proches, on peut citer Érasme, Socin, surnommé l'*Ometto*, Linnée, Lipses, Gibbon, Spinoza, Hay, Montaigne qui écrivait: *« Je suis d'une taille au-dessous de la moyenne »*, Mézeray, Lalande, Beccaria, Balzac, Thiers, Louis Blanc, Von Doës, dit le *Tambour,* parcequ'il n'était pas plus haut qu'un tambour, Pierre van Laar, dit le *Bamboche:* Lulli, Pomponazzi, Cujace, Baldini qui étaient très-petits: tels étaient aussi Nicolas Piccinini, le philosophe Dati et ce même Baldo qui répondait à la moquerie de Bartholo: *« Minuit præsentia fama »*, par ces mots: *« Augebit cætera virtus »;* enfin Marsile Ficin de qui l'on a pu dire: *« Vix ad lumbos viri stabat »*. — Albert le Grand était de si petite taille, que le Pape l'ayant admis au baiser du pied, lui commanda de se relever, le croyant à genoux, quoiqu'il fût sur ses pieds.

Au contraire, de grands hommes doués d'une haute taille je ne vois que Volta, Pétrarque, D'Azeglio, Helmoltz, Foscolo, Bismarck, Monti, Mirabeau, Dumas père, Schopenhauer, Lamartine, Voltaire, Pierre le Grand, Washington, Panizza, Flaubert, Tourgueneff, Krapotkine.

Rachitisme. — Pâleur. — Agésilas, Tyrtée, Coiteux, Ésope, Pope, Brunelleschi, Magliabecchi, Parini, Leopardi, Scarron, Talleyrand, Walter Scott, Owen, Byron, Dati, Baldini, Aristomène, Cratés, Galba, Goldsmith étaient rachitiques.

La pâleur a été appelée la couleur des grands hommes. « *Pulchrum sublimium visorum florem* », dit St. Grégoire (1).

Il est désormais acquis, depuis Marro (2), que c'est-là un des caractères de dégénérescence qui accompagnent le plus souvent la folie morale.

Maigreur et gracilité. — La loi de l'équivalence des forces et de la matière qui régit, à tous les degrés, le monde vivant, nous explique d'autres anomalies plus fréquentes, comme: la *canitie* et la calvitie précoces, la maigreur du corps et la faiblesse de l'activité génésique et musculaire, qui caractérisent les aliénés et qui se rencontrent également chez les grands penseurs. Lecamus (3) a écrit que les plus grands génies ont été faibles de corps. César redoutait les visages maigres des Cassius. — Démosthène, Cicéron, W. Scott, Érasme, Salmasius, Kepler, D'Alembert, Fénelon, Boileau, Milton, Pascal, Aristote, St. Paul, Napoléon, Giotto étaient, à la fleur de l'âge, d'une extrême maigreur.

D'autres furent dans leur enfance faibles et maladifs comme Bacon, Descartes, Newton, Locke, Adam Smith, Boyle, Pope, Flaxman, Nelson, Haller, Körner, Kleper, Pascal, Wren, Alfieri, Démosthène, César Balbo, Renan.

Ségur écrivait de Voltaire, que sa maigreur rappelait ses fatigues; et que son corps menu et courbé n'était qu'un voile infiniment léger et presque transparent à travers lequel on croyait apercevoir son âme et son génie. Lamennais « était un petit homme presque imperceptible, ou

(1) *Orationes*, XIV.

(2) Marro. *Les caractères des criminels*. Bocca, Torino, 1886.

(3) Lecamus. *Méd. de l'esprit*, II.

plutôt une flamme que le vent de sa propre inquiétu chassait d'un point à l'autre de la chambre (1) ».

Physionomie. — Mind, célèbre peintre de chats, offra une physionomie crétineuse. Il en a été de même Socrate, Skoda, Dostoïewsky, Magliabecchi, Darwin ; et à notre époque, parmi les italiens, de Schiapparelli qu tient un rang si élevé parmi les grands mathématiciens.

Crâne et cerveau. — Les lésions de la tête et du cer veau sont très fréquentes chez les hommes de génie : l célèbre romancier de l'Australie, Clark (2) reçut, étant en fant, un coup de pied d'un cheval : il eut le crâne fracassé On raconte le même fait de Vico, Gratry, Clément VI Malebranche et de Cornelius, nommé pour celà *Lapide* Ces trois derniers auraient acquis la génialité, d'imbécille qu'ils étaient, à la suite de l'accident.

Il faut ici mentionner la fracture parietale de Fusi nieri (3), l'asymétrie crânienne de Périclès, surnommé pou cette raison *Tête-de-Squille*, σχινοκέφαλος (4), de Romagnosi de Bichat, de Kant (5), de Chenevix (6), de Dante qui pré sentait un développement anormal du pariétal gauche e deux ostéomes à l'os frontal, la plagiocéphalie de Brunacci de Machiavel, le prognathisme exagéré (68°) de Foscolo son très faible indice céphalo-spinal et céphalo-orbitaire (7) l'ultra-dolichocéphalie de Fusinieri, (index 74), qui con traste avec l'ultra-brachycéphalie propre aux Vénètes (82

(1) Lamartine. *Cours de littérature*, II.
(2) *Revue Britannique*, 1884.
(3) (Voir Planche I). — Canestrini. *Il cranio di Fusinieri*, 1875.
(4) Plutarque. *Vie de Périclès*, 3.
(5) (Voir Planche I). — Kupfer. *Der Schädel Kant's*, 1881.
(6) Welcker. *Schiller's Schädel*, 1883.
(7) (Voir Planche I). — Mantegazza. *Il cranio di Foscolo*, Firenze, 1880

g. 1 — Gauss.

auss (lobe frontal).

84) (1), le crâne Néanderthaloïde de R. Bruce (2), de Kay Lye (3), de San Marsuy, (index 69) et l'ultra-dolichocéphalie de O. Connor (73) qui contraste avec la mesocéphalie des Irlandais; la fossette occipitale médiane (4) de Scarpa, la suture transverse occipitale de Kant (5), son ultra-brachycéphalie (88,5), sa platicéphalie, (index de hauteur 71,1), la disproportion entre la partie supérieure de l'os occipital plus développée de moitié, et l'inférieure ou cérebellaire; il en est de même de la petitesse plus grande de l'arc frontal, comparé au pariétal. (Voir Planche I).

Chez Volta (6), j'ai noté beaucoup des caractères que les anthropologistes attribuent d'une manière spéciale aux races inférieures, comme les saillies des apophyses styloïdes, la simplicité de la suture coronale, les traces de la suture métopique, l'angle facial obtus (73°), mais surtout la remarquable sclérose crânienne, qui, par endroits, atteignait 16 millimètres: de là le poids considérable du crâne (753 grammes). — (Voir Planche I).

Des recherches d'autres observateurs, il résulte que Manzoni, Pétrarque et Fusinieri avaient le front fuyant: de même on remarqua: la soudure des sutures du crâne chez Byron, Pascal, Massacra (32 ans), chez Humboldt, Meckel (7), Foscolo, Ximénès, et Donizetti: la sub-microcéphalie chez Rasori, Descartes, Foscolo, Tissot, Guido Reni, Hoffmann, Schuhmann: la sclérose chez Donizetti et Tiedemann, qui présentait entre le sphénoïde et l'apophyse basilaire une crête osseuse: l'hydrocéphalie dans Milton, Linnée, Cuvier, Gibbon, etc.

(1) Canestrini. Ouvrage cité. (Voir Planche I).
(2) Turner. *Quarterly journal of science*, 1864.
(3) Quatrefages. *Crania ethnica*, 1e livraison, p. 31.
(4) Zoja. *La testa di Scarpa*, 1880.
(5) Kupffer. *Der Schädel Kant's (Archiv. fur antrop.)*. 1881.
(6) *Sul cranio di Volta*. Torino, 1879.
(7) Welcker. *Schiller's Schädel*, 1883.

Le volume du crâne des hommes de génie s'élève au-dessus de la moyenne pour la capacité cérébrale: pour celà cependant, il se rapproche plus du fou que de l'homme normal. Quatrefages remarque, avec raison, que la plus grande macrocéphalie se rencontra chez un fou et puis tout de suite chez un homme de génie. On trouve, aussi, des nombreuses exceptions, qui le font parfois descendre au dessous de la moyenne vulgaire.

Il est certain qu'en Italie, Volta (1860), Pétrarque (1602), Bordoni (1681), Brunacci (1701), St. Ambroise (1792) et Fusinieri (1604) présentent tous une grande capacité crânienne. Le même caractère se retrouve à un degré encore supérieur chez Kant (1740), Thackeray (1660), Cuvier (1830) et Tourguenieff (2012).

Le-Bon (1), étudiant 26 crânes d'hommes de génie français (parmi lesquels Boileau, Descartes, Jourdan), a trouvé chez les plus célèbres une capacité moyenne de 1732 c. c., tandis que les anciens Parisiens offraient seulement 1559 c. c. — Parmi les Parisiens actuels les 12 °/₀ à peine, dépassent 1700 c. c., moyenne avantageusement surpassée par les hommes célèbres dans la proportion de 73 °/₀.

Mais, on remarque aussi dans les génies des sub-microcéphales. Wagner et Bischoff (2) sur 12 cerveaux d'al-

(1) *Revue scientifique*, 1882.

(2) *Das Hirngewicht der Menschen*, 1870. — Wagner fournit sur les savants de Gœttingue les mesures suivantes:

Dirichet, mathématicien . .	ans	54 —	1520 gr.
Fuchs, médecin	»	52 —	1499 »
Gauss, mathématicien . . .	»	78 —	1492 »
Hermann, philologue . . .	»	51 —	1358 »
Haussmann, minéralogiste . .	»	77 —	1266 »

Bischoff donne les mesures suivantes pour les savants de Monaco:

Hermann, géomètre . . .	ans	60 —	1590 gr.
Pfeufer, médecin	»	60 —	1488 »
Bischoff, médecin	»	79 —	1452 »
Melchior Meyer, poète . .	»	— —	1415 »

lemands célèbres trouvèrent la capacité crânienne, très-remarquable chez huit d'entre eux, et faible chez les quatre autres : tels étaient Liebig (1352), Döllinger (1207), Haussmann (1268), pour lesquels on a voulu faire intervenir l'âge avancé : mais cette raison ne subsiste plus pour Guido Reni, Gambetta, Harless, Foscolo (1426), Dante (1493), Hermann (1358), Lasker (1300).

Après tous ces faits, on ne nous taxera pas de témérité, si nous concluons que, comme le génie est souvent expié par l'infériorité de certaines fonctions psychiques, il est aussi accompagné d'anomalies dans cette organe même qui est la source de sa gloire.

Il convient de rappeler ici l'hydropisie des ventricules de Rousseau (1), la méningite de Grossi, de Donizetti et de Schuhmann, l'œdème cérébral de Liebig et de Tiedemann. Chez ce dernier, outre l'épaisseur du crâne remarquable surtout au front, Bischoff a noté l'adhérence de la dure-mère à l'os, l'épaisissement de l'arachnoïde, et dans le cerveau les caractères de l'atrophie. Wagner trouva chez le

Arnoldi, orientaliste . . .	ans	85	— 1730	gr.
Thackeray, poète	»	52	— 1660	»
Abercrombie, médecin . . .	»	64	— 1780	»
Cuvier, naturaliste	»	63	— 1830	»
Doël, archéologue	»	85	— 1650	»
Schiller, poète	»	56	— 1580	»
Huber, philosophie	»	47	— 1499	»
Fallmeyer, chimiste . . .	»	74	— 1349	»
Liebig, chimiste	»	70	— 1352	»
Tiedemann, chimiste . . .	»	79	— 1254	»
Harless, chimiste	»	40	— 1238	»
Döllinger, chimiste	»	71	— 1207	»

Souvent la mesure de l'aire cérébrale donnait la supériorité même à ceux, parmi les hommes de génie, qui présentaient un faible poids. Fuchs avait une surface cérébrale de 22,1005 c. carrés, et Gauss de 21.9588, alors, qu'à poids égal, cette même surface était chez, une femme inconnue, de 20.4115 et chez un ouvrier de 18.7672.

1 *Bulletin de la Société anthropologique*, 1861.

clinicien Fuchs la scissure de Rolando interrompue par une circonvolution superficielle irrégulière, anomalie que Giacomini a rencontré une fois seulement sur 356 cas et Heschel (1) une fois sur 632.

Pascal présentait de graves lésions aux hémisphères cérébraux, Gauss et Bichat avaient l'hémisphère gauche plus développé que l'hémisphère droit.

On a découvert récemment que le cerveau si volumineux de Cuvier était atteint d'hydropisie; dans celui de Lasker on a constaté un ramollissement des deux corps striés, une pachyméningite, une hémorragie, qui correspondait au frontal et au pariétal, et une endoartérite déformante dans l'artère de la fosse de Sylvius (2).

Bischoff et Rüdinger ont remarqué dans 18 cerveaux de savants allemands de remarquables anomalies congénitales des circonvolutions cérébrales, en particulier, des pariétales. (Voir Planche I).

« Le sillon interpariétal est chez eux porté très en dehors vers la moitié du côté supérieur de l'hémisphère, parfois au-delà, et sa direction devient entièrement antéro-postérieure (sagittale). Dans le cerveau de Liebig, cette direction obliquait en arrière et en dehors. La cause principale d'une telle déviation réside dans le développement du premier pli de passage, dont le contour décrit des véritables méandres, parmi lesquels pénètrent des ramifications de la scissure perpendiculaire (3). La scissure-occipitale externe est difficile à reconnaître. Du sillon interpariétal partent des ramifications transversales caractérisées par leur longueur et par leur courbure. Les circonvolutions pariétales subissent une augmentation dans toutes leurs dimensions, mais en largeur surtout; leur diamètre antéro-

(1) *Die tiefe Windungen der Menschen*, 1877.

(2) Mendel. *Centralblatt*, N. 4, 1882.

(3) Voir à la planche I les cerveaux de Gauss, Dirichet, Hermann. Voir aussi dans Rüdinger les cerveaux de Lasaulx, de Döllinger, de Liebig, etc.

postérieur est parfois plus petit que dans les cerveaux inférieurs; mais alors, la surface s'en trouve augmentée, tandis que dans les cerveaux des dolichocéphales, à lobes pariétaux étroits et prolongés, elle est relativement peu étendue. La scissure post-Rolandienne très longue et flexueuse émet des branches qui pénètrent par différentes directions dans les circonvolutions voisines (1) ». Dans les cerveaux de Wulfert et d'Huber, la troisième circonvolution frontale à gauche était très développée avec des méandres très nombreux et un développement considérable de la base. Chez Gambetta, cette exagération se traduit par un véritable dédoublement: le lobule quadrilatère droit y est divisé en deux parties par un sillon qui part de la scissure occipitale: de ces deux parties, l'inférieure est subdivisée en nombreux méandres par une incision à rameaux multiples, disposés en forme d'étoiles, et le lobe occipital est plus petit, surtout à droite (2).

« L'étude comparative de ces cerveaux, écrit Hervé (3), montre que les variations individuelles des circonvolutions cérébrales sont, en somme, plus nombreuses et plus étendues chez les hommes de génie que chez ceux qui ne le sont pas. Il en est surtout ainsi pour la troisième frontale, dont la morphologie n'est pas seulement plus variable chez les individus de la première catégorie, mais aussi plus complexe. Chez eux, cette circonvolution est très developpée, d'un côté surtout, tandis que dans la catégorie la moins favorisée elle revêt à l'ordinaire des formes simples, à gauche comme à droite. Sans doute, les dispositions individuelles qu'elle présente sur le cerveau des hommes d'une intelligence remarquable peuvent bien se rencontrer aussi sur des cerveaux vulgaires, mais

(1) *Ein Beitrag zur Anatomie der Affenspalte und der interparietal Furche beim Menschen nach race, Geschlecht, und individualitat*, 1883.

(2) *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1886, p. 135.

(3) Hervé. *La circonvolution de Broca*. Paris, 1888.

elles y demeurent à l'état de très rares exceptions. Moins étendue en général sur ceux-ci, la circonvolution de Broca offre sur ceux-là plus d'inflexions, des anfractuosités secondaires et tertiaires plus nombreuses. Chez les intellectuels, la circonvolution du côté gauche est très fréquemment beaucoup plus développée que celle du côté droit; chez les individus mal doués, la symétrie entre les deux côtés sinon quant à la forme, du moins quant aux dimensions du pli, est au contraire la règle, l'asymétrie est l'exception.

Nous renvoyons au mémoire de Rüdinger et aux belles planches qui l'accompagnent ceux qui voudront se faire une idée du développement atteint, sur quelques-uns des cerveaux de la collection de Munich, par le centre de Broca. On remarquera tout particulièrement l'énorme volume et le riche plissement superficiel du pied de la circonvolution gauche chez le juriste Wülfert (1), personnage remarquable, entre autres qualités, par un grand talent oratoire. La circonvolution se montre de même (quoique à un moindre degré) plus forte et d'un dessin plus complexe à gauche qu'à droite, surtout au niveau du pied, chez le philosophe Johann Huber (2), homme d'un grand savoir, très versé dans l'histoire de la philosophie et dans l'étude des sciences naturelles, écrivain et fécond dialecticien réputé chez Dirichlet et Hermann (3). Pied au contraire extrêmement réduit et circonvolution très-simple à gauche, beaucoup plus développée à droite dans toutes ses parties, sur le cerveau de l'anatomo-pathologiste Buhl (4), professeur dont la parole était claire et facile, mais qui était gaucher ou du moins ambidestre. Rüdinger signale encore la prédominance du segment initial du pli de Broca chez les personnages suivants: Bischoff le père, les physiologistes Döllinger

(1) Pl. V. fig. 1 et 2 du mémoire de Rüdinger.
(2) Pl. V. fig. 3 et 4.
(3) Voir notre Planche II, 2 et 5.
(4) Pl. V. fig. 5 et 6.

et Harless, Tiedemann, l'avocat Harter, l'historien Fallmerayer. Sur quinze hommes distingués, il a trouvé la branche antérieure de Sylvius double 7 fois et triple 8 fois du côté gauche.

A ces faits nous pourrions en ajouter quelques autres publiés de divers côtés, et montrant pareillement la complexité morphologique de la circonvolution de Broca sur des cerveaux d'hommes éminents ou distingués: par exemple sur ceux, descrits et figurés par R. Wagner (1), de plusieurs savants, parmi lesquels l'illustre géomètre Gauss. Comparé avec le cerveau de Gauss, le cerveau d'un artisan du nom de Krebs présentait des circonvolutions beaucoup moins compliquées; ou de profil, il était notablement plus étroit dans la région frontale (2). Les circonvolutions frontales étaient également inférieures en développement à celles de Gauss, bien que les lobes antérieurs fussent volumineux, chez un autre mathématicien célèbre, le professeur Morgan, dont le cerveau est en la possession de Bastian (3).

Bégayement. — Les hommes de génie sont fréquemment bégues. Citons: Manzoni, Ésope, Virgile, Démosthène, Alcibiade, Érasme, Charles Darwin, Malherbe, Caton d'Utique, Turenne, Romiti, Charles V, Cardan, Tartaglia.

Mancinisme. — Plusieurs d'entre eux sont gauchers; tels étaient: Tibère, Bertillon, Sébastien del Piombo, Michel-Ange, Flechia, Nigra, Buhle, Raphaël de Montelupo. Léonard de Vinci esquissait rapidement de la main gauche les images qui l'avaient frappé vivement et il n'employait la main droite que pour celles qui étaient le résultat mûr

(1) *Vorstudien, etc.*, 1er mémoire, 1860. Voir notre Planche II, 1, 2.
(2) Voir Planche II, 3, 4.
(3) *Le Cerveau et la Pensée*, t. II, p. 46.

de sa pensée: c'est pourquoi ses amis étaient persuadés qu'il n'écrivait que de la main gauche. C'est aujourd'hui un fait acquis être le mancinisme un des caractères de l'atavisme et de la dégénérescence (1).

Stérilité. — Beaucoup de grands hommes furent célibataires; d'autres, bien que mariés, n'ont pas eu d'enfants.

« Les ouvrages les plus grands et nobles, dit Bacon, sont dûs à des hommes sans descendants; ils ont cherché d'exprimer les images de leur esprit, quand celles du corps leur manquèrent. Ainsi ont eu un plus grand soin de la postérité ceux qui n'en eurent point (2) ».

Et La Bruyère: « Ces hommes n'ont ni ancêtres, ni postérité; ils forment à eux seuls une déscendence entière ».

Crooker, dans la *Vie de Johnson,* remarque que tous les grands poètes anglais, même les médiocres, n'eurent point de postérité. Il cite: Skakespeare, Jonson, Otway, Milton, Dryden, Rowe, Addison, Pope, Swift, Gay, Johnson, Goldsmith, Cowper.

Camden, Hobbes et beaucoup d'autres ont échappé au mariage pour se consacrer avec plus de liberté à l'étude.

Michél-Ange disait: *« J'en ai bien assez de l'art, en fait d'épouse ».*

Parmi les célibataires on remarque aussi: Kant, Newton, Pitt, Fox, Fontenelle, Beethoven, Gassendi, Galilée, Descartes, Locke, Spinoza, Bayle, Leibnitz, Dalton, Hume, Gibbon, Macaulay, Bentham, Léonard de Vinci, Reynolds, Haëndel, Mendelsshon, Meyerbeer, Camoëns, Voltaire, Flaubert, Alfieri, Cavour, Pellico, Mazzini.

Et parmi les femmes on trouve Florence Nightingale, Catérine Stanley, Gaïtane Agnesi, mathématicienne, et Louise Laure Bassi.

(1) Lombroso. *Sur le mancinisme moteur et sensoriel chez les individus sains et chez les aliénés.* 1884.

(2) Bacon. Essay VI. *Of Parents and Children.*

Saint Paul vantait sa continence absolue. Cavendish manquait tout-à-fait de l'instinct sexuel, et il avait pour les femmes une antipathie maladive.

Flaubert écrivait à George Sand: « La muse, si revêche qu'elle soit, donne moins de chagrins que la femme. Je ne peux accorder l'une avec l'autre. Il faut opter (1) ».

Adam Smith se disait « galant seulement dans les livres ».

Chamfort, le misanthrope, à écrit: « Si l'homme suivait l'aveu de sa propre raison, personne ne se marierait: — quant à moi je n'en ferai rien de crainte d'avoir un fils qui me ressemble ».

Et un poète français a dit:

« Les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont très peu de talent pour former leurs semblables (2) ».

Dissemblances. — Presque tous les hommes de génie diffèrent autant de leur père que de leur mère (Foscolo, Michel-Ange, Giotto, Haydn). Et c'est-là un des caractères de la dégénérescence. C'est pourquoi, on constate des ressemblances physiques entre des hommes de génie appartenant à des époques et à des races différentes, comme Jules César, Napoléon et Jean des Bandes-Noires, comme Casti, Sterne et Voltaire. Au contraire, ils s'éloignent parfois du type de leur nationalité; et il se passe ici pour des traits très nobles et presque surhumains (élévation du front, développement remarquable du nez et de la tête, vivacité du regard) ce qui, pour les vulgaires, se produit chez les crétins, les criminels et souvent même chez les fous. Humboldt, Virchow, Bismarck, Helmoltz, Holtzendorf, n'ont point la physionomie allemande. Byron n'avait ni la physionomie ni le caractère anglais. Manin n'offrait

(1) Flaubert. *Lettres à George Sand.* Paris, 1885.
(2) Destouches. *Philos. mariés.*

point le type vénitien, et Alfieri et d'Azeglio ni le visage ni le caractère piémontais. Carducci n'a point la physionomie italienne. — Pourtant on rencontre de très notables et d'assez fréquentes exceptions. Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, Cellini présentaient le type italien.

Précocité. — Un autre caractère commun au génie et à la folie, surtout à la folie morale, c'est la précocité. Dante à 9 ans composa un sonnet pour Béatrix et le Tasse à 10 ans faisait des vers. Comte et Pascal étaient à treize ans de grands penseurs, ainsi que Fornier à 15 ans, Niebuhr à 7, Gionata Edwards à 12, Michel-Ange à 19. Gassendi, le *Petit Docteur,* écrit Beard, sermonnait à 4 ans, Bossuet à 12 et Voltaire à 13. Pic de la Mirandole de son enfance connaissait le latin, le grec, l'hébreu, le chaldaïque, l'arabe; Gœthe, avant 10 ans, écrivait en plusieurs langues; Wieland à 7 ans connaissait le latin, à 13 méditait un poème épique et à 16 ans publia son poème *Die Volkommenste Welt.* Lopez de la Vega fit ses premiers vers à 12 ans. Calderon écrivit à 13 ans son *Char du Ciel;* Kotzebue à 7 ans cherchait déjà à écrire des comédies et à 18 ans fit représenter sa première tragédie. — Victor Hugo à 15 ans composa *Irtamène* et à 20 ans avait déjà publié *Hans d'Islande, Bug-Jargal* et le premier volume des *Odes et Ballades;* Lamennais dicta à 16 ans les *Paroles d'un croyant.* — Pope à 12 ans écrivit l'*Ode on solitude* et à 16 les *Pastorales.* Byron faisait des vers à 12 ans et à 18 publiait ses *Hours of idleness (Heures d'oisiveté).* Moore à 13 ans traduisit *Anacréonte.* Meyerbeer à 5 ans jouait excellemment du piano. Claude Joseph Vernet à 4 ans crayonnait très bien et à 20 était déjà peintre célèbre. À 13 ans Wren inventa un instrument astronomique et l'offrit à son père avec une dédicace en latin. Ascoli à 15 ans publia un livre sur la relation des dialectes de la Valachie et du Frioule. Métastase improvisait à 10 ans. Ennius Quirine Visconti

excitait l'admiration de tous à 16 mois et il prêchait à 6 ans. A 15 ans Fénélon prononça à Paris un sermon devant un public très-choisi. Guillaume Wetton à 5 ans savait lire et traduire le latin, le grec et l'hébreu, et à 10 ans il connaissait le chaldaïque, le syriaque et l'arabe. Mirabeau prêchait à 3 ans, et à 10 ans publiait des livres. Haëndel à 13 ans composa une *Messe*, à 17 ans *Florinde* et le *Néron*, et à 19 ans était déjà directeur du théâtre de musique d'Hambourg. Raphaël était renommé à 14 ans. Rétif de la Bretonne à 4 ans avait déjà fait beaucoup de lectures, à 11 il avait séduit des jeunes filles, à 14 il composait un poème sur ses *douze premières maîtresses*. Eichorn, Mozart, Eybler donnèrent des concerts à 6 ans. À 13 ans Beethoven composa trois *sonates*. Weber n'avait que 14 ans quand il fit représenter son premier opera : *Das Waldmädchen*. Cherubini à 13 ans écrivit une *Messe* qui entousiasma ses concitoyens. Bacon à 15 ans avait conçu le *Novum Organum*. Charles XII manifesta ses grands desseins dès l'âge de 18 ans (1).

Cette précocité est maladive et atavistique: on l'observe chez tous les sauvages.

Le proverbe: « Un homme qui a du génie à cinq ans est fou à quinze » est souvent vérifié dans les asiles (2). Les fils des aliénés sont souvent des enfants précoces. Savage a connu une folle dont les enfants jouaient la musique classique avant l'âge de 6 ans, et d'autres enfants qui à un âge très tendre montraient des passions d'hommes faits. Chez les enfants des aliénés se développent souvent de certaines aptitudes et certains penchants principalement

(1) Beard. *Névrosisme americain*. 1887. — Cancellieri. *Intorno uomini dotati di gran memoria*. 1715. — Klefeker. *Biblioth. eruditorum procacium*. Hambourg, 1717. — Baillet. *De præcocibus eruditis*. 1715.

(2) Savage. *Moral insanity*. New York, 1886.

pour la musique, pour les arts et les mathématiques, qui ne se révèlent point chez les autres enfants.

Tardivité. — L'existence des génies tardifs s'explique, observe très-bien Beard, par l'absence d'occasions qu'en favorisent l'éclosion : et par l'ignorance des maîtres et des parents qui voient de l'obtusité mentale, de l'idiotie, même, là où il n'y a que la distraction ou l'amnésie du génie.

Bien des enfants, qui furent ensuite des grands hommes, ont été regardés aux écoles comme des mauvais sujets, des étourdis ou des sots; — mais leur intelligence prit son essor aussitôt l'occasion venue, ou, tout au moins, lorsqu'ils trouvèrent la voie qui était propre à leur génie.

C'en fut ainsi de Thiers, Pestalozzi, Wellington, Du-Guesclin, Clarck, Burns, Balzac, Fresnel, Dumas père, Humboldt, Sheridan, Boccaccio, Pierre Thouar, Linnée, Volta, Alfieri.

Aussi Newton oubliait très-souvent les ordres et les commissions que lui donnait sa mère, pour méditer sur les problèmes de Kepler; et tandis qu'il était le dernier de son école il était très adroit dans les confections des jouets mécaniques. Walter Scott, qui faisait une aussi mauvaise mine à la classe, était déjà un surprenant diseur de contes.

Klaproth, l'orientaliste célèbre, pendant qu'il suivait les cours de l'Université de Berlin était considéré comme un étudiant arriéré. Une fois aux examens un professeur lui dit: « Mais, monsieur, vous ne savez rien! ». — « Excusez-moi, repondit-il, je sais le chinois ». — Des informations prises on sut qu'il avait apprit cette langue difficile seul et presque en cachette.

Gustave Flaubert « fut le contraire d'un enfant phénomène. Il ne parvint à apprendre à lire qu'avec une extrême difficulté. Son esprit, cependant, travaillait, car il composait déjà des pièces, qu'il ne pouvait point écrire, mais qu'il

représentait tout seul, jouant les différents personnages, improvisant de longs dialogues (1) ».

Le Domeniquin, que ses camerades appelaient *Grand-Beuf*, à ceux qui l'accusaient d'être d'esprit tard et de n'apprendre pas aussi vite que les autres élèves, repondit: « C'est que je travaille dans moi-même ».

Parfois des enfants n'ont fait de progrès qu'abandonnés à leur propre impulsion. — Ainsi Cabanis, bien qu'intelligent, était considéré à l'école comme un entêté et un fénéant et on le renvoya. Son père se décida alors à risquer un expériment. Il permit que son fils, à 14 ans, étudiât à son gré. L'expérience réussit complètement.

Misonéisme (2). — Ces hommes qui créent de nouveaux mondes sont, à l'égal des personnes ordinaires et des enfants, ennemis de toutes les nouveautés. Ils mettent une énergie extraordinarie à rejeter les découvertes des autres; soit que la saturation, pour ainsi dire, de leur cerveau leur interdise toute nouvelle absorption; soit qu'ils aient acquis comme une sensibilité spéciale, alerte seulement pour leurs propres idées et réfractaire aux pensées des autres.

Ainsi Schopenhauer, qui fut pourtant un grand rebelle en philosophie, n'a que des paroles de pitié et de mépris pour les révolutionnaires politiques: et il légua sa fortune aux hommes, qui, pendant les troubles politiques de 1848, avaient contribué à réprimer par les armes de si nobles efforts.

Frédéric II, qui inaugura une politique allemande et qui voulait donner essor à un art et à une littérature nationales, ne soupçonna même pas la valeur de Herder, de Klopstock, de Lessing, de Gœthe (3); il répugnait telle-

(1) Guy de Maupassant. *Étude sur Gustave Flaubert*. Paris, 1885.
(2) Pour le misonéisme, voir mes *Trois Tribuns*, 1887.
(3) *Revue des Deux Mondes*. 1883, p. 92.

ment à changer d'habits qu'il n'en eut guère plus de deux ou trois, pendant toute sa vie. On peut en dire autant de Napoléon pour son chapeau — Rossini ne put jamais aller en chemin de fer (1) — Napoléon repoussa la vapeur et Richelieu envoya à Bicêtre Salomon de Caus, son premier inventeur (2). — Bacon se moqua de Gilbert et de Copernic: il ne crut point à l'application des instruments et même des mathématiques aux sciences exactes (3). — Baudelaire et Nodier détestaient les libres penseurs (4).

Laplace niait la chute de metéorites: car, disait-il, avec un argument très gouté par MM. les Académiciens, ne peuvent tomber du ciel des pierres qui n'y sont pas; — Biot nia la théorie des ondulations; — Darwin ne croyait à l'âge de la pierre, ni à l'hypnotisme (5); — Voltaire niait les fossiles, — et Robin riait de la théorie Darwinienne.

Vagabondage. — Le vagabondage est fréquent chez les hommes de génie. Citons seulement Heine, Alfieri, Byron, Giordano Bruno, Maxime du Camp, Leopardi, le Tasse, Goldsmith, Sterne, Gautier, Musset, Lenau. — « Mon père m'a laissé en héritage son génie errant » écrivait Foscolo. Holderlin, après avoir vu entrer au couvent sa femme qu'il aimait, erre pendant quarante ans sans se fixer nulle part.

Tout le monde connait les courses continuelles du Pétrarque, de Cellini, de Cervantes, à une époque où les voyages présentaient tant de difficultés et de dangers. On

(1) Un ami fit un jour une tentative pour lui en donner l'habitude et le vit, saisi d'horreur, tomber en défaillance. — Rossini lui disait après: « Si je n'étais pas comme ça, je n'aurais point écrit le *Barbiere* ». Mots qui devraient méditer ceux qui sourient de mon livre.

(2) Radestock. Ouvrage cité.

(3) Draper. *Histoire du développement intellectuel de l'homme*, III, 230.

(4) *Revue Bleue*. 1887, p. 17.

(5) *Darwin's Life*. 1887.

sait que parfois, dans les Universités, les professeurs les plus renommés sont pris de la manie de changer d'endroit et pour la satisfaire oublient tous leurs intérêts personnels.

Inconscience. — Instantanéité. — La coïncidence du génie avec la folie nous aide à comprendre l'inconscience étonnante, l'instantanéité et l'intermittence de ses créations: de là vient sa grande ressemblance avec l'accès épileptique (nous verrons plus tard quelle est son importance), de là vient aussi la différence qui le sépare du talent.

« Le talent, dit Jürgen-Meyer (1), se connaît lui-même: il sait comment et pourquoi il a abouti à une théorie donnée; il n'en est pas de même du génie qui ignore comment et pourquoi il y est arrivé. — Rien de plus involontaire que la conception géniale ».

« L'un des caractères du génie, écrit Hagen, est l'impulsion irrésistible. Comme l'instinct pousse l'animal à accomplir de certains actes au danger même de l'existence, ainsi le génie, lorsqu'il est dominé par l'idée, est incapable de s'abandonner à une autre pensée. Napoléon, Alexandre font des conquêtes non point par amour de la gloire, mais pour obéir à un instinct tout puissant; de même le génie scientifique n'a point de cesse, son activité peut paraître, mais ne l'est point, l'effet d'une libre volonté. Le génie crée non parce qu'il le veut, mais parce qu'il doit créer ».

Paul Richter écrit: « L'homme de génie est, à beaucoup d'égards, un véritable somnambule. Dans son rêve lucide il voit plus loin que dans la veille et il atteint les plus hautes cimes de la vérité; qu'on lui enlève le monde fantastique il est soudain précipité dans le réel (2) ».

(1) *Genie und Talent.* 1875.
(2) Fischer. *Aesthetik*, n. 1, p. 386.

Haydn attribuait à une grâce mystérieuse descendue d'en haut la conception de la célèbre symphonie *La Création*. « Quand mon travail n'avançait pas, dit-il, je me retirais dans l'oratoire avec mon chapelet et je disais un *Ave*: de suite les idées revenaient à moi ». — Lorsque notre Milli laisse s'échapper, presque sans vouloir, ses merveilleuses poésies, elle s'agite, crie, chante, parcourt un long espace de terrain, et devient presque la proie d'un accès épileptique.

Plusieurs hommes de génie, qui se sont étudiés eux-mêmes, et qui ont parlé de leur inspiration, nous l'ont décrite comme une fièvre, douce et ravissante, pendant laquelle leur pensée devient rapidement et involontairement féconde, et éclate comme une étincelle d'un tison allumé.

Telle est la pensée que Dante a gravé dans ces trois vers admirables:

« ..... I' mi son un che, quando
Amore spira, noto: ed in quel modo
Che detta dentro vo significando (1) ».

Napoléon disait: que le sort des batailles est le résultat d'un moment, d'une pensée cachée; le moment décisif apparait, l'étincelle éclate et l'on tient la victoire (Moreau).

Les plus belles poésies de Kuh, écrit Bauer, furent dictées pendant que le poète était dans un état intermédiaire entre la folie et la raison: aux moments où il dictait des strophes sublimes, il était incapable du plus simple raisonnement.

Foscolo nous dit, dans son *Epistolario*, le plus beau monument de sa grande âme: « Le fait d'écrire dépend d'une certaine fièvre aimable de l'esprit, que personne ne peut avoir à volonté. — J'écris des lettres non point

(1) « Je suis ainsi fait, que lorsque l'amour m'inspire, je note: et selon qu'il parle en moi, je m'exprime ».

pour la patrie, ni pour la gloire, mais pour la joie intime qui émerge de l'exercice de nos facultés: elles ont besoin de mouvement, comme nos jambes de promenade ».

Mozart avouait que les inventions musicales se produisaient en lui, même dehors de sa volonté, comme des rêves. — Hoffmann répétait souvent à ses amis: « Pour composer, je me mets au piano, je ferme les yeux et je joue ce que j'entends dicter du dehors (1) ».

Lamartine disait souvent: « Ce n'est pas moi qui pense; ce sont mes idées qui pensent pour moi (2) ».

Alfieri qui se comparait à un baromètre, pour les changements continuels amenés dans sa puissance poétique par les changements de saison, n'eut pas la force, en septembre, de résister à une *impulsion* nouvelle, ou pour mieux dire renouvelée, qui se fit sentir pendant plusieurs jours: il dut enfin se déclarer vaincu et écrire six comédies *(Vie)*. Teza, qui dépouilla ses manuscrits, trouve dans un de ses sonnets: « *Un vecchio in bianca veste* (3) », cette note écrite de sa main: « Pendant une promenade. Ne voulant point le faire (4) ».

Montesquieu ébaucha l'*Esprit des lois* dans une voiture.

Chez Alfieri, Gœthe, l'Arioste, la création était instantanée; souvent même elle se produisait au réveil (5).

Cette domination du génie par l'inconscient a été remarquée depuis de nombreuses années.

Socrate dit que les poètes créent non en vertu d'une science réfléchie, mais grâce à un certain instinct naturel. « Ainsi les devins font leurs prédictions et annoncent des choses bien belles, mais sans avoir aucune conscience de leurs discours (6) ».

(1) Schilling. *Psychiat. briefe*, p. 486. 1883.
(2) Ball. *Leçons des maladies mentales*. 1881.
(3) « Un vieillard vêtu de blanc ».
(4) « A spasso. Non volendolo fare ».
(5) Radestock, p. 42.
(6) *Apologie*.

« Toutes les manifestations du génie, écrit Voltaire à Diderot, sont des effets de l'instinct. Tous les philosophes du monde fondus ensemble n'auraient pu donner l'*Armide* de Quinault ou *Les animaux malades de la peste* que La Fontaine composa sans savoir même ce qu'il faisait ; Corneille fit la scène des Horaces, comme un oiseau fait son nid (1) ».

Ainsi les plus grandes conceptions des penseurs, préparées, pour ainsi dire, par les sensations anciennes, et par la sensibilité exquise de l'organisme, éclatent soudain, et se développent, — par une cérébration inconsciente. — C'est là ce qui explique les convictions profondes des prophètes, des saints et des sorciers, ainsi que celles des aliénés actuels.

Somnambulisme. — Bettinelli a écrit : « La poésie pourrait presque s'appeler un rêve accompli en présence de la raison : qui plane au-dessus de lui, les yeux ouverts (2) ». C'est là une définition d'autant plus exacte que beaucoup de poètes ont composé leurs vers dans le rêve ou dans le demi-rêve.

Selon Gœthe, une certaine irritation cérébrale est nécessaire aux poètes : beaucoup de ses chants furent, en effet, composés dans un état voisin du somnambulisme. Klopstock déclarait avoir trouvé en rêve plusieurs inspirations de son poème.

Voltaire conçut, pendant le sommeil, l'un des chants de la *Henriade*, Sardini une théorie sur le flageolet, Seckendorf ce beau chant sur la fantaisie qui, dans son harmonie, réfléchit aussi bien son origine (3).

(1) *Lettre* du 20 avril 1752.

(2) Bettinelli. Ouvrage cité, p. 80.

(3) « *Holde susze Phantasie*
Immer wirksam, immer weg
Dank sei deinem Zauberbildern,
Die mein hartes Schiksal mildern
Dank dir, ecc. ».

Newton et Cardan résolurent en rêve des problèmes de mathématique.

Nodier créa *Lydia* avec une théorie complète sur l'avenir, à la suite de rêves qu'il avait eus en 1828: et qui « se succédèrent, écrit-il, avec un tel redoublement d'énergie, de nuit en nuit, que l'idée se transforma en conviction ».

Muratori, plusieurs années après qu'il avait cessé de faire des vers, improvisa, en rêve, un pentamètre latin. On raconte que La Fontaine composa en rêve les *Deux Pigeons*, et que Condillac acheva pendant son sommeil une leçon interrompue la veille (1).

Le *Kubla* de Coleridge fut conçu pendant un rêve, seulement qu'à son réveil il fut impuissant à se rappeler plus de 54 vers. La *Phantasie* de Holde fut composée dans les mêmes conditions.

Le génie dans l'inspiration. — Il est très-vrai, d'ailleurs, que nul ne ressemble mieux à un aliéné en proie à un accès de folie que l'homme de génie, alors qu'il médite et élabore ses conceptions (2). Nous remarquons chez ce dernier, d'après Réveillé-Parise le pouls petit, contracté, la peau pâle, froide, la tête chaude, bouillante, les yeux brillants, injectés, égarés. Après le moment de la composition, il arrive souvent que l'auteur lui-même ne comprend plus ce qu'il écrivait peu avant. Marini, tandis qu'il écrivait l'*Adone*, ne ressentit pas une grave brûlure au pied.

Le Tasse, durant la composition, ressemblait à un obsédé (3).

Lagrange sentait son pouls devenir irrégulier pendant qu'il écrivait. Alfieri avait la vue trouble. Il en est même

(1) Verga. *Lazzaretti*. 1880.

(2) Rappelons le proverbe: « *Aut insanit homo, aut versus facit* ».

(3) Bettinelli. Ouvrage cité.

qui pour se livrer à la méditation se mettent artificiellement dans un état de semi-congestion cérébrale. Aussi Schiller plongeait ses pieds dans la glace. Pitt et Fox préparaient leurs discours après des excès de *porter*. Paisiello composait enseveli sous une montagne de couvertures. Milton et Descartes s'enfonçaient la tête dans un canapé. Bonnet se retirait dans une pièce froide, la tête enveloppée de linges chauds. Cujas travaillait ventre à terre sur le tapis.

On a dit de Leibnitz « qu'il méditait horizontalement »: tellement cette attitude lui était nécessaire pour se livrer au travail de la pensée. Milton composait la tête renversée sur son fauteuil (1). Thomas et Rossini composaient dans leur lit. Rousseau méditait la tête au soleil en plein midi (2).

Ce sont là des moyens instinctifs qui augmentent momentanément la circulation cérébrale aux depens de la circulation générale.

On sait que le plus souvent les grandes conceptions des penseurs se sont organisées, ou tout au moins ont pris leur essort, au choc d'une sensation spéciale qui produisait sur l'intelligence l'effet d'une goutte d'eau salée sur une pile voltaïque bien préparée. Il est de fait que toutes les grandes découvertes ont eu pour occasion, suivant la remarque de Moleschott (3), une simple sensation. Quelques grenouilles qui devaient fournir un bouillon médicinal à la femme de Galvani donnèrent naissance au galvanisme; le mouvement isochrone d'une lampe, la chute d'une pomme inspirèrent les grands systèmes de Newton et de Galilée. Alfieri composa ou conçut ses tragédies pendant qu'il écoutait de la musique, ou tout au moins quelques heures plus tard. Mozart trouva une cantate célèbre du

(1) Reveillé-Parise, p. 245.

(2) Arago. *Œuvres*, III.

(3) *Kreislauf der Leben*, Brief., XVIII.

Don Juan en apercevant une orange (1) qui réveilla dans son esprit le souvenir d'un air napolitain assez populaire entendu par lui cinq ans auparavant.

La vue d'un portefaix suggéra le tableau de *Giuda* à Léonard de Vinci : les mouvements de son modèle suggérèrent à Thorwaldsen l'attitude de l'*Ange assis*. Salvator Rosa dut ses premières inspirations grandioses aux scènes du Pausilippe. Hogart conçut ses scènes grotesques dans une taverne de Highgate, après avoir eu, dans une dispute, le nez cassé par un ivrogne. Milton, Bacon, Léonard de Vinci avaient besoin d'entendre un peu de musique avant de se mettre au travail. Bourdaloue raclait un air sur le violon avant d'écrire ses immortels sermons. La lecture d'une ode de Spencer détermina en Cowley la vocation poétique. La vue d'un crabe suggéra à Watt l'idée d'une machine très-utile à l'industrie (2).

De même une sensation est le point de départ des actes terribles produits par la manie impulsive.

La domestique de Humboldt avouait que la vue des chairs fraîches et délicates de son nourrisson l'entraînaient irrésistiblement à y mordre.

Ainsi d'autres personnes, à la vue d'une hache, d'une flamme, d'un cadavre ont été entraînées vers l'homicide, l'incendie, la profanation des cimetières.

Il faut ajouter que souvent l'inspiration se transforme en une hallucination véritable: en effet, comme l'a bien dit Bettinelli, l'homme aperçoit alors les objets mêmes que lui présente son imagination. — Dickens, Kleist s'affligeaient sur les destinées de leurs héros. On entendit Kleist dire en pleurant à un ami, après avoir terminé une tragédie: « Elle est morte ». Il s'agissait de Penthésilée. — Schiller était aussi ému par les aventures de ses person-

(1) *Génie und talent*. 1879.
(2) Arago.

nages que par des événements réels (1). — T. Grossi raconta à Verga, qu'en écrivant l'*Apparition de Prina*, il vit Prina lui-même paraître devant lui et qu'il fut obligé de rallumer sa lampe pour faire évanouir le fantôme (2).

Ball rapporte de Reynolds, qu'il parvenait à peindre jusqu'à 300 portraits par an. Il fixait pendant une demi-heure la personne dont il esquissait le portrait. Il la revoyait ensuite dans une hallucination, avec toutes les apparences de la vie (3). Brierre de Boismont nous raconte que le peintre Martina voyait véritablement les tableaux qu'il imaginait. Un jour quelqu'un s'était interposé entre lui et le point où se montrait l'hallucination : il le pria de s'éloigner parcequ'il lui était impossible de reproduire son tableau (4).

Luther entendait Satan lui faire des objections qu'il n'avait pu réfuter la veille.

Cromwel vit, une fois, paraître davant lui un fantôme gigantesque qui lui annonça qu'il deviendrait le plus grand homme de l'Angleterre.

Contraste. — Intermittence. — Double personnalité. — Après le moment de l'inspiration, l'homme de génie se change en un homme ordinaire, s'il ne descend pas plus bas. De même la personnalité différente ou, d'après la terminologie actuelle, la personnalité double et souvent opposée, est l'un des caractères du génie. « Nos plus grands poètes, ainsi que l'a bien dit Disraeli (5), Shakespeare et

(1) Dilthey. *Ueber Einbildungskraft der Dichter*. 1887.

(2) Lazzaretti. Ouvrage cité. 1880.

(3) Ouvr. cité, p. 76.

(4) *Des hallucinat.*, 23, p. 6.

(5) *Curiosités littéraires*. 1869.

Les dernières recherches sur l'hypnotisme et sur les phénomènes de crédulité qui l'accompagnent montrent que bien souvent l'hallucination présente tous les caractères de la sensation réelle ; aussi les suggestions optiques se modifient avec les lentilles. — Lombroso. *Studii sull'ipnotismo, ecc.* 2e ed., 1888.

Dryden sont aussi les poètes qui ont produit les vers les plus affreux ». Il a été dit de Tintoretto que « tantôt il surpassait Carrache et tantôt était inférieur à Tintoretto lui-même ».

On sait que les plus grands tragédiens sont très gais en société et d'humeur mélancolique dans leur famille. Le contraire est des vrais comiques.

L'amusante histoire de Jean Gilpin (1), ce chef d'œuvre d'humour, fut écrite par Cowper entre deux accès de mélancolie. La gaîté était en lui la réaction de la tristesse. « Chose singulière, disait-il, mes vers plus comiques, je les ai écrits dans les moments de plus forte mélancolie, et peut-être sans elle je ne les aurais jamais écrit ».

Un jour chez Abernethy se présenta un brav'homme pour une consultation. Après l'avoir bien visité, le praticien célèbre lui dit: « Vous avez besoin d'un peu de gaîté. Allez entendre ce brave Grimaldi, il vous fera rire de bon cœur, et cela vaudra mieux que toutes les médecines ». « Mon Dieu! s'écria le malade, mais c'est moi Grimaldi! (2) ».

Débureau, au sujet de sa tristesse, alla consulter un aliéniste qui lui conseilla d'aller trouver..... Débureau.

Klopstock, interrogé sur le sens de certaines périodes de son poème, répondit: « Autrefois nous étions deux à les comprendre: Dieu et moi: aujourd'hui il n'y a plus que Dieu qui en soit capable ».

Giordano Bruno disait de soi-même: « *In hilaritate tristis, in tristitia hilaris* ».

C'est pourquoi d'Ovidio tire, de la confession même du Tasse, une explication très fondée des contradictions qui se remarquent dans le style du poète: « L'inspiration une fois évanouie, il s'égarait dans ses propres créations. Il

(1) *The Diverting History of John Gilpin.*
(2) Smiles. *Vita e lavoro.* 1886.

n'en appréciait point la beauté, il n'en avait plus conscience (1) ».

« Bon gré, mal gré, écrit Renan, et nonobstant tous mes efforts consciencieux en sens contraire, j'étais prédestiné à être ce que je suis, un romantique protestant contre le romantisme, un utopiste prêchant en politique le terre-à-terre, un idéaliste se donnant inutilement beaucoup de mal pour paraître bougeois, un tissu de contradictions, rappelant l'*hircocerf* de la scolastique, qui avait deux natures. Une de mes moitiés devait être occupée à démolir l'autre, comme cet animal fabuleux de Ctésias qui se mangeait les pattes sans s'en douter (2) ».

« S'il y a en vous deux hommes si différents, disait à Musset sa maîtresse, ne pourriez-vous, quand le mauvais se lève, vous contenter d'oublier le bon? (3) ». Musset, lui-même, avoue s'être, en effet, abandonné, contre elle à des accès de colère brutale et de mépris alternés par des accès d'amour étrange, « une exaltation, portée jusqu'à l'excès, me faisait traiter ma maîtresse comme une idole, comme une divinité. — Un quart d'heure après l'avoir insultée j'étais à genoux; dès que je n'accusais plus, je demandais pardon; dès que je ne raillais plus, je pleurais ».

Sottises. — La double personnalité, l'amnésie et le misonéisme, si fréquents parmi les savants, nous donnent la clef des incroyables sottises, des vraies absurdités, que, parfois, se faufilent dans leurs écrits déjà signalés dans le : « *Quandoque bonus dormitat Homerus* ».

Flaubert en avait fait une collection très curieuse : il l'appelait le « *Dossier de la sottise umaine* ».

En voici quelques exemples :

(1) *Studi critici*, p. 15. Napoli, 1880.

(2) Renan. *Souvenirs, etc.*, p. 73. Paris, 1883.

(3) *Confessions d'un enfant du siècle*, p. 218, 251.

« Je trouverais mauvais qu'une fille peu sage vécût avec un homme avant le mariage ». — PONSARD. *Traduction d'Homère.*

« La richesse d'un pays dépend de la prospérité générale ». — LOUIS NAPOLÉON.

« Elle ne savait pas le latin, mais le comprenait très bien ». — VICTOR HUGO. *Les Misérables.*

« Les chiens sont pour l'ordinaire de deux teintes opposées, l'une claire et l'autre rembrunie, afin que, quelque part qu'ils soient dans la maison, il puissent être aperçus sur les meubles, avec la couleur desquels on les confondrait.... — Les puces se jettent partout, où elles sont, sur les couleurs blanches. Cet instinct leur a été donné afin que nous puissions les attraper plus aisément... — Le melon a été divisé en tranches par la nature afin d'être mangé en famille; la citrouille, étant plus grosse, peut être mangée avec les voisins ». — BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Harmonies de la nature.*

« Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'État, d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices, d'apprendre aux nations ce qui est le mal et ce qui est le bien, ce qui est vrai et ce qui est faux dans l'ordre moral et spirituel. Les autres n'ont pas le droit de raisonner sur ces sortes de matières. Ils ont les sciences naturelles pour s'amuser. De quoi pourraient-ils se plaindre? » — DE MAISTRE. *Soirées de St.-Pétersbourg. 8e Entretien*, p. 131.

« L'enseignement de l'histoire peut avoir, selon moi, des inconvénients et des périls pour le professeur. Il en a aussi pour les élèves ». — DUPANLOUP.

« Quand la borne est franchie, il n'est plus de limites ». — PONSARD.

« J'ai ouï plusieurs fois déplorer l'aveuglement du conseil de François Ier, qui rebuta Christophe Colomb qui lui pro-

posait les Indes ». — MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, liv. XXI, ch. XXII. (François Ier monte sur le trône en 1515, Christophe Colomb mort en 1506).

Écrit à la veille de l'empire napoléonien:

« Il n'a jamais existé de famille souveraine dont on puisse assigner l'origine plébéienne. Si ce phénomème paraissait, ce serait une époque du monde ». — DE MAISTRE. *Soirées de St.-Pétersbourg.*

» C'est (Bonaparte) en effet un grand gagneur de batailles; mais, hors de là, le moindre général est plus habile que lui.... On a cru qu'il avait perfectionné l'art de la guerre, et il est certain qu'il l'a fait rétrograder vers l'enfance de l'art ». — CHATEAUBRIAND. *De Buonaparte et des Bourbons.*

» Voltaire est nul comme philosophe, sans autorité comme critique et historien, arriéré comme savant ». — DUPANLOUP. *Haute éducation intellectuelle.*

» L'épicerie est respectable. C'est une branche du commerce. L'armée est plus respectable encore, parce qu'elle est une institution dont le but est l'ordre. L'épicerie est utile, l'armée est nécessaire ». — JULES NORIAC. *Les Nouvelles.*

» Une ligne droite, écrivait Aristote, n'est jamais parfaite. Ainsi, ce n'est ni la ligne infinie, puisque, pour être parfaite, elle devrait avoir une forme nettement tracée; ce n'est pas non plus aucune des lignes droites finies qui peut-être parfaite; car il y a toujours quelque chose en dehors d'elles ». En d'autres termes, d'après Aristote, la ligne infinie n'est pas parfaite, parce qu'elle est finie (nettement tracée), la ligne finie n'est pas parfaite parce qu'elle est infinie et il y a quelque chose en dehors d'elle.

Rappelons-nous Pascal, ici plus incrédule que Pyrrhon, et qui plus loin écrit comme un Père de l'Église; Voltaire, ajoutant foi tantôt à la destinée, qui « fait l'accroissement et la ruine des États (1) », tantôt à la fatalité,

(1) VOLTAIRE. *Introduction à l'Essai sur les mœurs.*

qui « gouverne les affaires du monde (1) », tantôt à la Providence (2).

Hypéresthésie. — Si nous recherchons plus intimement, à l'aide des autobiographies, les différences physiologiques qui séparent un homme de génie d'un homme ordinaire, nous trouvons qu'elles consistent en une sensibilité morbidement exquise.

Le sauvage et l'idiot ressentent très faiblement les douleurs physiques; ils ont peu de passions et ils font seulement attention aux sensations qui intéressent plus directement les nécessités de l'existence. Plus l'on s'élève dans l'échelle morale, plus la sensibilité s'accroît; elle est très grande chez les esprits élevés : elle est l'origine de leurs triomphes, comme de leurs défaites. Ils sentent et remarquent plus de choses, avec une plus grande vivacité et une plus forte ténacité, que les autres hommes; c'est pour cela que leurs souvenirs sont plus riches, leurs combinaisons mentales plus fécondes. Les infiniments petits, les accidents que le vulgaire n'aperçoit pas, ou ne remarque pas, sont surpris par eux, rapprochés de mille manières, auxquelles le vulgaire donne le nom de création; et ce ne sont pourtant que des combinaisons binaires et quaternaires de sensations.

Haller écrivait: « Que me reste-t-il, si ce n'est la sensibilité, ce sentiment puissant qui résulte d'un tempérament vivement ému par les impressions de l'amour, par les merveilles de la science ? Aujourd'hui encore la lecture d'une action généreuse m'arrache des larmes! Cette sensibilité a certainement communiqué à mes poésies une

(1) Voltaire. *Siècle de Louis IV*, I.
(2) Voltaire. *Dictionnaire philosophique*. Art. *Climat*.

passion qui ne se trouve point ailleurs (1) ». Diderot disait: « Si la nature a jamais fait une âme sensible, c'est la mienne. Multipliez les âmes sensibles et vous augmenterez les bonnes et les mauvaises actions (2) ».

La première fois qu'Alfieri entendit de la musique, il en éprouva comme « un éblouissement, un rayonnement dans les yeux et dans les oreilles. Il passa plusieurs journées dans une mélancolie étrange et assez agréable; c'était un bouillonnement d'idées fantastiques; en ce moment, il aurait pu écrire des vers, si alors il avait su en faire, et exprimer des sentiments s'ils n'avaient pas été inconnus à lui-même ». Il conclut, comme Sterne, Rousseau et G. Sand, « qu'il n'y a point de cause qui agite l'âme avec une force indomptable, à l'égal des tons musicaux ».

Urquiza s'évanouissait en respirant l'odeur d'une rose. Musset, Goncourt, Flaubert, Carlyle avaient une délicatesse de perceptions auditives si développées, que les rumeurs des rues et des cloches leurs devenaient insupportables; ils se déplaçaient sans cesse pour éviter le bruit et enfin s'enfuyaient désespérés à la campagne (3). — Beaudelaire avait

(1) *Tagebuch*, 2e, 120.

(2) *Paradoxes sur les comédiens.*

(3) « Le bruit, hélas, dit Edmond de Goncourt dans une note aux *Lettres* de son frère, était devenu également une obsession chez mon pauvre frère, disant qu'il lui semblait avoir « une oreille dans le creux de l'estomac » et vraiment le bruit avait pris et prenait, à mesure qu'il était plus malade, ainsi que dans une *féerie* à la fois ridicule et mortelle, le caractère d'une persécution des choses et des milieux de sa vie... La dernière année de sa vie, à ce moment où il souffrait du bruit comme d'un brutal attouchement physique, nous étions obligés d'aller à Trouville, au mois d'octobre.....

» Cette persécution du bruit avait fait esquisser à mon frère dans ses insomnies de la nuit, un conte sinistre..... Dans son récit, c'était un homme éternellement poursuivi par le bruit, et allant des appartements qu'il loue, des maisons qu'il achète, des forêts où il campe, des forets comme la forêt de Fontainebleau, où il est réveillé par la corne du *corneur* des biches, de l'intérieur des pyramides où il s'est réfugié, de l'intérieur des pyra-

une ipérosmie: il percevait dans les étoffes l'odeur des femmes. Il ne pouvait pas séjourner en Belgique parce que les arbres n'y répandent, disait-il, aucune odeur. — Schopenhauer aussi haissait le bruit.

Guy de Maupassant dit de Gustave Flaubert: « Dès sa première enfance, les deux traits distinctifs de sa nature furent une grande naïveté et une horreur de l'action physique. Toute sa vie, il demeura naïf et sédentaire. Il ne pouvait voir marcher ni remuer autour de lui sans s'exaspérer; et il déclarait, avec sa voix mordante, sonore et toujours un peu théâtrale: que cela n'était point philosophique. « On ne peut penser et écrire qu'assis », disait-il (1) ».

Sterne, le poète le plus psychologue après Shakespeare, a écrit: « Quand je lis les histoires de nos pères je pleure comme si j'en étais spectateur.... L'intuition et la sensibilité sont les seuls instruments du génie. Elles sont la source de ces impressions délicieuses qui donnent à la joie une couleur plus brillante et qui nous font pleurer de bonheur ».

On sait qu'Alfieri et Foscolo tombaient souvent aux pieds de femmes mainte fois indignes d'eux. Alfieri ne pouvait point prendre de nourriture le jour où son cheval ne hennissait point.

Chacun sait comment la beauté et l'amour de la Fornarina inspirèrent la palette de Raphaël; bien peu sa-

midés assourdies par le bruit des grillons; allant toujours au silence... et finissant pour se tuer pour rencontrer enfin le silence du suprême repos... et ne le trouvant point encore: — le bruit des vers du tombeau l'empêchait de dormir ».

« Oh ! le bruit, le bruit, le bruit ! Je ne peux plus, supporter les oiseaux ! J'en arrive à leur crier, comme Débureau au rossignol: Veux-tu te taire, vilaine bête ! ».— *Lettres de Jules de Goncourt*. Paris, 1885.

(1) *Étude sur Gustave Flaubert*. Paris, 1885.

vent qu'il en vint jusqu'à faire résonner la lyre poétique (1).

Dante et Alfieri étaient amoureux à 9 ans, Scarron à 8, Rousseau à 11, Byron à 8. — A 16 ans Byron apprenant que la femme aimée allait se marier tomba presque en convulsion. « J'étais près d'étouffer. J'ignorais le sexe et pourtant mon amour était si violent que je ne sais point si plus tard je n'ai jamais aimé à ce degré ». Byron eut d'ailleurs une attaque convulsive en entendant jouer le *Kean* (2).

Lorry vit des littérateurs tomber en défaillance à la lecture d'un passage d'Homère.

Le peintre Francia mourut de bonheur à la vue d'un tableau de Raphaël.

Ampère était si sensible aux beautés de la nature qu'il pensa mourir de joie en apercevant la magnifique plage de Gênes. Il nous a laissé dans un de ses manuscrits le journal d'une passion malheureuse.

Newton demeura si ému après avoir découvert la solution d'un problème qu'il lui fut impossible de continuer son travail. — Gay-Lussac et Davy après une de leurs découvertes dansèrent en pantoufles dans leur cabinet.

En somme les passions sont puissantes chez les esprits puissants: chez quelques-uns, elles apparaissent pâles et éteintes, uniquement parce qu'elles ont peu à peu cédé le pas à l'amour de la gloire et à la curiosité scientifique.

C'est cette excitabilité exagérée des hommes de génie qu'on trouve même, quoique moindre, chez les hommes

(1) On conserve de lui plusieurs vers, parmi lesquels il y en a d'une extrême douceur:

« Quanto fu dolce il giogo e la catena
De' suoi candidi bracci al col mio volte,
Che sciogliendomi io sento mortal pena;
D'altre cose non dico che son molte,
Chè soverchia dolcezza a morte mena ».

(2) LETOURNEAU. *Philosophie des passions*, p. 114, 1868.

de talent, qui cause, en très grande partie, leurs malheurs réels ou imaginaires.

« Ce don précieux, ce rare privilège du génie, nous dit Mantegazza (1), entraîne à sa suite une réaction maladive à l'égard des plus légers troubles extérieurs: le moindre souffle de vent, la moindre haleine de canicule, le moindre frisson de fraîcheur devient pour ces sensitives le pétale de rose replié qui empêchait de dormir l'infortuné sybarite ».

La Fontaine pensait peut-être à lui-même, lorsqu'il écrivait:

« Un souffle, une ombre, un rien leur donne la fièvre ».

Les offenses, qui pour les autres sont des points d'épingles, deviennent pour eux des poignards affilés. Lorsque Foscolo (1) entendit une parole moqueuse prononcée par une de ses amies, il s'indigna et s'écria: « Vous voulez me voir mort, je me briserai donc le crâne à vos pieds? » puis il s'élança avec une très grande violence, tête baissée, contre l'arête de la cheminée de marbre. Un voisin charitable fut assez heureux pour le saisir aux épaules par son habit et le faire rouler par terre en lui sauvant ainsi la vie.

Boileau, Chateaubriand ne pouvaient entendre faire l'éloge de personne, même de leur cordonnier, sans en ressentir une certaine contrariété.

De là résultent les manifestations d'une vanité maladive qui les rapproche des monomanes ambitieux.

Schopenhauer entrait en colère et refusait de payer ce qu'il devait aux personnes qui écrivaient son nom avec un double *p*.

Barthez perdit le sommeil de douleur lorsque dans l'impression de son *Génie*, l'accent de l'*é* se trouva divisé

(1) Mantegazza. *Del nervosismo dei grandi uomini*. 1881.

en deux. « Je n'aurais point, disait Whyston, publié la réfutation de la *Chronologie de Newton;* car il aurait été capable de me tuer (Arago) ». — « On vit un jour Pouchkine, à Moscou et en plein théâtre, dans un accès de jalousie, mordre à l'épaule la femme du gouverneur général, la comtesse Za..... dont il était alors occupé ».

Les personnes, qui ont eu la rare fortune de vivre dans la société des hommes de génie, sont vite frappées de la facilité que ces derniers ont à mal interpréter tous les actes des autres, à se croire persécutées, à trouver partout des causes profondes, infinies de douleur et de mélancolie. À tous ces effets contribue la supériorité de l'esprit, qui est plus propre à découvrir les aspects nouveaux de la verité, comme à en créer d'illusoires pour confirmer ses douloureuses illusions. Il est vrai aussi, que leur supériorité intellectuelle leur permet d'acquérir et d'exprimer sur la nature des choses des convictions différentes de celles qui sont adoptées par le plus grand nombre, de les manifester avec une inébranlable fermeté et d'en augmenter pour cela le contraste et l'opposition.

Cependant, la principale origine de leur mélancolie, de leurs malheurs, est la loi du dinamisme et de l'équivalence des forces, qui régit de même le système nerveux.

A une dépense excessive, à un développement trop grand des forces nerveuses succèdent la réaction ou l'affaiblissement. Aussi, il n'est permis à aucun être de dépenser une certaine quantité de force, sans en être durement puni d'un autre côté; et c'est pourquoi les hommes de génie sont si inégaux dans leurs productions.

La mélancolie, l'abattement, la timidité sont le triste prix des plus sublimes dons de l'esprit, comme les catarrhes uterins, l'impuissance et la tabe dorsale sont la compensation des abus vénériens et comme les gastrites sont le résultat des excès du ventre.

La Milli, après une des ces improvisations éloquentes, qui valent bien l'existence entière d'un poète médiocre, tombe dans une semi-paralysie qui se prolonge pendant plusieurs jours. Mahomet, après avoir écrit ses prophéties, s'affaissait dans un état d'imbécillité et : « Trois *surats* du *Coran*, disait-il un jour à Abou-Bekr, ont suffit à blanchir mes cheveux (1) ».

Somme toute, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu au monde un seul grand homme qui, même au comble du bonheur, ne se soit cru et proclamé, même sans cause, infortuné et persécuté, — qui n'ait, pendant un instant éprouvé ces douloureuses modifications de la sensibilité qui forment la base de la mélancolie.

Parfois la sensibilité subit une perversion : elle se consume, s'agite autour d'un certain point de vue et se montre indifférente à tous les autres. Certaines séries d'idées, de sensations préférées acquièrent peu à peu la force d'agir à la façon d'un stimulant spécial sur le cerveau, et même souvent sur l'organisme tout entier, au point qu'elles survivent presque à la vie elle-même.

Heine, qui se déclarait dans ses lettres incapable de comprendre les choses faciles, Heine, aveugle, paralytique, mourant, alors qu'on lui conseillait de se tourner vers Dieu, entrecoupa les râles de son agonie par ces mots : « *Dieu me pardonnera : c'est son métier* ». C'était couronner par une suprême ironie la vie la plus esthétiquement cynique de notre temps. Les dernières paroles de l'Arétin furent, dit-on : « *Gardez-moi des rats, car je suis oint* ». Rabelais en mourant enveloppé de son *Domino*, disait : « *Beati qui in Domino moriuntur* ».

Malherbe, moribond, reprochait à sa garde-malade les solécismes qu'elle commettait : il rejetait les secours de son confesseur parce qu'ils étaient faits en trop mauvais

(1) *Journal des savants*, octobre, 1863.

stylé. — Les derniers mots du grammairien Bauhours furent: *« Je vais ou je va mourir: l'un et l'autre se disent »*.

Santenis devint fou de joie en trouvant une épithète longtemps cherchée en vain.

Foscolo, avoue « que très actif pour certaines choses, il était pour certaines autres moins qu'un homme, moins qu'une femme, moins qu'un enfant (1) ».

On sait que Corneille, Descartes, Virgile, Addison, La Fontaine, Dryden, Manzoni, Newton étaient presque incapables de s'exprimer en public.

Poisson disait que la vie n'est bonne qu'à faire des mathématiques. — D'Alembert et Ménage, insensibles aux souffrances d'une cruelle opération, pleurèrent d'une légère censure de la critique. — Luc de Lanceval se laissa amputer les jambes en souriant et ne put pas supporter les remarques critiques de Geoffroy.

Linnée à 60 ans, rendu paralytique et insensible par l'apoplexie, s'éveillait de son sommeil lorsqu'on le portait près de son herbier chéri (2).

Lagny était étendu comateux, insensible aux réactifs les plus énergiques, lorsqu'une personne s'avisa de lui demander le carré de douze. Il répondit immédiatement: « Cent quarante quatre ».

Sebouyah, grammairien arabe, mourut de douleur parce que le calife Haroun-el-Raschild avait sur un point de grammaire une opinion contraire à la sienne.

Il convient ici de remarquer que les hommes de génie, les savants au moins, nous présentent souvent cette espèce de manie que Wachdakoff (3) et Létourneau (4) ont appelé *monotypique*. De tels hommes s'occupent pendant

(1) *Epistolario* V. 3, p. 163.
(2) Vicq d'Azir. *Elog.*, p. 209.
(3) *Physiologie des génies*. 1875.
(4) Létourneau. *Science et matière*. 1879.

toute leur existence d'une seule thèse; la première qui s'est emparée de leur cerveau, y a régné après en maîtresse. Bekmann s'occupa pendant toute sa vie de la pathologie des reins, Fresner de la lune, Meyer des fourmis: c'est là un nouveau trait frappant de ressemblance avec les monomanies.

A cause de cette sensibilité exagérée et concentrée, il devient très difficile de persuader ou de dissuader et les fous et les génies. C'est que les racines de l'erreur comme celles de la vérité se sont enfoncées en eux d'une manière plus profonde et plus multiple que chez les autres hommes, pour lesquels l'opinion est comme un habit, une affaire de mode ou de circonstance. Nous voyons par là la faible utilité du traitement moral appliqué aux aliénés; et nous apprenons en même temps à ne point ajouter une foi aveugle aux paroles des grands génies.

De même, nous pouvons nous expliquer la raison pour laquelle les grands esprits ne saisissent point des idées que l'intelligence la plus vulgaire serait apte à comprendre, alors qu'ils en découvrent d'autres qui paraîtraient absurdes à tout le monde: c'est qu'à une sensibilité plus grande correspond une plus grande originalité de conception.

Dans l'exaltation de la méditation, la pensée s'éloigne des moyens les plus simples et les plus faciles, qui ne conviennent plus à sa robuste énergie. — Aussi Monge résout les points les plus difficiles d'un calcul différentiel et reste embarrassé devant la recherche d'une racine algébrique du 2e degré, qu'aurait facilement trouvée le moindre écolier (1).

Un ami de Lulli disait continuellement pour l'excuser: « Ne faites pas attention à lui; il n'a pas le sens commun: il est tout génie ».

(1) Arago.

Paresthésie. — Il faut attribuer à cet épuisement et à cette concentration excessive de la sensibilité, tous ces actes bizarres d'anesthésie et d'analgésie apparentes ou intermittentes que les grands hommes nous offrent ainsi que les fous. Socrate présentait une véritable *photoparesthésie.* Il pouvait en effet fixer le soleil pendant longtemps sans en éprouver aucune malaise. Les Goncourt, Flaubert, Darwin, avaient un vrai daltonisme musical.

Amnésie. — Un autre caractère du génie c'est l'amnésie. On raconte que Newton bourra un jour sa pipe avec le doigt d'une de ses nièces. Toutes les fois qu'il sortait de sa chambre pour chercher un objet, il y rentrait sans l'apporter (1).

Rouelle ordinairement expliquait ses idées fort ou long, et, quand il avait tout dit, il ajoutait: « Mais ceci est un de mes arcanes, que je ne dis à personne ». — Souvent un de ses élèves se levait et lui répétait à l'oreille ce qu'il venait de dire tout haut; alors Rouelle croyait que l'élève avait découvert son arcane par sa propre sagacité, et le priait de ne pas divulguer ce qu'il venait de dire à deux cent personnes. — Un jour, faisant seul l'expérience dont il avait besoin pour sa leçon, il dit à ses auditeurs: « Vous voyez bien, messieurs, ce chaudron sur ce brasier? Eh bien! si je quittais de remuer un seul instant, il s'ensuivrait une explosion qui nous ferait tous sauter en l'air ». En disant ces paroles, il ne manqua pas d'oublier de remuer: et sa prédiction fut accomplie; l'explosion se fit avec un fracas épouvantable, cassa toutes les vitres du laboratoire, et en un instant, deux cents auditeurs se trouvèrent éparpillés dans le jardin. *(Revue Scientifique,* 1888*).*

(1) Brewster. *Life.* 1856.

Sir Everard Home rapporte qu'il lui arriva d'être tout à coup frappé, pendant une demi-heure, d'une perte de mémoire telle qu'il lui fut impossible de reconnaître la maison et la rue dans laquelle il se trouvait; le nom même de la rue qu'on lui rappelait en vain, il lui semblait l'entendre pour la première fois (1).

Ampère en allant à cheval à la campagne se prit à songer à un problême: mit pied à terre à mi-chemin tenant le cheval par le bride et finit par le perdre. Il ne le remarqua point et, à son arrivée, ses amis seuls s'aperçurent de sa mésaventure.

Babinet loue une campagne, en paye la prix, et à son retour à la ville n'arrive pas à s'en rappeler ni le nom ni celui de la gare d'où il était parti (2).

Un jour Buffon, plongé dans ses pensées, grimpa au sommet d'un clocher et en descendit le long des cordes, toujours inconscient, comme un somnambule.

Mozart, lorsqu'il coupait de la viande, se blessait si souvent les doigts habitués au jeu du piano, qu'il dut confier ce soin à d'autres personnes.

L'évêque Münster voyant à la porte de son antichambre le billet suivant: « Le maître de la maison est sorti » demeura là à attendre son propre retour (3).

Tucherel oublia une fois son propre nom (4).

Beethoven au retour de ses excursions dans les forêts, oubliait souvent ses vêtements sur l'herbe et souvent aussi il lui arriva de sortir tête nue. Une fois, il fut, dans cet état, arrêté à Neustadt et conduit en prison comme un vagabond. Si son directeur de théâtres n'était accouru pour le délivrer, il aurait pu y demeurer longtemps, car

(1) Moreau. Ouvrage cité.
(2) Michiels. *Le monde du comique*. 1886.
(3) Reveillé-Parise. Ouvrage cité.
(4) Arago. III.

personne ne voulait croire, malgré ses cris, que ce fut là Beethoven.

Gioia, dans le feu de la composition qu'il devait consigner à son journal, écrivit un chapitre sur la table de son bureau.

L'abbé Beccaria, entièrement préoccupé de ses expériences, laissa échapper, pendant la messe, ces paroles: « *Ite! experientia facta est* ».

St. Dominique, assistant à un repas princier, s'écria à l'improviste, en frappant sur la table: « *Conclusum est contra Manicheos* ».

On raconte d'un grand mathématicien, qu'ayant écrit derrière une voiture une formule, dont il était préoccupé, il s'élança à sa poursuite lorsque la voiture se mit en mouvement (1).

Diderot louait des voitures qu'il oubliait ensuite à la porte: il payait ainsi inutilement aux cochers des journées entières. Il oubliait souvent les heures, les jours et les mois (2), et jusqu'aux personnes avec lesquelles il avait commencé à causer: il leur récitait alors de véritables monologues à la façon d'un somnambule.

Originalité. — Hagen voit dans l'originalité la qualité qui sépare précisement le génie du talent (3). Et il est dans le vrai.

Jürgen-Mayer (4) écrit: « L'inspiration du talent reproduit le fait constaté, l'inspiration du génie le fait nouveau. La première dégage, ou répète, la seconde invente ou crée. Le talent est un tireur qui vise un but qui nous paraît difficile à atteindre; le génie, au contraire vise un but

(1) Pérez. *L'enfant de trois à six ans.* 1886.
(2) Scherer. *Diderot.* 1880.
(3) *Ueb. die Verwandsch. des Genies mit dem Irresein.* 1877.
(4) Ouvrage cité.

que personne n'aperçoit. Il est bien entendu que la nouveauté ne réside pas dans les éléments mais dans leur choc ».

La nouveauté et la grandeur sont les deux principaux caractères que Bettinelli attribue au génie: « Les poètes, dit-il, se nommaient, pour cette raison, *trouvères* ».

Cardan conçut l'idée de l'éducation des sourds-muets avant Harriot; il entrevit l'application de l'algèbre à la géométrie et aux constructions géométriques avant Descartes (1). Giordano Bruno devina les théories modernes sur la cosmologie et sur l'origine des êtres.

Cola de Rienzi eut l'idée de l'unité italienne avec Rome pour capitale, quatre cents ans avant Cavour et Mazzini. — Stoppani admet que la théorie géologique de Dante sur la formation des mers est de tous points conforme à celle qui est aujourd'hui adoptée.

Le génie devine presque les faits avant de les connaître complètement: ainsi Gœthe décrivit très bien l'Italie avant de l'avoir visitée.

Et c'est bien à cause de ces divinations qui devancent toujours l'observation commune et parce que le génie, perdu dans des recherches trop sublimes n'a plus l'habitude des choses ordinaires et de l'ordre (2), que nous voyons le plus souvent les hommes de génie méprisés et méconnus. Le vulgaire ne saisit pas les intermédiaires qui les ont conduits jusqu'à la création, mais il constate la distance qui sépare leurs conclusions de celles qui sont plus habituellement adoptées: il remarque aussi la bizarrerie de leur conduite. On se rappelle les sifflets qui accueillirent le *Barbier de Siville* de Rossini et le *Fidelio* de Beethoven (3). Boito *(Méphistophélès)* et Wagner *(Lohengrin)* ont été sifflés à Milan. Que

(1) Bertolotti. *Il Testamento di Cardano.* 1883.
(2) Bettinelli. Ouvrage cité.
(3) Jurgen. Ouvrage cité.

d'académiciens ont souri de compassion au pauvre Marzolo qui a véritablement découvert un nouveau monde philologique! Bolyai qui a inventé la quatrième dimension et la géométrie non-euclidéenne, a été appelé le géomètre des fous et comparé à un meunier qui voudrait tirer de la farine du sable. Chacun sait comment furent traités Fulton, Colomb, Papin, et de nos jours Piatti, Praga, Abel et ce même Schliemann qui trouva l'emplacement d'Ilium dans un endroit auquel personne n'avait jamais songé et qui le révéla au milieu des éclats de rire encore retentissants des érudits et des académiciens.

« Pas une idée libérale, écrit Flaubert (1), qui n'ait été impopulaire, pas une chose juste, qui n'ait scandalisé, pas un grand homme qui n'ait reçu des pommes cuites ou de coups de couteau!! — Histoire de l'esprit humain, histoire de la sottise humaine! comme dit M. de Voltaire ».

Dans cette persécution les hommes de génie ne rencontrent point d'ennemis plus terribles et plus acharnés des académiciens, qu'ont contre eux l'arme du talent, le stimulant de la vanité et le prestige de l'autorité qui leur est de préférence accordée par le vulgaire et par les gouvernements, composés en grand partie d'hommes vulgaires. — Il est des pays où le niveau de la vulgarité descend très bas, et où les habitants en arrivent à haïr, non seulement le génie, mais même le talent; et c'est un fait bien connu, que dans deux villes universitaires de l'Italie, les hommes qui en formaient la seule gloire ont été contraints d'émigrer.

L'originalité s'observe assez fréquemment, quoique toujours presque sans but, dans les actes des fous, — comme nous verrons bientôt, — et principalement des hommes de lettres. On les voit, parfois, arriver aux divinations du génie: aussi Bernardi, à l'asile de Florence en 1529,

(1) G. Flaubert. *Lettres à Georges Sand*. Paris, 1885.

voulait démontrer l'existence d'un langage propre aux singes (1).

Les uns et les autres ont, en échange de ce don fatal, la même ignorance des nécessités de la vie pratique, qui leur paraît toujours moins importante que leurs rêves, et en même temps ils présentent des habitudes de désordre qui leur rend si funeste cette ignorance.

Mots spéciaux. — Cette originalité fait créer aux génies, comme aux fous, des mots spéciaux marqués de leur seule empreinte, inintelligibles à tous les autres hommes, et auxquels ils attachent une signification et une importance extraordinaire. Tels sont la *dignità* de Vico, l'*individuità* de Carrara, l'*odio serrato* d'Alfieri, l'*albero epogonico* de Marzolo, l'*immiarsi*, l'*intuarsi* et l'*entomata* de Dante.

(1) Delepierre. *Histoire littéraire des fous.* Paris, 1860.

CHAPITRE III

—

FORMES FRUSTES DE NÉVROSES ET D'ALIÉNATIONS DANS LE GÉNIE. — Chorée. — Épilepsie. — Mélancolie. — Manie des grandeurs. — Folie du doute. — Alcoolisme. — Hallucinations. — Folie morale. — Longévité.

Nous sommes déjà en mesure de nous expliquer, par les considérations précedentes, la fréquence chez les hommes de génie, même non aliénés, de ces formes de névrose ou d'aliénation qui en langage tecnique s'appelleraient des formes *frustes:* et qui renferment les embryons et comme les ébauches de ces maladies.

Chorée. — Épilepsie. — Plusieurs hommes de génie sont, ainsi que les fous, sujets à des tics étranges, à des mouvements choréiques. Lenau et Montesquieu laissaient sur les carreaux de leur chambre l'empreinte de leurs pieds convulsivement agités pendant la composition; Buffon, Santeuil, Crébillon, Lombardini s'abandonnaient aux plus étranges contorsions du visage (1). Chateaubriand a été longtemps sujet à des mouvements convulsifs du bras.

Napoléon souffrait d'une convulsion habituelle de l'épaule droite et des lèvres. « Ma colère, disait-il un jour, après une altercation avec Lowe, doit avoir été bien ter-

(1) RÉVEILLÉ-PARISE. *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit.* Paris, 1856.

rible : car j'ai senti la vibration de mes mollets, ce que, de longtemps, ne m'était pas arrivé ».

Pierre le Grand souffrait d'un tic convulsif qui lui décomposait horriblement le visage et le régard.

Le visage de Carducci, à de certains moments, écrit Mantegazza, est un véritable ouragan ; des éclairs jaillissent des yeux, un tremblement agite ses muscles (1).

Ampère ne pouvait exprimer ses pensées qu'en se promenant, le corps tout entier agité d'un mouvement continuel (2).

Socrate dansait et sautait souvent dans la rue sans raison et comme par boutade.

On sait que Jules César, Dostoïewsky, Pétrarque, Molière, Flaubert, Charles V, Saint Paul, Haëndel, ont tous été sujets à des accès d'épilepsie.

Deux fois sur les champs de bataille l'absence épileptique faillit avoir sur la destinée de César une fâcheuse influence. Une autre fois, le Sénat lui ayant décerné des honneurs extraordinaires et s'étant porté à sa rencontre accompagné des consuls et des préteurs, César qui, en ce moment, était assis à la tribune aux harangues, ne se leva pas et reçut les senateurs comme s'ils eussent été de simples particuliers. Ceux-ci s'étant retirés en témoignant un vif mécontentement, César comme frappé par une réflexion subite, retourne aussitôt chez lui, se dépouille de ses vêtements, et découvrant son cou il s'écrie qu'il est prêt à tendre la gorge à quiconque voudrait la lui couper. Il s'excusa de son manque d'égards envers le Sénat sur la maladie à laquelle il était sujet ; il disait que ceux qui en sont atteints sont incapables de parler debout, en public ; qu'ils ne tardent pas à ressentir de secousses dans les

(1) Mantegazza. *Fisionomia e mimica*. 1881.
(2) Arago. II. 82.

membres, à éprouver des vertiges et enfin à perdre complètement connaissance (1).

Des convulsions empêchaient parfois Molière, pendant quinze jours de suite, de se livrer au travail. Mahomet eut ses visions après un accès épileptique: « Un ange m'apparaît souvent sous la forme humaine; il me parle. Souvent j'entends comme des bruits de chats, de lapins, de cloches: alors je souffre beaucoup ». Après ces apparitions, il était accablé de tristesse et il hurlait comme *un jeune chameau.*

Pierre le Grand et le fils qu'il eut de Cathérine étaient épileptiques.

Il faut se rappeler ici que la création artistique presente l'intermittence, l'instantanéité et, assez souvent, les absences et les amnésies qui caractérisent l'épilepsie.

Paganini, Moreau, Schiller, Alfieri, souffraient de convulsions. Paganini était même sujet à la catalepsie (2). Pascal eut, jusqu'à l'âge de 24 ans, des convulsions qui duraient pendant des journées entières.

Haëndel eut des accès de colère furieuse *(iracundia epilettica).*

Newton et Swift étaient sujets à des vertiges qui, comme on le sait, ont des rapports si étroits avec l'épilepsie.

Richelieu, dans un accès, se crut changé en cheval. Il hennissait et sautait autour d'un billard. Revenu à lui-même, il avait tout oublié: ce qui dénote évidemment que c'était là un accès épileptique (3).

Mausdley remarque que les épileptiques se disent souvent patriarches, prophètes. Il pense, qu'en prenant leurs propres hallucinations, pour des révélations divines, les épileptiques ont grandement contribué à la fondation des croyances religieuses.

(1) Plutarque. *Vie, etc.*
(2) Radestock. Ouvrage cité.
(3) Moreau. Ouvrage cité, p. 523.

Anne Lee, la fondatrice des Skakes était épileptique: elle vit Jésus Christ venir à elle en corps et en âme. La vision, qui transforma Saint Paul de persécuteur en apôtre, semble avoir été du même ordre.

Les Sciamans de la Sibérie, médecins qui prétendent avoir des rapports avec les esprits, opèrent dans un état d'exaltation convulsive et choisissent de préférence leurs élèves parmi les enfants épileptiques (1).

Mélancolie. — On sait que la mélancolie est une tendance commune à la plupart des penseurs et qui depend de leur grande hypéresthèsie. C'est désormais proverbial que « sentir la douleur plus fortement que les autres hommes constitue la couronne d'épines du génie ». — Aristote avait dit que les hommes de génie sont tous d'un naturel mélancolique et c'est ce qu'affirme après lui Jürgen-Meyer.

Gœthe, l'impassible Gœthe, avoue que « mon caractère va de l'extrême joie et l'extrême mélancolie »; ailleurs que « tout accroissement du savoir est un accroissement de tristesse », et, d'après la remarque de Hagen, il ne se rappelait pas avoir passé dans toute sa vie plus de quatre semaines agréables.

« Je ne suis pas fait pour jouir », écrivait Flaubert (2). Giusti était atteint d'une hypocondrie qui allait jusqu'au délire: souvent il se crut hydrophobe, – il se disait malade des intestins et de vers, et maintes fois, il répétait ces paroles: « Ce qui en moi semble un sourire n'est que tristesse ».

Corradi a démontré (3) que tous les malheurs de Léopardi, ainsi que sa philosophie, doivent leur origine à une sensibilité exagérée et à un amour sans résultat qu'il

(1) Maudsley. *Phy. et path. de l'esprit*, I, 472.
(2) *Correspondance*, p. 119, 1887.
(3) *Memorie dell'Istituto Lombardo*. 1878.

éprouva à l'âge de 18 ans. En effet sa philosophie est plus ou moins sombre, suivant l'état plus ou moins malheureux de sa santé, jusqu'à ce que l'inclination se transforme en habitude : « La pensée, écrit-il, m'a infligé pendant longtemps et m'inflige encore de tels martyres, qu'il en est résulté pour moi un préjudice évident et qu'elle me tuera si je ne change point de manière d'être(1) ».

La liste des grands hommes qui ont abouti au suicide est infinie : elle s'ouvre par les noms de Zénon, d'Aristote, d'Hégésippe, de Cléonte, de Stilpon, de Denys d'Héraclée, de Lucrèce, de Lucain et arrive jusqu'à Chatterton, Creech, Blount, Haydon, David.

Le Dominiquin a été conduit au suicide par les mépris d'un rival. Spagnoletto par l'enlèvement de sa fille. Nourrit par le succès de Dupré. Gros ne voulut pas survivre à la décadence de son génie.

Robert, Chateaubriand, Rousseau, Lamartine manquèrent sérieusement à diverses reprises de mettre fin à leur vie (2). On lit dans les lettres de B. Constant : « Si j'avais eu mon cher opium, c'était le moment, de mettre fin, en l'honneur de l'ennui, à un mouvement excessif d'amour (3) ».

Dupuytren et Cooper songèrent au suicide, alors même qu'ils étaient parvenus au faîte de la gloire. Cooper disait, en indiquant à un ami les arbres de son magnifique jardin : « Oui, ils sont beaux, mais il n'y en a pas un seul qui ne m'ait donné l'idée de m'y pendre ». Seuls, quelques

(1) *Lettere a Giordani*. Août, 1817.

(2) En Italie, les gens de lettres donnent 619 suicides sur 1 million, le corps enseignant 355,3 : ils fournissent une proportion plus haute que les autres professions. Ainsi, les commerçants présentent 272 : les portefaix 36 : les industriels 80 : les ecclésiastiques 53. — Morselli. *Del suicidio*. Milano, 187[illegible]. — Legoyt. *Le suicide*. 1881.

(3) B. de Boismont. Ouvrage cité, p. 265.

amis dévoués sauvèrent du suicide Pariset et Cavour. Ce dernier voulut, à deux reprises, se donner la mort.

Leitzmann, qui écrivit le *Journal d'un mélancolique*, mit fin à sa vie en 1835, dans un accès de mélancolie.

Ainsi sont morts l'auteur de *Masaniello*, Fischer, Raimund, Enlt von Burg, Welthum, Göhring, Kuh, l'ami de Mendelssohn, Jules Uberti, Tannahil, Kleist qui se tua avec sa maîtresse, et enfin Maylath qui se noya avec sa sœur, à qui il avait précisement dédié son livre sur le suicide.

G. Sand, qui cependant semble avoir échappé à toute névrose, déclare que « soit que la bile la rendît mélancolique; soit que la mélancolie la rendit bilieuse; — elle avait été prise, aux moments les plus heureux de sa vie, d'un besoin d'éternel repos, de suicide. Celà tenait d'après elle, à une maladie du foie. C'était un vieux mal chronique eprouvé et combattu dès la première jeunesse, oublié comme un ancien compagnon de voyage qu'on croit avoir laissé en arrière et qui tout-à-coup se présente à vous ».

« Cette tentation, continue-t-elle, fut quelque fois si bizzarre, que je pus bien constater que c'était une espèce de folie dont j'étais atteinte. Cela prenait la forme d'une idée fixe et frisait la monomanie. Cette idée était éveillée principalement par la vue de l'eau, d'un precipice, de fioles ».

Georges Sand nous dit que Gustave Planche avait, pour des raisons mystérieuses, inconnues d'elle et de lui-même, et qui devaient tenir à un état organique, un caractère étrangement mélancolique.

Rossini éprouva, vers 1848, un vif chagrin pour avoir acheté une maison avec une légère perte. Il en devint vraiment lypémane et se mit en tête qu'il était réduit à l'extrême misère, au point d'avoir à demander l'aumône. Il croyait être tombé dans l'imbécillité. Il ne pouvait en effet ni composer, ni même entendre parler de musique. Les

soins du docteur Sansone d'Ancône le rendirent graduellement à la gloire et à ses amis.

Le grand peintre Von Leyden se croyait empoisonné et pendant les dernières années de sa vie il ne se levait pas de son lit.

Mozart était convaincu que les Italiens voulaient l'empoisonner.

Molière eut de nombreux accès de mélancolie (1).

Voltaire était hypocondriaque (2). « A l'égard de mon corps, écrivait-il, il est moribond, ... Je vise à l'hydropisie. Je n'en avais pas l'air, mais vous savez qu'il n'y a rien de si sec qu'un hydropique, ... Des maladies, plus cruelles encore que les rois, me persécutent. Il ne me manque, que des médecins pour m'achever., ... ». — « Tout cela (voyages, plaisirs, etc.) n'empêche pas qu'il ne se dise mort ou mourant; et qu'il ne se fâche même beaucoup lorsqu'on ose l'assurer qu'il est encore plein de force et de vie (3) ».

Chopin, pendant les dernières années de sa vie, fut atteint d'une mélancolie qui allait jusqu'à la lypémanie: un couvent abandonné en Espagne emplissait son imagination de fantômes et de terreurs: un jour G. Sand et son fils tardèrent à rentrer d'une promenade. Chopin commence par rêver et finit par croire sérieusement qu'ils sont morts, il se voit ensuite mort lui-même, noyé dans un lac, où des gouttes d'eau glacée lui tombent sur la poitrine: c'étaient de vraies gouttes de pluie qui tombaient sur lui, de la toiture ruinée. Mais Chopin ne s'en apercevait point, même lorsque G. Sand l'en avertissait. Fait étrange! un grand malheur véritable l'affectait moins qu'une légère contrariété. Un pétale replié, une mouche le faisaient pleurer (4).

(1) Hagen. *Ueber die verwandschaft*, etc. 1877.
(2) Roger. *Voltaire malade*. 1883.
(3) Baron Grimm.
(4) G. Sand. *Histoire de ma vie*, 9.

Zimmermann avait peur tantôt de mourir de faim, tantôt d'être arrêté : et succomba en effet à l'inanition volontaire, par l'idée fixe qu'il n'avait pas de quoi payer sa nourriture.

Cavour, dès sa jeunesse, se croyait privé d'affections domestiques. Il n'apercevait point d'amis autour de lui, il ne voyait au dessus de lui aucun idéal à réaliser: il se trouvait seul (1). Son état s'aggrava au point que, pour éviter des maux plus grands et pour se soustraire à une vie insipide, il voulut y mettre fin. S'il hésita, c'est parce qu'il douta que le suicide fut un acte moral. « Mais, pendant ce doute, le mieux encore pour moi, est d'imiter Hamlet. Je ne me tuerai point: non, mais j'adresserai au ciel d'ardentes prières pour qu'il m'accorde une bonne fluxion de poitrine qui m'envoie dans l'autre monde ». A l'âge le plus tendre il se livrait parfois à des accès étranges de mauvaise humeur.

Un jour, au château de Diluzers, à Balangero, il entra dans une telle fureur pour avoir été invité à étudier, qu'il voulait se donner la mort avec un couteau et se jeter par la fenêtre. — Ces mouvements de colère étaient chez lui assez fréquents mais assez courts (2).

Lorsque les espérances de guerre, éveillées par les paroles de Napoléon III au baron Hübner, parurent soudain faire place dans l'esprit de l'Empereur à des idées de paix, Cavour fut envahi par une agitation telle qu'on put appréhender de sa part une résolution extrême. Le fait nous est confirmé par Castelli: « Minghetti, Oudinot et Farini éperdus me disent: — Il faut que tu coures immédiatement chez Cavour. Nous craignons qu'ils ne fasse quelque coup désespéré ». — Le comte était seul dans sa chambre. Il avait brûlé plusieurs papiers et donné l'ordre de ne laisser arriver personne jusqu'à lui. Le péril était manifeste.

(1) Berti, p. 154.

(2) Berti. *Cavour avanti il 1848*. Rome. — Mayor, dans l'*Archivio di Psichiatria*, vol. IV.

Castelli embrassa au comte, qui muet le regardait fixement, quelques paroles calmes, propres cependant à l'émouvoir, puis, vaincu par l'émotion, il fondit en larmes. Cavour se leva, l'embrassa convulsivement, et, comme égaré, il fit quelques tours dans sa chambre. Il lui dit enfin, lentement : « Soyez tranquille, nous braverons tout, et toujours tous ensemble... ». Castelli courut rassurer ses amis. Le danger avait été très grave (1).

Chateaubriand raconte, dans ses *Mémoires d'outre tombe*, qu'un jour pendant sa jeunesse, il chargea de trois balles un mauvais fusil, dont le détente usée partait quelquefois en repos ; l'arma, et en avant introduit le canon dans sa bouche, il frappa la crosse contre terre. L'apparition d'un garde vint suspendre sa résolution.

Jamais Gérard de Nerval ne se montrait plus inspiré que dans les moments où, suivant l'expression d'Alex. Dumas, la mélancolie devenait sa muse. Impossible alors de retenir ses larmes, car « jamais Werther — c'est Dumas qui parle — jamais René, jamais Antony, n'ont eu plaintes plus poignantes, sanglots plus douloureux, paroles plus tendres, cris plus poétiques ».

J. S. Mill (2) fut pris, pendant l'automne de 1826, à l'âge de vingt ans, de courts accès de lypémanie qu'il renonce lui-même à exprimer autrement que par ces vers de Coleridge :

> « Une douleur, sans angoisses, vide, sourde, lugubre —
> une douleur grave, étouffée, calme — qui ne trouve
> aucune issue naturelle — aucun soulagement dans les paroles,
> dans les sanglots, ni dans les larmes ».

Je cite ces vers d'autant plus volontiers qu'ils nous montrent, dans leur extrême énergie, Coleridge frappé du même

(1) Mayne. Ouvrage cité.
(2) J. S. Mill. *Mes Mémoires*, p. 129. Alcan, Paris, 18

mal. A cet état d'esprit en succéda un autre, pendant lequel Mill se crut destiné à réformer le monde: entre autres préoccupations humanitaires, il redoutait l'épuisement des accords musicaux. « L'octave se compose de tons et de demi-tons qui ne peuvent former qu'un petit nombre de combinaisons, dont quelques-unes seulement sont belles. La plupart de ces combinaisons ont été déjà inventées. Il pourrait donc arriver que l'humanité ne vît plus naître ni un second Mozart, ni un second Weber pour exploiter comme eux des veines nouvelles d'une incomparable richesse en effets musicaux ».

Cette préoccupation ressemble beaucoup à l'inquiétude des philosophes des Laputa qui craignaient que le soleil ne finit par se consumer.

Manie des grandeurs. — Comme toujours, la manie des grandeurs alterne avec le délire mélancolique.

« Le titre de *fils de David,* écrit Renan (1), fut le premier que Jésus-Christ accepta, probablement sans tremper dans les fraudes innocentes par lesquelles on chercha à le lui assurer. La famille de David était, en effet, éteinte depuis longtemps; ni les Asmonéens, d'origine sacerdotale, ni Hérode, ni les Romains ne songent un moment qu'il existe autour d'eux un représentant quelconque des droits de l'antique dynastie ». Plus tard il se croyait fils de Dieu. « Son Père lui a donné tout pouvoir; la nature lui obéit. Il remet les péchés; il est supérieur à David, à Abraham, à Salomon, aux prophètes ».

«...Il est évident, continue Renan, que le titre de *Rabbi,* dont il s'était d'abord contenté, ne lui suffisait plus; le titre même de prophète ou d'envoyé de Dieu ne répondait plus à sa pensée. La position qu'il s'attribuait était celle d'un être surhumain ».

(1) Renan. *Vie de Jésus.* Paris, 1880.

« Il déclarait qu'il était venu éclairer les aveugles et aveugler ceux qui croient voir. Un jour sa mauvaise humeur contre le temple lui arracha un mot imprudent : « Ce temple bâti de main d'homme, dit-il, je pourrais, si je voulais, le détruire, et en trois jours j'en rebâtirais un autre non construit de main d'homme ». — « La reine de Saba, ajoutait-il, se levera au jour du jugement contre les hommes de cette génération, et les condamnera, parcequ'elle est venue des extrémités du monde pour entendre la sagesse de Salomon ; or, il y a ici plus que Salomon. Les Ninivites s'éléveront au jour du jugement contre cette génération et la condamneront, parce qu'ils firent pénitence à la prédication de Jonas ; or, il y a ici plus que Jonas ».

L'orgueil de Dante, si légitime qu'il soit, est resté légendaire. On sait comment il se plaça : *sesto fra cotanto senno* et se déclara supérieur à ses contemporains pour le style et favori de Dieu :

« .....e forse è nato
Chi l'uno et l'altro caccierà di nido....
« .....perchè tanta
Grazia in te luce prima che sii morto... ».

À l'Institut, Dumas a dit avec raison de Victor Hugo :

« Victor Hugo était dominé par une idée fixe : devenir le plus grand poète, le plus grand homme de tous les pays et de tous les temps ». C'est là ce qui expliquerait, selon lui, la vie entière et tous les changements de Victor Hugo qui commence par être catholique et monarchiste, et qui s'en écarte ensuite.

« Il n'admettait pas qu'il pût être enfermé dans des formes de gouvernement et de culte où il n'eût pas le droit de tout dire, et chance d'être ainsi le premier. Pendant quelque temps la gloire de Napoléon hante Victor Hugo. Mais vient le jour où Victor Hugo ne peut plus tolérer que quelqu'un ait une gloire égale à la sienne. Le grand

capitaine doit céder le pas au grand poète, le géant de l'action doit s'effacer devant le géant de la pensée. Homère n'est-il pas plus grand qu'Achille ? Victor Hugo en vient à se croire supérieur à toutes les créatures humaines. Il ne dit pas: Le génie c'est moi, mais il commence fermement à croire que le monde le dira ».

« Ses personnages ne sont ni dans la réalité de la vie, ni dans les proportions de l'homme: ils sont toujours au dessus et au delà de l'humanité, quelquefois au rebours, pour ne pas dire à l'envers; cela tient sans doute à ce que la nature a pour lui des aspects qu'elle n'a pour aucun autre. Son œil grossit tout; il voit les herbes hautes comme des arbres, il voit les insectes grands comme des aigles (1) ».

Hegel crut à sa propre divinisation. Il commença une prolusion par ces paroles: — « Je puis dire avec le Christ: non seulement j'enseigne la vérité, mais je suis moi-même la vérité (2) ».

« L'homme est le plus vaniteux des animaux et le poète le plus vaniteux des hommes », a écrit Heine (3) qui s'y connaissait. — Et dans une autre lettre: « N'oubliez pas, écrit-il, que je suis poète, et comme tel, convaincu que tous les hommes doivent tout laisser, pour lire mes vers ».

« Chacun sait, dit G. Sand en parlant de son ami Balzac (4), comment la conscience de sa grandeur débordait chez lui, comment il aimait à parler de ses ouvrages, à les raconter. Ingénu et bonhomme il demandait des conseils aux enfants; mais n'attendait jamais de réponse, ou bien s'en servait pour la combattre avec toute l'obstination de sa supériorité. Il n'enseignait jamais, parlait toujours de lui, de lui seul, mais très bien. Un soir, ayant une belle robe

(1) Dumas, ib.
(2) Von Sedlitz. *R. Schopenhauer*. 1872.
(3) *Lettres*. 1885.
(4) *Histoire de ma vie*. V. IX.

de chambre neuve, il voulut sortir ainsi habillé, une lampe à la main, pour exciter l'admiration du public».

Chopin ordonne, par testament, qu'on l'ensevelisse en costume de gala: cravate blanche, petits souliers, et culottes courtes! Il délaisse la femme qu'il aime uniquement parce qu'elle a offert un siège à une autre personne avant de lui faire la même invitation (1).

Giordano Bruno (2) se disait un homme eclairé par une lumière superieure, envoyé de Dieu... qui connaît l'essence des choses. Titan qui abattra Jupiter:

« *E quel ch'altri lungi vede io lascio a tergo* (3) ».

L'abbé Cagnoli se croyait si grand pour avoir rimaillé sur les massacres d'Aquilée, qu'il entrait en fureur lorsqu'un littérateur ne le saluait pas humblement. « Eh quoi? disait-il, ne connaissez-vous pas Cagnoli? »

Le poète Lucius ne se levait pas lorsque Jules César entrait dans le collège des poètes, parce qu'il se croyait supérieur à lui, dans l'art des vers. — L'Arioste, après avoir reçu le laurier de Charles V, courut comme un fou à travers les rues (4).

Le célèbre chirurgien Porta, ne souffrait point, à l'Institut Lombard, qu'on lût le moindre travail médical, sans qu'il chuchotât, marmottât et montrât par là tout son dédain: à peine avait-on commencé une lecture sur les mathématiques ou la linguistique qu'il redevenait tranquille et attentif.

(1) G. Sand. Ouvrage cité.

(2) D. Levi. *Di Giordano Bruno*. 1887.

(3) « Et ce que les autres hommes voient de loin je le laisse en arrière ». — *De immenso et innumerat*. III. — Et plus bas:

« *Nam me Deus alter*
Vertentis sœcli melioris non mediocrem
Destinat, haud veluti, media de plebe, magistrum ».

(4) G. Menze. *De ciarlataneria eruditorum*. 1780.

Comte se donna pour le Grand-Prêtre de l'humanité. — Wetzel intitula son livre: *Opera Dei Wetzelii.*

Rouelle, le fondateur de la chimie en France, s'est brouillé avec tous ceux de ses disciples qui ont écrit sur la chimie. « C'étaient, selon lui, des ignorantins, des barbiers, des fraters, des plagiaires »: ce dernier terme avait pris dans son esprit une signification si odieuse, qu'il l'appliquait aux plus grands criminels; et pour exprimer, par exemple, l'horreur que lui faisait Damiens, il disait que c'était un plagiaire.

Bien des génies tout en évitant de tels excès croient, néammoins, incarner en soi-même la vérité absolue; ils modifient les conclusions scientifiques, d'après leurs propres interêts, et de la part qu'ils peuvent y prendre: ainsi Concato, ayant, par suite de l'âge, perdu sa merveilleuse habileté dans l'auscultation, remit, à l'exemple des médecins du siècle dernier, en usage exagéré et presque exclusif, l'anamnèse qu'il avait à bon droit presque entièrement délaissée dans le diagnostic clinique. — Delacroix, devenu incapable de dessiner de belles lignes, déclarait: « La couleur est tout ».

Ingres disait: « Le dessin, c'est la probité, le dessin, c'est l'honneur ».

Chopin taxait de témérité Schubert et Shakespeare, parceque chez les grandes hommes il cherchait toujours une correspondance avec son propre tempérament (1).

La princesse de Conti ayant dit a Malherbe: « Je veux vous montrer les plus beaux vers du monde, que vous n'avez point encore vus; » il lui répondit brusquement et avec émotion: « Pardonnez-moi, madame, je les ai vus; car, puisqu'ils sont les plus beaux du monde, il faut nécessairement que ce soit moi qui les aie faits ».

(1) *Revue des Deux-Mondes.* 1883.

Folie du doute. — On rencontre souvent chez les hommes de génie les phénomènes qui caractérisent cette maladie appelée par les aliénistes « folie du doute » et qui représente une des variétés de la mélancolie.

Pour les lecteurs qui n'auraient aucune idée de cette forme très rémarquable d'aliénation je dois rappeler que le malade de la folie du doute offre toutes les apparences de la santé mentale: il raisonne, écrit, parle comme n'importe qui: tout se passe très bien jusqu'au moment où il doit exécuter un acte dans lequel son délire lui fait apercevoir des dangers imaginaires.

Ainsi, j'ai soigné une femme qui, lorsqu'elle avait à se lever, demeurait hésitante même pendant une journée entière à côté de son lit, un bras passé dans une manche de chemise, la seconde manche pendante, jusqu'à ce que son mari lui vint en aide.

Parfois, son mari était obligé de lui donner quelques légers coups pour l'amener à se mouvoir. Dans ses promenades, s'il lui arrivait de heurter un caillou ou de rencontrer une petite mare, elle demeurait immobile: son mari devait alors la porter sur ses épaules pendant quelques instants. Dans la conversation, elle paraissait être la plus sage et la meilleure des mères de familles: mais malheur à l'interlocuteur qui aurait laissé échapper quelque mot pouvant lui sembler suspecte, comme: *diable, mort, dieu:* alors elle s'attachait à lui et poussait des cris, jusqu'à ce que l'infortuné eût, dans une oraison jaculatoire composée par elle et toujours la même, déclaré douze fois que cette parole n'avait point été prononcée pour lui porter préjudice.

Un paysan, atteint de la même maladie, était incapable de vaquer à ses travaux champêtres si quelqu'un ne se trouvait là pour l'y pousser, car disait-il, je ne sais si je dois piocher ou bêcher, aller à la prairie ou à la colline et mon incertitude est telle que je finis par demeurer inerte.

Récemment, Ball, dans un mémoire très curieux sur cette maladie, nous raconte que lorsque Johnson traversait les rues de Londres n'oubliait jamais de toucher les piliers des réverbères, à mesure qu'il passait à côté de chacun d'eux: en avait-il oublié un seul, vite il revenait sur ses pas pour le toucher.

Napoléon Ier avait cet autre tic, où l'on peut voir un sympthôme de la folie du doute: il ne pouvait passer dans une rue, à la tête même de son armée, sans compter et additionner les couples de fenêtres à mesure qu'il s'en éloignait.

Manzoni, dans une lettre demeurée célèbre, adressée à Georges Briano, se déclarait « incapable de se livrer à la politique, précisément parce qu'il ne savait se décider à rien: il était toujours dans l'incertitude devant toute résolution à prendre, même la plus légère ». Il avait en effet peur de se noyer dans la plus petite flaque d'eau: jusqu'aux dernières années de sa vie, il ne put se résoudre à aller seul: enfin, à différentes reprises, il avoua qu'il avait, dès sa jeunesse souffert de mélancolie (1). Il passait des journées entières sans pouvoir s'appliquer à quoi que ce soit (2), de telle sorte qu'il avait dans un mois cinq ou six journées utiles pendant lesquelles il travaillait cinq heures: puis, il devenait incapable de penser (3).

Ugo Foscolo déclarait que, « très-actif à l'égard de certaines choses, il était par rapport à d'autres moins qu'un homme, moins qu'une femme, moins qu'un enfant (4) ».

Tolstoï avoue que le scepticisme philosophique l'avait conduit à un état voisin de la folie, et, ajouterons-nous, de la folie même du *doute*.

(1) *Lettres*, 62.
(2) Ibid., p. 62, 119, 123.
(3) G. Sforza. *Epistolario di A. Manzoni*. Milano, P. Carrara, 1883.
(4) *Epistolario*, 3, 163.

« Je me figurais, dit-il, qu'il n'y avait, hors de moi, rien de vivant ni de mort, que les objets n'étaient point des objets, mais de vaines apparences, et j'en vins au point, que parfois je me retournais brusquement et je regardais derrière moi, dans l'espérance de ne *rien* voir là où je n'étais pas ».

« La déplorable manie de l'analyse m'épuise, écrit Flaubert. Je doute de tout, et même de mon doute (1) ».

« Je m'embarrasse et je m'épouvante de ma propre idée, écrivait Maine de Biran: toute expression m'arrête et me donne des scrupules. Je n'ai aucune confiance en tout ce que je publie et suis toujours tenté de le reprendre et de courir après mes écrits à peine parus, pour leur en substituer d'autres qui vaudraient certainement beaucoup moins. J'appelle toujours heureux tous ceux qui sont astreints à un travail fixe, qui ne sont point soumis au tourment de l'incertitude, de l'indécision qui empoisonne les hommes maîtres de leur temps.

» Je suis toujours en train d'essayer mes forces : je commence et je recommence sans trêve : mon malheur est d'être inutile, de manquer d'une mesure, de ne point sentir mon existence, de n'avoir point confiance dans mes facultés.

» Je ne suis bien en aucun endroit, parceque je porte, dans mon organisme, une source d'affliction, de malaise. Je n'ai le sentiment de la personnalité qu'autant qu'il le faut pour sentir mon impuissance, ce qui est un grand supplice.

» Je suis toujours près de faire beaucoup de choses.... et je ne fais rien (2) ».

Les petites misères de l'existence étaient pour Carlyle des supplices : avoir à faire sa malle était pour lui une

(1) *Correspondance*, p. 119. 1887.
(2) *Journal de ma vie intime.*

grave affaire d'État. L'idée de se commander des habits ou d'achercher des gants l'anéantissait.

« J'ai renoncé, depuis longtemps à l'omnibus; écrit Renan dans les *Souvenirs de jeunesse,* les conducteurs arrivaient à me prendre pour un voyageur sans sérieux. En chemin de fer, à moins que je n'aie la protection d'un chef de gare, j'ai toujours la dernière place...

» Je vois trop bien que, rendre un bon service à quelqu'un, c'est d'ordinaire en rendre un mauvais à un autre. L'image de l'inconnu que je lèse vient, ainsi, m'arrêter tout court dans mon zèle.

» ...Il me vint un moment l'idée de faire quelques observations; mais la vue du timbre m'interdit; l'idée que cette belle feuille de papier serait perdue m'arrêta. Je fis bien de m'arrêter ».

Mais l'exemple le plus saillant de ce doute permanent nous est fourni par un autre philosophe, auteur d'un journal de sa propre vie, Amiel. Il fut si tourmenté par le doute que la puissance de son génie ne se dévoila qu'après sa mort, et seulement dans son journal il révèla, avec une exactitude absolue, la plaie qui le rongea. Lisons en les passages les plus rémarquables (1).

« A mesure que la vie fuit, dit-il, je pleure l'abandon de la réalité: la pensée est triste sans l'action et l'action est triste sans la pensée: le réel se gâte, lorsque l'idéal n'y ajoute son parfum; mais l'idéal, quand il ne s'intègre avec le réel devient un poison. Je n'ai jamais appris l'art d'écrire, il m'aurait été utile; mais j'avais honte de l'utile: au contraire, j'ai pris deux habitudes intellectuelles opposées: noter immédiatement les impressions mobiles et les analyser scientifiquement.

(1) *Fragments d'un journal de ma vie.* Genève 1884-1887.

» Ce journal ne sera utile à personne, et même pour moi, il m'aura plutôt servi à esquiver la vie qu'à la pratiquer; ...c'est un oreiller de paresse.

» Et même dans le style, je suis inégal. Toujours énergique et correct: cela résulte de mon existence: je vois devant moi plusieurs expressions et je ne sais pour laquelle je dois me décider. L'expression unique est un acte de courage qui implique la confiance en soi.

» Qu'est-ce qui s'est interposé entre la vie réelle et toi?.... C'est la mauvaise honte. Tu as rougi de désirer. Quel écran de verre t'a comme interdit la puissance, la possession, le contact des choses, en ne te laissant que le coup d'œil? »

« De très bonne heure, j'ai découvert qu'il était plus simple d'abdiquer une prétention que de la satisfaire.

» L'idée est réparable, se modifie, mais non l'action et je l'abhorre parceque je crains les remords inutiles: j'écarte de moi l'idée d'une famille, parceque chaque joie manquée est un coup de couteau, parceque chaque espérance est un œuf d'où peut sortir un serpent au lieu d'une colombe.

» L'action est ma croix, parcequ'elle serait mon rêve: mais mentir à l'idéal serait une souillure de la conscience, une erreur impardonnable.

» Ma passion est de nuire à mes intérêts. Lorsqu'une chose m'attire, je la fuis (1) ».

Il n'est personne qui ne voie la glorieuse parenté qui relie le génie à toutes ces formes de la maladie. Et chacun aura songé au grand poète aliéniste, qui a eu la divination de la folie dans le génie, et qui en a laissé un portrait sculptural dans Hamlet, ce malade atteint de la folie du doute.

(1) T. Amiel. *Journal intime*. Genève, 2e éd. 1887.

Il est bien entendu que nul ne prétend confondre ces grands malades avec les pauvres clients sans génie des maisons de santé. De ce qu'ils entrent, comme malades, dans la même catégorie, de ce qu'ils en offrent quelques caractères, il ne résulte pas qu'ils puissent être identifiés les uns avec les autres.

Tandis que les malades ordinaires sont réduits à une complète inaction, ou s'agitent dans un délire stérile, les malades du génie sont d'autant plus actifs dans la vie idéale, qu'ils sont moins aptes à la vie pratique.

Bien plus, quand nous croyons d'analyser d'une manière plus délicate cette forme de folie ou plutôt d'impuissance dans les décisions pratiques, si fréquente chez les hommes de génie, nous voyons qu'elle se sépare de toutes les autres. Dans la besogne scientifique, de tels hommes ne manquent ni de précision, ni de décision, ni d'audace. Mais à force de dépenser, d'épuiser toutes leurs forces dans la poursuite des problèmes théoriques, ils finissent par en manquer entièrement à l'égard des choses pratiques. A force de porter leurs regards en haut et au loin, ces sublimes presbytes, pareils à des astronomes, deviennent impuissants à apercevoir les objets les plus voisins. — Les effets semblent en partie identiques; mais la nature des phénomènes et leurs causes sont absolument différentes.

Dans le *Dialogue de la Nature*, Leopardi, après avoir montré comment l'excellence de l'âme du génie comporte une plus grande intensité de vie et par suite un plus vif sentiment du malheur individuel, se fait adresser par la Nature les paroles suivantes: « En outre, la finesse de ta propre intelligence et la vivacité de ton imagination, t'*excluront pour une très grande part* de ton empire sur toi-même. Les brutes tournent facilement vers les fins qu'ils se sont proposées, toutes leurs facultés et toutes leurs forces. Mais les hommes n'utilisent que très rarement toute

leur puissance, arrêtés qu'ils sont le plus souvent par la raison et par l'imagination, qui créent pour eux *mille incertitudes dans la délibération, et mille obstacles dans l'exécution (mille dubbietà nel deliberare e mille ritegni nell'eseguire).* Les moins aptes ou les moins habitués à considérer ou à balancer les motifs eux-mêmes sont les plus prompts à prendre une résolution et les plus puissants dans l'action. Mais tes pareilles, les âmes choisies, repliées continuellement sur elles mêmes, et comme dépassées par la grandeur de leurs propres facultés, impuissantes par suite à se gouverner elles-mêmes, sont le plus souvent soumises, soit dans la délibération, soit dans l'exécution, à l'irrésolution (*soggiacciono il più del tempo all'irresoluzione),* qui est une des plus grandes peines qui affligent la vie humaine. Ajoute à cela, que l'excellence de tes aptitudes te permettra de surpasser facilement et en peu de temps toutes les autres âmes dans les connaissances les plus profondes et dans les recherches les plus difficiles: mais, néammoins, il te sera toujours ou impossible ou extrêmement difficile d'apprendre ou de mettre en pratique un très grand nombre de choses, insignifiantes en elles-mêmes, mais absolument nécessaires pour les rapports que tu as avec les autres hommes. Et tu verras en même temps ces choses apprises et appliquées sans fatigue par des esprits non seulement inférieurs à toi, mais de toute façon méprisables ».

Alcoolisme. — Plusieurs hommes de génie ont abusé des boissons alcooliques. — Alexandre est mort, à ce que l'on prétend, après avoir vidé dix fois la coupe d'Hercule, et ce fut sans doute dans un accès alcoolique, en poursuivant nu l'infâme Taïde, qu'il tua son plus cher ami.

César fut souvent reporté chez lui sur les épaules des soldats. Ni Socrate, ni Sénèque, ni Alcibiade, ni Caton, ni

Pierre le Grand se firent remarquer pour leur abstinence. On se rappelle le vers d'Horace:

« Narratur et prisci Catonis sæpe mero caluisse virtus ».

Septime Sévère et Mahmud succombèrent à l'ivresse ou au *délirium tremens*. Il faut compter parmi les buveurs opiniâtres le Connétable de Bourbon et Avicenne, qui, dit-on, consacra la seconde moitié de sa vie à démontrer l'inutilité des études auxquelles il s'était livré pendant la première; tels l'ont été aussi de nombreux peintres comme les Caracci, Steen, Barbatelli, surnommé pour celà le *Pocetta*, et bien de poètes parmi lesquels Murger, Gérard de Nerval, Musset, Kleist, Poe, Hoffmann, Addison, Goldsmith, Marlowe, Carew, Burns, Maylath, et en première ligne le Tasse qui écrivait dans une lettre: « Je ne nie pas que je suis fou; mais j'ai besoin de croire que ma folie est causée par l'ivresse et par l'amour: car je sais bien que je bois trop ».

Coleridge tira si peu parti de son talent, à cause de son manque de volonté et de l'abus des boissons alcooliques et de l'opium, qu'il ne parvenait à exécuter aucun de ses projets gigantesques: dès sa jeunesse, on lui promettait 30 guinées pour un poème qu'il avait improvisé de vive voix: mais il ne se décida jamais à le transporter sur le papier. Son fils, Hartley, écrivain distingué, s'adonna aussi à la boisson et si complètement qu'il en est mort. On disait de lui qu'il « écrivait comme un ange et buvait comme un poisson ».

Savage dans les derniers jours de sa vie ne vecut presque que de vin et mourut dans les prisons de Bristol.

Hessius, poète allemand du seizième siècle, affirmait que la plus grande honte est d'être vaincu à boire.

Sheenstone disait de son confrère en poésie, Sommerville, qu'il buvait pour se procurer les peines du corps et se délivrer ainsi de celles de l'esprit.

Madame de Staël et De Quincey abusaient de l'opium. Ce dernier nous a laissé une vive peinture de ces excès dans les *Confessions of an Opium Eater.*

Bien des maîtres de musique furent de forts buveurs: tels que Dussek, Haëndel et ce même Gluck qui avait coutume de dire: « qu'il amait l'or, le vin et la gloire pour une excellente raison; le premier lui donnait le moyen d'acquérir le second, et ce dernier, en l'inspirant, lui procurait la gloire ». Mais en dehors du vin, il aimait aussi l'eau de vie et un jour il en but tant, qu'il en mourut (1).

On en peut dire autant de Rovani et de Praga.

Hallucinations. — Nous avons déjà montré (2) comment les hallucinations s'associent tellement aux créations artistiques et géniales que Brierre de Boismont a pu les rattacher à la physiologie des grands hommes. On connait l'hallucination célèbre de Cellini dans son cachot, celles de Brutus, de César, de Napoléon, de Swedemborg qui crut avoir visité le ciel, s'y être entretenu avec les esprits des grands docteurs disparus, et y avoir vu le Père Éternel en personne; Van Helmont prétendait avoir aperçu sa propre âme sous la forme d'un cristal lucide; Kerner était visité par un spectre.

Clark, après avoir lu quelque épisode historique, s'imaginait en avoir été le spectateur et l'acteur. Ainsi, Blacke et Bannecker croyaient apercevoir véritablement les images fantastiques, reproduites par leurs pinceaux. Un célèbre professeur de P... fut assez souvent sujet à une illusion analogue et se crut échangé en Confucius, en Papirius, en Tamerlan.

Le matérialiste Hobbes, ne pouvait se tenir dans les ténèbres sans s'imaginer apercevoir les images des trépassés (3).

(1) Clément. *Musiciens célèbres.* Paris, 1868.
(2) Page 21.
(3) W. Irving. *Life.* 1880.

Lorsque Colomb fut jeté sur les rivages de la Jamaïque, il eut une hallucination de l'ouïe. Il entendit une voix qui lui reprochait de s'être abandonné à la tristesse et de n'avoir eu qu'une faible foi en Dieu : « Ce qui t'arrive aujourd'hui est un châtiment mérité pour avoir servi les maîtres de la terre et non Dieu. Toutes ces tribulations sont gravées sur le marbre et ne se vérifient point sans raison ». Plus tard interprétant ses découvertes avec le *Livre des Prophètes*, Colomb, prétendait que, par lui, s'était accomplie une antique prophétie, annonçant la fin du monde le jour même où serait entièrement réalisée la diffusion universelle du christianisme. D'après cette même prophétie, il ne restaient encore à l'humanité que 156 années d'existence (1).

Malebranche déclare qu'il avait entendu distinctement en lui la voix de Dieu. — Descartes, après une longue retraite, se croyait hanté par une personne invisible qui l'engageait à poursuivre les recherches de la vérité (2).

Byron s'imaginait, quelquefois, qu'il était visité par un spectre; ce qu'il expliquait, peu après, lui-même, par la surexcitabilité de son cerveau (3).

Le célèbre docteur Johnson entendit distinctement sa mère l'appeler *Samuel!* et pourtant elle habitait alors une ville bien éloignée.

Pope, qui souffrait beaucoup des intestins, demanda un jour à son médecin quel était le bras qui semblait sortir de la muraille.

Gœthe assure avoir aperçu un jour sa propre image venir à sa rencontre (4).

Olivier Cromwel était étendu sur son lit et la fatigue l'empêchait de fermer les yeux. Tout-à-coup ses rideaux

(1) Verga. *Lazzaretti, etc.* Milan, 1880.
(2) Forbes Winslow. Ouvrage cité, p. 123.
(3) Idem, p. 126.
(4) *Œuvres complètes*, t. xxvi, p. 83.

s'ouvrirent et une femme d'une taille gigantesque lui apparut, en lui disant qu'il serait le plus grand homme de l'Angleterre (1).

Folie morale. — On rencontre fréquemment chez l'homme de génie, comme dans le fou moral, l'absence complète d'affectivité et de sens moral.

C'est un vieux proverbe que « *Quo quisque est doctior eo est nequior* ».

Aristote dans le *Problème 7e*, p. 29: « *Cur homo eruditissimus omnium animantium sit injustissimus* » — se répond lui-même « parcequ'il vise toujours aux plaisirs qu'on ne peut atteindre qu'avec injustice. Et puis les lettres rassemblent à la pierre des aiguiseurs qui affile, mais qui peut aussi servir aux meurtriers ».

Et Philippe de Comines: « *Doctrina vel meliores reddit homines vel pejores pro cujusque natura* ». Et Cardan: « *Sapientes cum calidissimi natura sint, ac humidissimi, nisi philosophia proficiant, pessimi omnium sunt. Adiuvant ad scelera perpetranda industria quam ex studiis acquisuerunt, et melancolia quæ resoluto humore pinguiore gignitur ex superfluis studiis, atque vigiliis, etc.* ».

« Plus j'avance en âge, écrivait George Sand (2), plus je me prosterne devant la bonté, parce que je vois que c'est le bienfait dont Dieu nous est le plus avare. Là où il n'y a pas d'intelligence, ce qu'on appelle bonté est tout bonnement ineptie. Là où il n'y a pas de force, cette prétendue bonté est apathie. Là où il y a force et lumière, la bonté est presque introuvable; parce que l'expérience et l'observation on fait naître la méfiance et la haine. Les âmes vouées aux plus nobles principes sont souvent les plus

(1) Dendy. Ouvrage cité, p. 41.

(2) George Sand. *Correspondance*, vol. II, lettre 1.

rudes et les plus acres, parce qu'elles sont devenues malades à force de déceptions. On les estime, on les admire encore, mais on ne peut plus les aimer. Avoir été malheureux, sans cesser d'être intelligent et bon, fait supposer une organisation bien puissante, et ce sont celles-là que je cherche et que j'embrasse ».

« ...J'ai des grands hommes plein le dos (passez moi l'expression); je voudrais les voir tous dans Plutarque. Là, ils ne me font pas souffrir du côté humain. Qu'on les taille en marbre, qu'on les coule en bronze et qu'on n'en parle plus. Tant qu'ils vivent ils sont méchants, persécutants, fantasques, despotiques, amers, soupçonneux. Ils confondent dans le même mépris orgueilleux les boucs et les brebis. Ils sont pires à leurs amis qu'à leurs ennemis. Dieu nous en garde, restez bonne, *bête* même si vous voulez (1) ».

« J'ai regret, disait Valère Maxime (2), de parler de la jeunesse de Thémistocle, quand je vois, d'un côté, son père le deshéritant avec ignominie, et de l'autre sa mère réduite, par l'opprobre de ce fils, à se pendre de douleur ».

Salluste, qui a écrit de si belles tirades sur la vertu, a passé sa vie... dans la débauche.

Speusippe (3), disciple de Platon, fut tué en flagrant délit d'adultère; Démocrite se creva les yeux, parcequ'il ne pouvait voir une femme sans la convoiter; Aristippe, sous le masque de la plus grande austérité, s'abandonna à la débauche; Anaxagore nia un dépôt que des étrangers lui avaient confié; Aristote flatta bassement Alexandre.

Théognis écrivit des maximes morales particulièrement sur la bonne mort, et.... il légua tout son patrimoine à Artippée, courtisane, dépouillant les siens. Platon se disait

(1) *Correspondance*, vol. II, lettre 9.

(2) Valère Maxime. *Des faits et des paroles mémorables*. VI. 9.

(3) Tertullien. *Apologetica*, 46.

l'esclave d'une vieille prostituée. Ippéride quitta son fils pour une fille de joie.

Euripide, Jouvénal et l'Arétin, depuis, remarquèrent que les femmes lettrées étaient presque toutes des débauchées. — Ainsi Sapho, Philène et l'Éléphantine, qui écrivit des livres sur la prostitution, étaient des courtisanes, — ainsi Léonce philosophe et prêtresse, qui se donnait à tous les philosophes, ainsi Démophile, qui contait des historiettes d'amour et les mettait en pratique.

Pendant la renaissance, Véronique Franco, Tullie de Aragon et d'autres courtisanes, étaient connues autant pour leurs hautes débauches que pour leurs poésies.

Dans l'*Homme Criminel* (1) j'ai déjà donné une liste des génies criminels. Salluste, Bacon, Sénèque accusés de péculat; Cremani faussaire, Demme empoisonneur.

On peut citer aussi Casanova, qui fut déclaré déchu de sa noblesse pour un crime dont nous ignorons la nature, et Avicenne, d'ailleurs épileptique, qui, devenu vieux, se plongea dans la débauche et abusa de l'opium, si bien que l'on disait de lui que la philosophie ne lui avait pas servi à vivre honnête, ni la médecine à conserver la santé (2).

La criminalité, chez les poètes et les artistes, est malheureusement plus forte. Beaucoup, parmi eux, sont dominés par la passion, qui est le plus puissant aiguillon de leur verve; ils n'ont pas pour les retenir, le criterium du vrai et les sévères déductions de la logique, dont sont armés les savants. Voilà pourquoi nous devons compter au nombre des criminels les Bonfadio, les Rousseau, les Arétin, les Ceresa, les Brunetto Latini, les Franco, les Foscolo, peut-être Byron. Notez que je laisse de côté les temps anciens et les pays barbares, où le brigandage et

(1) Lombroso. *L'homme criminel*, p. 443. Paris, Alcan, 1887.

(2) Pouchet. *Histoire des sciences naturelles dans le Moyen âge*. 1870.

la poésie se donnaient la main. On n'a qu'à lire, pour s'en convaincre, les poèmes sur Kaleiva Peag et Helmbrecht.

Plus criminels encore semblent avoir été : Albergati, auteur comique de la plus haute aristocratie, et meurtrier de sa femme par jalousie (1); Mureto, condamné en France pour obscénité ; et Casanova, si bien doué pour les sciences mathématiques et pour les finances, qui souilla son beau génie par une vie de turpitudes et d'escroqueries, dont ses *Mémoires* nous offrent le tableau le plus complet et le plus cynique.

Villon appartenait à une famille honorable ; il reçut le nom sous lequel il est connu (*villon*, fripon, voleur) quand il devint célèbre dans la ribauderie, — où il fut entraîné, de son propre aveu, par le jeu et les femmes. Il commença par dérober des objets de peu de valeur, pour offrir un bon dîner à ses maîtresses et à ses compagnons d'oisiveté ; c'était alors du vin qu'il volait. Son larcin le plus considérable lui fut inspiré par la faim, quand une ribaude, aux dépens de qui il vivait, selon la coutume des filous, le mit à la porte, de nuit, en plein hiver. C'est cette femme que, dans son *Petit Testament*, il fait héritière... de son cœur. Ainsi chassé, il s'unit à une bande de détrousseurs, alla commettre des vols à main armée, principalement sur la route de Ruel, si bien qu'enfin, arrêté pour la seconde fois, il eut grand peine à éviter la corde.

Il a été dit de l'homme de génie, comme du fou, qu'il naît et meurt solitaire, froid, insensible aux affections de famille et aux conventions sociales.

Les littérateurs exaltent, il est vrai, chez des grands artistes et écrivains des cris puissants de douleur, nés de la perte ou de l'abandon d'une personne aimée. Mais, souvent, comme pour le Pétrarque, il n'y a là qu'un pré-

(1) Masi. *La vita ed i tempi di Albergati*. 1882.

texte, qu'une occasion pour des travaux littéraires (1). Très-souvent de tels cris furent sincères, (auraient-ils été, sans cette condition, aussi puissants, aussi efficaces?) mais c'étaient alors des explosions intermittentes, en parfaite opposition avec l'état normal, habituel, de ces hommes, ou bien, c'était une réaction temporaire contre l'apathie ordinaire, dont les tiraient seulement la vanité personnelle et la passion des recherches esthétiques et scientifiques.

Bulwer, dès les premiers jours de son mariage maltraitait sa femme par des morsures et des outrages; aussi le courrier qui les accompagnait dans leur voyage de noces refusa de les suivre jusqu'au bout. Plus tard, Bulwer, tout en avouant ses torts immenses, écrivait à sa femme que la vie commune lui était insupportable et qu'il avait besoin de vivre en liberté.

Il est curieux d'observer que les écrivains plus chastes dans leur vie l'étaient bien moins dans leurs écrits et.... viceversa.

Flaubert à écrit dans une de ses lettres: « Mon pauvre Bouilhet me disait souvent: — Il n'y a pas d'homme plus moral qui aime plus l'immoralité que toi: une sottise te réjouit. — Il y a du vrai là dedans. Est-ce un effet de mon orgueil! ou par une certaine perversité... (2)? ».

G. Sand et Salluste nous offrirent le phénomène contraire.

On ne sait si Comte pardonna jamais aucun tort: certainement il garda toujours la rancune et le souvenir des injures, et il poursuivit, jusque dans la tombe, la mémoire de l'épouse infidèle; le culte amoureux qu'il voua à sa Laure (Clotilde de Vaux), était si peu sincère qu'il avait

(1) Laure avait eu 11 enfants et Pétrarque en avait 2 lorsqu'il lui dédiait 294 sonnêts!! — En politique il va de Cola de Rienzi à son ennemi Etienne Colonna et de Robert à Charles IV (*Famil.* XIX, 1, 32). — « Il était trop occupé de lui-même, dit Perrens, pour l'être de son pays ». — *Hist. de Florence*, V, 401.

(2) *Lettres à George Sand*, Paris, 1885.

fixé la date, déterminé le mois, le jour et l'heure où il devait répandre des larmes sur son souvenir! (1).

Bacon employa toute son éloquence à faire condamner le premier et le plus dévoué de ses bienfaiteurs, d'Essex; par une lâche complaisance envers le roi, il introduisit pour la première fois dans la Cour de Justice un abus odieux et soumit Peacham à la torture, afin de pouvoir le condamner. Il trafiqua de la justice; et, comme écrit Macaulay, « c'était bien un de ces hommes dont on peut dire: *scientiis tanquam angeli, cupiditatibus tanquam serpentes* ».

« Brigitte, avoue Musset, calomniée, exposée (pour son amour) aux insultes du monde, eut à essuyer de ma part tous les dédains, et toutes les injures qu'un libertin colère et cruel peut prodiguer à la fille qu'il paye.... Les jours s'écoulaient et mes accès de méchanceté et d'ironie prenaient un caractère sombre et intraitable (2) ».

L'ami intime de Byron, Hobbouse, écrivait de lui qu'il était possédé par un égoïsme maladif. — Même lorsqu'il aimait sa femme, dit Jefferson, il refusait de dîner avec elle, pour ne pas renoncer à ses vieilles habitudes. Un jour, pendant qu'il composait la *Parisina*, elle arrive et lui demande si elle lui cause de l'ennui: « A en mourir » répond-il. Il continua à la traiter ainsi pendant plusieurs mois, si bien que, de bonne foi et peut-être avec raison, elle consulta des spécialistes pour s'assurer de l'état de son esprit.

La conduite de Napoléon Ier envers sa femme, envers ses frères et envers les peuples qui eurent confiance en lui, est d'un homme dépourvu de sens moral! Taine en a résumé le diagnostic en un seul mot: « c'était un *condottiere* ».

« Le génie d'un homme n'est pas une sinécure », disait la femme de Carlyle, dame riche, très intelligente, instruite

(1) *Revue philosophique*. 1887, p. 69.
(2) *Confessions d'un enfant du siècle*, p. 250, 251.

en algèbre, en latin, digne d'être, (comme elle en avait conçue l'espérance et reçu la promesse) la collaboratrice de son mari, et réduite au contraire à en être la domestique.

L'idée de voyager en voiture avec sa femme lui semblait inadmissible: il voulait avoir son frère près de lui pendant le voyage; il la trahissait sous ses yeux et prétendait qu'elle ne s'en inquiétât point. — La première fonction de l'infortunée consistait à écarter de son mari les bruits même éloignés; en second lieu, elle devait cuire le pain qui lui était destiné, car il détestait celui des boulangers; enfin il l'obligeait à faire, à travers les bois, des lieues entières à cheval pour lui servir de courrier; il ne la voyait point en dehors des heures des repas: il se tenait près d'elle, pendant des semaines entières sans lui adresser la parole, même lorsqu'elle toucha à l'agonie. Carlyle ne cessa de la tourmenter et d'en tirer parti: il lui récitait pendant des heures entières *La Bataille de Mullis,* qu'il avait besoin de revoir lui-même avant sa publication. Ce fut seulement après la mort de l'infortunée, amenée en partie par sa conduite, qu'il témoigna, par foi littéraire, un repentir tout extérieur des mauvais traitements usés, et il raconta sa vie en phrases émues: « mais, ajoute le biographe, si elle avait pu revivre, il l'aurait sans doute tourmentée de nouveau ».

Frédéric II disait, comme Lacenaire, que la vengeance est le plaisir des dieux et qu'il mourait content, pour avoir pu infliger à ses ennemis plus de maux qu'il n'en avait souffert. Il éprouvait une véritable jouissance à tourmenter moralement ses amis et quelquefois à les bâtonner: si un courtisan aimait à se pommader, il faisait souiller d'huile ses vêtements; il marchandait à Voltaire le sucre et le chocolat, et il le dépouillait de son argent (1).

(1) Macaulay. Ouvrage cité.

Donizetti brutalisait sa famille; ce fut après un accès de colère sauvage, où il était arrivé jusqu'à battre sa femme, qu'il composa, en sanglotant, l'air célèbre: « *Tu che a Dio spiegasti l'ali* (1) »; admirable témoignage du dédoublement de la personnalité chez les hommes de génie et en même temps de leur complète insensibilité morale.

Houssaye raconte une scène semblable d'A. Dumas; dans une dispute, il s'était emporté jusqu'à arracher les cheveux à sa femme, qui, désespérée, voulait se retirer dans un couvent: cependant, après quelques minutes il écrivait gaiement une scène... de comédie et disait à ses amis: « Si ses larmes étaient des perles, je m'en ferais un collier (2) ».

Byron battait la Guiccioli et aussi sa maîtresse Vénitienne, une *gondolière*, qui pourtant les lui rendait.

Fontenelle, voyant son commensal frappé d'apoplexie, ne s'en troubla aucunement: il en profita seulement pour faire changer l'assaisonnement des asperges.

On raconte une scène presque semblable de Gœthe, lors de la mort de son plus grand protecteur et ami, le duc de Weimar.

D'ailleurs, il suffit d'assister, dans les Académies et les Facultés universitaires, à des réunions d'hommes qui, à défaut de génie, possédent au moins l'érudition, pour s'apercevoir immédiatement que la pensée dominante y est toujours, le dédain réciproque et la haine surtout envers l'homme qui possède, ou qui est près de posséder, le génie.

C'est là un sentiment si uniforme qu'il n'a même pas besoin d'un accord préalable: il apparaît spontanément et persiste pendant la vie entière de ces hommes. Que si

(1) Cottrau. *Lettre d'un mélomane*. Naples, 1885.
(2) *Confessions*, p. 312.

les intérêts, les devoirs du monde, les mensonges conventionnelles, devenues heureusement une seconde nature, en amortissent et en étouffent les éclats, il suffit d'attendre une occasion favorable, comme les procès de.... à Pa...a, etc., pour le voir à nu dans toute sa triste énergie.

L'homme de génie, à son tour, n'a pour les autres que du mépris: il se croit d'autant plus en droit de se railler de tous, qu'il en tolérerait, moins, non seulement la moquerie, mais encore l'atteinte de la plus légère critique: il s'offense même, des louanges qui ne vont pas à lui. C'est pourquoi, dans les Académies, les plus grands hommes ne s'accordent que pour louer.... le plus ignorant.

Nous avons déjà vu Chateaubriand s'offenser des éloges donnés à son cordonnier.

Lisfranc appelait brigand son collègue Dupuytren et forgerons Roux et Velpeau. Thompson, homme de génie qui partageait son existence entre les chicanes avec ses collègues et ses études chirurgicales, alla jusqu'à souffleter Chassaignac (1).

J'ai pu observer des hommes de génie, lorsqu'ils touchaient à peine à l'âge de la puberté: ils ne manifestaient pas, sans doute, les haines profondes qui caractérisent la folie morale: mais j'ai noté chez tous une étrange apathie pour tout ce qui ne les concerne pas: comme s'ils étaient plongés dans l'état hypnotique, ils ne s'apercevaient point des maux des autres, des besoins même les plus pressants dont souffraient les personnes qui leur étaient les plus chéries: s'ils les remarquaient, ils s'attendrissaient, et même s'empressaient immédiatement d'y pourvoir; mais c'était un feu de paille éteint bientôt; et à la pitié succédait vite l'indifférence et l'ennui.

(1) *Revue scientifique*. 1884.

« Le génie, dit Schopenhauer, [illegible] solitaire ». « Le génie, a écrit Gœthe, n'est en rapport avec son temps que par ses défauts ».

Cette anesthésie affective on peut la rencontrer même dans les philantropes, qui sont les génies du sentiment, même dans ceux qui ont fait de la bonté, de la pitié pour les humbles le pivot de toutes leurs actions.

C'est ainsi, seulement, qu'on peut expliquer quelques pages de l'Évangile.

« Vous croyez peut-être, disait Jésus Christ, que je suis venu apporter la paix sur la terre; non, je suis venu y jeter le glaive... Dans une maison de cinq personnes, trois seront contre deux, et deux contre trois. Je suis venu mettre la division entre le fils et le père, entre la fille et la mère, entre la bru et la belle-mère. Désormais les ennemis de chacun seront dans sa maison (1).

« Je suis venu porter le feu sur la terre, tant mieux si elle brûle déjà (2). — En vérité je vous déclare: ajoutait-il, quiconque aura quitté sa maison, sa femme, ses frères, ses parents, recevra le centuple en ce monde, et, dans le monde à venir, la vie éternelle (3).

« Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple (4).

« Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi; celui qui aime son fils, ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi (5) »....

....J. C. dit a un homme: « Suis moi ». — « Seigneur, lui repond cet homme, laisse moi d'abord aller ensevelir mon

(1) Matthieu. x. 34-36; Luc. xii. 51-53.
(2) Luc. xii. 49. Voir le texte grec.
(3) Luc. xviii. 29-30.
(4) Luc. xiv, 26.
(5) Matthieu. x, 37. xvi, 24. — Luc. v, 23.

père ». — Jésus reprend : « Laisse les morts ensevelir leurs morts ; toi, va et annonce le règne de Dieu (1) ».

Longévité. — Cette apathie maladive, cette diminution d'affectivité qui cuirasse le génie contre les nombreuses offenses, qui anéantiraient rapidement ces fibres si dures à la fois et si délicates, nous expliquent la longévité remarquable des hommes de génie, malgré leur hypéresthésie dans les autres directions ; ce caractère je l'ai noté chez 134 sur 143.

Sophocle, Humboldt, Fontenelle, Brougham, Xénophon. Caton l'Ancien, Michel-Ange, Pétrarque, Bettinelli, moururent à 90 ans ; Passeroni, Auber, Manzoni, Xavier de Maistre, à 89, Hobbes à 92, Dandolo à 97, le Titien à 99, Cassiodore et la Scudéry à 94, Viennet et Diogène à 91 ; Voltaire, Franklin, Watt, Jean Bologne, Vincent de Paul, le Baroche, Young, Talleyrand, Raspail, Grimm, Herschel, Métastase, à 84, Victor Hugo, Donatello, Gœthe, Wellington à 83 ; Zingarelli, Metternich, Théodore de Bèze, Lemarch, Halley à 86 ; Bentham, Newton, St. Bernard de Menthon, Bodmer, Luini, Scarpa, Bonpland, Chiabrera, Carafa, Goldoni à 85 ; Thiers, Kant, Maffei, Amyot, Villemain, Wieland, Littré à 80 ; Anacréon, Mercator, Viviani, Buffon, Palmerston, Casti, J. Bernouilli, Pinel à 81 ; Galilée, Euler, Schlegel, Béranger, Louis XIV, Corneille, Cesarotti à 78 ; Hérodote, Rossini, Cardan, Michelet, Boileau, Garibaldi, Archimède, Paisiello, Saint Augustin à 75 ; Tacite et B. Disraeli à 76, Périclès à 70, Thucydide à 69, Hippocrate à 103 et Saint Antoine à 105.

Selon Beard la vie moyenne de 500 génies serait de 54 ans ; mieux encore, celle de 100 génies modernes serait de 70 ans, tandis que la vie moyenne des modernes est de 51 ans.

(1) Matthieu. viii, 21. — Luc. v, 23.

Mais ce fait n'exclut pas la dégénérescence, lorsque, comme chez les personnes atteintes de folie morale, elle se joint à cette apathie qui rend des tempéraments, d'ailleurs si mobiles, insensibles aux douleurs les plus fortes; et c'est pourquoi j'ai démontré dans un autre livre (1) dans les criminels-nés, vivants hors de la prison, une grande longévité. Ajoutons du reste que la longévité n'est pas générale chez les hommes de génie: beaucoup, en effet, supérieurs comme Raphaël, Pascal, Burns, Byron, Mozart, Mendelssohn, Bellini, Bichat, Pic de la Mirandole, etc., sont morts avant l'âge de 40 ans.

(1) *L'Homme criminel*. Paris, Alcan, 1887.

Chapitre IV

—

HOMMES DE GÉNIE ALIÉNÉS. — Vico. — Motanus. — Harrington. — Haller. — Ampère. — Dolce. — Lee. — Loyd. — Schuhmann. — Gérard de Nerval. — Baudelaire. — Concato. — Mainländer. — A. Comte. — Codazzi. — Bolyai. — Cardan. — Le Tasse. — Swift. — Newton. — Rousseau. — Lenau. — Széckenyi. — Hoffmann. — Fodera. — Schopenhauer. — Gogol.

Toutes les analogies qu'on découvre entre le génie et la folie ne démontrent pas, à vrai dire, que ces deux faits puissent se confondre : elles nous apprennent cependant, comment et pourquoi l'existence du génie n'exclut pas toujours dans un même sujet, la présence de la folie.

En effet, sans parler des nombreuses intelligences qui furent, à un moment donné, livrées à l'hallucination ou à la folie, ou de ceux qui, comme Vico, terminèrent par la démence une gloriense carrière, combien de grands penseurs se montrèrent pendant toute leur vie monomanes et hallucinés !

Notre époque a vu devenir fous : Lattre, Farini, Brougham, Southey, Govone, Gounod, Gutzkow, Monge, Fourcroy, Loyd, Cooper, Rocchia, Ricci, Fenicia (1), Engel, Pergolese, Batjusckoff, Mürger, B. Collins, Techner, Holderlin, Von der West, Gallo, Spedalieri, Bellingeri, Salieri, Müller le physiologiste, Lenz, Barbara, Fusely, Petermann,

(1) Mastriani. *Sul Genio e la Follia*. Napoli, 1881.

le peintre Whit, Cham le caricaturiste, Hamilton, Poe, Uhlrich.

En France, remarque F. Martini, des poètes pleins de jeunesse et d'originalité, tels que Arm. Berthet, Morin, Dabellay, Du Boys, Bataille sont morts fous (1). Tel paraît aussi avoir été le sort de Briffault et de Laurent, atteints d'une véritable manie de la calomnie (2). Parmi les femmes, la Gunderode, la Stiplitz, la Brachmann, la Landon vécurent et moururent folles (3).

Victime de la solitude et des désordres de son imagination, Motanus en vient à se convaincre qu'il est changé en grain de blé. Il refuse de se mouvoir dans la crainte d'être becqueté par les oiseaux (4).

Harrington s'imagine que ses idées s'envolent de sa bouche, sous forme d'abeilles : c'est pourquoi il se blottit dans une cabane, armé d'un balai, pour les disperser.

Haller se croit poursuivi par les hommes, damné par Dieu pour la laideur de son âme et pour ses livres hérétiques. Il ne parvient à calmer ses terreurs qu'avec d'énormes doses d'opium et la conversation des prêtres (5).

Ampère livra aux flammes un traité sur l'*Avenir de la chimie,* en le croyant l'œuvre d'une suggestion diabolique.

Le grand peintre hollandais Von Goes se croyait démoniaque.

Charles Dolce, atteint de lypémanie religieuse, fait serment de ne peindre que des choses saintes. Il consacre son pinceau aux Madones ; il est vrai que sa Madone à lui est le portrait de la Balduini. Le jour de ses noces, il manque seul au rendez-vous : après plusieurs heures, on le trouve prosterné devant l'autel de l'Annonciation.

(1) *Tra un sigaro e l'altro*, p. 194.
(2) Max. Du Camp. *Souvenirs*. 1884.
(3) Schilling. *Psychiatr., briefe*, p. 488. 1863.
(4) Zimmermann. *De la solitude.*
(5) *Tagebuch*. Berne, 1887.

Le poète Lee rime pendant son délire treize tragédies; un jour, un collègue médiocre lui dit qu'il est facile d'écrire comme les fous: « Il est facile, répond Lee, d'écrire comme les imbéciles, mais non pas comme les fous ».

Thomas Loyd, qui composa de très beaux vers, était un mélange étrange de malice, d'orgueil, de génie et de folie (1); s'il n'était pas satisfait des vers qu'il avait composés, il les mettait dans son verre « pour les nettoyer », disait-il. Tout ce qu'il trouvait dans ses poches, tout ce qu'il touchait, ce fût même du charbon, du papier ou du tabac, il avait la manie de le mêler à ses aliments dans un but d'hygiène: le charbon le purifiait, la pierre le minéralisait!!

Schuhmann, le précurseur de la musique de l'avenir, né de parents riches, ne rencontre aucun obstacle dans l'étude de son art chéri: il trouve dans Clara Vicek une digne et aimable compagne; cependant, à 23 ans, il est la proie de la lypémanie, à 46 ans il est poursuivi par les tables tournantes, qui *savent tout*, il est obsédé par des sons qui se développent en accords et même en compositions complètes. Pendant plusieurs années, il craint d'être enfermé dans un hospice d'aliénés: de leur tombe Mendelssohn et Beethoven lui dictent des combinaisons musicales. En 1854, il se jette à l'eau; il est sauvé et meurt à Bonn. L'autopsie révèle des ostéophytes, un épaississement des enveloppes crâniennes et l'atrophie du cerveau (2).

Gérard de Nerval était sujet à une folie circulaire, avec des périodes d'exaltation et de dépression, dont chacune durait six mois. Dans ses moments de calme, il était spi-

(1) *Sketche of Bedlam*. Londres, 1823.
(2) Schuhmann. *Biographie*. Wasielewski, Dresde, 1858.

rite, entendait l'esprit d'Adam, de Moïse et de Josué dans un meuble. Il pratiquait des exorcismes cabalistiques « en exécutant la danse des Babyloniens »: pendant son séjour à la maison de santé, il s'imaginait que c'était le directeur qui était atteint de folie. « Il croit, disait-il, diriger une maison de santé: mais, c'est lui-même le fou; nous feignons la folie, pour lui faire plaisir ». Avec des sucs de fleurs il avait tracé sur le papier des symboles encadrant une géante fantastique dans laquelle se trouvaient réunis à la fois les personnages de Diane, de Sainte Rosalie et d'une actrice nommée Colon, dont il était, croyait-il, épris. En réalité, il adorait cette personne de très loin, lui envoyait de grands bouquets de fleurs, achetait pour la contempler d'énormes lorgnettes et de superbes cannes pour l'applaudir. Aussi on disait « qu'il s'était ruiné en orgies de lorgnettes et en débauches de cannes ». Il avait découvert un lit Moyen âge, qui devait servir à ses amours; et, pour lui donner un cadre convenable, il fit l'acquisition d'un appartement et des meubles de luxe.

Quand vint la misère, les meubles furent vendus; le lit seul resta dans une chambre, s'en alla ensuite dans un grenier et disparut enfin, tandis que son propriétaire passait ses nuits dans les tavernes, chez les loueurs de lits à deux sous et écrivait sous les arbres et les portes cochères. Plus tard, lorsqu'il cessa de voir la Colon, elle devint pour lui comme une idole avec laquelle il vivait, et qui, dans sa pensée mistique, se confondait tantôt avec les saintes, tantôt avec les étoiles: il prétendit un jour, qu'elle était l'incarnation de Ste Thérèse. Lorsqu'on lui apprit qu'elle déclarait ne l'avoir jamais aimé et l'avoir aperçu seulement une fois, ce qui était vrai; — il dit: « A quoi servirait-il qu'elle m'eût aimé? » et il ajoutait en citant un vers de Heine: « Celui qui aime, pour la seconde fois, sans espoir, est insensé. Je suis cet insensé. Le ciel,

le soleil, les étoiles en rient: j'en ris aussi, j'en ris... et j'en meurs ».

Un jour, à l'heure du coucher du soleil, il était sur le balcon d'une maison. Soudain il voit un fantôme et entend une voix qui l'appelle : il s'élance, tombe et manque se tuer. Ce fut son premier accès, caractérisé par des hallucinations de la vue et de l'ouïe.

Vers la fin de sa vie, à l'âge de 46 ans, la folie des grandeurs se développa en lui; il parlait de ses châteaux d'Ermenonville, de la beauté de son corps, qui étonnait, dit-il, les infirmiers, achetait toutes les monnaies portant le type de Nerva, ne voulant pas que le nom de ses ancêtres circulât sur les comptoirs: et pourtant, son nom même de Nerval n'était qu'un pseudonyme. Parfois il se donnait comme un descendant de Folobelle de Nerva, dont il voulait écrire l'histoire, et dont tous les descendants mâles présentent, d'après lui, un signe surnaturel, le tétragramme de Salomon sur la poitrine.

Timide, circonspect, dans ses jours de calme, il devenait hardi, bruyant quand l'accès commençait et arrivait jusqu'à menacer ses amis à main armée. Malgré la température tombée à 17°, il refusa de quitter ses vêtements d'été. « Le froid, assurai-t-il, est un tonique et les Lapons ne sont jamais malades ». Peu de jours après, il se pendit(1).

Baudelaire (2) nous apparaît dans le portrait placé en tête de ses œuvres posthumes comme le type véritable du fou possédé de la manie des grandeurs: allure provocante, regard de défi, contentement extravagant de soi-même. Il descendait d'une famille de fous et d'excentriques (3). Aussi n'était-t-il pas nécessaire d'être aliéniste

(1) Max. du Camp. *Souvenirs littéraires*. 1887, 2e édition.

(2) Brunetière. *Revue des Deux Mondes*. 1887, n. 706. — Voir Fig. p. 93.

(3) *Revue Bleue*. Juillet, 1887.

pour constater la folie en lui. Dès son enfance, il était sujet à des hallucinations; et, dès cette époque, il éprouvait, de son propre aveu, deux sentiments opposés: il était atteint d'hypéresthésie et à la fois d'une apathie qui allait jusqu'à lui inspirer le besoin de se secouer d'*une oasis*

Baudelaire.

d'horreur dans un désert d'ennui. Avant de tomber en démence il se laissait aller à des actes impulsifs, il lançait, par exemple, de sa maison, des pots contre les vitrines des magasins, uniquement afin de les entendre se briser. Il changeait de logement tous les mois, demandait l'hospitalité à un ami, pour terminer un travail et perdait son temps en des lectures qui ne s'y rapportaient aucunement. Ayant perdu son père, il entra en lutte contre le nouvel époux de sa mère, et un jour essaya de l'étrangler en

présence de ses amis. Envoyé dans l'Inde pour y exercer, dit-on, le commerce, il perdit tout, et ne rapporta de son voyage qu'une... négresse à qui il a dédié des vers lascifs. Il voulait, à tout prix, être original; il se livrait à des excès de boisson devant des personnages, se teignait les cheveux en vert, portait en hiver des habits d'été et réciproquement. Il éprouva, en amour, des passions morbides. Il aima des femmes laides, horribles, des négresses, des naines, des géantes; à une femme très belle il témoigna le désir de la voir suspendue par les mains au plafond et de lui embrasser les pieds; — et le baiser du pied nu apparaît dans une de ses plus fiévreuses poésies, l'équivalent de l'acte sexuel.

Il rêvait continuellement de travail, calculait les heures et les lignes à écrire nécessaires pour payer ses dettes: deux mois au plus. Mais tout finissait là, et le travail ne commençait jamais (1).

Orgueilleux, misanthrope et apathique, il disait de lui-même: « Horrible vie! mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter, m'énorgueillir un peu dans le silence de la nuit. Seigneur, mon Dieu! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise (2) ».

Et il en avait bien besoin, car il appelait Gustave Planche un imbécille, Dumas un farceur, Sue un stupide, Feval un idiot, G. Sand un Veuillot moins la finesse. Ce qu'il attaquait chez tous ces écrivains, c'était la renommée qu'il aurait voulu accaparer: et c'est pour cela qu'il se moquait de Voltaire et de Molière, car, de son propre aveu,

(1) Max. du Camp. *Souvenirs littéraires*. 1887.
(2) *Les petits poèmes en prose*, x.

« il a eu en partage un de ces caractères qui tirent joie de la haine et qui se glorifient dans le mépris (1) ».

Avec les progrès de la folie, il fut atteint *d'inversion des paroles*, il disait: *fermez* pour *ouvrez*, etc. Il s'échappait en mots peu galants pour le sexe féminin : « Les femmes sont des animaux qu'il faut enfermer, battre et bien nourrir ».

Il finit par la paralysie générale progressive des aliénés, dont cette ambition excessive était, déjà, un prodrome.

Concato eut pour père un pauvre tailleur qui succomba victime de graves affections cérébrales. Il présentait lui-même certains caractères de dégénérescence, comme la pâleur et les zygomes volumineux; pendant de longues années, il fut sujet à diverses formes de lypémanie. A l'âge de 17 ans, il est pris de la terreur d'une mort imprévue et il se munit de nitre pour prévenir les futures crises cérébrales. A 20 ans, il prend la résolution de se faire moine, alors que dans son enfance il était assez peu dévot pour fabriquer de faux billets de confession. Il se querella après avec un officier autrichien : et dès lors il eut peur de toutes les sentinelles et de tous les soldats. Il n'aurait point permis à un officier d'entrer chez lui, l'épée au côté; même quand il atteignit la vieillesse, il tremblait à la vue d'un gendarme ou d'un sergent de ville. Une nuit, il rêve qu'il a commis un homicide, et pendant plusieurs jours il est en proie à une terreur étrange. Il était claustrophobe; malheur à qui aurait essayé de l'enfermer sous clef dans un wagon ou dans une chambre! Il y avait des jours pendant lesquels il se jugeait le dernier des hommes. Il était irascible au point de dire souvent : « Qu'il faut, pour se bien porter, entrer en fureur

(1) Préface aux : *Fleurs du mal.*

au moins une fois par jour ». C'était pourtant un des plus grands cliniciens de l'Europe (1).

Mainländer eut le grand-père, qui, après avoir perdu un fils, poussa le mysticisme religieux jusqu'à la folie et mourut à l'âge de 33 ans. Un frère de Mainländer, fou il est vrai, voulut embrasser le bouddhisme.

Dès son adolescence, Mainländer, en contemplant la mer de Sorrente se sentit un jour attiré par la seule pureté de l'eau, jusqu'à vouloir s'y jeter. Il fit lui-même son éducation et composa son livre célèbre: *La Philosophie de la Rédemption pessimiste.* Mais pour réaliser entièrement ses théories, il s'astreignit au régime de la chasteté absolue; et le jour où son œuvre fut imprimée, il se pendit, pour mieux en confirmer un passage qui dit: « Pour que l'homme se rachète, il faut qu'il reconnaisse la valeur du non-être et qu'il désire avec intensité de ne point être (2) ».

Le grand Auguste Comte, l'initiateur de la philosophie positiviste, fut soigné pendant dix ans par Esquirol: il guérit, mais pour répudier sans motif sa femme qui l'avait sauvé. Plus tard, il se crut *apôtre* et *pontife* d'une religion matérialiste; lui, qui avait voulu abolir tout sacerdoce!

Dans ses œuvres on remarque, au milieu de conceptions extraordinaires, de véritables idées de maniaque, comme cette prophétie, d'après laquelle il sera un jour possible à la femme de se féconder sans le secours du mâle!! (3).

On a dit que les mathématiciens sont exempts de tous ces dérangements psychiques. C'est une assertion inéxacte. Il suffit de songer non seulement à Newton et à Enfantin,

(1) Bufalini. *Vita di Concato.* 1884.
(2) *Revue philosophique.* 1886.
(3) Littré. *A. Comte et la philosophie positiviste.* 1863.

dont nous parlerons longuement, mais encore aux deux célèbres distractions d'Archimède, à l'hallucination de Pascal et aux bizarreries du mathématicien Codazzi, qu'il ne faut pas confondre avec le vénérable Codazza.

Codazzi était sub-microcéphale et oxycéphale : atteint d'alcoolisme et en même temps d'une avarice sordide : à une grande insensibilité affective il joignait une vanité telle que, jeune encore, il déterminait la somme destinée à un monument funèbre en son honneur ; et il refusait à ses parents affamés les plus faibles secours. Il n'admettait point la discussion sur ses opinions, alors même qu'elles avaient pour objet la coupe d'un habit. Il s'était mis en tête de composer de la musique mélodique à l'aide du calcul.

Tous les mathématiciens professent une admiration véritable pour le grand géomètre Bolyai, dont les excentricités allèrent jusqu'à la folie. Il provoqua en duel 13 officiers, se battit avec eux, et, entre une partie et l'autre, il jouait du violon, le seul meuble qu'il avait conservé chez lui. Gratifié d'une pension, il fit imprimer, avec la date en blanc, la lettre de faire part de son propre décès et se fabriqua lui-même un cercueil. C'est là une bizarrerie que j'ai constaté chez deux autres mathématiciens morts assez récemment. Six ans après il fit réimprimer un avis analogue qu'il substitua au premier, dont il était impossible de tirer parti. Il imposa enfin à ses héritiers l'obligation de planter sur sa tombe un pommier, en souvenir d'Eve, de Paris et de Newton. Tel fut le grand réformateur des théories d'Euclide (1).

Cardan, appelé par ses contemporains « le plus grand des hommes et le plus sot des enfants », Cardan qui le premier osa critiquer Galien, esclure le feu du nombre des

(1) W. de Fonvielle. *Comment se font les miracles*. 1879.

éléments, et donner le nom d'aliénés aux sorciers et aux saints, ce grand Cardan était fils, père et cousin de fous, et fou lui-même pendant toute sa vie. — « Bégue, impuissant, dépourvu de mémoire et de savoir, écrit-il, j'ai été livré, dès mon enfance, à des hallucinations hypnofantastiques ». — Tantôt c'est un coq prenant pour lui parler une voix humaine, tantôt c'est le Tartare plein d'ossements qui s'agite devant lui. Il avait la faculté d'apercevoir comme des objets véritables et réels tous les fantômes qui surgissaient dans son imagination. De 19 à 26 ans, un génie semblable à celui qui avait déjà protégé son père, lui suggérait des avis, lui dévoilait l'avenir.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de 26 ans, il ne fut point privé tout-à-fait des secours surnaturels : une de ses recettes, qui ne convenait point au cas à traiter, oublia un jour les lois de la pesanteur et s'éleva jusqu'à lui pour l'avertir de l'erreur qu'il allait commettre (1). Hypocondriaque, il s'imagine avoir contracté toutes les maladies dont il lit la description et qu'il étudie: palpitation, sitophobie, flux de ventre, énurésie, goutte, hernie; toutes ces maladies s'évanouissent sans traitement après une prière à la Vierge-Bienheureuse. Tantôt son corps sent le soufre, la cire éteinte, tantôt il voit apparaître des flammes et des fantômes au milieu de violents tremblements de terre, bien que autour de lui ses familiers ne s'aperçoivent de rien.

Poursuivi, espionné par tous les gouvernements, égaré dans une forêt d'ennemis, dont il ignore même le nom, qui, à l'en croire, avaient pour l'affliger et le déshonorer condamné son fils bien-aimé, il finit par se croire empoisonné par les professeurs de l'Université de Pavie, qui ne l'auraient recherché que dans ce but. S'il échappe à leurs mains, il le doit aux secours de St. Martin et de la Vierge.

(1) *De vita propria*, chap. 45.

Un tel homme avait cependant audacieusement devancé en théologie Dupuis et Renan!

Il se déclare lui-même enclin à tous les vices: au vin, au jeu, au mensonge, à la luxure, à l'envie: il se reconnaît en outre rusé, trompeur, calomniateur. Suivant sa propre remarque, il se surprit, pour quatre fois, à l'époque de la pleine lune, en état d'aliénation mentale.

Sa sensibilité avait atteint un tel degré de perversion qu'il ne goûtait aucun sentiment de bien-être, s'il lui manquait le stimulant de quelques douleurs physiques, et en l'absence de douleurs réelles, il s'en procurait par des moyens artificiels, se mordant les lèvres et les bras jusqu'au sang; « d'ailleurs, je m'aperçus qu'en l'absence de toute souffrance, je tombais dans un accès plus grave et plus pénible que toute douleur ». — C'est là un fait qui nous aide à comprendre certaines tortures étranges que s'imposent voluptueusement beaucoup d'aliénés (1).

Cardan a une foi si aveugle dans les révélations des songes, qu'il publie un livre bizarre intitulé: *De somniis;* conforme à ses rêves ses consultations médicales, et sur la foi d'un rêve entreprend des ouvrages: il en est ainsi de ses livres sur la *Varietà delle cose* et *Sulle Febbri* (2). Il est impuissant jusqu'à 34 ans: un rêve lui concède la virilité et ajoute à ce don un présent dont-il n'eut pas trop

(1) Byron disait également que les fièvres intermittentes finissaient par lui devenir agréables, à cause de la sensation de plaisir qui suivait la cessation de la douleur.

(2) « Un jour, il me sembla entendre en rêve des harmonies très suaves — je m'éveillai et je trouvai résolu le problème *Sur les fièvres:* pourquoi les unes sont léthales et les autres non. J'avais pendant 25 années poursuivi en vain cette solution.

» En rêve, je fus averti d'avoir à écrire ce livre, divisé exactement en 21 parties, et telle était la volupté que je ressentais dans la continuité de mon état, dans les subtilités de ces raisonnements, que jamais auparavant je n'avais rien éprouvé de semblable ». *De subtilitate*, liv. XVIII, p. 915.

à se féliciter: ce fut la cause même de ses soucis, la femme qu'il devait épouser, la fille d'un brigand, qui, avant ce rêve, ne s'était jamais offerte à sa pensée ni à ses yeux. Que dire de plus? Sa malheureuse manie le conduisit à règler ses consultations médicales d'après ses rêves, et il s'en vante même dans le cas du fils de Borromée. — Nous pourrions citer des exemples tantôt comiques, tantôt étranges et tantôt terribles. En voici un qui présente réunis tous ces caractères. Il s'agit de son rêve sur la pierre précieuse.

C'était en mai 1560. Cardan avait alors 52 ans. Son fils avait été condamné publiquement pour empoisonnement. Aucun malheur ne pouvait frapper plus au vif l'âme déjà exaltée de Cardan. Il aimait son fils avec toute sa tendresse de père, comme l'attestent les vers sublimes: *De morte filii*, dans lesquels on voit l'empreinte de la véritable passion. Il l'aimait encore par orgueil, car il en espérait un petit-fils qui lui ressemblât. Entraîné de plus en plus par sa tristesse dans des idées de lypémanie, il croyait voir dans cette condamnation la main de ceux qui avaient conjuré sa perte: « Ainsi accablé, je cherchais en vain une distraction dans l'étude, dans le jeu: en vain je me mordais, je me frappais les bras et les jambes (nous reconnaissons là son ancien moyen de consolation). C'était ma troisième nuit d'insomnie: deux heures à peine me séparaient de l'aube. Je voyais bien qu'il ne me restait plus qu'à mourir ou à devenir fou. Aussi je suppliai Dieu de m'arracher entièrement à cette vie. Et voici que, contre mon attente, le sommeil s'empare de moi, et j'entends en même temps une personne s'approcher de moi. Les ténèbres me cachaient sa vue, et elle me disait: Pourquoi t'affliger au sujet de ton fils? Porte à la bouche la pierre précieuse que tu gardes suspendue à ton cou et tant que tu la tiendras ainsi, tu n'auras aucun souvenir de ton fils. A mon réveil, je me demandai quel rapport pourrait exister entre l'oubli et une émeraude: mais comme il

ne me restait d'autre ressource, je me rappelai les paroles sacrées: *Credidit et reputatum ei est ad justitiam:* j'introduisis dans ma bouche l'émeraude; et voici que, contre toute espérance, tout ce qui pouvait me rappeler mon fils s'évanouit de ma mémoire. Il en fut ainsi pendant un an et demi. C'est seulement pendant mes repas, ou mes leçons publiques, alors qu'il m'était impossible de garder dans ma bouche la pierre précieuse, que je retombais dans mon ancienne douleur ».

Singulière préoccupation qui prend prétexte du double sens du mot *gioia* en italien, signifiant à la fois *joie* et *joyau*. Pour arriver à une telle conclusion, Cardan n'avait point besoin de la révélation d'un génie, puisque, dans ses ouvrages, il avait déjà reconnu, à cause de ce lien étymologique si absurde, une vertu consolante aux pierres précieuses (1).

Mégalomane, il se disait « le septième médecin après la création du monde; il prétendait connaître les choses qui sont avant et au dessus de nous et celles qui seront après (2) ».

De même que Rousseau et que Haller, Cardan parvenu aux derniers jours de son existence tourmentée, écrivît sa vie, en prédisant le jour précis d'une mort, qu'il appellait de tous ses désirs et qu'il rencontra au jour annoncé, ou qu'il se donna peut-être pour ne point faire mentir son horoscope (3).

Que dire du Tasse? Pour ceux qui ne connaîtraient pas la brochure de Verga sur la *Lipemania del Tasso,* nous nous

(1) « Les pierres précieuses, dans le rêve symbolisent les fils, les choses inespérées, la joie, précisément parce que *gioire* signifie *jouir* ». *De somniis etc.,* 21. Id. *De subtilitate,* p. 338.

(2) Buttrini. *Gerolamo Cardano.* Savona, 1884.

(3) Tout récemment Bertolotti a montré que cette légende n'est point fondée. *I Testamenti di Cardano.* 1888.

contenterons de citer la lettre suivante: « Telle est ma tristesse que je suis considéré par les autres et par moi-même comme fou, alors qu'impuissant à tenir cachées mes tristes pensées, je me livre à de longs entretiens avec moi-même. Mes chagrins sont humains à la fois et diaboliques: humains, ce sont des cris d'hommes et surtout de femmes, et aussi des rires de bêtes: diaboliques, ce sont des chants, etc. Lorsque je prends entre mes mains un livre pour m'abandonner à l'étude, j'entends des voix résonner à mon oreille et je distingue les noms de Paul Fulvius ». — Dans le *Messaggiere,* qui, plus tard, s'incarna en lui sous la forme d'une véritable hallucination, il avait déjà fait l'aveu, souvent répété, de sa folie, qu'il attribuait au vin et aux femmes. Je suis ainsi amené à croire qu'il peignait lui-même sous les traits de Thyrsis dans l'*Aminta* et dans cette admirable stance, qu'aimait tant un autre lypémane, Rousseau:

« Vivrò fra i miei tormenti e fra le cure,
Mie giuste furie, forsennato, errante;
Paventerò l'ombre solinghe e scure
Che il primo error mi recheranno avante;
E del sol che scoprì le mie sventure
A schivo ed in orror avrò il sembiante:
Temerò me medesmo e da me stesso
Sempre fuggendo, avrò me sempre appresso (1) ».

Un jour, sous l'influence indubitable d'une hallucination, il tire un couteau et cherche de frapper un valet qui entrait dans la chambre du duc: « on l'emprisonna, dit l'ambassadeur toscan, bien plus pour le soigner que pour le punir ».

(1) « Je vivrai au milieu de mes tourments et parmi les soucis, — de mes justes furies, forcené, errant; — je redouterai les ombres solitaires et obscures — qui feront apparaître devant moi ma première faute; — et j'aurai en dégoût et en horreur l'aspect — du soleil qui découvrit mes infortunes. — *J'aurai peur de moi-même et loin de moi-même* — toujours fuyant, je serai toujours poursuivi par moi-même ».

Le malheureux changeait de pays, de nation, mais toujours les tristes images le minaient; et avec elles venaient les remords sans cause, les soupçons d'empoisonnement, les terreurs de l'enfer produites par ses hérésies, dont il s'accusa lui-même par lettre au *trop indulgent* inquisiteur.

« Je suis toujours troublé par des pensées ennuyeuses et tristes, avoue-t-il au médecin Cavallaro, par des images et des fantômes. Joignez à tout cela une grande faiblesse de mémoire: c'est pourquoi je prie Votre Seigneurie de vouloir bien songer à fortifier ma mémoire, dans les pilules qu'elle m'ordonnera ». — « Je suis en proie à la frénésie, écrit-il au Gonzague, et je m'étonne qu'on ne vous ait point encore écrit toutes les choses que je dis en parlant à moi-même: honneurs, faveurs, bonnes grâces des hommes, des empereurs, des rois que j'imagine, formant et réformant toutes choses à mon gré ».

Cette curieuse lettre nous montre comment les images sombres et douloureuses alternaient en lui avec les joyeuses et riantes, à la façon des couleurs subjectives dans la réaction rétinienne. Il est vrai que les images tristes finissaient par dominer, comme lui-même nous le dit si bien dans ce sonnêt:

« Lasso che questa, al mio pensier, figura
Ora torbide, or meste, or liete e chiare,
Larve, colle *quai* spesso, o, *che mi pare*
Inerme ho pugna, perigliosa e dura.
» Opra è questa *d'incanto* — o mia *paura*,
È la mia maga ».

On voit dans ces vers apparaître le doute que sa puissante intelligence, longtemps exercée au spectacle du réel, éveillait au milieu des hallucinations du délire. — Mais hélas, le doute avait une trop courte durée!

Quelques jours plus tard il écrivait à Cattaneo:

« J'ai ici bien plus besoin d'exorciste que de médecin; car mon mal a pour cause *un art magique*.

» Je veux vous entretenir de mon lutin. Le petit voleur m'a dérobé beaucoup d'écus: il met tous mes livres sens dessus-dessous, ouvre mes coffres, cache mes clefs, si bien que je ne sais comment me préserver de lui. — Je suis malheureux en tout temps, mais surtout la nuit, et je ne sais s'il faut attribuer mon mal à la *frénésie* ». Il dit dans une autre lettre: « Pendant la veille, il me semble voir scintiller des feux dans l'air: quelquefois, mes yeux s'enflamment de sorte que je crains de perdre la vue. D'autres fois, j'entends des bruits épouvantables, des sifflets, des tintements, des sons de cloches et des battements analogues à ceux que produiraient des horloges qui s'accorderaient et sonneraient les heures en même temps. Pendant mon sommeil, je crois voir un cavalier se jeter sur moi et me renverser par terre, ou bien je m'imagine que je suis couvert de bêtes immondes. Toutes mes articulations s'en ressentent, ma tête s'alourdit, et au milieu de tant de douleurs, de tant de terreurs, parfois m'apparaît l'image de la Vierge belle et jeune, avec son fils couronné d'un arc-en-ciel ». Plus tard, lorsqu'il eut quitté l'hospice, il raconte au même Cattaneo, comment un lutin emporta des lettres où il était question de lui-même, « et c'est là un des miracles que j'ai vus moi-même se produire à l'hospice. Aussi j'ai la certitude qu'il faut attribuer tous ces prodiges à un magicien. J'en ai plusieurs preuves: un pain me fut un jour enlevé, sous mes yeux, vers trois heures ».

Malade d'une fièvre aigüe, il guérit, grâce à l'apparition de la Vierge, à laquelle il témoigne sa reconnaissance par un sonnet. Il écrit et parle à son génie, le touche presque avec la main, il ressemble souvent à son ancien *Messager* et lui suggère des idées qu'il était convaincu de n'avoir point conçues auparavant.

Swift, l'inventeur de l'ironie et de l'humour, avait, dès sa jeunesse, annoncé qu'il deviendrait fou. Il se prome-

nait un jour dans un jardin avec Young, lorsqu'il aperçut un orme, dont la cime était presque complètement dépouillée de feuillage: « Comme cet arbre, dit-il, je commencerai à mourir par la tête ».

Orgueilleux jusqu'au délire avec les grands, il se mêlait cependant aux individus les plus grossiers dans les bouges les plus répugnantes. Ecclésiastique, il écrivait des livres irréligieux; et l'on disait de lui, qu'avant de le consacrer évêque, il eût été convenable de le baptiser.

« *Vertiginosus, surdus, inops, male gratus amicis* », comme il se définit lui-même, nous le voyons presque succomber à la douleur que lui cause la mort de sa Stella bien-aimée, et cependant, écrire, pendant ces mêmes jours, ses lettres burlesques : *Sur les servantes.* Quelques mois après il perd la mémoire et ne conserve que sa mordante loquacité; il devient ensuite misanthrope, passe une année entière sans parler, sans lire. Il ne reconnaît personne, marche dix heures par jour, mange toujours debout ou refuse la nourriture et se livre à des accès furieux lorsqu'on pénètre dans sa chambre.

Avec le développement de quelques furoncles, il parut améliorer: on l'entendit répéter, à diverses reprises: « Je suis fou, » mais cet intervalle de lucidité fut court; — il retomba dans la stupeur de la démence, bien qu'en lui l'ironie parût parfois avoir survécu à la raison et, pour ainsi dire, à la vie même. En 1742, comme on faisait des illuminations en son honneur, il interrompit son long silence pour dire: « Ce sont des fous, ils feraient bien mieux *de ne rien faire* ». Il mourut en 1745 dans un état complet de démence, léguant par son testament, rédigé plusieurs années auparavant, une somme de 11.000 livres sterlings aux fous. Il laissait aussi cette épitaphe où se trouvent résumées les cruelles tortures de son âme:

« *Ici repose Swift, ici, où le fier mépris ne lui déchirera plus l'âme* ».

Newton, de qui l'on a pu dire avec raison qu'il s'éleva par la pensée au-dessus du genre humain, fut, pendant sa vieillesse, frappé par une maladie mentale, moins grave il est vrai que celles dont on vient de lire la description.

Ce fut probablement pendant cette maladie qu'il composa ses livres: la *Chronologie,* l'*Apocalypse,* et les *Lettres à Benthley,* si différents par la valeur et le sérieux des œuvres de sa jeunesse.

En 1693, après le second incendie de sa maison, et à la suite d'excès d'études, il tint des discours si incohérents et bizarres avec l'archevêque, que ses amis s'en allarmèrent sérieusement. A cette époque, le timide Newton, qui autrefois avait coutume, en carrosse, de se cramponner avec les deux mains aux crochets de la voiture, fut entendu défier Villars, qu'il voulait aller combattre dans les Cévennes. Quelque temps après, il écrivît deux lettres, qui, dans leur forme confuse et obscure, attestent doublement, comment, même dans la suite, il ne fut qu'imparfaitement guéri du délire de la persécution.

Il écrit à Locke: « Ayant pensé que vous vouliez *m'embrouiller* (1) avec des femmes et d'autres divertissements, et apprenant que vous étiez malade, j'ai souhaité votre mort. Je vous demande pardon pour avoir eu cette pensée et pour avoir présenté comme des ouvrages immoraux votre livre sur les idées et celui que vous allez publier. Je vous croyais Hobbiste. Je vous demande pardon pour avoir dit et pensé que vous aviez voulu me vendre une charge et me créer des embarras. — Votre infortuné Newton ».

Et plus clairement encore à Pepy: « Pendant l'hiver, en me tenant près du feu, j'ai fini par gâter mes habitudes: une épidémie a porté ce trouble au point que, depuis quinze jours, je n'ai pas dormi une heure, et depuis

(1) « Embroilled ».

cinq jours pas même une seconde (voyez le mathématicien!). Je me souviens que je vous ai écrit, mais j'ignore quoi. Si vous m'envoyez le passage, je vous l'expliquerai ». A cette époque, il répondait à ceux qui lui demandaient des renseignements sur quelques points de ses œuvres: « Adressez-vous à Moivre; il en sait là-dessus plus que moi (1) ».

Ceux qui, sans fréquenter un asile d'aliénés, veulent se former une idée assez complète des tortures internes d'un lypémane, n'ont qu'à parcourir les œuvres de Rousseau, les dernières surtout, c'est-à-dire les *Confessions*, les *Dialogues*, et les *Rêveries d'un promeneur*.

« J'ai, nous dit-il dans ses *Confessions*, des passions très évidentes, et tandis qu'elles m'agitent, rien n'égale mon impétuosité: je ne connais plus ni ménagement, ni respect hors le seul objet qui m'occupe, l'univers entier n'est plus rien pour moi: mais tout cela ne dure qu'un moment, et le moment qui suit me jette dans l'anéantissement. — Une seule feuille de beau papier à dessiner me tente plus que de l'argent pour en payer une rame.

» Je vois la chose..., elle me tente; si je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, et quelquefois je le suis encore pour de bagatelles qui me tentent, et que j'aime mieux prendre que *demander* ».

Telle est bien la différence qui sépare le cleptomane du voleur. Le premier vole par instinct, pour voler; le second vole par intérêt, pour s'approprier un objet: le premier est séduit par toute chose qui le frappe; le second est entraîné par ce qui représente une valeur.

Dominé par les sens, il ne sut jamais leur résister, le plaisir le plus insignifiant, mais présent, le fascine plus que toutes les joies du paradis. Un dîner de moine (chez le père Pontierre) le conduit à l'apostasie: une légère répul-

(1) Biot. *Mélanges*, I, p. 273. — Arago, IV, p. 337.

sion lui fait abandonner cruellement sur la route un ami épileptique.

Ce ne sont pas seulement les passions qui, en lui, sont maladives et violentes. Il en est de même de l'intelligence, gâtée et altérée dès les premières années. Il nous en fournit lui-même la preuve (1). Son imagination n'est jamais autant montée au ton de la gaieté que lorsqu'il souffre véritablement. Sa pensée est impuissante à embellir les choses vraiment agréables qui lui arrivent: elle n'embellit que les événements imaginaires. S'il veut peindre le printemps, il lui faut être en hiver. — Aussi un autre aliéné, Swift, écrivit ses lettres les plus humoristiques pendant le deuil de sa Stella. Tous deux d'ailleurs excellaient dans la peinture de l'absurde. Les maux réels ont sur Rousseau peu de prise: les malheurs imaginaires l'atteignent davantage; il se résigne à ceux qu'il éprouve, non à ceux qu'il craint.

Voilà pourquoi l'on voit des personnes se suicider par crainte de la mort.

A la première lecture d'ouvrages de médecine, il s'imagine éprouver toutes les maladies qui s'y trouvent décrites et ne s'étonne pas d'être sain, mais d'être vivant. Il finit par se croire atteint d'un polype au cœur. C'était, de son propre aveu, une bizarrerie, un épanchement d'une sensibilité inutile et exagérée, qui n'avait point de meilleur emploi.

« Il y a des temps où je suis si peu semblable à moi-même, dit-il, qu'on me prendrait pour un autre homme.

» Prenez-moi dans le calme, je suis l'indolence et la timidité même; s'il faut parler, je ne sais que dire: si je me passionne, je trouve aussitôt ce que j'ai à dire. Mes idées circulent embarrassées, lentement, sourdement et ne se présentent jamais qu'après coup ».

(1) *Confessions.*

Les plans les plus excentriques, les plus insensés, les plus enfantins le séduisent, lui plaisent, lui paraissent réalisables. A 18 ans, il se met en route, en compagnie d'un ami, avec une petite fontaine de Héron et il croit pouvoir vivre et faire fortune en la montrant aux paysans.

Ainsi, ce malheureux parcourt la série de presque toutes les professions, allant des plus nobles aux plus dégradantes; tour à tour apostat à prix d'argent, horloger, bateleur, maître de musique, graveur, peintre, domestique, secrétaire diplomatique en herbe. Dans la littérature et dans les sciences, il s'attache successivement à la médecine, à la musique, à la théologie, à la botanique.

L'abus du travail intellectuel, funeste surtout chez un penseur dont les idées se déroulaient avec peine et lenteur, joint à l'excitation toujours croissante de l'ambition, transforment peu à peu l'hypocondrie en mélancolie et enfin en manie : « Mes agitations, mes colères, dit-il, m'ont ému, si bien que j'ai passé *dix années dans le délire* et c'est seulement aujourd'hui que je suis calme! » Calme!? Alors que la maladie, devenue chronique, ne lui permettait plus de distinguer, même à de rares intervalles, ce qu'il pouvait y avoir de réel et d'imaginaire dans ses chagrins!

En effet, il dit adieu au grand monde, où il ne s'était jamais trouvé à son aise et se retire dans la solitude; mais, à la campagne même, les gens de la ville s'acharnent à le poursuivre: les vapeurs de l'amour-propre, les tumultes du monde lui voilent la fraîcheur de la nature. — « Il a beau se cacher dans les bois (1), la foule s'attache à lui et l'y suit ». Et nous songeons encore une fois à la stance du Tasse :

« . . . . . e da me stesso
Sempre fuggendo, avrò me sempre appresso ».

(1) *Rêveries*, p. 494.

Rousseau faisait certainement allusion à ces vers, lorsqu'il écrivait à Corancez que le Tasse avait été son prophète. Plus tard, il croit que la Prusse, l'Angleterre, la France, les rois, les femmes, les prêtres, les hommes, irrités par certaines phrases de ses livres, ont entrepris contre lui une guerre terrible dont les effets, ou leurs apparences, lui servent à expliquer le malaise profond qu'il éprouve.

Dans le raffinement de leur cruauté, ses ennemis n'ont oublié qu'une seule chose: « graduer les tourments si bien qu'ils puissent entretenir et renouveler ses douleurs sans cesse, en lui portant toujours quelque nouvelle atteinte ». Mais le comble de l'artifice, employé par ses ennemis, consiste à le torturer en le chargeant de bienfaits et de louanges.

Ils vont même jusqu'à corrompre les revendeurs de légumes, pour qu'ils cédent à Rousseau leurs comestibles à meilleur marché, et pour qu'ils ne lui en fournissent que les meilleurs! Sans doute, ses ennemis voulaient faire ressortir par là sa bassesse et leur bonté (1) !

Pendant son séjour à Londres, sa mélancolie se change en véritable manie. Il s'imagine que Choiseul le fait rechercher pour l'arrêter: il abandonne à l'hôtel ses malles et son argent, et s'enfuit sur la plage, acquittant les aubergistes avec des morceaux de cuillers d'argent. Il trouve les vents contraires à la traversée et y voit un nouvel effet du complot dont il est victime: exaspéré, du haut d'une colline, il harangue en mauvais anglais, la foule de Warton, qui l'écoute stupéfaite et qu'il croit émue.

A son retour en France, les ennemis invisibles qui épient et dénaturent tous ses actes, ne sont point apaisés. S'il lit un journal, ils prétendent qu'il conspire, s'il aspire le parfum d'une rose, ils le suspectent d'étudier un poison pour eux. On lui fait un crime de tout: pour mieux le

(1) *Dialogues*, I.

surveiller, on place à sa porte un marchand de tableaux; ils empêchent sa porte de se fermer; il n'entre dans sa maison aucun visiteur qu'ils n'aient prévenu contre lui.

Ses ennemis gagnent son marchand de café, son coiffeur, son aubergiste; le décrotteur n'a plus de cirage lorsque Rousseau en désire, le batelier de la Seine n'a plus de barques lorsque l'infortuné veut passer l'eau. Il demande à être mis en prison et.... cette faveur même lui est refusée. Pour lui enlever la seule arme qu'il possède, la presse, on arrête un libraire, *qu'il ne connait pas,* et on le met à la Bastille.

L'usage de brûler un mannequin en papier à la mi-carême est aboli. On le rétablit sans doute pour tourner Rousseau en ridicule et le brûler en effigie: les habits dont on l'affuble ressemblaient aux siens (1).

A la campagne, il rencontre un enfant qui le caresse et lui sourit: il se retourne pour lui répondre.... et soudain il aperçoit un homme, qu'à son visage triste (voyez l'étrange diagnostic), il reconnait pour un espion aposté par ses ennemis.

Sous l'impression continuelle de ce délire de persécution il écrivit les *Dialogues sur Rousseau jugé par Rousseau*, dans lesquels, pour essayer d'apaiser ses innombrables ennemis, il trace une peinture fidèle et minutieuse de ses hallucinations. Pour répandre cette défense, il commence, en véritable délirant qu'il est, par en distribuer un exemplaire à tous les passants qui, à l'inspection du *visage,* ne lui paraissent pas *excités* contre lui par ses ennemis. — L'écrit était adressé *« à tous les Français amis de la justice* (2) ». Fait singulier! malgré, ou peut-être

(1) *Dialogues*, II.

(2) Le titre exact était: « À tous les Français aimant *encore* la justice et la vérité ». (*Tr.*).

même à cause de ce titre, il ne trouva personne qui l'acceptât avec plaisir! plusieurs même le refusèrent (1).

Ne pouvant désormais se fier à aucun homme sur terre, il s'adresse, exactement comme Pascal, à Dieu même dans une lettre très tendre et très familière; puis, par une inspiration étrange, afin de faire parvenir plus directement à Dieu sa missive et s'assurer de son appui, il dépose la lettre et le manuscrit des *Dialogues* sous l'autel de Notre-Dame de Paris, comme si le Dieu créateur de l'univers, le Dieu des philosophes, pouvait demeurer niché sous la coupole d'une cathédrale!! — Bien plus, ayant trouvé la grille fermée, il soupçonne une ligue du Ciel contre lui!

Dussaulx qui le vit souvent dans ses dernières années, nous dit qu'il se défiait même de son chien, et voyait un mystère dans ses caresses trop fréquentes (2).

Le délire des grandeurs ne lui fit jamais défaut: nous en avons un exemple continuel dans ses *Confessions*, où il défie le genre humain de montrer un être meilleur que lui.

Après tous ces témoignages, il me semble que Voltaire et Corancez n'avaient pas entièrement tort d'affirmer « que Rousseau était fou et qu'il l'avouait lui-même »: De nombreux passages des *Confessions* et des lettres de Grimm font allusion à d'autres affections comme la paralysie de le vessie et la spermatorrhée, qui avaient probablement pour

(1) Il faut avouer que cet accueil s'expliquerait assez par de nombreux passages de cette étrange supplique: en voici le début: « Français, nation *jadis* aimable et douce, qu'êtes-vous devenus ? Que vous êtes changés pour un étranger infortuné, seul, à *votre merci*, sans appui, sans défense, mais qui n'en aurait pas besoin chez *un peuple juste?* »

Et plus loin:

« Quittez ce vieux nom de Francs: il doit trop vous faire rougir.

. . . . . .

» Français, on vous tient dans *un délire* qui ne cessera pas de mon vivant ». *(Trad.)*.

(2) Bugeault. *Études sur l'état mental de Rousseau*. p. 123, 1876.

point de départ la moelle épinière et qui durent certainement aggraver chez lui le délire mélancolique: il faut en plus se rappeler que, dès son enfance, Rousseau, comme tant d'autres dégénérés, montra une grande précocité et une rémarquable perversion de l'instinct sexuel; dans ses rapports avec les femmes, il n'éprouvait de jouissance que si elles le battaient à nu comme un enfant, ou si elles le menaçaient (1).

Lenau, un des plus grands lyriques des temps modernes, terminait, il n'y a pas longtemps, à l'asile des aliénés de Döbling, une vie que, dès l'enfance, nous offre un singulier mélange de génie et de folie. Fils d'un patricien orgueilleux et corrompu, et d'une mère catholique très sensible et ascétique, il manifesta tout jeune des tendances vers la tristesse, la musique et le mysticisme. — Il étudia médecine, droit, agriculture et encore mieux la musique.

En 1831, Kerner remarquait en lui des accès étranges de tristesse et de mélancolie. Il était étonné de le voir parfois passer des nuits entières dans les jardins à jouer de son instrument favori.

« Je me sens, écrivait-il à sa sœur, entraîné vers la tristesse par une sorte de gravitation. Le démon de la folie se joue dans mon cœur, je suis *fou*: à toi, sœur, je le dis, car tu m'aimeras toujours autant ». Ce démon le décide à se rendre, presque sans but, en Amérique. Il en revient, se voit fêté, accueilli par tous avec joie: « mais l'hypocondrie, ce sont ses propres paroles, lui a planté au *cœur* sa dent profonde. Tout est inutile (2) ».

Ce cœur infortuné devint en effet malade de péricardite: il n'en guérit plus tard qu'imparfaitement.

(1) *Revue philosophique*. 1883.
(2) Schurz. *Lenau's werke*, v. 1, p. 275.

Dès lors, le sommeil, son ancien ami, le seul médecin de ses maux, cesse de le visiter. A chaque nuit, ce grand malade est environné d'images terribles.

« On dirait, écrit-il, dans un langage étrange mais habituel chez les fous, que le diable chasse dans mon ventre : j'y entends un aboiement continuel de chiens et un funèbre écho d'enfer. Sans plaisanter, il y a là de quoi se livrer au désespoir ».

La misanthropie que nous avons déjà constatée chez Haller, Cardan, Swift, Rousseau, apparaît en 1840 chez Lenau, avec tout l'appareil de la manie. Il a peur, honte, dégoût des hommes. L'Allemagne lui prépare des arcs de triomphe, des banquets: il s'enfuit, et erre sans but de contrée en contrée: il éprouve des impatiences et des colères sans cause, il ressent une véritable impuissance pour le travail, ainsi qu'un homme, dit-il, à qui *non est fermum sinciput.*

Son appétit devient lunatique, comme son cerveau. Il revient avec un charme étrange au mysticisme de son enfance: il veut étudier les gnostiques, il relit les histoires de sorciers qu'il aimait tant pendant sa jeunesse, il boit d'énormes doses de café, et fume à l'excès. — « On ne saurait croire, remarque-t-il, comment, suivant les mouvements du corps, et surtout lorsqu'il s'agit d'allumer un cigare ou d'en changer, il se développe en moi de nouvelles idées ». Il écrit pendant des nuits entières, erre, voyage... combine un mariage, projette de grands travaux et n'en réalise aucun.

C'étaient les derniers élans d'un grand esprit: l'année 1844 commençait et Lenau se plaignait de plus en plus de céphalalgie, de sueurs continuelles, de faiblesse extrême. — La main gauche et les muscles des yeux et des joues sont paralysés; il écrit avec des fautes d'orthographe comme *wie gut,* ou *mir gut* pour *mir geht* — ou bien des calembours mal placés comme *je ne suis pas délirant,* mais *lyrique.*

Tout d'un coup, le 13 octobre, il est pris d'un violent accès de suicide. On l'empêche d'exécuter son projet: il se livre à la colère, frappe, brise tout, brûle ses manuscrits. — Peu à peu, cependant, il se remet, retrouve ses facultés, et parvient même à analyser son accès. Il le décrit en vers, dans ce terrible chant chaotique, qui est son *Traumgewalte.* — C'était un rayon de soleil dans la nuit, c'était le génie, comme l'a bien dit Schilling, qui parvenait, une dernière fois, à dompter la folie.

Mais son état alla toujours empirant: à un second accès de suicide succéda ce fatal bien-être, cette douce excitation qui caractérise à leur début les paralysies progressives.

« Je jouis de la vie, disait-il, je me réjouis, de ce qu'aux horribles images d'autrefois aient succédé des images si heureuses et si délicieuses ».

Il s'imaginait d'être dans le Walhalla, en compagnie de Gœthe: il était changé en roi de Hongrie et sortait vainqueur dans maints combats: il faisait des jeux de mots sur son nom de famille.

En 1845, il perd même l'odorat qu'il avait auparavant très délicat. Il cesse d'aimer ses fleurs chéries, les violettes: il ne reconnaît plus ses vieux amis.

Malgré cet état si désolant, il compose une pièce lyrique, d'un misticisme exagéré, mais non encore dépouillée des anciennes beautés. Conduit devant un buste de Platon: « Voilà l'homme, dit-il, qui inventa l'amour stupide ». Un jour, entendant dire par quelqu'un: « Ici demeure le grand Lenau », l'infortuné répliquait: « A cette heure, Lenau est devenu bien petit, bien petit » et il pleura longtemps. « Lenau est malheureux » telles furent ses dernières paroles.

Il est mort le 21 août 1850. La nécroscopie ne parvint à découvrir qu'un peu de matière séreuse dans les ventricules et des traces de pericardite progressive.

Dans ce même asile de Döbling s'éteignit, quelques années plus tard, un autre grand homme, Széckenyi (1), le créateur de la navigation danubienne, le fondateur de l'Académie Magyare, le promoteur de la révolution de 1848. A l'apogée même de la révolution, alors que Széckenyi était ministre, on l'entendit un jour supplier un de ses collégues du ministère, Kossuth, de ne point le faire pendre. On crut à une plaisanterie — ce n'en était pas une.

Széckenyi présageait les malheurs qui allaient fondre sur son pays, et s'en jugeait à tort responsable. La manie de la persécution s'était emparée de lui, et menaçait de se changer rapidement en fureur, de le conduire au suicide. Devenu un peu plus calme, il fut atteint d'une loquacité maladive, étrange chez un diplomate et un conspirateur.

On le voyait, chaque jour, arrêter tous les fous, tous les idiots, et, ce qui était plus grave, les pires ennemis de son pays, qu'il rencontrait dans l'asile, et leur dérouler la longue confession de ses péchés imaginaires.

En 1850, une ancienne passion pour les échecs se réveillat en lui et prit tous les caractères de la manie. On fut obligé de payer un pauvre étudiant, qui devait jouer avec Széckenyi dix et douze heures sans interruption: à cette dure tâche, l'infortuné perdait sa raison; mais le malade rentrait peu à peu en possession de la sienne. En même temps s'affaiblissait en lui l'avversion que lui inspiraient le contact des hommes et la vue même de ses parents.

Il ne lui resta, de ses tics maladifs, qu'une certaine répugnance pour la vive lumière de la campagne, et une grande obstination à ne point quitter sa chambre. À certains jours du mois, il consentait à recevoir ses enfants

(1) Kecskemety. *S. Széckenyi's staatsmannische Laufbahn, seine letzten Lebensjahre in der Döblinger Irrenanstalt.* Pesth, 1866.

bien-aimés: d'un geste, il les amenait tendrement jusqu'à sa table de travail et il leur lisait ses études. Il fallait des miracles de ruse pour le décider à sortir dans le parc.

Son intelligence était demeurée limpide: elle était même plus robuste que jamais. Il se tenait au courant de tout le mouvement littéraire allemand et magyar, et il guettait le plus léger souffle d'une meilleure fortune pour son pays. Lorsqu'il vit qu'une intrigue autrichienne retardait l'achèvement de ce chemin de fer d'Orient, auquel il avait tant contribué, il écrivit à Zichy une lettre où se montre toute sa puissance de conception, comme en témoignent les passages suivants:

« Ce qui a existé une fois reparaît souvent dans le monde sous une autre forme et dans des conditions différentes. Il est certain qu'une bouteille brisée ne pourrait point être arrangée; toutefois, ces misérables fragments de verre ne sont point perdus; ils peuvent être remis dans la fournaise et devenir ce vase où brillera le roi des vins, le Tokay, alors que la même bouteille ne renfermait peut-être auparavant qu'un vin bien gâté... Le plus grand éloge qu'on puisse décerner à un Hongrois, c'est de lui dire qu'il a tenu ferme. Tu connais, cher ami, notre vieux proverbe: se tenir debout même quand les pieds plongent dans la fange. Appliquons-nous cette devise: défions même les reproches de nos frères, pour servir la cause commune. Rester à son poste au milieu de la boue, que certains patriotes fanatiques et légers lancent au visage de leurs frères et de leurs compagnons d'armes, s'y fixer obstinément, même quand nous sentons l'outrage nous frapper la joue, tel doit être le mot d'ordre du temps présent ».

En 1858, alors que le ministère autrichien exerçait une pression sur l'Académie Hongroise, pour qu'elle abolît l'article de ses statuts, qui lui confiait la culture de la langue magyare, comme sa destination fondamentale,

Széckenyi, écrivit cette autre lettre qui dépeint entièrement son âme :

« Puis-je me taire quand je vois écraser cette noble semence? Puis-je oublier les services que ce puissant bienfaiteur nous a rendus? Je le demande, moi, dont le mal ne réside pas dans une vague confusion d'idées, mais, au contraire, dans le don fatal d'y voir trop clairement, trop nettement, de ne me faire aucune illusion. Ne dois-je pas jeter un cri d'alarme, en voyant notre dynastie obsédée par je ne sais quel maléfice, s'acharner contre le plus énergique de ses peuples, contre celui à qui l'avenir garde la plus haute destinée, et non seulement le mépriser, mais l'étouffer, mais lui arracher tout caractère propre, secouant jusque dans ses racines l'arbre séculaire de l'empire? Fondateur de cette Académie, il m'appartient aujourd'hui de parler. Tant que ma tête se tiendra droite sur mes épaules, tant que mon cerveau ne sera pas entièrement obscurci, tant que la lumière de mes yeux ne sera point voilée par la nuit éternelle, je garderai ferme mon droit de décider des réglements. Notre empereur finira, tôt ou tard, par comprendre que l'assimilation de toutes les races de l'empire est une utopie de ses ministres: le jour viendra où toutes se détacheront: seule, la Hongrie, qui n'a aucune affinité de race avec les autres nations européennes, cherchera accomplir ses propres destinées sous l'égide de la dynastie royale ».

C'était en 1858. En 1859, avant même que la guerre éclatât, il prédisait la défaite, en montrait les conséquences: « Il est, disait-il, des crises qui mènent à la guérison, quand le malade n'est pas incurable ». Il fit publier à Londres un livre dans lequel, sous une forme bizarre, humoristique, mais en même temps terrible, il trace l'histoire des souffrances de la Hongrie, esquisse l'avenir de son pays, et lui conseille une politique de concorde, parallèle mais non asservie à la politique autri-

chienne. « En vérité, disait-il, ce livre est misérable, mais savez-vous, comment s'est formée l'île Marguerite? Suivant une vieille légende, le Danube avait autrefois son cours à la place même qu'elle occupe aujourd'hui. Une charogne vint, on ne sait comment, heurter contre un banc de sable et y resta accrochée; l'écume, les feuilles, les branches, les arbres et tout ce que le grand fleuve traîne à sa suite, allèrent toujours s'amoncelant, si bien qu'un jour l'île magnifique apparut. Mon œuvre est quelque chose de semblable à cette charogne. Qui sait ce qui pourra en sortir un jour? »

Peu de mois après, Hübner succédait à Bach; le système libéral était inauguré pour la première fois. L'infortuné Széckenyi ne se possédait plus de joie: de son humble chambre il encourageait le ministre, lui envoyait des plans de réforme, inspirait ou rédigeait des mémoires sur le renouvellement de l'Autriche, n'oubliant point la Hongrie. Bien de grands hommes politiques autrichiens vinrent alors s'asseoir à côté de lui, s'inspirer de sa parole féconde. Le rêve se dissipa trop tôt; à Hübner succéda Thierry, un mauvais disciple de Bach, armé des vieux systèmes et des instruments les plus surannés de l'Autriche: toute réforme fut abandonnée. A cette nouvelle le malheureux se débat douloureusement: il appelle Rechberg, le supplie d'informer, alors qu'il en est encore temps, l'empereur, de sa nouvelle faute, lui soumet un programme avec une constitution pour l'Autriche et une constitution pour la Hongrie; les affaires intérieures traitées isolément; les intérêts généraux débattus ensemble. Rechberg, beaucoup moins prévoyant que ce fou sublime, disait en secouant la tête: « On voit bien qu'un tel projet sort d'un asile d'aliénés ».

Bien plus, le ministre Thierry, soupçonnant dans le grand magyare un vulgaire conspirateur, envoie une troupe de sbires à l'hospice pour le soumettre à des perquisitions;

menace de le traîner en prison, le prive de ses papiers chéris.

Le malheureux, dont toute la folie consistait dans un besoin irresistible de rendre, à tout prix, service à son pays, a un remord : il craint de ne l'avoir point assez servi; il se voit désormais fermée la voie de toutes les entreprises, de toutes les espérances. En vain il s'efforce d'étouffer sa douleur poignante, en jouant désespérément aux échecs. Enfin, d'un coup de revolver, il se tue.

C'était le 8 avril 1860.

En 1867, François-Joseph était couronné roi de Hongrie, réalisant ainsi les rêves du fou de Döbling, et Rechberg, qui les avait tournés en dérision; était appelé à les mettre en pratique.

Hoffmann, ce poète étrange, dessinateur et musicien, dont les dessins finissaient en caricatures, les contes en extravagances, la musique en amas de sons, mais qui, cependant, fut le créateur véritable de la poésie fantastique, était un enragé buveur. Plusieurs années avant sa mort, il écrivait dans son journal: « Pourquoi, dans la veille et dans le rêve, mes pensées courent-elles, malgré moi, vers ce triste thème de la démence? On dirait que les idées incohérentes dégorgent de mon esprit, comme le sang des veines ouvertes ». — Il était sensible aux variations atmosphériques au point de construire, avec ses propres sensations subjectives, une échelle exactement parallèle à l'échelle météorologique.

Pendant de longues années, il fut sujet à un véritable délire de persécution, accompagné d'hallucinations, dans lesquelles il voyait se transformer en réalités les fantômes de ses contes.

Le célèbre physiologiste sicilien, Fodera, déclarait souvent qu'il pouvait fournir du pain à deux cents mille hommes avec

un seul four très simple, et défaire n'importe quelle armée, même d'un million d'hommes, avec quarante soldats.

À l'âge de cinquante ans, il brûle d'amour pour une jeune fille qui habite vis-à-vis de chez lui. Un beau jour, se trouvant dans la rue, il regarde avec extase la gracieuse enfant, qui, pour se débarrasser d'un tel ennui, lui jette sur la tête un vase plein d'immondices. Fodera ne se le tient pas pour dit; au contraire, il voit dans cet acte une preuve d'amour, et, tout débordant de joie, rentre chez lui; dans la cour il rencontre un poulet qu'il déclare ressembler extrêmement à la jeune fille aimée: il l'achète aussitôt, et le couvre de baisers et de caresses: tout est permis à la précieuse bête: salir les livres, les meubles, les habits, se percher même sur le lit du maître (1).

Mais le type le plus complet de folie dans le génie nous est offert par Schopenhauer (2).

Il déclare lui-même tenir son intelligence de sa mère, femme écrivain, pleine de vivacité, mais sans cœur, tandis que le caractère lui aurait été transmis par son père, banquier, misanthrope et bizarre jusqu'à la lypémanie.

Dès sa jeunesse il eut l'ouïe très dure. Il croyait avoir hérité de son père, et c'est probable, l'ampleur extraordinaire de la tête, la surdité, la haute taille et l'éclat phosphorescent des yeux. (*Voir Figure*).

Notre philosophe visita l'Angleterre sous la direction d'un ecclésiastique. Il prit connaissance de la langue et de la littérature anglaises, et apprit aussi à mépriser la bigoterie de ses hôtes. En dépit des continuels changements de scènes amenés par ces voyages, il demeura sans gaieté et donna souvent libre cours au mécontentement de lui

(1) Costanzo. *Follia anormale*. Palermo, 1876.

(2) Gwinner. *Schopenhauer's*. Leben, 1878. — Ribot. *La Philosophie de Schopenhauer*. 1885 (2e éd.). — Carl von Sedlitz. *Arthur Schopenhauer vom medicinischen standpuncte ausbetrachtet*. Dorpat, 1872.

même et de tout ce qui l'entourait. « Dès mon jeune âge, dit-il, j'ai toujours été mélancolique. Une fois, — je pouvais avoir 18 ans — j'ai pensé en moi-même, malgré ma jeunesse, que ce monde ne pouvait pas être l'œuvre d'un

Schopenhauer.

Dieu : non, plutôt d'un diable. J'ai certainement, pendant mon éducation, eu trop à souffrir du tempérament de mon père ».

Des maladies imaginaires l'épouvantaient : en Suisse, le monde sublime des Alpes éveilla en lui, au lieu de l'admiration, une profonde tristesse.

La mère de Schopenhauer dut elle-même, autant et plus que tous ceux qui se trouvèrent en contact avec lui, éprouver les tristes effets de son caractère : car, lorsqu'il

voulut à l'âge de 19 ans, vers la fin de 1807, se rendre auprès d'elle à Weimar, elle lui écrivit:

« Je t'ai toujours dit qu'il me serait très difficile de vivre avec toi; plus je t'observe de près, plus cette difficulté, du moins en ce qui me concerne, me paraît s'accroître. Je ne te cache pas que, tant que tu seras comme tu es, je supporterais n'importe quel sacrifice plutôt que de m'y résoudre. Je ne méconnais pas le fond de bonté qui est en toi, et, en vérité, ce qui m'éloigne de toi ne réside pas dans ton âme, dans ton intérieur: mais dans ton extérieur, dans tes vues, dans tes jugements, dans ta manière d'être au dehors: bref, je ne puis m'accorder avec toi en aucune chose qui regarde le monde extérieur. Ta mauvaise humeur même, tes lamentations sur les choses inévitables, ton visage sombre, tes opinions extravagantes, énoncées par toi comme des oracles et sans tolérer la moindre objection, m'oppriment, détonnent avec ma sérénité d'humeur et ne sont d'aucune utilité à toi-même. Tes discussions déplaisantes, tes lamentations sur la stupidité du monde et sur les misères humaines me donnent de mauvaises nuits et de mechants rêves (1) ».

Plus tard, il se sépara de plus en plus de sa mère et il allégua, comme raison, qu'elle n'avait pas respecté la mémoire de son père, qu'elle avait dissipé la fortune commune par ses prodigalités, et l'avait ainsi réduit à la nécessité de travailler afin de pourvoir à ses propres besoins. Un tel effort répugnait entièrement à son tempérament; et il cédait là encore à ce sentiment d'angoisse, qui, de son propre aveu, confinait si souvent avec la folie.

« Si rien ne m'inquiète, je suis tourmenté de la pensée qu'il doit y avoir pour moi quelque chose de caché. *Misera conditio nostra* (2) ».

(1) Gwinner, p. 26.
(2) *Memorabilien*, p. 332.

En 1814 Schopenhauer abandonne Weimar pour achever son grand ouvrage. Il est convaincu qu'il peut et doit ouvrir, le premier, l'unique voie capable de guider vers la vérité les hommes d'esprit et de cœur: il sent s'agiter en lui plus que la pure science: il a conscience comme d'un démon *(dämonisches)*. Déjà, en 1813, il avait écrit:

« Sous ma main et plus encore dans ma pensée, mûrit un travail, une philosophie qui sera en même temps l'éthique et la métaphysique, séparées jusqu'ici avec si peu de raison, comme l'homme a été divisé en âme et en corps. L'œuvre grandit et se concrétise graduellement et lentement comme le fœtus dans le sein maternel: je ne sais ce qui en sortira d'abord ni en dernier lieu.

» J'en reconnais un membre, un organe, une partie après l'autre. J'écris sans rechercher quel fait peut en résulter, car je sais que tout provient d'un seul terrain: ainsi se réalise un système organisé et vivant.

» Je ne saisis pas l'ensemble de l'œuvre, de même que la mère ignore le fœtus qui se développe dans ses entrailles, mais le sent frémir en elle. Mon esprit tire sa nourriture du monde, par l'intermédiaire de l'intelligence et de la pensée; cet aliment donne à mon œuvre un corps: et cependant je ne sais pourquoi cela arrive en moi et non chez d'autres êtres qui reçoivent la même nourriture.

» Oh hasard! souverain de ce monde de la pensée, laisse-moi vivre et demeurer tranquille encore quelques années, car j'aime mon œuvre comme la mère aime son enfant. Quand elle sera mûre et produite à la lumière, alors exerce ton droit et revendique l'intérêt du délai accordé. Mais si, dans ce siècle de fer, je succombe avant cette heure, oh! puissent ces principes qui n'ont pas mûri, puissent ces études être accueillies du monde telles qu'elles sont: en elles apparaîtra peut-être un esprit d'affinité, qui apprendra à en disposer et à en réunir les membres ».

Le symptôme caractéristique commun à tous ceux qui parcourent les degrés conduisant à la lypémanie, le passage rapide de la tristesse profonde à la joie excessive, se retrouve chez Schopenhauer.

Dans des moments de tranquille réflexion, en 1814, après avoir trouvé que les hommes étaient « une soupe de pain trempée dans l'eau avec un peu d'arsenic » et avoir déclaré, « qu'en eux domine un égoïsme semblable à celui qui lie le chien à son maître » — il écrit : « et maintenant ne t'excepte point toi-même, examine tes amours, tes amitiés ; considère si tes jugements objectifs ne sont point pour une très grande part, subjectifs, souillés » ; et, dans une autre page : « De même que le plus beau corps contient de la lie et des gaz méphytiques, ainsi le plus noble caractère offre des traits de méchanceté, le plus grand génie présente des traces de petitesse et d'orgueil excessif ».

Les mêmes alternatives se rencontrent dans toute sa vie : tantôt critique mordant, méprisant, il s'élève à la présomption la plus hautaine ; tantôt il descend à la plus basse platitude littéraire ; tantôt plongé dans la contemplation de la nature, il erre dans les riants environs de Dresde, tantôt il roule dans de prosaïques aventures galantes, aux quelles des amis distingués sont obligés de l'arracher, et cela au moment même ou il élabore son grand ouvrage : *Le monde comme représentation et comme volonté (Die Welt als Wille und Vorstellung)*, qui devait émerveiller l'univers. « Il donnait ainsi l'exemple d'une manie *puerperii spiritualis*, semblable à celle qui souvent s'empare des femmes enceintes (1) ».

Schopenhauer lui-même racontait à Jules Frauenstæd, qu'au moment où il composait son grand ouvrage, il devait avoir montré, dans toute son être et dans la manière

(1) Von Sedlitz. Ouvrage cité.

de se comporter, quelque chose d'étrange, car on le prenait pour un fou.

Un jour qu'il se promenait dans une serre de Dresde, absorbé par la contemplation profonde des plantes, il fut surpris par un gardien pendant qu'il monologuait à haute voix et gesticulait. Invité à dire qui il était: « Si vous pouviez m'apprendre qui je suis, répondit Schopenhauer, je vous en serais très reconnaissant »; — et il s'éloigna laissant le gardien stupéfait et persuadé qu'il avait eu affaire à un fou.

Il ne faut donc aucunement s'étonner si avec une telle disposition d'âme, Schopenhauer, se croyait, à l'égal de tant de prophètes, poussé par un démon intérieur, par un esprit supérieur.

« Quand mon intelligence avait touché à l'apogée, si, par des circonstances favorables, elle était portée à sa plus forte tension, elle pouvait alors embrasser n'importe quel objet: elle enfantait soudain des révélations et donnait naissance à un enchaînement de pensées bien dignes d'être conservées (1) ».

En 1816, il écrivait: « Il m'arrive parmi les hommes ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth, lorsqu'il dut éveiller ses disciples toujours endormis ».

Même dans sa vieillesse avancée, il parlait de son ouvrage capital: *Le monde comme représentation et comme volonté*, de manière à exclure tout doute sur l'inspiration qui l'avait produit, l'homme ne pouvant écrire un tel livre que sous l'influence d'une inspiration. A cet âge même il demeurait étonné de son œuvre et particulièrement du quatrième livre, comme de la production d'un homme tout à fait différent.

Il convient ici de rappeler le dédoublement de la personnalité si fréquent chez les hommes de génie.

(1) Parerga. II, p. 38.

Après avoir remis son livre à l'éditeur, il s'empressa de partir pour l'Italie, sans en attendre même la publication, avec la foi orgueilleuse qu'il avait livré à l'univers une révélation.

A cette époque se développa en lui le délire des grandeurs. Les troubles subis alors par son esprit se révélèrent plus tard. Il écrivait que « dans l'ensorcelante Venise, les bras enchanteurs de l'amour le tinrent longtemps enchaîné, jusqu'à ce qu'une voix intérieure lui commandât de s'en délivrer et de porter ailleurs ses pas ». — « Si je pouvais seulement satisfaire mon envie de contempler la race des crapauds et des vipères, comme mes semblables, je serais consolé ».

Pendant qu'il oscillait ainsi entre l'excitation et la dépression psychique, il apprit la faillite de sa maison de banque. On comprend quelle profonde douleur une telle nouvelle dut lui causer: il était désormais réduit à la nécessité de vivre de la philosophie, lui dont l'ambition était de vivre pour elle. — Deux fois il essaya d'être *privat-docent* à Berlin: mais il dut y renoncer; le succès ne répondait pas à son attente. Ses violentes attaques contre les contemporains, lui aliénèrent les auditeurs. Ses discussions passionnées, son obstination à soutenir des jugements bizarres, émis comme des oracles, rendirent précaires ses relations personnelles avec ses amis et avec tous les savants.

L'invasion du choléra, qui se produisit au commencement de 1831, acheva de le troubler.

Schopenhauer avait déjà, dans la nuit qui sépara l'année 1830 de l'année 1831, eu un rêve, qu'il considéra comme une prophétie, et suivant laquelle il devait mourir dans le courant de l'année qui allait commencer.

« Ce rêve, écrit-il dans ses *Cogitata*, contribua beaucoup à me faire quitter Berlin, dès l'apparition du choléra en 1831. A peine était-je arrivé à Francfort-sur-le-Mein que

j'eus une apparition d'esprits très distincte. C'étaient, comme je le pense, mes ancêtres: ils m'annonçaient que je survivrais à ma mère, alors encore vivante. Mon père, qui était mort, portait une lumière à la main ». — Cette hallucination accompagnait une véritable affection phsychique, et, en effet, Schopenhauer tomba, précisement à cette époque de sa vie, « dans une profonde tristesse; il passait même des semaines entières sans parler à homme vivant ».

Les médecins eurent des craintes fort graves et ils insistèrent tellement qu'ils l'amenèrent à changer de climat et à se transporter à Mannheim. Plus d'un an après, il retourne à Francfort et la période aigüe de sa maladie semble avoir pris fin. Pourtant, il en conserva des restes, comme son attitude originale, son habitude de gesticuler et de se parler à lui-même à haute voix à travers les rues de la ville ou même à table d'hôte, son envie haineuse à l'égard « des philosophastres Hegel, Schleiermacher et de semblables polissons, qui brillaient comme autant d'étoiles au firmament de la philosophie et maîtrisaient le marché philosophique ». — Il les accusait de l'avoir privé des louanges et de la renommée qui lui étaient dûes, en gardant, avec préméditation, le silence sur son œuvre. C'était là l'idée fixe qui, à l'égal de l'idée de son infaillibilité, se riva dans son esprit, même lorsqu'il parut revenir à un état relativement normal, grâce à la renommée qui, après une attente de trente années, couronna enfin son nom et ses ouvrages.

A vrai dire, la manie des grandeurs, et la mélancolie, accompagnées de rage maladive, née de l'idée des persécutions, se déclarèrent en lui dès l'enfance.

A 6 ans, il croit que ses parents veulent l'abandonner.

Étudiant, il est costamment morose.

Une des choses qui lui causent le plus de peine, c'est le *bruit*, surtout lorsqu'il est produit par le fouet des voi-

turiers. « Être sensible au bruit, écrit-il, est un des nombreux malheurs qui font escompter le privilège du génie ».

« *Qui non habet indignationem*, disait-il, *non habet ingenium* ». Mais il avait personnellement trop « d'indignation » et même de colère maladive.

Un jour, à Berlin, il entend sa propriétaire jaser dans l'antichambre. Il sort de son appartement et la secoue si fort qu'il lui casse un bras. Il fut condamné à pourvoir à son entretien.

Vrai hypocondriaque, il est chassé de Naples par la peur de la petite vérole: de Vérone par la crainte d'y avoir prisé du tabac empoisonné (1818): de Berlin par la terreur du choléra et, d'abord, par celle de la conscription.

En 1831, il est saisi d'un nouvel *raptus* d'inquiétude : au moindre bruit de la rue, il mettait la main à l'épée : la peur était devenue pour lui une véritable souffrance : il n'ouvrait aucune lettre sans en appréhender un malheur; il ne se faisait point raser la barbe, il la brûlait; haïssant les femmes, les juifs et les philosophes, ces derniers surtout; il aimait... les chiens, au point de les mentionner dans son testament.

Il raisonnait à propos de toutes choses: même d'objets d'importance minime; de son appétit extraordinaire (il était très vorace), du clair de lune, qui lui suggérait des rapports absolument illogiques, etc.; il croyait aux tables tournantes: était persuadé que le magnétisme pouvait redresser les pattes de son chien et rendre à lui même l'ouïe. Une nuit, sa bonne rêve qu'elle essuie des tâches d'encre : il en répand le matin, et le grand philosophe d'en déduire « que tout ce qui arrive, arrive nécessairement », et de tirer tout un profond système d'une erreur de logique.

C'était la contradiction personnifiée. Il propose comme but final de la vie l'anéantissement, le *nirvana :* et pourtant il se prédit (ce qui signifie qu'il se souhaite) cent années

d'existence! — Il prêche l'abstinence sexuelle comme un devoir, et se livre à la débauche. — Après avoir tant souffert de l'intolérance des autres, il insulte, avec une injuste violence, Moleschott et Büchner, et se rejouit lorsque les gouvernements les empêchent de professer.

Il habite les premiers étages pour fuir les incendies, ne se fie point à son coiffeur, cache de l'or dans l'encrier, les lettres de change dans les couvertures: « Lorsque je n'ai aucune inquiétude, c'est alors, dit-il, alors surtout que j'ai les plus grandes craintes ». (Le même disait Rousseau).

Un rasoir lui fait peur, un verre qui ne soit pas le sien pourrait communiquer à son corps une maladie contagieuse; il rédige ses notes d'affaires en grec, en latin, en sanscrit, et les dissémine dans ses livres pour empêcher une irréalisable et imprévisible curiosité, alors qu'elles auraient été mieux en sûreté avec un simple coffret à clef. Il se croit la victime d'une vaste conspiration des professeurs de philosophie, qui se seraient concertés à Gotha pour garder le silence sur ses ouvrages : et pourtant, par une contradiction curieuse, il redoute qu'ils en parlent : « Je préfère que les vers me rongent le corps, plutôt que de voir les professeurs ronger ma philosophie ».

Dépourvu de toute affectivité il en vient jusqu'à insulter sa mère, et à tirer de son exemple des conclusions contre tout le sexe féminin, dont « les cheveux sont trop longs, et les idées trop courtes ». Et après cet anathème, il repousse la monogamie et exalte la *tétragamie,* à laquelle il ne voit qu'un inconvénient: c'est.... de traîner à sa suite quatre belles-mères.

Le même manque d'affectivité lui fait mépriser le patriotisme « passion des sots et la plus sotte des passions » et il prend parti pour les soldats contre le peuple insurgé, et lègue aux premiers et à son chien... son héritage!!

Une seule chose le préoccupe, toujours: c'est son *moi:* et ce n'est pas seulement le *moi,* créateur d'un nouveau

système; non : dans une centaine de lettres, il parle, avec une étrange complaisance, de sa photographie, de son portrait à l'huile, et d'une personne qui « en fit l'acquisition pour le placer dans une espèce de chapelle, comme l'image d'un saint!! ».

Personne, d'ailleurs, n'a, autant que Schopenhauer, soutenu ouvertement la thèse de la parenté du génie avec la folie. « Les personnes de génie, écrit-il, ne sont pas seulement désagréables dans la vie pratique, mais aussi faibles de sens moral et méchantes ». Il dit ailleurs : « De tels hommes ne peuvent avoir que peu d'amis; sur les sommets règne la solitude. — Le génie est plus voisin de la folie que de l'intelligence moyenne. — La vie des hommes de génie nous montre qu'ils sont souvent comme les fous livrés à un état d'agitation continuelle ».

Nicolas Gogol, livré pendant de longues années à un onanisme exagéré, après les souffrances d'une passion amoureuse, devient grand auteur comique. Ayant connu Puchkine, la nouvelle devient son occupation; il subit ensuite l'influence de l'école de Moscou et devient un humoriste de première force: dans ses *Ames mortes* il flétrit la bureaucratie russe avec assez de *vis comica* pour faire sentir au peuple la nécessité de mettre fin à cette forme de gouvernement, qui est à la fois un martyre pour les victimes et pour les bourreaux.

Il était parvenu au comble de la gloire: pour son histoire cosaque *Tarass Bulba*, ses adulateurs le comparaient à Homère; le gouvernement même le caressait, lorsqu'une idée commença à le dominer. Il songea qu'il avait peint l'état de sa patrie avec une crudité et un réalisme tels que le besoin d'une révolution pouvait être engendré par de tels tableaux: une révolution ne se contient jamais dans de justes limites; en éclatant, elle pourrait renverser même la société, la religion, la famille; il aurait le remords de

l'avoir provoquée. — Cette idée s'empara de son esprit et y domina comme autrefois l'amour pour la femme, pour l'art dramatique, pour la nouvelle et pour la satire.

Il commença alors à combattre le libéralisme occidental: mais le contre-poison attirait à lui moins de lecteurs que n'en avait attirés le poison. Il abandonne alors tout travail, s'enferme dans sa maison et se livre à des prières aux saints; il les supplie de lui obtenir de Dieu le pardon pour ses péchés révolutionnaires. Il avait accompli un pélerinage à Jérusalem et en était revenu un peu consolé, lorsque la révolution de 1848 éclata. Ses remords se réveillent.

Il est poursuivi par la vision du triomphe d'un nihilisme qui voulait anéantir la religion, la patrie et la famille. Alarmé, atterré, il invoque *la Sainte Russie* qui doit détruire l'occident païen et fonder sur ses ruines l'empire panslaviste orthodoxe.

En 1852, le grand poète fut trouvé mort d'épuisement ou plutôt de tabe dorsale, près des images des saints, devant lesquelles il s'était plongé, à genoux, dans une muette prière.

DEUXIÈME PARTIE

Étiologie du Génie

Chapitre Premier

INFLUENCE DES PHÉNOMÈNES MÉTÉORIQUES SUR LES OUVRAGES DES HOMMES DE GÉNIE : — Analogie avec les aliénés.

Actions météoriques sur les fous. — Une série de recherches, poursuivies pendant trois années consécutives dans ma clinique (1), m'a démontré, avec certitude, que l'état psychique des aliénés se modifie, d'une manière constante, sous les influences barométriques et thermométriques. En effet, lorsque la température s'élevait au dessus de 25°, 30° et 32° cent., surtout si l'élévation se manifestait tout d'un coup, le nombre des accès maniaques augmentait de 29 à 50; dans les jours où le baromètre signalait des brusques variations — en élévation surtout — et principalement deux ou trois

(1) C. Lombroso. *Pensiero e meteore.* — *Biblioteca scientifica internazionale.* Vol. XVI. Dumolard, Milano, 1872. — Idem. *Azione degli astri e delle meteore sulla mente umana.* Milano, 1871.

jours avant ou après la variation, le chiffre des accès s'élevait rapidement de 34 à 46.

Cette sensibilité, que j'appelle *météorique*, croissait en raison inverse de l'intégrité des centres nerveux, très grande chez les idiots, moindre chez les monomanes.

Un autre étude, faite sur 23.405 aliénés, m'a démontré que l'éclosion des aliénations mentales présente un curieux parallélisme avec la hauteur croissante de la température mensuelle, et avec les grandes perturbations barométriques (septembre, mars); ici encore, cependant, la première chaleur agit plus efficacement que la chaleur plus intense qui lui succède; et la chaleur, désormais habituelle, du mois d'août est beaucoup moins nuisible. — Le minimum des nouveaux aliénés se rencontre dans les mois les plus froids. (Voir Planche III).

Cette coïncidence se voit mieux dans les aliénés français, étudiés par Esquirol (1); les chiffres françaises présentent avec plus de clarté l'effet des influences thermométriques, parce qu'en France l'entrée des aliénés dans les hospices, moins entravée par les embarras bureaucratiques, est plus proche de l'éclat maladif. (Voir Planche III).

Mois	ALIÉNÉS		Température	Mois	ALIÉNÉS		Température
	Italie	France			Italie	France	
Juin . .	2704	55	21° 29	Octobre .	1637	44	12° 77
Mai . . .	2642	58	16° 75	Septembre	1604	48	19° 00
Juillet . .	2614	52	23° 75	Décembre	1529	35	1° 01
Août . .	2261	45	21° 92	Février .	1420	40	5° 73
Avril . .	2237	50	16° 12	Janvier .	1476	42	1° 63
Mars . .	1829	49	6° 60	Novembre	1452	47	7° 17

Or, une influence tout à fait analogue s'exerce sur ceux auxquels une nature, malheureusement, généreuse, accorde la puissance de l'intelligence avec une trop grande libéra-

(1) Quetelet. *Physique sociale*, liv. iv, ch. i.

lité. (Voir Planche III). — Parmi les génies, en effet, il en est très peu qui ne confessent que leur inspiration est étrangement soumise aux influences météoriques.

Les personnes qui les approchent, ou qui lisent leurs correspondances, reconnaissent bien vite qu'ils en souffrent au point d'avoir souvent besoin de s'en plaigner à tous : quelquefois, ils luttent corps à corps, par des artifices particuliers, contre ces influences, qui brisent ou enchaînent le libre élan de leur pensée.

Pression. — Vents dans les génies. — Montaigne écrivit: « Si la santé me sied et la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme ». — Diderot disait : « Il me semble que j'ai l'esprit fou dans les grands vents ». — Giordani prévoyait les orages deux jours auparavant.

Un philosophe, spiritualiste par excellence, Maine de Biran, écrivait dans le *Journal de ma vie intime:*

« Je ne sais comprendre comment dans les journées de mauvais temps mon intelligence et ma volonté ne soient pas de même que dans les beaux jours ». Et ailleurs: « Il y a des jours dans lesquels la pensée semble déchirer les voiles qui l'environnent. Dans certains temps je prouve des accès pour le bien et j'adore la vertu, dans d'autres je suis indifférent à tout, même à mes devoirs; — est-ce que nos sentiments, nos affections, nos principes tiendraient de l'état physique de nos organes? (1) ».

L'étude de son *Journal* nous montre la justesse de ses doutes. — Prenons, pour exemple, le 1818: — En avril nous y trouvons deux époques de bonnes inspirations et quatre de mauvaises, bien que le temps fut beau. — En mai, il a une tristesse continuelle, et en novembre sérénité seulement pendant dix jours.

(1) E. Neville. *Maine de Biran, sa vie, etc.*, p. 129. 1854.

1815; mai: « Je suis dans la névrose du printemps: et pour l'envie de trop faire, je ne fais rien ». — 23 mai: « Je suis heureux de l'air que je respire et des oiseaux qui chantent, mais il me semble que l'inspiration soit toute passée dans la sensibilité ». Toute saison a, non seulement des formes de sensation particulières, mais une certaine manière d'entendre l'existence qui se reproduit toujours. — 17 iuin: « Irrésistible volupté de penser; inspiration ». — 4, 6, 17 octobre: « Le vide dans les idées. Tristesse ».

1816; 25 janvier: « Triste et paresseux. Ma vie est inutile ». — 24 avril: « Je suis un autre homme; tous les jours me semblent des fêtes. Il y a dans cette époque de l'année quelque chose qui semble entraîner mon âme dans une autre région, et lui donner une force propre à surmonter toutes les résistences ».

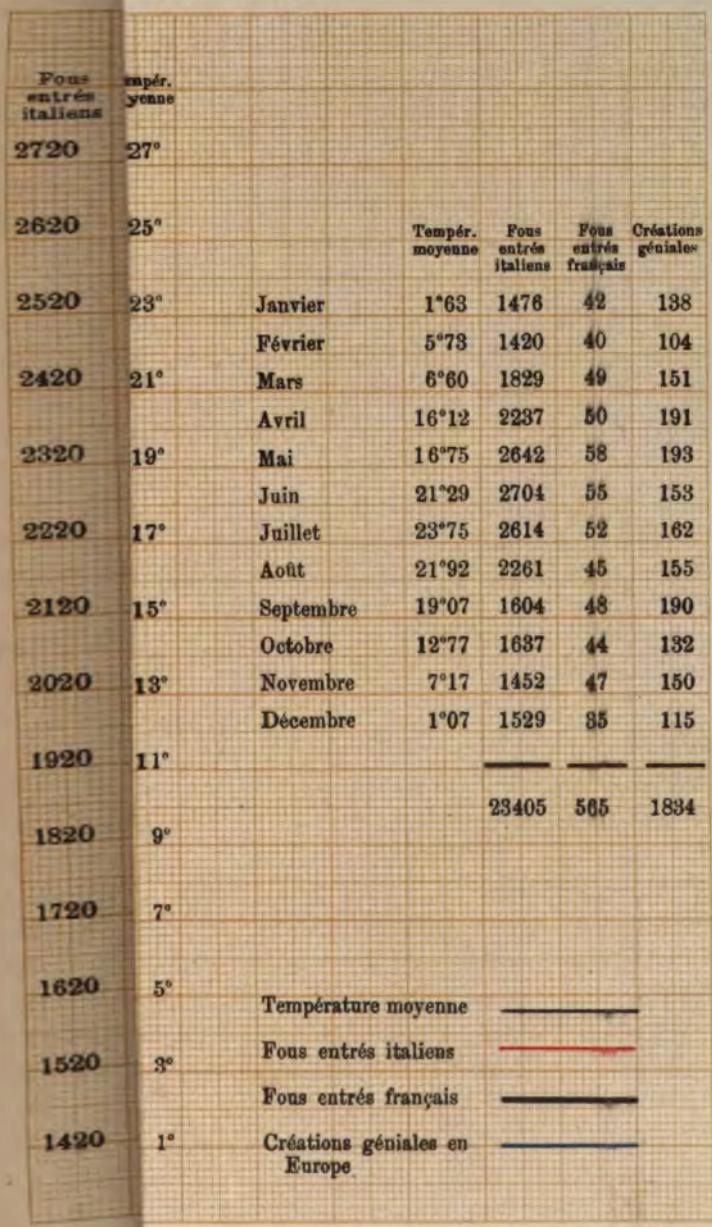
1817; 13 avril: « Excité ». — 7 mai: « Je travaille sur Condillac ». — 10, 18 juillet: « Activité merveilleuse ». — 12 octobre: « Je suis transformé; la pensée tourne au vulgaire, à la niaiserie ». — 22, 23, 25 novembre: « Agitation stérile. Altération de toutes mes facultés mentales ».

1818; 1r avril: « Vent du nord. Je suis ennuyé, triste, souffrant, fat ».

1820; 31 mars: « À cette époque de l'année il m'arrive toujours que le corps, autant que l'esprit, sont lourds; j'ai la conscience de ma dégradation ». — « En mai je suis encore triste, en avril je travaille; — le 5 décembre le temps est doux et humide et affaiblit toutes mes facultés ».

1821; mai: « Pendant tout ce mois je suis triste et je cède aux causes externes comme une marionette ». — 21 octobre: « Je me sents renaître; je revenais au travail, mais le temps a changé, le vent tourne maintenant au sud, il souffle avec force et je suis un autre homme; je me trouve inerte, dégoûté du travail, porté aux idées tristes et mélancoliques et à toutes ces fantastiqueries qui me furent toujours funestes ».

is — et de 1834 créations géniales
e (*pag. 134-148*).



Alfieri écrivait : « Je me compare à un baromètre. J'ai toujours éprouvé plus ou moins une grande facilité à composer, suivant la pésanteur de l'atmosphère : une stupidité absolue quand soufflent les grands vents des solstices et des équinoxes, une pénétration infiniment moins grande le soir que le matin, une plus grande aptitude à l'invention dans l'extrême hiver et l'extrême été que dans les saisons intermédiaires : tout cela m'a rendu modeste et m'a pleinement convaincu qu'à de tels moments la puissance d'agir autrement est presque indépendante de moi-même ».

Les phases de sa vie intellectuelle (écrit Monod de Michelet) suivaient le mouvement des saisons (1).

Nous entrevoyons déjà par là, une influence appréciable de l'état barométrique tout-à-fait comme sur les aliénés.

Chaleur. — Mais l'action thermométrique apparait bien plus claire et plus évidente.

Napoléon, qui définissait l'homme « un produit de l'atmosphère physique et de l'atmosphère morale », Napoléon, que le moindre vent faisait souffrir, aimait la chaleur, au point de faire allumer du feu même pendant le mois de juillet; Voltaire et Buffon faisaient chauffer leur cabinet de travail en toute saison; Rousseau disait que l'action du soleil pendant la canicule l'aidait à composer et il en laissait tomber sur sa tête les rayons ardents en plein midi.

Byron écrivait : « Je crains le froid autant qu'une gazelle ».

Heine écrivait dans une de ses lettres : « Il tonne, il neige; j'ai peu de feu dans ma cheminée : aussi ma lettre est bien froide ».

Spallanzani, aux îles Éoliennes, se trouvait capable d'étudier trois fois plus que dans les brouillards de Pavie (2).

(1) *Revue Bleue.* 1888, n. 9.
(2) *Viaggio in Sicilia*, tomo 7°.

Leopardi avoue dans ses Lettres: « Ma complexion est ennemie du froid. J'attends et j'invoque le règne d'Ormuzd ».

Giusti écrivait, au printemps: « C'est que l'inspiration, la verve, recommence à me sourire... si le printemps m'aide, comme pour tout le reste (1) ».

Paisiello ne composait qu'enveloppé dans six couvertures pendant l'été et dans neuf pendant l'hiver (2); on raconte le même fait de Varillas, Méry et Arnaud.

Sylvester écrit dans la *Nature:* « Le 23 septembre passé, j'étais à bord de l'*Invicta;* et sous le rayonnement génial et vivifiant d'un soleil bienfaisant et intense, le moyen de résoudre une équation à quantité multiple, jaillit dans mon esprit, et j'y parvins sans plume ni crayon ».

Lesage, dans sa vieillesse, s'animait à mesure que le soleil s'avançait sur le méridien et reprenait peu à peu avec sa gaieté, sa puissance d'imagination: au déclin du jour, l'activité de son esprit diminuait graduellement jusqu'au moment où il tombait dans une léthargie qui se prolongeait jusqu'au lendemain (3).

Giordani ne pouvait composer qu'au soleil ou avec une abondante lumière et une forte chaleur (4).

Foscolo écrivait en novembre: « Je me tiens près du feu: mes amis s'en moquent, mais je m'efforce de donner à mes membres la chaleur que mon cœur concentre et sublime intérieurement (5) ». Et en décembre: « Mon infirmité naturelle, qui est la peur du froid, m'a contraint à vivre près du feu, et le feu m'a enflammé les paupières ».

Milton avouait, dans ses élégies latines, que sa muse était inféconde en hiver. Il ne pouvait écrire que pendant

(1) *Epistolario.* 1878.
(2) Réveillé-Parise. Ouvrage cité.
(3) Réveillé-Parise. Ouvrage cité. p. 352-355.
(4) Giussani. *Vita di Pietro Giordani*, p. 188.
(5) *Epistolario,* p. 395, 1.

l'équinoxe de printemps et l'équinoxe d'automne : — dans une lettre, il se plaint du froid de 1678 et redoute qu'en se prolongeant il ne mette obstacle au libre développement de son imagination. Johnson (1) qui nous rapporte ce fait, peut être cru sur parole, lui à qui la fantaisie ne souriait guère, et qui ne possédait que la froide et tranquille intelligence du critique : aussi nous donne-t-il de ce fait cette appréciation hargneuse, que « tout cela devait être un produit d'excentricité de caractère, puisque lui, Johnson, n'avait jamais subi aucun effet des variations climatériques ».

Salvator Rosa se moquait, dans sa jeunesse, des prétendues influences météoriques sur la création géniale. Lady Morgan en fait la remarque dans sa *Vie* (2) : mais, avec la vieillesse, il était devenu incapable de penser et presque de vivre, sinon avec la chaleur printanière : dans ses dernières années, il ne peignait plus que pendant le printemps.

Quand on lit la *Correspondance de Schiller avec Gœthe* on est frappé de la singulière influence, que le doux et grand poète, à l'imagination si délicate, attribuait aux phénomènes météoriques sur son génie. « Pour moi, écrit-il en novémbre 1817, pendant ces tristes journées, sous ce ciel de plomb, j'ai besoin de toute mon élasticité pour me sentir vivant et je ne me sens pas encore capable d'un travail sérieux ».

Et en décembre : « Je me remets au travail, mais le temps est si lourd qu'il m'est impossible de conserver la clarté de l'âme ». En juillet 1818, au contraire : « grâce au beau temps, dit-il, je me porte mieux ; l'inspiration lyrique, qui obéit moins encore que toutes les autres à la volonté, ne tarde pas à venir ». — En décembre de cette même année, il recommence à se plaindre de ce que la nécessité d'achever son *Wallenstein* coïncide malheureusement avec une époque

(1) *Milton's Life*. 1804.
(2) *Vita di Salvator Rosa*, vol. II.

défavorable de l'année, pendant laquelle « je suis forcé, dit-il, de faire tous les efforts pour conserver la netteté de mon esprit ». — Enfin en mai 1799 il écrit : « J'espère avancer dans mon travail, si le temps continue à être beau ».

Tous ces exemples nous permettent de soupçonner, avec quelque fondement, que la chaleur, sauf de bien rares exceptions, aide aux productions du génie, comme elle aide à la végétation, comme elle ne contribue, hélas! que trop, aux excitations de la manie.

Si les historiens, — qui ont gaspillé autant de temps et de volumes à nous détailler minutieusement les entreprises plus éhontées des rois, — si ces historiens auraient bien voulu rechercher, avec le même soin, l'époque mémorable où une grande découverte et un chef-d'œuvre de l'art furent conçus, ils auraient, sans doute, constaté que les mois et les jours les plus chauds ont toujours été les plus féconds pour le génie, comme ils le sont pour l'universe nature.

Voyons, s'il est possible, d'évoquer des preuves plus précises de cette influence qui parait être aussi peu soupçonnée.

Dante composa son premier sonnet le 15 juin 1282 et en printemps de 1300 il écrivit la *Vita nuova;* le 3 avril il commença son grand poème (1).

Darwin eut d'abord en mars, puis en juin, les premières idées de son grand ouvrage (2).

Pétrarque conçut l'*Afrique* en mars 1338.

La grande fresque de Michel-Ange, cette œuvre qu'un juge bien compétent, Cellini, considérait comme le plus merveilleux de ses chefs-d'œuvre, fut imaginée et exécutée d'avril à juillet 1506.

Manzoni dicta le *Cinq mai* en été.

Le grand poème de Milton fut conçu au printemps.

(1) Lebin. *Sur l'époque de la composition de la Vita nuova*, p. 28.
(2) *Lettres* et *Vie*, I, p. 51.

Une des plus belles pages de Michelet, celle sur le *Jour des Morts* dans *La Sorcière* a été conçue dans l'avril du 1821 (1).

Les *Grâces* de Foscolo furent, en grande partie, composées en juin 1813 et en juillet 1814, l'*Ajax* en février, les *Richardes* en août (2).

Sterne, en janvier, commença le *Tristan*, en avril le premier de ses sermons, en mai le sermon célèbre sur les *Erreurs de la conscience* (3).

Le *Candelaio* fut composé par Giordano Bruno en juillet, et l'auteur, dans sa spirituelle dédicace, l'attribue précisement « à l'effet des jours cuisants et de ces heures plus chaudes qu'on appelle caniculaires ».

Tancrède fut composé par Voltaire en août.

Byron écrivit en septembre le quatrième chant du *Pèlerinage*, en juin la *Prophétie de Dante;* en Suisse, pendant l'été, il composa le *Prisonnier de Chillon, les Ténèbres, le Rêve.*

À propos du *Gingillino* et de *Prêtre Pero:* « Voilà, écrit Giusti, les deux seuls feuillets que le mois d'avril aie fait sortir de ma tête après quatorze mois d'oisiveté ».

Schiller, d'après ses lettres à Gœthe, conçut en automne le *Don Carlos* et le *Wallenstein* ainsi que la *Conjuration des Fiesques* et *Guillaume Tell;* en septembre le *Camp de Wallenstein* et les *Lettres esthétiques;* en hiver, il concevait la *Louise Müller;* en juin la *Fiancée de Corinthe, Dieu,* la *Bayadère, Le Magicien, Le Plongeur, Le Gant, L'Anneau de Polycrate, Les Grues* et *Le chant de Nadodexis;* en juillet *Jeanne d'Arc* (4).

Gœthe composât en automne trois pièces lyriques; en avril *Werther* et *Le Collecteur;* en mai *Le Chercheur de trésors*, les *Strophes, Mignon,* une autre poésie lyrique; en

(1) J. Michelet. *Mon journal.* 1886, p. 195.
(2) *Epistolario.*
(3) Stoffer. *Vie de Sterne.* Paris, 1870.
(4) *Schiller's Briefe.* 1874.

juin et en juillet le *Cellini*, l'*Alexis*, l'*Euphrosine*, les *tamorphoses des plantes* et *Le Parnase;* en hiver le *Xé* l'*Hermann et Dorothée*, *Le Divan* et *La Fille Natuor;* d les premiers jours de mars 1788, qui, écrivait-il, pour comptèrent plus qu'un mois entier, outre de nombreu poésies il dicta le dénouement de *Faust* (1).

L'hymne de Salornos *À la liberté* fut écrit en mai.

Rossini composa la *Sémiramide* presque entièrement en vrier, et en novembre la dernière partie du *Stabat Mater*

Mozart dicta en octobre le *Mithridate*. — Beethowen, février, sa neuvième symphonie (3).

Donizetti composa la *Lucie de Lamermoor*, peut-être, tièrement en septembre; dans tous les cas, le fameux m ceau « *Tu che a Dio spiegasti l'ali* », date de cette époq en automne la *Fille du Régiment;* au printemps la *Li de Chamounix;* en été la *Rita;* en hiver le *Don Pasqual* le *Miséréré* (4).

Wagner composa le *Vaisseau Fantôme* dans le printe de 1841.

Canova modela sa première œuvre, *Orphée et Eurya* en octobre (5).

La *Piété* fut conçue par Michel-Ange entre septembr octobre 1498; il dessina la *Librairie* en décembre; fi modèle en bois du tombeau de Jules II en août (6).

Léonard de Vinci eut l'idée de la statue équestre Sforza et commença son livre, *De la lumière et des oml* le 23 avril 1490; on trouve en effet dans son manus autographe ces mots : « le 23 avril 1492, j'ai commenc

(1) *Aus meinen leben.*

(2) Zanolini. *Rossini.* 1876.

(3) Clément. *Les Musiciens célèbres*, Paris, 1878.

(4) Alborghetti. *Vita di Donizetti.* 1876.

(5) D'Este. *Memorie su Canova.* 1864.

(6) Gotti. *Vita di Michelangelo.* Firenze, 1875. — Milanesi. *Lettere di chelangelo.* Firenze, 1875.

livre et recommencé le cheval ». Le 2 juillet 1491, il dessina le pavillon du Bain de la Duchesse, le 3 mars 1509 il projéta le canal, dit de Saint Cristophe, entre Milan et le Tessin (1).

La première idée de la découverte de l'Amérique vint à Colomb entre les mois de mai et juin en 1474, pendant qu'il cherchait un passage à l'ovest pour l'Inde (2).

Galilée découvrit en même temps que Scheiner (3) peut-être avant lui, les taches du soleil, au mois d'avril 1611; en décembre 1610, et même en septembre (puisqu'il parle de son observation comme ayant été faite trois mois auparavant), il découvrit l'analogie qui existe entre les phases de Vénus et les phases de la Lune; en mai 1609 il inventa le télescope (4); en juillet 1610 il découvrit ces deux éoiles qu'on trouva ensuite être les points plus lumineux de l'anneau de Saturne, et il résuma cette découverte, suivant son habitude, dans le vers:

« *Altissimum planetam tergeminum observavi* ».

En janvier, il trouva les satellites de Jupiter: en novembre 1602, l'isochronisme des oscillations du pendule (5).

Kepler, en mai 1618, découvrit la loi qui porte son nom; la découverte de Zucchi sur Jupiter eut lieu en mai, celle de Tycho-Brahé en novembre. Fabricius en août 1546 découvrit la première étoile périodiquement changeante.

(1) Amoretti. *Memorie storiche sulla vita e gli studi di Leonardo da Vinci*. Milano, 1874.

(2) W. Irving. *Hist. de la vie de Colomb*, p. 819, t. 1. — Roselly de Lorgue. *Vie de Colomb*. 1857.

(3) Suivant Secchi (*Soleil*, 1875, C.), Scheiner aurait néammoins précédé Galilée et aurait été lui-même devancé par Fabrice, mais la découverte de ce dernier n'aurait été connue que plus tard.

(4) Galiléo. *Opere*, vol. 1, p. 69.

(5) Arago. *Œuvres*. 1851.

En octobre et avril (1666-1667) Cassini découvrit les taches qui indiquaient la rotation de Vénus, et en octobre, décembre, mars (1671-1672-1684) quatre satellites de Saturne. — Herschel en découvrit deux en mars 1789.

En juin 1631 Evelius conçut la première idée d'une sélénographie (1).

Un satellite de Saturne fut découvert par Huygiens le 25 mars 1665, un autre par Dawes et Bond, pendant la nuit du 19 septembre 1848. Deux satellites d'Uranus furent aperçus par Herschel en 1787: l'un d'eux, considéré comme douteux par Herschel, fut retrouvé par Struve et Lassel en octobre 1847; le dernier, Ariel fut découvert par Lassel le 14 septembre 1847, qui aperçut aussi, pour la première fois, le satellite de Neptune dans la nuit du 8 juillet 1847 (2).

Herschel aperçut Uranus en mars 1781 (3), et en avril observa les volcans de la lune.

Bradley découvrit, en septembre 1728, la loi de l'aberration.

Les belles observations de Vico et Enke (1735-1738) sur Saturne eurent lieu en mars et en avril.

Parmi les comètes trouvées par Gambard, trois se présentèrent en juillet, deux en mars et en mai, une en janvier, avril, juin, août, octobre, décembre (4).

Les trois dernières comètes découvertes en 1877 furent aperçues en octobre, février et septembre; en août Hall observa les satellites de Mars.

La découverte de Schiapparelli sur les étoiles tombantes date du mois d'août 1866.

Nous lisons dans le *Journal de Malpighi*, qu'il fit en juillet ses belles découvertes sur les glandes surrenales et

(1) Hœfer. Ouvrage cité.
(2) Herschel. *Outlines of Astronomy*. 1874.
(3) Montucla. *Histoire des mathématiques*. 1799-1802.
(4) Arago. *Notices biographiques*. 1855.

en juin celles sur les glandes conglobées. Il est curieux de voir, à de certaines années, prédominer un mois, par exemple, janvier en 1788 et 1790, juin en 1771, pendant lequel il fit treize découvertes (1).

La première idée du baromètre vint à Torricelli en mai 1645, comme on le voit par ses *Lettres à Ricci* du 11 juin, en mars 1644 il avait fait la découverte, en ce moment-là capitale, du moyen meilleur de construire les verres pour lunettes.

Les premières expériences de Pascal sur l'équilibre des liquides furent exécutées en septembre 1645 (2).

En mars 1752 Franklin commençait ses expériences sur les paratonnerres, et les terminait en septembre.

Gœthe déclare que c'est en mai qu'il a eu les idées plus originales de sa théorie sur les couleurs, et qu'en juin il a conçu ses belles expériences sur les plantes (3).

Alexandre Volta inventa la *pile électrique* au commencement de l'hiver 1799-1800; comme il transmit la nouvelle de sa découverte à la Société Royale de Londres le 20 mars 1800, on croit généralement que cette invention eut lieu vers le printemps, mais c'est une erreur. Au printemps de 1775, il inventa l'électrophore. Dans les premiers jours de novembre 1784, il découvrit la production de l'hydrogène dans les fermentations organiques, et en automne 1776, son pistolet à hydrogène, que les biographes, pour une raison analogue à celle qui est invoquée pour la pile, placent au printemps de 1767. Il eut au commencement de l'hiver de 1776-1777 l'idée de la lampe perpétuelle, transformée plus tard en allumeur électrique; il réalisa son projet pendant l'été suivant. L'invention de l'eudiomètre se rattache à cette découverte et date de la même

(1) *Atti della vita di Malpighi*. 1774.
(2) Hoefer. *Histoire de la Chimie*. 1869.
(3) *Briefen an Schiller*. 1865.

année; elle eut lieu en effet au printemps, au voisinage de mai. En avril de la même année 1777, Volta envoya au professeur Barletta la fameuse lettre, conservée à l'Institut Lombard, dans laquelle est préconisé le télégraphe électrique. Au printemps de 1788 il construisit son grand Conducteur à bâtons argentés; cette invention fut publiée en août.

Louis Brugnatelli imagina la *galvanoplastique* en novembre 1806, comme le prouve une lettre que l'avocat Zanino Volta trouva dans la correspondance de son aïeul, et j'en prend note d'autant plus, qu'en général, on assigne cette invention à Jacobi, à Spencer, ou à De la Rive, qui ont eu le mérite de la perfectionner dans le 1825 et 1840.

Nicholson trouva, au moyen de la pile voltaïque, l'oxidation des métaux pendant l'été du 1800.

De l'examen des manuscrits de Galvani, il ressort que ses études sur l'air intestinal commencèrent en décembre 1713. Ses premières études sur l'action de l'électricité atmosphérique sur les nerfs des animaux à sang froid, furent entreprises, ainsi qu'il l'écrit lui-même, « à l'heure 20e du 26 avril 1776 ». En septembre 1785 il étudia l'électricité unie à la bile; en septembre 1786, il commença ses expériences sur les contractions des grenouliles, sans l'intermédiaire de l'électricité, par l'arc conducteur, d'où l'origine du galvanisme. En novembre 1780, il initiait ses expériences sur les contractions des grenouilles par l'électricité artificielle (1).

Nous voyons par les manuscrits de Lagrange, publiés dernièrement par Boncompagni, qu'il eut la première idée du calcul des variations le 12 juin 1755; le 19 mai 1756 il conçut la *Mécanique analitique;* en novembre 1759, il trouva une solution du problème des cordes vibrantes (2).

(1) Gherardi. *Rapporti sui manoscritti di Galvani.* 1839.

(2) Schiapparelli. *Intorno alcune lettere inedite di Lagrangia.* 1877.

Des manuscrits de Spallanzani, que j'ai pu examiner à la Bibliothèque comunale de Reggio, il résulte que les expériences sur les moisissures commencèrent le 26 septembre 1770. Le 8 mai 1780, Spallanzani projeta, pour employer ses propres expressions, « l'étude sur les animaux qui s'engourdissent par l'action du froid »; en avril et mai 1776, il découvrit certains animalcules résidant avant la fécondation même, dans la femelle (parthénogénèse).

Le 2 avril 1780 fut la journée la plus riche en expériences, ou pour mieux dire en déductions au sujet de l'*ovulation*. « Il reste établi, (écrivit-il de sa propre main, ce jour même, après avoir fait 43 expériences) que les œufs ne sont pas fécondés dans la matrice; que le sperme après l'émission est propre à la fécondation, pendant un temps donné; que le suc vésciculaire féconde autant que le sperme; que le vin et le vinaigre sont contraires à la fécondation ».

« L'impatience (continue ce curieux manuscrit qui nous fait assister à la véritable incubation de ces admirables expériences), ne me permet point d'en tirer quelque autre corollaire ».

Le 7 mai 1780, il avait découvert qu'une quantité infiniment petite de semence suffit à la fécondation.

Une lettre à Bonnet nous montre que Spallanzani eut, pendant le printemps de 1771, l'idée d'étudier l'action du cœur sur la circulation. En mars 1773, il entreprenait ses études sur les rotifères, et on trouve dans ses manuscrits, à la date de mai 1781, un plan de 161 nouvelles expériences sur la fécondation artificielle des grenouilles.

Les manuscrits de Leibnitz nous apprennent qu'il employa pour la première fois, le 29 octobre 1675, les signes d'intégration au lieu des notations de Cavalieri alors en usage (1).

(1) Gerhardt. *Le second centenaire de la découverte de l'algoritme de l'analyse supérieure par Leibnitz, dans les Monats Bericht der K. Preuss. Akad. der Wiss.* 1875.

En février, Géoffroy Saint-Hilaire, eut ses premières idées sur l'omologie des organismes.

Davy découvrit l'iode en décembre et l'action du protoxyde d'azote en avril 1797 (1).

Humboldt fit ses premières observations sur l'aiguille magnétique en novembre 1796; en mars 1793, il observa l'irritabilité de la fibre organique (2).

Les prolégomènes du *Cosmos* furent dictés en octobre (3).

En juillet 1801, Gay-Lussac découvrit l'acide fluorique dans les arêtes des poissons; il termina en juillet l'analyse de l'alun (4).

En septembre 1876, Jackson appliqua l'éther sulfurique à la chirurgie hypnotique.

En octobre 1840, Armstrong inventa la première machine hydro-électrique (5).

Matteucci fit ses expériences sur le galvanoscope en juillet 1830; sur les torpilles pendant le printemps de 1876; sur les muscles électro-moteurs en juillet 1837; sur la décomposition des acides en mai 1835; il détermina en mai 1837 l'influence de l'électricité sur les phénomènes météoriques; en juin 1833, il termina ses expériences sur la chaleur et le magnétisme (6).

Le lecteur, qui a eu la patience de suivre jusqu'au bout cet ennuyeux catalogue, aura pu se convaincre que beaucoup d'hommes de génie ont comme une chronologie spécifique, c'est-à-dire une tendance à réaliser leurs plus nombreuses observations, à accomplir leurs plus belles découvertes, ou leurs meilleures productions esthétiques, à une saison donnée, ou à un mois plutôt qu'à d'autres: Spallan-

(1) Figuier. *Histoire des découvertes*. 1861.
(2) Humboldt. *Correspondance*. Paris, 1868.
(3) *Lettres de Humboldt à Varnhagen*.
(4) Arago. *Notices biographiques*. 1855.
(5) Whewell. *Hist. of the inductive science*. Londres, 1857.
(6) N. Bianchi. *Vita di Matteucci*. Firenze, 1874.

zani au printemps, Giusti et Arcangeli en mars, Lamartine en août, Carcano, Byron et Alfieri en septembre, Malpighi, Schiller en juin et juillet, Hugo en mai, Béranger en janvier, Belli en novembre, Milli en avril, Volta entre novembre et décembre, Galvani en avril, Gambard en juillet, Peters en août, Luther en mars et avril, Watson en septembre.

Une sorte de chronologie spécifique plus générale, et comme un calendrier intellectuel, nous est fourni par les différentes productions intellectuelles réunies : travaux esthétiques, de poésie, de musique, de sculpture; découvertes dans les sciences naturelles, etc., des quelles nous sommes parvenus à recueillir l'époque exacte de la première conception. On peut en juger par le tableau suivant :

Mois	Travaux littéraires et artistiques	Découvertes astronomiques (1)	Inventions physiques, chimiques et mathématiqu.	TOTAL
Janvier . . .	101	37	—	138
Février . . .	82	21	1	104
Mars	104	45	5	154
Avril	135	52	5	192
Mai	149	35	9	193
Juin	125	24	5	154
Juillet	105	52	5	162
Août	113	42	—	155
Septembre . .	138	47	5	190
Octobre . . .	83	45	4	132
Novembre . .	103	42	5	150
Décembre . .	86	27	2	115

(1) Le catalogue des petites planètes a été tiré de l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, (Paris, 1877-78); la liste des comètes a été empruntée à Carl dans le *Repertorium der Cometers Astronomie* (Munich, 1864).

Il commence par la comète découverte par Evelius en 1672 et se termine par la comète aperçue par Donati le 23 juillet 1864; on a exclu celles de Gambart déjà énumérées à part.

Pour rester dans des conditions analogues à celles des petites planètes on a omis toutes les comètes pour lesquelles Carl ne signale point avec précision l'auteur de la découverte. Ainsi que celles qui étaient atten-

On remarque de suite que le mois le plus favorable aux créations esthétiques est le mois de mai; viennent ensuite septembre et avril; le minimum est présenté par les mois de février, octobre et décembre.

Le même fait s'observe partiellement pour les découvertes astronomiques: mais ici prédominent avril et juillet, pendant que pour les découvertes physiques, aussi que pour les créations esthétiques, ce sont les mois de mai, d'avril et de septembre qui l'emportent sur tous les autres.

Ainsi, l'avantage est aux mois des premières chaleurs bien plus qu'aux mois des grandes chaleurs tout-à-fait comme pour les fous (voir Planche III); de même les mois dans lesquels se produisent des variations barométriques, l'emportent sur les mois très chauds ou très froids.

Saisons. Si nous groupons maintenant toutes ces données *suivant les saisons,* ce qui nous permettra de les compléter par d'autres, pour lesquelles l'indication du mois nous faisait défaut, nous trouverons que les créations artistiques et littéraires nous donnent le maximum

au printemps	388
vient ensuite l'été	347
et l'automne	335
enfin le minimum nous est donné par l'hiver	280

La plupart des grandes découvertes physiques, chimiques et mathématiques eurent lieu

dues, d'après des calculs antérieurs, ou aperçues à l'œil nu par des populations. On a pourtant compris dans ce catalogue toutes celles qui ont été découvertes presque simultanément par plusieurs observateurs, à l'insu l'un de l'autre; car il ne s'agit point ici d'une question de priorité, mais du moment psychologique de la découverte.

Trois comètes enregistrées sous les mois de février, mai et décembre, ont été découvertes dans les terres équatoriales de l'hémisphère sud; elles devraient donc, par rapport à l'influence thermique, être enregistrées pour les mois d'août, novembre et juin, et il en a été tenu compte, dans le calcul par saisons.

au printemps 22
l'automne vient ensuite 15
on en compte très peu en été 10
et encore moins en hiver 5

Les découvertes astronomiques ont été séparées par nous des découvertes physiques, etc., parce que le moment de leur production est moins douteux et pour cela plus important. Nous en remarquons :

en automne 135
au printemps 131
un peu moins en été 120
elles diminuent considérablement en hiver 83

Prises dans leur ensemble cependant, nous trouvons une prédominance évidente, pour ces 1871 grandes créations

du printemps 541 — et de l'automne . . 485
sur l'été . 477 — et plus encore sur l'hiver 368

Il est donc évident que les premiers mois chauds ont, dans les œuvres du génie, comme dans toute la création organique, une prédominance absolue : et il faut remarquer qu'ils l'ont aussi, bien que la question ne puisse pas être exactement résolue, à cause de la pauvreté des données, pour la qualité. On sait que la découverte de l'Amérique fut conçue au printemps ; il en est de même de la découverte du baromètre, du galvanisme, du télescope, des paratonnerres. Dans cette même saison, Michel-Ange eut l'idée de sa grande fresque, Dante conçut la *Divine Comédie,* Léonard de Vinci son livre sur *La Lumière,* Gœthe son *Faust;* au printemps enfin Kepler découvrit la loi des aires, Milton conçut son grand poème, Darwin son grand système, et Wagner le *Vaisseau Fantôme.*

De plus, dans le petit nombre de cas où l'on peut suivre, jour par jour, les traces des travaux des grands hommes,

on voit la plus grande activité prédominer dans les mois chauds et s'affaiblir dans les mois froids. Ainsi dans le *Diario* de Spallanzani, conservé à la Bibliothèque de Reggio, et particulièrement pendant les années 1777-78-80-81, alors qu'il entreprenait ses recherches sur les moisissures, sur la digestion et sur la fécondation, j'ai trouvé

50	jours d'observations utiles	en	mars
65	»	»	avril
143	»	»	mai
41	»	»	juin
33	»	»	août
24	»	»	en septembre

Alors qu'elles se réduisent à

17	jours d'observations	en	décembre
10	»	»	novembre
18	»	»	janvier
17	»	»	juillet
2	»	»	février

Si nous dépouillons le journal si curieux, rédigé sur ses propres observations, jour par jour pendant 34 ans, par Malpighi, et si nous les groupons par mois, nous voyons encore prédominer pour la richesse des nouvelles découvertes:

les mois de	Juillet .	avec	71	journées
»	Juin . .	»	61	»
»	Octobre	»	42	»
»	Janvier .	»	40	»
»	Septembre	»	34	»
»	Avril .	»	33	»
»	Mars . .	»	31	»
»	Août . .	»	28	»
»	Novembre	»	20	»
»	Décembre	»	13	»

Sur 436 observations nouvelles, 81 à peine, c'est-à-dire moins de 1/5, appartiennent aux mois froids (1).

On voit par les manuscrits de Galvani, examinés par Gherardi, qu'il avait achevé

en avril	1772	son travail	sur	l'irritabilité,
»	1777	»	»	les mouvements musculaires,
»	1777	»	»	la structure de l'oreille,
»	1772	»	»	l'os du tympan,
»	1776	»	»	l'organe de l'ouïe,
en mars	1781	»	»	la cataracte,
en janv.	1774	»	»	l'hygiène de la vue.

Il semble en résulter une prédominance remarquable pour le mois d'avril, quoique le fait soit moins sûr que pour les deux cas précédents.

Je songe ici à toutes les objections qui pourront se dresser contre de telles conclusions; la pauvreté des données, leur incertitude, la témérité de faire rentrer dans le cercle étroit de la statistique, et à unir dans la même somme les sublimes phénomènes de la création intellectuelle, qui paraitraient les moins susceptibles de calcul et de comparaison.

De telles objections auront surtout de l'importance pour cette école qui prétend borner la statistique à l'étalage de gros chiffres, qui préfère souvent la quantité à la qualité, et qui écarte, *à priori*, — à l'aide d'une éviction préalable, — tout raisonnement sur ses données, comme si les chiffres n'étaient pas des faits soumis, de même que tous les autres, à la synthèse, comme s'ils avaient quelque qualité par eux-mêmes, tandis qu'en réalité ils n'ont de valeur que s'ils sont susceptibles de fournir des matériaux au penseur.

Ces 1871 données, quoique trop minces, sont, dans tous les cas, préférables à de simples hypothèses ou aux aveux isolés des auteurs, d'autant plus qu'elles sont avec eux dans

(1) *Della vita e delle opere di Malpighi*. Bologna, 1774.

un parallélisme absolu. On pourra donc y voir, sinon une preuve irrécusable, tout au moins un encouragement vers une nouvelle série de fécondes recherches psycho-météoriques.

D'ailleurs : les créations géniales ne pourraient jamais être assez considérables pour former de grosses colonnes numériques.

Il est très-vrai, cependant, que pour beaucoup d'entre elles, la coïncidence chronologique se lie à des circonstances accidentelles, qui paraissent entièrement indépendantes de notre état psychique. Ainsi les naturalistes ont une plus grande facilité d'observation et d'expérimentation dans les mois chauds; ainsi, la longueur et l'égalité des nuits équinoxiales, la difficulté d'examen dans les jours brumeux, l'ennui et le malaise éprouvés dans les jours trop froids ou trop chauds, entrent, pour une grande part, dans la prédominance des découvertes au printemps et en automne.

Toutefois ces circonstances seules ne sont pas décisives; nous en serons persuadés sans peine, si nous remarquons, que, par exemple, en ce qui regarde les anatomistes, les cadavres abondent dans toutes les saisons, et principalement dans les saisons froides; que les nuits d'hiver longues et claires, dans lesquelles l'influence de la réfraction est bien moindre, devraient être favorables aux astronomes des climats tempérées, à l'égal des tièdes nuits d'été des climats du nord, qui nous donnent, pourtant, le plus grand nombre des découvertes astronomiques, et où la chaleur est modérée.

Et qui ne sait, d'ailleurs, que des circonstances accidentelles influent même sur ces phénomènes de mort, d'assassinats, de naissances, que la statistique considère de plus près?

Si pourtant tous ces phénomènes nous conduisent à un résultat identique, ce fait ne peut tenir qu'à une cause semblable, commune à tous et qui, évidemment, ne peut être

que l'influence météorique qu'on peut bien embrasser d'emblée dans la Planche III.

J'ai cru pouvoir grouper ensemble les créations esthétiques et les inventions scientifiques parce qu'elles se trouvent associées par ce moment d'excitation psychique et d'extrême sensibilité, qui rapproche les faits les plus éloignés et les plus disparates, qui ravive les douteux; ce moment en somme, qui féconde et qui a été justement appelé générateur, dans lequel savants et poètes se trouvent plus rapprochés qu'on ne le croit.

Quelle imagination audacieuse, inventive, n'entrevoit-on pas dans les expériences de Spallanzani, dans les premières tentatives d'Herschel, et dans les deux grandes découvertes de Schiapparelli et de Leverrier, nées d'une hypothèse que le calcul et l'observation transformèrent en axiomes? — Littrow, parlant de la découverte de Vesta, note qu'elle n'a point été l'effet du hasard, ni du seul génie, mais du génie favorisé par le hasard (1). L'étoile découverte par Piazzi avait été naguère entrevue par Zacch, mais ce dernier ayant moins de génie que Piazzi, ou à ce moment-là moins de pénétration, n'attacha aucune importance à son observation. La découverte des tâches solaires ne demandait que du temps, de la patience ou du bonheur, écrit Secchi (2), mais il fallait du génie pour découvrir la véritable théorie.

Que de savants physiciens, observe Arago, navigant le long d'un fleuve ont du observer le rolétement de la banderole sur le mât de la barque, sans découvrir cependant, comme Bradley, la loi des aberrations.

Et combien d'artistes, pourrait-on ajouter, ont du voir de vilaines têtes de portefaix sans concevoir le *Judas* de

(1) Arago.
(2) *Soleil*, p. 7.

Léonard de Vinci, ou des oranges sans créer la cavatine du *Don Juan* de Mozart!

Il est cependant une dernière objection qui semble plus sérieuse. — Presque toutes les grandes créations intellectuelles, toutes les découvertes de la physique moderne seraient le résultat d'une série de lentes et continuelles méditations du savant, et même de ceux qui les ont précédés. Elles formeraient ainsi comme une compilation, dont il est mal aisée à définir la chronologie, par ce que la date à laquelle nous nous arrêtons indique le moment de l'enfantement, bien plus que l'instant de la conception.

Mais une telle objection ne s'appliquerait pas seulement à notre thèse; on peut dire que presque tous les phénomènes humains, même les plus immédiats, rentrent dans cette catégorie. La fécondation, elle-même, est un phénomène lié à la nutrition de l'être organique et à l'hérédité; la mort et la folie, alors même qu'elles semblent déterminées par des circonstances soudaines ou même accidentelles, sont pourtant en rapport, d'un côté, avec les phénomènes météoriques et d'un autre côté avec les conditions organiques; aussi on pourrait, bien de fois, en arrêter la date précise dès la naissance.

Chapitre II

—

INFLUENCES CLIMATÉRIQUES, MÉTÉOROLOGIQUES ET SOCIALES SUR LA NAISSANCE DES HOMMES DE GÉNIE. — Grands centres. — Races et climats chauds. — Grands maîtres. — Influence orographique. — Influence de la salubrité. — Parallélisme de la stature et du génie. — Explications.

Buckle pense que la majorité des artistes est donnée par les pays volcaniques et qu'il en est tout autrement pour les savants (1).

Dans une très-belle étude, publiée récemment, Jacoby prétend que le plus grand nombre d'esprits supérieurs soit là où la population des villes est plus dense (2).

Il semble impossible de nier que la race, (dans nos pays, par exemple, où les races latines et grecques abondent en grands hommes), les luttes politiques et scientifiques, la richesse, les centres littéraires, n'aient une grande influence sur l'apparition des hommes de génie. Qui pourrait soutenir que les luttes politiques, une liberté excessive, à Athène, Sienne, Florence, n'aient point contribué à mettre au jour, dans les temps anciens, une plus grande puissance de génie qu'à d'autres époques et dans d'autres pays?

Mais pour celui qui se rappelle l'influence prépondérante des phénomènes météoriques sur les créations géniales, il est indubitable qu'un rôle plus important encore doit être réservé aux conditions atmosphériques et climatériques.

(1) Buckle. *Hist. of civiliz.*, I.

(2) Jacoby. *Étude sur la Sélection, etc.* Paris, 1881.

1. *Grands centres. — Races et climats chauds.* — Pour nous en convaincre, il est utile d'étudier la ***distribution*** des grands artistes en Europe, et particulièrement en Italie.

Pour la musique, j'ai utilisé les ouvrages de Fétis (1) et de Clément (2), pour la peinture et la sculpture j'ai eu recours aux deux dictionnaires de Ticozzi (3). En voici les résultats :

Maîtres de musique en Europe :

N. d'ordre	Pays	Nombre	Sur 1 million d'hab.
1.	— Italie	1210	40,7
2.	— Belgique	98	16,7
3.	— Allemagne . . .	650	13,8
4.	— France	405	10,7
5.	— Hollande . . .	31	7,7
6.	— Grèce	15	7,5
7.	— Suisse	20	7,0
8.	— Danemark . . .	14	6,6
9.	— Autriche-Hongrie .	239	6,5
10.	— Angleterre . . .	149	4,6
11.	— Portugal . . .	17	3,6
12.	— Espagne	62	3,5
13.	— Irlande	7	1,4
14.	— Russie	34	0,4
15.	— Suède	9	0,2

Les pays qui ont fourni le plus grand nombre de musiciens après l'Italie seraient le Belgique, l'Allemagne et la France, les pays donc, qui ont une plus grande densité; les plus pauvres en musiciens seraient l'Irlande, la Russie et la Suède, avec une densité très faible ces deux derniers.

(1) *Biographie universelle des musiciens.* Paris, 1868-80.
(2) *Histoire des musiciens célèbres.* Paris, 1878.
(3) *Dizionario dei pittori* (italiani). 1858.

L'influence du climat volcanique et de la race latine n'apparait point très clairement, si l'on songe aux faibles proportions, données par l'Espagne et la Grèce comparées à celles de l'Allemagne.

Pourtant si l'on étudie la répartition des artistes dans les différentes régions (1) de l'Italie, on voit immédiatement se placer au premier rang les endroits les plus chauds et non insulaires; et ensuite l'Émilie et la Vénétie; on voit ressortir notablement la faiblesse du Piémont, de la Marche et de l'Umbrie, et l'absence complète de la Sardaigne. Mais, bien que ces chiffres soient plus considérables, une idée suffisamment claire des influences orographiques ne me parait surtout pouvoir être donnée que par les Départements.

Nous voyons, alors, ressortir d'une manière remarquable, les centres les plus populeux (1), et presque toutes les provinces pourvues de grandes villes, excepté le Piémont, la Sardaigne et la Sicile. Citons Naples, Rome, Venise, Milan,

(1) *Musiciens renommés en Italie:*

Naples	216	Padoue	15	Forli	3
Rome	127	Pise	13	Messine	3
Venise	124	Reggio (Émilie)	12	Rovigo	3
Milan	95	Plaisance	11	Chieti	3
Bologne	91	Sienne	10	Foggia	2
Florence	70	Ravenne	10	Coni	2
Lucques	37	Vicence	10	Pavie	2
Parme	34	Pérouse	9	Masse	2
Gênes	30	Pésaro	9	Térame	2
Turin	27	Alexandrie	8	Siracuse	2
Vérone	24	Trévise	8	Ascoli	2
Brescia	22	Catane	7	Campobasso	2
Mantoue	19	Arezzo	6	Bellune	1
Modène	19	Lecce	6	Catanzaro	1
Crémone	17	Come	5	Avellino	1
Palerme	17	Ancône	5	Potenza	1
Novare	17	Udine	5	Reggio (Calabre)	1
Bergame	16	Macerata	5	Caltanisette	1
Bari	16	Caserte	4	——	
Ferrare	15	Livourne	3		

Bologne, Florence, Lucques, Parme et Gênes; évidemment les pays sains, chauds et maritimes, surtout les endroits élevés; même, cette influence lutte souvent contre celle de la civilisation et des grandes agglomérations. Les grandes villes ont une prédominance dans 7 sur 9. En effet, au second plan, nous voyons apparaître d'autres villes importantes, ou de grands centres maritimes, surtout dans les lieux volcaniques: Palerme, Bari, Catane: et toujours néanmoins les pays montagneux, Bergame, Brescia, Vérone, Vicence, Pérouse, Sienne. Ici l'influence ethnique est peu évidente: seulement les races berbère et sémite ne paraissent point favoriser l'art, surtout dans les endroits les plus chauds; ainsi s'expliquerait la pauvreté de musiciens parmi les Sardes, les Calabrais et les Siciliens.

Au contraire les races greco-romaine et étrusque semblent mieux partagées, d'où la prédominance de Naples, Rome, Lucques et Bologne.

L'action des tremblements de terre, qui suivant Buckle, aurait une si grande part dans la création artistique, est peu apparente. Si Naples et Aversa sont placées au premier rang (ce qu'expliquent assez la race et le climat), il n'en est point de même de la Calabre, qui pourtant fut si affligée par des nombreux tremblements de terre.

Grands maîtres. — Mais ici il faut remarquer que la quantité ne correspond pas toujours à la qualité: il suffit de voir que, pour le nombre, les patries de Bellini et de Rossini paraîtraient être les centres les plus stériles. Pourtant, l'apparition d'un seul grand génie équivaut bien à la naissance d'une centaine de ces médiocrités de l'art, qui composent la foule, mais une foule presque anonyme et bientôt oubliée.

Si l'on tient compte de la proportion des grands compositeurs, on voit que les pays les plus favorisés sont les pays chauds, maritimes, et en particulier Naples; suivent de près Rome, Parme, Milan et Crémone. Ici (pour 3 sur 5) l'influence

de l'agglomération, et celle de l'école viennent en troisième ligne, après celle du climat.

Ainsi, en dépouillant le livre de Clément (1) et celui de Florimo (2) on trouve que sur 118 grands compositeurs, 44, (plus du tiers) appartiennent à l'Italie — et que, parmi ces derniers, 27, plus de la moitié, sont fournis par la Sicile (Scarlatti, Pacini, Bellini) et par Naples et ses environs, en particulier Aversa (Jomelli, Stradella, Piccinni, Leo, Feo, Vinci, Fenaroli, l'inventeur de l'opéra-bouffe, Speranza, Contumaci, Sala, Caffaro, Duni, Sacchini, Carafa, Paisiello, Cimarosa, Zingarelli, Mercadante, Traeta, Durante, les deux Ricci et Petrella. Il faut sans doute en chercher la cause dans l'influence de la race grecque, et du climat tempéré. Des autres 17, quelques-uns appartiennent à la haute Italie: Donizetti, Verdi, Allegri, Frescobaldi, les deux Monteverdi, Salieri, Marcello, Paganini (les 3 derniers appartiennent à la plage maritime), tous les autres viennent de l'Italie centrale: Rome (Palestrina, Clementi), Pérouse et Florence (Spontini, Lulli, Pergolèse) (3).

Si l'on compare, les pays qui ont produit les plus grands compositeurs, et proportionnellement le nombre le plus faible de compositeurs médiocres, on compte Pesaro, Catane, Arezzo, Alexandrie. La coïncidence d'un nombre élevé de médiocrités et de génies musicaux nous est fournie par Naples, Rome, Parme, Florence, Milan, Crémone, Venise; avec une prédominance manifeste des climats chauds, des pays maritimes, de la race gréco-étrusque et des centres populeux (5 sur 7).

Dans la peinture, nous voyons prédominer, aussi bien pour le nombre que pour la célébrité, toutes les grandes

(1) Ouvrage cité.

(2) *La scuola musicale di Napoli*. 1883.

(3) C. Lombroso. *Pensiero e meteore*. 1872. — *Archivio di psichiatria e Antropologia criminale*. Torino, 1880, p. 157 (2e fascicu e).

villes (1), exception faite de la Sardaigne et de l
Milan, Turin, Gênes et Bologne l'emportert pour le
Florence, et, en seconde ligne, Vérone, Naples, R
nise, pour l'un et pour l'autre; encore ici, après
tales, les pays montagneux donnent des chiffres éle
le nombre des peintres. Il suffit de se rappeler
Arezzo, Sienne, Udine, Vérone, Vicence, Rome, B

La même proportion est à peu près observée
sculpteurs et les architectes. On voit cependant a
au premier rang les grands centres civilisés et les
collines, Florence surtout, Milan, Venise, Naple
Sienne, Vérone, Massa et en troisième ligne Arezzo,
Vicence, Bergame, Macerata, Catane et Palerme (1).

En résumé, nous voyons les pays chauds, les gra
tres civilisés, les pays montagneux et maritimes l'
sur tous les autres; il faut aussi faire une part à l'i
de la race étrusque et grecque. Il n'existe point de

(1) *Peintres célèbres en Italie* (voir le 3me et 4me Tableau géo

Bologne	262	Padoue	40	Ancône	
Florence	252	Parme	39	Aléxand	
Venise	138	Vicence	39	Bellune	
Milan	127	Luques	38	Macerat	
Rome	100	Bergame	37	Plaisanc	
Gênes	100	Udine	36	Caserte	
Naples	95	Arezzo	33	Rovigo	
Ferrare	85	Ravenne	30	Palerme	
Vérone	83	Reggio (Émilie)	29	Salerne	
Sienne	73	Pise	29	Lecce	
Pérouse	68	Trévise	24	Coni	
Crémone	65	Ascoli	23	Masse	
Modène	61	Novare	22	Catane	
Pesaro	61	Pavie	20	Livourn	
Brescia	50	Mantoue	19	Aquila	
Turin	46	Forlì	19	Siracus	
Messine	43	Come	17		

(2) V. Tabl. 5 et 6. — La différence pour les peintres est ca
faiblesse numérique d'Udine, et par la supériorité de Catane et

	MUSICIENS	PEINTRES	TOTAL
	(Proportion sur un million d'habitants).		
Teramo	7,8	—	7,8
Abruzzi e Molise	**5,3**	**0,7**	**6,0**
Avellino	2,5	—	2,5
Benevento	—	—	—
Caserta	5,5	8,4	13,9
Napoli	215,7	95,8	311,5
Salerno	—	5,4	5,4
Campania	**76,2**	**35,9**	**112,1**
Bari delle Puglie	23,5	—	23,5
Foggia	5,6	—	5,6
Lecce	10,8	5,4	16,2
Puglie	**15,1**	**1,9**	**17,0**
Basilicata (Potenza)	**1,9**	—	**1,9**
Catanzaro	2,3	—	2,3
Cosenza	—	—	—
Reggio Calabria	2,6	—	2,6
Calabrie	**1,6**	—	**1,6**
Caltanisetta	3,7	—	3,7
Catania	23,1	5,8	28,9
Girgenti	—	—	—
Messina	6,5	93,2	99,7
Palermo	24,3	5,7	30,0
Siracusa	5,8	2,9	8,7
Trapani	—	—	—
Sicilia	**10.2**	**17,0**	**27,2**
Cagliari	—	—	—
Sassari	—	—	—
Sardegna	—	—	—

ITALIE.

constant entre les pays qui ont donné de grands génies, et ceux qui ont donné le plus de génies médiocres, à l'exception de Naples et de Florence. Pour cette dernière il faut considérer l'influence de sa Commune, que l'histoire nous montre comme suscitant et fécondant les forces individuelles: et il faut joindre à cette première cause les dispositions artistiques de la race, et la beauté du climat. Telle était autrefois Athènes. Certes Florence jouit pour la peinture et la sculpture d'une suprématie incontestable; il suffit de rappeler les noms de Donatello, Michel-Ange, Verrocchio, Baldinelli, Cellini, Giotto, Masaccio, Andrea del Sarto, Allori, Bronzino, Frate Angelico.

2. *Influence orographique.* — Après l'influence de la chaleur et des grands centres, vient celle de la pression plus faible de l'air dans les pays de colline et pas trop montagneux.

Cette influence météorique peut seule nous expliquer pourquoi l'on trouve tant de poètes et surtout d'improvisateurs, même parmi les femmes, sur les montagnes de la Toscane et principalement dans les environs de Pistoie, de Buti et dans le Valdontanais. Il suffit de se rappeler la bergère citée par Giuliani dans son livre *Sur la langue parlée en Toscane,* et cette famille Frediani, si curieuse, dans laquelle les pères, les fils et les aïeuls étaient tous poètes: — un de ses membres est encore vivant et compose des vers dignes des grands poètes de l'ancienne Toscane. Cependant, les paysans de la même race, qui habitent la plaine, n'ont, que je sache, rien offert de semblable.

Tous les pays de plaines unies: la Belgique, la Hollande, l'Égipte, ou ceux qui, encaissés entre des montagnes trop élevées, sont affligés, à l'état endémique, de goître et de crétinisme, comme la Suisse et la Savoie, sont dépourvus d'hommes de génie; les pays marécageux en sont encore plus pauvres. Les quelques hommes de génie que la Suisse

compte naquirent lorsque la race eut triomphé de l'influence goitrigène; et même ils sont nés d'émigrés français ou italiens, ainsi que Sismondi, Bonnet, Rousseau, Tronchin, Tissot, De Candolle, Pestalozzi, et Burlamaqui.

Urbin, Pesaro, Forli, Come, Modène ont donné des hommes de génie en plus grand nombre et d'une plus grande renommée que n'en ont produit Pise, Padoue et Pavie, qui sont cependant parmi les meilleures et les plus anciennes villes universitaires de l'Italie. Il suffit de citer Raphaël, Bramante, Rossini, Morgagni, Spallanzani, Muratori, Fallope, Volta, Pline.

Mais, pour arriver à des exemples plus précis, nous voyons Florence, ville à la température douce et en même temps ville de collines par excellence, fournir à l'Italie la plus splendide cohorte de ses grands hommes. Citons seulement Dante, Giotto, Machiavel, Lulli, Léonard, Brunellesco, Guichardin, Cellini, Fra Angelico, Andrea del Sarto, Niccolini, Capponi, Vespuce, Viviani, Lippi, Boccace, Alberti, Dati, Alemanni, Ruccellai, Ghirlandaio, Donati.

Au contraire Pise, qui est dans des conditions scientifiques pour le moins aussi favorables que Florence, et le siège d'une université très florissante, si l'on excepte quelques hommes de guerre et d'état moins nombreux et moins remarquables que les guerriers et les politiques florentins et « sa chute qu'ils n'ont pas pu empêcher même avec des puissants alliés, en est une preuve », — Pise, ne nous offre en fait de grands hommes que Nicolas Pisano, Giunta et Galilée qui naquit bien à Pise, mais de parents florentins. Or, Pise diffère de Florence, seulement en ce qu'elle est située tout à fait dans la plaine.

En Lombardie, les pays de montagnes ou de lacs, comme Bergame, Brescia et Come, l'emportent en grands hommes sur les pays de plaines. On peut citer le Tasse, Mascheroni, Donizetti, Tartaglia, Ugoni, Volta, Parini, Appiani, Maï,

Pline le Jeune, auxquels la basse Lombardie peut à peine opposer Alciat, Beccaria, Oriani, Cavalleri, Aselli et Boccaccini.

Vérone, ville de collines, a produit Maffei, Paul Véronèse, Catulle, Fracastor, Sammicheli, Cagnola, Tiraboschi, Lorgne, Pindemonte, Aleardi, Pullé, Trezza; — sans parler d'artistes, économistes et penseurs de premier ordre, je remarque, d'après un document très précis (1), qu'en 1881 il y avait à Vérone 160 poètes vivants. Au contraire la riche et savante Padoue, ville universitaire mais dans la plaine, n'a donné à l'Italie que Tite-Live, Cesarotti et Pierre d'Albano.

Gênes et Naples, qui réunissent les avantages d'un climat tempéré et d'un sol à la fois maritime et de collines, ont produit des hommes de génie, sinon aussi nombreux que à Florence, au moins aussi remarquables; tels que : Colombo, Doria, Mazzini, Paganini, Vico, Caracciolo, Pergolèse, Genovesi, Cirillo, Filangeri.

En Espagne l'influence du climat chaud est évidente. — Barcellone et toute la Catalogne, bien que douée de grande sériété dans les propos, n'ont pas donné d'artistes; elles nous ont donné un seul poète ou, mieux, un seul imitateur de Pétrarque. Au contraire Siville a produit Cervantes, Velasques, Murillo; — Cordoue a eu beaucoup de génies, tels que Sénèque, Lucain, Morales, Mina, Gongora, et Cespièdes, peintre, sculpteur et architecte à la fois.

Dans les États-Unis, remarque Beard (2), l'influence du climat sec et variable favorise dans le Nord un remarquable esprit de progrès, d'amour à l'étude, aux agitations de la vie publique, un grand penchant pour les nouveautés, pendant que dans le Sud le climat umide, et peu varié, developpe des tendances éminemment conservatrices, si bien que les manufacturiers de le Géorgie ont beaucoup de dif-

(1) *Il censimento dei poeti veronesi*, 31 décembre 1881.
(2) *Le névrosisme américain.*

ficulté pour y faire accepter des étoffes et des machines nouvelles; on les refuse, non parce qu'elles soient plus ou moins bonnes ou utiles, mais parce qu'elles sont nouvelles.

3. *Influence de la salubrité. — Parallélisme de la taille et du génie.* — Les pays qui n'ont point fourni d'artistes, ou qui en ont peu produits, sont ceux-là mêmes qui sont frappés par la *mal'aria* ou par le goître: la Calabre, Sassari, Grosseto, Aoste, Sondrio, Avellino, Caltanissetta, Chieti, Syracuse, Lecce.

C'est pourquoi, si nous comparons la distribution des artistes suivant les régions de l'Italie, avec la distribution des hautes tailles, nous constatons une coïncidence remarquable avec les pays les mieux partagés et ceux qui en sont les plus pauvres. Il y a de très hautes statures à Florence, Lucques, Rome, Naples, Sienne, Arezzo, et dans la Vénétie; des tailles très basses dans les pays mentionnés un peu plus haut. Ce n'est pas qu'il y ait une correspondance directe entre l'esprit et la taille, mais c'est que, comme je l'ai démontré autrefois (1), bien que la stature subit l'influence etnique, elle est l'indice le plus sûr de la salubrité publique, pendant que les chiffres de la mortalité n'ont avec la salubrité aucun rapport exact, à cause de la trop faible action exercée sur elle, par certaines dyscrasies, comme la goîtrigène et la crétinogène, qui influent bien sur l'arrêt de développement du corps et de la pensée, mais non sur l'accroissement de la mortalité.

Si l'on compare entre eux les derniers résultats fournis par la conscription, en Italie, on voit immédiatement les pays, qui pour l'excellence de leur climat fournissent, en dehors des causes ethniques, le plus grand nombre de tailles élevées et le plus faible nombre de réformes, être en même

(1) *Statura degli italiani.* 1874. — *Dell'influenza orografica sulla statura.* 1878.

temps les plus féconds en hommes de génie: par exemple, la Toscane, la Ligurie, la Romagne.

Au contraire, les endroits les plus pauvres en hommes de haute taille et moins propres au service militaire, la Sardaigne, la Basilicate et la vallée d'Aoste, fournissent un nombre plus faible d'hommes de génie. Il faut en excepter la Calabre et la Valtelline, où l'on en remarque plusieurs, malgré la basse stature, mais où ils apparaissent dans les zones du pays qui, grâce à leur exposition ou à leur altitude, échappent entièrement aux miasmes du crétinisme et à la *mal'aria,* si bien qu'ils confirment, à leur tour, et même mieux, cette influence.

Ceci peut être très bien démontré pour la France, si l'on compare le total des hommes de génie produit par le XVIIIe siècle, résumé par Jacoby (1), avec le total des statures donnés par Broca et Topinard (2), et le total de la mortalité de chaque province (3), fourni par Bertillon (4).

Nous constatons immédiatement un parallélisme évident entre le génie et la taille, avec 11 exceptions seulement sur 86; et encore faut-il noter que parmi ces 11 cas, quelques-uns disparaissent ou s'expliquent par l'agglomération des grandes capitales (Seine, Rhône, Bouches-du-Rhône), qui, triplant la mortalité et influant peu sur la taille, favorise le développement ou, pour mieux dire, la manifestation du génie, ainsi que nous l'avons déjà vu pour l'Italie; de même ces exceptions s'expliquent dans le Var, l'Hérault, les Bouches-du-Rhône par l'agglomération relativement grande, par le climat méridional et la grande fertilité qui favorisent le génie et combattent l'influence de la *mal'aria.* Toutefois, s'il faut être d'accord avec Jacoby sur l'influence

(1) Ouvrage cité.

(2) TOPINARD. *Étude sur la taille.* 1846.

(3) *Démographie de la France.* Paris, 1878.

(4) Voir le Tableaux statistique à la p. 169, illustrée par le *Tableau graphique* correspondant (Planche IV).

favorable des grandes agglomérations urbaines, comme Paris, Lyon, Marseille, il faut ajouter qu'elle n'apparait pas aussi clairement pour les centres moyens; ainsi nous voyons le Nord, le Haut-Rhin, le Pas-de-Calais, la Loire, qui ont cependant une grande densité, ne point présenter un nombre correspondant d'hommes de génie et se trouver au troisième rang; bien plus, la Loire ne vient qu'en quatrième rang (1).

Quand on compare la distribution géographique des hommes de génie avec celle de la mortalité, on remarque des différences plus nombreuses, 27, par rapport à la taille; c'est que le chiffre de la mortalité ne peut pas indiquer l'influence crétinogène qui s'exerce dans l'Ariège, les Basses et les Hautes-Alpes, le Puy-de-Dôme, les Pyrénées, les Ardennes, qui est très bien signalée par la basse taille et par l'exemption militaire pour goître, et qui comme pour la Valtelline en Italie, est accompagnée de faiblesse d'esprit. Pourtant, toutes les régions à grande mortalité, celles surtout qui sont atteintes par la *mal'aria*, comme les Landes, la Sologne, le Morbihan, la Corrèze, offrent la plus faible proportion d'hommes de génie, exception faite des gros centres; le contraire arrive dans les endroits plus salubres. (Voir le Tableau à page 169).

Les conditions orographiques paraissent avoir une grande influence. Les pays soleillés et fertiles du Languedoc, tous les endroits montagneux, qui ne sont pas trop affligés par le miasme goitrigène (Doubs, Côte-d'Or, Ardennes), ou bien dans lesquels il n'est point parvenu à abaisser la

(1) Habitants par kilomètre carré:

Seine	3636,56	Manche	100,20
Rhône	224,40	Bouches-du-Rhône	92,27
Nord	213,40	Landes	33,80
Haut-Rhin	123,00	Lozère	27,39
Pas-de-Calais	108,60	Hautes-Alpes	23,40
Loire	106,38	Basses-Alpes	21,90

autes statures (*pag. 168*).

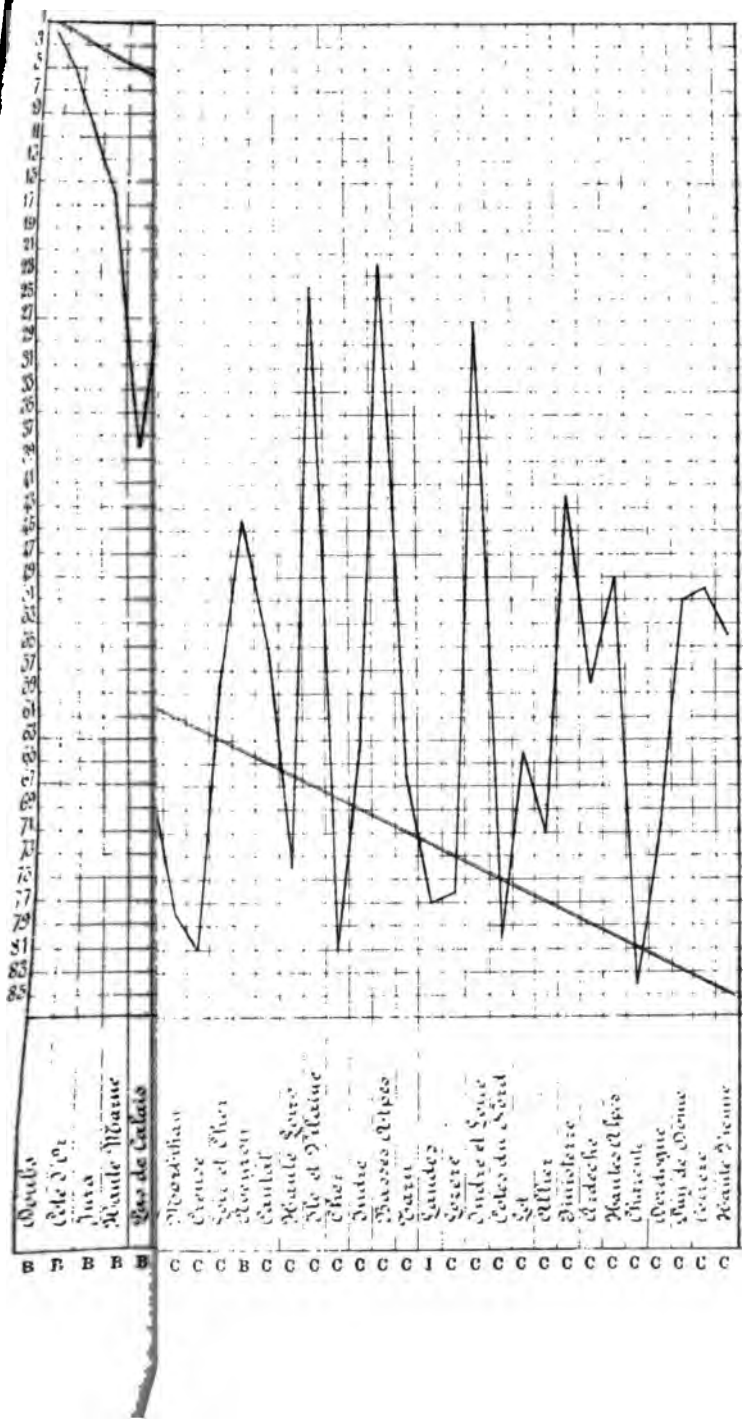


Tableau *de la taille, de la génialité et de la mortalité en France.*

Départements	Numero d'ordre suivant la plus haute taille (Broca)	Numéro d'ordre suivant la fréquence des hommes de génie	Numéro d'ordre suivant la plus faible mortalité (Bertillon)	Départements	Numéro d'ordre suivant la plus haute taille (Broca)	Numero d'ordre suivant la fréquence des hommes de génie	Numéro d'ordre suivant la plus faible mortalité (Bertillon)
Doubs . . .	1	2	36	Gironde . . .	44	31	31
Côte-d'Or . .	2	5	10	Haute-Garonne	45	18	15
Jura	3	10	75	Lot-et-Garonne	46	48	20
Haute-Marne .	4	16	3	Vendée . . .	47	73	53
Pas-de-Calais .	5	38	39	Gers	48	60	16
Somme . . .	6	23	28	Seine . . .	49	1	85
Oise	7	35	30	Pyrénées-Or. .	50	57	58
Ardennes . .	8	30	2	Basses-Pyrénées	51	61	34
Haute-Saône .	9	40	8	Corse . . .	52	»	79
Bas-Rhin . .	10	25	49	Vienne . . .	53	60	47
Moselle . . .	11	20	36	Sarthe . . .	54	71	27
Seine-et-Marne	12	33	23	Loiret . . .	55	11	52
Nord	13	64	55	Tarn-et-Gar' .	56	37	11
Aisne . . .	14	19	19	Aude . . .	57	36	32
Marne . . .	15	13	14	Mayenne . .	58	75	59
Aubs	16	29	1	Nièvre . . .	59	59	75
Ain	17	28	71	Ariège . . .	60	79	21
Meuse . . .	18	34	4	Loire . . .	61	67	83
Bouches-du Rh'	19	3	76	Morbihan . .	62	78	61
Seine-et-Oise .	20	6	40	Creuse . . .	63	81	51
Calvados . .	21	17	25	Loire-et-Cher .	64	56	33
Rhône . . .	22	4	82	Aveyron . .	65	44	61
Eure	23	53	9	Cantal . . .	66	55	45
Orne	24	43	5	Haute-Loire .	67	74	65
Vosges . . .	25	45	37	Ile-et-Vilaine .	68	24	69
Meurthe . .	26	7	24	Cher	69	81	56
Vaucluse . .	27	8	48	Indre	70	63	50
Isère	28	32	84	Basses-Alpes .	71	22	64
Manche . . .	29	41	83	Tarn	72	66	21
Eure-et-Loire .	30	21	71	Landes . . .	73	77	46
Deux-Sèvres .	31	62	42	Lozère . . .	74	76	70
Haut-Rhin . .	32	39	66	Indre-et-Loire .	75	27	31
Charente-Infér.	33	40	44	Côtes-du-Nord .	76	80	80
Seine-Inférieure	34	15	67	Lot	77	64	20
Yonne . . .	35	26	7	Allier . . .	78	71	60
Maine-et-Loire	36	48	29	Finistère . .	79	42	88
Haut.-Pyrénées	37	72	18	Ardèche . . .	80	58	72
Gard	38	12	83	Hautes-Alpes .	81	49	89
Var	39	14	81	Charente . .	82	82	44
Drôme . . .	40	46	57	Dordogne . .	83	70	68
ire-Inférieure	41	69	26	Puy-de-Dôme .	84	51	62
érault . . .	42	9	54	Corrèze . . .	85	50	87
aône-et-Loire	43	52	64	Haute-Vienne .	86	54	86

stature, c'est à dire qu'il n'a pu produire l'endémie crétinienne (le Jura), donnent, en dépassant toute influence de race comme d'agglomération, les chiffres les plus remarquables d'hommes de génie. On pourra le voir clairement, dans le tableau suivant ou les chiffres élevés de goîtreux, de bègues et de sourds-muets sont rapprochés des basses statures de la Corrèze, du Puy-de-Dôme, de l'Ardèche, de l'Ariège, des Basses-Alpes et des Pyrénées.

Départements montagneux	Taille 1831-60 Degré progressif des exemptions	Hommes de grand talent sur 1000 habit. Degré progressif	Goîtreux sur 1000 habit.	Crétins sur 1000 habit.	Sourds-muets sur 1000 habit.	Bègues sur 1000 habit.
Haute-Vienne . . .	86	54	17	2.0	0.61	2.23
Hautes-Alpes . . .	81	49	111	2.2	2.2	2.8
Corrèze	85	50	17	4.3	1.5	2.4
Puy-de-Dôme . . .	84	51	44	3.6	1.2	1.9
Ardèche	80	58	29	6.8	1.3	3.9
Ariège	60	79	82	4.5	0.7	4.1
Lozère	74	76	29	6.8	2.10	3.4
Basses-Alpes . . .	71	22	76	6.3	0.6	7.5
Aveyron	65	44	17	4.9	1.5	2.0
Basses-Pyrénées . .	51	61	21	3.2	0.6	2.9
Pyrénées-Orientales	50	57	24	3.5	1.8	2.0
Hautes-Pyrénées . .	37	72	62	6.2	0.7	4.0
Vosges	25	46	56	3.9	1.1	2.5
Ardennes	8	30	17	0.5	0.8	5.2
Jura	3	10	58	2.0	0.6	3.0
Côte-d'Or	2	5	11	3.1	0.8	1.7
Doubs	1	2	22	2.9	0.6	1.0

Nous avons vu, dans le Var, le Vaucluse et l'Hérault, le climat méridional, peut-être à cause de la fertilité plus grande, fournir un plus grand nombre d'hommes de génie; toutefois, les pays froids et en même temps très salubres, les pays montagneux, le Jura, le Doubs, la Meurthe, donnent des chiffres plus élevés, et la même ligne isothermique passe par la Seine-Inférieure, la Seine-et-Oise, riches en hommes de génie, et par les Vosges qui en sont presque entièrement dépourvues; ainsi une même ligne passe par le Calvados,

ıin, très riche aussi en génie, et par la Saône, la Loire, Saône-et-Loire, la Cher, qui en sont très pauvres (voir lanche graphique).

La nature des terrains n'a aucune influence sur la produc-ion des hommes de génie; car, nous trouvons les chiffres es plus élevés dans la Côte-d'Or, la Meuse, la Moselle, où e terrain est calcaire, et les chiffres les plus faibles dans e Nord, les Deux-Sèvres, où le terrain est de la même na-ure; des autres chiffres élevés dans le Doubs, le Jura et la Meurthe, où le terrain est jurassique; pendant que le même errain offre des chiffres très faibles dans les Hautes-Alpes, a Charente, la Saône-et-Loire.

L'influence de la race est aussi très faible; les descendants les Burgondes produisent de nombreux hommes de génie lans le Jura et le Doubs, ils en fournissent assez peu dans a Saône-et-Loire. Et avec la même race, la Haute-Garonne lonne dix fois plus de génies que l'Ariège, deux fois plus ue le Gers, et cinq fois plus que les Landes. — Dans la uyenne, la Gironde donne le double du Lot, et dans le anguedoc, l'Hérault donne sept fois plus de génies que la ozère. (Voir la Planche graphique).

4. *Explication.* — Tout cela signifie seulement que le énie ne pousse pas dans des pays où l'air est malsain.

Cette coïncidence, presque absolue, entre le génie et le imat a été depuis longtemps pressentie par le peuple par les savants, qui s'accordent à admettre la fréquence s hommes de génie dans les pays de colline. Un pro-rbe toscan dit: « Montagnards, gros souliers, fins cer-aux ». Végèce, au livre 1er, chap. II, a écrit: *Plaga cœli n solum ad robur corporum sed etiam animorum facit.* climat ne contribue pas seulement à la vigueur du rps, mais encore à celle de l'ame. « Athènes, continue même auteur, fut choisie par Minerve pour son air subtil

qu'y fait naître les hommes génials ». Cicéron lui-même dit, à différentes reprises, qu'à Athènes, où l'on respire un air fin, naissaient les hommes sages, tandis que l'air épais de Thèbes ne laissait naître que des hommes engourdis: Pétrarque, dans son *Epistolarium*, qui est comme le résumé de sa vie, fait remarquer, avec une grande insistance, que tous ses chefs-d'œuvre furent composés, ou du moins médités, dans les douces collines de Vaucluse. — Michel-Ange disait à Vasari: « Georges, si quelque chose de bon a pu sortir de mon esprit, je le dois à l'air subtil de votre pays d'Arezzo (1) ». Zingarelli, à ceux qui lui demandaient comment il avait composé sa mélodie de *Juliette et Roméo*, « Regardez ce ciel, disait-il, et dites-moi si vous ne vous sentez pas capable d'en faire autant (2) ». — Muratori dans une lettre à un Siennois écrivait: Votre *air* est admirable, car il produit véritablement des esprits d'une extrême fécondité ». — L'Écosse, remarque Macaulay, tout en étant une des nations les plus pauvres de l'Europe, occupe le premier rang pour le nombre de ses savants: il suffit de citer Bède, Michel Scott, Napier, l'inventeur des logarithmes Buchanam, Walter Scott, Byron, Johnston, et l'on pourrait aussi dire Newton.

Viceversa dans les plaines les génies sont rares. De l'ancien Égypte, pays de plaine, Renan écrivait: « Pas un révolutionnaire, pas un réformateur, pas un grand poète, pas un artiste, pas un savant, pas un philosophe, pas même un grand ministre ne s'est rencontré dans l'histoire de l'Égypte.... Dans cette triste vallée d'éternel esclavage, on dura des milliers d'années, on cultiva son champ, on fut bon fonctionnaire, on porta sa pierre sur son dos, on vécut fort bien sans gloire. Un même niveau de médiocrité intellectuelle et

(1) Vasari. *Vite*, p. 29.
(2) Florino. Ouvrage cité.

norale pesa sur tous (1) ». Et on pourrait en dire autant de nos jours.

Tout d'abord, on sera embarassé de voir une dégénérescence comme nous croyons être celle du génie, se développer là où se rencontre la plus grande salubrité : — Mais, s'il y a des microbes anérobes, il y en a encore de aérobes ; et bien de fois les dégénérescences, celles, pour exemple que dérivent du goître, de la *mal'aria* et de la lèpre, choisissent un terrain spécial : il est évident, aussi, qu'il faut compter ici, avec l'action dynamogène spéciale de la lumière, de l'air excitant, ozonizé, des collines et de la chaleur modérée. On saisira cela d'autant mieux, qu'on a déjà vu à quel point la chaleur favorise la production géniale (2), et que nous n'ignorons pas combien le sang très oxydé est nécessaire au travail du cerveau.

Cela est confirmé par le fait que dans les pays montagneux trop élevés, au dessus de trois mille mètres, où il y a moindre quantité d'oxigène dans l'air, (anoxiémie de Bert), aucun génie n'a jamais eu naissance. Si les grandes civilisations Méxicaines et Péruviennes se sont épanouies sur les hauts plateaux de l'Amérique, elles n'y sont point nées, ainsi que le remarque admirablement Nibbi, dans mon *Archivio* (3); en effet la véritable civilisation méxicaine se rattache aux Toltecas qui venaient de l'Orient, et les prétendus grands hommes méxicains, parmi lesquels ses 60 présidents, sont nés en dehors du plateau ; il en est de même de ces hommes considérés, assez injustement, comme étant des génies, tels que Moizzos et Cervantes en botanique, Echeverria pour la peinture, et Ixtlihcochitl (4); quelques

(1) E. Renan. *Les antiquités égyptiennes*, — dans la *Revue des deux mondes*. Avril 1865.

(2) Voir au Chapitre premier.

(3) *Archivio di Psichiatria ed Antrop. Criminale etc.* Vol. VIII, fasc. 3e.

(4) Libri. *Histoire des mathématiques*, 3e vol.

célébrités véritables comme Garcilasso de Vega et Alvarès de Vera naquirent au dessous de trois mille mètres, à Quito et à Bogota (1).

Du reste, cette action indirecte de la nature sur la production du génie présente aussi une certaine analogie avec l'aliénation. C'est un fait proverbial, que les habitants des pays montagneux sont plus exposés à la folie que les habitants de la plaine; aussi « l'air de Monte Baldo », « les fous de Collio, du Tellio » — sont des expressions d'un fait passé dans le langage vulgaire en Italie et vérifié par la statistique psychiatrique ainsi que par les observations récentes de folies épidémiques beaucoup plus fréquentes sur les collines que dans les plaines; nous rappelerons seulement les épidémies de Monte Amiata (Lazzaretti), de Busca, de Montenero et de Verzegnis, qui se sont produites dans ces dernières années, sous nos yeux; il convient ici, de remarquer que les collines de la Judée et de l'Écosse ont produit les prophètes et ces hommes doués de seconde vue, qui étaient des fous de génie, ou des prophètes aliénés. Ce parallélisme nous donne une preuve nouvelle et en même temps une explication des rapports entre le génie et la folie.

(1) De Candolle. *Histoire des sciences*. Genève, 1873.

Chapitre III

—

INFLUENCE DE LA RACE ET DE L'HÉRÉDITÉ SUR LE GÉNIE ET LA FOLIE. — Race. — Folie. — Hérédité du génie. — Critique. — Parents criminels ou aliénés des hommes de génie. — Age des parents. — Conception.

1. *Race.* — L'analogie que nous avons saisi pour les influences météoriques se manifeste également pour la race : et bien souvent, même, toutes les deux se lient au point de n'en pouvoir point être séparées. Nous avons vu en Italie la race étrusque et grecque se joindre au climat tempéré et montagneux, et y multiplier les grands esprits ; — la race susciter le génie là même où le climat n'est guère heureux. Comment s'expliquer autrement les grandes intelligences de Modène, Mantoue, Lucques, qui n'ont le climat féerique de Florence mais l'origine étrusque ! — Les juifs nous en offrent un exemple très éloquent.

J'ai déjà démontré dans l'*Homme blanc et l'Homme de couleur,* ainsi que dans *La Pensée et les Météores,* comment, grâce à la sélection sanglante opérée par les persécutions du moyen âge et à l'influence du climat plus froid, les juifs d'Europe se sont élevés au-dessus de ceux d'Afrique et d'Orient, encore confinés dans l'humble stade de la vie sémitique, et même qu'ils ont souvent surpassé les Ariens. Il ne s'agit pas ici seulement de la culture générale, mais encore du travail psychique plus précoce et plus étendu, s'appliquant à différentes sciences. Il en est certainement

ainsi pour la musique, le journalisme, la littérature satirique et humoristique, le théâtre et plusieurs branches des sciences philologiques et médicales.

On l'a prouvé avec des statistiques, comme dans celle qui nous a donné Jacobs (1) dans une étude très diligente sur la capacité des juifs de l'occident de l'Europe et des européens en général.

Les juifs ont donné au monde de musiciens tels que Meyerbeer, Choën, Halevy, Guztkow, Mendelssohn, Offenbach, Rubinstein, Joachim, J. Benedich, Moscheles; des humoristes comme Heine, Saphir, Camerini, Revere, Kaliss, Jacobsohn, Yung, Weill, Fortis, Gozlan; des littérateurs

(1) J. Jacobs. *Distribution comparée de la capacité* (ability) *des juifs.* — *Journal of anthrop. Institute of Great Britain und Ireland.* London, 1885-86, p. 251-79, Pl. xv.

		Européens	Juifs			Européens	Juifs
Sur 100.000 habitants	Acteurs des génies	21	34	Sur 100.000 habitants	Divers	4	3
	Agriculteurs	2	—		Métaphisiciens	2	18
	Antiquaires	23	26		Musiciens	11	71
	Architectes	6	6		Naturalistes	22	25
	Artistes	40	34		Sciences navales	12	—
	Auteurs	316	223		Philologues	13	123
	Ecclésiastiques	130	105		Poètes	20	36
	Ingénieurs	13	9		Économistes	20	26
	Avocats	24	40		Sciences en général	51	52
	Médecins	31	49		Sculpteurs	10	12
	Marchands	12	43		Souverains	21	—
	Militaires	56	6		Hommes d'État	125	83
	Graveurs	3	—		Voyageurs	25	12

« Les architectes, artistes, législateurs, naturalistes, sculpteurs et savants s'égalisent dans les deux listes. Les juifs sont supérieurs comme acteurs, médecins, marchands, financiers, métaphisiciens, musiciens, poètes et philologues: inférieurs dans les hommes d'état, voyageurs, militaires.

» Pourtant, ils n'ont pas produit un Darwin; — mais, dit-il, en Angleterre il a fallu 180 ans après Newton pour avoir Darwin, et selon des calculs proportionnels, en faudrait 900 ans après Spinoza pour la production d'un grand homme de la même trempe chez les juifs ».

comme Auerbach, Kompert, Aguilar, Massarani; des linguistes comme Ascoli, Munk, Fiorentino, Luzzatto, Oppert, Benfey, Bernhardt, Lehr, Friedland, Weil, Lazzarus, Steinthal, etc.; des médecins comme Valentin, Hermann, Haidenhain, Schiff, Casper, Stilling, Gluge, Laurence, Traube, Fraenkel, Kuhn, Cohnheim, Hirsch, Liebreich, Bernstein, Remdalle; des philosophes comme Spinoza, Sommerhausen, Mendelssohn; des naturalistes comme Cohn, des économistes comme Ricardo et Luzzatti, Lassalle, Karl Marx; des avocats comme Crémieux. Même dans ces sciences, pour lesquelles le Sémite ne montrait, autrefois, aucune aptitude, comme les mathématiques et l'astronomie, on rencontre de grands esprits tels que Goldschmidt, Beer, Marcus, Sylvester, Kronecker et Jacobi, auquel on doit la série Jacobienne.

Il faut remarquer que presque tous ces génies sont radicalement créateurs; révolutionnaires en politique et en religion comme dans la science. Au fait, chez les juifs naquirent, ou du moins furent initiés, d'une part, le nihilisme et le socialisme, d'autre part le christianisme et le mosaïsme; — le commerce leur doit la lettre de change, la philosophie le positivisme, la littérature le néo-humorisme.

Jacobs nous prouve qu'avec cette supériorité dans les génies éminents s'allie une infériorité dans les médiocres.

Cette supériorité Jacobs l'explique « par l'instruction plus généralisée, la vie de famille plus intime, l'absence presque complète de prêtres et de dogmes, — par la facilité que l'étude de la langue hébraïque donne aux études philologiques, et pour cette sorte de musique qui fait partie de leurs cérémonies religieuses ». — Mais il est bien difficile de trouver un rapport entre leurs miaulement rythmiques et les notes sublimes de Mendelssohn et de Meyerbeer: et pour les dogmes et les prêtres ils en ont aussi; et plus qu'il n'en faudrait.

Quant à moi, j'ajoute que s'ils n'ont pas produits des grands génies comme Newton, Darwin, Michel-Ange, c'est parce qu'ils n'ont pas encore accompli leur évolution éthnique, ce qu'ils prouvent par l'opiniâtreté qui les attache à leurs anciennes croyances.

Mais c'est étrange que parmi les facteurs de cette supériorité, Jacobs n'ait placé la plus grande tendance au névrosisme, que lui-même a demontrée, comme nous allons voir; ce que pouvait bien lui expliquer, aussi, leur infériorité dans les intelligences médiocres, toujours moins entachées de folie.

2. *Folie.* — Il est, en effet, curieux de noter que les juifs fournissent un contingent d'aliénés, quadruple et même sextuple des autres concitoyens.

Et Jacobs, qui ne soupçonne pas même, nous l'avons vu, dans les juifs anglais, les correlations du génie avec la folie, nous en donne une preuve saisissante dans ce tableau comparatif de la distribution des fous et des génies dans la population d'Angleterre.

	ALIENÉS		TALENTS		
	Dans un million d'habitants	Moyenne pour 100 habitants	Médiocrités sur un million d'hommes de talent	Moyenne des médiocrités pour 100 hommes de talent	Moyenne des célébrités pour 100 hommes de talent
Anglais . .	3.050	3	256.000	26	74
Écossais .	3.400	3 1/2	239.000	24	76
Juifs anglais	3.900	4	222.000	22	78

Servi comptait en Italie un aliéné pour 391 juifs, presque le quadruple des catholiques (1). C'est là un fait, non seu-

(1) *Gli Israeliti di Europa*, 1872.

lement confirmé, mais encore rendu plus manifeste par Verga (1) qui dans le 1870 constata :

1 fou pour 1775 catholiques
1 » » 384 juifs.

Mayr nous donne, en 1871, cette proportion des aliénés en Allemagne (2):

Prusse	8,7	p. 10.000	chrét.	14,1	p. 10.000	juifs
Bavière	9,8	»	»	25,2	»	»
Allemagne entière	8,6	»	»	16,1	»	»

Ce sont là des proportions, ou plutôt des disproportions singulières dans une population où les vieillards, qui donnent un grand nombre de démences séniles, sont assez nombreux, mais où les alcooliques sont très rares.

À ce fatal privilège n'ont point songé ces coryphées de l'antisémitisme qui sont une des hontes de l'Allemagne contemporaine (3).

Ils s'irriteraient moins des succès de cette race s'ils eussent pensé à toutes les douleurs qui en sont le prix, même à notre époque: car, si les tragédies passées ne se renouvellent plus, et si les victimes sont moins sanglantes, elles ne sont pas moins malheureuses, frappées dans la source de leur gloire, à cause d'elle, et privées même de la consolation de pouvoir, comme autrefois, contribuer par leur sacrifice, à la plus noble entre les sélections de l'espèce.

Cela ne se borne pas seulement aux juifs: Beard remarque (4) que le névrosisme qui domine dans le nord de l'Amérique y fait de cette contrée un pays de grandes orateurs.

(1) *Archivio di Statistica*. Roma, 1880.

(2) *Die Verbreit, der Blind, etc.*, 1872.

(3) Renan dans ses *Souvenirs de jeunesse* dit à propos des juifs allemands que « depuis que l'Allemagne s'est donnée complètement au militarisme elle n'aurait plus d'hommes de génie si elle n'avait pas les juifs à qui elle devrait au moins être reconnaissante ». Mais il oublie Haeckel, Virchow, et Wagner.

(4) Beard. *Le névrosisme américain*. 1887.

Cette influence de la race est aussi visible pour le génie que pour la folie. L'éducation y est pour bien peu, l'hérédité pour beaucoup. « Avec l'éducation, dit Helvétius, vous pourrez faire danser des ours, mais jamais créer un homme de génie (1) ».

3. *Hérédité du génie.* — Suivant Galton (2) et Ribot (3), l'hérédité exerce très souvent une grande influence sur le génie, principalement dans l'art musical qui donne un contingent si considérabte à la folie. Ainsi Palestrina, Benda, Dussek, Hiller, Eichorn, eurent des fils très-distingués dans la musique. André Amati fut le plus illustre d'une famille de violonistes de Crémone; Beethoven eut le père ténor de la chapelle de l'Electeur de Cologne et le grand-père chanteur, puis *maestro* de la même chapelle. Bellini fut fils et petit-fils de musiciens; Haydn eut un frère excellent organiste et compositeur de musique religieuse; Mendelssohn eut dans sa famille divers connaisseurs en musique; Mozart était fils d'un *maestro* de la chapelle du prince archevêque de Salzbourg; Palestrina eut des fils qui moururent jeunes, mais qui laissèrent des compositions estimables, conservées dans les œuvres de leur père.

La famille des Bach présente peut-être le plus beau cas d'hérédité mentale: elle commence en 1550, traversa huit générations, et le dernier membre connu est Reine Suzanne Bach qui vivait en 1800 dans l'indigence (4). De cette famille sortirent pendant près de deux cents ans une foule d'artistes de premier ordre. Son chef fut Veit Bach, boulanger à Presbourg, qui se délassait de son travail par

(1) L'histoire biographique enregistre un seul cas dans lequel les parents ont favorisé de tous leurs moyens et le plus ardemment la vocation poétique : et le produit en fut Chapelain, le chantre trop connu de la *Pucelle!!*

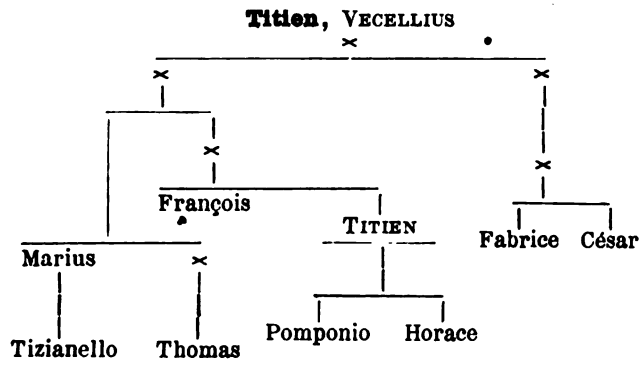
(2) Galton. *Hérédítary Génius.* 1868.

(3) Ribot. *L'Hérédité psychologique.* 1878.

(4) Ribot. *Ouvrage cité.*

le chant et la musique. Il eût deux fils qui commencèrent cette suite non interrompue de musiciens qui inondèrent la Thuringe, le Saxe et la Franconie pendant près de deux siècles. Tous furent organistes ou chantres d'église. Lorsque, devenus trop nombreux pour vivre rapprochés, ils dûrent se disperser, ils convinrent de se réunir une fois chaque année à un jour fixe. Cet usage se conserva jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, et plusieurs fois, on vit jusqu'à 120 personnes, du nom de Bach, réunies au même endroit (1). Dans cette famille Fétis compte 57 musiciens, dont 29 furent des artistes éminents.

Parmi les sculpteurs on cite les Adam, les Couston, les Sangallo; parmi les peintres, les Van der Velde, les Coypel, les Van Eyck, les Murillo, les Véronèse, les Bellini, les Caracci, les Corregio, les Mièris, les Bassano, les Tintoretto, les Caliari, les Vanloo, les Teniers, les Vernet, et entre tous, Titien qui a produit toute une descendance de peintres, comme le prouve la généalogie, détaillée, que nous donne l'excellent ouvrage de Ribot.



Parmi les poètes, on remarque Bacchylides, neveu de Simonide et oncle d'Eschyle, qui à son tour eut ses deux

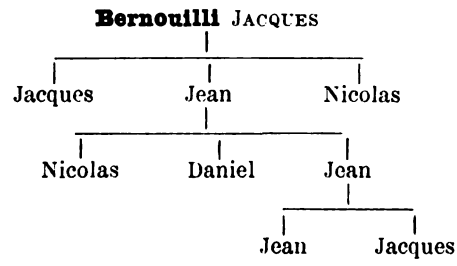
(1) FÉTIS. *Biographie universelle des musiciens.*

fils et ses neveux poètes; Manzoni neveu de Beccaria, Swift, neveu de Dryden; Lucain, neveu de Sénèque; le Tasse fils de Bernard; l'Arioste avec son frère et son neveu poètes; Aristophane avec deux fils auteurs de comédies; Corneille, Racine, Sophocle, Coleridge qui eurent également des fils et des neveux poètes, Dumas père et fils, les frères Joseph et Andrée Chénier et Alphonse et Ernest Daudet.

Dans les sciences naturelles, on voit exceller les deux Pline, oncle et neveu, les familles de Darwin, Euler, De Candolle, Hooker, Herschel, Jussieu, Saussure, Thackeray, Geoffroy St.-Hilaire. Parmi les philosophes on trouve: les Scaligeri, les Vossius, les deux Fichte, et les frères Humboldt, Schlegel et Grimm; parmi les statistes: les Pitt, les Fox, les Canning, les Walpole, les Peel, les Disraeli; parmi les archéologues: les Visconti. — Aristote, fils lui-même d'un savant médecin, eut des fils et des neveux savants, Nicomaque et Callisthène.

J. D. Cassini, astronome, eut un fils, Jacques Cassini astronome célèbre; un petit-fils, César, membre de l'Académie des sciences à 22 ans; un arrière petit-fils directeur de l'observatoire, et enfin un arrière-arrrière petit-fils naturaliste et philologue distingué.

Voici l'arbre généalogique des Bernouilli:



Tous les membres de cette famille se distinguèrent dans quelque science: en 1863 il y avait encore à Bâle un descendant de cette famille, Christophe Bernouilli, profes-

seur de sciences naturelles, et en 1829 existait un Bernouilli, chimiste de quelque réputation.

Galton, dans un travail précieux, mais où se montre assez souvent un défaut, — dont je n'ai pu me défendre moi-même, — la confusion du génie avec le talent, trouve une proportion de 421 génies sur 1 million d'hommes, — et dans ce chiffre ne sont pas compris 250 hommes d'un génie tout-à-fait supérieur. — Proportionnés à 100, les génies, se diviseraient par rapport à l'hérédité, d'après la moyenne suivante :

48 fils,	18 oncles,
41 frères,	13 cousins,
31 pères,	17 aïeuls,
22 petits-fils,	3 bisaïeuls,
14 arrière-petit-fils,	5 grands-oncles.

L'hérédité entendue de cette manière, peut-être trop largement, serait dans les proportions de 50 pour 100 chez les peintres et de 40 p. °/₀ chez les poètes.

La probabilité que rencontrerait un homme de génie d'avoir des parents doués de génie serait de :

31	p. 0/0	pour	le	père	d'un homme	illustre	comme	1 à	6
41	»	»	les	frères	»	»	»	1 »	7
48	»	»	»	fils	»	»	»	1 »	4
17	»	»	»	aïeuls	»	»	»	1 »	25
18	»	»	»	oncles	»	»	»	1 »	40
22	»	»	»	neveux	»	»	»	1 »	40
13	»	»	»	cousins	»	»	»	1 »	100

Galton remarque pourtant que ces chiffres varient, suivant qu'il s'agit d'artistes, de diplomates, d'hommes de guerre, etc.

4. *Critique.* — Je ne crois pas, cependant, que cette immense entassement de faits nous autorise à conclure à une

influence héréditaire aussi complète dans le génie que dans la folie. D'abord, dans cette dernière, elle s'exerce d'une manière plus intense et décisive — comme 48 à 80: et puis si la loi de Galton s'applique exactement aux magistrats, aux hommes d'état, parmi lesquels l'adulation et l'adoration fétiche d'un parti ou d'une caste peuvent rehausser, bien au dessus du mérite, le fils ou le petit fils d'un grand homme, il en est tout autrement chez les artistes et les poètes.

Ici — la même influence se retrouve fréquemment chez les frères, les fils, et surtout les petits-fils, mais plus rarement chez les aïeuls et les oncles. — Et tandis que dans l'hérédité du génie, le sexe masculin prévaudrait sur le sexe féminin dans la proportion de 70 à 30 (1), dans l'hérédité de la folie il n'y a presque différence dans les deux sexes.

Cicéron, Condorcet, Cuvier, Buffon, Goëthe, Sidney Smith, Cowper, Napoléon Ier, Cromwel, Chateaubriand, Walter Scott, Byron, Lamartine, Saint-Augustin, Gray, Swift, Fontenelle, Ballanche, Manzoni, Kant, Wellington, Foscolo, tiennent, à ce qu'on dit, leur génie de leur mère: — Bacon, Raphaël, Weber, Schiller, Milton, Alberico Gentile, Alberti, Tasse, le tiendraient de leur père. — Mais au fond quelle était la célébrité de ces pères et de ces mères pour qu'on ait le droit d'assurer qu'ils ont transmis leur génie à leurs enfants?

En plus: chez le plus grand nombre d'hommes de génie, il n'y a pas d'hérédité à cause de la prédominance presque

(1) Ribot, dans l'*Erédité psychologique*, reporte une statistique française de 1861, d'après laquelle sur 1000 fous de chaque sexe, 264 hommes et 266 femmes l'étaient pour héritage.

Pour le sexe masculin:

128 tenaient la folie du père, 110 de la mère, 26 des deux parents.

Pour le sexe féminin:

100 la tenaient du père, 139 de la mère, 36 des deux parents.

immédiate de la stérilité (1) et de la dégénérescence, ce dont la noblesse nous fournit une preuve remarquable (2).

Enfin, à part un petit nombre d'exceptions, comme nous en offrent les Darwin, les Cassini, les Bernouilli, les Saint-Hilaire, les Herschel, le génie ne transmet aux descendants qu'une légère tendance, magnifiée à nos yeux, par le prestige du nom :

« Rare volte risurge per li rami
L'umana probitate (3) ».

Qui songe au Tizianello à côté du Titien, à Nicomaque à côté d'Aristote, à Horace Arioste à côté de son grand oncle, et au bon professeur Christophe à côté de son grand ancêtre J. Bernouilli ??

Au contraire, la folie se transmet assez fréquemment toute entière et même avec une plus grande intensité, aux nouvelles générations. Les cas de folie héréditaire chez les

(1) Schopenhauer, Descartes, Leibnitz, Malebranche, Kant, Spinoza, Michel-Ange, Newton, Foscolo, Alfieri, Meyerbeer, Leonardo Vinci, Voltaire, Macaulay, Chateaubriand, Mazzini, Beethoven, Handel, Cavour, Aleardi, Guerrazzi, furent célibataires et bien de grands hommes mariés ne furent pas heureux en mariage, Shakespeare, Dante, Marzolo, Byron, Coleridge, Carlyle, Ary Scheffer, Rovani, A. Comte, Haydn, Milton, Sterne.

(2) Galton lui-même convient que sur 31 grandes familles de magistrats élevés à la Pairie, vers la fin du règne de Georges IV, 12 se sont éteintes, celles surtout qui ont contracté des alliances avec de grandes héritières. — Sur 487 familles admises à la bourgeosie de Berne, de 1583 à 1654, il n'en restait plus que 168 en 1783 — et 112 du Conseil fédéral étaient réduites à 58 en 1815. — « Quand on annonce un grand d'Espagne on peut s'attendre à voir apparaître un avorton » (Ribot, *De l'hérédité*, p. 820). — Presque toute la noblesse française et italienne est devenue aujourd'hui un instrument inerte entre les mains du clergé, et ce n'est pas la moindre des causes qui amènent l'instabilité de nos institutions. — Combien, parmi les souverains de l'Europe, conservent encore ces vertus de leurs ancêtres, à la transmission présumée desquelles ils doivent en grande partie leur trône et leur prestige ?!

(3) Dante. *Purgatorio*, VII.

fils et petits-fils, souvent avec la même forme d'aliénation que chez les aieux, sont très nombreux.

Tous les descendants d'un noble d'Hambourg, que l'histoire enregistre parmi les grands hommes de guerre, étaient à 40 ans frappés de folie : il n'en restait qu'un seul rejeton, officier lui-même, à qui le Sénat défendit le mariage; à 40 ans, en effet, il était fou (1). L'hospice des aliénés de Connecticut a vu se succéder 11 membres de la même famille (2).

Un horloger, guéri d'une folie causée par la révolution de 1789, s'empoisonne: plus tard sa fille est prise de folie et tombe en démence; un de ses frères se frappe d'un coup de couteau dans le ventre, un autre devient alcooliste et meurt sur la route, un troisième refuse la nourriture et meurt d'inanition; sa sœur, de bonne santé, a un fils aliéné et épileptique, une fille qui devint folle pendants ses couches et qui rebutait la nourriture, un enfant qui refusait d'être allaité, et deux autres morts ensuite d'une affection cérébrale.

Dans une famille étudiée par Berti, sur 4 générations d'environ 80 individus, issus d'un fou mélancolique, nous en voyons 10 atteints de folie et presque tous de folie mélancolique, 19 névrotiques, 3 de génie et 3 criminels, le 36/100; le mal s'aggrave toujours dans les dernières générations et se développe en âge de plus en plus tendre. Dans la première et quatrième branche, les fous et les névrotiques se multiplient à toutes les générations; dans les autres au contraire, l'hérédité franchit une génération dans les hommes, deux dans les femmes.

L'histoire des Jucke (3) a démontré qu'une telle influence peut se développer d'une manière encore plus puis-

(1) Lucas. *De l'Hérédité.*

(2) Ribot. Ouvrage cité.

(3) Voir mon *Homme criminel.* Paris, Alcan, 1887.

sante, surtout par rapport à l'alcoolisme. D'un seul chef de famille, grand ivrogne, Max Jucke, descendirent en 75 ans, 200 voleurs et assassins, 280 malades atteints de cécité, d'idiotisme, et de phthisie, 90 prostituées et 300 enfants morts prématurément. Les divers membres de cette famille coutèrent à l'État plus d'un million de dollars.

Ce n'est pas là un fait isolé; partout, dans les ouvrages récents, il est facile d'en trouver d'analogues, même de plus curieux.

Où est donc la famille d'hommes de génie qui puisse nous offrir une généalogie aussi fatalement et aussi progressivement féconde?

Mais il y a encore quelque chose de pire.... Flemming et Demaux ont démontré que non seulement les ivrognes transmettent à leurs descendants la tendance à la folie et au crime, mais encore que les parents sobres, qui ont donné lieu à la conception pendant une ivresse passagère, engendrèrent des enfants ou épileptiques, ou paralytiques, ou fous, ou idiots, et principalement microcéphales, ou atteints d'une extraordinaire faiblesse mentale, qui, à la première occasion, se transforme en folie (1); ainsi, un seul baiser, accordé dans un moment d'ivresse, peut devenir fatal à une génération entière.

Quelle analogie pourrait-on trouver ici avec la rare, et et, presque toujours incomplète, hérédité du génie?

4. Parents et fils criminels ou aliénés des hommes de génie. — Ce n'est pas, toutefois que le parallélisme du génie et

(1) *Acad. des sciences*, 1871. — On a constatés 5 cas d'épilepsie, 2 de folie, 2 de paralysie générale, 1 d'idiotisme, et plusieurs de microcéphalies, produits dans de semblables circonstances. La microcéphalie qu'on voit si souvent apparaître parmi les conséquences héréditaires de l'alcoolisme, se comprend bien, si l'on se rappelle les atrophies, scléroses cérébrales (véritables microcéphalies histologiques) qui se trouvent si constamment chez le buveur lui-même.

de la folie vienne ici à manquer; nous voyons, au contraire, que beaucoup d'aliénés ont des parents de génie; et que beaucoup d'hommes de génie ont eu des parents et des fils épileptiques, fous et surtout criminels, et réciproquement; le lecteur peut s'en certifier, en étudiant l'histoire des hommes de génie, des Césars, de Charles-Quint, de Pierre le Grand. Nous y voyons la dégénérescence progressive dans le crime et la folie se produire plus souvent chez les parents ou chez les enfants, que la conservation et l'accroissement du génie. Cela confirme *a posteriori,* le caractère dégénératif du génie: et en même temps manifeste les rapports qu'il a aussi fréquemment avec la folie morale.

Le fils du vertueux Marc-Aurèle, Commode, fut un monstre de cruauté. — Le fils de Scipion l'Africain, était imbécile, et un fils de Cicéron un ivrogne. — Le fils de Luther était insubordonné et violent; celui de Guillaume Penn, débauché et fripon. — Thémistocle, Aristide, Périclés, Thucydide, ont été malheureux dans leurs enfants.

Colomb eut un petit-fils trigame: Cardan deux fils criminels: l'un, doué de génie, fut condamné à mort comme empoisonneur; l'autre, joueur, alcooliste et voleur fut enfermé successivement dans les prisons de Pavie, Milan, Crémone, Bologne, Plaisance, Naples; à peine était-il arrêté qu'il promettait de se corriger, mais une fois libre, il revenait au vol et allait jusqu'à calomnier son père et chercher ainsi de le faire emprisonner (1). Le père de Cardan était bègue, original, ne s'habillant pas comme tout le monde, amateur de toutes sortes d'études; — ayant perdu plusieurs parties des os du crâne, à la suite d'une blessure reçue dans sa jeunesse, il se croyait guidé par un esprit. — Sa mère était colère; étant enceinte de lui elle

(1) Bertolotti. *Testamenti di Cardano.* 1882.

avait cherché d'avorter (1). — Il paraît que la mère de l'Arétin était une courtisane.

Le Pétrarque eut un fils vicieux, desœuvré « le plus réfractaire aux lettres qu'un littérateur ait jamais eu »; il mourut à 24 ans (2). — Rembrandt éleva avec beaucoup de soins son fils Tite, dans le but d'en faire un peintre, mais malgré tous ses efforts il ne put rien en tirer.

Le fils de Walter Scott, officier de cavalerie, avait honte de la célébrité littéraire de son père et se vantait de n'avoir jamais lu un seul de ses romans. — Un fils de Mozart, interrogé par le musicien Blanchini s'il aimait la musique, répondit en jetant une poignée de louis d'or sur une table et ajoutant: « Voilà la seule musique que j'aime ».

Le fils de Sophocle tenta de faire passer son vieux père pour un homme tombé en enfance. La mère de Johnson était aliénée et le père de Frédéric le Grand un fou moral et un ivrogne. Pierre le Grand avait un fils ivrogne et maniaque; la sœur de Richelieu s'imaginait qu'elle avait le dos en cristal, et son frère croyait être Dieu le Père; la sœur d'Hegel se croyait changée en pli postal; la sœur de Niccolini se disait damnée à cause de l'hérésie de son frère, elle chercha plusieurs fois de le tuer. La sœur de Lamb tua sa mère dans un accès de folie.

Charles V eut la mère, Jeanne la Folle, atteinte de manie mélancolique; ses petits fils et ses arrière-petit-fils furent également fous : Don Carlos, brutal, cruel et turbulent; Philippe III, convulsionnaire; Charles II, avec qui s'éteignit la race, épileptique, imbécille et lypémane, et un petit-fils, bâtard de génie, Alexandre Farnese (3).

(1) *De vita propria.*

(2) *Famil*, XIII, 2, XXIII, 12.

(3) IRELAND. *The Blot upon the Brain*, 1885, p. 147. — DEJERINE. *L'Hérédité dans les maladies*, 1886.

Le père de Beethoven était si renommé pour son ivrognerie qu'on disait de lui que sa mort avait arraché des larmes aux gabelleurs du vin. Byron eut la mère à moitié folle, le père dissolu, impudent et bizarre; son grand-père était un navigateur fameux: aussi a-t-on pu dire de lui « que s'il y avait un cas où l'influence héréditaire pourrait justifier l'excentricité du caractère, c'était le sien, car il déscendait d'une série de parents chez lesquels tout semblait calculé pour détruire l'armonie du caractère et la paix du foyer (1) ». Alexandre eut la mère dissolue et perverse et le père ivrogne. — Le grand-père de Plutarque, Lampria, était très adonné au vin dont il se plaisait à célébrer les vertus; et celui de Cimon était ivrogne et debauché.

Kerner avait une tante maternelle folle; sa sœur était mélancolique et elle eut deux enfants dont l'un était fou, l'autre somnambule. Les fils de Tacite, Carlini, Bernardin de Saint-Pierre, Mercadante, Donizetti, Volta, Manzoni, une fille de Victor Hugo, le père et les frères de Villemain, la sœur de Kant, les frères de Zimmermann, de Perticari, de Puccinotti furent frappés de folie. Un fils de Vanderbitt était épileptique. D'Azeglio qui eut un grand-père et un frère plus que bizarres, nous rapporte le proverbe qui courait dans Turin: « *I Taparei a l'an nen le grumele a post* (2) ».

Baudelaire a écrit de lui-même: « Mes parents idiots ou fous moururent tous victimes d'une folie terrible »: il est cependant vrai que leurs biographes n'ont pas pu en trouver (3).

(1) Ribot. Ouvrage cité, 85.

(2) D'Azeglio. *Memorie*, p. 341. — C'est à dire: *Les Taparelli n'ont pas la tête à leur place.* Taparelli était un nom de famille des D'Azeglio.

(3) *Œuvres posthumes*, vol. I.

Les origines de la névrose de Renan, dont nous avons déjà parlé, nous sont indiquées par lui-même dans l'éducation religieuse et prématurement sacerdotale, cette éducation du séminaire, qui lorsqu'elle tient un homme ne le quitte plus, et que pour cela même regorgeait de fous (1).

L'aliéniste trouverait des autres sources de névrose et d'atavisme dans la petite ville même de Trégnier, où il naquit. En raison des fréquents mariages entre parents et de la prépondérance de l'élément ecclésiastique, le village était devenu une vraie fourmillière de fous et de demi-fous.

« Ces fous inoffensifs, dit-il, étaient une sorte d'institution, une chose municipale... On les rencontrait presque partout; ils vous saluaient, vous accueillaient de quelque plaisanterie nauséabonde, qui tout de même faisait sourire. On les aimait, et ils rendaient des services. Je me souviendrai toujours du bon fou Brian, qui s'imaginait être prêtre, passait une partie du jour à l'église, imitant les cérimonies de la messe (2) ».

Une influence plus grande sur sa psychose l'ont eue les folies qui dominaient dans sa famille. Son oncle paternel, demi-fou, mena une vie vagabonde et passait ses jours et ses nuits dans les cabarets à conter des histoires et des légendes aux paysans, qui l'aimaient beaucoup; — un soir on le trouva mort au bord d'un chemin. — Son grand-père, patriote ardent et honnête, perdit par douleur, en 1815, la raison et on le vit se promener avec une énorme cocarde

(1) Entre autres, dit-il, il y avait un vrai fou, le prêtre Verger qui finit pour tuer son archevêque, et avec lui ce H. de***, le seul dans le séminaire qui semblât predestiné à la vraie sainteté, qui pleurait à chaudes larmes pendant la prière et qui pourtant changea radicalement d'opinions, passa des idées politiques très exaltées et qu'on croit avoir fini parmi les fusillés de la Commune.

(2) E. Renan. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Paris, 1883.

tricolore en s'écriant : *Je voudrais bien savoir qui est-ce qui va m'arracher cette cocarde!*

Lui-même, né à sept mois, resta longtemps grêle et faible et pour cela même l'éducation sacerdotale, — cette éducation qui enflammait comme un fer embrasé les âmes les plus tranquilles, — put le troubler plus aisément.

Dans Schopenhauer, aussi, l'hérédité maniaque et névrosique est très marquée. Il descendait par son père d'une vieille famille de Dantzig : son bisaïeul André était un homme plein d'énergie et de décision. Son grand-père Frédéric, avec sa tranquille pratique du commerce, introduisit le bien-être dans la famille; sa grande-mère Renée avait eu une tante et un grand-père aliénés; son père, Henri, semble avoir été un homme d'affaires fort avisé; républicain, il avait l'arrogance native de certains patriciens démocrates, il était sourd dès sa jeunesse, et atteint d'une continuelle manie des voyages, il se livrait à de si forts accès de colère que, disait-on, dans ses éclats, même le chien et le chat de la maison prenaient la fuite épouvantés; avec les progrès de la surdité, il devint plus violent et plus irritable et souffrit, sinon de véritables altérations psychiques, au moins d'angoisses maladives. On le soupçonne suicide. Il présentait divers caractères de dégénérescence : les oreilles larges, les yeux très-saillants, la bouche épaisse, le nez court et retroussé. Sa stature était pourtant très-élevée.

La mère de Schopenhauer, mariée à 19 ans, était spirituelle, ambitieuse et, disait lui-même, de mœurs assez légers. Son frère Frédéric, fût, dès la jeunesse atteint d'imbécillité.

Cette influence psychiatrique peut aujourd'hui être contrôlée par les chiffres mêmes. Dans la statistique prussienne de 1877, sur 10.676 aliénés, on a pu constater l'hérédité maladive pour 6.369, c'est-à-dire :

	CHEZ		
	Le père ou la mère	Les aïeuls ou les oncles	Les sœurs ou les frères
	p. 0/0	p. 0/0	p. 0/0
Folie (1)	89,0	86,0	76,1
Névroses graves . . .	12,4	6,7	13,1
Crimes	1,0	0,1	0,1
Alcoolisme	18,0	3,1	3,3
Suicide	1,7	2,7	2,3
Talent extraordinaire .	6,3	1,3	3,6

De là, il semble résulter que il y a bien de fous qui déscendent des hommes de génie. Le nombre des frères et des sœurs de fous doués de génie, qui surpasse celui des frères suicides, alcoolistes et criminels confirme encore mieux cette influence.

Sur 22 cas de folie héréditaire, Aubanel et Thoré ont noté deux cas de fils de génie (2).

Ce fait n'était pas inconnu aux anciens.

Alexandre Tassoni, esprit fort original, parmi ses « *Pensieri diversi 1621* », en dicta un très curieux avec le titre suivant : — *Comme il arrive à des pères de génie d'avoir des enfants très-sots, et des pères bien sots d'avoir des enfants très-savants.* — Et parmi les premiers il remarque les fils d'Africain l'Ainé, d'Antoine, de Cicéron, Posthume d'Agrippe, Claudius de Drusus, Cajus de Germanicus, Commode de Marc Antonin, Lamproclès de Socrate, Arideus de Philippe.

Parmi beaucoup d'avis plus ou moins extravagants de plusieurs savants de son temps, il rapporte celui que : « chez les grands hommes les esprits vitaux s'assemblent plus au

(1) Meynert. *Jahresbericht für Psych.* Vienne, 1880.
(2) Ribot. *L'Hérédité psycologique*, p. 171.

cerveau pour le fortifier et donner du vigueur aux puissances de l'intelligence : et pour cela, le sang et le germe restants froids et languissants (*sic*), il en arrive par conséquence que les enfants de tels hommes, et en particulier les mâles, tirent à la sottise ».

5. *Age des parents.* — Mais il y a bien d'autres influences éréditaires qui s'échappent à notre vue et qu'on peut apercevoir, encore, seulement à demi.

Marro nous a montré la grande influence de l'âge mûre des parents sur l'intelligence, et la folie des enfants (1).

Or grand est le nombre des génies et même des talents, issus de pères âgés : Voir J. Christ, Frédéric II, Napoléon I, Sciacci, Bizzozzero, Rochefort, Dumas (père), A. Jussieu, Balzac, J. Cassini, C. Vernet, B. Disraeli, H. Walpole, W. Pitt, Louis Racine, Adler, Auriac, Béclard, Schopenauer, tandis que parmi les fils des pères jeunes je ne trouve que Victor Hugo, De Girardin, Arnoth, Barral, Bertillon, Besabiasoff, Ségur.

Cette influence nous peut, à son tour, expliquer la longévité des hommes de génie. (Voir après).

6. *Conception.* — De Candolle (2) parle de l'influence que peut avoir sur les fils un état de passion violente des parents dans les moments de la conception et rappelle le nombre considérable des bâtards de génie.

Erasme se vantait de n'être point le fruit d'un ennuyeux devoir coniugal. Isaac Disraeli, écrivait dans le *Mémoire de Toland :* « La naissance en dehors du mariage crée les caractères forts et résolus ».

C'étaient des fils illégitimes que : Thémistocle, Charles-Martel, Guillaume le Conquérant, Murray dit le *Bon Régent*,

(1) Marro. *I caratteri dei delinquenti.* 1887. Bocca.

(2) *Histoire des sciences*, Genève, 1883.

le Duc de Berwick, que Montesquieu appelait *l'homme parfait,* Léonard de Vinci, Boccace, A. Dumas, Cardan, D'Alembert, Savage, Prior, De Girardin, La Harpe, Alexandre Farnèse, Dupanloup.

Il en est de même des aliénés, des dégénérés (1).

Newton fut conçu après deux années de continence forcée de ses parents.

On voit par là, combien tous les faits que nous avons pu découvrir jusqu'à présent sont loin d'épuiser les nombreuses sources héréditaires du génie.

Ceux qui se rappellent tous les hommes de génie, nés de parents poitrinaires et adonnés à l'ivresse; (v. s.) ceux qui savent comment ces deux dégénéréscences se transforment bien souvent, chez les descendants, en folie morale, s'aperçoivent déjà qu'il peut y avoir là d'autres causes héréditaires du génie, qui échappent aux observateurs vulgaires, et sont, pour cela, peu connues.

Ceux qui ont vu les génies se manifester, dans les écoles comme dans l'histoire des peuples, à des époques déterminées, par groupes et jamais isolement, comprennent et respectent, même, l'avis des anciens, qui croyaient aux influences planètaires sur l'embrion.

(1) Un fils de Louis XIV et de la Montespan, engendré dans une crise de remords et de larmes, à l'époque du Jubilé, était pour son état de tristesse permanente, surnommé le *fils du Jubilé.* Un homme de talent, sujet à des accès d'exaltation mentale, entre plusieurs enfants en eût deux aliénés, conçus à des époques qui correspondaient à ces accès. — Dejerine. *L'Hérédité dans les maladies du système nerveux,* 1886.

CHAPITRE IV

—

INFLUENCE DES MALADIES. — Maladies spinales. — Fièvres. — Traumes de la tête. — Leurs rapports avec le génie.

Gérard de Nerval dan son livre *Le rêve et la vie,* après avoir avoué qu'il composait souvent dans un état d'exaltation morbide, ajoute que la vieille sentence *Mens sana in corpore sano* est fausse, car beaucoup d'esprits, puissants, sont d'une constitution faible et maladive.

Conolly soignait un malade dont l'intelligence s'exaltait sous l'influence de véscicatoires; et un autre dont le génie se ranimait dans la période initiale de la phthisie et de la goutte.

Cabanis, Tissot, Pomme, affirment que certains états fébriles provoquent une extraordinaire activité psychique. — « Il y a quelques années, écrit Sylvester, atteint *heureusement,* de bronchite, dans un accès de fièvre nocturne, j'ai vu se résoudre dans mon esprit le problème de l'*Identification de la descriminante du cube avec celle du carré* (1) ».

Un homme de génie, Maine de Biran, qui fut toujours malade, nous explique bien l'influence des infirmités sur le génie : « Le sentiment de l'existence, écrit-il, n'existe point chez la plupart des hommes, parce qu'il est continu; quand l'homme ne souffre pas, il ne pense pas à lui-même; la maladie seule et l'habitude de la réflexion nous permettent de nous distinguer nous mêmes ».

(1) *Nature,* novembre, 1883.

Bien de fois les traumes de la tête et les maladies aigues, ces causes si fréquentes de l'aliénation mentale, changèrent en un homme de génie une individualité plus que vulgaire. Vico enfant tombe d'un escalier très haut et il en a le pariétal droit fracturé. Gratry, médiocre chanteur, devint un grand maître, après qu'une poutre lui eut fracassé la tête; Mabillon, imbécile dans son enfance, devint le grand homme si connu à la suite d'une blessure à la tête. Gall, qui raconte ce fait, a connu un Danois à moitié idiot, transformé en homme intelligent, après qu'il eut, à l'âge de 13 ans, roulé du haut d'un escalier, la tête en bas (1). Il y a quelques années, un crétin de la Savoie, mordu par un chien enragé, devint très intelligent dans les derniers jours de sa vie.

Le docteur Halle a connu des hommes médiocres, dont l'intelligence devint extraordinaire, à la suite de maladies de la moëlle épinière (2).

« Il est possible que ma maladie (spinite) ait donné un caractère morbide à mes dernières compositions », écrivait avec une véritable divination l'infortuné Heine. Et cette remarque ne s'appliquait pas seulement à ses derniers écrits.

« Mon excitation d'esprit, — écrit-il en effet plusieurs mois avant l'aggravation de son état (3), — est plutôt l'effet du mal que du génie; ainsi j'ai fait des vers pour apaiser un peu mes souffrances ».

« ..... Dans cette nuit horrible de douleur insensée, ma pauvre tête se jette ça et là agitant avec une impitoyable gaieté les grelots de mon vieux bonnet de fou ».

Béclard devint expérimentateur, de théoricien qu'il était, après un accident d'apopléxie (4).

(1) *Physiologie du cerveau*, p. 21.
(2) *Journal of mental science*. 1872.
(3) *Correspondance inédite*. Paris 1877.
(4) *Revue scientifique*. Avril, 1888.

D'après une remarque de Bichat et de Von-der-Kolk, les hommes dont le cou est ankilosé possédent une intelligence particulièrement vive.

Tout le monde sait combien les bossus sont fins et malicieux. Rokitansky explique ce fait par la courbure que subit l'aorte, après avoir donné naissance aux vaisseaux qui se rendent à la tête; ce que augmenterait le volume du cœur et la pression artérielle du crâne.

Chapitre V

—

INFLUENCE DE LA CIVILISATION ET DE L'OCCASION SUR LE GÉNIE. — Les grandes villes, les grandes écoles, les accidents.

Quelque assurées que paraissent de telles lois, il faut en accueillir les conclusions avec une certaine réserve, car il existe une série de facteurs presque insaisissables, qui interceptent et confondent toutes ces influences, sans en excepter même les orographiques.

Nous avons vu (page 159 et suiv.), comment les grandes agglomérations, quels que soient le climat et la race, suffisent pour accroître le nombre des artistes et des talents; mais ne pourrait-il pas y avoir là un effet purement factice, lorsque, par exemple, l'on considère comme originaires des grands centres des individus qui s'y sont transportés en quittant leur lieu de naissance, ainsi qu'il arrive pour bien des nouveaux-nés et pour bien des malades? Cela est certain, même, si l'on songe à l'influence pernicieuse des grandes villes: et si on pense avec Smiles (1) que « la vie des grandes villes n'est pas favorable au travail intellectuel » et « que tous les hommes qui ont eu une grande influence dans leur temps ont été élevés dans la solitude... ». « Tous les grands hommes de l'Angleterre et même de Londre naquirent à la campagne ». « Cela est peu connu parce que ces hommes, ont fini leur vie dans les villes où les entrainait l'écho de leur gloire ». (Idem).

(1) *La vie dans les villes et dans la campagne.*

Carlyle écrit : « Tous les hommes nés à Londre ne me semblent que des fractions d'homme ».

On lit dans le *Lives of the Engineers* que tous les grands ingénieurs anglais sont des campagnards.

L'établissement d'une école de peinture, même quand elle est le résultat d'une importation, rend artistique un centre qui ne l'était point d'abord ; et si l'établissement remonte à un temps très éloigné, le nombre des artistes devient très élevé. Considérons, par exemple, le Piémont, où assurément l'éducation militaire, renforcée par l'éducation cléricale, plus encore que par le climat et par la race, retarda, pendant longtemps, le développement des beaux-arts et surtout de la musique. Jusqu'en 1460, les peintres célèbres y sont peu nombreux et étrangers au pays (Bono, Bondiforte): mais Bondiforte, qu'on avait fait venir de Milan est immédiatement suivi par Sodoma, Martini, Giovannone Vercellese; Ferro de Valduggia est suivi de Lanini et de Tansi de Valduggia, de même que l'exemple de Viotti y fait naître en peu de temps cinq violonistes célèbres.

À peine quelques peintres distingués tels que Macrino, Gaudenzio Ferrari, se furent-ils montrés à Novare, à Albe et à Verceil que l'on en vit de suite apparaître d'autres ; et à notre époque, où l'influence militaire a été entièrement surpassée par l'influence sociale, ce pays fournit, proportionnellement, autant et même plus d'artistes que les autres provinces, soit pour le nombre, soit pour la qualité, par exemple, Gastaldi, Mosso, Pittara, etc.

Celui qui aurait dressé, il y a 300 ans, la statistique des penseurs écossais, n'en aurait peut-être pas trouvé un seul ; et cependant l'Écosse, délivrée du manteau de plomb de l'intolérance religieuse, est devenue, nous l'avons vu, un des centres de l'Europe, les plus riches en savants hardis et originaux.

D'autre part, la Grèce, à qui la nature et la race donnèrent dans les temps anciens le premier rang dans les

créations intellectuelles, n'a plus aujourd'hui aucun reste de sa supériorité. La race et la nature n'ont point changé; mais l'esclavage, la lutte politique et le manque de bien être ont épuisé toutes ses forces : car un peuple ne s'accorde point le luxe de l'art et des hautes pensées, tant que son existence n'est point assurée et facile.

Ainsi bien des fois l'influence de l'agglomération pourrait bien être masquée par l'influence du bien-être.

Ce n'est pas que l'action de la race et du climat disparaisse : mais ses manifestations demeurent latentes. L'esprit puissant qu'on doit à la race et au climat de la Toscane, après l'influence énervante des Médicis, du prêtre et des pédants linguistes, mieux encore que dans les chefs d'œuvre, se révèle à présent par les improvisations des paysannes de Pistoie et les subtiles épigrammes du peuple florentin; les génies (tels que Pacini, Carrara, Betti, Giusti, Guerrazzi, Carducci), n'y sont plus endémiques, mais clairsemés, sporadiques.

Et bien de fois les influences sociales me semblent plus apparentes que réelles : — c'est bien le coup de bec du poussin qui entr'ouvre l'écale, non le spermatozoïde qui engendre l'embryon.

Nous voyons Florence, comme Athènes, fournir aux temps des agitations républicaines, le maximum de la *génialité* italienne, mais des agitations semblables dans l'Amérique du Sud, et en France en 1789, n'ont pas donné autant de grands hommes, mais simplement des hommes utiles pour lors et qui passèrent pour grands (1). Et on pourrait bien soupçonner aussi que les nombreux grands hommes qui parurent à Florence, furent eux mêmes la cause de ses révolutions. (*Atlant. Monthl.*, 1881).

Il en est de même de l'occasion.

(1) Taine. *Les origines de la France contemporaine*. 1885, Paris, Hachette.

L'occasion semble avoir, parfois, aidé le développement du génie.

Ainsi pour un reproche que Servius Sulpicius adressa à Mutius Scevola d'ignorer les lois de son pays, celui-ci devint un grand juréconsulte.

Souvent des tailleurs de pierre, dans les carrières de Florence, au temps de sa vieille République, devinrent des sculpteurs célèbres, tels que Mino de Fiesole, Didier de Settignan et le Cronaca.

Canova et Vincent Vela étaient aussi tailleurs de pierre, de même que Jean Brown, qui, en coupant des marbres devint un des géologues les plus estimés.

Andrea del Castagno, pâtre dans le Mugello, surpris un jour par une averse se réfugia dans un oratoire où un peintre en bâtiments barbouillait une Sainte-Vierge. Il sentit de lors une envie irrésistible de l'imiter; et partout, avec du charbon, il s'évertua à dessiner des figures, si bien, que sa renommée se répandit parmi les paysans; aidé, ensuite, par Bernardin de Médicis, qui le fit étudier, il devint un peintre illustre.

Vespasien de Bisticci, papetier de Florence, obligé par son état au maniement de beaucoup de livres et au contact d'un grand nombre de gens de lettres et de savants, le devint lui-même.

Mais plus souvent l'occasion n'est que la dernière goutte qui fait déborder le vase. Cela est si vrai que les cas, dans lesquels le génie se manifesta malgré les occasions contraires et malgré même de vives oppositions, sont innombrables. Il suffit rappeler Boccace, Goldoni, Muratori, Leopardi, Ascoli, Cellini, Cavour, Pétrarque, Métastase, et enfin Socrate obligé à tailler des pierres et à les sculpter. Tous nos derniers grands maîtres de musique: Wagner, Rossini, Verdi, furent méconnus dans leur jeunesse. Verdi fut même repoussé, à l'unanimité, par le Conservatoire de Milan.

Il y a déjà longtemps qu'on a dit :

« A cui natura non lo volle dire,
Nol dirian mille Atene e mille Rome (1) ».

Les circonstances, donc, et le degré de civilisation font accepter et tolérer les génies et leurs découvertes, qui dans d'autres conditions seraient passés inaperçus ou raillés et, plus encore, persécutés.

L'histoire nous montre que, bien rarement, les grandes découvertes sont une nouveauté, et qu'elles sont demeurées longtemps à l'état de bibelots ou de curiosités. « La vapeur, dit Fournier, était un jouet d'enfants au temps d'Héron d'Alexandrie et d'Anthemius de Tralles. Il faut que l'esprit humain et le besoin de notre race travaillent des millions de fois par l'expérience avant de tirer toutes les conséquences d'un fait (2) ».

En 1765 Spedding offrit le *gaz portatif* déjà préparé et prêt à la commune de Vitchaven, qui le refusa; vinrent ensuite Chaussier, Minkelers, Lebon et Windsor, qui n'ont eu que le mérite de s'approprier sa découverte.

On avait trouvé la houille depuis le xve siècle, le navire à roues en 1472, celui à hélice avant 1790. Lorsque Papin essaya la navigation à vapeur il n'en recueillit que des railleries; on le traita de charlatan. Quand l'hélice fut enfin appliqué, Sauvage qui l'avait inventé, ne le vit en action que de sa prison, où il était enfermé pour dettes.

La daguerréotypie fut entrevue en Russie au xvie siècle; en Italie par Fabricius en 1566 et ensuite découverte de nouveau par Thiphaigne de la Roche. — Le galvanisme fut découvert aussi par Cotugno et par Du Vernay.

(1) « Pour ceux à qui la nature n'a rien dit, mille Athènes et mille Romes ne diraient rien non plus ».

(2) E. Fournier. *Le Vieux-Neuf*. Paris, 1887.

La théorie de la sélection elle-même n'appartient pas à Darwin exclusivement. « Les espèces actuelles, — disait déjà Lucrèce, n'ont pu subsister que grâce à leur ruse, à leur force, à leur vitesse; les autres ont succombé (1) ». — Et Plutarque, remarquant que les chevaux qui avaient été poursuivis par les loups étaient plus rapides que les autres, en donnait cette raison : « que, les plus lents de la bande ayant été atteints et dévorés par les carnassiers, les plus agiles seuls avaient survécu ».

La loi d'attraction de Newton était déjà tracée dans les ouvrages du XVIe siècle et particulièrement dans ceux de Copernic et de Kepler : elle fut presque complètée par Hoock.

Il en est ainsi du magnétisme, de la chimie et même de l'anthropologie criminelle, etc., etc. Donc, ce n'est pas la civilisation qui produit les génies et les découvertes, mais elle en aide l'éclosion, ou, mieux, en détermine l'acceptation.

On peut donc admettre que toutes les époques et tous les pays peuvent avoir des génies; mais, comme dans la lutte pour l'existence, la plus grande partie des êtres ne naît que pour devenir de suite la proie de l'autre, ainsi, beaucoup de génies, s'ils ne trouvent pas le moment favorable, restent ou ignorés, ou méconnus.

S'il y a des civilisations qui aident au développement du génie, il y en a aussi qui lui sont nuisibles. — Dans les régions de l'Italie, par exemple, où la civilisation est plus ancienne, et où elle s'est renouvelée, et plus fortement à chaque reprise, si la trempe du peuple est plus ouverte, la formation du génie y est plus rare : en général, là où la culture publique date de plus loin on est plus répugnant aux nouveautés. Au contraire dans les pays où la civilisation est récente et où la barbarie a dominé plus longtemps, comme en Russie, les idées nouvelles sont acceptées avec la plus grande faveur.

(1) Lucrèce. *De rerum natura.*

Lorsque le retour d'une même observation rend moins âpre et favorise l'acceptation des vérités nouvelles, les génies utiles et même nécessaires sont acceptés, acclamés, élevés sur les autels.

Le public qui aperçoit la coïncidence entre une civilisation donnée et la manifestation du génie, croit l'une en rapport avec l'autre, confond l'influence légère qui détermine l'éclosion du poussin, avec la fécondation qui remonte, au contraire, à la race, aux météores, à la nutrition, etc.

C'est ce qui arrive aussi de nos jours. L'hypnotisme est là pour prouver combien de fois, même sous nos yeux, une notion scientifique se renouvela, et comment on prit toujours pour nouvelle une même découverte. Chaque âge n'est pas également mûr pour les inventions qui n'avaient point, ou qui avaient trop peu de précédents, et alors elle est incapable de s'apercevoir de son inaptitude à les adopter. En Italie, pendant une vingtaine d'années, les meilleures autorités prirent pour un fou celui qui avait découvert la pellagrozéïne : à présent encore le monde académique, composé toujours de médiocrités intelligentes, rit de l'anthropologie criminelle, raille l'hypnotisme, se moque de l'homéopatie : — peut-être même que mes amis et moi, qui rions du spiritisme, nous sommes, grâce au misonéisme qui couve en tous, dans l'erreur, et, comme les hypnotisés, nous sommes dans l'impossibilité de nous en apercevoir.

TROISIÈME PARTIE

Le génie dans les fous

Chapitre Premier

EXEMPLES DE FOUS DE GÉNIE LITTÉRAIRE, POÉTIQUE, HUMORISTIQUE, etc. — Les journaux des hospices d'aliénés. — Résumé. — Passion. — Atavisme.

Le lien que nous avons démontré exister entre le génie et la folie est confirmé par la surexcitation de l'intelligence et par la vraie génialité temporaire, qu'on observe, bien de fois, chez les fous.

Il semble, écrit Ch. Nodier, que les rayons, si divergents et si éparpillés, de l'intelligence malade, se resserrent tout à coup en faisceau, comme ceux du soleil, dans une lentille, et prêtent alors aux discours du pauvre aliéné, tant d'éclat, qu'il est permis de douter qu'il ait jamais été plus savant, plus clair et plus persuasif, dans l'entière jouissance de sa raison. (Ch. Nodier, *Les Bas bleus;* 1846, p. 217).

La folie, écrivait Gautier (1), « qui creuse de si énormes lacunes, ne suspend pas toujours toutes les facultés. La quantité est souvent fort bien observée dans des poésies d'une démence complète. Domenico Theotocopuli, le peintre grec dont on admire dans les églises d'Espagne, des chefs-d'œuvre était fou. Nous avons vu en Angleterre des combats de lions et d'étalons en fureur, exécutés par un aliéné, sur une planche avec une pointe de fer rougie au feu, et qui avaient l'air d'une esquisse de Géricault frottée au bitume ».

Sous l'influence de la folie « un paysan ignorant fera des vers latins; un autre parlera tout à coup un idiome qu'il n'avait jamais appris, et ne pourra plus en dire un mot dès qu'il sera guéri; une femme chantera des hymnes et des poésies latines qu'elle n'avait jamais connues; un enfant blessé à la tête fera des syllogismes en langue allemande et ne pourra plus proférer une seule expression de cette langue dès qu'il ne sera plus malade (2) ».

Winslow connut un gentilhomme, incapable dans l'état normal de faire une simple addition, et qui, dans les accès de manie, devenait un mathématicien excellent. Ainsi une femme, poète à l'asile des aliénés, redevenait, à sa guérison, une ménagère paisible et prosaïque.

Un monomaniaque de Bicêtre se plaignait, avec ces beaux vers, de sa détention :

« Ah ! le poète de Florence
N'avait pas, dans son chant sacré
Rêvé l'abîme de souffrance
De tes murs, Bicêtre exécré (3) ».

---

(1) Théophile Gautier. *Voyage en Italie*. Paris, Charpentier, 1880.

(2) Trélat. *Recherches historiques sur la folie*, p. 81. Paris, J.-B. Baillière, 1839.

(3) Moreau. *Psychologie morbide*. Paris, 1859.

Esquirol raconte d'un maniaque qui inventa un canon pendant la période aigüe de sa maladie, canon qui vint ensuite adopté.

Morel, soignait un fou sujet à des vrais hébétements intermittents, qui, dans les périodes de lucidité composait de belles comédies.

Marcé parle « d'un malade, John Clare, qui y déraisonnait dès qu'il abordait la prose, mais qui s'est élevé, dans des élégies tendres et mélancoliques, à une rare perfection de style et aux pensées les plus choisies... (1) ».

Leuret dit également, à propos de la manie : « Il m'est arrivé plusieurs fois de prendre une idée trop favorable de la capacité intellectuelle de quelques personnes, lorsque je n'avais pour les juger que la connaissance de ce qu'elles faisaient ou disaient pendant un accès de manie. Tel malade qui m'avait frappé par ses discours ou ses saillies, n'était plus, après sa guérison, qu'un homme très ordinaire et bien au-dessous de l'opinion que j'avais conçue de lui (2) ».

Marcé a rapporté l'histoire d'une jeune femme qui était d'un esprit cultivé, mais d'une intelligence ordinaire, et qui, pendant le cours d'un accès maniaque, avec prédominance d'idées de jalousie, « écrivait à son mari des lettres qui, par leur éloquence, par le style passionné et énergique, pouvaient être placées hardiment auprès des pages les plus brûlantes de la *Nouvelle Héloïse*. Une fois l'accès passé, les lettres redevenaient simples et modestes, et jamais, en les comparant aux autres, on n'eût cru qu'elles provenaient de la même plume (3) ».

La suractivité intellectuelle (écrit Dagonet) s'observe aussi quelquefois dans les formes dépressives de l'aliénation men-

(1) Marcé. *De la valeur des écrits des aliénés; Journal de médecine mentale*. 1864.

(2) Leuret. *Fragments psychologiques sur la folie*.

(3) *Annales médico-psychologiques*, tome III, p. 93, 1864.

tale, mais beaucoup moins souvent que dans les formes expansives. Pour en donner la preuve il suffit de citer la lettre suivante, qu'une pauvre malade, affectée de délire mélancolique, adressait à son mari, instituteur de campagne. La lettre fourmillait de fautes d'orthographe; celle qui l'écrivait n'avait aucune éducation, et dans l'état normal elle n'avait aucune éloquence; mais la maladie l'avait transformée, en développant ses facultés intellectuelles. Elle s'exprimait ainsi :

« Pourquoi le maître de l'univers ne m'a-t-il pas ouvert mon tombeau dans ma brillante jeunesse? Pourquoi, dans le même temps, ne m'a-t-il pas éloignée de toi, puisque tu ne m'aimais pas et que je fais ton malheur?

» Pourquois suis-je devenue mère? Pour être malheureuse, plus que malheureuse, abandonner mes enfants qui me sont si chers... Pourquoi me haïs-tu? Quand je serais les pieds dans l'huile bouillante, je dirais encore: Je t'aime!...

» Pourquoi ne m'as-tu pas laissée mourir? Tu serais heureux, et moi, mes maux seraient finis... Mes chers enfants, avec leurs jeux, viendraient s'asseoir sur ma tombe. Je serais encore près d'eux; je les entendrais encore, dans le sombre tombeau, dire: Voilà notre mère (1)!... ».

Si cette femme avait été nourrie de la lecture de Chateaubriand, elle n'aurait pu s'exprimer avec plus de poésie et d'imagination.

« On a vu, dit Tissot, un jeune homme à qui son précepteur n'avait jamais rien pu apprendre et qui ne savait pas joindre, comme on dit, l'adjectif au substantif, parler latin sans hésiter, après quelques jours de fièvre maligne, et développer des idées qui jusque-là ne l'avaient point frappé (2) ».

(1) *Annales médico-psychologiques*, 1850, p. 48; Parchappe. *Symptomatologie de ta folie.*

(2) Tissot. *Des nerfs et de leurs maladies*, p. 133.

Entre autres exemples de ce que Lecamus appelle des phrénésies savantes, il cite mademoiselle Antheman qui, pendant le délire, avait « le visage riant, l'humeur agréable; les facultés de la main droite étant interdites par la paralysie, elle peignait de la gauche et brodait avec une dextérité incroyable: les productions de son esprit n'étaient pas moins incroyables que celles de ses mains. Elle récitait des vers où l'on remarquait toute la vivacité et la délicatesse possibles, quoiqu'ils fussent ses premiers-nés (1) ».

« Je vais essayer, dit Gérard de Nerval, dans son livre intitulé: *Le Rêve et la Vie,* de transcrire les impressions d'une longue maladie qui s'est passée tout entière dans les mystères de mon esprit; — et je ne sais pourquoi je me sers de ce terme *maladie;* car jamais, quant à ce qui est de moi-même, je ne me suis senti mieux portant. Parfois, je croyais *ma force et mon activité doublées;* il me semblait *tout savoir, tout comprendre; l'imagination m'apportait des délices infinies.* En recouvrant ce que les hommes appellent la raison, faudra-t-il regretter de les avoir perdues? ».

Quel médecin d'aliénés n'a pas entendu mille fois de semblables paroles sortir de la bouche de malheureux aliénés qui, après avoir recouvré la raison, regrettaient leur état passé, cette vie nouvelle, cette *« vita nuova »* que Gérard définit *« L'épanchement du songe dans la vie réelle! »*.

L'augmentation de l'activité intellectuelle, dit M. le docteur Parchappe, se rencontre fréquemment dans la folie; elle est même un des caractères les plus saillants de cette maladie, dans la période aigue... Les annales de la science, ajoute le même auteur, contiennent un certain nombre de faits authentiques qui ont contribué à consacrer le préjugé d'une augmentation surnaturelle des facultés intellectuelles, et qui expliquent, jusqu'à un certain point, comment l'amour du merveilleux chez les observateurs crédules, exa-

(1) *Médecine de l'esprit,* t. II, p. 32.

gérant et dénaturant des faits analogues, a pu accréditer les incroyables récits dont fourmille l'histoire des sectes religieuses à toutes les époques, et plus particulièrement l'histoire de la possession diabolique au moyen âge. *(Symptomatologie de la folie).*

Van Swieten (*Comment.*, 1121) dit avoir vu une femme qui pendant ses accès de manie ne parlait qu'en vers, et qui les *composait avec une admirable facilité,* bien que dans l'état de santé elle n'eût jamais montré le moindre talent poétique.

Lorry cite une dame noble, d'un esprit fort médiocre, qui était sujette à des accès de mélancolie pendant lesquels son intelligence se développait au point de disserter avec éloquence sur les questions les plus ardues.

Une jeune fille du peuple, âgée de quatorze ans, atteinte de folie à la suite d'une mission, discourait sur des sujets religieux comme si elle se fût livrée à l'étude de la théologie; elle parlait comme un prédicateur sur Dieu, sur les devoirs du chrétien, et savait résoudre avec sagacité les objections qu'on lui faisait. (J. Frank. *Pathologie interne: Manie fantastique).*

J'ai eu occasion, écrit Morel (1), de remarquer chez quelques aliénés hypochondriaques, hystériques et épileptiques, une activité intellectuelle extraordinaire aux époques critiques de la maladie. Il n'est pas rare d'observer que les attaques d'exacerbations auxquelles ils sont sujets sont précédées d'une manifestation anormale des forces de l'intelligence. Un jeune aliéné hypochondriaque, confié à mes soins, étonnait souvent ceux qui le voyaient, par la facilité de son élocution et par la manière brillante dont il exposait ses idées. Il lui est arrivé, dans certains moments, de composer, dans l'espace d'une nuit, un morceau de musique ou une pièce théâtrale qui renfermaient des traits remar-

(1) *Traité des maladies mentales.* 1858.

quables et quelques beautés de premier ordre. Mais pour moi, qui connaissais le malade, je n'étais jamais trompé sur le pronostic que m'inspirait cette situation. Je savais qu'après trois ou quatre jours d'excitation, ce jeune aliéné tombait dans une morne stupeur et dans un hébétement qui lui enlevaient jusqu'à l'instinct de ses besoins les plus naturels. Cette triste situation a fini par la démence la plus complète.

» Chez une aliénée hystérique, à prédominance d'idées religieuses exaltées, j'ai pareillement observé des phénomènes extraordinaires comme réminiscences intellectuelles. Elle avait assisté à beaucoup de sermons, et en avait lu un plus grand nombre. Je l'ai entendue répéter mot à mot ce qu'elle avait lu, ce qu'on avait dit en sa présence. C'est le livre à la main que nous avons pu suivre cette exaltée lorsque, sous l'influence d'un phénomène nerveux qui surexcitait ses souvenirs, elle nous récitait des sermons d'orateurs chrétiens très connus. Il lui était impossible de renouveler le phénomène dans son état ordinaire; mais, comme dans l'observation précédente, nous savions à quoi nous en tenir sur un fait de ce genre, sans compter qu'il ressemblait à une foule d'autres au moyen desquels on a, à diverses époques, exploité la crédulité publique : il était, chez cette hystérique, l'indice d'une crise d'exacerbation suivie de stupeur.

» Passons maintenant à la concentration extrême de l'attention chez une aliénée hypochondriaque, qui raconte ses propres sensations. Je fais cet extrait d'un journal que m'a légué cette malade, et qui est le résumé de tout ce qu'éprouvent ces sortes d'aliénés.

» *Six septembre 1852, neuf heures du soir.* — Ce soir, en me couchant, douleur aiguë dans les régions sacrées et dans les cuisses. Déchirement douloureux dans l'oreille gauche et l'œil du même côté. En m'endormant, je suis dominée par le sentiment de la peur. Je roule dans des

abîmes sans fond, ayant comme un crochet de fer qui relève le crâne et le cœur ».

« *Sept septembre 1852, sept heures du matin.* — Douleur, lancement dans les yeux, souffrances aiguës dans les paupières. Pression dans les tempes, principalement à gauche; toujours les yeux larmoyants, le larynx serré; une horrible et éternelle faim canine qui me fait comme sauter. Il me prend une colère qui me fait paraître folle aux yeux des autres. Si je pouvais encore crier, cela me soulagerait; j'ébullitionne et j'ai bonne mine. Dans le crâne, j'éprouve comme si j'avais une petite scie. Toujours ce mouvement d'une scierie, d'une roue qui tourne et m'entraîne. Mes os me font l'effet de bois mort qui brûle comme du bois de Campêche ».

« *Huit septembre 1852.* — Journée entière sans avoir pu rien faire. Un cintre m'étreignait le front. Je me couche avec un profond chagrin. La crainte me domine; parfois un sentiment de haine, un tant soit peu de jalousie permise contre ceux qui peuvent agir librement et travailler. J'ai dans le dos comme de petites cordes de boyaux tirant en tous sens, faisant de la musique comme un *harmonica*. C'est tuant. L'homme le plus fort tomberait mort de frayeur, si la réalité d'une personne dans mon état se montrait à lui... Et l'on rit de moi... Les médecins ne veulent pas croire à mes souffrances. Il y a des instants où je vois à la fois tout ce que j'ai vu dans ma vie. Je me sens enlever dans les airs ou sur les toits; je me fais horreur. Il semblerait un vieux tableau de Rembrandt passé à l'eau forte ».

« *Rêves.* — Chevaux crevés, sans tête, équarrissés; des horreurs de tous genres... Et puis ce sont les membres de ma famille qui m'apparaissent; mais je vois tout en laid et en raccourci; il y a comme une chambre obscure en moi, et le réflecteur me fait tout voir en petit. J'admets que je sois folle, mais admettez au moins que je suis bien malade, etc., etc. ».

On sait, écrit Paulhan (1), que chez les déments certaines facultés restent parfois intactes; ils peuvent, par exemple, jouer aux cartes ou aux dames, bien que leur esprit soit généralement désorganisé. Chez les idiots on trouve des faits analogues. Griesinger a vu dans l'Asile d'Earlswood, à Londres, un jeune homme qui avait fait tout seul un modèle remarquable d'un vaisseau de guerre; cet individu avait un esprit très borné, en particulier il n'avait aucune idée des nombres. « Il est plus fréquent, ajoute l'auteur, de voir des individus plongés dans une idiotie profonde exécuter d'assez bons travaux de dessin ou de peinture; naturellement ce n'est chez eux qu'un talent mécanique.

Esquirol rapporte le cas d'un général atteint de manie, chez qui « le délire persiste tout l'été avec quelques intervalles de rémission, pendant lesquels le malade écrit des comédies et des vaudevilles qui révèlent l'incohérence de ses idées...; malgré l'égarement de ses idées, le général conçoit le perfectionnement d'une arme et en trace le dessin, il témoigne le désir d'en faire exécuter un modèle ». Un jour il se rend chez le fondeur; à sa rentrée il est repris par l'agitation et le délire. Huit jours après, seconde visite au fondeur, « le modèle est exécuté et l'ordre d'en faire cinquante mille est donné. Cet ordre fut le seul acte du délire qui révéla au fondeur la maladie du général. Plus tard cette arme a été adoptée ». Ainsi, au milieu de l'incohérence générale, un système important est maintenu, et a pu aboutir à sa fin.

Un écrivain étranger à la pratique des maladies mentales, Esquiros, que nous avons eu déjà l'occasion de citer, a mentionné les faits suivants, qui sont très significatifs :

« Le doct. Leuret, dit-il, nous racontait l'histoire d'un aliéné de Bicêtre qui, durant sa maladie, avait manifesté un remarquable talent d'écrire et qui, dans l'état de santé,

(1) *Revue philosophique*. 1888.

eût été tout à fait incapable d'en faire autant. « Je ne suis pas tout à fait guéri, disait-il lui-même au médecin qui le croyait en convalescence; j'ai encore trop d'esprit pour cela. Quand je me porte bien, il me faut huit jours pour écrire une lettre. Dans mon état naturel, je suis bête; attendez que je le redevienne ». Le même observateur nous citait encore l'exemple d'un négociant dont les affaires avaient périclité : durant sa maladie, cet homme trouva la force de les relever; la solution de chacun de ses accès de délire était le perfectionnement d'une mécanique ou l'invention d'un moyen pour favoriser l'essor de son industrie; il se trouva, au bout de cette folie précieuse, avoir reconquis sa raison et sa fortune.

« On nous a montré, à Montmartre, dans l'établissement du docteur Blanche, des traces de dessin au charbon faites sur un mur; ces figures à demi-effacées, dont l'une représentait la reine de Saba, et l'autre un roi quelconque, sortaient de la main d'un jeune écrivain distingué, rendu depuis à la raison; la maladie avait développé chez lui un nouveau talent qui n'existait pas dans l'état de santé, ou qui, du moins, jouait à peine un rôle insignifiant.

» On dit que Marion Delorme rencontra dans un hospice de fous le premier homme qui eût l'idée d'appliquer les forces de la vapeur aux besoins de l'industrie, Salomon de Caus. La plupart des talents créés par la maladie quittent l'individu avec la maladie elle-même.... (1) ».

Dans ma clinique de Pavie il y avait un jeune paysan, âgé de douze ans, inventeur de mélodies musicales fort originales, qui appliquait à ses camarades d'infortune des sobriquets si à propos, qu'ils les gardent encore. Avec lui se trouvait un petit vieux paysan rachitique, atteint de pellagre, qui, demandé s'il était heureux, me répondit, à

(1) Esquiros. *Paris au dix-neuvième siècle. — Les maisons de fous*, tome II, p. 163.

l'instar d'un philosophe de l'ancienne Grèce : « Tous *les hommes* sont heureux, *même les riches,* pourvu qu'ils le veuillent ».

Beaucoup de mes élèves se rappelleront de B.., qui fut, tour à tour, musicien, domestique, portefaix, gargotier, quincailler, soldat, écrivain public, mais toujours malheureux; il nous a laissé une autobiographie, qui, à part quelque faute d'orthographe, mériterait bien les honneurs de la presse : — il me demandait sa sortie avec des vers qui, pour un homme du peuple sans culture, ne manquaient ni de beauté, ni d'originalité.

Il n'y a pas longtemps j'ai entendu un pauvre revendeur d'éponges, aliéné, deviner et résumer ainsi l'idée cardinale de la circulation de la vie : « Nous ne mourons pas : — quand l'âme est usée elle se fonde et se transforme : — en effet, mon père ayant enterré un mulet mort, on vit après, à la même place, pousser des champignons en grand nombre et les pommes de terre, que d'habitude y venait très petits, croître plus grosses du double ».

Voilà un esprit vulgaire, qui éclairé par le verve de la manie, surprend des théories auxquelles arrivent à peine les plus grands penseurs.

G. B., maniaque, neveu d'un littérateur célèbre, un jour que j'hésitais à lui permettre de monter un cheval un peu bizarre : « Pas de peur, docteur, me dit-il, *similia similibus* ».

M. G. négociant, lypémaniaque à quelqu'un qui l'avait appelé « Monsieur le Comte », disait : — « Quel comte ! — des comptes j'en ai fait beaucoup, mais c'étaient des comptes d'argent : je n'en connais pas d'autres ».

« Pourquoi ne voulez-vous pas me donner la main ? » je demandais un matin à madame M..., folle morale, — êtes-vous fachée ? » — « *Pallida virgo cupit, rubicunda recusat* », répondit-elle. — Une autre fois : « Esperez-vous, madame, de sortir bientôt de cet établissement ? » — Et elle : « J'en

sortirai quand ceux qui sont dehors auront retrouvé leur raison ».

V..., voleur et fou, pendant une promenade qu'on lui avait permise, prit la fuite. Rejoint et reproché d'avoir trahi la confiance qu'on lui avait accordée, repondit; « Mais, je ne voulais qu'essayer la souplesse de mes jarrets ».

B. B., vieille maniaque, âgée de plus de 70 ans, complètement dépourvue de dents, tenait des propos obscènes. Reprochée d'un déréglement aussi peu convenable à son âge : — « Vieille, vieille, repondit-elle, mais ne voyez-vous pas que je n'ai point encore mis les dents? ».

N. B..., que la folie a rendu poète, écrit avec beaucoup de finesse, mais ses vers ont des pieds trop longs : — son camarade G. R., nous disait qu'il leur allongeait les pieds exprès pour qu'étant bien *plantés*, ils ne pouvaient plus lui échapper de mémoire.

2. *Poètes.* — Mais venons aux vrais poètes des maisons d'aliénés. Il y en a peu qui possèdent une culture littéraire complète; la plus grande partie semblent inspirés, et je dirais presque entrainés par la maladie.

Je pourrais produire beaucoups d'exemples, mais l'économie nécessaire à l'ensemble de l'ouvrage me l'empêche. Je me bornerai à en citer quelques-uns, surtout dans le but de montrer les contrastes de leurs caractères, car il est bien curieux de voir comment du genre plus lugubre ils passent au plus gai, même à l'obscène, de l'élégance la plus exquise ils tombent dans le bavardage du dément.

Parant (1) nous donne un petit poème d'un aliéné de Toulouse.

L'auteur, un monomaniaque, s'adressait, sous forme d'épître, au médecin adjoint de l'asile, qui venait d'être promu à un autre poste et partait pour sa nouvelle résidence.

(1) *La raison et la folie.* Paris, 1887.

À MONSIEUR LE DOCTEUR C.....

ÉPITRE *(13 mai 1887)*.

Un docteur éminent sollicite ma muse.
Certes l'honneur est grand; mais le docteur s'amuse,
Car, dans ce noir séjour, le poète attristé
Par le souffle divin n'est guère visité....
Faire des vers ici, quelle rude besogne!
On pourra m'objecter que jadis, en Gascogne,
Les rayons eclatants d'un soleil du Midi
Réveillaient quelquefois mon esprit engourdi;
Il est vrai: dans Bordeaux, cité fière et polie,
J'ai fêté le bon vin, j'ai chanté la folie,
Celle bien entendu qui porte des grelots.
Mais depuis, un destin fatal à mon repos
M'exile loin des bords de la belle Gironde,
Qu'enrichissent les vins les plus fameux du monde!
Aussi plus de chansons, de madrigaux coquets!
Plus de sonnets savants, de bachiques couplets!
Ma muse tout en pleurs a replié ses ailes,
Comme un ange banni des sphères éternelles!
Dans sa cage enfermé l'oiseau n'a plus de voix.....
Hélas! je ne suis point le rossignol des bois,
Pas même le pinson, pas même la fauvette;
Vous me flattez, docteur, en m'appelant poète....
Je ne suis qu'un méchant rimeur, et je ne sais
Si ces alexandrins auront un grand succès...
Cependant mon désir est de vous satisfaire;
Votre estime m'honore et je voudrais vous plaire,
Mais Pégase est rétif quand il est enchaîné;
D'un captif en naissant le vers meurt condamné.
Si vous voulez, docteur, que ma muse renaisse,
Je ne vous dirai pas: rendez-moi ma jeunesse.
Non, mais puisque vos soins m'ont rendu la santé,
Ne pourriez-vous me rendre aussi la liberté?
Des vers! Pour que le ciel au poète en envoie
Que faut-il? le grand air, le soleil et la joie!
Accordez-moi ces biens: mon luth reconnaissant,
Pour vous remercier comme un Dieu bienfaisant,
Peut-être trouvera, de mon cœur interprète,
Des chants dignes de vous, et dignes d'un poète!

« Tout assurément dans ce petit poème indique la persistance d'une intelligence assez vive; et pourtant dans les mêmes jours qui l'écrivait, il avait fait une tentative de suicide, puis une tentative d'homicide contre sa mère; il a été tour à tour excité et déprimé, mais toujours obsédé par les mêmes idées. Dans la dépression, il s'imagine qu'on l'accuse de crimes : qu'il va passser en cour d'assises, qu'il est méprisé de tout le monde, et que tout cela est la faute de sa femme. Il est manifestement halluciné ». (Parant).

M... G..., poète de belle réputation avant sa maladie et frère d'un illustre poète, fut atteint de manie ensuite des excès alcooliques. Il maltraitait sa femme, criait et insultait ses persécuteurs supposés.

Les premiers accès passés, il se transforma en mégalomane. Il commença par écrire des vers très armonieux, mais illogiques; barbouilla une tragédie avec soixante personnages, où Archimède et Garibaldi sont mêlés avec Victor Emmanuel, Charles-Félix, Ève, David, Saül : on y trouve même des personnages invisibles, des astres, des comètes, qui, déclament quand même. — Voici, par exemple, une étrange demande à Archimède :

« Dall'Erebo uscito, rispondi, ove sei?
O forse t'involi pei balzi cruenti?
Se un giorno lanciasti, atleta agli dei
Un angiol dai vanni di fuoco lucenti
Ancor non è stanco dei cieli il tiranno.....
Se più della luce la notte t'abbella,
Si tinga di nero la vecchia tua stella (1) ».

(1) « De l'Érèbe sorti, répond, où es-tu? — te dérobe-tu peut-être sur un rocher ensanglanté? — Si un jour, o athlète, tu as lancé aux dieux — un ange des ailes reluisantes de feu, — le tyran des cieux n'est pas encore bas..... — Si plus que la lumière, te charme la nuit, — qu'on colore en noir étoile vieille ».

Archimède répond :

« Io sono il Lione che rugge e si schioma (1) ».

Quant à sa prose en voici un spécimen qui montre son délire orgueilleux :

« Le seul homme de bien, mais dans le même temps tenu pour un fou et un orgueilleux, comme s'il pouvait être adoré tel qu'un Dieu par le genre humain, — dans la réalité à lui bien inférieur, — c'est *moi*, ici soussigné, S... M..., non Pape, non Roi, non Président de République; au contraire, haïssant tout Gouvernement et ses formes, tout parti et ses adhérents. *Moi*, S... M..., fils d'un père, paysan de F..., ville qu'on devrait raser dès les fondements, sans en sauver même les moucherons ».

Il essaya ensuite tous les formes de poésie les plus extravagantes, tous les mètres *barbares*, ou, pour mieux dire, tous les mètres impossibles, les nommant *amètres* ou *olimètres*. Parfois même il se croyait changé en Horace.

Sa nouvelle prose était encore pire. Il prétendait établir une langue néo-grecque, dans laquelle les pierres s'appellaient *lithiases*, les amis *philos*, les siècles *chronos*, les mains *chires*, etc. En voilà un exemple :

« Nous marchons sur des lithiases, car c'est ainsi qu'on nomme le gravier qui recouvre la route.

« Le pancréas est le cystépatique ou le philtre ou le feutre de l'urine, qui passe par l'emporétique, c'est-à-dire, le pissotier masculin, qui est fait de gutta-percha, ou mieux, de goutte-perdre, ce que équivaut au même ».

Pourtant peu après, il dictait quelques sonnets, qui n'auraient rien perdu près des rimes plus joyeuses du Berni. On l'aurait cru un vrai poète humoristique; — mais de là à quelques jours il change encore: ce sont des vers lugu-

(1) « Je suis le Lion, rugissant et échevelé ».

bres, d'une énergie forte et grave, comme ceux-ci, qui peignent vivement la tristesse solitaire du lypémane:

A SÈ STESSO.

« E con chi l'hai?
Con tutti e con nessuno,
L'ho con il cielo, che si tinge a bruno,
L'ho con il metro, che non rende i lai,
Che mi rodono il petto.
Nell'odio altrui, nel mal comun mi godo ».

« À MOI-MÊME. — Avec qui l'as-tu? — Avec tous et avec personne; — je l'ai avec le ciel qui se teint en brun, — je l'ai avec le mètre qui ne rend les regrets — qui me rongent le cœur. — Dans la haine d'autrui, dans le mal commun, je me réjouis ».

Et dans ces autres, d'une merveilleuse délicatesse et vérité:

TIPO FISICO-MORALE DI P... L...

QUI RICOVERATO.

« Al primo aspetto
Chi ti vede, saria
Costretto a dir che a te manca l'affetto;
E male s'apporria;
Che invece spesse fiate,
Sotto ruvido vel, palpitan lene
L'anime innamorate
Che s'accendon, riscaldansi nel bene.
Così rosa dal petalo
Invisibile quasi
Mette l'effluvio dai raccolti vasi,
Come dal gelsomino,
E i delicati odor dell'amorino;
Nemico a tutti i giuochi,
Di Venere, di Bacco indarno i fuochi
Ti soffiano; la cute
È di tal forza che sembrano mute
Le vezzose lusinghe... Sei di pietra,
E invano a darti il fiato spira l'etra.

» M... S... ».

« TYPE PHISIQUE-MORAL DE P... L..., ICI RETIRÉ. — À ton premier aspect — qui te voit, serait — porté à croire qu'en toi manque l'affection; — mais il jugerait mal; — car bien souvent, — sous un voile rude, palpitent doucement — des âmes amoureuses — qui, dans le bien, s'allument et se rechauffent. — Ainsi la rose des pétales — presque invisibles, — émets les parfums recueillis dans ses vases; — c'en est ainsi du jasmin — et des senteurs délicat de l'amourette. — Ennemi de tout jeu, — c'est en vain que de leur feu, Vénus et Bacchus, — t'envoyent l'haleine; ton écorche — est autant épaisse, que sont muettes, — même les plus douces cajoleries... Tu es de pierre, — et c'est en vain que pour te donner le souffle les vents te caressent ».

Mais voici un vrai chef-d'œuvre de poésie phrénopatique.

A UN UCCELLO DEL CORTILE.

« Da un virgulto ad uno scoglio
Da uno scoglio a una collina,
L'ala tua va pellegrina
Voli o posi a notte e dì.
« Noi confitti al nostro orgoglio,
Come ruote in ferrei perni,
Ci stanchiamo in giri eterni,
Sempre erranti e sempre qui!

» CAVALIERE Y. ».

« À UN OISEAU DANS LA COUR. — D'une broussaille à un rocher, — D'un rocher à la colline, — Ton aile s'agite toujours — Où que tu poses, où que tu voles — Dans le jour et dans la nuit :

« Nous, cloués à notre orgueil, — Comme la roue à son dur essieu, — Nous nous acharnons dans des tourments éternels, — Toujours errants et toujours ici! — LE CHEV. Y. ».

Ces vers magnifiques, ont été improvisés par un aliéné, sous les yeux du docteur Tarchini-Bonfanti.

Pour bien saisir la beauté de ces strophes, il faut savoir qu'elles font allusion à la cour de l'hospice, au milieu de laquelle s'élevait un grand arbre, et où il se tenait d'habitude avec ses compagnons d'infortune.

« Là il restent presque toute la journée, m'écrit M. Tarchini-Bonfanti, se promenant sur un trottoir en pierre qui la borde tout autour. L'auteur de ces vers, qui est ici depuis vingt ans, se croit un chevalier, un prince, etc.; il voit du mystère partout; — pour longtemps il a eu le tic de toucher avec sa pipe les clefs du directeur. Il aime, autant qu'il peut, être soigné et bien mis dans ses habits et se pique de manières distinguées. Il crayonne assez bien, mais plus souvent il n'aboutit qu'à des barbouillages; — quand il ne copie point il invente, mais ses sujets sont toujours allusifs à certains mystères qu'il a dans la tête ».

C'est, enfin, un malade de folie ambitieuse déjà systématisée. Le curieux est que, à exception de ce jour-là, Y., qui est un des plus entichés griffonneurs, écrivit toujours des proses et des vers moins que médiocres et tout à fait incorrects, où, avec une conviction profonde, il parle de ses rêves vaniteux, qu'il fustigue dans ses vers même, comme on peut voir par ces fragments pris au hasard parmi ses manuscrits :

« Bête ou homme, pour un Chapeau — contre une décoration d'honneur — que le Chapelier a embrassée....

« Case-toi ! car je veux me promener — à mon bon plaisir, parce que j'en ai le droit — par loi que tu connais — sans doute ! le sujet avec votre clef ».

Du reste, que son délire ambitieux continuât même alors qu'il écrivait ses beaux vers, le prouve la signature à laquelle il a joint le titre, indu, de Chevalier Y.

Un autre exemple nous est fourni par un monomane de Sienne, ville qui, en Italie, prime en fous de génie :

« La Fourmi. — S'il y a une bête sur la terre — vilaine, laide et méchante — à qui il soit juste faire la guerre, — parce que lâche et malfaisante, — je crois bien, on l'a déjà dit, — cette bête-là c'est la fourmi.

» Vient l'été : le bon paysan — dans les champs moissonne et sue : — elle s'avance tout doucement, — en cachette et sans être vue, — elle emporte bien des épis — l'insatiable fourmi.

» Le froid hiver, dans son abri, — d'être juste, elle a croyance; — du laboureur se moque et rit, — elle mange, mange et fait bombance, — sans rien donner à qui mendie, — cette avare et triste fourmi.

» On ne trouve que l'égoïste, — ou des gens à court d'idées, — qui la notent en chef de liste — parmi les bêtes plus à louer; — mais la Muse est l'ennemie — de l'ignoble fourmi.

» Petit enfant, écoute, ici; — si tu trouve sur ton sentier, — cet insecte que je maudis, — mets en œuvre ton petit pied, — écrase, vite, toutes les fourmis — Dieu lui-même t'en benit ».

L'auteur, en est un monomane qui tourne à la démence; il croit appartenir à la famille de Lorraine, comme le démontre bien cette lettre :

« *Monsieur le Docteur,*

» Voici les *vers*. Je les ai faits en peu de minutes; ils sentent l'*improvisation* et je n'ai pas le temps de les corriger. — Le cas échéant que vous les publiez (ce qui n'est pas difficile) et que vous y mettiez une *introduction* (ce qui est très facile), je vous prie de vous rappeler d'être un *gentilhomme*. Lors de la publication (dans la *Chronique* du mois de janvier 1886) de la *Cigale*, — que *vous m'avez*

volée, — et que je n'aurai certainement publiée, parce que incorrecte, — il y a eu bien de la *mauvaise foi* de votre part. Vous avez écrit qu'elle vous avait été *donnée* (je répète encore que vous l'avez *volée)* par un *pauvre monomane* (oh! vous vous déshabillez, il semble) *qui prétendait d'être* UN *Lorraine*. Le vrai est que depuis plus d'une année (du moment de la publication de la *Cigale)* j'ai déclaré être Henry VI de Bourbon, c'est-à-dire, le Dauphin. Si dans les premiers temps de ma réclusion ici, je disais être Pierre-Léopold de Lorraine (le *troisième* de ce nom), cela ne voulait pas dire que j'étais UN *Lorraine*, car on pourrait entendre *un Lorraine quelconque* (bâtard ou apocryphe): — Pierre-Léopold III est le chef de l'illustre maison: il est *très légitime* et je le connais. Dans cette affaire aussi il y a de la *mauvaise foi*. Donc.....

» *Votre* E. M. ».

Voici, une lettre écrite à la vierge Marie par un droguiste enfermé à Sainte-Anne:

Sainte-Anne, le 26 février 1880.

MADAME,

Veuillez agréer l'hommage
De ce modeste sonnet
Et le tenir comme un gage
De mon sincère respect.

SONNET.

Souvenez-vous, reine des dieux,
Vierge des vierges, notre mère,
Que vous êtes sur cette terre
L'ange gardien mystérieux (1).

(1) PARANT. Ouvrage cité. — REGNARD. *Sorcellerie*. 1887.

Le même adresse à M. Magnan une longue pièce de vers sur une représentation dramatique qui vient d'avoir lieu. Il l'accompagne de ce gracieux envoi :

VÉNÉRÉ DOCTEUR,

L'estime et la reconnaissance
Sont la seule monnaie du cœur
Dont votre pauvre serviteur
Dispose pour la récompense
Qu'il doit à vos soins pleins d'honneur.

Recevez donc cet humble hommage,
Docteur admiré, révéré,
Et j'ajouterai bien-aimé,
Si vous vouliez tenir pour gage
Qu'en cela du moins J'AI PAYÉ.

(Id.).

Un autre semble avoir pour son médecin beaucoup moins de vénération et de reconnaissance. Il a composé une satire de cent vingt alexandrins dont je vous fais grâce, mais dont quelques vers sont assez bien tournés.

Les médicastres sans vergogne
Qui changent en sale besogne
Le plus sublime des mandats,
Ces infâmes aliénistes,
Qui, reconnus pour moralistes,
Sont les pires des scélérats !
Ils détruisent les écritures
Pour maintenir les impostures
Des ennemis du bien public.
Ils prostituent leur justice
Pour se gorger du bénéfice
De leur satanique trafic.

(Id.).

M. X..., l'auteur de ces vers, à la suite de travaux intellectuels excessifs, fut pris subitement de maux de tête insupportables. Bientôt il se sentit assailli de remords sans objet définis, si bien que, n'ayant pourtant commis aucune faute, il se persuada qu'il allait être l'objet d'un châtiment

céleste : peu de jours après il crut que Dieu l'avait changé en bête, comme autrefois Nabuchodonosor.

A partir de ce moment, la terre lui parut différente, tout lui semblait vert; quand il parlait, il lui paraissait que les bêtes le comprenaient. Quand il croisait un cheval ou un âne, il pensait rencontrer un collègue; la vue d'un pré lui donnait envie de brouter, et s'il ne le faisait pas, c'était par orgueil, à cause de ses parents et de ses amis.

C'est au milieu de ce singulier état d'esprit qu'il se mit à faire quelques vers, qu'il destinait à un concours de province. Il passa toute une journée la tête nue en plein soleil, à la recherche de la rime, et le soir, celle-ci se montrant rebelle, il perdit complètement la tête, fit une scène affreuse à sa mère et à sa femme, jeta son chapeau dans le ruisseau et le piétina vigoureusement. Puis, s'échappant brusquement des mains de ceux qui le retenaient, il grimpa au dernier étage de sa maison, enfonça d'un coup d'épaule la porte d'une mansarde, et se précipitant sur la bonne qui y était couchée, il essaya de l'étrangler.

On l'arrêta enfin, et on l'entraîna dans une maison de santé. En route, il ne cessait de dire : « Je suis un misérable ». En arrivant chez le médecin, il aperçut un portrait de l'Empereur et il lui fit un discours à mi-voix, puis il demanda solennellement à quelle heure il serait guillotiné le lendemain. Il passa une nuit très-agitée, écrivant fiévreusement sur du papier qu'on lui avait laissé, demandant à chaque instant ce qu'on comptait faire de l'assassin Dumolard. Il cacheta enfin sa lettre et l'adressa à l'empereur Napoléon III.

Puis il se mit à s'arracher les poils de la barbe un à un en s'écriant : Je cherche mon dernier helminthe.

Quelque temps après, ce malheureux était assez calme pour que le directeur l'invitât à dîner à sa propre table.

Dans la conversation, l'un des médecins lui dit :

Dites-nous donc pourquoi, l'autre jour, quand vous étiez malade, vous vous intéressiez tant à Dumolard. Expliquez-nous le sens de cette réponse que vous avez faite si tragiquement : — Je cherche mon dernier helminthe. — Enfin, racontez-nous, si vous le savez, ce qui se passait alors dans votre esprit.

Je copie textuellement sa réponse, telle que la recueillit Sentoux (ouvrage cité).

« Au début de ma maladie, on m'avait donné un chapeau dont la forme particulière m'avait frappé. Tout alors me portait ombrage. Je me figurai que ce chapeau était un enseigne de prostitution; c'est pourquoi je le foulai aux pieds, et quand ma mère insista et voulut elle-même me le placer sur la tête, j'en fus tellement indigné que je l'aurais tuée.

» Le soir, du premier étage où je me trouvais à table avec ma famille, j'entendis qu'on arrêtait les gens et qu'on parlait de moi sur le trottoir. Pour échapper à cette honte, je me précipitai hors de l'appartement, et, dans ma fuite, j'entrai dans un cabinet où était en train de se coucher la bonne de la maison. A sa vue, stupéfait, je me demandai ce que je venais faire chez cette bonne; la bonne éveilla dans mon esprit l'idée de Dumolard, et, sans transition, la conviction que j'étais moi-même Dumolard; étant Dumolard, je devais violer et assassiner la bonne. On m'arrêta, on me conduisit ici. Je vis au cabinet du médecin, non pas le portrait de l'Empereur, mais l'Empereur lui-même, qui m'interpella pour me reprocher mes crimes et m'annoncer un châtiment terrible. Arrivé dans ma division, je me crus en prison au milieu de malfaiteurs de toute espèce. Quand on m'administra un lavement, je crus que ce lavement était empoisonné, que c'était là le supplice, l'expiation de mes forfaits, si grands que ma tête eût sali la guillotine dont le couperet était trop noble pour moi. Bientôt je sentis l'effet du poison; je vis mon corps entier

se couvrir de vers; j'en étais rongé; mes chairs tombaient en pourriture. Quand je vous dis : je cherche mon dernier helminthe! je cherchais à prendre vivant un des vers qui me dévoraient. Mais tous s'écrasaient sous mes doigts. Me sentant mourir, je voulais arriver devant l'Éternel avec un de ces vers, instruments de mon supplice, afin de pouvoir lui dire : Il est vrai que je n'ai été qu'un affreux scélérat, mais mon châtiment a été terrible; vois ce ver hideux et infect, c'est lui qui a achevé de me ronger. Que mon supplice excite ta compassion et ton indulgence! Quand, le soir, on m'apporta une potion, je la bus avec empressement, parce que je crus que ce breuvage devait activer ma fin. La potion me fit dormir; je m'éveillai tout étonné de n'être point mort, et d'être débarrassé de mes vers. On veut sans doute, pensai-je, prolonger mon supplice. C'est alors que je songeai à mes enfants, que je les vis errants et misérables, repoussés de tous à cause du nom de leur père, et la pensée me vint de les raccomander à l'Empereur avant de mourir. Pour mieux le toucher, je voulus lui parler de l'Orphelinat du prince impérial; je le fis du mieux que je pus, espérant qu'on placerait peut-être mes enfants dans cet asile. Cela fait, j'attendis la mort avec plus de calme. On me mit des sangsues; mes idées perdirent de leur trouble; je commençais à voir ce qui se passait autour de moi; je reconnus, aux extravagances des hommes qui m'entouraient, que ce n'étaient point des forçats, mais des aliénés. Ce fut comme une lueur qui commença à m'éclairer sur ma situation ».

A la suite de cette conversation, on alla chercher la lettre que le malheureux avait écrite à l'Empereur. C'était une pièce de vers, et la voici :

Malheur à l'enfant de la rue!
Il boit plus de pleurs que de lait
Le froid mord son épaule nue,
Et toute grâce est disparue

De son front au pâle reflet !
Il grandit sans jamais connaître
Le frais sourire du bonheur,
Sans entendre la voix du prêtre,
A sa droite sans voir paraître
Le guide qu'on nomme l'Honneur !

Il grandit comme un ver dans l'ombre !
Et, serpent au soleil d'été,
Il se glisse et se mêle au nombre
Des hydres dont la haine sombre
Envenime chaque cité.
Ignoble héros de guinguette,
Faux mendiant des carrefours,
Escroc portant un masque honnête,
Hideux détrousseur qui vous guette,

C'est lui partout ! c'est lui toujours !
C'est au bagne, infâme victime,
Quand ce n'est point sous le couteau,
Que roulant d'abîme en abîme
Va s'engloutir l'enfant du crime
Qui n'eut pas d'ange à son berceau !

Quel sage bienfaiteur, quel Lycurgue intrépide
Réchauffant dans son sein la vile chrysalide
Ouvre le ciel à qui vivait dans le limon,
Et réalise ainsi la sublime chimère
D'inspirer de l'amour à qui n'a pas de mère,
Le culte de l'honneur à qui n'a pas de nom ?

Oh ! non, ce n'est aucun de ces songeurs superbes
Qui, se mettant au front les rayonnantes gerbes,
En Moïses nouveaux prétendent s'ériger;
Le dévouement jamais n'embrasa leur poitrine,
Leur orgueil si fécond en menteuse doctrine
Sait irriter le pauvre et non le soulager.

Celui qui le fonda, cet asile qui s'ouvre,
C'est celui qui d'un mot a couronné le Louvre,
Ce rêve des Valois et de Louis le Grand !
C'est celui qui, deux fois père de la patrie,
A de son bras puissant chassé la barbarie
Et d'un peuple abaissé fait un peuple géant !

Car il faut que ton nom, Napoléon, se pose
Du palais à la crèche au bout de toute chose,
Et que, dans ton manteau d'abeilles parsemé
Qui porte dans ses plis les destins de l'Europe,
Comme ton propre fils l'orphelin s'enveloppe
Sans plus craindre le froid, sans plus être affamé.

Mais non, tu n'es pas seul dans cette œuvre modeste,
Un ange, de grandeur et de bonté céleste,
En inspira la gloire à ton cœur de lion,
Et c'est avec l'accord de vos âmes pareilles
Que vous effacerez les antiques merveilles,
Car un simple Hôtel-Dieu vaut mieux qu'un Parthénon!

Et vous voilà dans cet asile,
Vagabonds sauvés par César;
Un cœur droit, une âme virile
Seront désormais votre part;
Vous pourrez fièrement répondre
A ceux qui croiraient vous confondre
En vous demandant *votre nom:*
Cessez toute ironie amère,
Car la France fut notre mère,
Notre père, Napoléon (1).

3. *Journaux.* — C'est la facilité à produire des œuvres littéraires de ce genre qui a conduit quelquefois les malades des asiles à se réunir, à se concerter pour composer des journaux, entièrement rédigés par eux. Des tentatives de ce genre ont été faites en Angleterre à plusieurs reprises, tentatives que Marcé a signalées dans son étude sur les écrits des aliénés. Les journaux littéraires dont il parle *(The New Moon, The York Star, The Opal),* étaient rédigés et imprimés par les malades eux-mêmes dans les murs de plusieurs asiles. On y trouvait des productions diverses, et notamment des morceaux poétiques dont quelques-uns, par l'originalité du rhythme, par leurs accents passionnés, par le fini de leurs descriptions, étaient, paraît-il, pleins de charmes.

L'exemple des Asiles d'Angleterre fut imité naguère à Charenton (1), où les pensionnaires eurent d'eux-mêmes l'idée de fonder et de rédiger un journal, le *Glaneur de Madapolis.* Il ne faudrait pas supposer que toutes les productions insérées dans ce journal fussent, nous ne dirons pas parfaites, mais même seulement bonnes.

(1) Regnard. *Sorcellerie.* — Sentoux. *De la surexcitation des facultés intellectuelles dans la folie.* Thèse de Paris, p. 122, 1867.

Un M. Z..., atteint de folie orgueilleuse, avec idées singulières de persécutions, était à la maison de santé; c'était un homme des plus dangereux, car il avait juré de se défaire de la première personne qui se présenterait devant lui. Pour y arriver, avec une force inouïe, il descella une barre de fer énorme encastrée dans un mur, et se mettant en faction derrière une porte, il attendit, prêt à assommer quiconque passerait à sa portée. Fort heureusement, il fut aperçu à temps et désarmé.

Cette agitation excessive finit par céder, et le malade, sauf qu'il refusait opiniâtrement d'écrire à sa famille et de changer de linge, semblait revenu à un état assez normal. Il passait ses journées à lire et à traduire les romans de Ch. Dickens.

En même temps que lui, et dans sa section, se trouvait un officier qui se distrayait à faire de l'aquarelle. Un jour, ce militaire reproduisit assez heureusement la porte principale de l'asile. M. Z..., vit le dessin, et, frappé subitement d'une idée, il écrivit au dessous :

ROUTE DE MADOPOLIS.

« La route de Madopolis n'est point une chaussée avec son empierrement, ses fossés et ses accotements; c'est une route sphérique, grande comme la terre, épaisse comme la hauteur de la plus grande des pyramides d'Égypte.

» C'est en naissant qu'on entre sur la route de Madopolis, c'est en mourant qu'on en sort.

» Chose bizarre, c'est peut-être en dormant qu'on y chemine le plus vite, et c'est souvent quand on s'en doute le moins qu'on franchit les portes de cette ville célèbre.

» Madopolis est habité par des hommes et des dames : c'est une grave erreur que celle qui court le monde, d'après laquelle Madopolis serait habité par des hommes tombés de la lune. C'est bien plus en dehors de Madopolis que

dans ses murs qu'on pourrait trouver des lunatiques. La route de Madopolis en fourmille. Pauvres gens! ils s'en vont, ils viennent vers nous! Si nous y reportions nos souvenirs, au milieu des lunatiques nous vous y verrions venir, ô Madopolitains, ô Madopolitaines... ».

En bas de la feuille, il ajouta: *Exorde à continuer*. Puis, passant à l'officier son papier, il lui dit: « Il me faudrait tout un journal pour exprimer ma pensée. — Eh bien, lui répondit celui-ci, faisons un journal; je me charge de l'illustrer ».

L'affaire fut convenue en quelques instants, et nos deux délirants se mirent à l'œuvre. Le titre fut vite choisi, ce n'était pas le plus difficile. On baptisa l'œuvre nouvelle:

LE GLANEUR DE MADOPOLIS (1).

M. Z..., rédacteur en chef, travaillait fiévreusement, composant jusqu'à cinq pièces de vers par jour, demandant des articles, examinant, corrigeant, coupant ceux qu'on lui apportait. Chose curieuse, il ne pouvait supporter les compliments, et envoyait brutalement promener ceux qui essayaient de le féliciter. Un jour, une surveillante lui demande fort poliment de lui prêter le *Glaneur*. Il refuse net, et s'emporte même hors de tout propos. Il le reconnaît bientôt, et il s'empresse d'envoyer à la dame le journal refusé avec cet envoi:

A MADAME LA MUSICIENNE.

Vous avez désiré, Madame,
Lire notre premier *Glaneur*,
Et pour nous tout désir de femme
Est un honneur:

---

(1) Pour plus de détails sur le *Glaneur de Madopolis*, voyez le travail de Sentoux. Paris, 1867. — Regnard. *Sorcellerie*.

Aussi dimanche, à la soirée,
J'enrageais de vous refuser
Notre prose trop admirée.
Pour m'excuser,

Hier donc, j'ai fait l'écriture
Que je vous offre en ce moment;
Et je l'ai faite, sans rature,
En peu de temps.

Puisse ma copie illisible
Atteindre cependant le but
De celui qui fut irascible
Dès le début !

Car ce but est d'être agréable
A qui sait charmer nos loisirs;
A qui pour chacun est aimable
En ses plaisirs :

Et si le *Glaneur* qu'on accuse
D'avoir plus d'esprit qu'il n'en a,
Vous fait rire, ma pauvre Muse
Aussi rira.

« Cette activité exubérante n'était pas profitable à M. Z... Il brutalisait tout le monde et injuriait ses collaborateurs; aussi les articles ne venaient-ils plus au *Glaneur*, qui, en revanche, était rempli des siens. Il abordait tout : la prose, les vers. Laissez-moi vous citer une pièce vraiment étonnante, qu'il fit à un moment où il était dans un état d'effrayante excitation. De Charenton on aperçoit le chemin de fer de Lyon et la ligne d'Orléans : ce ne sont que sifflets, que passages de convois; c'est une distraction pour tout le monde, le *Glaneur* ne pouvait manquer d'en parler.

LA LOCOMOTIVE.

Le soleil est couché. Partout dans la campagne
Les villageois nombreux suspendent leurs travaux;
Le bétail à pas lent descend de la montagne;
La diligence passe au grand trot des chevaux.
Le ciel est pur, l'air est tranquille;
Les oiseaux gazouilleurs sont retournés au bois;
Dans le lointain fume la ville,
La nature d'un ton baisse sa grande voix.

Il fera le tour de la terre,
Il roulera pour sûr, un jour, sous l'Océan :
Mais ses feux rouges de l'arrière
Disent qu'il veut aussi des martyrs et du sang !

Ainsi que le Progrès, il brise les obstacles
Qu'il rencontre sur son chemin;
Ainsi que le Progrès, il a fait des miracles,
Lui le plus grand miracle humain.

. . . . . .

Si sa trop vive ardeur n'était pas refrénée,
Il marcherait jusqu'au trépas,
Et l'univers entier à sa course effrénée
Ne suffirait peut-être pas.

Pour lui la plus haute montagne
Ouvre ses rudes flancs;
Pour lui la plus belle campagne
Laisse entamer ses champs;
Pour lui la profonde vallée
Porte des monuments;
Pour lui la rivière encaissée
A des points élégants.

Ce monstre annule les frontières
Séparant les peuples entre eux;
Il ne connaît pas de barrières;
Il voit partout les mêmes cieux.
Il augmente le nombre d'heures
Que nous devons vivre ici-bas;
Il apporte la vie aux plus humbles demeures;
Les points les plus distants pour lui sont à deux pas.

Il contribue à la défense
Des pays qui sont menacés,
Il jette les soldats de France
Sur le sol ennemi, tout frais, tout équipés.
Et lorsque après mainte victoire
Il les ramène triomphants,
Il est glorieux de leur gloire;
Son pouls a, ce jour-là, de plus chauds battements.

. . . . . .

Ce monstre, dont la moindre pièce
Est le fruit d'un labeur constant,
Montre chez notre humaine espèce
Le Progrès toujours persistant.

. . . . . .
C'est la communauté des idées
Marchant vers un but général;
Ce sont les forces maîtrisées;
C'est le souffle de Dieu vivifiant le métal.

» Il y a là un certain souffle poétique qui n'est vraiment point à dédaigner.

» Et cependant voici quel était alors l'état d'esprit de l'auteur, dont le docteur Sentoux a rapporté l'histoire :

» R..., à la suite de travaux intellectuels excessifs, avait été pris d'idées tristes et d'hallucinations de l'ouïe; on l'insultait, on le menaçait... Il s'imagina qu'on en voulait à sa personne, et se proposa de vendre chèrement sa vie. On se décida à le conduire à Charenton.

» Il y resta sombre, ombrageux; rien ne put le faire sortir de son isolement; il refusa constamment de répondre aux lettres de sa famille.

» Malgré cet état d'affaissement mélancolique, malgré la persistance des hallucinations et des idées délirantes, il entreprit divers travaux, notamment une traduction des œuvres de Dickens, et composa plusieurs poésies, entre autres celle dont nous venons de donner des extraits: ce malade finit par avoir un accès de délire aigu, sous la violence duquel il succomba (1).

» Mais revenons au *Glaneur de Madopolis* et à ses rédacteurs. Pendant que M. Z... fondait le journal, il y avait dans la section un jeune ingénieur qui venait à la maison pour la troisième fois avec des idées de grandeur. Il se mêlait peu au mouvement littéraire qui se passait autour de lui; toute la journée il écrivait des lettres à l'Empereur, à l'Impératrice, à Desbarolles, à ses parents ».

(1) Sentoux. *De la surexcitation des facultés intellectuelles dans la folie.* Thèse de Paris, p. 122, 1867.

Un jour, le rédacteur en chef du *Glaneur* vint lui demander sa collaboration. Son amour-propre fut flatté par cette requête; il se mit à l'œuvre tout de suite et apporta son premier article, qui commençait ainsi :

« Qu'est-ce ?

» Le journal de la maison de santé de Charenton est destiné à recevoir le pus de nos blessures ?...

» Pusons donc! etc.

À l'unanimité l'article fut déclaré trop incohérent et refusé. Notre rédacteur ne se découragea pas; la prose ne lui réussit pas, il fit des vers.

J'aime le feu de la Fougère
Ne durant pas, mais pétillant;
La fumée est âcre de goût,
Mais des cendres de : là Fou j'erre
On peut tirer en s'amusant
Deux sous d'un sel qui lave tout,
De soude, un sel qui lave tout!

MIC-MAC.

Nouveau refus: le comité n'aimait pas l'esprit. Il se fâcha et écrivit à ses collègues :

« Apprenez donc à épeler votre Mic-Mac! Je vous offre une collaboration que je vous payerai à coups de pied au derrière, si cela me fait plaisir ».

Les journaux des hospices italiens. — Du reste, toute une littérature, que j'appellerai frénopatique, nous est fournie par les journaux spéciaux qui depuis longtemps, sont publiés par tous les meilleurs Hospices d'aliénés, en Italie.

Le plus ancien est le *Diario dell'Ospizio di Pesaro,* que j'y ai fondé en 1872, presque complètement rédigé par des aliénés. Il fut suivi de près par ceux des Hospices de Reggio, Palerme, Pérouse, Ancône, Colorno, Naples, Sienne, Ferrare, Mombello, Alexandrie et enfin par celui de Pavie.

Dans la *Gazzetta del Frenocomio di Reggio*, nous trouvons un type de pauvre ouvrier ignorant, à qui la folie inspira des idées à la Darwin, à l'égal du revendeur d'éponges dont j'ai parlé plus haut.

G... R... de Modène, était un malheureux à qui la nature n'avait point été propice. Rachitique, un peu courbé de sa personne, le visage maigrelet, avec un grand nez à bec-de-corbin qui menaçait le menton, de grandes oreilles, des sourcils touffus, l'allure traînante et fatiguée, il excitait tout d'abord la risée et la pitié de ceux qui le regardaient.

Il était à l'hospice depuis seize années. Célibataire, il appartenait à une famille bourgeoise déchue. En lui la folie de la persécution était héréditaire. Il parait que, avant 1850, lors des troubles politiques, soupçonné par le gouvernement du grand-duc, il eut à souffrir quelque poursuite. De là l'éclosion de son délire qui commença par des hallucinations de la vue et de l'ouïe. Il entendait presque continuellement des bruits terribles, une *trompette parlante (tromba locutoria)*, disait-il. Il voyait des anges, des prêtres, des femmes qui lui parlaient aux oreilles au moyen de longs tubes, de porte-voix, et l'insultaient, le menaçaient : c'étaient les *souffleurs des sanfédistes* (1), *de la Congrégation du Saint-Office*. Au moyen de fils galvaniques et mystérieux ils le faisaient agir à leur gré : il n'avait plus de liberté. Un jour dans une ouverture du mur, il en vit une centaine, qui soufflaient contre lui avec tant de bruit, qu'il s'enfuit épouvanté.

Il n'aimait pas parler de son délire, et d'habitude il restait assis de longues heures, la tête sur la poitrine, tranquille, distrait, oisif.

Interrogé s'il connaissait quelque métier, il répondit qu'il était tourneur. On l'occupa de suite : on confia à ses soins comme apprenti un jeune sourd-muet et il en fit un bon

(1) Secte politique de réactionnaires catholiques.

ouvrier. Dans le but de le distraire on tâcha de lui faire jouer un petit rôle au théâtre de l'hospice, mais bien qu'il ne fût que de peu de mots, il n'y arriva pas, car la mémoire lui faisait complètement défaut.

Pourtant, dans cette pauvre tête d'aliéné s'agitait tout un système philosophique, logique, ordonné !

C'était un matérialiste convaincu. Personne ne s'en était aperçu : un jour devant lui quelqu'un prononça le mot *âme*. Alors très paisiblement il dit : « Dans le monde il n'y a que matière et force de la matière : la pensée vient du cerveau et c'est une force comme l'électricité. Le monde est la matière et la matière physique est éternelle, infinie : ce sont les formes seulement et les individus qui passent. L'homme, après sa mort, retourne au néant et sa matière se transforme qui sait en quoi ? »

Comment avait-il pu, avec son intelligence maladive, son manque de culture intellectuelle, au milieu des hallucinations et du délire, concevoir, quarante ans à l'avance, les idées les plus modernes et les coordonner entre elles ? Il serait veritablement difficile de l'expliquer !

« Et comment expliquez-vous, lui objecta-t-on, l'apparition de l'homme sur la terre ? » — « Par suite de modifications, répondit-il ; d'abord il n'aura été qu'un vermisseau, puis se transformant, se perfectionnant, il devint homme (c'était la théorie de Darwin !). Les religions sont des inventions des prêtres. En politique, le meilleur gouvernement est la république, en société, la polygamie ».

Il exprimait ses idées avec un radicalisme si serré et une conviction si forte, que cela contrastait étrangement avec ses allures craintives et sa maladie.

Les hallucinations et le délire de persécution l'ont harcelé jusqu'à ses derniers moments.

L'autopsie a constaté : crâne dolichocéphale ; cerveau (encore revêtu des méninges) du poids de 1305 gr.; épaisseur

des os du crâne, la dure-mère très adhérente; l'arachnoïde opaque; hémorragie capillaire à l'insula gauche et à la substance blanche très pointillée; la moelle allongée; la protubérance, les olives et le cervelet normaux.

Mais le journal le plus riche en productions esthétiques. est la *Cronaca del manicomio di Siena,* car c'est le Siennois, comme nous l'avons déjà remarqué, qui fournit le plus grand nombre de fous de génie, non seulement dans les lettres, mais aussi dans les arts. C'est ce qu'ont démontré les sculptures envoyées à l'exposition phréniatrique, et dont je conserve plusieurs spécimens dans mon musée. Nous y trouvons des morceaux de prose et de poésie, et même de petits poëmes qui, pour la beauté, l'harmonie et l'originalité, feraient certainement honneur aux poètes les plus célèbres.

Nous regrettons que la nature de notre ouvrage, et les limites que nous nous sommes imposées, nous empêchent de les reproduire. Nous nous bornerons à en donner brièvement quelques aperçus.

Monsieur X..., est un homme de haute taille, de belle et noble prestance, au regard vif et intelligent. Il se promène continuellement dans la galerie de l'hospice, papier et crayon à la main, fronçant les sourcils, avec l'allure d'un homme absorbé dans l'étude profonde d'un problème ardu.

Il n'aime pas la compagnie: interrogé, il répond promptement, mais avec des gestes et des poses qui décèlent le sentiment de sa supériorité. Sa parole d'abord fine, vive, spirituelle, tombe ensuite dans l'incohérence et l'excentricité. Toute phrase, tout mouvement trahissent en lui le sentiment exagéré de son *moi,* nous dirons même, pour nous servir d'une expression heureuse de Baudelaire, l'exaspération de sa personnalité.

Il est descendant de Charlemagne et d'Hardouin d'Ivrée, il est marquis, duc de Montferrat; si on lui rappelle qu'il appartient à l'église catholique, alors il est chanoine, évê-

que, cardinal *in pectore,* mieux encore, il sera pape à la prochaine élection. Cependant il ne cesse pas d'être le suprême Dictateur de l'Italie, l'élu de Dieu, prédestiné à écraser le socialisme et à sauver le Roi.

Il est ennemi enragé des socialistes; parfois il croit que les médecins appartiennent à ce parti et il repousse leurs avances en s'écriant: *retrò Satana;* parfois il consent à leur parler et il cause de ses hautes qualités, de ses grandes idées; mais si par hasard on l'interrompt, il s'emporte et: « *Potius,* dit-il, *mori quam fœdari; frangar non flectar* ».

En raison des hautes places qu'il occupe, il se permet d'octroyer aux médecins et au personnel de l'établissement des brevets, des décorations; il en fait des chevaliers, des commandeurs, des capitaines, des colonels: les brevets qu'il donne sont couverts de hiéroglyphes, ornés des armoiries royales de Savoie et de sa signature de « Dictateur suprême ».

Avec le temps, son état d'irritation se calme tant soit peu, mais avec ce calme relatif, de nouveaux phénomènes se produisent: des hallucinations, qui sont certainement en rapport avec son délire, et qu'il croit d'origine surnaturelle, surviennent avec la persuasion d'être l'élu de Dieu. Des bruits retentissent au dessus de sa tête, il cherche à les fuir et il demande à ses compagnons s'ils les entendent aussi. « Satan, dit-il, est jaloux d'une mission très délicate et difficile que moi, l'élu du Seigneur, je dois accomplir dès ma sortie d'ici. Il s'agit de reconduire les juifs en Palestine, où ils doivent se convertir au christianisme. De là, la rage de Satan ». Dans ses poésies, il parle de ses hallucinations de l'ouïe.

De ce malade, la *Chronique Siennoise* publie un petit poëme, « *Les Méditations* », qui montre une puissance d'imagination peu ordinaire, une sensibilité délicate, et une grande facilité dans la peinture vive et coloriée des idées qui se développent en lui.

Le poëme est divisé en deux parties. La première est intitulée : *La nuit orageuse;* en voici un fragment :

« Notte, te certo non creò l'Eterno
A placidi riposi, a'sospirati
Colloqui di due fide anime amanti,
Che spaziando fra la terra e il cielo
S'aprono a queta voluttà, qual fiore
Che sol tra l'ombre verecondo olezza.
Ma il terrore ti avvolse e ti sospinse
Dagli abissi degli anni e tu sei bella
Orrendamente . . . . . .
. . . . . .
» Ma tu mi segui, o dolcissima imago,
E queste oscure regïon consoli
Del tuo placido lume: oh, potess'io
Dall'intiero universo una, sol'una
Cosa rapir, delizïarmi in essa.
Eternamente ! Non poter, non oro,
Cui l'anima immortale anco si vende,
Ma te, te sola ! e poi crearti un mondo
Più presso al ciel, nè avvelenato ancora
Dallo sguardo mortal ; là non vedrei
Quel crudele sogghigno onde l'ignara
Innocenza è derisa e quelle infami
Arti che l'uomo nominò prudenza... (1) ».

La deuxième partie a pour titre : *La pensée.* En voici les derniers vers :

(1) « Oh nuit ! l'Éternel ne t'a point créée pour les paisibles repos, pour les soupirs et les ravissantes causeries de deux âmes amoureuses, qui, errant entre ciel et terre, s'épanouissent dans une douce volupté comme la fleur modeste qui répand dans l'ombre ses parfums suaves. Mais la terreur t'a saisie et t'a jetée dans l'abîme éternel des années. L'horreur te fait belle, terriblement belle !.....

» Mais tu me suis, o douce image ; de ta splendeur tranquille tu soulages ces sombres contrées. Oh, si dans le grand univers je pouvais ravir une seule, une unique chose, et, jouir de ses délices éternellement ! Ce n'est ni le pouvoir, ni l'or, à qui, pourtant des âmes immortelles se vendent, mais toi, toi seule ! Je voudrais te créer, plus près du ciel, un monde, que l'homme n'eût point encore empoisonné de son regard, là où le cruel sourire du méchant ne raille point l'innocence candide, là où il n'y a point de ces arts infâmes que le mortel nomme prudence... ».

« . . . . . una parola
Dammi a sciorre l'incanto e la catena
Che mi grava all'abisso; ah, tu ben sai,
Nulla spero quaggiù; nulla all'immenso
Desiderio mi basta; io non intendo
Questa *voce*, che ho dentro e che vi suona
Come turbo in voragine; te stesso
Non intendo; ma anelano i miei sguardi
Dall'orlo della tomba alla immortale
Alba d'un giorno, che per te m'invia
Già un balen nella mente a consolarmi
Dei miei brevi destini (1) ».

Dans ce curieux journal, nous trouvons un écrit très important pour la psychologie.

Un pauvre malade, Fo..., sous le titre de *Souvenirs d'outre tombe,* écrit les impressions de sa vie spirituelle, depuis que « ayant quitté les apparences humaines, il vit sur la terre en esprit, parcourt les villes et les campagnes, s'élève au dessus des nuages et embrasse toutes les beautés de la nature universelle ».

Pour mieux comprendre ces impressions il faut savoir que Fo... est spiritualiste par excellence; il a une idée claire de la séparation de l'âme du corps, il sait comment celle-ci vit d'une vie éternelle pendant que la matière subit ses transformations régressives et se désorganise. Il admet une récompense et un châtiment en dehors de la vie mortelle, suivant les bonnes ou les mauvaises actions commises. Le pécheur, selon lui, est condamné à vivre en esprit sur la terre, pendant que le juste s'en va jouir de la paix et de la

(1) « ..... Donne-moi la parole qui rompe le charme et les entraves qui m'enchainent à l'abîme; Ah! tu le sais bien, nulle espérance ne me retient ici-bas, rien ne suffit à mes désirs sans borne. Je ne comprends plus cette *voix* qui parle en moi et qui résonne comme l'orage dans le gouffre; toi, toi-même, je ne te comprends plus. Mes regards se tournent ardents du bord de la tombe, vers l'aube immortelle d'un jour qui envoie déjà dans mon âme un rayon pour me consoler de ma courte destinée ! ».

gloire perpétuelle dans un de ces mondes sans nombre parsemés dans le ciel et qu'on nomme étoiles.

Lui, pécheur, *dont le corps pue le péché,* après avoir été décapité, fut condamné à vivre sur la terre, sans corps, car celui qu'on voit n'est qu'une apparence. Il peut s'élever jusqu'aux nuages qui marchent dans l'espace.

Sa tête est ensevelie en Corse, son corps dans le cimetière de Pise. Le voilà dans le champ des morts; il s'entretient avec les âmes des trépassés, prie et pleure sur son cercueil, il parle aux violettes qui ornent les tombeaux, il les interroge, et les violettes répondent à ses questions par des accents tendres ou par des paroles dédaigneuses.

A présent Fo..., est en meilleures conditions de santé, il reconnait que son âme est rentrée dans son corps, et c'est à la prière du docteur, qu'il écrit pour manifester les opérations extrinsèques de son âme pendant la maladie.

« J'étais mort! Oui, l'ange messager était venu; il avait délié mon âme de mon corps, doucement, comme l'aurait fait une mère affectueuse. Oui, sans douleur, sans effroi, mon âme avait quitté le monde pour entrer dans la vie heureuse où règne une paix éternelle.

» Oh, joie! j'avais donc abandonné pour toujours ce corps qui puait le péché, ce monde où la paix n'existe que dans les écrits. Comme un esclave qui a brisé ses fers et qui respire à pleins poumons l'air libre qui lui était inconnu, je pouvais moi-même livrer mon âme aux rêves délicieux, aux charmes nouveaux d'une vie sans péché et sans douleurs.

» J'avais péché, j'avais beaucoup souffert, mais comme un voyageur qui en arrivant au *dulcem domum,* oublie les fatigues d'une traversée dangereuse, ainsi je chantais de plaisir en songeant que mon voyage était fini, mes peines passées, mes souffrances oubliées.

» Je n'avais point quitté la terre, non; je causais, je buvais, je mangeais; mais tout cela n'était qu'une illusion pour le monde. Quelle différence avec les vivants! J'étais tou-

jours joyeux et sans soucis; et je voyais les mortels tristes, chagrins, soucieux : alors je comprenais tout le bonheur de n'être plus.

» J'aimais à visiter les cimetières, particulièrement ceux de mon pays. Là, près des marbres funèbres, à l'ombre des cyprès je discourais avec les morts, ou bien, remplis de pensées de béatitude, nous nous promenions lentement en silence, dans la tranquillité du champ de repos.

» Parfois, apercevant, au delà des hauts cyprès, un petit nuage coloré par les derniers rayons du soleil couchant, qui traversait solitaire le firmament limpide, nous volions à lui. Assis sur ce siège moelleux et resplendissant, nous voyions sous nos yeux la terre, la nature belle et impérissable, qui indifférente, regarde les générations succéder aux générations, se lever, s'agiter et disparaître l'une après l'autre comme les vagues de l'océan.

» Nous voyions les hautes montagnes dresser fièrement leur tête vers les cieux : au dessous, les côteaux et les vallées que le soleil dorait de sa lumière, leur envoyant son adieu dans un éclat de mille couleurs étincelantes. Sur nous s'étendait le firmament azuré, paisible, sans fin; de loin nous arrivait la voix des anges qui chantaient leur « *hosanna* » de paix, d'amour, de gloire au Créateur. — Perdus dans des pensées douces et suaves nous nous endormions avec la nature pour rêver de nouvelles délices.

» Souvent, j'allais visiter mon propre tombeau que j'avais garni de fleurs : je voyais avec plaisir, à travers la terre, mon corps se consommer. Assis sur mon cercueil, je cueillais une fleur, une violette, je la portais à mes lèvres, je l'embrassais et je lui disais : « Heureuse petite fleur, toi à qui le Créateur à donné un parfum divin, toi qu'il a revêtue de la couleur et de la pureté du ciel, dis-moi, voudrais-tu changer d'essence, devenir un homme mortel ? » La violette me répondait : « Le doux plaisir de réjouir et d'embaumer le palais des rois et la chaumière des laboureurs et, après

leur mort, de couvrir leurs cendres d'un manteau parfumé, nous suffit : nous n'avons point de désirs. Comment voudrais-tu nous tenter, toi qui te réjouis d'avoir cessé pour toujours d'être un mortel, comment voudrais-tu nous faire quitter notre vie paisible et innocente, pour la vie fiévreuse, tourmentée et pécheresse de l'homme? » Ainsi parla la violette : et en la regardant je pensais : « De même que la fleur tourne sa corolle vers le soleil, je tournerai mon visage vers Dieu et je me réjouirai dans les rayons de son amour infini.

» Là, sur mon tombeau, je donnais des larmes à ma dépouille mortelle, car tous ceux qui m'avaient aimé n'étaient plus, personne ne restait dans le monde pour me pleurer, je devais offrir à mes cendres l'hommage de ma tristesse.

» Souvent, les mortels se moquaient de moi, je les entendais murmurer que j'étais fou. — Fou! mais toi, homme né de la femme, n'es-tu pas le vrai fou, toi qui trembles au seul nom du Libérateur, toi, que la pensée de la mort remplit de frayeur, pendant qu'elle est si belle, qu'elle est la véritable vie. Ne sais-tu pas que ta vie est une mort continuelle et que ma mort est la vie infinie ?

» Je voyageais : je visitais Pise, Livourne, Florence; Florence que j'avais connue quand le soldat étranger marchait avec orgueil dans ses belles rues, sur ses places magnifiques, et quand elle recevait à bras ouverts le Roi *Galantuomo* comme une amoureuse reçoit son fiancé.

» Pendant mes voyages, les mortels me disaient que je ne soignais point mes affaires, que j'égarais mes effets, mes habits, etc. Mais pouvaient-ils comprendre que tous ces détails de leur vie n'étaient rien pour moi, que mon âme était trop heureuse pour prêter attention à des misères qui désormais m'étaient indifférentes ?

» J'étais à Paris : vis-à-vis des jardins publics, je voyais un grand bâtiment brûlé, ses murs seulement étaient encore debout. Curieux de savoir quelque chose de ce palais,

dont l'aspect désolant, me causait beaucoup de chagrin, je m'approchai d'un monsieur et je lui demandai comment et pourquoi il avait brûlé. Il me répondit : « Ce sont les débris d'un grand et noble palais, (autrefois demeure du souverain) qu'une bande d'hommes et de femmes brûlèrent avec d'autres magnifiques édifices; mais ensuite ils furent punis ou exilés ». Et je regardais ces ruines où restaient encore les vides des fenêtres, semblables aux yeux creux d'un squelette qui regarde son meurtrier. Un long bruit me fit me retourner et je voyais une gare où un train arrivait et d'où un autre partait. Aux alentours de la gare une foule sans nombre, déployant des drapeaux, acclamait les arrivants avec des cris de joie. J'entendais dire que le train qui partait emportait, loin du pays, les instituteurs de la jeunesse, les consolateurs des malades et des mourants; que le train qui arrivait ramenait de l'exil toutes ces bandes qui avaient brûlé les palais. J'avais peine à y croire. Je m'approchai du même monsieur et je lui demandai si, par hasard, ce n'était pas le Souverain de ce peuple qui revenait en triomphe. « Monsieur, me dit-il, en me secouant le bras, six heures viennent de sonner; il est temps de vous lever ». J'ouvris les yeux; hélas! c'était un des gardiens de l'hospice, c'était Charles qui me réveillait. — J'avais rêvé... un beau rêve ! »

Sienne produisit une autre merveille psychiatrique : un poëme de femme.

L'auteur, madame X... Y..., est âgée de 45 ans, de caractère vif, enjoué, épouse et mère affectueuse, de manières affables. Elle reçut une éducation sans préjugés, passa sa jeunesse dans l'étude, affligée seulement de temps en temps d'accès hystériques.

Mariée à vingt ans, elle eût deux enfants avec couches normales; une seule fois elle avorta sans aggravation des phénomènes hystériques ni changement des conditions physiques. Contente d'elle-même et de sa condition sociale,

elle vivait tranquille et heureuse, partageant sa vie entre l'affection de son époux et l'amour de ses enfants : elle ne se plaignait que d'une trop grande sensibilité.

En juin 1880, sans causes apparentes, — les menstruations ayant cessé depuis quatre années, — il s'opéra un grand changement dans son caractère et dans ses habitudes, elle devint irascible, perdit le sommeil. Peu après s'ajoutaient des accès convulsifs de nature hystérique qui se répétaient souvent.

Elle ne pouvait plus s'adonner à aucune occupation intellectuelle; son amour pour son mari et pour ses enfants se changea en dédain, même en répulsion. Elle s'agitait sans raison, refusait la nourriture et ne reprenait son calme qu'après des accès convulsifs qui duraient de longues heures, conservant toujours le pervertissement des affections et des sentiments.

À l'hospice, après quelque temps d'agitation, elle revint à un état de tranquillité relative. Deux graves phénomènes résistaient : l'insomnie et les hallucinations, qui pourtant n'étaient pas de longue durée. Les troubles hystériques et les accès convulsifs étaient plus fréquents. — Plus tard elle guérit, et rentra dans sa famille.

C'est pendant ses accès qu'elle écrivit un poëme historico-descriptif : *Sienne* (1), rempli de beautés de style et d'élégance de forme. On y remarque une belle description de l'hospice même des aliénés de Sienne, cet asile où

« ..... l'arte unita alla pietà conforto
Porge a gli spirti travagliati, e l'aere
Purissimo, e la quiete alta, profonda
Degli ameni contorni, a gli egri corpi
Rendon calma e salute... (2) ».

---

(1) *Cronaca del manicomio di Siena*, p. 60. 1881.

(2) « ..... l'art joint à la piété donne un confort aux pauvres esprits tourmentés; où l'air pur, la paix sereine et profonde de ses charmants alentours, rendent aux corps affligés le calme et la santé..... ».

Le *Diario dell'Ospizio di Pesaro,* la plus ancienne de ces revues, nous fournirait également, si l'espace ne nous faisait défaut, une large moisson d'exemples.

Un fou moral y écrit: « .... Là aussi j'ai éprouvé d'étranges phénomènes, une impulsion à me coucher sur la terre nue, une envie folle de hurler à tue-tête, une négligence de ma propreté personnelle, au point de me répugner à moi-même; .... les grands malheurs endurcissent le cœur; dans le passé j'aurais pleuré en voyant une goutte de sang; à présent je resterais impassible devant le spectacle le plus atroce ».

Un jeune et habile peintre atteint de manie du suicide et de folie morale, écrit dans la même revue

LA CONTRE-VOLONTÉ.

« La contre-volonté est une chose terrible, et, malheureusement, je peux en parler avec connaissance de cause. Elle a changé ma vie, douce et satisfaisante auparavant, en un fardeau lourd et insupportable.

» Dans ce monde, pour vivre d'une vie réelle, l'homme ne doit pas seulement manger et dormir, il faut qu'il donne une puissante direction à ses facultés, un but à son existence; que ses occupations lui procurent une véritable satisfaction.

» Se traîner mesquinement, péniblement, être insensible aux douceurs de la vie, ce n'est pas vivre: il vaut mieux mourir mille fois, ou perdre la conscience de soi-même.

» C'est ce qui m'arriva: Habitué à une vie paisible et douce, je me suis vu tout-à-coup jeté dans un abîme de douleurs. Mon cerveau secoué par de telles extravagances (!), se refusa de procéder comme dans le passé, et je n'ai plus eu le pouvoir de penser librement à mes affaires. De là la contre-volonté, c'est-à-dire l'enchevêtrement de la vo-

lonté naturelle de l'homme, son impossibilité à l'œuvre et à l'action, comme si une force matérielle enchaînait l'individu. Je n'ai pas un empire suffisant sur moi-même pour diriger comme je le voudrais, mes actions : de là naît la frayeur, le crève-cœur, le dégoût de la vie.

» Au commencement j'éprouvais une indécision, une incertitude vague, un poids importun ; ensuite cette force augmenta, devint plus violente, prépondérante, de manière à paralyser toute complaisance (!), à me contraindre à passer de longues heures dans l'angoisse la plus poignante. La nuit je ne puis dormir, et le jour est encore pour moi un tourment, car je ne sais que faire de moi, je ne sais où diriger mes idées, où mettre ma tête, toujours à cause de la contre-volonté.

» J'entends parler de bonheur de famille, de complaisances de l'âme, de satisfactions de l'amour-propre, d'affections réciproques, mais je ne peux rien éprouver de semblable. Je mesure avec angoisse les heures de la journée, et toute mon étude se réduit à rechercher le moyen de m'ennuyer le moins possible.

» Pour ces motifs, je prierai qu'on produise une réaction violente dans ma cervelle ; qu'on m'accorde de voir ma famille. Une secousse bienfaisante pourrait me servir beaucoup. Une émotion violente de l'âme m'a ruiné : une émotion d'un genre différent pourrait me sauver.

» Il y a bien des années que je ne vois plus ma famille, et monsieur le Directeur, comprendra que c'est une chose extravagante (!) et honteuse. J'assure que si j'ai commis quelque écart, cela dépend de la fatalité à laquelle je suis assujetti, non de mon caractère, qui a toujours été bon : on doit aussi prendre en considération cette circonstance.

» L. M., n° 110 ».

La *Cronaca del Regio Manicomio di Alessandria,* dirigée par M. Frigerio, reproduit le spécimen d'un journal de fous :

Le mattoïde illustré, soi-disant organe général des fous à pied libre. — Un malade de phrénose sensoriale, qui croit être hanté par un démon, y écrivit la suivante:

HYPOTYPOSE

d'un pensionnaire de l'Hospice d'Alexandrie.

« Je suis né mâle, en genre, nombre et ..... cas.

» De basse taille, fluet, mon teint était foncé, même avant que j'eusse des contacts avec le ..... diable. Traits sympathiques, front vaste et sévère, physionomie noble: lèvres minces, mais colorées, un peu dédaigneuses et rusées: nez... évident avec narines dilatées, — caractéristique d'une âme voluptueuse et impressionable, — et enfourché de lunettes, (ne pas confondre avec celles du professeur Lombroso) qui, à mon grand déplaisir me donnent l'air..... mais, chut!... attention au fisc... — voici ma photographie *positive,* rapport au physique.

» Le moral?... — ma foi, je ne saurais vous en dire grand chose. Une personne qui connaît assez bien Gall, Spurzheim, Lavater, Descuret, et qui est très versée en ostéologie, phrénologie, physiologie, psychologie et que sais-je encore, — me dit, que je suis un vrai *caméléon humain.*

» Le savant homme aurait deviné le genre non l'espèce, ou pour mieux dire, l'espèce non le genre.

» Du reste, sans pécher par orgueil, je ne crois pas être bien dissemblable de mes autres... *semblables,* car je retiens, en maxime, qu'un homme est l'unité de mesure d'un autre homme, c'est-à-dire, un amas de contradictions. Aujourd'hui géant — demain pygmée: un moment philosophe, puritain — un autre moment, faible et pécheur — un jour brave — un second couard — un troisième... fou. — En un mot, un thermomètre raisonnable ou déraisonnable suivant

les dégrés qui lui fait marquer la passion, ce puissant mercure qui pénètre jusqu'à la moelle, et, bien souvent s'y ossifie.

. . . . . .

» Je pense et j'aime — donc, je dois être bon.

» On m'a jugé bon écrivain, on a même affirmé que je suis un petit *Jean Jacques* en miniature. C'est peut-être vrai pour l'intelligence, bien qu'elle ne soit sans doute pas aussi brillante. — Mais si je ne puis planer, comme lui, dans les régions supérieures de la pensée, je possède une chose qui lui faisait défaut et qui, dans certains cas, peut remplacer le génie : *C'est le cœur* ».

Autobiographie. — Mais un exemple qui intéresse plus encore la psychiatrie légale, car il présente un cas de génie littéraire provoqué par la folie, et, en même temps, prouve comment un fou peut simuler la folie bien qu'il en soit vraiment atteint, particulièrement sous le coup de la frayeur de la peine, m'a été offert par un pauvre cordonnier de Pavie.

Il se nommait César Farina, fils, neveu et cousin de fous et de crétins, monomane depuis sa jeunesse, mais tranquille en apparence. Il tua d'un coup de couteau une femme, coupable à ses yeux d'être l'instigatrice de ses ennemis invisibles, qui l'obsédaient de leurs voix, et d'être la mère d'une jolie fille, de qui, dans cette espèce de délire érotique des fous, que j'appelle (1) amour muet, il se croyait le bien-aimé, bien qu'il n'eût eu avec elle, presque aucun rapport.

Après l'assassinat, il s'enfuit à Milan ; personne, même de loin, ne l'aurait soupçonné coupable, s'il n'était revenu exprès à Pavie se présenter à la police et se déclarer l'auteur du crime. Pour mieux convaincre les incrédules, il montra même la gaine de l'instrument meurtrier.

(1) Lombroso. *L'amore nei pazzi.* Turin, 1887.

Plus tard, emprisonné, il regrettait sa démarche et offrait les symptômes d'une psychose que vraiment il n'avait point, la démence.

Appellé comme expert, j'eus bien de la peine à voir clair sur son état, sa santé et à me convaincre que, malgré la simulation de folie, il était réellement fou (1).

Transporté, ensuite, dans ma clinique, il y écrivit ce:

MÉMOIRE

sur les conséquences de mon malheur.

Aux environs de 1858 à 1859 j'étais employé comme concierge chez monsieur B.... — Dans la maison demeurait la famille Dag..., qui se lia avec moi et s'offrit de me servir le dîner, que je ne pouvais préparer moi-même. — Un jour, passant dans la rue Rovelecca, je vis une épicerie ouverte et, dedans, j'aperçus un visage de femme qui rougit sous mon regard. — Dans ce temps-là j'avais l'habitude de rougir à toute rencontre, surtout d'une femme; pourtant je conservai alors toute ma fermeté naturelle; mais en réfléchissant j'en conçus une pensée. — Le jour suivant j'y revins et je fus frappé d'un regard encore plus gentil de la susnommée demoiselle Guag...; à ce regard je marchai en avant conservant toujours mon naturel; en revenant, la jeune fille était sur le devant du magasin; mais je passai sans la regarder et pendant quelque temps j'ai tâché de l'éviter.

Un soir que j'étais sur la porte de chez moi, j'entendis un léger piétinement et en me retournant je me rencontrai avec la demoiselle Guag., tenant par la main sa petite

(1) Lombroso. *Diagnosi psichiatrico legali studiate col metodo esperimentale.* Milan, 1869.

sœur. — Cette Guag. me demanda si madame Dag. était chez elle; je lui répondis qu'elle était allée aux vêpres. Aussitôt elle me remercia et me salua d'un air significatif; je la saluai aussi et elle s'en alla.

La guerre du 59 éclata et je n'avais dans le cœur aucune pensée de femme. . J'allai m'enroler... Vint l'ordre du départ et aux sons de la musique nous partîmes pour Côme, où les citoyens nous reçurent avec beaucoup de vivats..... De Côme on partit pour Sondrio et de là, pour un pays dont je ne me rappelle ni le nom ni le chemin; je me souviens seulement qu'il faisait bien chaud.....

..... Des particularités du voyage, je ne puis pas bien en donner explication, car mes souvenirs sont confus.... Enfin on fit la paix....

Sur la fin de 1860, ne trouvant où me caser, j'allai demeurer provisoirement chez un oncle. Après l'hiver 1860-61, je pus rentrer encore dans l'ancienne maison où je faisais mes affaires sans trop de maux de tête. — Je travaillais aussi pour B. et à cause de cela j'étais obligé de passer dans la rue Rovelecca, bien que j'eusse désiré ne point y aller pour éviter le souvenir de certaines pensées. — Pendant ce temps-là le jeune amoureux de la G., à ce qu'il me semblait, ne lui faisait plus la cour. — J'avais l'habitude de prendre du café tous les soirs et tous les matins: un dimanche, n'en ayant pas à la maison et sachant que le magasin de la rue Rovelecca était encore ouvert, j'y allai. — L'automne de 1861 était à son déclin. — J'y retrouvai madame G. qui me servit avec amabilité; alors je projetai de continuer à m'y fournir. Pour ce qui est de la fille, je fuyais même la pensée de l'approcher; l'idée de cette jeune fille m'aurait bien souri, mais je songeais que n'étant pas capable de gouverner une famille, je n'aurais pu bien élever les enfants; du reste ce n'était pas mon affaire d'épouser une demoiselle qui n'était pas assez bien élevée, et puis j'aimais ma liberté.

Je continuai à me fournir dans cette épicerie et la seconde fois on fut encore plus aimable. — La troisième fois, la mère et la fille se tenaient derrière le comptoir, placées de façon que la mère couvrait la fille, assise près du mur et que je ne la voyais point. — On me fit très bon accueil : la mère me servit du sucre et du café : alors je demandai du savon et elle dut sortir du comptoir pour en chercher; c'est en ce moment que j'aperçus la fille (1); j'aurais eu le loisir de bien la regarder, mais, au contraire, je m'éloigna du comptoir et je fis semblant de choisir le savon. La mère Madame en mit sur la balance un morceau ni trop petit ni trop gros, et la fille, pour dire quelque chose, fit cette réflexion : *« C'est trop »;* mais la mère répondit : *« Pourvu qu'il puisse le porter à la maison* (1) *»*. — Nous rîmes ensemble et puis, je partis.

Un soir, elle me dit que sa fille lui avait rapporté que je m'étais marié. Je répondis que non, et que je ne songeais pas même au mariage. *« Oui, oui,* dit-elle, *ainsi on a toujours sa liberté* (1) *»*. Cette fois elle me salua avec humeur et dans la suite son accueil changea tout à fait. Elle me faisait entendre de ne plus venir à son magasin, mais je feignais de ne rien comprendre.

Un après-midi je sortis de chez moi; il pleuvait, (c'était la première semaine du carême de 1862), et en passant devant l'épicerie je vis madame G. pousser dehors sa plus jeune fille, qui riait en me regardant et après rentra dans le magasin. Je suivais mon chemin, mais tout en passant je regardais. La mère poussa alors la fille ainée, qui, s'arrêtant sur le seuil, en riant, me dit : *« Et donc ? »* — J'entendais la mère qui poussait ses filles et leur disait : *« Suivez-le »*. Pour le moment je ne fis que regarder avec complaisance la fille ainée, mais dans la soirée, une fois mes affaires

(1) Notez la mémoire singulière de tous les petits détails qui ont rapport aux objets de son délire.

finies, je me décidai à leur écrire un billet pour mettre fin à toutes ces conséquences (1).

C'était le soir que j'aurais dû aller faire mes provisions, mais sachant que le matin la mère se trouvait seule au magasin, je résolus d'y aller de bonne heure et de lui remettre mon billet. Le matin suivant j'allai à l'épicerie, mais il y avait déjà du monde : ma présence semblait la troubler car elle se trompa en rendant la monnaie à une demoiselle, qui, s'en étant aperçue, se retourna en sortant pour me regarder. Je m'approchai et elle me servit en réprimant son trouble : je sortis alors mon billet et en le lui donnant je dis : « Voilà, madame, le vieux compte, vous le regarderez à votre aise » voulant ainsi donner à croire aux clients qu'il n'y avait aucun commerce d'autres conséquences. Elle me répondit en prenant la feuille : « *Ah ! oui, oui* ». Je la saluai et elle me dit : « *Au revoir* ».

Pendant la journée mille pensées me passèrent dans la tête, le soir pourtant, selon le rendez-vous que j'avais donné dans le billet, je tins ma parole. — Voici ce que disait le billet :

« *Madame,*

» Tout ce qui s'est passé étant déjà trop notoire, je me fais un devoir de vous écrire ces deux lignes, pour déterminer cette question intérieure. Si jusqu'à présent je n'ai pas fait connaître tout le transport de mon affection pour votre fille, ce n'est pas par défiance (2) de réciprocité ; au contraire je prise beaucoup sa prudence (2) et je n'ai aucun supçon envers d'autres qui en ont la confiance (2), car j'espère qu'ils sont des parents. Si cette déclaration peut vous être

(1) Remarquez aussi cette parole employée dans un sens spécial.

(2) Notez ces désinences en rime, habituelles chez les maniaques : *défiance, confiance, etc.*

agréable, la réponse doit être pour ce soir à huit heures. Je passerai devant votre magasin et le signal sera la présence de votre fille sur la porte; alors je serai sûr que vous aurez la complaisance de me répondre; si je ne vois personne, je suivrai mon chemin et tout sera oublié. Ces paroles sortent de mes lèvres avec le chagrin d'avoir démérité l'attention de celle que j'estime beaucoup et qui peut relever son front plus que moi. Adieu; et maintenant à nous revoir à l'heure susdite ».

Le soir, sur les huit heures, après une petite promenade, je m'acheminai vers la rue Rovelecca, et, en y entrant, j'aperçus une jeune fille de belle taille et un jeune homme tournés de mon côté; je passai à droite feignant de m'arrêter et j'entendis cette jeune fille dire : « *N'y entre pas donc!* » Moi, ignorant son attention (1), je la regardai sans la reconnaître et je me décidai à m'en aller. Sur le seuil du magasin il n'y avait personne; je ne regardai pas même dedans et, à peine passé outre, mon cœur se trouva (2) si soulagé que j'étais mieux qu'auparavant. Au détour de la rue je pris à gauche, lorsque, à une certaine distance, je vis trois personnes qui venaient en avant, et quand elles furent à une quinzaine de pas, une d'elles, qui était la demoiselle G., se détacha du groupe, vint passer sur le trottoir et lorsque nous nous rencontrâmes, elle me regarda. Une quinzaine de pas plus loin j'entendis une demoiselle dire à l'autre : « *Est-ce lui?* » et la réponse « *Oui* ». — D'une allure dégagée je revins vite chez moi et je me couchai de suite.

Huit jours se sont écoulés ainsi. — Le soir du huitième je passai devant le magasin des G., mais il était déjà fermé,

(1) Encore un mot employé dans un sens spécial.

(2) Les amoureux comprendront très bien cette nuance délicate d'un sentiment exagéré; — la timidité étouffe l'attraction amoureuse dans certaines gens qui jouissent d'avoir évité une rencontre que pourtant ils convoitaient.

seulement il y avait encore de la lumière dedans: en entendant le bruit de mes pas elles éteignirent la lampe, connaissant parfaitement mon allure (!) bien que je l'eusse changée (!?). Pourtant quand je passai sous leur croisée j'entendis la jeune fille dire: *« Adieu! »* — Je suivis mon chemin sans me faire connaître, mais je résolus de tenter une dernière épreuve pour déterminer une fin.

Le lendemain matin j'écrivis une nouvelle lettre et je l'envoyai par un garçon en lui disant: *« Porte cette lettre à l'épicerie de la rue Rovelecca, et tu diras que c'est une dame de leur connaissance qui l'envoie et qu'elle désire une réponse »*. En la recevant, madame G... répondit au porteur: *« Pour le moment je n'ai pas le temps, car je dois sortir; reviens dans une demi-heure et tu auras la réponse »*. Il retourna à l'épicerie à l'heure fixée et madame G... lui rendit la lettre en lui disant: *« Prends, reporte-la, et dis lui* NON: *fais bien attention qu'il y a un billet dedans »*. — J'ouvris la lettre et j'y retrouvai mon premier billet; je fis un petit cadeau au garçon et je lui donnai congé. Je voulus relire ces lettres dans la crainte d'avoir mal parlé, mais après lecture je puis assurer qu'il n'y avait pas de fautes. Alors je tombai en proie à une pensée des plus folles; mais songeant que ce serait pour moi une sottise de me chagriner, je chassai de mon cœur tout souvenir et je résolus de ne retourner jamais dans cette rue.

Quelque temps après, comme par instinct et par principe, je voulus y passer. La mère et la fille étaient sur le seuil du magasin; dès que je parus, elles me laissèrent approcher en me fixant, et alors elles dirent: *« Il vient ici »*. — Avec ces conséquences (1) je comprenais très bien qu'elle m'aimait; et je souffrais, mais l'idée d'une conduite pareille me transportait de fureur. Je résolus de quitter la patrie et j'allai à Gênes: c'était le mardi après la Pentecôte de 1862.

(1) Voir les notes précédentes sur les mots spéciaux.

Mais là aussi me poursuivaient les partisans de madame G..., et je me décidai à retourner dans ma patrie. Au début de l'hiver, mes adversaires recommencèrent à me persécuter. — Je n'avais pas d'amis et je gardais le silence avec tout le monde; j'évitais même de causer avec personne dans la crainte qu'on m'en parlât et qu'on me poussât à me venger (1).

Avec bien de la patience je pus arriver au carnaval de 1866. — Un soir, désireux d'entendre de la musique, j'allai au théâtre. Personne ne fit attention à mon entrée, mais huit ou dix minutes après, deux jeunes messieurs vinrent me regarder pour s'assurer si c'était bien moi, et après m'avoir reconnu, ils se séparèrent; un alla à gauche, l'autre à droite; ils s'approchèrent de plusieurs individus leur chuchotant quelque chose à l'oreille et, après, ils partirent. Une fois l'acte de l'opéra, c'était *Borgia,* terminé, à droite on commença à crier: « *César, César* » et à gauche: « *Pointe, pointe; César, César* », et ainsi pendant quelques temp. Deux ou trois minutes après, vint un monsieur, qui ressemblait à un des deux, conduisant un enfant, qui sautait et riait de plaisir et il lui indiqua une place près de moi: l'enfant vint occuper l'extérieur de mon banc qui était vide et le monsieur s'en alla. Trois ou quatre minutes après l'enfant se mit à crier: « *Mais je ne peux pas!* » — A cette infamie (?!!) j'aurais commis des horreurs, mais voyant que dans ce moment là ce serait une trop grande imprudence, je me tus, feignant de croire que ces offenses n'étaient pas à mon adresse. — Le deuxième acte commença: en même temps arrivèrent quatre ou cinq manants qui prirent place près de moi: le plus intelligent d'entre eux se plaça à mon côté et il cherchait m'entraîner dans quelque dispute sous prétexte de me demander des explications sur l'opéra. Je compris leurs

(1) Voilà pourquoi on ne trouva point de témoins de ses persécutions imaginaires.

intentions et en peu de mots je m'en débarassai. La pièce finie je me levai le premier: de suite se leva aussi le manant qui était près de moi, il donna un coup de poing sur le bras gauche de son compagnon et alors ils se levèrent tous, ne faisant semblant de rien, mais avec l'intention de me suivre (1). Je m'éloignai vite, mais arrivé au fond de l'escalier, j'aperçus un jeune monsieur de haute taille, immobile et placé de manière à me barrer le passage. Je me frayai quand même le chemin et je partis.

Ce soir-là ma tête divaguait et dans une rencontre j'aurais jeté le prix de ma vie; mais ma pensée étant tombée sur mon persécuteur, un jeune portefaix de la G..., qui était aussi le chef du complot, je résolus de le rencontrer. Il était minuit; tout seul je m'acheminai par la rue dite des Mulets, et je vis, à quelque pas de moi, trois ou quatre jeunes gens aux aguets: je soupçonnai que celui que je cherchais était avec eux; d'un pas aussi léger que possible je les suivis, mais ils se doutèrent de ma présence et disparurent. Je n'avais pour toute défense que la clef de ma porte, pourtant, ce soir-là mon instinct était tel, que je n'aurais pas craint même le plus adroit! — Je m'arrêtai silencieux vis-à-vis d'une chandellerie et, entendant quelqu'un marcher par le même chemin que j'avais suivi, j'attendis. C'était un soldat, qui me dépassa sans me regarder; comme je ne voyais que des mystères partout, je le suivis pour me rassurer, mais je finis par le perdre de vue.

Pendant quelques jours on me laissa tranquille, mais ensuite mon persécuteur et ses compagnons recommencèrent, et, peu à peu, devinrent intolérables. Le soir, la nuit, le jour ils me tracassaient par leurs chansons, par leurs insultes. — J'en souffrais beaucoup : j'avais perdu l'appétit, et la toux

(1) De même qu'il se sert de certains mots avec une signification spéciale, ainsi il interprète différemment les paroles des autres, et en fait le point de départ de ses hallucinations et de ses délires de persécution.

grave pensée de mon bonheur perdu, par suite de tant d'infamies et de toutes les souffrances que j'endurais, un geste de désespoir me fit marcher vivement en avant.

De temps en temps il me semblait voir comme des arbres sur lesquels étaient grimpés des hommes qui me regardaient et les arbres mêmes se plier devant moi. Quand je les fixais, tout disparaissait. Mais ne disparaissait point la voix infernale qui me poursuivait : alors que je me retournais, elle semblait même résister à ma fureur persistante; tout d'un coup elle se faisait entendre plus au loin, puis avec elle s'éloignait un cri plus fort, et alors je marchais en avant.

A un certain moment, je ne sais si ce fut à cause de ma vue troublée ou parce que le ciel était obscurci, je ne voyais plus la route et, plus d'une fois, je me trouvai en danger.

La fatigue et le sommeil m'accablaient : tout mon corps était baigné d'une sueur froide. Je m'enveloppai le mieux que je pus dans mon manteau et je me couchai ainsi au travers des tas de gravier qui bordaient le chemin; pourtant je ne pouvais point m'y fier, car le sommeil me prenait de suite : les illusions s'évanouissaient quand je baissais la tête et revenaient aussitôt que je la relevais (1).

Enfin j'aperçus une lumière dans la guérite d'un garde-barrière de la voie ferrée. Je frappai : un homme vint à la croisée me demander ce que je voulais. Avec le peu de voix qui me restait, je le priai de me donner un peu d'eau : il sortit et m'en remplit deux pots; alors je le questionnai sur le chemin pour arriver à la ville et il m'enseigna une route qui l'abrégeait. Après l'avoir remercié je repris mon chemin, faisant tous les efforts possibles pour marcher. Enfin j'arrivai à Milan et j'allai à un auberge.

(1) Les hallucinations étaient évidemment subordonnées aux conditions du système veineux cérébral.

Mon intention était de rester au lit toute la journée et, le soir, de partir pour la Suisse (1) où je n'aurais plus eu peur de la police, mais, bien que couché depuis quelques heures, je ne pouvais ni dormir ni rester tranquille et je renonçai à mon projet. Voyant que l'aubergiste n'était pas trop désireux que je me soignasse chez lui, j'allai à l'hôpital.

A peine guéri, sans même attendre ma convalescence, je partis pour Pavie, où, à huit heures et demie du soir je me constituai à la police.

COMMÉMORATION

du temps passé en prison et des rêves actifs.

A trois heures après minuit, par entremise de la police, je fus introduit ici dans la prison de Pavie.

J'entrai dans une chambre où étaient déjà plusieurs prisonniers; on me donna une courte paillasse sans oreiller ni couverture. Je me couchai tout habillé, me couvrant de mon mieux avec mon manteau et je m'endormis de suite. Il me semblait, en rêve, voir au dessus de moi une lumière d'où sortait une voix qui disait : *Tu es trahi!* Je m'éveillai lorsque le jour commençait à poindre : un des prisonniers se leva, se débarbouilla et se mit à tricoter des bas; ensuite, l'un après l'autre, tous se levèrent. Ils se promenaient dans la chambre, me questionnant sur mon arrestation. — Je n'avais aucune envie de causer, et pour couper court à toute curiosité je me levai aussi; après m'être débarbouillé et avoir ajusté ma paillasse, je me couchai de nouveau pour dormir. Voyant que j'étais transi de froid un détenu me jeta son manteau en disant : *« Prends, pauvre diable, couvre-toi »*.

(1) S'il avait exécuté son projet, combien l'expertise aurait été plus difficile, avec les moyens ordinaires !

Vint l'heure de la distribution du pain. Un gardien ouvrit le *ficadrello* (1) et demanda : *Combien êtes-vous?* On répondit : « *Six, cette nuit en est entré un nouveau* ». — Il me regarda et me donna un pain comme aux autres.

Peu après vinrent un gardien et un monsieur, qu'ensuite on m'a dit être le Directeur des prisons. Le gardien m'appella pour changer de chambre : je sortis et le Directeur me questionna sur le motif de mon arrestation. Douteux de sa demande je répondis que *j'avais fait mes déclarations à la Police le soir auparavant.* Il voulut m'interrompre comme pour me faire comprendre que je pouvais encore revenir sur ma déposition et me dit : « Mais, on prétend que le meurtrier était d'une taille plus haute que la tienne et qu'il avait des moustaches plus touffues ». Impatienté, je tâchai de le dissuader et je pénétrai dans l'autre chambre, le numéro XI.

Les gens qui étaient là m'accueillirent d'un air enjoué et je m'y trouvai soulagé parce qu'ils étaient à peu près de mon âge.

Le jour suivant on vint me chercher pour l'examen. On me conduisit dans une chambre où, après m'avoir fait asseoir, j'eus à souffrir, *avec beaucoup de chagrin,* la honte (2) de me voir attacher le pied à une chaîne fixée au mur.

Après quelques minutes d'attente le juge instructeur entra avec son greffier; le juge resta debout; en même temps entrèrent deux messieurs, qui m'étaient inconnus, mais que j'ai su après être des médecins, et qui se placèrent à ma droite en me fixant du regard. Entra ensuite un monsieur que je crois un conseiller : ils se rapprochèrent tous, causant entre eux et se passant le fourreau qui avait servi pour le couteau; un d'eux disait : « Oui, oui, il devait être moins

(1) Le guichet.

(2) Notez ces expressions qui montrent comment le sens de l'honneur était vif dans ce malheureux.

long ». Après un court entretien ils sortirent en me jetant un regard bienveillant, mais ils rentrèrent de suite et l'interrogatoire commença.

Aux questions du juge je répondis suivant mes dépositions faites à la Police, sans y rien changer. L'examen fini ils partirent : un gardien vint m'ôter la chaîne du pied et me reconduisit dans ma chambre.

A mon retour, mes camarades étaient dans l'attente, curieux de connaître le résultat de mon examen, mais je n'avais aucune envie de causer et je me couchai en silence. Alors ils se mîrent à chanter comme pour me débarrasser de mes pensées.

Le jour suivant, le médecin de la prison me visita : il me tâta le pouls, disant : « *Oh! ce n'est rien, ce n'est rien!* ». Il prononça ces mots d'un air fort significatif : pourtant vis-à-vis des autres je fis semblant de ne rien comprendre (1). Un autre jour que j'avais un peu de fièvre il vint me voir et pour que je comprisse mieux, me demanda *si j'avais mangé :* je répondis « *oui* ». — « *Beaucoup ?* » — dit-il, et moi : « *Oui, beaucoup :* alors il ajouta de nouveau : *Oh! ce n'est rien, ce n'est rien* ». Pourtant le médecin soupçonnant que je ne comprenais pas, profita du professeur Scar..., qui, un jour, sur le soir, simulant une visite aux prisonniers, entra dans ma chambre et fit demander par le gardien qui l'accompagnait si quelqu'un voulait se faire visiter.

En entrant dans la chambre, le professeur ne me regarda point, feignant de ne pas me connaître : je m'avançai alors pour me faire visiter la gorge : il me regarda, et, pour dire quelque chose, à cause des autres, il me dit : « *Ah!*

(1) On commence ici à voir comment, à la suite d'une autre hallucination psychique, il entrevoyait dans les médecins de fervents défenseurs avec la même erreur qui lui faisait voir des ennemis ou des amoureuses dans des personnes qu'il ne connaissait point. On doit à cette erreur qu'il s'ouvrit complètement avec les experts pendant que, même avec ses camarades et avec ses amis, il ne le fit jamais.

c'est une dent gâtée »; ce qui n'était pas vrai; mais, après, pour me faire comprendre avec plus de certitude il ajouta: *« Ce n'est rien, rien »* et s'en alla aussitôt, certain que j'avais compris.

Au commencement j'étais assez tranquille et j'attendais un bon résultat. Les médecins venaient m'interroger sur tout ce qui me concernait et eux aussi laissaient entrevoir mes espérances.

Un jour, pourtant, une visite des mêmes médecins me donna des soupçons, car ils firent appeler dehors, un après l'autre, deux de mes camarades et les questionnèrent sur ce que je faisais et disais. Enfin on me fit sortir aussi, et, tout en me faisant promener dans le corridor, on me fit causer pendant une dixaine de minutes.

Comme tous les soirs on faisait une visite, on me conseilla après cette visite de faire le fou, et je suivis le conseil plus que ma propre volonté, car je comprenais bien que c'était pour abréger les conséquences.

Je commençai donc par faire des sottises à la visite de minuit. A l'entrée des gardiens de ronde je me levai sur mon lit comme surpris et, m'adressant au sous-chef qui était resté sur la porte, je lui demandai *« si mon oncle n'était point venu me chercher parceque je voulais m'en aller et que j'étais d'intelligence avec lui »*. — Ne s'attendant point à ma sortie, il me répondit simplement : *« Seulement demain »* — et moi : *« Non, non, nous sommes d'accord qu'il doit venir à présent »*. — Il ne dit plus rien ; le gardien qui tenait la lampe s'approcha et me regarda attentivement : je fixai la lumière en me frottant les yeux comme une personne surprise dans son sommeil.

Le lendemain vinrent les médecins, ils me firent promener dans le corridor en me questionnant beaucoup. Je répondais de mon mieux par des balourdises (1). Mais de

(1) Notez cette curieuse description de ses tentatives de simulation de folie.

toutes leurs paroles je compris qu'ils me donnaient espérance de succès.

Dans ces jours-là je remarquai que mes camarades, au reveil, se contaient leurs rêves de la nuit et que quelquefois ils se réjouissaient en disant qu'ils étaient bons. Je leur disais : *« C'est de la sottise de croire qu'un rêve puisse prédire quelque chose de nos affaires »*. Mais un prisonnier me raconta un rêve qu'il avait fait autrefois et qu'un compagnon plus vieux avait expliqué comme étant bon, disant qu'il sortirait bientôt mais qu'il eût à se tenir sur ses gardes, parce qu'il était en danger d'y revenir. L'explication se réalisa : il sortit le lendemain, mais vingt-quatre jours après il était de nouveau arrêté.

C'est pour cela que je fis attention aux miens (1).

Dans mon premier songe je vis un jardin où tombait de la neige : le matin, l'interprétation fut qu'on était en train d'éplucher mon dossier. Mais je croyais autrement.

Trois fois de suite je rêvai de grandes quantités de neige et ce fait me frappa.

Dans un autre songe je me trouvais sur les bords du Tessin qui débordait. J'étais sur un plancher et l'eau passait dessous : je tenais dans mes bras une petite fille qui avait les mêmes yeux que la demoiselle G..., et qui me regardait fixement. Je la portais avec plaisir : je passai le pont et je me trouvai dans une rue où était une épicerie : madame G... était là et je lui remis la petite fille.

Une autre fois je rêvai d'être dans un potager presque détruit : deux arbres étaient étendus près de moi. Ma cousine était là; je lui donnais des pincées, mais elle ne disait rien. — Après, je voyais beaucoup d'oiseaux grands et

(1) Voyez ici comment la force de l'imitation jointe à la grande influence que les rêves ont, par leur vivacité même, sur les fous, arrive à troubler leur raisonnement qui les porterait plutôt à ne leur accorder aucune importance. — C'est par le même phénomène que Cardan, qui ne croyait pas aux saints, était cependant persuadé d'être hanté par un génie.

petits, il y en avait aussi par terre; j'en ramassai un très gros qui semblait mort, mais une fois dans mes mains il cherchait à s'envoler, pourtant, si je le caressais, il se tenait tranquille. En me retournant je vis la maîtresse de la maison qui me regardait; je lui donnai l'oiseau : elle le prit en me souriant et je m'en allai.

En dernier lieu je me trouvais dans la même chambre que j'occupais à ma sortie de l'Hospice des Orphelins: j'étais appuyé au lit, la tête dans les mains. Une femme parut à une petite croisée et, faisant passer son bras, me présentait un paquet d'habits, m'engageant à les prendre pour m'habiller en fou. A cette vue je voulus crier, mais je ne pouvais pas: elle insistait. Oppressé je faisais des efforts pour faire sortir ma voix, mais elle était comme étranglée dans mon gosier. Enfin je m'éveillai en criant: *Non*. Mes compagnons me demandèrent ce que c'était, et alors je me réveillai complètement.

Pour le reste, mes journées passaient encore assez bien; mais un jour on fit sortir un des détenus qui étaient dans ma chambre pour le remplacer par un autre. La vue du nouvel arrivé, dès son entrée, me produisit l'effet du choc d'un ennemi. Et c'était vrai.

J'avais l'habitude d'échanger quelques mots légers insignifiant avec le chef et le sous-chef, quand ils venaient en visite. Il s'en aperçut et me dit: *« Tant que les choses iront comme ça... »*, comme pour dire : *« tu seras en balance »*.

Je faisais l'indifférent à sa prérogative (1), mais il s'emporta de présomption me faisant connaître qu'il était dans les mains des Italiens et me dit : *« Toi aussi tu es dans les mains de tes bourreaux! »* — *« Bourreaux! et pourquoi?* repris-je, *est-ce qu'il n'y a pas une justice? »* — *« Justice!* ajouta-t-il en riant, *il faudrait que vinssent les Allemands, alors, oui, il y aurait de la justice »*. — *« Est-ce que l'Au-*

(1) Voir les notes précédentes sur les paroles spéciales.

triche, dis-je, *ne punit point les malfaiteurs avec les rigueurs en rapport avec leurs crimes?* » — « *Oui, c'est vrai,* répondit-il, *mais non comme ici, où on condamne les gens sans preuves* ». — Dans mon intérieur je disais : « Oui, parce que tu as été assez fourbe pour les cacher (1) ». — Quand j'étais las de tous ces discours qui me dégoûtaient, j'y coupais court en disant : « *Oui, oui, ça va bien, ça va bien* »; et je faisais l'indifférent, car je n'avais pas besoin de me faire des ennemis même en prison.

Pour raccourcir ma captivité je faisais dans la nuit les plus grandes extravagances, toujours dans l'espoir de finir au plutôt mes tourments. Je ne désirais voir que les médecins, parce que, au moins, je causais avec des hommes raisonnables.

De temps en temps le professeur L..., venait me voir : il me traitait avec beaucoup de confiance, ce qui me remplissait le cœur de contentement, mais, sa visite finie, je revenais à mes tourments.

Je passai ainsi quelque temps. Quand le Directeur de la prison venait en visite, je voyais qu'il était bien intentionné à mon égard. A peine entré il m'interrogeait sur ma folie; et il faisait semblant d'y croire et s'en allait content pour moi.

La nuit mes sottises augmentèrent de sorte, que quelques gardiens en vinrent jusqu'à me menacer. Un matin le professeur L... vint, et me parlant à l'écart, il me dit de ne plus faire des extravagances, de ne point me casser la tête, qu'on me ferait sortir quand même.

Je n'avais aucun doute de cela, mais, trop excité par mes compagnons et par ceux qui venaient se promener avec nous dans la cour, pour les faire taire, je m'arrangeai de manière à les incommoder aussi, et après minuit, pendant le sommeil, je criais si fort, qu'ils s'éveillaient tous et ne pouvaient plus s'endormir.

(1) Singulier contraste ! Combien le fou paraît meilleur que le criminel.

Dans ce temps-là je passais des journées bien tristes, car je songeais à l'horreur que, dans le passé, j'avais pour la prison et comment j'avais toujours évité toutes les conséquences pour écarter un semblable malheur. Ces pensées me mettaient hors de moi et j'avais la tête si oppressée que j'en serais devenu fou (1), si le souvenir de mes protecteurs ne m'avait soutenu. Presque toutes les nuits je faisais des rêves et je me plaisais à les examiner et à y chercher les présages de ma liberté.

En attendant, on faisait semblant d'achever la recherche de ma maladie : plusieurs professeurs vinrent me voir, ils essayèrent même ma force, certainement dans le but de confirmer ma maladie simulée.

Et la justice composée d'italiens de m...e, comme disaient mes camarades de chambrée, le jour de la Pentecôte, commanda une voiture, et deux messieurs, ressemblant à des employés, vinrent me chercher à la prison. On m'appela et on me fit monter en voiture. En peu de temps nous arrivâmes à l'Hôpital des fous, et ceux qui m'avaient accompagné, m'ayant salué, me laissèrent là.

On me mit avec les autres, et, ici, je me trouve bien mieux qu'en prison.

Hospice des Aliénés de Pavie, 22 novembre 1866.

Cette autobiographie du Farina, que j'ai donnée dans son intégrité, sauf quelques rêves et les fautes d'orthographe, me semble un des plus précieux fragments de l'anatomie pathologique de la pensée.

Elle prouve, avec beaucoup d'évidence, qu'il y a des hallucinations avec conservation de toutes les autres facultés

(1) Cette curieuse observation de Farina confirme comment un vrai fou peut se croire et s'affirmer fou ; ce qui suffit pour détruire l'opinion contraire, très répandue parmi le vulgaire et même parmi les psychiatres, qui trouvent dans ce fait un indice de simulation.

psychiques, impulsion irrésistible au crime, jointe à la conscience de la gravité de l'acte, fait déjà signalé par Herzen dans son beau travail sur le *Libre Arbitre.*

Il est singulier qu'un homme, sans culture littéraire, ait pu s'exprimer avec tant de clarté et parfois même avec éloquence; et montrer une fidélité de mémoire si exacte, jusqu'à se rappeler ses discours, ses songes, la grosseur même d'un morceau de savon, à une distance de plusieurs années.

A propos de ses rêves, que j'ai dû abréger et en partie omettre, car sur ce sujet il aurait rempli des rames de papier, il est remarquable de voir sa grande vivacité de réminiscence, vivacité qu'on ne rencontre point dans l'homme sain et qui prouve l'importance pathologique qu'ils prirent chez ce malheureux.

Une particularité à noter, c'est le bon sens avec lequel, de premier abord, il attaque le préjugé du pronostic des songes, commun à ses camarades de prison; et comment enfin il arrive presque à y croire, entraîné par la force de l'imitation.

Et de combien, ce malheureux, ne s'élève-t-il pas au dessus de ses compagnons, qui bien que plus sains, étaient certainement plus corrompus, quand à leurs regrets de l'étranger (comme si le gouvernement de leur pays était plus injuste dans ses jugements), il objecte : *« Est-ce que l'Autriche ne condamne point les fripons? »*.

Ce qui est curieux c'est la conscience qu'il a de quelques-unes, seulement, de ses hallucinations, dont le développement, ainsi qu'il le remarque lui-même, est en rapport avec la *faiblesse,* la *lassitude,* la *position de la tête,* etc., — avertissements utiles aux médecins qui affectionnent la saignée et aux spiritualistes. — Il appelle *instinct* son impulsion homicide, comme s'il eût consulté un psychologue de la vieille école allemande. Il a si bien conscience de

la gravité de l'acte, que *pour peu, il se fût arrêté à la pensée de la justice.* Enfin la honte de la chaîne, le contact des autres détenus, l'affectent grandement.

On remarquera que les mots dont il se sert dans son mémoire ont une signification particulière pour lui, ce qui est un des caractères des monomanes.

La forme de folie qu'il simulait, la *manie instinctive avec hallucination,* lui était la plus facile à imiter, car il en trouvait le modèle en lui-même. — Sans l'étrange conviction que les médecins voulaient le protéger à tout prix, il aurait continué à feindre, même avec nous. Privés de ce secours inattendu nous courions le danger de le juger maniaque quand il ne l'était point, ou simulateur lorsqu'il ne simulait plus.

Voilà une preuve nouvelle et éloquente du peu de valeur qu'ont les expertises fondées exclusivement sur les facultés psychiques et de l'utilité de la nouvelle école psychiatrique expérimentale (1).

Après la lecture de ce mémoire, qui peut encore douter qu'il n'y ait des cas où la folie prête aux intelligences vulgaires un levain qui les soulève au-dessus du commun ?

Synthèse. — Le caractère plus manifeste et le plus général de ces poètes, éclos de la folie, est, précisément, le grand effort de l'intelligence qui contraste avec les conditions de leur vie antérieure.

Chez beaucoup, il est vrai, l'effort se réduit à un pétillement continuel d'épigrammes, de paronomasies, d'assonances, de ce qu'on appelle, enfin, traits d'esprits, calembours, mais que, vraiment, il n'est pas étonnant de trouver si abondamment dans les maisons d'aliénés, car, le plus souvent, ils sont la négation du bon sens et de la logique.

(1) En voir l'exposé dans mes: *Klinische Beiträg zur Psychiatrie*, p. 12, 18, 80. O. Wigand, Leipzig, 1869.

Cette tendance, ou tout au moins, la tendance aux allitérations, aux rimes, se rencontre dans presque tous leurs travaux, même en prose.

Pourtant il n'est pas rare de trouver parmi eux des philosophes improvisés, qui, dans leurs énoncés, renouvellent les systèmes des positivistes, d'Épicure, de Comte; on voit, du moins, étinceler dans ces cerveaux éclairés par la folie, les points plus saillants, d'où ces systèmes ont dû prendre naissance; et cela parce que ils ont moins de misonéisme et plus d'originalité que les gens normaux.

Leur caractère plus frappant, l'originalité qui va jusqu'au délire, est due au débordement de l'imagination qui n'est plus retenue par le frein de la logique et du bon sens. Il est naturel que, plus l'esprit est orné et endommagé, moins il aura de mesure. Nous rappelons ici les prétendues métamorphoses et le vagabondage de l'âme de P... de Sienne, les écrits de M... de Pesaro, qui dans sa manie de gréciser avait inventé une langue nouvelle, dans laquelle le gravier s'appellait *lithiase,* la mer *equor,* les convictions *agonies,* le monde un *vase.*

L'association plus rapide des idées, l'imagination plus vive, leur permettent, souvent, de résoudre des problèmes, dont des intelligences plus cultivées, mais normales, n'ont pu trouver la solution.

Un autre caractère particulier aux fous, et qu'on retrouve aussi dans les écrits des criminels, c'est un penchant marqué à parler d'eux-mêmes ou de leurs camarades, à s'autobiographier, se laissant complètement entraîner par le torrent de l'ambition et de l'amour; seulement, chez les fous, les expressions sont moins artificieuses que chez les criminels. Ceux-ci ont plus de cohérence, mais une force créatrice plus faible et moins d'originalité (1).

(1) Voir mon *Homme Criminel.* Paris, 1887.

Ce qui appartient plus encore au fou, c'est : l'usage des assonnances qui souvent remplacent le raisonnement : l'emploi de paroles spéciales, qu'ils interprètent à leur façon : et l'importance exagérée attribuée aux choses les plus frivoles.

« C'est le travail des fous d'épuiser leurs cervelles
Sur des riens fatigants, sur quelques bagatelles »

disait Hécart dans la préface de son *Gualana*, qui du reste, n'est que l'ouvrage d'un mattoïde.

Un grand nombre d'entre eux, moindre cependant que chez les mattoïdes, joignent le dessin à la poésie, comme si les mots ne suffisaient pas séparément à l'épanchement de leurs idées (1).

Le style est heurté ; mais il abonde en phrases vigoureuses et sculpturales, tellement que souvent il égale et parfois même surpasse les produits de l'art plus calme et plus raffiné.

Passion. — Ceci, non plus que le penchant à la versification chez des individus qui, avant de tomber en démence, ignoraient la prosodie, ne doit point émerveiller. La poésie, comme l'a bien dit Byron et comme il l'a démontré par son exemple personnel, est l'expression de la passion excitée, et elle croît en vigueur et en efficacité, en raison même de l'excitation.

Que le rhythme bien plus que la prose, donne issue à l'excitation psychique anormale et la serve mieux, nous pouvons le déduire de la veine poétique des ivrognes et des affirmations spontanées de poètes aliénés :

« Je vous écris en vers — n'en soyez pas choqué,
En prose je ne sais exprimer ma pensée ».

---

(1) Nous parlerons des autres causes, comme de l'influence du rhythme et du chant, à propos de la musique, dans le chapitre suivant.

écrivait à Arboux un criminel maniaque, — expliquant très bien cette tendance (1).

Et un lypémane de Pesaro donnait cette explication de quelques uns de ses vers : « La poésie est une émanation spontanée de l'âme — la poésie est le cri de l'âme transpercée par la douleur (2) ».

Atavisme. — Vico avait déjà deviné et plus tard Buckle a expliqué admirablement, comment chez les peuples primitifs les penseurs ou les savants étaient tous poètes. De fait, les premières histoires ont été fixées et transmises en vers par les bardes de la Gaule ou par les Toolkolos du Thibet : et de même dans l'Amérique (3), le Dekkan (4), l'Afrique (5) et dans l'Océanie (6).

Ellis écrit que, lorsque des contestations sur les ancêtres s'élevaient parmi les habitants de la Polynésie, ils se servaient des anciennes ballades, transmises par tradition, comme de documents historiques (6).

De même que dans les Indes, dans l'Europe du moyen âge, les sciences étaient exposées en vers. — Montucla parle d'un traité de mathématiques du treizième siècle écrit en vers. Un anglais traduisit aussi en vers les *Institutes* de Justinien et un polonais traita, dans le même langage, de la science du blason.

L'histoire proprement dite, bien qu'en prose, n'était pas pour cela moins fabuleuse, moins remplie de sottises fantastiques, et moins riche de paronomasies que la poésie. — Troyes dérivait de Troie ; — Nuremberg de Néron ; — les Sarrasins de Sara ; — Mahomet était un cardinal ; — Naples

(1) *Les prisons de Paris.* 1881.
(2) *Diario del Manicomio di Pesaro.* 1879.
(3) Prescott. *Hist. of Peru,* I.
(4) Wilk. *Hist. of the South Ind,* p. 20.
(5) Mungo-Park. *Travels.* I.
(6) Ellis. *Polynésie.* I, p. 45.

était née sur des œufs; — les enfants nés après certaines victoires des Turcs n'avaient que 22 ou 23 dents au lieu de 32. — Turpin, qui était le Macaulay de son temps, racontait dans son histoire que les murs de Pampelune tombèrent, par la seule vertu des prières des soldats de Charlemagne; — Ferrautte avait vingt coudées de hauteur, et un visage d'une coudée de long.

Somme toute, c'étaient les mêmes fables que celles des veillées de nos chaumières, dont on ne peut recueillir autre chose que l'uniforme imbécillité humaine, d'autant plus fantastique qu'elle est plus ignorante; enfantillages stériles qui font perdre bien du temps aux philologues qui s'en occupent.

Et dans la prose on retrouve, aussi, l'influence atavistique. MM. Tanzi et Riva (1), à propos de quelques écrits de monomanes, disaient :

« Aux démonomanes d'il y a cent ans, représentants tardifs du mysticisme du moyen-âge, qui nous donnent le vieux modèle de la *paranoia,* se substituent à présent les paranoïques modernes, nouveaux alchimistes qui, avec leurs délires pseudo-scientifiques, leurs phrases vides, renouvellent le style et les pensées de Trithème, d'Agrippa, de Paracelse et autres écrivains du quinzième siècle, adeptes extravagants, mais érudits et vénérés, des sciences occultes et de la magie.

« La *paranoia* accompagne l'humanité dans sa marche à travers les siècles, suit avec quelque retard ses vicissitudes, mais n'en reste souvent séparée que par une faible distance.

» Comme exemple de cette dernière espèce peut servir le fragment suivant d'une autobiographie bien longue, écrite par un paranoïque. Il accompagne l'exposé très exact et piquant de ses aventures par des considérations délirantes de cette nature :

(1) *La Paranoia.* Reggio, 1886.

« Il faut savoir que les nobles, ou ceux qui sont nés de no-
» bles, exhalent une certaine substance, pas bien définie, qui
» produit l'électricité. De cette manière il est facile de com-
» prendre comment il peut y avoir correspondance entre fils
» de noble et fils de noble, si l'on pense un moment à la té-
» légraphie et à ses piles relatives. Ainsi deux nobles en
» communication fonctionnent entre eux comme une ma-
» chine électrique, se transmettent, au moyen d'un fil, leurs
» mouvements et leurs pensées, comme si les idées et la
» manière de penser étaient des coups du manipulateur de la
» machine électrique. — Le système, comme on voit, est in-
» finitésimal, car la pensée transmise d'un côté forme autant
» de points infinitésimaux qu'il y a d'atomes dans l'idée ».

MM. Riva et Tanzi observent que les anciens alchimistes s'exprimaient de la même manière, et ils ajoutent :

« Ainsi on reconnaît évidemment un paranoïque dans ce Roi de Bavière, misanthrope, vain, ambitieux, mystique, romanesque, volage, halluciné, excentrique dans ses actes et dans ses habitudes, dans ses jugements et dans sa conduite, perverti dans ses goûts esthétiques, en l'amour, dans le sentiment éthique, excessif et dissonant en toute chose. Il était si profondement empreint de l'atavisme du moyen âge, que les journaux politiques, avec une justesse scientifique intuitive, l'indiquaient comme un Parcifal redivive ».

L'origine pathologique et atavistique de beaucoup de productions littéraires des fous explique les fréquentes inégalités de style, splendide et vigoureux pendant l'excitation, il devient faible et bas quand elle cesse; et de strophes dignes d'un classique ils passent à un barbouillage d'idiot.

Cette origine nous explique, aussi, les contradictions excessives qu'on retrouve dans les écrits d'un même auteur, comme on voit dans Farina et Lazzaretti ; leur mode de procéder par aphorismes, par périodes détachées ; leurs phrases mouvementées d'une manière enfantine et primitive, souvent répétées, avec la résonnance d'un refrain mo-

notone, qui rappellent les versets bibliques ou les surates du Coran. Elle explique aussi leur penchant à développer continuellement le même argument, presque toujours sur des sujets étrangers à leurs études, et, ce qui est plus important, sans aucune utilité ni pour eux-mêmes ni pour les autres, le plus souvent sous la forme autobiographique.

Finalité. — Il y a, en somme, une vraie organisation spéciale dans tous les écrits des fous même les plus absurdes, une vraie finalité, comme le dit Paulhan.

« J'entends par là, écrit-il (1), que dès qu'un élément psychique existe, il tend à en susciter d'autres. Ce n'est pas l'ensemble de l'esprit, s'il n'est pas lui-même coordonné, qui détermine l'apparition des phénomènes, ce sont les éléments. C'est-à-dire que c'est ce qui est déjà systématisé dans l'esprit qui tend à acquérir une systématisation plus complète. Si c'est une sensation, elle tendra à éveiller des idées ou des actes particuliers, précis, appropriés; si c'est une tendance générale, une organisation mentale préétablie, elle tendra à faire interpréter de telle ou telle manière les sensations qui arriveront à l'esprit.

» Comme tout élément psychique est systématique, comme lorsque la finalité n'existe pas dans l'ensemble d'un organisme psychique, ou d'une suite d'actes, ou d'une théorie, ou d'un raisonnement, ou d'une passion (et en ce cas tous ces faits ne sont pas réellement des éléments psychiques), elle existe dans les éléments; cette tendance des éléments à l'association systématique s'exerçant sans contrôle supérieur, sans direction générale, arrive à produire de nombreux désaccords, dans le total des opérations psychiques; on aurait quelque chose d'analogue dans un orchestre où chaque musicien jouerait un air différent dans un ton différent ».

(1) *Revue Philosophique.* 1888, n. 8, Paris.

... « Lorsque, dans une société, une association se dissout, c'est une loi de finalité qui se rompt, et les éléments, les hommes qui composaient l'association, sont rendus à la vie individuelle, ils entrent alors dans de nouvelles formes d'activité sociale. Si, par exemple, une filature se ferme, les ouvriers et les ouvrières qui y travaillent, et qui étaient réunis par une association systématique, se remettent à travailler chacun à son côté, soit séparément, soit dans de nouvelles associations où quelques-uns peuvent d'ailleurs se retrouver. Il en est de même des éléments psychiques; quand pour une cause ou pour une autre le lien qui les rattachait vient à se rompre, ils entrent dans de nouvelles associations où ils travaillent chacun pour soi, au risque de ne produire que de l'incohérence. Cette activité isolée des éléments, nous la retrouvons d'une manière frappante dans les maladies mentales.

» Le calembour est une forme de ce désordre; en l'analysant on voit qu'il consiste essentiellement en ce qu'un son employé comme élément dans un complexus particulier (son, idées et images systématisés constituant la signification du son) qui fait lui-même partie d'un système plus complexe, la phrase, se sépare au moins partiellement de ces deux systèmes et s'associe à d'autres systèmes d'idées et d'images. L'association par ressemblance de certaines parties des mots, l'association par la rime par exemple, est un fait essentiellement analogue, ici c'est un son qui, associé systématiquement à d'autres sons, s'allie en même temps à des sons différents pour former simultanément, ou avec des intermittences rapides, des systèmes qui ne s'harmonisent pas entre eux; dans cette dernière classe on peut ranger la plupart des *lapsus linguæ* et des *lapsus calami* ».

Les exemples abondent. M. Regnard a cité plusieurs pièces de vers écrites par des fous, où se trouve à un haut degré le mode d'association systématique élémentaire; quelquefois on voit un reste de coordination intellectuelle comme

dans la pièce suivante, où cependant l'incohérence aussi se manifeste.

J'aime le feu de la fougère
Ne durant pas, mais pétillant;
La fumée est âcre de goût.
Mais des cendres de : là Fou j'erre
On peut tirer en s'amusant
Deux sous d'un sel qui lave tout,
De soude, un sel qui lave tout (1).

D'autres fois le sens disparaît à peu près comme dans ces vers cités encore par M. Regnard et composés par un délirant vaniteux, malade depuis vingt-cinq ans :

Magnan ! à mon souhait, médecin *Magnan* ime,
Adore de mon sort la force qui... t'anime.
. . . . . .
Admirant son beau crâne... autre remord de Phèdre,
Nargue Legrand du Saulle et sois un Grand du Cèdre (2).

Un bel exemple de ce phénomène est fourni par le malade dont Trousseau a rapporté l'observation et qui a écrit plus de cinq cents pages de mots qui s'appelaient l'un l'autre, par l'assonnance ou par le sens : « chat, chapeau, peau, manchon, main, manches, robe, jupon, pompon, rose, bouquet, bouquetière, cimetière, bière, etc. (3).

Il n'est pas besoin d'être fou ou idiot pour faire des calembours et associer les mots d'après des ressemblances superficielles. En ce cas, au lieu d'être une dissociation permanente des systèmes plus complexes, c'est une dissociation momentanée qui donne lieu au phénomène. Rien de plus naturel, quand on éprouve le besoin de se détendre l'esprit que de rendre à eux-mêmes les éléments psychi-

(1) P. Regnard. *Les maladies épidémiques de l'esprit*. p. 370.
(2) Id. *Id.*, p. 390.
(3) Cité par M. Luys. *Actions réflexes du cerveau*. p. 170.

ques retenus dans des systèmes complexes qui ne sont pas essentiels à la vie, et de leur laisser une liberté dont ils abusent quelquefois. Pour continuer la comparaison faite plus haut et qui peut se suivre assez avant, les ouvriers de la filature ne travaillent pas toujours, ils ont leurs moments de repos, leurs récréations et s'emploient alors en général à des systèmes moins complexes ».

Les plus enclins à ces manifestations rhythmiques sont, les maniaques chroniques, les alcooliques, les parésiques à la première période, dans lesquels pourtant on trouve plus de rimes que de vers et plus de vers que de bon sens. Les mélancoliques, en proportion du petit nombre donné par les hospices, viennent ensuite; pour eux c'est peut-être une compensation du mutisme habituel et une diversion aux persécutions imaginaires. Cette remarque paraît plus importante encore si on la rapproche de l'observation déjà bien connue, qu'il y a un fond de mélancolie chez tous les grands penseurs et chez tous les poètes.

CHAPITRE II

—

L'ART CHEZ LES FOUS. — Géographie. — Profession. — Influence de la forme d'aliénation. — Originalité. — Génialité. — Bizarrerie. — Symboles. — Minutie. — Atavisme. — Arabesques. — Obscénité. — Criminalité et folie morale. — Inutilité. — Folie pour sujet. — Absurdité. — Uniformité. — Résumé. — La musique chez les fous.

La tendance artistique est très prononcée et presque générale dans plusieurs espèces de fous. Quoique ce phénomène soit très remarquable, peu d'auteurs y ont prêté une attention suffisante.

Seul, Tardieu dans ses *Etudes médico-légales sur la folie* dit que les dessins des fous ont une grande importance pour la médecine légale; Simon (1), en parlant de la fréquence des dessins chez les mégalomanes, observe que l'imagination s'y développe en raison inverse de l'intelligence; quelque temps après, Frigerio en a donné un aperçu dans une excellente étude publiée dans le *Diario del Manicomio di Pesaro* (2).

Depuis, j'ai pu mieux approfondir ce sujet, grâce aux documents curieux que m'ont fourni MM. Riva, Toselli, Lolli, Frigerio, Tamburini, Maragliano et Maxime du Camp.

(1) *Annales Méd. Psyc.* 1876.

(2) Récemment Regnard en a parlé aussi, mais sans approfondir le sujet, dans : *Sorcellerie*, p. 385-405. Paris, 1887.

En rapprochant leurs observations des miennes, je trouve un ensemble de 107 aliénés avec tendances artistiques, dont :

46 pour la peinture,
10 » sculpture,
11 » gravure,
8 » musique,
5 » architecture,
28 » poésie.

Les formes psychopathiques prédominantes étaient :

chez 25 la monomanie sensorielle et la persécutive,
» 21 la démence,
» 16 la mégalomanie,
» 14 la manie aigüe ou intermittente,
» 8 la mélancolie,
» 8 la paralysie générale,
» 5 la folie morale,
» 2 l'épilepsie.

La prédominance des formes plus incurables et congénitales (monomanie, folie morale), ou de celles dans lesquelles on entrevoit, latente ou associée, la démence (mégalomanie, paralysie) est évidente.

J'ajoute que la folie morale et la perversité s'est manifesté davantage chez les aliénés qui ont donné des preuves d'une intelligence plus élevée, fous artistes ou écrivains.

Voyons, à présent, les caractères spéciaux de ces fous.

1. *Géographie.* — Dans les pays où la tendance artistique est plus générale et marquée, on retrouve aussi un chiffre plus fort de fous artistes. De fait, j'ai pu en glaner bien peu à Turin, Pavie, Reggio, tandis qu'à Pérouse, Lucques et Sienne ils foisonnent.

2. *Professions.* — Chez un petit nombre seulement, ce penchant était explicable par l'influence de la profession ou des habitudes acquises avant la maladie. Nous ne trouvons parmi nos artistes-fous que

8 ex-peintres ou sculpteurs,
10 ex-architectes, ébénistes ou menuisieurs,
10 ex-maîtres d'écoles ou prêtres,
1 ex-télégraphiste,
2 ex-étudiants,
6 ex-marins ou officiers et soldats du génie.

Parmi les peintres modernes frappés de folie, notons, entre autres, Gill, Cham, Chirico, Mancini.

Dans quelqu'un l'ancienne tendance s'accentuait grâce à la folie.

C'est ainsi qu'un mécanicien crayonnait des machines, deux matelots construisaient de petits navires parfaitement proportionnés, un maître d'hôtel traçait sur le plancher des tables prêtes pour un repas avec des pyramides de fruits. A Reggio un ébéniste sculpta des feuillages et des ornements très beaux; un officier de marine fabriqua d'élégantes nacelles et ensuite s'adonna entièrement à la peinture de scènes maritimes, disant que cela le soulageait de la privation de son élément affectionné.

Souvent la folie inspirait à ces gens une étrange énergie au travail « tellement, m'écrivaient MM. De Paoli et Adriani, — qu'on les dirait payés pour cela; ils couvrent de peintures les murs, les tables, et jusqu'au parquet ». Un d'eux, peintre médiocre auparavant, se perfectionna avec la maladie; une copie d'une Madone de Raphaël qu'il peignit pendant ses accès fut couronnée à l'Exposition.

Magnoni, peintre célèbre de Reggio, enfermé pour démence et mégalomanie dans l'hospice de Reggio, y resta oisif pendant quatorze années: enfin, poussé par le docteur Zani, il reprit la palette et couvrit les murs de l'asile d'ex-

cellentes peintures, entre autres un comte Ugolin, d'après Dante, d'une exécution si admirable, qu'une folle y lançait souvent des morceaux de viande pour empêcher Ugolin et ses enfants de mourir de faim : les taches de graisse y paraissent encore (1).

De huit peintres, dont M. Adriani m'a envoyé l'histoire, quatre ont conservé la même habileté pendant la manie aigüe ou intermittente : chez deux elle s'affaiblit, de manière qu'après guérison, l'un d'eux déplorait vivement les peintures qu'il avait faites.

3. *Influence de la forme d'aliénation.* — La maladie inspire à beaucoup le choix du sujet.

Un lypémane sculptait toujours un homme avec un crâne dans la main. Une mégalomane brodait partout le mot, *DIEU*. Les monomanes font allusion, habituellement avec des emblèmes, à leurs malheurs imaginaires.

Un monomane persécuté a dessiné, d'un côté, ses ennemis qui le poursuivent et, de l'autre, la justice qui le défend.

Souvent les alcooliques exagèrent les nuances jaunes. Un peintre, en qui l'abus des liqueurs alcooliques avait complètement détruit le sens de la couleur, devint très habile dans les teintes blanches et, devint, entre deux excès de boisson, le plus grand peintre de neiges de la France.

Un peintre renommé, C..., atteint de paralysie générale, perdit le sens des proportions : il ébauchait un arbre qui, fini, aurait dépassé le cadre ; il nuançait tout en vert.

Pourtant, en général, il arrive de voir des individus qui n'avaient jamais songé aux pinceaux, se transformer en peintres, sous l'impulsion de la folie, plus fréquemment que de voir des artistes habiles se perfectionner.

Bien de fois la maladie, en même temps qu'elle supprime des qualités précieuses pour l'art, en fait, au con-

(1) *Gazzetta del Manicomio di Reggio.* 1867.

traire, épanouir de nouvelles et donne à toutes un cachet particulier.

L'étrange tableau du peintre R..., paralytique et mégalomane que je reproduis en petit (1), manque dans toutes les proportions.

La folie changea Luc Clennel de peintre en poète (2), de même que Melmour, phisicien, frappé de démence à la perte de sa femme, devint littérateur.

« L'exagération poussée jusqu'à l'invraisemblable, jusqu'à l'impossible, dit Regnard, est un des caractères des paralytiques : un de ces fous peignit un homme qui touchait les étoiles avec sa tête et la terre avec les pieds (3) ».

Daudet, dans *Jack,* parle de peintres maniaques qui voulaient représenter des tremblements de terre ou l'intérieur d'un navire dans un jour de tempête.

Souvent des individus qui précédemment, étaient bien éloignés de toute idée artistique, sont entraînés à la peinture par la maladie, surtout dans les moments de plus forte excitation.

B..., maçon, devint peintre dans l'hospice de Pesaro. Ses accès maniaques étaient annoncés par une recrudescence de son penchant à croquer la caricature des domestiques et des employés de l'établissement, qu'il condamnait en effigie aux peines les plus excentriques. Un jour que le cuisinier, homme joufflu et rubicond, lui refusa un mets de son agrément, il le peignit dans l'attitude d'un *Ecce Homo,* devant une grille qui l'empêchait de toucher à des gourmandises alléchantes.

La bizarre apothéose du pédéraste et mégalomane R..., qui excrète et féconde des œufs, symbolisantes les mon-

(1) Voir à la Planche VIIe.

(2) O. Delepierre. *Histoire littéraire des fous.* Paris-Londres, 1860.

(3) Regnard. Ouvrage cité.

des (1), nous preuve la vanité et l'imagination effrénées des mégalomanes.

Parmi les peintures exécutées à l'asile de Saint Servolo, la plus curieuse est celle d'un aliéné qui dans le calme est assez bon peintre, quoique trop minutieux, mais qui, dans les accès, est entrainé à tout détailler d'une manière bizarre.

Crucifiement exécuté sur sa propre personne par M. Lovat.

Seule, une ardente monomanie religieuse pouvait inspirer le singulier autocrucifiement du cordonnier vénitien, Mathieu Lovat, dont j'ai pu me procurer l'authentique facsimile (2).

(1) Voir la Planche VIIe.

(2) Ruggeri. *Histoire du crucifiement exécuté sur sa propre personne par M. Lovat.* Venise, 1808, (en français).

G... était une pauvre paysanne sans éducation, dans la famille de laquelle la pellagre et la folie étaient héréditaires. Pendant le long isolement dû à son état de santé, elle fit preuve d'une grande habileté, inconnue avant sa maladie, en brodant sur de la toile avec des fils de couleur qu'elle enlevait de ses habits, un grand nombre de figures qui sont l'expression fidèle de son délire. — C'est pour ainsi dire son autobiographie tracée par la broderie. — En effet elle s'est représentée, tantôt aux prises avec les infirmières ou avec les religieuses, tantôt à la campagne, conduisant les bœufs ou occupée à d'autres besognes champêtres; et ailleurs des tables, des buffets chargés de mets et ornés de beaucoup d'accessoires. Chose remarquable! les silhouettes sont esquissées avec une franchise qu'un caricaturiste de profession jalouserait: aucune hachure; seulement quatre traits représentant les yeux, le nez, la bouche, mais touchés avec tant de goût artistique, qu'ils fixent clairement l'expression particulière de chaque figure.

Une autre artiste dans le même genre, mais douée d'inspiration moins vive, est une certaine L..., atteinte de folie morale et qui présente de nombreux stigmates de dégénérescence: elle aussi brode des figures d'hommes et de femmes avec assez d'habileté, mais toujours en harmonie avec ses tendances sexuelles perverties (1).

4. *Originalité.* — La maladie développe, souvent, comme nous avons déjà vu pour les écrivains fous (v. s.), l'originalité de l'invention, qu'on observe aussi, chez les mattoïdes, parce que leur imagination, libre de toute contrainte, permet des créations devant lesquelles un esprit trop calculateur reculerait par crainte de l'absurde, et parce que l'intensité des convictions soutient l'œuvre et la perfectionne.

(1) Friedel. *Lettre du 2 novembre 1887.*

A Pesaro une femme dessinait ou brodait, à l'aide d'une méthode qui lui était particulière, effilochant des toiles et collant ensuite les fils sur du papier avec la salive.

Une autre brodeuse, vieille alcoolique, exécutait des papillons qui semblaient voler. Elle avait appliqué à la broderie en blanc, la méthode de la broderie en couleur qui faisait ressortir merveilleusement les clairs-obscurs.

A Macerata, un aliéné dessina avec un grand nombre de petits tuyaux la façade de l'hospice; un autre eut l'idée de représenter en sculpture une chanson. A Gênes un dément sculpta des pipes dans de la houille.

A Reggio, un certain Zanini, fabriqua une botte unique, pour que, disait-il, personne ne pût la chausser. Cette chaussure exceptionnelle était fendue d'un côté et se reliait avec une ficelle: ses bords étaient ornés et brodés d'hiéroglyphes.

M. L..., de Pesaro, demandait incessamment à sortir de l'hospice. Comme on lui disait que les moyens de transport pour l'envoyer chez lui manquaient, il en construisit un de son invention. C'était un char à quatre roues avec une perche plantée dessus. A l'extrémité de la perche était une poulie sur laquelle courait une corde fixée, d'un bout, à l'essieu des roues postérieures et, de l'autre, à celui des roues de devant. Sur un trajet de 4 à 5 centimètres, une cordelette élastique était attachée à la corde: la personne qui se trouvait sur le char tirant successivement la cordelette d'un côté puis de l'autre, faisait glisser la corde qui, à son tour, imprimait le mouvement au char (1).

Dans beaucoup d'arabesques d'un mégalomane on entrevoit, dissimulés par les volutes, tantôt un navire, une bête, un paysage, et tantôt des têtes d'hommes et de femmes, des chemins de fer, des édifices, etc. tandis que le caractère de l'arabesque est l'absence complète de figures humaines (2).

(1) *Diario del Manicomio di Pesaro*. 1879.
(2) Voir la Planche VIII.

5. *Génialité.* — Les meilleurs hospices d'Italie, ont présenté aux expositions de Voghera et de Sienne, leurs modèles en relief merveilleusement exécutés par des fous. — Le modèle de Reggio était décomposable: en l'ouvrant, on pouvait en examiner les chambres, les meubles, etc. dans tous les détails. On m'a dit que les arbres mêmes étaient tous copiés d'après nature.

Un chanoine, sans aucune connaissance technique d'architecture, après avoir été frappé de lypémanie, s'adonna, avec du carton et du papier maché, à la construction de temples et d'amphithéâtres d'un style si grandiose et si harmonieux qu'ils excitaient une vive admiration.

Le docteur Virgilio m'a fait cadeau des portraits de presque tous les aliénistes italiens, très bien saisis par un mélancolique. La note originale perce dans les accessoires : chaque portrait est orné d'une mouche ou d'un papillon, et le nom de l'auteur est greffé dans le cadre à lignes verticales de manière à former un bizarre ornement.

Une œuvre d'habilité singulière, bien qu'inutile, c'est l'originale autocrucifixion de Lovat (v. s.).

« Le roi monomane Louis de Bavière, fut le premier à comprendre le génie de Wagner. La prodigalité de ses dépenses, la création du théâtre de Bayreuth, — une de ses œuvres les plus originales, — sont trop connues ; mais les meilleures manifestations de son intelligence sont presque ignorées.

» Trois châteaux, trois palais d'une beauté indescriptible se sont élevés comme par enchantement sous sa direction : il en a soigné les moindres détails.

» Dans la construction, dans les ornements, la critique d'art la plus sévère et la plus méticuleuse chercherait en vain un motif de censure. Tout y est artistiquement parfait, depuis l'harmonie de l'ensemble jusqu'à la plus petite frise d'une porte.

» Il a rassemblé tout ce qui avait été créé de plus merveilleux à Caserte, à Schoenbrunn, à Trianon, à l'Escuriale, à Tsharkoe-Selo, à Compiègne, où laissèrent leur trace, le génie de François Ier et de Charles V, la grandeur de Charles III, le raffinement délicat de Marie Antoinette, la puissance de Catherine II.

» La folie du roi Louis a été de rêver les yeux ouverts.

» Seul, il a fait, en dix ans, plus que n'ont fait, en d'autres temps, vingt souverains aidés par le génie des meilleurs siècles artistiques. Certainement, personne aujourd'hui ne reproduirait ce salon de soixante quinze mètres de long, (sans compter les deux salles, aux extrémités, car alors en arrive à cent mètres); une galerie éclairée par 17 grandes fenêtres, 33 lustres en cristal de roche, 44 candélabres..., et que sais-je encore !... (1) ».

6. *Bizarrerie.* — Mais au fond, l'originalité même finit par dégénérer chez tous ou chez presque tous en une véritable bizarrerie, qui parait logique seulement si on entre dans la conception de leur délire.

Simon remarque que dans les manies de persécution et dans les mégalomanies paralytiques, plus l'esprit est troublé et plus l'imagination est vive et bizarre dans ses créations fantaisistes. — Il raconte d'un peintre, qui prétendait voir l'intérieur de la terre, rempli de maisons de cristal, éclairées à la lumière électrique et répandant de suaves parfums; il décrivait la ville d'Emma, dont les habitants avaient deux bouches, une pour les mets ordinaires et l'autre pour les douceurs, le menton d'argent, les cheveux d'or, trois ou quatre bras et une seule jambe posée sur une petite roue (2).

(1) De Renzis. *L'opera di un pazzo.* Rome, 1887.
(2) Simon. *Ann. Méd. Psyc.* 1876.

L'étrangeté des hallucinations ne contribue pas peu à la bizarrerie; les animaux à quatre jambes et à sept têtes que Lazzaretti peignait sur ses bannières, en sont un exemple.

Un lypémaniaque se fabriqua une cuirasse en cailloux pour se défendre des ennemis. — Un autre dessinait continuellement la carte topographique des taches que l'humidité formait sur les parois de sa chambre : plus tard on sut qu'il croyait entrevoir dans ces lignes la désignation des domaines que Dieu lui avait accordés sur la terre. — Et c'est là une des causes pour lesquelles les déments excellent parfois dans l'art bien plus que les maniaques et les mélancoliques.

7. *Symboles.* — Un autre caractère de l'art chez les fous est le mélange des inscriptions et du dessin; et dans celui-ci l'abondance des symboles et des hiéroglyphes.

Cet alliance rappelle exactement les peintures japonaises et indiennes, les anciennes peintures murales égyptiennes, et, remonte, en partie, aux mêmes causes. C'est toujours, le besoin d'aider, de renforcer la parole ou le pinceau, impuissants, seuls, à exprimer avec toute l'énergie désirée, la violence et la persistance d'une idée donnée.

Cette dernière cause était bien évidente dans un dessin dont m'a fait cadeau le docteur Monti. Ce dessin architectonique, très bien fait et exact, était rendu presque incompréhensible par suite des nombreuses inscriptions et épigraphes, souvent rimées, qu'y avait entremêlées un aphasique, dément depuis 15 années.

Chez plusieurs mégalomanes cela provient de la prétention d'exprimer leurs idées dans un langage différent du langage humain. C'était le cas du Maître du monde, que j'ai étudié, ailleurs, en union avec M. Toselli (1).

(1) *Archivio di Psichiatria e Scienze Penali.* Turin, 1880.

Le délirant en question était un paysan, nommé Ga... L., âgé de 63 ans : maintien assuré, apophyse zygomatique saillante, front ample, regard expressif et pénétrant. Capacité crânienne 1544, indice 82, température 37°, 6.

En automne 1871 il devint vagabond et grand parleur; il arrêtait sur les places, dans les bureaux publics, les notables du pays, se plaignant d'injustices endurées ; il abîmait les vignobles, ravageait les champs, courait les rues de la ville menaçant de vengeances terribles. Peu à peu il arriva à se croire, lui-même, Dieu et Roi de l'univers : il prêcha dans la cathédrale d'Alba sur sa haute destinée.

Retiré à l'hospice, il ne restait calme que s'il croyait son pouvoir reconnu de tous, mais à la moindre opposition il s'exaltait et menaçait, lui le Maître, la personnification des éléments, tour à tour père, fils ou frère du Soleil, de bouleverser la terre, de détruire les empires, et de se faire un piédestal de leurs immenses ruines.

Désormais, criait-il, il était las de pourvoir avec son bien à l'entretien de tant d'armées et de tant d'oisifs : il était juste que les autorités et les riches lui envoyassent une grosse somme d'argent pour se racheter de ce qu'il appellait *les dettes de la mort ;* moyennant ce paiement il les aurait laissés vivre pour toujours. Les pauvres devaient mourir, comme des êtres inutiles, et c'était une énormité que de l'obliger à nourrir tant de fous dans son palais. Aussi conseillait-il aux médecins de leur couper la tête, ce qui ne l'empêchait pas de les soigner avec beaucoup d'empressement quand ils tombaient malades. Contradictions de paranoïque !

Il donnait le peu d'argent qu'il gagnait par son pénible labeur journalier à des fourbes qui se chargeaient de ses lettres pour l'autre monde, pour le soleil, les étoiles, le temps, la mort, la foudre et les autres puissances dont il invoquait le secours et avec lesquelles il avait des entretiens intimes pendant la nuit.

Les calamités qui désolaient les campagnes le rendaient heureux, car c'était le commencement des châtiments dont il les avait menacées, et une preuve que le soleil, le temps ou la foudre lui avaient obéi.

Il conservait dans une malle des couronnes grossièrement façonnées : c'étaient les vraies couronnes des empires de France, d'Italie et d'autres États : car, disait-il, celles qui servaient aux souverains actuels n'avaient plus aucun prix : elles avaient été usurpées par des misérables destinés à une destruction prochaine, si toutefois ils ne lui payaient pas leurs *dettes de la mort* avec des lettres de change d'une valeur de plusieurs milliards.

Mais la plus caractéristique de ses bizarreries était la manifestation graphique de son délire. Bien que sachant lire et écrire, il dédaignait l'usage de l'écriture vulgaire. Il écrivait souvent des lettres, des ordres, des chèques, tantôt au soleil ou à la mort, tantôt aux autorités civiles ou militaires : ses poches étaient toujours remplies de ces paperasses.

Son écriture consistait essentiellement en grosses lettres majuscules, entremêlées de signes et de figures représentant les objets et les personnes. Les mots, le plus souvent, sont séparés par un ou deux points, et il n'en traçait que quelques lettres, presque toujours les consonnes, sans aucune déférence pour les règles syllabiques.

Dans d'autres écrits l'alphabet ne paraît presque plus.

Par exemple, pour démontrer sa puissance effective, il dessine des figures grossières (1) qui représentent les éléments et les puissances supérieures, qui composent son armée : 1° le Père Éternel ; 2° le Saint-Esprit ; 3° Saint Martin ; 4° la Mort ; 5° le Temps ; 6° le Tonnerre ; 7° la Foudre ;

(1) Voir la Planche IXe, Fig. 2. — Les figures ont été reproduites plus en petit pour économiser l'espace, et on a supprimé l'aigle, qui occupait à elle seule toute une page.

Fig. 2.- Écritures idéo-phonetiques du malade de Toselli *(pag 296)*

Fig. 1 — *Chanson-sculpture* symbolique du malade A. T. (pag. 2

8° le Tremblement de terre; 9° le Soleil; 10° la Lune; 11° le Feu (ministre de guerre); 12° un homme très puissant qui vit depuis le commencement du monde et qui est son frère; 13° le Lion infernal; 14° le Pain; 15° le Vin. Le tout est suivi de l'aigle à deux têtes, sa signature habituelle. Chacune de ces puissances est aussi indiquée avec des lettres placées au bas des figures: par exemple, le 1° P. D. E., le 2° L. S. P. S., etc.

Ce mélange de lettres, d'hiéroglyphes et de signes figuratifs constitue une écriture qui rappelle la période phono-idéographique par laquelle ont passé les peuples primitifs, — certainement les Méxicains et les Chinois, — avant d'inventer l'écriture alphabétique.

L'écriture des sauvages de l'Amérique et de l'Australie consiste dans une peinture plus ou moins grossière: par exemple, pour indiquer: *si j'avais la vitesse de l'oiseau,* ils peignent un homme avec des ailes au lieu de bras (1). Deux canots avec un homme dedans, un ours et six poissons, indiquent que des pêcheurs ont pêché dans le fleuve un ours et des poissons. Ces figures représentent, moins une écriture, que des moyens mnémoniques, reliés ensemble et vivifiés par les légendes et les traditions.

Quelques tribus, cependant, arrivèrent à quelque chose de moins imparfait, se rapprochant de nos *rébus.* Les Mayos d'Amérique, par exemple, pour indiquer un médecin, peignent un homme avec une herbe dans la main et deux ailes aux pieds, allusion évidente à son habitude de hâter le pas pour arriver plus tôt et partout où on le demande; ils figurent la pluie avec un seau (2).

Les anciens Chinois pour exprimer *malice,* dessinaient trois femmes; pour indiquer *lumière,* le soleil et la lune,

(1) Steinthal. *Entwickelung der Schrift.* 1852.
(2) Boddaert. *Paleographie of Americ.* Londres, 1865.

et rendaient le verbe *écouter,* avec une oreille entre deux portes.

Cette écriture grossière, nous révèle que les tropes de la rhétorique, qui font l'orgueil et les délices des pédants, sont l'expression bien plus de la pauvreté de l'intelligence, que de sa richesse: et de fait, nous les voyons se répéter souvent dans le langage des idiots et des sourds-muets instruits.

Après avoir pendant longtemps adopté ce système, des races plus civilisées, ils ont fait un pas en avant: ils ont catalogué ces figures plus ou moins pittoresques et sont arrivés ainsi à former des combinaisons ingénieuses qui, sans représenter directement l'idée, en éveillaient indirectement la réminiscence, comme dans les charades. Pour ôter toute incertitude aux lecteurs, ils faisaient précéder ou suivre ces signes d'une ébauche de l'objet qu'ils voulaient exprimer, reste mesquin de l'ancienne écriture toute picturale.

C'est ce qui est certainement arrivé lorsque, le langage une fois fixé, on observa comment en rencontrant un signe établi, certains se rappellaient le son des mots dont ce signe éveillait le souvenir. Ainsi *Itzlicoatli,* nom d'un roi du Mexique, s'écrivait en dessinant un serpent, dit *Coatl* en mexicain et une lance, appelée *Istzli.* De même en chinois *tscheu* signifie barque, lance, causerie (1).

Notre mégalomane, en renouvelant cet usage, prouve, par son exemple, comment, dans la manifestation extérieure de leur pensée, les fous, ainsi que les criminels, font souvent un retour atavistique aux époques préhistoriques de l'homme primitif. Dans notre cas il est facile de comprendre suivant quel procédé mental, Gall... arriva à se servir de ce système d'écriture.

Dominé par le délire mégalomane, se croyant maître des éléments, il ne pouvait faire usage des moyens communs aux hommes ignorants; l'écriture ordinaire ne pouvait suffire

(1) Lombroso. *Uomo bianco e Uomo di colore.* 1871.

pour exprimer ses idées nouvelles. La griffe du lion, le bec de l'aigle, la langue du serpent, l'éclair de la foudre, les armes du sauvage, les rayons du soleil, étaient plus dignes de lui et plus propres à entourer sa personne de respect et de crainte.

Et il ne s'agit pas ici d'un fait isolé. — Un cas semblable est rapporté par Raggi dans son excellente étude sur les *Écrits des fous.*

Le professeur Morselli vient de m'en fournir un autre exemple encore plus intéressant.

Le malade A. T..., m'écrit-il, était menuisier-ébéniste; il sculptait sur bois avec beaucoup d'adresse et ses meubles étaient assez prisés (1). Il y a à peu près sept ans, il fut atteint d'une maladie mentale; une lypémanie, parait-il; il tenta de se suicider en se précipitant du haut de l'hôtel de ville.

A présent il est sujet à des accès d'agitation avec délire systématisé : il y a prédominance d'idées politiques, républicaines, anarchiques sur un fond ambitieux. Il se croit transformé en quelque grand criminel : tour à tour il se dit Gasparone, le Passatore ou Passanante.

Il passe son temps à dessiner ou à sculpter sur bois des trophées, des figures allégoriques.

Une curieuse sculpture sur bois, représente un homme habillé en soldat, avec des ailes, placé sur un piédestal travaillé en marqueterie et orné d'inscriptions et de mots allégoriques. Cette petite statue est entourée d'autres sculptures, et chacune d'elles est l'expression emblématique de ses idées délirantes. Les *ailes* rappellent qu'avant de devenir fou, il vendait, sur la place publique de Porto Recanati, ses propres travaux, et entre autres, des *anges* sculptés, à un sou la pièce : — la *médaille de l'ordre du cochon,* est un signe de mépris qu'il voudrait attacher à la poitrine de

(1) *Archivio di Psichiatria e Scienze Penali.* Torino, 1881.

tous les riches et de tous les puissants de la terre: — le *casque avec une lanterne pendue à la visière* (qui rappelle les brigands d'Offenbach) est le symbole des carabiniers qui l'ont conduit à l'hospice; — le *cigare mis de travers* (notez la position) représente son dédain pour les rois et les tyrans; — l'*attitude de la jambe* rappelle la fracture qu'il se fit en voulant se suicider.

Les inscriptions du piédestal sont des fragments de poésies ou de journaux que T... répète souvent et auxquels il donne une signification mystérieuse, toujours en rapport avec l'esclavage qu'il subit à l'hospice et avec les représailles qu'il exercera ensuite.

Mais le plus remarquable c'est le *trophée* placé sur la tête de la statuette (1). C'est l'expression, pour ainsi dire, graphique d'une chansonnette (2) qu'il a reconstituée sur d'au-

(1) Voir Planche IX<, Fig. 1.

(2) Voici la chansonnette reconstituée le mieux possible sur l'autographe de l'auteur:

« T'amerò ».

CANZONETTA.

« Un veleno ho preparato
Due pugnali tengo in seno:
Questo viver disgraziato
Finirà una volta almeno.
T'amerò fino alla tomba
E anche morto t'amerò.

» La campana lamentosa
Sonerà la morte mia,
Ed allor tu udrai curiosa
Quella funebre armonia.
T'amerò ecc. ecc.

» Una lunga e mesta croce *(processione)*
Nella via vedrai passar;
Ed un prete sulla forca
Miserere recitar.
T'amerò ecc. ecc.

tres poésies populaires. Chaque phrase de la chanson a un symbole dans le trophée. Ainsi pour la première stance, le mot *poison* est représenté par une coupe : on voit aussi les *deux poignards ;* — la *fin de la vie* et le *tombeau* sont figurés par une espèce de sarcophage ou de caisse fermée ; — l'*amour* par deux petits bouquets de fleurs. Pour la seconde stance, la *cloche* est reproduite telle que ; — l'*harmonie funèbre* par deux trompettes croisées, en bas. La *croix* et le *prêtre* (un chapeau de prêtre) de la troisième ne sont point oubliés. Pour compléter le trophée il ne manque que la *potence*. Je note que la *cuiller* et la *fourchette* sont les armes préférées de T... Ils veulent dire qu'il mange et boit en esclavage ou, comme il le déclare, en galère ; et c'est pour cela qu'il porte toujours un couvert de bois, fabriqué par lui-même, à la boutonnière de son habit, ou à son bonnet.

Ici nous rappelons encore que c'est précisement en associant les dessins à la poésie que les sauvages transmettent leur histoire.

8. *Minuties.* — Les monomanes présentent le caractère opposé : l'exagération des détails, des particularités, des infiniments petits, au point qu'ils arrivent à l'obscurité à force de chercher l'évidence. — Ainsi dans un paysage exposé parmi les refusés au *salon* de Turin, non seulement on voyait la campagne, mais les brins d'herbe mêmes se distinguaient les uns des autres. Dans un autre tableau qui devait être grandiose les traits du pinceau ressemblaient à des hachures au crayon. (Voir Planche X, page 302).

« Un poison j'ai préparé, — deux poignards je tiens dans mon sein : — et cette vie désespérée — finira une fois au moins. — Je t'aimerai jusqu'au tombeau — et mort je t'aimerai encore.

« La cloche lugubre — sonnera le fin de ma vie, — tu entendras, toi si curieuse, — cette funèbre harmonie. — Je t'aimerai etc. etc.

« Une longue et triste croix *(une procession)* dans la rue tu verras passer ; — et un prêtre sur la potence — le *miserere* réciter. — Je t'aimerai etc. etc. ».

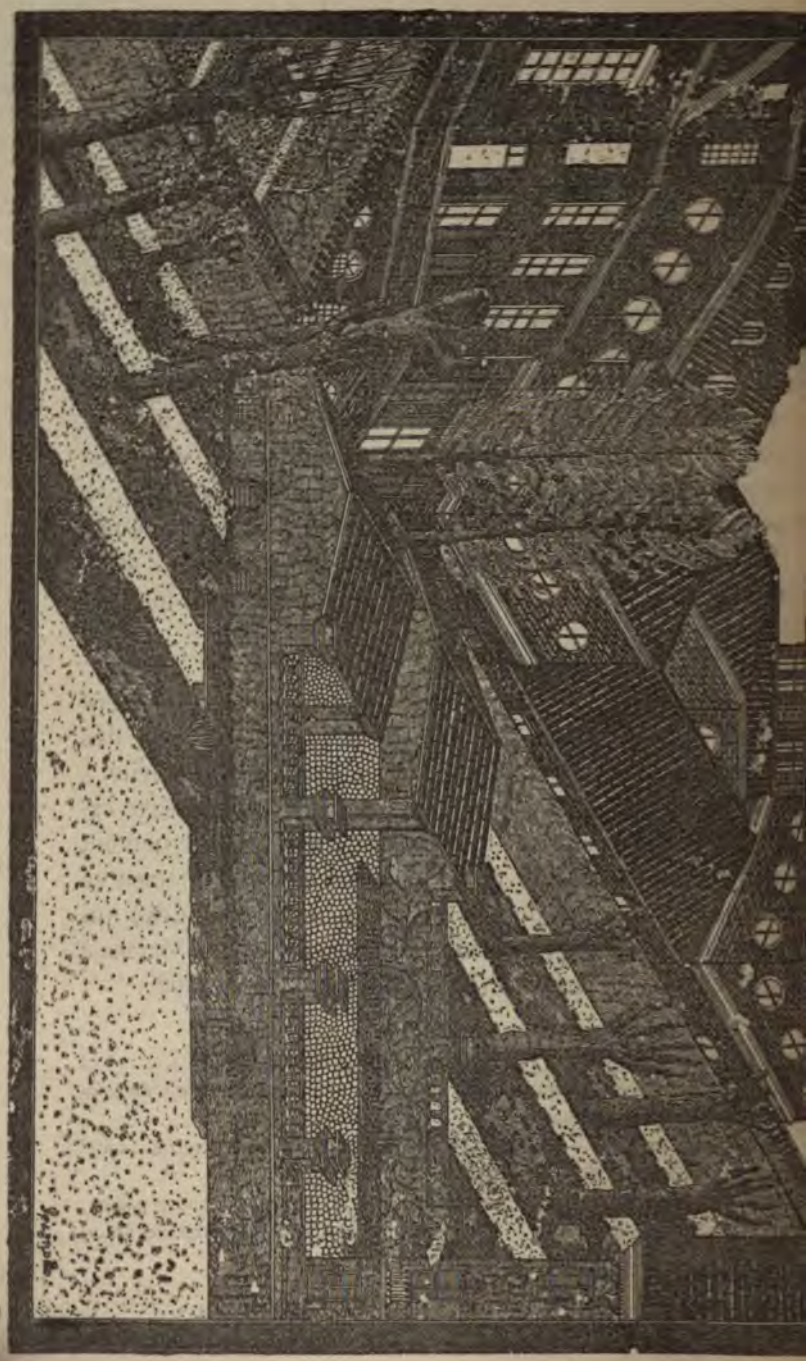


Planche X.

9. *Atavisme.* — La minutie et le symbolisme sont déjà les phénomènes d'atavisme : mais, dans d'autres peintures, comme dans celle que je reproduis (1), on en remarque une preuve de plus, dans le manque absolu de prospective, pendant que l'exécution du reste prouve que son auteur ne manque point de sens artistique. On le dirait un peintre christe élevé en Chine ou dans l'ancienne Égypte. On entrevoit ici une sorte d'atavisme explicable par l'arrêt de développement d'un organe auquel correspondent des produits plus arriérés.

Un capitaine français, paralitique, dessinait des figures roides comme les profils égyptiens; un mégalomane pédéraste de Reggio exécuta un bas-relief colorié, dans lequel les grandes proportions des pieds et des mains, et la petitesse des visages, la roideur des articulations, rappellent complètement les ouvrages du treizième siècle (2). A Gênes un aliéné fit sur des pipes et des pots des bas-reliefs exactement semblables à ceux de l'époque de la pierre polie.

Raggi m'a envoyé des silex travaillés par un monomane, entièrement ignorant en fait d'archéologie, qui répètent absolument, dans le choix des figures et des emblèmes, toute la manière des amulettes des Égyptiens et des Phéniciens (3).

Dans ces faits on voit l'influence des conditions psychiques semblables.

10. *Arabesques.* — M. Toselli m'a fait remarquer, chez plusieurs fous, une singulière prédilection pour les arabesques et les ornements de formes presque géométriques, mais cependant élégantes: il s'agit de monomanes: parce que dans les déments et les maniaques prime une confusion chaotique, qui n'est pas toujours privée de goût, comme je l'ai

(1) Voir la Planche X°, page 302.
(2) Voir la Planche VIII°.
(3) Voir la Planche VIII°.

vu dans une espèce de navire, exécuté avec de petits
brillants, très fins, entrelacés de mille façons, et d'une
nure assez gracieuse.

11. *Obscénité.* — Dans plusieurs ouvrages des érotom
des paralytiques et des déments, le caractère marqua
l'obscénité la plus dévergondée. — Un ébéniste figurai
angles de ses meubles, à la pointe des arbres, des
bres virils, tendance qui rappelle certains travaux des
vages et des anciens, dans lesquels les organes sexu
montrent partout. — Un capitaine de Gênes dessinai
quemment des scènes de lupanar.

Chez beaucoup le caractère obscène est dissimulé sou
prétextes singuliers, comme s'il s'agissait d'exigence
tistiques. Un prêtre monomane croquait des figures
et ensuite, avec beaucoup d'artifice, les habillait de fa
laisser entrevoir leurs parties génitales; il se défenda
critiques en répondant que, seules, les personnes qui v
la malice partout pouvaient trouver du dévergondage
ses figures; souvent il dessinait un groupe formé par
hommes qui jouissaient d'une femme en même temps;
d'eux était habillé en prêtre (1).

M..., dont nous avons vu les vers étranges et so
très beaux, les illustrait avec maints barbouillages r
sentant des animaux de formes extravagantes aux p
avec des hommes et des femmes, des moines et des
gieuses nues dans les poses les plus effrontées (1).

Chez d'autres, l'obscénité est, si cela est possible, e
plus manifeste, particulièrement dans les déments pa
tiques. Je me rappelle un vieillard qui, sur l'adresse de
tres à sa femme, dessinait une vulve, ornée de disti
obscènes en dialecte.

(1). Voir la Planche VII.

demi-hérotiques de monomanes.

Une curieuse conformité d'instinct se rencontra chez deux artistes, l'un de Turin, l'autre de Reggio. Ils avaient le même penchant à la sodomie qu'ils fondaient dans l'idée délirante de se croire Dieux, maîtres du monde qu'ils avaient créé et émis par l'anus. L'un d'eux, qui pourtant jouissait d'un vrai sens artistique, se représenta en pleine érection, nu parmi des femmes, excrétant des mondes, entouré de tous les symboles du pouvoir. C'est la répétition et l'explication du Dieu Ithyphallus des Égyptiens (1).

12. *Criminalité et folie morale.* — Il est important de noter, ici, que dans le plus grand nombre de ces artistes, aux autres délires s'ajoutent la folie morale et un penchant très marqué à la sodomie. — Le peintre du tableau *Il délire!* (2) était un pédéraste.

L'auteur du merveilleux modèle de l'hospice de Reggio, dont j'ai parlé, n'a jamais été dessinateur, ni sculpteur, ni ingénieur : c'était un fou, voleur par surcroît, avec des tendances contre nature. Quand le caprice le prenait, il se sauvait de l'hospice ; vagabondait quelques jours avec le peu d'argent qu'il possédait et volait ; aussitôt l'argent fini : emprisonné, il déclarait ce qu'il était, c'est-à-dire un fou, se faisait absoudre et reconduire à l'hospice, sauf à répéter son coup quelque mois après.

Le docteur Tamburini me disait qu'il avait aussi été frappé de la coïncidence du penchant artistique et de la folie morale chez ces malades.

13. *Inutilité.* — Un caractère commun à beaucoup de travaux d'aliénés, c'est leur complète inutilité, — et ici je rappelle encore les vers de Hécart :

(1) Voir la Planche VII.
(2) Voir à la page 307.

« C'est le travail des fous d'épuiser leurs cervelles
Sur des riens fatigants, sur quelques bagatelles (1) ».

Une gênevoise, M..., atteinte de monomanie de la persécution, consomma des années à travailler des écailles d'œufs et des citrons, travaux qui, bien que très beaux, ne pouvaient être utiles à sa renommée, car elle les tenait jalousement cachés. Moi-même, à qui pourtant elle était très affectionnée, je n'ai pu les voir qu'après sa mort.

Il y a ici, comme dans les artistes de génie, l'amour du beau pour le beau; seulement, le but est renversé.

Parfois ce sont des travaux très utiles, mais sans aucun avantage pour leurs auteurs et sans rapport avec l'état qu'ils exercent.

Ainsi un capitaine, devenu fou, me présenta le modèle d'un lit pour les furieux, lequel, je crois, serait très utile dans la pratique. — Deux aliénés exécutèrent ensemble, avec des os de bœuf, des boites d'allumettes ornées de bas-reliefs bien gracieux, et ils n'ont point voulu les céder pour de l'argent.

Il y a pourtant quelques exceptions. — Un meurtrier, suicide, mélancolique, voyant que les couverts en métal lui étaient défendus, se façonna avec des os, restes de son dîner, une cuiller, une fourchette et un couteau qui lui servaient très-bien. — Un sommelier, mégalomane, de Collegno, inventa des liqueurs excellentes avec les restes les plus divers des aliments. — Un maniaque criminel, avec de petits morceaux de bois joints entre eux, se construisit une clef. — Je ne mets pas dans ce nombre ceux qui s'apprêtèrent de vraies cuirasses en fer et en pierre, travaux en relation avec leur délire de persécution et qui nécessitèrent un labeur disproportionné aux avantages donnés.

(1) Hécart. Ouvrage cité.

14. *Folie pour sujet.* — Beaucoup choisissent souvent la folie comme sujet de leurs tableaux.

Le professeur Virgilio me fournit ce curieux portrait d'un aliéné au moment de l'accès : — les yeux roulants, les cheveux roides, les bras tendus, et entre ses pieds comme épigraphe les mots : *« Il délire ! »*. — C'est l'œuvre d'un pédéraste alcoolique.

Il délire !

Je crois que, difficilement, un peintre sain pourrait saisir la physionomie du délire avec tant d'évidence. Je rappelle ici la tendance si souvent remarquée parmi les poètes des asiles d'aliénés de décrire la folie, qui est aussi le thème

favori des grands poètes malades, le Tasse, Lenau, Barbara, Musset, etc.

Le premier travail de Mancini, après sa guérison, eut pour sujet une femme qui vend un tableau fait par un fou; Gill à l'hospice de Sainte Anne peignit un maniaque furieux d'une vérité poignante. (Magnan).

15. *Absurdité.* — Naturellement un des caractères les plus saillants de l'art dans les fous est l'absurdité, soit dans les figures, soit dans le coloris. — Ce caractère est particulièrement notable chez les maniaques, grâce à l'association d'idées exagérées, qui supprime les passages intermédiaires, propres à expliquer et à compléter la pensée de l'auteur. — Un peintre exécuta une *Noce de Cana,* avec toutes les figures bien posées, mais, à la place du Christ, il mit un gros bouquet de fleurs.

Les paralytiques prêtent aux objets des proportions extravagantes : des poules grandes comme des chevaux, des cerises grosses comme des melons; ils prétendent perfectionner le dessin et n'aboutissent qu'à une exécution enfantine. Un d'eux croyait rivaliser avec Vernet et il dessinait les chevaux avec quatre traits et une queue (1). Un autre faisait les figures au rebours.

Des aliénés déments, amnésiques, laissent de côté les points les plus saillants de leur pensée, comme Mac.... qui peignit exactement un général assis; mais oublia le siège. (Frigerio).

16. *Imitation.* — Plusieurs ont du succès dans les imitations, tandis que dans le reste ils ne produisent rien; par exemple, ils copient la façade de l'hospice, des têtes d'animaux, avec l'exactitude raffinée du détail qui caractérise l'art primitif. — Dans ce genre j'ai souvent vu réussir les

(1) Sixon. Ouvrage cité.

rétins et les idiots, ces derniers dessinant tout-à-fait comme l'homme primitif.

17. *Uniformité.* — Beaucoup répètent continuellement la même idée. Ainsi un fou dessinait toujours une abeille rongeant la tête d'une fourmi; — un autre, qui se croyait fusillé, ne peignait que des armes à feu; — un autre encore ne s'occupait que d'arabesques.

18. *Résumé.* — Ces caractères expliquent les perfections partielles qu'on rencontre chez les déments, car la répétition du même mouvement le rend toujours plus parfait. D'autres fois, comme nous avons vu pour les poètes et les littérateurs improvisés par la folie, c'est la ténacité et l'énergie des hallucinations qui fait devenir peintre qui ne l'était pas. Brière nous montre Blake se figurant vivants et présents les personnages déjà morts, les anges, etc. — Un étrange poète maniaque, John Clare, qui croyait voir la bataille navale du Nil, la mort de Nelson, et était persuadé d'avoir assisté au supplice de Charles Ier, les dépeignait en effet avec une fidélité si parfaite, une si admirable exactitude, qu'il est probable qu'il n'eût pu le faire aussi bien lorsqu'il possédait toute sa raison, d'autant plus qu'il était sans culture (1).

Ce fait nous explique aussi la présence d'un grand nombre de peintres et de poètes parmi les fous. On reproduit bien ce que l'on voit bien. Il faut remarquer, aussi, que l'imagination trouve un plus grand champ d'action là où la raison a moins de pouvoir; car la raison, en réprimant les illusions, enlève à l'homme normal une vraie source d'inspirations artistiques et littéraires.

C'est pour cela même que, à son tour, l'art peut engendrer des maladies mentales. — Vasari raconte que Spinelli,

(1) Delepierre. Ouvrage cité.

peintre d'Arezzo, s'étant efforcé de reproduire la difformité de Satan, le vit apparaître dans ses rêves pour lui reprocher de l'avoir fait si laid; cette apparition le frappa au point qu'il en tomba gravement malade et qu'elle continua à l'obséder pendant longtemps (1).

La musique chez les fous. — Le savoir musical s'affaiblit assez souvent chez ceux qui, avant de tomber malades, cultivaient l'art avec passion.

Le docteur Adriani vit des maîtres de musique aliénés, perdre presque complètement toute habileté, faisant encore de la musique, mais tout à fait machinalement, sans que leur exécution fût empreinte de cette vie, de ce souffle de l'art qui les distinguaient auparavant; d'autres, atteints de démence, exécutaient uniformément le même morceau; et parfois toujours la même phrase.

Donizetti, arrivé au dernier degré de la démence, ne remarquait plus les mélodies qu'il chérissait; ses derniers opéras se ressentent de cette influence fatale que les critiques observent aussi dans la symphonie de la *Fiancée de Messine* de Schuhmann, composée pendant ses accès maniaques (2).

Mais ces faits ne sont point en contradiction avec notre assertion, que la folie éveille de nouvelles qualités artistiques chez ceux qui en étaient dépourvus : ils démontrent seulement, comme nous l'avons vu pour les peintres, qu'elle n'a pas de pouvoir pour ceux qui, les possédant déjà, sont frappés par la maladie.

Une mégalomane, déjà syphilitique, soignée par M. Tamburini, chantait, étant excitée, de très beaux airs et, en même temps improvisait au piano deux différents motifs qui n'avaient aucun rapport entre eux ni avec son chant; ce que

(1) Vasari. *Vita dei pittori celebri.*

(2) Clément. *Les musiciens célèbres.* Paris, 1868.

confirme la découverte de Luys sur l'indépendance des émisphères cérébraux.

Un jeune homme atteint de pellagre et qui guérit dans ma clinique, inventait des mélodies expressives et originales.

M. Raggi m'écrivait qu'il avait soigné une mélancolique, qui, pendant ses accès, jouait sans entrain et presque avec répugnance, mais qui, l'accès fini, passait des journées entières au piano, exécutant, avec l'enthousiasme d'une vraie artiste, des partitions très difficiles.

Ainsi un paralytique présenta, dans tout le cours de sa maladie, un vrai délire musical, durant lequel il imitait tous les instruments de musique, s'agitant, pendant les *a piano,* dans un enthousiasme phrénétique.

M. Raggi m'a aussi parlé d'un dément paralytique qui, s'étant cassé le fémur, rendit inutile tout appareil compressif, chantant continuellement à pleine voix les motifs du *Trovatore* et accompagnant le chant avec des mouvements rhythmiques et saccadés du bassin. — Le goût du chant monotone se manifesta aussi dans un paralytique qui se disait grand amiral.

Chez les maniaques prévalent les notes aigües et joyeuses, surtout dans les périodes de gaieté, et plus encore la répétition du rhythme.

Tous ceux qui visitent, même à la hâte, un asile d'aliénés, remarquent la fréquence des chants, des cris, et

« Voci alte e fioche e suon di man con elle (1).

On comprendra aisément ces faits, en se rappelant comment Spencer et Ardigò ont démontré que le rhythme est la forme la plus générale sous laquelle se manifeste l'énergie de la nature universelle, depuis le cristal jusqu'à l'étoile,

(1) Dante. *Divine Comédie.* — « Des voix tantôt hautes, tantôt faibles auxquelles se mêle le choc tumultueux des mains ».

jusqu'à l'organisme humain : l'homme suit donc l'impulsion de l'organisation générale en s'y abandonnant de toute manière, et d'autant plus qu'il est moins modéré par la raison. Cela explique aussi l'abondance de néo-poètes dans les hospices.

C'est pour cela que les peuplades sauvages sont naturellement portées à la musique. Un missionnaire confiait à Spencer que, si le soir il leur apprenait les psaumes en musique, il était sûr que, le jour suivant, ils les répétaient par cœur sans difficulté.

Les sauvages font usage, en parlant, d'une sorte de chant monotone analogue à nos récitatifs. — Les poèmes primitifs se *chantaient*, d'où le nom de *chant* appliqué à la poésie. Les formules magiques et les recettes mystérieuses des anciens (1) se chantaient aussi ; de là le mot d'*enchantement*. Même à présent, dans les environs de Novi et d'Oulx, j'ai souvent entendu des paysannes faire des demandes, en modulant leur voix avec un vrai rhythme musical. Les improvisateurs n'arrivent à évoquer leurs vers qu'en chantant et en agitant tous leurs muscles.

« Il faut ajouter, selon l'observation de Spencer (2), que le chant emploie et exagère les signes du langage naturel de la passion. L'excitabilité mentale, dit-il, se transforme en musculaire. Un enfant à la vue d'une couleur brillante saute de joie : une forte sensation ou une émotion poignante nous font gesticuler ; elles excitent, en somme, le système musculaire qui est d'autant plus agité que les sensations sont plus vives. Une faible douleur fait gémir, une forte douleur fait crier : la hauteur de la voix varie selon la force de l'émotion, de manière que dans les plus fortes émotions elle monte jusqu'à l'octave et encore plus haut ; et le chant est toujours involontairement accompagné de tremblements et d'agitations des muscles ».

(1) Caton. *De re rustica*.

(2) Spencer. *Essais de morale et d'esthétique*. Paris, 1879.

Que peut-il y avoir de plus naturel que, dans les conditions où les émotions sont plus énergiques et si souvent atavistiques, comme dans la folie, ces tendances se reproduisent dans une plus large mesure ?

C'est ce qui explique comment, parmi les génies aliénés, les maîtres musiciens abondent : Mozart, Lattre, Schuhmann, Beethoven, Donizetti, Pergolèse, Fenicia, Ricci, Rocchi, Rousseau, Hændel, Dussek, Hoffmann, Gluk, Petrella (1); car la création musicale est la plus subjective, la plus liée aux sensations affectives, celle qui a le moins de rapports avec le monde extérieur parmi toutes les manifestations de la pensée, ce qui lui rend plus nécessaires les fortes mais épuisantes émotions de l'inspiration.

Il se pourrait que l'étude des caractères de l'art dans la folie, — outre qu'elle nous dévoile sous un nouveau jour ces mystérieux malades — aidât l'esthétique, ou tout au moins la critique artistique, à comprendre que la prédilection exagérée des symboles et des détails, si exacts soient-ils, la complication des écritures, l'exagération systématique de certaines teintes (et personne n'ignore qu'il y a actuellement un de nos peintres de génie qui péche, et beaucoup, sous ce rapport) le choix de sujets lascifs et l'excessive originalité elle-même tombent dans la pathologie de l'art.

(1) Il y a déjà bien des années que le docteur Arnaud Bargoni m'avait fait remarquer l'abondance des grands maîtres de la musique parmi les fous. — Mastriani a aussi publié sur ce sujet un article remarquable dans le *Roma* de Naples, en 1881.

Chapitre III

—

LES MATTOÏDES LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES.

Nous venons de voir le fond même du génie accompagné de la livrée de la démence. Eh! bien, il existe une variété qui nous présente la livrée de l'homme de génie avec le fond de l'homme vulgaire. C'est cette variété qui forme l'anneau intermédiaire entre les fous de génie, les hommes sains et les fous proprement dits: c'est aux malades qui la composent que je donne le nom de *mattoïdes.*

Cette variété constituerait dans le triste monde de la psychiatrie une espèce particulière d'un genre, signalé tout d'abord par Maudsley, sous le nom *d'hommes à tempérament voisin de la folie;* par Morel, par Legrand du Saulle et par Schüle (1) comme névrosiques héréditaires, par Raggi comme névropathes, et maintenant par plusieurs, avec une irrémédiable confusion, comme paranoïques.

Le *mattoïde* graphomane, qui représente la variété la plus fréquente, offre des caractères véritablement négatifs: il a presque toujours la physionomie et le crâne normaux (Bosisio, Cianchettini, Fus..., P.., etc.); — il échappe à l'hérédité: tout au plus est-il fils d'hommes de génie (Flourens, Broussais, Spandri, Knester, etc.); il prédomine constamment chez les hommes; je ne trouve dans toute l'Europe qu'une exception, Mlle Louise Michel; — il apparaît surtout

(1) *Geisteskrankheit,* II, 1880.

dans les grandes villes, douloureusement fatiguées par la civilisation : — il est beaucoup plus pauvre que le fou en signes de dégénérescence : sur 33, 21 seulement en présentaient : et sur ces derniers 12 en avaient 2; on en trouvait 2 avec 3; 2 avec 4; 1 seul avec 6.

La psychométrie, dans 4 sujets comparés à 6 normaux, m'a donné un certain retard quoique dans les degrés minimums il y eût accélération (1).

Un autre caractère négatif est la conservation des affections de famille, et même un amour de l'humanité en général, qui va jusqu'à l'altruisme exagéré, quoiqu'il entre dans l'altruisme de beaucoup une forte dose de vanité.

Ainsi Bosisio pense et pourvoit au bonheur... de la postérité et même des morts.

Dim... aime sa femme, ses petits-enfants, travaille continuellement pour sa famille : Cianchettini se voue à l'entretien de sa sœur sourde-muette; Sbarbaro, Lazzaretti, Coccapieller adoraient leur femme.

Dans la prison, il y a quelques jours, ayant à faire une transfusion de sang, je perdis beaucoup de temps avant

(1)

Maximum		Moyenne		Minimum		Différence
			Mattoïdes.			
120	—	57	—	10	—	110
110	—	80	—	50	—	65
140	—	55	—	20	—	120
120	—	64	—	15	—	100
			Normaux.			
105	—	68	—	50	—	55
140	—	39	—	10	—	130
60	—	43	—	20	—	40
90	—	47	—	12	—	48
70	—	43	—	20	—	50
55	—	39	—	28	—	27

Archivio di Psich. e Scienze Penali. 1885, vol. VI. — Les chiffres correspondent à 0,0033 de 1'' et non à 0,1000 de 1''.

de trouver un individu sain à qui je pusse en tirer, tous refusaient de s'y prêter; à peine un mattoïde, pthisique, l'eût-il appris qu'il s'offrit et fut tout honteux lorsque je ne voulus point l'utiliser.

Les mattoïdes ont la conviction exagérée de leur mérite personnel, de leur propre importance, avec ce trait spécial que cette opinion apparaît plus dans leurs écrits que dans les actes de leur vie et dans leur langage, si bien qu'ils ne témoignent point d'irritation à l'égard de la contradiction et des tristesses de la vie pratique.

Cianchettini se compare à Galilée et à Jésus-Christ, mais balaie l'escalier de la caserne. Passanante se proclame président de la Société politique *(sic)*, et est cuisinier. Mangione se désigne comme martyr de l'Italie et de son propre génie; et pourtant il s'adapte au métier de maquignon. Caissant prétendait être cardinal, mais en attendant il était habile parasite et gagnait beaucoup avec sa folie même.

Le pasteur Bluet croyait être apôtre et comte de Permission, et, comme l'auteur du *Scottatinge*, il ne daignait s'adresser qu'aux rois et aux souverains; mais il ne refusait point d'exercer le métier de dresseur.

Stewart, l'auteur bizarre du *Système nouveau de philosophie physique*, qui parcourait le monde entier, afin de découvrir la *polarité du vrai*, prétendait que tous les rois de la terre s'étaient alliés pour anéantir ses ouvrages : c'est pourquoi il en faisait don à ses amis, avec prière de les ensevelir bien enveloppés dans des endroits cachés qui ne devaient être jamais révélés, sinon au lit de mort.

Martin William était frère de ce Jonathan qui, dans un accès de folie, incendia la cathédrale d'York, de ce John qui créa un nouveau genre de peinture; il publia beaucoup d'ouvrages destinés à démontrer le mouvement perpétuel. Après s'être convaincu par 36 expériences qu'il était impossible de le démontrer scientifiquement, il apprit, en

rêve, que Dieu l'avait choisi pour découvrir la grande cause de toutes choses et le mouvement perpétuel : il en fit l'objet de nombreux ouvrages (1).

De tels hommes ne seraient point mattoïdes si l'apparence de sérieux et la ténacité constante à poursuivre une idée déterminée, qui les rapprochent du monomane et de l'homme de génie, ne s'associaient souvent, dans leurs écrits, à la recherche de l'absurde, à la contradiction continuelle, à la prolixité, à la folle futilité, et à une tendance qui l'emporte sur toutes les autres, et dont nous avons constaté la prédominance chez les hommes de génie aliénés, la vanité personnelle.

Ainsi, nous avons trouvé, sur 215 mattoïdes, 44 prophètes.

Filopanti, dans le *Dio liberale,* place au nombre des demi-dieux son père, Berillo, menuisier, et Berilla sa mère !!! il découvre trois Adams et indique, année par année, l'époque précise de leurs actions.

Cordigliani se met à insulter la Chambre pour obtenir du Gouvernement une pension viagère, et il s'imagine que cela doit tourner à sa gloire.

Guiteau croit sauver la République en tuant le président et il se fait appeler grand légiste et philosophe.

Passanante après avoir dit : « Ne détruisons plus la vie humaine ni la propriété », condamne à mort, les coupables de l'Assemblée, et, après avoir ordonné de « respecter la forme du gouvernement », il insulte la monarchie, accomplit une tentative de régicide et propose d'abolir les avares et l'hypocrisie. (Voir après).

Un médecin, S..., imprime que les saignées exposent à l'excès de lumière ; un autre, annonce, en deux gros volumes, que les maladies sont... elliptiques.

(1) Jasnot. *Vérités positives.* 1854.

Les critiques disent au sujet des livres de *Démons:* sa *quintessence* et *sextessence dialectique* est une véritable quintessence de l'absurde (1).

Gleizes soutient que la chair est athée. — Fuzi, (un théologien !), affirme que le sang menstruel a la vertu d'éteindre les incendies.

Hannequin, qui écrivait dans l'air avec les doigts, et qui avait une *tromba aromale* par laquelle il communiquait avec les esprits répandus dans l'air: — déclare que, dans l'avenir, beaucoup de mâles deviendront femelles et demi-dieux!

Henrion avance, à l'Académie des Inscriptions, qu'Adam avait 40 pieds de haut, Noé 29, Moïse 25, etc.

Leroux, le célèbre député de Paris, qui croyait à la métempsycose et à la cabale, définit l'amour « l'idéalité de la réalité d'une partie de la totalité de l'être infini, etc. » il veut inscrire le principe de la triade dans le préambule de sa constitution.

Asgill soutient que l'homme peut vivre éternellement, pourvu qu'il ait la foi.

Il est vrai que, çà et là, quelque nouvelle et robuste conception émerge du chaos de ces intelligences, parceque le seul phénomène génial que la psychose développe en elles, est une moindre horreur de la nouveauté, el, pour employer mes propres termes, un moindre misonéisme (2). Ainsi, au milieu des opinions les plus absurdes, Cianchettini en a quelques-unes de très belles.

« Tous les animaux ont pour instinct de se conserver avec les moindres fatigues, d'échapper aux pensées inquiétantes, de goûter les charmes de la vie; et, pour les obtenir, la liberté leur est indispensable ».

« Tous les animaux, à l'exception de l'homme, ont poursuivi et poursuivent la satisfaction de ces instincts: et peut-

(1) *Les fous littéraires,* p. 51.

(2) V. *Trois Tribuns (Tre Tribuni,* 1887).

être, continueront-ils tous à les satisfaire. Seul, l'homme, constitué en société, se trouve enchaîné et de manière que nul n'est jamais parvenu, non seulement à l'amener à l'état de paix et de liberté, mais même à démontrer comment on peut arriver à ce but.

» Eh bien ! je me propose de faire cette démonstration. — Et, comme une porte fermée à clé ne peut être ouverte, sans être brisée, qu'à l'aide d'une clé ou d'un rossignol, ainsi l'homme ayant perdu la liberté au moyen du langage, il n'est rien en dehors du langage, ou de ses équivalents, qui puisse le délivrer sans lésion des membres ».

Au milieu des cantiques absurdes du *Scottatinge* je trouve ce beau vers sur l'Italie :

« Toujours souveraine et esclave — ennemie de tes enfants (1) ».

Nous verrons bientôt, dans la biographie de Passanante, qu'il laissa parfois apparaître dans ses écrits, et surtout dans ses discours, des idées vigoureuses et originales qui eurent précisément pour effet d'induire tant de personnes dans l'erreur, touchant la nature et la réalité de son mal. Rappelons la phrase : « Là où le savant s'égare, l'ignorant triomphe » et cette autre : « L'histoire étudiée chez les peuples est plus instructive que celle qu'on étudie dans les livres ». Bluet distingue « la pucelle de la vierge, en ce que la première a mauvais vouloir sans pouvoir, tandis que la seconde n'a ni mauvais vouloir, ni pouvoir ».

Il est naturel que les mattoïdes renouvellent dans leurs conceptions les pensées des hommes politiques et des plus grands penseurs, mais toujours à leur manière et avec une énorme exagération ; c'est pourquoi, Bosisio exagère les délicatesses de nos zoophiles, et devance les idées de Mlle Clémence Royer et de Comte sur la nécessité de l'application

(1) « Padrona e schiava sempre — ai figli tuoi nemica ».

des théories de Malthus. Detomasi, un maquignon escroc, découvrit également, sauf l'érotisme qu'il y ajouta, une application pratique de la sélection Darwinienne. Cianchettini veut mettre en pratique le socialisme.

Mais l'empreinte de la folie chez ces hommes n'est pas tant dans l'exagération de leurs idées que dans la disproportion qu'ils offrent avec eux-mêmes; ainsi, à côté d'une conception rare, bien exprimée et même sublime, on rencontre soudain une idée plus que médiocre, ignoble, paradoxale, presque toujours en contradiction avec les opinions généralement acceptées, avec les conditions où vivent leurs auteurs, et avec leur éducation; tout ce, en un mot, qui fait que Don Quichotte, au lieu de nous ravir, provoque le sourire : et pourtant ses actions, à une autre époque, et surtout chez un autre homme, eussent été admirables, héroïques. De toute façon, chez les mattoïdes, les traits de génie représentent plutôt l'exception que la règle (1).

Chez la plupart, on constate le manque plutôt que l'exubérance (1) de l'inspiration : ils remplissent des volumes entiers, dépourvus de sens et de saveur; ils suppléent à la médiocrité de l'idée, à l'impuissance du style, qui se dérobe pour ainsi dire à l'irruption de leur ambition, par des points d'exclamation ou d'interrogation, par des soulignés continuels (1), par des termes spéciaux frappés à leur coin,

(1) Il se trouvait là des philosophes plus forts que Leibnitz, mais sourds-muets de naissance, ne pouvant produire que les gestes de leurs idées et pousser des arguments inarticulés ; des peintres tourmentés de faire grand, mais qui posaient si singulièrement un homme sur ses pieds, un arbre sur ses racines, que tous leurs tableaux ressemblaient à des vues de tremblements de terre ou à des intérieurs de paquebots un jour de tempête. Des musiciens inventeurs de claviers intermédiaires, des savants à la façon du docteur Hitisch, de ses cervelles bric-à-brac, où il y a de tout mais où l'on ne trouve rien, à cause du désordre, de la poussière, et aussi parceque tous les objets sont cassés, incomplets, incapables du moindre service. (Daumer dans le *Jack*).

ils rappellent en cela les monomanes : ainsi, Menke remarquait déjà au sujet de certains mattoïdes ses contemporains qu'ils avaient inventé les mots *derapti felisan* (1). — Berbiguier créa le mot *farfaderisser* ou *farfiderisme*.

Un monomane, Le Bardier, écrivit, afin d'apprendre aux agriculteurs à doubler leurs récoltes et aux marins à éviter les vents, un ouvrage intitulé *Dominutmosfheri;* lui-même s'intitulait *Dominatmosfherifateur* (2). Cianchettini a inventé le *travaso* de l'idée, Pari a trouvé la *cafungaia*, le *morbozoo;* on doit à Wahltuch l'*alitrologie*, l'*anthropomognotologie*, à Gem... la *lépidermocrinie*, la *glossostomopathique*.

Souvent, on trouve une écriture bizarre, avec des lignes verticales coupées par des horizontales et sillonnées en travers, parfois même, avec des caractères différents, comme chez Cianchettini.

Bien souvent, ils mêlent des figures à leurs propres phrases, comme pour leur donner plus de force, revenant (par une marche parallèle à celle que nous avons suivie chez les monomanes) à l'écriture idéographique des anciens, dans laquelle la figure jouait le rôle de signe déterminatif ; ainsi Bluet a, dans son livre 88, une figure obscène qu'il explique encore mieux dans son étrange prose : « L'homme sera couché sur le dos, et la femme près de lui ; un serpent à deux têtes lui entoure le pénis et un dragon fait pénétrer sa grande queue dans la femme, etc. ».

Wahltuch a publié deux ouvrages sur la Psychographie, système philosophique d'un nouveau genre et qui pourtant a trouvé un commentateur sérieux dans un philosophe non aliéné (ce qui prouve le sérieux de certains philosophes); d'après ce système, les idées seraient représentées par autant d'images greffées sur chacune des circonvolutions cé-

(1) Ouvr. cité.
(2) De Le Pierre. *Littér. des fous.*

rébrales; ainsi le symbole de la physique est la flamme d'une chandelle; le symbole de l'alitiologie (*sic*) ou du criterium est le nez ou l'odorat; un anneau représente l'éthnique; un hameçon figure le mouvement. — W... désespérant, à bon droit, de se faire comprendre par des mots, se met à philosopher avec le pinceau, et bourre tout son livre de cerveaux remplis de ces signes figuratifs !!!

Et pour montrer qu'on peut l'appliquer même à la littérature, il nous donne une tragédie, Job, dont les personnages ont la tête parsemée de semblables signes, et chantent des vers dignes du système, par exemple :

> Puissé-je détacher les deux concepts unis
> De moi et de l'impie. Le juste c'est moi. Satan est l'impie (1).

Le missionnaire jésuite Paoletti écrivit un livre contre St. Thomas, et y dessina un tableau des ustensiles employés dans le tabernacle, afin de déterminer la condition future des fils d'Adam par rapport à la prédestination. La volonté divine et la volonté humaine sont représentées par deux boules qui tournent en sens contraire et se rencontrent dans un centre commun.

Tous, dans leurs livres, ont recours à une exubérance de titres vraiment singulière. J'en possède un de 18 lignes, sans compter une note qui semble vouloir expliquer le titre lui-même. Un ouvrage socialiste publié par un italien, en pur italien, en Australie, a un titre en forme d'arc de triomphe.

C'est précisement dans le titre que presque tous trahissent leur folie. — Considérons seulement cet exemple tiré du livre du mattoïde Démons : « La démonstration de la » quatrième partie de rien est quelque chose, tout est la

(1) « Staccar potessi i due concetti uniti
Di me ed empio. Io giusto. Empio è Satana ».

» quintessence tirée du quart du rien et des dépendances, » contenant les préceptes de la sainte magie et dévotes in- » vocations de Démons pour trouver l'origine des maux de » la France ».

Plusieurs ont le tic de mêler aux phrases des séries de chiffres, ce que font quelquefois les paralytiques. Dans un ouvrage fou de Sovbira, intitulé *666,* tous les vers sont accompagnés du chiffre 666 : ce qui est étrange, c'est que, dans le même temps, un certain Poter avait publié, en Angleterre, un livre sur le numéro *666,* qu'il proclame le plus exquis et le plus parfait de tous les nombres (1). Lazzaretti avait aussi pour ce nombre une singulière prédilection. Spandri, Levron et C... en ont une semblable pour le numéro 3.

Un caractère spécial aux mattoïdes et, comme nous l'avons vu plus haut, aux aliénés eux-mêmes, c'est la manie de répéter certains termes ou certaines phrases, une centaine de fois dans la même page. Ainsi dans l'un des chapitres de Passanante, le mot *réprouvez* est répété environ 143 fois.

Il en est, comme Wirgman, qui ont fait fabriquer pour leurs ouvrages un papier spécial, avec des couleurs différentes dans la même feuille, ce qui augmentait énormément les frais, si bien qu'un volume de 400 pages lui coûta plus de 2200 sterlings. — Chaque page du livre de Filon était teinte d'une couleur différente.

Un autre caractère consiste à employer une orthographe et une calligraphie entièrement spéciales, avec des mots en impression, ou soulignés, et à écrire sur deux colonnes, même dans les lettres privées, ou bien avec des lignes verticales coupées par des horizontales, et quelquefois sillonnées en travers, ou même avec une lettre déterminée, soulignée de préférence aux autres lettres du même mot (Passanante), ou bien en autant de versets détachés, comme dans la Bible,

(1) De Le Pierre. Ouvr. cité.

ou bien en entremêlant des petits points, tous les
trois mots, comme dans le manuscrit d'un certain
que je possède, ou bien en se servant de parenth
même l'une dans l'autre, comme avait coutume de
Madrolle etc., et en entassant notes sur notes, jusqu
le titre, comme Cas... et comme La... (un professeur
versité) qui dans un ouvrage de 12 pages en a 9 de

Hépain imagina une écriture « *phisiologique* » qui
à intervertir les lettres ou à les remplacer par des no

Plusieurs ont une calligraphie qui leur est entiè
propre, serrée, liée, à lettres allongées, et toujou
claire (1).

Il en est beaucoup qui rappellent, en les dépassa
tains aliénés, par la façon dont ils mêlent continuel
des jeux de mots à leur conversation : un certain
voulait prouver l'analogie de la main avec la *semai*
laquelle Dieu créa le monde, jeu de mots entre mai
maine !! — Hécart qui avait dit que c'est le propre d
de s'occuper de futilités, écrivit la biographie des fo
Valenciennes et le livre étrange intitulé : *Anagram*
poëme en VII chants, XVC^e^ édition (c'était la première
corr. et augmentée ; à *Anagrammatopolis, l'an XIV d*
anagrammatique (Valenciennes, 1821, in-16°). Le liv
entièrement composé de continuelles inversions de
En voici un exemple :

Lecteur, il *sied* que je vous *dise*
Que le *sbire* fera la *brise;*
Que le *dupeur* est sans *pudeur,*
Qu'on peut *maculer* sans *clameur*...

La *nomade* a mis la *madonne*
A la *paterne* de *Pétronne*
Quand le grand *Dacier* était *diacre*
Le *caffier* cultivé du *fiacre*.

(1) Voir Planche XIe.

Et ainsi de suite pendant 1200 vers, jusqu'à ce dernier qui sert de conclusion :

Moi, je vais *poser* mon *repos*.

Et il convient de remarquer ici qu'on lit, en marge d'un exemplaire de l'*Anagrammate* appartenant à la Bibliothèque Nationale de Paris, la confession suivante écrite de la main de l'auteur : « L'anagramme est une des plus grandes inepties de l'esprit humain : *il faut être sot pour s'en amuser et pis que sot pour en faire* ». — Il faisait lui-même son propre diagnostic.

Filopanti, dans le *Dieu Libéral,* explique la propagande de Luther par un caprice de Dieu qui voulut changer en moine Mars, lequel devint Martin et de Martin, Luther.

La première origine du délire végétarien de *Gleizes* remonte à un rêve où il entendit crier à ses oreilles ce jeu de mots : « *Gleizes* signifie église ». Il se crut soudain désigné par Dieu pour prêcher aux hommes sa doctrine. — Du Monin fait décapiter la peste : « Lève ce chef d'ici ; je crains que ce chef prive de chef les miens par un nouveau méchef ».

Mais le caractère le plus prédominant est encore l'abondance des écrits. Le pasteur Bluet n'a pas laissé moins de 180 ouvrages, tous plus insipides l'un que l'autre. Nous verrons comment Mangione, qui, par surcroît, était estropié d'une main et ne pouvait point écrire, dépensa à différentes reprises plus de 100 écus afin de se mettre en état d'écrire. — Nous savons combien de rames de papier Passanante noircit, et comment il accordait plus d'importance à la publication de la plus insipide de ses lettres, qu'à sa vie. Guitteau barbouille assez de papier que la dépense s'élève à une grosse dette qu'il ne put point acquitter. La liste des ouvrages de Fox (l'illuminé) est si longue que le bibliographe

Lowades n'a point osé la donner. L'essai sur *Tournay* de Howerlandt se compose de 117 volumes.

Quelquefois, les mattoïdes se contentent d'écrire leurs bizarreries et de les faire imprimer sans les livrer au public; et, pourtant, ils croient que le public doit les connaître.

Dans ces écrits, en dehors de l'abondance maladive, on constate que le but est futile ou absurde, ou en parfaite opposition avec le rang social de l'auteur et avec son éducation antérieure : ainsi deux médecins font de la géométrie et de l'astronomie; un chirurgien, un vétérinaire et un obstétricien font de l'aéronautique; un capitaine s'occupe d'agronomie; un sergent fait de la thérapeutique; un cuisinier se livre à la haute politique; un théologien traite des menstrues; un charretier cultive la théologie; deux portiers composent des tragédies; un garde de finances fait de la sociologie.

Au sujet des thèmes choisis, une étude faite dans mon laboratoire d'après une collection de 179 livres de mattoïdes m'a donné les résultats suivants :

51	traitent de personnalités			4	sont des ouvrages de politique		
36	sont des ouvrages de médecine			4	»	»	d'econom. pol.
27	»	»	de philos.	3	»	»	d'agronomie
25	»	»	de lamentat.	2	»	»	d'art vétérin.
7	»	»	d'art dram.	2	»	»	de littérature
7	»	»	de religion	2	»	»	de mathémat.
6	»	»	de poésie	1	»	»	de grammaire
4	»	»	d'astronom.	1	»	»	dictionnaire
4	»	»	de physique				— —

Je ne compte point les ouvrages divers qui sont des écrits de polémique, des traités de mécanique, des études de magnétisme, des oraisons funèbres, une théologie bizarre, des recherches sur l'histoire de la littérature, des proclamations.

Une statistique compilée par Philomneste (v. s.) en reconnaîtrait en Europe 235 ainsi divisés :

Théologie	82	Aeronautique	2
Prophéties (illuminés)	44	Chimie	1
Philosophie	36	Physique	1
Politique	28	Zoologie	1
Poésie, drames et comédies	9	Stratégie	1
Langues, grammaire	8	Chronologie	1
Littérature érotique	5	Hygiène	1
Hiéroglyphes	3	Pédagogie	1
Astronomie	2	Archéologie	1

Pendant que la poésie prédomine chez les fous (v. d.) la théologie, les prophéties l'emportent chez les mattoïdes; plus bas se suivent les sciences d'autant plus incertaines et incomplètes qu'elles sont plus abstraites, ainsi que l'attestent le petit nombre des naturalistes, des mathématiciens; il est utile de signaler le petit nombre des athées représentés par 3 seulement dans un si grand fourmillement de théologiens et de philosophes (162!). — En revanche, le spiritisme est en si grand honneur parmi les mattoïdes que Philomneste renonce à en cataloguer les trop nombreux traités.

Tous les thèmes sont bons pour les mattoïdes, même ceux qui sont le plus étrangers à leur profession et à leurs occupations; mais pourtant on les voit choisir de préférence les plus bizarres, les plus incertains, ou les plus insolubles: la quadrature du cercle, les hiéroglyphes, l'explication de l'Apocalypse, les ballons volants, le spiritisme, ou bien ceux qui sont le plus en vogue, ceux qu'on a coutume de désigner comme la question à la mode. Au sujet de ce Démons déjà mentionné, Nodier disait: « Ce n'était point un monomane, bien au contraire; c'était un fou à facettes, — toujours disposé à répéter toute étrangeté qui lui venait aux oreilles, un rêveur caméléon, qui réfléchissait follement les couleurs du moment (1) ». Ainsi, à l'époque de nos grands déficits, on trouvait, par douzaines, des restaurateurs des finances, qui proposaient tantôt les

(1) Philomneste. *Les fous littéraires*. 1881.

assignats, tantôt la spoliation des richesses des juifs et des prêtres, tantôt des emprunts forcés; plus tard, vint la question sociale et religieuse (Passanante, Lazzaretti, Bosisio, Cianchettini); aujourd'hui est venue sur le tapis la question de la pellagre.

Nous avons par exemple Pari, qui découvre la cause de la pellagre dans certains champignons, lesquels du haut des cabanes sales tombent sur les aliments des paysans et les rendent malades. La preuve est évidente: photographiez la coupe d'une cabane et puis placez-la sous le microscope: et vous y trouverez au moment de l'expérience les champignons en plus grande quantité que dans les maisons de paysans exemptes de pellagre.

Mais pourquoi ces champignons produisent-ils la pellagre? C'est très-simple: les champignons contiennent la *fungina*; cette dernière brûle à 47° *(sic)*. Or, quand la température est à 13° et le corps à 32° *(sic)*, les deux quantités de calorique s'ajoutent l'une à l'autre et nous... brûlons. Et voilà pourquoi les pellagreux présentent des brûlures solaires ! !

Il est remarquable que, chez presque tous, Bosisio, Cianchettini, Mangione, De Tommasi, B..., les convictions exposées dans les écrits sont très tenaces. Ils sont aussi absurdes et prolixes dans leurs écrits qu'ils sont sensés et prudents dans leurs réponses orales; ils vont jusqu'à repousser par de simples monosyllabes les objections qui leur sont faites, et à expliquer leurs propres bizarreries avec assez de bon sens, et souvent avec assez d'adresse, pour que leurs chimères paraissent des traits de sagesse; ils en sont quittes pour épancher plus tard leur folie en kilogrammes de papier.

« Le gardien est la vraie sentinelle du peuple, et le gouvernement c'est la liberté, la circulation de la presse », telle était une sentence de Passanante, qui ressemble à une logomachie, mais lui-même l'expliquait aux experts dans ces termes : « La liberté de la presse, la libre circulation

des journaux constituent la surveillance des droits du peuple ». — Quand je demandai à Bosisio pourquoi il portait bizarrement des sandales et se promenait en plein juillet la tête découverte et demi-nu, il me répondit: « Pour imiter les Romains, et pour l'hygiène de la tête, et aussi pour appeler par un signe extérieur l'attention du public sur mes théories. M'auriez-vous arrêté si je n'avais été ainsi accoutré? »

D'ailleurs les mattoïdes, précisement à l'inverse des hommes de génie et des aliénés, sont liés par une sympathie d'intérêt, et surtout par la haine de l'ennemi commun, l'homme de génie; ils forment une sorte de Franc-maçonnerie d'autant plus puissante qu'elle est moins régulière, parce qu'elle est fondée sur le besoin de résister au ridicule commun qui les envahit inexorablement partout, sur le besoin de déraciner, ou tout au moins de combattre cette antithèse naturelle qui est pour eux l'homme de génie: et pourtant, en se haïssant mutuellement, ils se rendent solidaires l'un de l'autre; et s'ils ne jouissent point de leurs triomphes réciproques, ils jouissent au moins des victimes réciproques qui ne leur manquent jamais; car, ainsi que nous l'avons vu, entre le mattoïde et l'homme de génie, le vulgaire n'hésite point à sacrifier ce dernier: encore aujourd'hui beaucoup de praticiens ne se moquent point des dosimétriciens et rient de l'homéopathie; les foules académiques ont encore des rires pour Schliemann et Ardigò, tandis qu'elles ne se sont jamais raillées de l'archéologue P. Secchi. On peut encore le voir par les adresses emphatiques et insensées envoyées à Coccapieller et à Sbarbaro par beaucoup d'individus qui étaient plus fous que leurs idoles (1).

(1) « Avez-vous remarqué, écrit Daudet (*Jack*, II, 58) en parlant des mattoïdes, des ratés, comme il les appelle, comme ces gens-là se cherchent dans Paris, comme ils s'attirent, comme ils se groupent, ayant les unes par les autres, leurs plaintes, leurs exigences, leurs vanités oisives et stériles; pleins, en réalité, d'un mépris mutuel, ils se font une galerie complaisante, admirative, en dehors de la quelle il n'y a pour eux que le vide ».

Et voilà pourquoi, malgré l'extension du suffrage universel sous la République Romaine, il n'est jamais venu à la pensée de la foule en 1849 d'envoyer Ciceruacchio au Parlement. Ciceruacchio était grossier, mais non mattoïde.

Un caractère qui distingue les mattoïdes des criminels et de beaucoup d'aliénés, c'est une sobriété allant jusqu'aux excès des cénobites. Bosisio se nourrit de polenta sans sel; Passanante de pain seulement; souvent aussi Lazzaretti se contente de quelques pommes de terre; Mangioni vit avec 13 sous par jour, de pois, de haricots, de riz, etc. Ce fait est explicable : ils trouvent un aliment et un réconfort suffisant dans leurs élucubrations bizzarres (1); tel est le cas des ascètes et des grands penseurs; d'ailleurs, pauvres, il préfèrent consumer le peu qu'ils possèdent pour atteindre le triomphe de leurs idées plutôt que pour satisfaire leur propre estomac; d'autant plus que presque tous, Cianchettini, Bosisio, Fus... et Mangioni ont été très honnêtes et rangés jusqu'à l'excès; ils tenaient compte même de bribes de papier écrit et les cataloguaient avec un ordre singulier.

En somme, de tels hommes, fous certainement dans leurs écrits, et souvent à l'égal des malades des asiles, le sont

(1) Mais parmi ces groupes tapageurs qui s'en allaient frédonnant, déclamant, discutant encore, personne ne prenait garde au froid sinistre de la nuit ni au brouillard humide qui tombait. A l'entrée de l'avenue, on s'aperçut que l'heure des omnibus était passée. Tous ces pauvres diables en prirent bravement leur parti. La chimère aux écailles d'or éclairait et abrégeait leur route, l'illusion leur tenait chaud, et répandus dans Paris désert, ils se tournaient courageusement aux misères obscures de la vie.

L'art est un si grand magicien ! Il crée un soleil qui luit pour tous comme l'autre, et ceux qui s'en approchent, même les pauvres, même les laides, même les grotesques, emportent un peu de sa chaleur et de son rayonnement. Ce feu du ciel imprudemment ravir, que les ratés gardent au fond de leurs prunelles, les rend quelquefois redoutables, le plus souvent ridicules, mais leur existence en reçoit une sérénité grandiose, un mépris du mal, une grâce à souffrir que les autres misères ne connaissent pas. DAUDET, *Jack*, I, p. 3.

assez peu dans les actes de l'existence, où ils se montrent pleins de bon sens, de fourberie et même d'ordre. C'est pourquoi il leur arrive le contraire de ce qui se produit chez les véritables génies, ceux-là surtout qui sont inspirés par la folie, et qui sont presque tous d'autant plus habiles dans leur vie littéraire qu'ils le sont moins dans l'existence pratique.

On s'explique par là comment beaucoup de ces auteurs de bizarreries médicales sont des praticiens très renommés. Parmi eux, trois sont directeurs d'hôpitaux. L'auteur du *Scottatinge* est capitaine et commissaire de guerre. Un autre, inventeur de machines presque préhistoriques, et d'écrits plus qu'humoristiques, occupe une fonction qui l'expose à des contacts continuels avec des hommes cultivés qui ne l'ont jamais suspecté de folie. Cinq sont professeurs, deux appartiennent à l'Université, trois sont députés, deux sénateurs, il en est un qui est conseiller d'État, un autre est conseiller de Préfecture, un autre est conseiller de la Cour de Cassation, trois sont conseillers provinciaux, cinq sont prêtres, presque tous sont âgés et respectés dans leur carrière. Frécot était maire d'Hesloup; Leroux, Asgill ont été appelés au Parlement.

Les mattoïdes théologiens, Morin, Lebraton, Jorris, Vallé (18 ans), Vanini furent si bien pris au sérieux qu'ils furent, hélas!... brûlés vivants; Kehler fut même décapité pour avoir seulement corrigé les épreuves de Jorris.

Nous verrons, dans le chapitre suivant, que beaucoup d'autres, Smith, Fourier, Kleinov, Fox, trouvèrent des partisans fanatiques.

Ce calme, malgré la tenacité dans une idée délirante, qui les distingue des fous plus communs, peut être observé aussi chez les monomanes, dont il forme même le caractère le plus marqué; et il n'est point rare de le constater dans quelques stades de l'ivresse.

Mais précisément comme chez les premiers, ainsi chez les mattoïdes, le calme cesse parfois tout d'un coup et donne lieu à des formes impulsives et au délire, surtout sous l'aiguillon de la faim, de la passion irritée, ou dans le retour des diverses névroses qui accompagnent la maladie et souvent l'engendrent, comme chez Cordigliani et Mangione. C'est pourquoi il est utile de remarquer que plusieurs sont sujets à des symptômes qui indiquent la préexistence d'altérations dans les centres nerveux. Giraud et Spandri ont des convulsions aux visages et un abaissement du sourcil droit avec ptosis à droite; on a trouvé l'anesthésie chez Lazzaretti, Mangioni et De Tommasi; de courts délires chez Cordigliani. — P.., jeune garçon distingué, devint mattoïde, seulement après le typhus. —Kulman devient prophète après une maladie cérébrale, à 18 ans. — A cause des ces éclats impulsifs, de tels cas deviennent très importants aux yeux des médecins légistes, lesquels, ne trouvant de cas semblables dans aucune des formes phrénopathiques les plus connues, concluent, souvent d'une manière erronée, à la simulation, ou à la santé d'esprit. Ces mêmes cas importent plus encore aux hommes d'état, car en ne pourvoyant pas à temps à l'internement de ces malades, beaucoup plus risibles, il est vrai, tout d'abord, qu'ils ne sont redoutables, ils s'exposent à des dangers peut-être plus grands que s'il s'agissait des fous véritables, lesquels se dénoncent immédiatement eux-mêmes et, par là, donnent le temps et les moyens de se mettre en garde contre eux.

Il existe une variété beaucoup plus dangereuse de ces graphomanes : c'est la forme connue sous le nom de *manie des procès.*

Les individus qui en sont atteints ont un besoin continuel de poursuivre juridiquement les autres personnes, tout en se disant, eux-mêmes, persécutés; ils déploient une activité

étrange, une connaissance minutieuse des codes, qu'ils veulent toujours appliquer à leur propre avantage, accumulant instances sur instances, mémoires sur mémoires, et en telle quantité qu'il serait difficile de l'imaginer. Beaucoup s'attachent à un personnage, intriguent auprès de lui, puis ils vont jusqu'au Roi, jusqu'au Parlement; tout d'abord ils réussissent, surtout auprès des membres du Parlement, ou, tout au plus, sont'ils tenus pour des plaideurs exagérés; mais enfin, après que leur insistance a fatigué clients, juges, députés, ils transforment leur violence avocassière et écrivailleuse en voies de fait, ils sont assurés que tout leur sera pardonné, grâce à la justice de leur cause, et se tournera même en leur faveur; ce qui, à vrai dire, leur arrive quelquefois, grâce à l'absurde institution des jurés; ainsi G..., après avoir perdu un procès, avait blessé d'un coup de fusil le comte Colli; il fut acquitté, grâce à la singulière éloquence qu'il déploya devant le jury; dix ans plus tard, il finit par envahir, à main armée, un appartement qu'il avait déjà vendu et qu'il voulait néanmoins reprendre.

Comme l'érotomane s'éprend d'un personnage idéal, ou s'imagine être aimé par tel qui ne l'a jamais vu, ainsi ces plaideurs ne voient point dans le droit d'autre aspect que celui dont ils peuvent tirer parti; les avocats et les juges qui ne les soutiennent point deviennent autant d'ennemis, contre lesquels ils concentrent la haine la plus acharnée, et auxquels ils font remonter tous leurs malheurs. Il n'est point rare de les voir s'ériger eux-mêmes en juges suprêmes dans leur propre cause, condamner de leur propre initiative leurs adversaires, et aller jusqu'à exécuter leurs sentences. — Un certain B..., à qui le curé, pour régulariser un contrat, avait enlevé un champ, se mit en tête qu'il avait le droit de blesser tous les prêtres de son pays, parce que, disait-il, le catholicisme est en opposition avec notre Gouvernement; pour le même motif, il tenta d'in-

cendier l'église, le tout après une série de procès et de proclamations très sensées, si l'on veut, dans le fond, mais non dans l'application.

Ces malades aussi ont tous une forme d'écriture tout-à-fait analogue, à lettres très allongées (1); eux aussi abusent de l'alphabet; mais ici, le thème est plus circonscrit dans leur cercle personnel et plus violent, et ils ne touchent que par ricochet à la question sociale, religieuse, etc.

Pourtant, chez un grand nombre de ces plaideurs, les débats personnels se mêlent aux luttes politiques : et c'est là l'espèce, qui, de nos jours, apparaît comme la plus dangereuse; il s'agit, en général, d'individus auxquels une instruction insuffisante et une extrême misère ne permettent point de répandre par la presse leurs folles phantasies et dont ils se soulagent en violence de faits; tel fut Sandon qui donna tant de mal à Napoléon et à Billault, et qui était un vrai mattoïde politique; tels étaient aussi Cordigliani, Passanante, Mangione et Guitteau.

Krafft-Ebing nous parle d'un homme qui avait fondé un club des opprimés en faveur de ceux qui n'obtiennent point justice des tribunaux : il en envoya les statuts au roi.

2. *Mattoïdes de génie.* — Non seulement il existe une gradation, un passage insensible entre les aliénés et les personnes saines, entre les fous et les mattoïdes, mais encore il existe un lien entre ces derniers, qui, pourtant, sont la négation du génie, et les hommes de vrai génie, si bien que dans ma collection, il est des malades pour lesquels je ne suis point parvenu à déterminer à laquelle de ces trois classes ils doivent appartenir. Tel est par exemple Bosisio de Lodi.

L. Bosisio, de Lodi, âgé de 53 ans, a un cousin crétin, une mère saine et intelligente, un père intelligent, mais

(1) Voir la Planche XI.

ivrogne; deux de ses frères sont morts de méningite. Garde des finances, dès sa jeunesse, il émigra en 1848; mourant de faim à Turin, il se jeta du haut d'une fenêtre et se fractura les jambes. En 1859, nommé commissaire des finances, il remplit bien son emploi jusqu'à l'année 1866, où, tout en montrant de l'intelligence et de la correction dans l'accomplissement de son devoir, il commit des actes bizarres, et surtout inexplicables pour un membre du monde tranquille de la bureaucratie; ainsi, il achète, un jour, tous les oiseaux qui sont à vendre dans le pays de Bussolengo, puis, il ouvre toutes les cages pour les mettre tous en liberté; il se met à lire des journaux toute la journée et envoie au Gouvernement des avis assez énergiques, pour qu'il empêche le déboisement, le massacre des oiseaux etc. Renvoyé de sa charge avec une modique pension, il abandonne tout à coup son existence splendide et se limite à la seule *polenta* non salée; il abandonne peu à peu tous ses vêtements, excepté la petite culotte courte et la chemise; il consume son maigre pécule dans l'achat de journaux et de livres sans valeur, ainsi que dans l'impression d'opuscules écrits en faveur de la régénération de la postérité; il les répand partout gratuitement: *La critique de mon temps.* — *Le cri de la nature.* — *Le § 113 du cri de la nature.*

En étudiant ces opuscules, et surtout en écoutant parler Bosisio lui-même, on s'aperçoit qu'il s'est créé dans sa tête un système non dépourvu de logique. Nous souffrons, dit-il, de la maladie des raisins, des vers à soie et des écrevisses; nous souffrons des inondations: tout cela doit provenir des dégâts produits dans le globe par le déboisement, par le meurtre des oiseaux, et, ici commence la folie, par le tourment que nous lui donnons en faisant passer sur lui le chemin de fer. Dans l'ordre économique, les affaires vont aussi mal: en allant au devant des emprunts ruineux, nous com-

promettons l'avenir de la postérité dont Bosisio se constitue le champion.

« Il faut ajouter, continue-t-il, que les anciens Romains accomplissaient de longs exercices, qu'ils n'avaient point le luxe dont nous jouissons, ne prenaient point de café ; toutes ces choses compromettent la postérité ; car elles gâtent les germes de l'humanité ! et ce qui les gâte encore, ce sont les abus des femmes, les mariages d'argent, et une certaine charité très mal entendue. On préserve la vie d'infortunés enfants, estropiés, cachectiques, qui, tués à temps, ne se reproduiraient point ; de même, si au lieu d'entretenir à l'hospice, à grands frais et à grand peine, des individus maladifs, on aidait les plus robustes et les plus forts lorsqu'ils deviennent infirmes, la race s'améliorerait. Et les voleurs, les assassins ne sont-ils pas eux-mêmes des malades qui devraient être extirpés du monde pour sauvegarder la race ? — Combien n'est point funeste et bestiale l'avidité humaine ! — Tout est devenu indifférent, afin de satisfaire l'appétit, instinctif, vorace, insatiable, sans penser au sort des générations qui doivent nous succéder ; sans penser que cette destruction, que cette dissipation des beautés et des richesses de la nature est un crime, terrible crime d'usurpation envers les droits les plus sacrés de la postérité !

» Mais l'on s'imagine peut-être pouvoir compenser l'horrible massacre (des oiseaux, des poissons etc.), la ruine désolante, en procréant une nuée immense d'enfants dont pour exalter l'esprit, pour encenser la bonté, pour aduler la beauté, il ne faut pas moins que toute la tendresse de l'amour maternel, toute la dépravation d'un courtisan effréné, ou, enfin, toute l'imbécillité du prétendu bon sens populaire ?

» Cette malencontreuse manie de la procréation, qui pousse inexorablement tous les peuples dans un abîme dont on

ne voit point l'issue et qui a arrêté l'attention de Malthus, me fait songer à ce roi Midas, qui, éperdument épris de l'or, implora la Divinité pour que tout ce qu'il toucherait se changeât en or. Le Dieu y consentit; mais les premiers transports de sa joie, quand il vit s'accomplir sous ses yeux la merveilleuse transmutation, furent bien vite suivis de consternation, de tristesse, et de désespoir; car ses aliments mêmes se changeaient en or, et il se vit condamné par lui-même à mourir de faim ».

Je ne crois point qu'il y ait d'exemple qui atteste mieux l'existence d'une vie psychique très active, puissante et en même temps malade, en un point donné et en un seul point. — Ceux qui connaissent les écrits de Cl. Royer et d'A. Comte ne trouveront de vraiment folles, dans toutes les idées de Bosisio, que celle de ne point manger de sel, qu'il justifie mal par l'observation des sauvages sains et robustes, sans l'usage du sel, et sa haine des chemins de fer qui gâtent le globe, ainsi que son habitude d'aller vêtu à la légère. Bien plus, il justifie très bien ces dernières bizarreries par le souvenir de la simplicité romaine et par l'observation, en partie fondée, qu'ils aident à mieux conserver ses cheveux; d'ailleurs, il observe avec raison que, s'il n'adoptait point cet étrange costume, il ne pourrait point attirer l'attention publique sur sa personne et par là sur l'idée qu'il tient à défendre. « M'auriez-vous arrêté en pleine rue, et interrogé sur ma doctrine, me dit un jour ce nouvel Alcibiade, si je ne m'habillais de cette manière? C'est une *réclame* pour mon apostolat que je fais ainsi à mes frais ».

Un véritable indice de maladie peut cependant être tiré de cette habitude de Bosisio de fonder toutes ses conclusions sur les journaux politiques, matière si maigre pour des études; mais il se justifiait ainsi : « Que voulez-vous? ce sont des études modernes, et je ne puis m'empêcher,

malgré ma répugnance, de m'en servir, puisqu'il n'existe point, pour moi, d'autre moyen de m'éclairer sur l'humanité ». Mais là où la folie apparait bien clairement, c'est dans l'importance qu'il attribue au moindre fait recueilli dans ces immondices de la politique : si un enfant tombe à l'eau, à Lisbonne, si une femme se brûle les jupes, il en tire aussitôt une preuve de la dégénérescence de la race. — L'hygiéniste devra, de son côté, s'étonner de voir un homme continuer à vivre robuste (et Bosisio est très-solide; il fait vingt milles par jour) en se nourrissant de *polenta* sans sel. — Le psychologue ne pourra s'empêcher de reconnaître, dans le cas présent, que la folie est un levain pour les forces intellectuelles, qu'elle excite les fonctions psychiques presque à l'égal du génie, malgré tout ce qu'y laisse le triste vernis de la maladie. Il est certain que, si notre Bosisio, au lieu d'être une pauvre garde des finances, avait été un étudiant en droit ou en médecine, s'il avait pu s'élever aux éléments d'une instruction dont il n'a joui que par un triste hasard, et sous l'influence maniaque, il aurait pu devenir une Clémence Royer, un Comte, ou pour le moins un Fourier; car son système philosophique est, au fond, en beaucoup d'endroits, semblable au sien, sauf ce qu'a pu y ajouter de propre, ou plutôt d'impropre, l'aliénation.

Mais quand nous songeons à l'intégrité de ses mœurs, à l'ordre qu'il met dans toutes ses affaires, pouvons-nous désigner Bosisio par le seul nom d'aliéné? Et quand nous pensons à la nouveauté relative de ses idées, pouvons-nous le confondre avec beaucoup d'insipides mattoïdes décrits plus haut? Non certes.

Supposons que Joseph Ferrari, au lieu d'une culture supérieure, n'eût reçu que l'éducation de Bosisio, nous aurions certainement eu à la place d'un savant que le monde entoure d'une légitime admiration quelque chose d'analogue à Bosisio; car, à n'en point douter, ces systèmes sur l'arithmétique historique, avec les rois et les républiques qui

meurent à jour fixe, suivant le caprice de l'auteur, ne peuvent appartenir qu'au monde de la phréniatrie.

Et l'on en devrait dire autant de Michelet, si l'on songe à son histoire naturelle de fantaisie, à ses obscénités académiques, à son incroyable vanité (1) et à ses derniers volumes de l'*Histoire de France,* transformés en un confus bourbier d'anecdotes scandaleuses et de paradoxes bizarres (2); — de Fourier et de ses adhérents qui proclament avec une exactitude mathématique, que d'ici à 80.000 ans, l'homme en vivra 144, que nous aurons alors 37 millions de poètes (miséricorde!) et 37 millions aussi de géomètres de la force de Newton ; — de Lemercier qui parmi des drames fort beaux, en a d'autres où dialoguent les fourmis, les phoques et la Méditerranée, — de Burchielli qui demande aux peintres de représenter un tremblement de terre en l'air, et décrit une montagne qui donne des lunettes à un clocher; et l'on en peut dire autant de l'héritier de Confucius, de l'astronome qui crée le Dieu libéral; du pseudo géologue qui a le secret d'un embaumement dont serait capable n'importe lequel de nos aides, et qui croit purifier le monde par la crémation.

En Italie, a professé dans une grande Université, pendant de longues années, un homme qui, dans ses écrits avait

(1) « Toute une littérature, disait-il, est née de mon *Insecte* et de mon *Oiseau*. — L'*Amour* et la *Femme* restent et resteront, comme ayant deux bases, l'une scientifique (!!), la nature même, — l'autre morale, le cœur des citoyens.....

» J'ai défini l'histoire une résurrection. — C'est le titre le plus approprié à mon 4e volume et.....

» En 1870, dans le silence universel, seul, je parlai. Mon livre fait en 40 jours fut la seule défense de la patrie..... ».

(2) Il y étudie comme document le journal des digestions de Louis XIV, et divise son règne en deux époques : avant la fistule — après la fistule; de même pour François I, avant et après l'accès! On y trouve des conclusions de ce genre :

« De toute l'ancienne monarchie, il ne reste à la France qu'un nom, Henri IV; et deux chansons *Gabrielle* et *Marlborough* ».

créé la nation des *cagots*, et suggéré l'idée d'un certain instrument, qui, destiné à sauver les noyés, aurait suffi à asphyxier une personne saine; un homme qui parlait de bains à — 20° et des avantages de l'eau de mer dus aux expirations des poissons. Et pourtant ses ouvrages contiennent des choses très belles et ont atteint la seconde édition; aucun de ses collègues ne l'a jamais soupçonné de folie. Dans quelle classe le placerons-nous? Certainement à un rang intermédiaire entre le fou, l'homme de génie et le graphomane; avec ce dernier il a de commun la stérilité du but, la recherche calme et tenace des paradoxes.

L'Italie du reste, comme je l'ai montré dans mon livre *Trois Tribuns*, eut et adora pendant un court quart d'heure deux mattoïdes de quelque génie, Coccapieller et Sbarbaro, qui, au milieu d'immoralités, de trivialités, de contradictions, de paradoxes firent jaillir quelques traits de génie (1) explicables par le moindre misonéisme et par la plus grande facilité à embrasser des idées nouvelles.

Les décadents. — La connaissance de cette nouvelle variété de fous littéraires nous explique les précieux français de la première moitié du XVIIe siècle et maintenant les parnassiens, les symbolistes et les décadents.

J'ai lu, écrit Lemaitre (2), leurs vers et je n'y ai même pas vu ce que voyait le dindon de la fable enfantine, lequel,

(1) V. *Tre Tribuni*, pp. 119, 120, 121. — Par exemple Sbarbaro au milieu de mille stupidités écrivait : « L'homme qui ne sent point de haine pour les choses laides ou injustes qui encombrent notre vie sociale est un mensonge de citoyen, un eunuque d'esprit et de cœur. *Fourches*, 21.

» Les systèmes parlementaires ne fonctionnent pas bien, car ils ne permettent pas aux meilleurs d'être en haut et aux pires d'être en bas », *Id.* 3, ce passage est, il est vrai emprunté aux *Décades* de Macchiavelli.

» Si je suis un mécontent, dit-il, au Conseil de l'instruction publique, cela me fait honneur : le progrès vient des rebelles et des mécontents. C'était un rebelle, un factieux que le Christ ».

(2) *Revue politique et littéraire*. 1888, n. 1.

s'il ne distinguait pas très bien, voyait du moins quelque chose. Je n'ai pu prendre mon parti de ces séries de vocables qui, étant enchaînés selon les lois d'une syntaxe, semblent avoir un sens, et qui n'en ont point, et qui vous retiennent malicieusement l'esprit tendu dans le vide, comme un rébus fallacieux ou comme une charade dont le mot n'existerait pas...

En ta dentelle où n'est notoire
Mon doux évanouissement,
Taisons pour l'âtre sans histoire
Tel vœu de lèvres résumant.

Toute ombre hors d'un territoire
Se teinte itérativement
A la lueur exhalatoire
Des pétales de remuement.....

« L'un d'eux, pourtant, nous a exposé ce qu'ils prétendaient faire dans une brochure modestement intitulée *Traité du verbe,* de Stéphane Mallarmé. On y voit qu'ils ont inventé (paraît-il) deux choses : le symbole et l'instrumentation poétique.

L'invention des symbolistes consiste peut-être à *ne pas dire* quels sentiments, quelles pensées ou quels états d'esprit ils expriment par des images. Mais cela même n'est pas neuf. Un SYMBOLE est, en somme, une comparaison prolongée dont on ne nous donne que le second terme, un système de métaphores suivies. Bref, le symbole, c'est la vieille « allégorie » de nos pères (1).

Et voici la seconde découverte des symbolistes hagards.

On soupçonnait, depuis Homère, qu'il y a des rapports, des correspondances, des affinités entre certains sons, certaines formes, certaines couleurs et certains états d'âme. Par exemple, on sentait que les *a* multipliés étaient pour

(1) Nous avons vu que le symbolisme est un des caractères des monomanes.

quelque chose dans l'impression de fraîcheur et de paix que donne ce vers de Virgile :

Pascitur in silva magna formosa juvenca.

On n'ignorait pas que les sons peuvent être éclatants ou effacés comme les couleurs, tristes ou joyeux comme les sentiments. Mais on pensait que ces ressemblances et ces rapports sont un peu fuyants, n'ont rien de constant ni de rigoureux, et qu'ils nous sont pour le moins indiqués par le sens des mots qui composent la phrase musicale.

Or écoutez bien! Pour ces messieurs *a* est noir, *e* blanc, *i* bleu, *o* rouge, *u* jaune.

Et le noir, c'est l'orgue; le blanc, la harpe; le bleu, le violon; le rouge, la trompette; le jaune, la flûte.

Et l'orgue exprime la monotonie, le doute et la simplesse *(sic)*; la harpe, la sérénité; le violon, la passion et la prière; la trompette, la gloire et l'ovation; la flûte, l'ingénuité et le sourire.

Dans quelle mesure les jeunes symbolards tiennent encore compte du sens des mots, c'est ce qu'il est difficile de démêler. Mais cette mesure est petite; et, pour moi, je ne distingue pas bien les endroits où ils sont obscurs de ceux où ils ne sont qu'inintelligibles.

Bref, une poésie sans pensée, à la fois primitive et subtile, qui n'exprime point des suites d'idées liées entre elles (comme fait la poésie classique) ni le monde physique dans la rigueur de ses contours (comme fait la poésie parnassienne), mais des états d'esprit où nous ne nous distinguons pas bien des choses, où les sensations sont si étroitement unies aux sentiments, où ceux-ci naissent si rapidement et si naturellement de celles-là qu'il nous suffit de noter nos sensations au hasard, et comme elles se présentent pour exprimer par là même les émotions qu'elles éveillent successivement dans notre âme...

Comprenez-vous?... Moi non plus. Il faut être ivre pour comprendre. (Lemaitre).

Je conçois seulement que la poésie que j'essaye de définir serait celle d'un solitaire, d'un névropathe et presque d'un fou. Et cette poésie se jouerait sur les confins de la raison et de la démence.

Et pourtant ces mattoïdes ont eu leur homme de génie, Verlain. Écoutons Lemaitre : « Je me le figure presque illettré. Il a une tête étrange, le profil de Socrate, un front démesuré, un crâne bossué comme un bassin de cuivre mince. Il n'est point civilisé; il ignore les codes et la morale reçue.

» Un jour, il disparaît. Qu'est-il devenu? Je veux qu'il ait été publiquement rejeté hors de la société régulière. Je veux le voir derrière les barreaux d'une geôle, comme François Villon, non pour s'être fait, par amour de la libre vie, complice des voleurs et des malandrins, mais plûtot pour une erreur de sensibilité, pour avoir vengé, d'un coup de couteau involontaire et, donné, comme en songe, un amour réprouvé par les lois et coutumes de l'Occident moderne. Mais, socialement avili, il reste candide. Il se repent avec simplicité, comme il a péché — et d'un repentir catholique, fait de terreur et de tendresse, sans raisonnement, sans orgueil de pensée : il demeure, dans sa conversion comme dans sa faute, un être purement sensitif... »

» Puis une femme, peut-être, a eu pitié de lui, et il s'est laissé conduire comme un petit enfant. Il reparaît, mais continue de vivre à l'écart. Nul ne l'a jamais vu ni sur le boulevard, ni au théâtre, ni dans un salon. Il est quelque part, à un bout de Paris, dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin, où il boit du vin bleu. Il est aussi loin de nous que s'il n'était qu'un satyre innocent dans les grands bois. Quand il est malade, ou à bout de ressources, quelque médecin, qu'il a connu interne autrefois, le fait entrer

à l'hôpital; il s'y attarde, il y écrit des vers; des chansons bizarres et tristes bruissent pour lui dans les plis des froids rideaux de calicot blanc. Il n'est point déclassé : il n'est pas classé du tout. Son cas est rare et singulier. Il trouve moyen de vivre dans une société civilisée comme il vivrait en pleine nature.

» Il a bien pu subir un instant l'influence de quelques poètes contemporains; mais ils n'ont servi qu'à éveiller en lui et à lui révéler l'extrême et douloureuse sensibilité, qui est son tout. Au fond, il est sans maître. La langue, il la pétrit à sa guise, non point comme les grands écrivains, parce qu'il la sait, mais comme les enfants, parce qu'il l'ignore. Il donne ingénument aux mots des sens inexacts.

» Chose inattendue, ce poète, que ses disciples regardent comme un artiste si consommé, écrit par moments (osons dire notre pensée) comme un élève des écoles professionnelles, un officier de santé ou un pharmacien de deuxième classe qui aurait des heures de lyrisme.

» C'est amusant, après cela, de le voir faire l'artiste impeccable, le sculpteur de strophes, le monsieur qui se méfie de l'inspiration, — et écrire avec béatitude :

A nous qui ciselons les mots comme des coupes
Et qui faisons des vers émus très froidement...
Ce qu'il nous faut, à nous, c'est, aux lueurs des lampes,
La science conquise et le sommeil dompté.

» Mais cet écrivain si malhabile a pourtant déjà, je ne sais comment, des vers d'une douceur pénétrante, d'une langueur qui n'est qu'à lui et qui vient peut-être de ces trois choses réunies : charme des sons, clarté du sentiment et demi-obscurité des mots. Par exemple, il nous dit qu'il rêve d'une femme inconnue, qui l'aime, qui le comprend, qui pleure avec lui; et il ajoute :

Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des *aimés que la vie exila.*

Son regard est pareil aux regards des statues,
Et pour sa voix lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

» J'aime aussi la *Chanson d'automne,* quoique certains ots *(blême* et *suffocant)* ne soient peut-être pas d'une en-ère propriété et s'accordent mal avec la « langueur » expri-ée tout de suite avant :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens,
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
De ça, de là,
Pareil à la
Feuille morte.

» Il chante la sainte Vierge dans un fort beau cantique :

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie,
. . . . . .
Car, comme j'étais faible et bien méchant encore
Aux mains lâches, les yeux éblouis des chemins,
Elle baissa mes yeux et me joignit les mains
Et m'enseigna les mots par lesquels on adore...
. . . . . .
Et tous ces bons efforts vers les croix et les plaies,
Comme je l'invoquais, elle en ceignit mes reins.

» O les douces choses que sa piété lui inspire !

Écoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère :
Un frisson d'eau sur de la mousse !...

Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté, c'est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste, la mort venue.

Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame.
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste...

. . . . . .

Je ne me souviens plus que du mal que j'ai fait...

Dans tous les mouvements bizarres de ma vie,
De mes malheurs, selon le moment et le lieu,
Des autres et de moi, de la route suivie,
Je n'ai rien retenu que la bonté de Dieu.

Mais déjà dans les *Poëmes saturniens,* se rencontrent des poésies d'une bizarrerie malaisée à définir, qui sont d'un poète un peu fou, ou qui peut-être sont d'un poète mal réveillé, le cerveau troublé par la fumée des rêves, ou par celle des boissons, en sorte que les objets extérieurs ne lui arrivent qu'à travers un voile et que les mots ne lui viennent qu'à travers des paresses de mémoire.

Écoutez d'abord ceci :

La lune plaquait ses teintes de zinc
Par angles obtus;
Des bouts de fumée en forme de cinq
Sortaient drus et noirs des hauts toits pointus.

Le ciel était gris. La bise pleurait
Ainsi qu'un basson.
Au loin un matou frileux et discret
Miaulait d'étrange et grêle façon.

Moi, j'allais rêvant du divin Platon
Et de Phidias,
Et de Salamine et de Marathon,
Sous l'œil clignotant des bleus becs de gaz.

Et puis c'est tout. — Qu'est-ce que c'est que ça ? — C'est une impression. C'est l'impression d'un monsieur qui se

promène dans une rue de Paris la nuit, et qui songe à Platon et à Salamine, et qui trouve drôle de songer à Salamine et à Platon sous « l'œil des becs de gaz ». — Pourquoi est-ce drôle? — Je ne sais pas.

> Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
> Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

On pourrait presque dire que P. Verlaine est le seul poète qui n'ait jamais exprimé que des sentiments et des sensations et qui les ait traduits uniquement pour lui (1); ce qui le dispensait d'en montrer le lien, car lui le connaît. Ce poète ne s'est jamais demandé s'il serait compris, et jamais il n'a rien voulu prouver. Et c'est pourquoi, *sagesse* à part, il est à peu près impossible de résumer ses recueils, d'en donner la pensée abrégée. On ne peut les caractériser que par l'état d'âme dont ils sont le plus souvent la traduction : demi-ivresse, hallucination qui déforme les objets et les fait ressembler à un rêve incohérent; malaise de l'âme qui, dans l'effroi de ce mystère, a des plaintes d'enfant; puis langueur, douceur mystique, apaisement dans la conception catholique de l'univers acceptée en toute naïveté.

Il y a quelque chose de profondément involontaire et déraisonnable dans la poésie de M. Paul Verlaine. Il n'exprime presque jamais des moments de conscience pleine, ni de raison entière. C'est à cause de cela souvent que sa chanson n'est claire (si elle l'est) que pour lui-même. De même, ses rythmes, parfois, ne sont saisissables que pour lui seul. Je ne parle pas des rimes féminines entrelacées, des allitérations, des assonances dans l'intérieur du vers, dont nul n'a usé plus fréquemment ni plus heureusement que lui.

(1) M. Jules Tellier ne l'a pas mal appelé, en style de Hugo, « l'homme-frisson ».

» Mais il est double. D'un côté, il a l'air très artificiel. Il a un « art poétique » tout à fait subtil et mystérieux (qu'il a, je crois, trouvé sur le tard):

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise:
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'indécis au précis se joint...

Car nous voulons la nuance encor,
Pas la couleur, rien que la nuance!
Oh! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve, et la flute au cor...

D'autre part, il est tout simple:

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes:
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

Ou bien:

J'ai peur d'un baiser
Comme d'une abeille.
Je souffre et je veille
Sans me reposer,
J'ai peur d'un baiser.

Jusqu'ici Lemaitre.

On voit que les *décadents* répondent avec précision à notre diagnose des mattoïdes littéraires avec le semblant du nouveau dans leur vieille vacuité: mais qu'il y en a de vrais génies qui, parmi les droleries, bien de fois atavistiques, du mattoïdisme, trouvent la note nouvelle.

Tous ces cas nous montrent que les gradations, les passages entre la folie et la santé mentale sont bien loin d'être hypothétiques, ainsi que le voudrait Livi. Tout cela

u reste est en parfait accord avec l'évolution éternelle à aquelle nous assistons dans l'ample règne de la nature, laquelle, comme on l'a bien dit, ne procède jamais par bonds, nais par transformations successives et par passages.

Et qui ne sait combien sont nombreux les demi-crétins, les lemi-rachitiques et, trop souvent, hélas! les demi-savants?

Maintenant, il est naturel que, comme ces gradations xistent pour cette très étrange folie littéraire, elles se rerouvent également dans les formes de folie criminelle, et que, par suite, beaucoup, parmi les prétendus coupables u fous, soient à moitié seulement responsables, bien qu'il y ait point, néanmoins, de pensée humaine qui puisse nfailliblement en tracer les justes limites.

Et il est beau d'observer ici comment la folie prend, uivant les temps, des couleurs différentes. Plaçons Bosisio n plein Moyen-Age et en Espagne ou au Mexique, et le bon ibérateur d'oiseaux, le martyr de la postérité, se serait hangé en St. Ignace ou en Torquemada, l'athée positiviste n un ultra-catholique à qui un Dieu cruel aurait ordonné d'égorger des victimes humaines; mais nous sommes en talie, et en 1870.

Ce cas nous fait très bien comprendre comment, à des époques reculées, et chez les peuples sauvages ou peu civilisés, se sont succédés tant de cas de folie épidémique, comment tant d'événements historiques ont pu être provoqués par le délire d'un seul ou de quelques-uns : témoins les anabaptistes, les flagellants, les sorcières, les révolutions des Taiping. L'aliénation suscite chez quelques-uns des idées bizarres, mais quelquefois gigantesques et rendues plus efficaces par une conviction singulière, de manière à entraîner les faibles masses; et elles sont d'autant plus attirées par la singularité du costume, des attitudes, de l'abstinence, (que seule peut inspirer et permettre une telle maladie), que la barbarie leur rend ces phénomènes plus inexplicables et ainsi plus dignes de vénération; ainsi

l'ignorant adore toujours tout ce qu'il ne parvient point à comprendre.

Rien ne manquait, en effet, à notre pauvre halluciné pour raffermir la foule dans cette conviction; ni la vigueur de certaines conceptions, ni la force musculaire, ni les privations extraordinaires, ni le désintéressement, ni la foi. Une seule chose lui manqua : un siècle propice.

Sinon, l'Italie aurait eu, dans Bosisio, son Mahomet.

4. *Les mattoïdes dans l'art.* — Il existe aussi une classe spéciale de mattoïdes voués aux beaux-arts.

Au concours de Rome pour le monument à élever à Victor Emmanuel, comme il s'agissait d'un thème international, ces mattoïdes pullulèrent : en effet, dans le livre si curieux de Dossi, nous n'en trouvons pas moins de 39 de cités sur 296, le 13 pour cent; et le chiffre devrait même s'élever à 25 pour cent, si, aux premiers, on en ajoutait 38 autres qui seraient, non point seulement mattoïdes, mais encore imbécilles.

Le caractère le plus général de ces projets est la bêtise: l'un d'eux consiste en une grande caisse carrée de pierre, sans corniche, une sorte de magnanerie ou de volière, qu'il appelle Tour Droite quadrangulaire, destinée à recevoir les précieuses dépouilles du Roi, à l'abri des flots dévorants du Tibre. — Le monument de Tr... « destiné à vivre pendant des siècles » se compose d'une colonne entourée d'obélisques, de quatre escaliers, et de quatre triangles environnés chacun de douze petites fléches, en tout 48. Sur les fléches seront posés les bustes, sur les colonnettes seront les statues des grands Italiens; il y aura cependant six statues qui seront changées perpétuellement à la mort de nos illustrations Sella, Mamiani, etc. C'est le cas de dire : « Périsse l'astrologue ».

Un autre, ou plutôt deux autres, autour des colonnes projetées, apprêtent des chambres « qui pourront servir à

la commodité des personnes des deux sexes qui se trouveront en promenade à travers tout le monument, et cela pour éviter à ces personnes la peine d'avoir à s'éloigner pour la satisfaction d'un besoin, de ce lieu de délices, et pour qu'ils n'aient point à souffrir jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un local qui convienne à leur dessein ». L'idée est vraiment lumineuse et décente ! — Ce qui est curieux, c'est d'autre part, cette rivalité, cette analogie dans le mal, qui les lie tous : presque tous saccagent les monuments les plus célèbres, bien entendu en les jetant à terre. — Tous abondent, d'ailleurs en symboles allégoriques des plus bizarres, en épigraphes, en inscriptions; quelques-uns même de ces projets ne sont qu'un volumineux amas d'écrits traitant de races, d'accouplements, de cabales, de tout, excepté du pauvre Roi (*galantuomo*); mais surtout il y est question du prétendu génie de l'auteur.

Et ici apparait le caractère qui émerge souverain chez tous, la vanité parvenue à ce degré de maladie où chacun d'eux voit dans son pâté un grand chef-d'œuvre. L'un d'eux déclare qu'il n'est ni ingénieur, ni architecte, mais seulement inspiré par Dieu. A. B. n'envoie pas son projet à la Commission, parce qu'il est trop grandiose. Un autre enfin termine par ces mots : Combien est grande la pensée de l'artiste !

Presque tous sont étrangers à l'art dans lequel ils se croient passés maîtres. Dossi a trouvé, parmi les auteurs de projets, des professeurs de mathématiques, de grammaire, des docteurs en médecine et en droit, des militaires, des comptables, d'autres enfin qui déclarent n'avoir jamais manié ni crayon, ni compas.

Mais, en attendant, leur position sociale assez élevée confirme ce dernier caractère — pour moi très essentiel; — qu'il ne s'agit point ici, comme on pourrait le soupçonner, d'imbécilles ou de véritables aliénés, mais d'hommes respectés en dehors de leur folie artistique; tel doit être ce M...,

membre de la Société impériale russe d'archéologie, du Syllage hellénique, architecte en chef de la Roumélie et des palais des sultans, chevalier etc. et commandeur: peut-on aller plus loin ?

Quand nous comparons ces stupides avortements aux peintures nées sous l'inspiration de la folie (je ne parle pas ici des peintres devenus fous, chez lesquels, comme chez les poètes et les musiciens, le talent s'est plus affaibli que fortifié, surtout pour les proportions vicieuses, le manque d'harmonie dans les tons), quelle différence ! On trouvera sans doute bien souvent chez les fous véritables l'absurde, le disproportionné, mais souvent aussi la véritable, l'excessive originalité jointe à une sauvage beauté *sui generis*, qui rappelle jusqu'à un certain point les chefs-d'œuvre de l'art du Moyen-Age, et surtout des Chinois et des Japonais, si riches, si extraordinairement riches en symboles; on verra en somme que l'art souffre ici, non de l'absence, mais de l'excès du génie qui finit par s'étouffer lui-même.

Qui ne voit enfin que le fou, dans l'art, est mille fois supérieur au mattoïde, autant peut-être qu'il lui est inférieur dans la vie pratique, et que, en somme, dans le domaine de l'art, le mattoïde se rapproche de l'imbécille et le fou de l'homme de génie ?

Chapitre IV

—

FOUS ET MATTOÏDES POLITIQUES ET RELIGIEUX.

Tout cela nous aide à comprendre pourquoi, si souvent, les grands progrès politiques et religieux des nations ont été réalisés, ou tout au moins déterminés, par des fous ou des demi-fous (1). — C'est que, chez eux seulement, on peut trouver associée à l'originalité, qui caractérise les hommes de génie et les fous, et surtout ceux qui joignent la folie au génie, l'exaltation capable d'engendrer une dose d'altruisme telle qu'elle les entraîne à sacrifier leurs propres intérêts et la vie même pour faire reconnaître et souvent faire accepter les vérités nouvelles à un public toujours refractaire à toute innovation, et souvent même disposé à s'en venger par le sang.

« Observons, dit Maudsley, combien ceux-ci sont aptes à découvrir les routes ignorées de la pensée, négligées par des esprits mieux portants, et à projeter ainsi sur les choses une clarté nouvelle.

» On constate cette tendance même chez plusieurs de ceux qui n'ont point de génie, ni même de talent; ils battent les sentiers non frayés dans leur examen des choses, et dans l'exécution ils se séparent de l'allure commune. Il est singulier de voir avec quelle indépendance tel d'entr'eux discute, comme de simples problèmes de mécanique, des

(1) V. *Trois Tribuns*, p. 1.

questions et des événements que la pensée commune couvre d'un respect conventionnel. C'est pourquoi, dans leurs croyances ils sont généralement hérétiques, très souvent inconstants, parce qu'ils sont facilement rejetés d'un extrême à l'autre, ou bien, affermis par une foi profonde dans l'opinion qu'ils ont épousée, ils déploient un zèle ardent, insouciants de tout obstacle, ne voyant point devant leurs yeux les doutes qui se dressent devant les penseurs sceptiques et calmes ». Aussi sont-ils souvent réformateurs.

Il est bien entendu qu'ils ne créent rien de but en blanc, mais ils déterminent les mouvements latents, préparés par le temps et par les circonstances, de même que, grâce à leur passion de la nouveauté, de l'originalité, ils s'inspirent presque toujours des dernières découvertes, ou des innovations, et en partent pour deviner les futures.

Ainsi Schopenhauer écrivit à une époque où le pessimisme commençait à être de mode, mélangé au mysticisme et à l'emphase; il se borna à fondre tout cela en un système philosophique (1). César trouva le terrain préparé par les tribuns.

Quand une civilisation nouvelle, dit Taine, met en lumière un art nouveau, il se trouve des hommes de talent qui expriment l'idée du public et se groupent autour d'un homme de génie qui la réalise : ainsi De Castro, Moreto, Ruys autour de Calderon : et Van Dyck, Von Ost, Lopez de la Verge autour de Rubens.

Luther résuma les idées de beaucoup de ses contemporains et de ses prédécesseurs — qu'il suffise de citer Savonarole.

La sphéricité de la terre avait été déjà soutenue, avant Colomb, par St. Thomas et par Dante; avant Colomb, avait eu lieu la découverte des Canaries, de l'Islande, du Cap Vert.

(1) Ribot. Ouvrage cité.

Que si ces idées divergent trop des opinions qui prédominent dans les foules, ou si elles sont trop absurdes, elles tombent avec leur auteur et même l'entraînent souvent dans leur chute.

Arnauld de Brescia, Knutzen (1), Campanella, tentèrent de se séparer du clergé, — d'enlever la domination temporelle aux papes, mais ils en furent punis et s'éteignirent.

Le fou (2) est en contradiction avec l'opinion du plus grand nombre, et tel est aussi tout d'abord le réformateur, mais ce dernier finit par être accepté, tandis que le fou reste seul avec la petite escorte de ceux qui ont subi son contact.

Tout récemment, dans l'Inde, était née, grâce à Keshab, parmi les Brahmines eux-mêmes, une religion nouvelle qui installait sur les autels le rationalisme et le scepticisme modernes — mais évidemment ici même la folie de Keshab a devancé les siècles; car le triomphe d'une semblable religion n'est point probable même parmi nous qui nous sommes avancés plus avant dans le connaissable, — et c'est ainsi que le Boudhisme, trouvant dans l'Inde un terrain trop disputé par les castes, ne s'y développa point, mais s'étendit dans la Chine et au Thibet.

Mais Keshab était entrainé par une folie analogue à celle que nous avons constatée chez le grossier marchand d'éponges (v. d.), et que nous remarquerons chez B. de Mo-

(1) En 1680 Knutzen, de Schleswig, proclamait qu'il n'existe point de Dieu ni d'enfer — que les prêtres et les magistrats sont inutiles et dangereux, que le mariage est une fornication, — que l'homme finit avec la mort, — que chacun doit se guider d'après son sens intime, — et c'est pourquoi il donnait aux siens le surnom de consciencieux, le tout au milieu de citations bizarres, comme celle-ci : *Amicus, amivis, amica. Demiratus nesciente qui fieret quod Christiani ; idest rotarum in modum nacti secum discordent etc.*

(2) *Responsability*, ouvrage cité.

dène; en effet, cet étrange rationaliste croit à la révélation et en 1879, il s'écriait : « Je suis le prophète inspiré...(1).

On en peut dire autant de la politique; bien que les révolutions historiques ne soient point durables, si elles ne sont point préparées par une longue série d'événements, toutefois ceux qui en précipitent le dénouement, de longues années avant la possibilité d'application pratique, ce sont les génies aliénés qui prévoient, de longue main, les événements, pressentent l'évolution des faits intermédiaires qui échappent aux regards ordinaires, et s'élancent, sans penser à eux-mêmes, (semblables à ces insectes) qui volant de fleurs en fleurs transportent un pollen qui demanderait bien des orages et bien des jours pour devenir fécond.

Maintenant, unissons la conviction inébranlable, fanatique du fou à l'astuce calculatrice du génie, et nous aurons une puissance capable de soulever, à n'importe quelle époque, les masses engourdies, frappées de stupeur devant ce phénomène — qui apparait comme rare et extraordinaire même aux spectatenrs et aux penseurs lointains. Joignez à cette force, pour la rendre irrésistible, l'influence qu'exerce par elle-même la folie chez les peuples et aux époques barbares.

Le fou, parmi les sauvages et chez les anciens peuples semi-barbares, n'a point une importance clinique, mais historique; il est craint, adoré par les masses et souvent il tient le sceptre entre ses mains. — Dans l'Inde, certains fous sont aimés et consultés par les Brahmines, et de nombreuses sectes en portent les traces. — Dans l'Inde ancienne, les huit espèces de *démonomanie* portaient les noms des huits principales divinités indiennes; les Jakschia-graha ont une profonde intelligence; les Deva-graha sont forts, intelligents et *aimés et consultés par les brahmines;* les Gandharva-graha servent de choristes aux divinités. Mais, pour savoir à quel degré arrive la vénération des fous, et pour comprendre

(1) *Revue des Deux Mondes.* 1880.

en même temps qu'il n'y a eu sous ce rapport aucun changement dans l'Inde moderne, il suffit de remarquer qu'il y existe encore quarante-trois sectes qui témoignent un zèle particulier à leur dieu, tantôt en buvant de l'urine, tantôt en marchant sur les pointes des cailloux, tantôt en restant immobiles pendant des années, exposés aux rayons du soleil, tantôt en se représentant corporellement en imagination leur Divinité et en lui offrant, en imagination aussi, des prières, des fleurs, et des vivres (1).

Quant à l'existence de la folie endémique chez les anciens Hébreux et par là chez leurs voisins, les Phéniciens, les Carthaginois, etc., elle nous est attestée en même temps par l'histoire et par la langue qui nous montre le même mot signifiant prophète, fou et méchant. — La Bible nous raconte que David craignant d'être tué, simule la *folie,* se souillant la barbe et en marquant les portes, et que le roi Achis dit : « N'ai-je point assez de fous ici, pour que celui-ci vienne devant moi ? (2) ». Cet exemple nous indique l'abondance et surtout l'inviolabilité des fous, due certainement à un préjugé encore répandu chez les arabes, et en vertu duquel, dans la Bible, on emploie continuellement le mot *navi* (prophète) dans le sens de fou et réciproquement.

Saul qui, déjà avant son couronnement avait prophétisé, d'une manière inattendue et avec une si grande stupeur des assistants, au point qu'il en naquit le proverbe : « Même Saul est au nombre des prophètes ». — Saul, devenu roi un jour sentit l'esprit divin de malveillance péser sur lui *(rucha éloin rana)* ..... et il prophétisait (il entrait en fureur — *vait nava* — dans sa demeure ; il voulut même percer David d'une lance (3). On lit dans Jérémie : « Dieu l'a cons-

(1) Dubois. *Description of the Caract.*, p. 360.
(2) I Samuel, XXI, 15, 16.
(3) I Samuel, XIX, 9, 10, 23.

titué prêtre au dessus des fous et des prophètes (insensés et prophétisants) pour les mettre en prison (1) ».

Dans le chapître XVIII du premier livre des *Rois,* nous voyons 400 prophètes des forêts et 450 prophètes de Baal crier comme des fous et se couper les chairs. — Dans le premier livre de Samuel nous voyons des bandes de vrais prophètes, courant nus à travers champs, — et ailleurs nous les voyons s'approcher, en public, des mauvais lieux, se mutiler les mains, manger de la fiente. Tel est encore aujourd'hui le *Medjdub* arabe et le *Davana* persan. « On appelle *Medjdubin,* dit Berbrugger, les individus qui, sous l'influence des circonstances spéciales, tombent dans un état qui rappelle exactement celui des convulsionnaires de St. Médard. — Il sont nombreux en Algérie et ils sont mieux connus sous le nom d'*aiçaoui* ou d'*ammarimm* ». — Moula Ahmed dans son voyage traduit dans les *Explorations scientifiques* parle de Sid Abdsallah, le Medgdub, qui exerçait la plus heureuse influence parmi les Hammis ses concitoyens, voleurs et vicieux : — « Il restait pendant trois ou quatre jours, comme un morceau de bois, sans manger, sans boire, sans prier — il pouvait rester quarante jours sans dormir — et terminait par une convulsion très-forte ». Plus loin, il nous parle de Sid-Abd-El-Kader, qui errait ça et là, oublieux de lui-même et des siens, et cette indifférence était probablement due à son état de sainteté. Il faut lire *Dummond-Kay* pour voir jusqu'à quel degré est porté le respect pour les fous dans le Maroc et dans les tribus nomades voisines. — Les Berbères disent que, pendant que le corps des fous erre ici, Dieu retient là-haut leur raison prisonnière et il ne la délivre qu'au moment où ils doivent prononcer quelques paroles qui sont ainsi recueillies comme des révélations (2) ».

(1) 29, 26.

(2) *Le Maroc et ses tribus.* Bruxelles, 1844. Trad., p. 31.

L'auteur lui-même et un consul anglais furent en danger d'être tués par un de ces saints d'un nouveau genre qui, nus et armés, souvent mettent à exécution le plus étrange caprice qui leur traverse l'esprit, et malheur à ceux qui s'y opposent.

En Barbarie, les caravanes, écrit Pananti (1), consultent les santons-fous, auxquels tout est permis; l'un d'eux étranglait tous ceux qui venaient au temple; un autre, dans le bain public, violait une mariée, et ses compagnes s'en réjouissaient en compagnie de son fortuné mari.

Les Ottomans (2), étendent aux fous la vénération qu'ils ont pour les Dervisch, et ils les croient, plus que tous, en rapport avec la divinité; les ministres eux-mêmes les reçoivent avec respect dans leurs propres demeures. — On les appelle *Eulya; Ullah Deli* (divins, fils de Dieu ou mieux fous de Dieu). Et les différentes sectes de Dervisch présentent des phénomènes analogues à ceux de la manie. — « Chaque couvent, dit l'auteur déjà cité (3), a une sorte de prière ou de danse, ou mieux de convulsion particulière. Quelques-uns font avec le corps des mouvements latéraux, ou d'avant en arrière et ils les accélèrent à mesure qu'ils avancent dans la prière; mouvements dits *Mucabeli* (élévation de la gloire divine), ou bien *Ovres Tewhhid* (louange de l'unité de Dieu). Les Kufaïs se distinguent entre tous les ordres pour leur exagération de sainteté: ils s'enlèvent le sommeil, dorment les pieds dans l'eau, jeûnent pendant des semaines. Ils commencent le chant d'Allah, en s'avançant du pied gauche et en faisant avec le pied droit des mouvements rotatoires, puis ils continuent à s'avancer en élevant toujours de plus en plus la voix, en accélérant la danse et en jetant leurs bras sur les épaules les uns des

(1) *Voyages*, 133.
(2) *Allgmeine Schilder. des Othom. Reiches*, de Beck, p. 177.
(3) P. 529.

autres, jusqu'à ce que, épuisés, baignés de sueur, l'œil mourant, la figure blanche, ils tombent dans la convulsion sacrée (*kalerk*); dans cette manie religieuse, dit notre auteur, ils subissent l'épreuve du fer rouge; et quand le feu vient à manquer, ils se tailladent les chairs avec les sabres et des couteaux.

Dans le Batacki, quand un homme est possédé par un mauvais génie, il est très respecté; tout ce qu'il dit est regardé comme oracle et exécuté (1).

À Madagascar, les fous sont l'objet de la vénération publique. En 1863, beaucoup furent pris de tremblements et d'impulsions telles qu'ils frappaient ceux qui s'approchaient d'eux, d'hallucinations, dans lesquelles ils voyaient la reine morte sortir de sa tombe. Le roi ordonna de les respecter, et l'on vit les soldats battre leurs officiers, les employés leurs supérieurs; tout cela pendant plus de deux mois.

En Chine l'unique trait bien défini de folie se montre dans la seule secte chinoise, qui, au sein de cette nation sceptique, brillait pour son fanatisme religieux. Les disciples de Tao (2) « croient aux possédés et s'épuisent à recueillir l'avenir de la bouche des fous, convaincus que le possédé dans ses paroles révéle la pensée du démon ».

Dans l'Océanie, à Tahiti, on appelait une sorte de prophète *Eu-toa,* — c'est-à-dire possédé de l'esprit divin. — Le chef de l'île disait que c'était un homme méchant (*toatoeno*). — Omar (l'interprète) disait que ces prophètes sont une espèce de *fous,* dont quelques-uns oublient tout dans les accès, et ne se rappellent plus rien de ce qu'ils ont fait (3).

Dans ces mélanges confus que Schoolcraft intitule *Statistical and Historical Information of the Indian Tribes,* 1854,

(1) Ida Pfeiffer. *Reise,* vol. v, vi.

(2) Medhurst. *China State and Prospect.* Lond., 1838, p. 75.

(3) Cook. *Voy. Pacif.,* ii, p. 19; citation qui m'a été communiquée par mon maître Mazolo.

nous lisons : « En Amérique, le respect (*regard*) pour les fous est un trait caractéristique des tribus indiennes du Nord, et même de celles de l'Orégon qui passent pour les plus sauvages. Dans ces dernières, se trouvait une femme qui manifestait tous les symptômes de la folie, chantait d'une manière bizarre, distribuait à chacun les petits objets qu'elle possédait et se tailladait les chairs si l'on refusait de les accepter. Les Indiens la traitaient avec un grand respect (1).

Les Patagons (2) ont des magiciennes et des femmes-médecins qui prophètisent, au milieu d'accès convulsifs; les hommes peuvent également être élus pour le sacerdoce, mais ils sont tenus de s'habiller comme les femmes, et ils doivent avoir montré, dès leur enfance, des dispositions particulières; ce que sont de tels hommes, nous le voyons par ce fait que les épileptiques sont *élus de droit,* parce qu'ils possèdent l'esprit divin.

Il y avait, au Pérou, en dehors des prêtres, des prophètes qui improvisaient au milieu de terribles contorsions et convulsions et qui étaient vénérés par le peuple, mais méprisés par la classe élevée (3).

Toutes les révolutions de l'Algérie, de Voudou (4), sont dues à des fous, à des névrosés, extatiques, qui se font un levier de leur propre névrose et des confréries religieuses auxquelles ils s'attachent, pour rendre au fanatisme religieux sa vigueur, se faire passer pour inspirés, envoyés de Dieu. — Tel fut le Mahdi, l'Omar — et ce fut encore un fou qui se mit à la tête de la grande révolte des Taiping dans l'Inde (5).

(1) T. IV, p. 49.
(2) Doct. ORBIGNY. *Homme Américain,* II, p. 92.
(3) MÜLLER. *Gesch. der Ur Religion.* 1853, Basel.
(4) *Rev. Scientifique.* 1887.
(5) V. mon livre *Trois Tribuns.* 1887.

Une si complète uniformité doit avoir des causes et des causes communes. Elles me paraissent se réduire aux suivantes :

1° Le peuple, accoutumé à un petit nombre de sensations habituelles, ne peut en subir de nouvelles sans les admirer, ni d'extraordinaires sans les adorer; l'adoration est, dirais-je volontiers, l'effet nécessaire du mouvement réflexe que produit chez lui la secousse trop forte de la nouvelle impression. Le Péruvien appelait *Huacha* (divin) le temple, la victime sacrée, une tour élevée, une haute montagne, une bête féroce, un homme ayant 7 doigts, une pierre luisante, etc. Ainsi le sémitique *El,* divin, est synonyme de grand, de lumière, de nouveauté; il s'applique à un homme robuste, comme à un arbre, ou à une montagne, ou à un animal. Et comment ne seraient-ils point frappés par le spectacle d'un de leurs semblables qui tout d'un coup change de voix et de gestes, associe les idées les plus bizarres, alors que nous-mêmes, à la lumière de nos sciences, avons souvent beaucoup de peine à comprendre les raisons de leur manière d'être?

2° Plusieurs de ces fous sont doués (ainsi que nous l'avons vu pour le moyen-âge, pour les Indiens et comme nous le voyons sans cesse) d'une force musculaire extraordinaire; et le peuple vénère la force.

3° Souvent, ils montrent une insensibilité extraordinaire au froid, au feu, aux blessures, au jeûne, comme chez les santons arabes et chez nos aliénés.

4° Plusieurs d'entr'eux atteints ou de théomanie ou de manie ambitieuse déclaraient eux-mêmes, les premiers, être inspirés par les divinités, être maîtres, souverains de la nation, etc.; ils remorquent ainsi, plus tard, l'opinion populaire disposée d'avance en leur faveur.

5° C'est là la raison principale. Plusieurs de ces fous ont dû montrer une force de pensée ou au moins de volonté supérieure de beaucoup à ces masses qu'ils agitaient

par leurs extravagances. Si les passions doublent les forces et les courants de l'intelligence, certaines formes de folie qui se ramènent à une exaltation morbide des passions, les centuplent. La foi en leurs hallucinations, la pleine et robuste éloquence avec laquelle ils les expriment et qui est précisement l'effet de leur conviction, le contraste entre leur passé, ignoble ou inconnu, et la grandeur ou la toute-puissance du présent donnent à cette folie, aux yeux de la foule, une prédominance naturelle sur la tranquille santé d'esprit.

Lazzaretti, Briand, Loyola, Molinos, Jeanne d'Arc, les Anabaptistes, etc., en sont autant de preuves. Il est de fait que dans les épidémies de prophétie, dans les Cévennes et récemment à Stockholm, on a vu des personnes ignorantes, des domestiques, et même des enfants, excités par l'enthousiasme, entonner des harangues souvent pleines de brio et d'éloquence.

Une domestique disait : « Pouvez-vous mettre un morceau de bois dans le feu sans penser à l'enfer : plus il y a de bois et plus il y a de flammes ? » Une autre, cuisinière-prophètesse, s'écriait : « Dieu déchaîne des malédictions sur ce *vin de colère* (eau de vie), les pécheurs ivrognes seront punis d'une manière conforme à leur péché : dans l'enfer, couleront, pour les brûler, des torrents de ce *vin de colère* ». Un enfant de 4 ans disait : « Puisse Dieu appeler dans le ciel les pécheurs à pénitence ; allez au Golgotha, là, sont les habits de fête (1) ».

6° Souvent la manie chez les peuples barbares prend la forme épidémique comme les nègres sauvages de Juidah, chez les Abipons, chez les Abyssins, dans ces épidémies qui ont tant d'analogie avec la *tarentule*, appelées *tigretier*. — Ainsi dans l'ancienne Grèce, on parle d'une folie épidémique des Abdéritains frappés par la déclamation d'une

(1) Ideler. *Versuch einer Theorie der Wahnsinne*, p. 236. 1842.

tragédie; elles étaient également frappés de folie eroticoreligieuse, ces Tiades, ces adoratrices de Bacchus qui naquirent à Athènes et à Rome, avides de luxure et de sang et prises d'une fureur sacrée; — mais surtout ce phénomène s'est produit au moyen-âge où les épidémies mentales se succédèrent continuellement l'une à l'autre.

Les plus étranges formes de folie se communiquaient, au moyen-âge, comme une véritable contagion, par des villages entiers à des nations entières, par les enfants aux vieillards, par les croyants aux sceptiques les plus résolus. La démonomanie plus ou moins mélangée de nymphomanie, de convulsions, etc., produisait tantôt les sorcières, tantôt les possédés, suivant qu'elle était exaltée et divulguée, ou soufferte avec horreur par ses victimes. Elle se manifestait par les hallucinations les plus obscènes, principalement par des rapports avec les esprits infernaux ou avec les bêtes qui les représentaient, par une horrible antipathie à l'égard des choses sacrées ou réputées telles (pour les ossements considérés comme des reliques), par un développement extraordinaire de forces musculaires ou intellectuelles. Ces malades baragouinaient des langues dont ils avaient à peine acquis une lointaine connaissance, ou bien ils renouaient les réminiscences les plus lointaines et les plus compliquées; parfois la démonomanie s'associait à des extases érotiques, à des anesthésies partielles; il se produisait souvent une tendance à mordre, à tuer ou à se tuer, non rarement un frisson, et toujours une foi profonde dans la vérité de ces sombres hallucinations.

Quand l'enthousiasme prophétique se déclara épidémique dans les Cévennes, les femmes et même les enfants se montrèrent accessibles à cette contagion et ils apercevaient dans le soleil, dans les nuages, des ordres célestes. — Des milliers de femmes s'obstinaient à chanter des psaumes, à prophétiser, bien qu'on les pendît en masse. Des villes entières, nous dit Villani, semblaient possédées du diable.

En 1374, en Aquisgrana, se propagea des épileptiques et choréiques aux foules et jusqu'aux femmes enceintes et aux vieillards décrépits, une manie de danser sur les places publiques, en criant : « *Here S. Johav, so, so vrisch und vord* ». Il s'y joignait des hallucinations sacrées où le ciel ouvert se montrait, et à l'intérieur la resplendissante cohorte des bienheureux; ils avaient de l'antipathie pour la couleur rouge, pour les pointes. La manie s'étendit jusqu'à Cologne, où 500 individus en furent atteints, à Metz, à Strasbourg, etc., et elle ne cessa point aussitôt; pendant une succession d'années, elle prit une forme périodique et, le jour de la fête de St. Guy (choisi pour patron probablement à cause de l'étymologie celtique du nom), s'éveillaient et s'assoupissaient près des reliques du saint des milliers de chorées. En 1623 ces pélerinages duraient encore, et plusieurs s'étaient répétés 32 fois (1).

Rien n'est plus curieux que cette manie de pélerinage développée chez les enfants, au moyen-âge. Quand toutes les âmes étaient affligées par la perte de la Terre Sainte, en 1212, un petit berger de Cloes (Vendôme) se crut envoyé de Dieu, qui lui était apparu sous les traits d'un inconnu; il avait accepté de lui un pain et lui avait confié une lettre pour le roi; tous les fils des bergers voisins coururent à lui : 30.000 hommes se firent ses admirateurs et ses partisans. — Bientôt surgirent d'autres prophètes de 8 ans, qui prêchaient, opéraient des miracles, et conduisaient des armées d'enfants en délire au nouveau saint de Cloës : ils se dirigent vers Marseille où la mer devait retirer ses flots pour les laisser arriver à pied sec jusqu'à Jérusalem : les défenses du roi, des parents, les privations de la vie furent dédaignées. Quand ils furent parvenus à la mer, deux sinistres marchands en chargèrent amplement sept grands vaisseaux pour en faire trafic, en Orient.

(1) Hecker. *Tanzmanie*, p. 120. Berl., 1834.

Le premier moteur de cette tendance de la manie à prendre une forme épidémique, ce fut la vénération pour les individus, qui en étaient atteints, qui furent ainsi pris pour modèles; mais la cause principale fut l'isolement, l'ignorance, qui accompagne la barbarie. C'est surtout la marche de la civilisation, le contact croissant d'une plus grande quantité de personnes qui laisse le sentiment de l'individualité s'épanouir, en l'aiguisant par l'intérêt, la défiance, l'ambition, la rivalité, le ridicule, mais plus que tout encore par la variété continuelle de sensations, d'où résulte la variété d'idées, permettant ainsi très rarement que des masses entières soient également prédisposées et impressionnées par le même mobile. Et, en effet, même dans les temps très récents, les épidémies d'aliénation, se sont manifestées, il est vrai, mais parmi les classes les plus ignorantes des populations, dans les pays éloignés des grands centres de communication, toujours dans les pays de montagne (non pas seulement à cause de l'isolement plus grand mais encore à la faveur de l'influence météorique)(1), comme à Cornwallis, à Galles, en Norvège, dans la Bretagne, (aboyeuses de Josselin), dans les colonies les plus reculées de l'Amérique, en France, dans la vallée écartée de Morzines, en Italie dans la gorge alpestre de Verzegnis, si bien illustrée par Franzolini. Ainsi, au mont Amiata, où nous trouverons plus tard Lazzaretti, les chroniques nous parlent d'un certain Audibert qui vivait dans une saleté extraordinaire et qui était vénéré comme Saint. Assez près de là, Barthélemy Brandano, paysan des moines d'Oliveto, qui vivait vers la fin de l'année 1500, frappé peut-être par l'agonie dans laquelle tombait sa patrie, occupée par l'armée espagnole, fut atteint de *monomanie religieuse;* il s'imagina être St. Jean Baptiste; il en prit le costume, et le corps couvert d'un cilice tombant jusqu'aux genoux, les pieds nus,

(1) Lombroso. *Pensée et Météore,* p. 129. 1878.

un crucifix à la main et une tête de mort sous le bras, s'en alla à travers la campagne de Sienne, faisant des prédications, des prophéties, des miracles et trouvant des prosélytes.

Il alla à Rome; et, sur la place de St. Pierre, il prêcha contre le pape et les cardinaux. Mais Clément VII, au lieu de le faire pendre, l'envoya, par mesure de police, à la prison de Tordinona, où l'on avait alors l'habitude de recueillir les aliénés quand ils n'avaient pas le malheur d'être brûlés sur la place, comme démoniaques. — Sorti de prison, il revint à Sienne, et, à diverses reprises, il insulta Don Diegue de Mendozza, capitaine de l'armée espagnole; mais Don Diegue, incapable de distinguer s'il avait affaire à un saint, à un prophète ou à un fou, le fit saisir et conduire au bagne de Talamone, afin que l'Intendant tranchât la question. L'Intendant de Sienne ne voulut point en connaître et dit : Si c'est un saint, les saints ne vont point aux galères, si c'est un prophète, les prophètes ne sont point punis, et si c'est un fou, les fous échappent à la loi; — et ainsi, peu après, Brandano fut délivré, et après avoir prêché devant la foule des condamnés, il s'en alla avec Dieu et recommença à faire ses étrangetés, ses prophéties et ses exorcismes.

Aujourd'hui encore, dans le pays écarté de Busca, dans le Piémont, sont nés deux saints, dont l'un avait été galérien pendant 20 ans (1), et dont l'autre était parvenu à réunir déjà, sous ses ordres, une congrégation composée de plus de 300 adhérents; un peu plus loin de là, dans le petit pays alpestre de Montenero, il y eut, l'année dernière, le délire épidémique de l'apparition de J. C.; malgré les neiges plus de 3000 montagnards s'y réunirent; de notre temps, dans les Abruzzes, à Vezzola, a été arrêté un Messie vagabond.

(1) V. *Archivio di Psichiatria e Scienze penali*, n. 1880.

La *métamorphose regressive* des facultés intellectuelles a moins de degrés à parcourir chez le barbare que chez le civilisé; le premier sait plus difficilement distinguer les illusions de la réalité, les hallucinations des désirs, le possible du surnaturel, et dompter les passions effrénées.

L'épidémie de prédication dans la Norvège (1842) était appelée Magdkrankeit — maladie des bonnes — parce qu'elle s'attachait aux bonnes, aux hystériques et aux enfants du peuple (1). L'épidémie de Redrouth se répandit toujours parmi les personnes de l'intelligence la plus bornée (*whose intellect is of the very lower classe*) (2), tandis que, dans ces dernières années, s'est manifesté et répandu le préjugé du magnétisme, et celui encore plus stupide des *tables parlantes*, mais ce dernier n'a jamais dépassé les limites d'une erreur répandue, et l'aliénation de ce côté n'a fait que des victimes isolées, *sporadiques*.

Il n'y a pas longtemps que les nègres d'Haïti prenaient pour des images de saints certains arbres sur lesquels étaient étendus des draps, les Nubiens voient leurs divinités dans les accidents et les anfractuosités des rochers. La plus petite cause produit la terreur chez le barbare; de la terreur à la superstition, il n'y a qu'un pas. La superstition surtout, disparait sous la logique et le sourire moqueur de la civilisation, et c'est elle qui a toujours contribué au plus grand développement de la folie. « Dans l'épidémie de Stockholm, observe Ideler (3), c'est un fait historique que dans les lieux où est apparue la maladie, les esprits étaient depuis longtemps exaltés par les sermons et par les exercices de dévotion; le nombre des aliénés s'y était accru notablement ».

Et voilà comment s'expliquent et l'influence des prophètes anciens et modernes et leur puissance inattendue qui a laissé tant de traces dans l'histoire des peuples.

(1) Ideler. Ouvrage cité, p. 225. 1848.
(2) Nasse. *Zeitschrift*, I, p. 255. 1814.
(3) *Versuch*, I, p. 274.

Beaucoup d'infortunés, atteints de manie ambitieuse et de théomanie, sont pris pour des prophètes, et leurs hallucinations passent pour des révélations; ainsi naquit une grande quantité de sectes qui s'accrurent et envenimèrent les tristes luttes de religion et de liberté au moyen-âge, et même, dans l'âge moderne.

Picard, par exemple, s'imagine être fils de Dieu, et envoyé sur la terre, nouvel Adam, pour rétablir les lois naturelles qui consistaient à vivre nus et dans la communauté des femmes; il est cru, imité, et il donne ainsi naissance aux Adamites qui, exterminés par les Hussites en 1347, renaquirent sous le nom de Turlupins, lesquels allaient nus à travers les bois et coïtaient publiquement; contraints par le froid à se couvrir, ils laissaient nues les parties génitales.

Ainsi les Anabaptistes à Münster, à Appenzell, et en Pologne, croient voir les anges ou les dragons lumineux luttant entr'eux dans le ciel; ils s'imaginent recevoir l'ordre de tuer leurs frères, leurs enfants les plus chers (manie homicide), ou de s'abstenir de nourriture pendant des mois entiers, ou de paralyser les armées par le souffle ou par le regard; plus tard, naquirent d'origines analogues, comme l'a démontré Calmeil, les sectes des Calvinistes, des Jansénistes, qui firent répandre tant de sang; ainsi se produisirent les sorciers et les possédés.

Si vous parcourez dans De Le Pierre, dans Philomneste, Adelung, la liste des fous littéraires, des illuminés, vous êtes contraint de rire et de pleurer, en même temps, sur l'imbécillité humaine, en voyant combien de ces malades ont trouvé de nombreux partisans. Rappelons, par exemple, Kleinow, qui au milieu du XVIIIe siècle, prétendait représenter le Roi de Sion, et dont les partisans croyaient tous être les enfants; et Joachim de Calabre qui assurait que l'ère chrétienne devait se clore en 1200, qu'il viendrait un nouveau Messie avec

un nouvel Evangile; Swedemborg croyait avoir parlé, pendant des journées, avec les esprits des différentes planètes, et avoir vu les habitants de Jupiter marcher la moitié avec les mains, la moitié avec les pieds, ceux de Mars parler avec les yeux, ceux de la Lune avec le ventre; et pourtant il eut des partisans, jusqu'à ces dernières années (1).

Vane, en 1655, après avoir publié un livre incompréhensible sur le *Mystère et la puissance de la Divinité brillante dans le monde vivant,* etc., trouva des sectateurs, appelés les *seckers,* les chercheurs, — qui cherchaient et attendaient des manifestations surnaturelles et professaient le *millenirisme!* — Il fut décapité!

Irving, en 1792, prétendait avoir reçu, par inspiration divine, le don des langues inconnues, et fondait la secte des Irvingiens.

J. Humphrey, ou mieux Noyes, des Etats-Unis, croit avoir le don de la prophétie; il fonde la secte des perfectionnistes, maintenant établis à Oneyda, qui considèrent le mariage et la propriété comme des vols, ne reconnaissent point les lois humaines, réputent inspiré par Dieu l'acte le plus ordinaire.

Nos grands-pères se souviennent, encore, de la puissance de cette véritable prophètesse monarchique qui fut Julie de Krüdener. Elle était hystérique, érotique, au point de se jeter à genoux, en public, devant un ténor; poussée par les déceptions amoureuses vers l'ancienne foi, elle se crut choisie pour racheter l'humanité, et puisa dans sa conviction la force d'une ardente éloquence; elle se rend à Basilée, et, prêchant la venue prochaine d'un nouveau Messie, elle révolutionne la ville: vingt mille pélerins répondent à l'appel évangélique: le Sénat, effrayé, l'exile; elle court à Baden où quatre mille personnes l'attendent sur la place

(1) V. *Swedemborg* par M. De Beaumont-Vassy. 1842. Matter. *Em. de Swedemborg, sa vie.* 1863.

publique pour lui baiser les mains et les vêtements; une femme lui offre 10.000 florins pour fonder une église: elle les distribue aux pauvres dont le *règne est proche.*

Exilée de Baden, elle retourne en Suisse, suivie par les foules. La police la poursuit: elle passe des villes dans les villages, acclamée, bénie; elle entend les anges lui dicter ses ouvrages; Napoléon qui l'avait méprisé devient pour elle l'ange noir; Alexandre est l'ange blanc: et elle parvient à être son inspiratrice, si bien que l'idée de la Sainte Alliance semble due à elle seule (1).

Loyola, blessé, tourne sa pensée vers les choses religieuses, et épouvanté par la révolte de Wuttemberg, il médite le grand projet de la fatale Compagnie, et voici que la Vierge Marie l'aide, en personne, dans ses projets; il entend des voix célestes qui l'y encouragent.

« Peut-être le fondateur des Quakers, écrit Macaulay, avait-il une tête trop dérangée pour qu'on lui permit d'agir en liberté, et non assez malade cependant pour qu'on pût l'enfermer dans un asile d'aliénés (2) ». Comme la division des langues remonte à Babel, il prétendait que les prêtres ne doivent connaître aucune langue; que, parler de mars et de mardi (!!) c'est adorer Mars, et de lundi la Lune; qu'il ne fallait point dire bonsoir ni bonjour, car c'était supposer qu'il peut y avoir des jours et des soirs mauvais; qu'un chrétien ne devait point saluer en tirant son chapeau; car Shadrah et Abedrugo furent jetés dans la fournaise avec le chapeau; il prenait au figuré les paroles les plus simples de l'Écriture et réciproquement; c'est ainsi qu'il interprétait le précepte biblique qu'il faut souffrir en paix les injures comme lui prescrivant de ne point combattre les pirates; quand il s'agitait, il était saisi d'un tremblement universel; il pénétrait par force dans les églises et

(1) Mayor. *Madame de Keüdener*. Turin, 1884.
(2) *Règne de Guillaume III*, vol. II.

insultait tous les prédicateurs; il courait avec des caleçons de cuir criant à travers les rues de Londres : ***Malheur à la ville sanguinaire.*** Il s'enferme dans le creux des arbres, entend, en révélation, que tous les chrétiens, orthodoxes ou non, sont fils de Dieu. Personne n'ajoute foi à ses paroles; mais il entend une voix qui lui crie : « Jésus-Christ te comprend »; il demeure pendant 14 jours en une sorte de léthargie, et pendant que son corps semble mort, son esprit continue à agir, phénomène qui se renouvelle chez ses partisans, tous honnêtes, mais visionnaires, prophètes; et pourtant il eut avec lui des hommes éminents, Penn, par exemple, qui fanatisaient pour lui, ce qui se comprend bien, dit-il : « Puisque, quand il s'agit de Dieu, grands et petits se donnent la main; en théologie l'intervalle est moindre entre Aristote et un enfant qu'entre Archimède et un sauvage : et l'on voit des hommes qui, après avoir douté de Dieu, finissent par adorer un pain à cacheter (1) ».

François d'Assise né d'une femme religieuse (2) après avoir, à peine, reçu la première éducation des prêtres de St. Georges, fut destiné aux affaires. Riche, pouvant dépenser autant qu'il voulait, il devint bientôt l'âme, le chef des joyeuses bandes de jeunes gens. Ils couraient par la ville jour et nuit, chantant et se divertissant. François paraissait être non point un fils de marchand, mais quelque grand prince. ***Flos iuvenum,*** fleur des jeunes gens, ainsi l'appelaient les habitants d'Assise; ses camarades s'inclinaient devant lui comme devant leur seigneur. Parfois, après un gai banquet, alors qu'ils sortaient tous pour se promener en chantant, on le vit marcher ***quasi dominus,*** un bâton à la main en guise de sceptre, de quelques pas en arrière

(1) *Règne de Guillaume III,* vol. II.
(2) Bonghi. *Vie de St. François d'Assise.* Ville de Castello, 1885.

de la bande : quand il chantait, nul ne l'égalait : les biographes louent sa voix douce, claire et sonore : il connut même le métier des armes. Fait prisonnier dans une escarmouche entre les habitants de Pérouse et ceux d'Assise, il encourageait par l'exemple et par la parole ses compagnons de captivité ; il les exhortait à rester contents. — Son âme naturellement aimable apparaissait dans ses beaux traits, dans ses manières nobles, dans sa libéralité.

Vers la vingt-quatrième année, une grave maladie le tint longtemps cloué sur son lit. Au commencement de sa convalescence, il sortit de sa demeure, appuyé sur un bâton et s'arrêta pour contempler les riantes campagnes des environs d'Assise : mais « la beauté des champs, la douceur et tout le charme que trouve le regard dans cette vallée ne purent le ravir » comme autrefois. A partir de ce jour, il fut triste et pensif. Souvent, il se séparait de ses compagnons, et, retiré dans une caverne, y passait de longues heures dans la méditation.

Pour calmer ses angoisses, il a recours à la prière, et prie ardemment, si bien qu'un jour il croit voir devant lui le Christ cloué sur la croix, et sent « la passion du Christ s'imprimer jusque dans ses entrailles, dans la moëlle de ses os, tellement qu'il ne pouvait point y arrêter sa pensée sans être inondé de douleur ». On le vit alors errer à travers les campagnes, le visage baigné de larmes ; et, si quelqu'un lui demandait s'il souffrait, il répondait : « Je pleure la passion de mon Seigneur Jésus ». Les amis lui disaient : « Pense à te choisir une épouse ». Et lui : « Oui, je pense à une femme, à la plus noble, à la plus riche, à la plus belle qu'on ait jamais vue ». Quelle était la dame de ses pensées, on le comprit seulement, lorsque, déposant les habits de sa condition, il se jeta sur les épaules un manteau de mendiant, au grand courroux de son père qui essaya en vain de le dompter en le séquestrant, au grand scandale de tous. On lit dans les *Fioretti*, « qu'aux yeux de beaucoup de per-

sonnes, il passait pour sot et pour insensé, qu'il était méprisé et chassé à coups de pierres, couvert d'ignominie par ses parents et par les étrangers; mais lui, en présence de toutes les injures et de tous les outrages, il s'éloignait patiemment, comme s'il eut été sourd et muet... ».

Toutefois, François d'Assise fut original et grand, non pour ce qu'il eut en commun avec les ascètes vulgaires — abstinences, mortifications, prières, ravissements, visions — mais pour quelque chose qui était, sans qu'il s'en doutât lui-même, la négation de l'ascétisme, l'affirmation et le triomphe des sentiments les plus aimables, les plus suaves de l'*humanité*. L'ascète haïssait, condamnait, fuyait la nature, la vie, toutes les affections humaines, pour s'absorber dans la contemplation solitaire : François, par l'exemple et par les préceptes, prêche l'amour de la nature, la concorde, la réciprocité des affections entre les hommes, le travail. L'ascète appelait œuvre de Satan tout ce qu'il y a de beau dans l'univers; François accomplit une véritable révolution en l'appelant œuvre de Dieu, dont il loue et remercie Dieu (1). Ce fut une sorte de panthéisme amoureux, passionné, qui lui inspira le *Cantique du Soleil,* où toutes les créatures animées et inanimées sont unies dans un baiser fraternel, où le soleil beau et rayonnant, la lune et les étoiles *claires et précieuses,* le vent, les nuages, le ciel serein, l'eau « *utile, humble, précieuse et chaste* », le feu *lumineux, agréable « très robuste et fort »,* la terre maternelle qui nous soutient et nous nourrit, et avec elle l'homme, habitué jusque là à mépriser, à haïr tout ce qui pouvait le distraire de l'égoïste pensée de sa destinée d'outre-tombe, sont tous appelés à chanter la gloire du Seigneur *bon,* à le bénir d'avoir fait l'Univers si riche, si varié, si beau, si digne d'amour (2).

(1) C'est bien là une nouvelle preuve en faveur de l'*originalité* comme caractère de la folie.

(2) Bonghi.

Si l'on pense à ce hardi et profond changement, on ne sourit plus en lisant ce *Cantique*. Et l'on ne sourit point en songeant que ce fut le premier essai des Italiens pour exprimer en langue vulgaire les sentiments religieux.

Pour qu'un tel chant jaillit de l'âme amoureuse de François, il fallait que les germes d'universelle charité, qu'il y nourrissait, fussent parvenus à leur parfait accroissement, que François eut, par lui-même, entièrement conjuré l'antique terreur, qui, dans la commune croyance superstitieuse peuplait de larves ennemies les bois, les montagnes, les eaux, l'air; comme aussi pour ramener les hommes à l'amour mutuel. A cette époque où « tous ceux qu'enfermait un mur et un fossé » (Dante) se dévoraient les uns les autres, il fallait en arriver par un excès bien naturel, non seulement au *frère soleil* et à la *lune ma sœur*, mais encore au *frère loup*.

Après avoir composé son *Cantique*, François en fut si satisfait qu'il y adapta une mélodie musicale, l'enseigna à ses disciples et songea à choisir parmi eux quelques hommes qui s'en iraient chanter par le monde les louanges de Dieu, « demandant pour seule récompense aux assistants la pénitence, se disant eux-mêmes comédiens de Dieu, *Joculatores Domini* ». C'est ainsi qu'il donna la première impulsion vigoureuse à la poésie religieuse en langue vulgaire.

Luther. — Luther (1) attribuait ses douleurs physiques et ses rêves aux artifices du démon, et pourtant toutes les descriptions qu'il nous en a laissées indiquent des phénomènes nerveux. Il souffrait souvent, par exemple, « d'une implacable angoisse, causée, d'après lui, par un Dieu fier et irrité ». A 27 ans, il commença à être pris d'accès de vertige, de céphalée, de bourdonnements à l'oreille, renouvelés à 32, 38, 40, 52 ans, surtout en voyage (vertige acoustique); même, à 38 ans, il eut une véritable hallucination favo-

(1) *Archiv. für Psychiatrie*. 1881.

risée peut-être par l'excessive solitude ». En 1521, écrit-il, lorsque j'étais dans ma Pathmos, dans une chambre où ne pénétraient que deux pages pour m'apporter des aliments, j'entendis, un soir, pendant que j'étais au lit, les noisettes se mouvoir à l'intérieur du sac et se lancer d'elles-mêmes contre le plafond et autour de ma couche. A peine m'étais-je endormi que j'entendis un grand bruit, comme si beaucoup de baies se précipitaient; je me levai et m'écria : *Qui es tu;* je me recommandai au Christ... ».

Dans l'église de Wuttemberg, il avait à peine commencé à expliquer l'*Épître aux Romains,* quand, arrivé à ces mots: « Le juste vit de la foi véritable » il sentit ces idées pénétrer dans son âme et, à diverses reprises, entendit ces paroles retentir à ses oreilles. — En 1570, il entend résonner ses paroles, pendant qu'il se rendait à Rome, et avec une voix tonnante au moment où il se traînait sur le saint escalier. — « Bien des fois, avoue-t-il, il m'est arrivé de m'éveiller vers minuit et de discuter avec Satan au sujet de la messe, etc. ». Et ici, il expose les nombreux arguments avancés par le diable, remarquons-le, il part lui-même pour combattre ce rite.

Savonarole. — Mais l'exemple qui nous convient le plus (si nous ne paraissions en l'invoquant proférer un blasphème national) nous est fourni par Savonarole. — Sous l'impression d'une vision, dès sa jeunesse, il se crut envoyé par Jésus Christ pour racheter le pays corrompu; il s'entretenait, un jour, avec une religieuse, quand soudain il lui sembla voir le ciel s'ouvrir, les malheurs de l'église se montrèrent à sa vue et il entendit une voix qui lui ordonnait de les annoncer au peuple.

Les visions de l'Apocalypse, de l'Ancien Testament se dévoilaient à ses yeux. En 1491 il voulait cesser de traiter de politique dans sa prédication : « Je veillai tout le samedi, la nuit entière, mais vers l'aube j'entendis, pendant

que je priais : Insensé, ne vois-tu pas que Dieu veut que tu suives la même voie ? ».

En 1492, pendant qu'il prêche l'Avent, il voit dans une hallucination une épée sur laquelle étaient écrits ces mots : *Gladius Domini super terram*. Tout à coup l'épée se tourne vers la terre, le ciel s'assombrit et soudain pleuvent épées, foudres, feux, la terre est en proie à la faim et à la peste et, dès lors, il prédit la peste qui survint depuis.

Dans une autre vision, Savonarole, s'étant fait ambassadeur de J. C., entreprend un long voyage au paradis, il s'y entretient avec beaucoup de Saints et avec la Vierge, dont il décrit le trône en n'oubliant pas le nombre des pierres précieuses qui l'ornent (1).

C'était là une scène semblable à celle que nous décrira Lazzaretti. Il méditait continuellement sur ses rêves, et dans ses visions, il s'efforçait de distinguer celles qui venaient des anges de celles qui étaient l'œuvre des démons. Presque jamais il n'est atteint par le doute qu'il pourrait être victime d'une erreur. Dans un de ses dialogues, il déclare que « feindre d'être prophète pour convaincre autrui équivaudrait à faire de Dieu même un imposteur. — Mais ne pourrais-tu point, continue-t-il à s'objecter, te tromper toi-même ? Non, répond-il, j'adore Dieu, je m'efforce de suivre ses traces, il ne se peut point que Dieu me trompe (2) ». Et cependant, avec cette contradiction propre aux aliénés, il avait écrit peu de temps auparavant : « Je ne suis point prophète, ni fils de prophète : ce sont vos péchés qui me font, par force, prophète ». Enfin, dans une page, il écrit : « Que sa *lumière* est indépendante de la grâce », alors que peu avant, dans une autre page, il avait déclaré que c'était là une même chose.

Villari remarque avec raison « que c'est là la singularité de son caractère : voir un homme qui avait donné à Flo-

(1) Villari. *Vie de Savonarole*, p. 11 et 304.
(2) *De veritate prophetica*. 1497.

rence la meilleure forme de république, qui dominait sur un peuple entier, qui remplissait le monde de son éloquence, et qui avait été le plus grand des philosophes, le voir s'enorgueillir parce qu'il entendait des voix dans l'air et parce qu'il voyait l'épée du Seigneur ».

« Mais, ainsi qu'il conclut fort bien, la puérilité même de ses visions nous prouve qu'il était victime d'une hallucination, et, ce qui le prouve encore plus, ce sont l'inutilité et surtout le danger qui en résultaient. Quel besoin avait-il, pour tromper les foules, d'écrire des traités sur les visions, d'en parler à sa mère, d'en gloser sur les marges de ses bibles? Ces choses mêmes que ses admirateurs auraient surtout voulu tenir cachées, celles que la prudence la plus ordinaire n'aurait jamais livrées à la publicité, il continuait à les publier et à les republier. La vérité c'est que Savonarole, comme il l'avouait souvent, sentait un fer intérieur lui brûler les os et le faire parler; et, livré à cette puissance de l'extase et du délire, de même qu'il s'entraînait lui-même, ainsi il parvenait à enthousiasmer l'auditoire à un degré tel qu'il devient inexplicable pour nous lorsque nous considérons le texte même de ses sermons ».

Cela nous aide à comprendre, comment Savonarole, à la manière de Lazzaretti, propageait sa divine folie non seulement à la façon d'une épidémie parmi les foules, mais en suscitant de véritables aliénés, qui, à moitié illettrés ou ignorants, s'improvisaient, à la faveur de la folie, prédicateurs et écrivains. Ainsi, Domenico Cecchi (1) écrit la *Réforme sainte,* dans laquelle il propose avec raison de délivrer le grand Conseil des petites besognes, de taxer les biens ecclésiastiques, d'instituer un impôt unique, de créer une milice, et, en même temps de fixer les dots des jeunes filles. Dans sa préface, il écrit : « Je me suis mis, suivant mon inspiration, à écrire cette œuvre, et il m'est impossible

(1) Villari. Pag. 406.

d'en écrire une autre; jour et nuit, il me semble avoir fait des efforts tels, que j'en pourrais dire des *choses miraculeuses* (1), mais il est arrivé que j'en suis moi-même demeuré stupéfait ».

Un certain Giovanni (Jean) tailleur florentin, pris d'un enthousiasme morbide du même genre, fait des tercets, dans lesquels il exalte la gloire future de Florence et produit des vers dignes de Lazzaretti et des prophéties semblables à celle-ci : « Pourtant il faut que le Pisan tombe — Les fers aux pieds bien bas dans la sentine, — Puisqu'il à été la cause de tant de malheurs (2) ».

Si l'on nous demandait : « Rencontrez-vous souvent dans vos asiles des types analogues à ceux que vous décrivez ? » nous répondrions : « Il n'y a peut-être point une seule maison de santé, en Italie, dans laquelle ne se soit présenté un de ces étranges fous ».

Cola de Rienzi. — On était en 1330; Rome s'engouffrait dans le chaos. « Chaque jour, dit un historien, Zeffirino Re, était marqué par des combats; de gouvernants il n'y en avait point; partout où se trouvaient des vierges, elles étaient souillées; les petites filles étaient violées. Les femmes étaient enlevées dans le lit même de l'époux; les travailleurs qui se rendaient à leurs travail étaient faits prisonniers à la porte de Rome. On égorgeait les pélerins ». La paix, écrivait Pétrarque (3), est bannie de ces lieux, je ne sais pour quel crime du peuple, ou pour quelle loi *céleste* ».

« Le berger veille dans les bois, plus effrayé des voleurs que des loups : le laboureur porte une cuirasse. Nulle convention ne se fait sans armes. Ici ne règnent point la paix,

(1) Cose di miracolo.

(2) Però bisogna che il Pisani cali
Co' ferri a' piedi giù nella sentina
Po' che è stato cagion di tanti mali.

(3) Pétrarque. *Rerum famil.*, II, Ep. 9. 1335.

l'humanité, mais la guerre, la haine et tout ce qui ressemble aux opérations de mauvais esprit ». Les monuments servaient de tranchées aux nobles contre le peuple, qui était impuissant en face de leur tyrannie, fortifiée par ce fait que les nobles étaient établis dans le territoire auquel prétendait d'une manière spéciale le Pontife. C'est pourquoi le peuple ne parvenait point à s'en délivrer même par les révolutions de la place publique.

Les conditions générales favorisaient alors les mouvements populaires. Le roi Robert, protecteur des barons, était mort. Todi (1337), Gênes avec Adorno (1367) et Florence (1343) avaient inauguré un régime démocratique qui préludait au terrible mouvement des Cardeurs de 1378; en Europe courut alors un frémissement populaire, qui se fit sentir jusque dans la France monarchique et féodale. Un esprit supérieur, Etienne Marcel le dirigea pour quelque temps dans la capitale, mais il tomba bientôt parce qu'il n'était point assez mûr, ni assez proportionné, sinon aux causes qui l'avaient produit, du moins aux forces du pauvre peuple esclave des campagnes et des communes demi-enchaînées, nouvellement nées.

Dans ces conditions, Cola, jeune homme né dans le quartier de Tevere en 1313, d'un tavernier et d'une blanchisseuse ou porteuse d'eau, s'était fait, de demi-paysan qu'il était, archéologue et notaire, quand il vit son frère assassiné par ces misérables qui dirigeaient le gouvernement, ou plutôt l'anarchie romaine.

Alors, lui, qui déjà, en méditant sur les livres antiques et sur les monuments éloquents de Rome, avait pleuré sur ses misères, fut pris d'une irrésistible inspiration, ainsi qu'il l'avoua lui-même (1), qui l'entraîna à entreprendre dans le

(1 V. Perrens. *E. Marcel.* 1880. — *Démocratie en France dans le moyen-âge.* Paris, 1875.

domaine des faits, ce qu'il avait d'abord appris dans ses lectures.

Comme notaire, il se met à protéger les pupilles et les veuves et prend le titre curieux de *Consul,* semblable à ces Consuls que se donnaient de son temps les menuisiers, les lainiers, etc.

En 1343, dans l'une des nombreuses révolutions habituelles à cette époque, la foule avait tenté d'abattre le Sénat, en créant le Gouvernement des Treize, soumis à l'autorité papale.

Dans cette occasion Cola fut envoyé à Avignon comme orateur du peuple, et là, il dépeignit vivement les tristesses de Rome; sa puissante éloquence entraîna les froids prélats qui lui accordèrent la nomination de notaire de la Chambre Urbaine (1344).

À peine revenu à Rome, il continua à exercer cette charge avec une grande exagération de zèle, en se faisant appeler *Consul,* non plus *des veuves,* mais *Romain;* continuant à devancer les autres en courtoisie, en rigidité dans l'accomplissement de la justice, et toujours se livrant à de longs discours contre ceux qu'il appelait les chiens du Capitole.

Un jour, en pleine assemblée, dans un moment de fanatisme exagéré, il cria aux Barons : « Vous êtes de mauvais citoyens, vous qui sucez le sang du peuple ». Ce que lui gagna un énorme soufflet qui lui fut appliqué par un camérier de la maison Colonna. Il s'y prit alors avec un peu plus de calme et commença par retracer dans un tableau les anciennes gloires de Rome et les misères présentes; les homicides, les adultères, les malfaiteurs y étaient représentés comme des singes et des chats, les juges corrompus, comme des renards, les sénateurs et les nobles comme des loups et des ours.

Un autre jour, il étala la planche célèbre de Vespasien et invita le public, y compris les nobles, à une explication dramatique; couvert d'une cape tudesque avec un capu-

chon blanc et un chapeau également blanc, ceint de nombreuses couronnes dont l'une était divisée au milieu par une courte épée d'argent, symboles bizarres, que nul ne parvint à interpréter et qui indiquent déjà la folie; (en effet c'est le caractéristique de la monomanie que de s'en servir continuellement, comme je l'ai dit plus haut, jusqu'à ce qu'ils finissent par sacrifier à cette passion l'évidence même des choses qu'ils veulent représenter). Dans ce costume, appliquant un peu à sa manière le décret du Sénat qui accordait à Vespasien le droit de faire des lois à son gré, d'augmenter ou de diminuer les *jardins de Rome et d'Italie,* (il aurait dû dire: de l'arrondissement de Rome s'il avait été plus érudit) de faire et de défaire les rois, il leur fit considérer dans quel triste état ils se trouvaient: « Songez que le jubilé approche, et que vous n'avez ni vivres, ni provisions; finissez les discordes, etc. ».

Mais, en même temps, il tenait d'autres discours, pour le moins, bizarres. « Je sais, par exemple, que l'on veut trouver un crime dans mes discours, et cela par envie; mais, grâce au ciel, trois choses consument mes ennemis: la luxure, l'envie et le feu (1) ». Ces deux dernières paroles furent très applaudies, mais, quant à moi, je ne les comprends pas, surtout la dernière, et je crois qu'elles furent applaudies précisement parceque le public ne les comprit pas, ainsi qu'il arrive à beaucoup d'orateurs chez lesquels le son retentissant et vide supplée à l'idée — et n'en provoque que mieux les applaudissements.

Le fait est, que dans la haute société, il passait pour un de ces fous qui étaient alors très recherchés pour amuser les sociétés (2). Et les nobles, les Colonna surtout, se l'ar-

(1) Aussi l'Anonime et Z. Re Muratori voudraient lire *juoco*, le jeu : mais, même ainsi on ne peut point l'expliquer; car c'étaient bien d'autres vices que le jeu et l'envie qui consumaient le patriciat de cette époque.

(2) Même après le premier plébiscite Étienne Colonna en s'opposant à lui, dit: « Si ce fou me fait enrager, je le fais précipiter du haut du Capitole ».

rachaient les uns aux autres, et il leur parlait des gloires de son futur gouvernement : « *Et quand je serais roi, empereur, je ferai la guerre à vous tous, je ferai pendre tel, et décapiter tel autre* ». Il n'épargnait aucun d'eux et les désignait un à un, face à face, et en attendant, à nobles et à plébéiens, il continuait à parler du bon état et de lui-même qui voulait en être la restaurateur.

J'ouvre ici une parenthèse. Il a été dit, en particulier par Pétrarque que Rienzi feignit la folie, qu'il fut un second Brutus; mais quand nous le verrons s'avancer d'autant plus dans les pompes, dans le luxe, dans les costumes et dans les symboles les plus étranges, qu'il marche lui-même dans la carrière politique, et, après qu'il a conquis le pouvoir, les exagerer toujours davantage, nous n'avons plus de doute sur la réalité de sa folie.

Pour lui, il continua à mettre au jour de nouvelles peintures symboliques, dont l'une avec cette inscription : *Le temps de la justice arrive — Attends un moment.* Il faut remarquer que cette peinture représentait une colombe tendant une couronne de myrte à un petit oiseau; la colombe signifiait le Saint Esprit (qui était, nous le verrons, un des objets préférés de son délire); le petit oiseau, c'était lui-même, qui devait couronner Rome de gloire. Enfin, le premier jour du carême de l'année 1347, il suspendit à la porte de Saint Georges un autre placard avec ces mots : *Sous peu, les Romains seront rétablis dans le bon état.*

Non craint des nobles qui le tenaient pour fou, il put conspirer sous main, ou plutôt faire fermenter l'opinion publique, prenant à part, peu à peu, les hommes qui lui semblaient propres à le servir, et leur donnant rendez-vous sur le mont Aventin vers la fin d'avril, un jour où le gouverneur s'absentait.

Génie de Cola. — Dans cette réunion, la seule qui, jusque-là, eut été tenue secrètement, on délibéra sur le moyen d'ob-

tenir le *bon état*. Ici Rienzi fut éloquent comme l'homme qui parle avec conviction, et sur une chose trop vraie pour ne point ébranler les âmes; il peignit la discorde des grands, l'avilissement des petits, les hommes armés qui couraient ça et là, les femmes arrachées du lit coniugal, les pélerins égorgés aux portes, les prêtres perdus dans les orgies; aucune vigueur, aucune prudence chez ceux qui avaient le pouvoir dans leurs mains; des seigneurs, tout était à craindre, rien à espérer.

« Où étaient-ils au milieu de tant de désordres? Ils sortaient de Rome pour jouir du repos dans leurs terres, pendant que tout périssait dans les villes ». Et comme les gens du peuple hésitaient en partie à cause du manque de fonds, il leur fit entrevoir qu'il en trouveraient au moyen des taxes de la Chambre Apostolique, calculant 10.000 florins seulement pour le sel, et 100.000 de *focatico*, chiffres que Sismondi déclare absolument erronés; et il faisait entendre qu'il agissait de concert avec le Pape (ce qui était faux), et qu'il pouvait, d'accord avec lui, mettre la main sur ses revenus :

Le 18 mai 1347, jour où Colonna était absent, il fait publier, à son de trompette, à travers les rues, l'avis que tous aient à se trouver, la nuit du jour suivant, dans l'église du Château Saint-Ange, pour pourvoir au *bon état*.

Remarquez ici une conspiration annoncée à son de trompette, comme chez nous en 1848, mais très étrange pour cette époque. Le 19, Rienzi se trouva à la réunion, armé, escorté de cent hommes armés, et accompagné du Vicaire du Pape, ainsi que de trois étendards couverts de *symboles très-étranges*, dont l'un représentait la liberté, un autre la justice, un autre la paix, etc.

Parmi les mesures qu'il fit adopter dans ces comices improvisés, quelques-unes conviendraient à notre époque, par exemple :

Les procès seraient clos en 15 jours :

La Chambre Apostolique devrait pourvoir à l'entretien des veuves et orphelines :

Chaque quartier de Rome aurait un grenier public :

Si un romain était tué au service de la patrie, ses héritiers auraient 100 lires s'il était fantassin et 100 florins s'il était cavalier :

Que les villes et les forteresses auraient des soldats tirés du sein du peuple romain :

Tout accusateur, qui ne pourrait point justifier son accusation, serait soumis à la peine à laquelle aurait été condamnée sa victime :

On ne détruirait plus, ainsi qu'on le faisait alors dans toutes les Communes, les maisons des condamnés, mais elles appartiendraient à la Commune.

Cola obtint de ce parlement populaire la pleine domination de la ville; il s'adjoignit comme compagnon inoffensif le Vicaire du Pape, se décerna le titre de Tribun et accomplit de véritables miracles; il fit renaître la paix là où était le chaos; il put voir pliés à ses pieds les superbes barons, et jusqu'au rebelle et puissant préfet de Vico. Il exerça une justice sévère envers tous, envers les puissants comme envers les gens du peuple. On pendit par son ordre, comme violateurs de la loi, des Orsini, des Savelli, des Gaetani, et même des prêtres, comme le moine de St. Anastase, inculpé de plusieurs assassinats.

Avec ce tribunal, dit tribunal de paix, il réconcilia 1800 citoyens d'abord ennemis mortels. Il abolit, ou plutôt tenta d'abolir l'usage servile du titre de Don qui se retrouve encore chez nous dans le sud; il interdit le jeu des dès, le concubinage, les fraudes sur les comestibles, qui servaient à gagner la faveur de la multitude. Il créa enfin une vraie milice civique, une véritable garde nationale!

Il fit effacer tous les écussons des nobles sur les palais, sur les équipages et sur les bannières; car il ne devait y

avoir dans Rome d'autre domination que celle du pape et la sienne.

Il rétablit une taxe d'un carlin et de 4 denari par foyer dans chaque ville et cité du district de Rome, et il fut obéi jusque dans les communes de Toscane qui pouvaient avancer des prétextes pour refuser. Les receveurs ne suffisaient point au travail. Tous les gouverneurs, moins deux, se soumirent. Enfin, il institua une sorte de justice de paix, de conciliation, même pour les questions pénales.

Il fit même plus. Il imagina, ce que même Dante n'avait point rêvé : une Italie qui ne fût ni Guelfe, ni Gibeline, ayant à sa tête la commune de Rome, dans laquelle, le premier en Italie, comme à Paris son contemporain Marcel, il tenta de rassembler (et il ne fut compris que de 35 communes), un véritable Parlement national (1).

S'étant enfin transporté à Avignon, il sut accomplir l'entreprise que j'estime la plus étonnante de toutes ; se faire après tant d'actions et de paroles hostiles à la Cour papale, pardonner par ceux qui ne pardonnent jamais, par les prêtres, et par les prêtres de ce siècle féroce et implacable ; et se faire renvoyer, pour peu de temps il est vrai et dans une position subalterne, dans un poste qui aurait dû être pour eux la pire des menaces.

Folie. — Mais tous ces miracles, hélas ! ne durèrent que peu de jours ; lui qui dans les conceptions politiques dépassa non seulement ses contemporains, mais encore beaucoup de modernes, qui devança dans l'idée unitaire Mazzini et Cavour, était, à n'en point douter, un monomane. Autant il était, de l'avis de ses historiens Re et Papencordt, grand dans ses conceptions, autant il était incertain et nul dans les choses pratiques. Il le montra bien, par exemple, quand,

(1) V. Papencordt. *Cola di Rienzo*. 1844. — Grégorovius. *Storia della città di Roma*, vi, p. 267.

après avoir eu entre ses mains son plus grand ennemi, le préfet de Vico, il le laissa partir, en gardant en ôtage le fils, et quand il ne sut point profiter de sa victoire inespérée sur les Barons.

Toujours incapable de prendre une résolution qui ne fût point théorique, il croyait opérer en toutes choses par la grâce du Saint Esprit (1) avec lequel nous l'avons vu inaugurer ses entreprises.

Il se confirma de plus en plus dans sa folie par une hérésie née à cette époque, d'après laquelle l'Esprit Saint devait régénérer le monde et surtout par le fait, inoffensif en lui-même, qu'une colombe s'envola pendant qu'il montrait au peuple un de ses tableaux allégoriques. À cette colombe il attribua ses heureux commencements, comme il attribua sa victoire sur Colonna et sur le Préfet à l'inspiration prophétique (2).

Dans les affaires les plus importantes, il s'imaginait entendre en lui-même, en rêve, la voix de Dieu, avec qui il tenait conseil et à qui il rapportait toutes choses.

Soutenu par le prestige de cette inspiration, il édictait même des lois religieuses, par exemple, l'obligation de se confesser une fois par an, sous peine de perdre un tiers des biens de fortune.

Contradiction et délire. — Et il ne manqua point de tomber dans les habituelles contradictions spéciales aux fous. Très religieux, il n'hésite point à se comparer à J. C., en vertu de cette coïncidence qu'il a lui-même, à 33 ans (l'âge où J. C. monta au ciel) gagné une victoire; mais après les défaites, il se compare encore à J. C. par un de ces jeux chronologiques si communs aux aliénés; il avait, en effet, été exilé pendant 33 mois à la Majella, dans un ermitage sau-

(1) Papencordt, Ouvrage cité.
(2) *Vie*, I, 32, I, 17.

vage, au milieu de certains hallucinés, disciples du Saint Esprit qui lui prophétisèrent la revanche et même l'empire du monde. — C'est le délire mégalomaniaque qui explique en grande partie ces contradictions. Il s'imagina rassembler en lui toutes les espérances d'un Messie de l'Italie, qui ne devait rétablir rien moins que l'empire, et même reconquérir le monde.

Au moment où il devait se croire près de mourir, dans la prison de Prague il s'imaginait être victime de machinations diaboliques, ou obéir aux volontés célestes, « Je baise, écrivait-il, les verrous de mon cachot, comme un don de Dieu ».

Un jour, à Rome, il se leva de son trône, et s'avançant vers ses fidèles, il dit à haute voix : « Nous ordonnons au pape Clément de se présenter à notre tribunal et d'habiter dans Rome et nous donnons le même ordre au collége des cardinaux. Nous citons devant nous les deux prétendants Charles de Bohème et Louis de Bavière, qui usurpent le titre d'empereurs. Nous ordonnons à tous les électeurs de l'Allemagne de nous informer du prétexte pour lequel ils ont usurpé le droit inaliénable du peuple romain, lequel est l'antique et légitime souverain de l'empire ».

Puis, il tira son épée, l'agita par trois fois vers les trois parties du monde, et, dans son extravagance, dit trois fois : « Et ceci m'appartient ».

Tout cela pour avoir pris un bain dans le bassin de Constantin, au grand scandale de ses partisans, et s'imaginant ainsi avoir hérité du pouvoir de Constantin lui-même.

Pendant qu'il se conduisait de la sorte, le légat du pape, qui seul pouvait, dans une certaine mesure, justifier une si grande bizarrerie, protestait avec toute la force que lui permettait sa faible énergie ! À peu près comme si le consul de St. Marin se mettait en tête, pour avoir eu les suffrages à pleines voix ou pour avoir porté le chapeau de Napoléon Ier, de pouvoir appeler devant son tribunal les empereurs d'Au-

triche, d'Allemagne, de Russie et quelque petit Duc, par dessus le marché. Et passe encore à notre époque, où, au moins en paroles, on assure que le droit prime la force, mais alors !

Et ce n'était pas là un égarement d'un moment.

Nous possédons encore la communication diplomatique destinée aux empereurs, après cette folle cérémonie théâtrale. Extrayons en quelques passages (1):

« En vertu de la même autorité et des faveurs de Dieu, de l'Esprit Saint et du peuple romain, nous disons, protestons et déclarons que l'Empire romain, l'élection, juridiction et monarchie du St. Empire appartiennent de plein droit à la ville de Rome et à toute l'Italie, pour beaucoup de bonnes raisons que nous déclarerons en temps et lieu, et après avoir intimé aux Ducs, aux Rois, etc., l'ordre de comparaître, à partir de ce jour jusqu'à celui de Pentecôte, devant nous, dans St. Jean de Latran, avec leurs titres et prétentions, sans quoi, le terme expiré, il sera *procédé* en avant contre eux, suivant les formes du droit et l'inspiration du Saint Esprit ».

Et toutefois, il ajoute comme s'il ne s'était pas suffisamment exprimé : « Outre ce qui a été dit jusqu'ici, en général et en particulier, nous citons personnellement les illustres Princes Louis Duc de Bavière et Charles Duc de Bohême, *soi-disant* Empereurs, ou électeurs de l'Empire; en outre, le Duc de Saxonie, marquis de Brandebourg, etc., pour qu'ils comparaissent dans le susdit lieu devant nous, en personne, et devant les autres magistrats, sans quoi, nous procéderons contre eux comme contumaces, etc. ».

C'en était trop ! L'animosité des Colonna et des Orsini fut suspendue pour un moment. Ils se réunirent pour le combattre, pour conspirer.

(1) Oxenio. *De actis pontific.*, tom. 2 et 3.

Un de leurs sicaires, qui voulait attenter aux jours du tribun, fut arrêté, et, mis à la torture, accusa les nobles; de cet instant, Rienzi tomba dans le sort d'un tyran, il en prit les soupçons et les maximes. Peu après, sous différents prétextes, il invita au Capitolin ses principaux ennemis, parmi lesquels se trouvaient aussi plusieurs des Orsini et trois des Colonna; ils arrivèrent, persuadés qu'il les invitait à un conseil ou à une fête, et Rienzi, après les avoir conviés à un gai festin, les fit arrêter : innocents et coupables durent éprouver la même épouvante.

Le son de la grande cloche ayant fait accourir le peuple, ils furent accusés d'une conspiration contre la vie du tribun, et il ne s'éleva pas une seule voix, ni une seule main, pour défendre les chefs de la noblesse de ce grand péril.

Ils passèrent la nuit dans des chambres séparées, et Etienne Colonna, heurtant à la porte de sa prison, supplia plusieurs fois qu'on le délivrât d'un esclavage aussi humiliant. L'arrivée d'un confesseur et le son de la cloche funèbre les avertirent de ce qui les attendait.

La grande salle du Capitolin, où ils devaient être jugés, était tapissée de blanc et de rouge, comme on avait coutume de le faire dans les jugements de sang. Tout semblait prêt pour la condamnation, quand le tribun, intimidé ou attendri, adressa un long discours au peuple, *en leur faveur*, les fit absoudre et même leur accorda des bénéfices (Préfecture de l'armée) qui devaient être des armes terribles contre lui. — Ce ne sont point là des choses qui se pussent faire, en ce temps là; et Pétrarque lui-même trouva qu'il avait été trop clément; le petit peuple exprima d'une manière moins correcte mais plus énergique sa folie : *costui emette il flato poi ritira le natiche* (1).

Et si grande fut sa folie, dit l'Anonyme (employant véritablement le terme de folie), qu'il les laissa se fortifier de

(1) Celui-ci lance le vent, puis retire les fesses.

nouveau contre lui; puis il leur envoya un messager pour qu'ils comparussent en sa présence; le messager fut blessé, il les cita de nouveau et en fit ensuite peindre deux la tête en bas; ceux-ci, à leur tour, lui prirent Nepi; il n'en tira point d'autre vengeance que de faire noyer deux chiens qui devaient les représenter, et après retourné à Rome, il endossait la *dalmatique* (!) des empereurs, et se faisait couronner pour la troisième fois. Mais, ce qui est pis encore, il chassait, en attendant, le légat du pape, Bertrand (1), rejetant ainsi la dernière ancre de sûreté, au jour même où il en avait le plus besoin.

Outre la bizarrerie de sa consécration, comme chevalier du Saint Esprit, précédée de son bain dans le bassin de Constantin (qui pouvait s'expliquer encore par les idées de l'époque, mais qui lui causa un tort grave, comme une profanation dans l'opinion de la plupart et surtout des religieux), il commit l'insigne folie politique de déclarer qu'après cette cérémonie, le peuple Romain était rentré dans la pleine possession de sa juridiction sur l'univers : que Rome était la tête du monde, que la monarchie de l'empire et l'élection de l'empereur appartenait à la ville, au peuple romain et à l'Italie, ce qui était vouloir combattre et le Pape et l'Empereur. Plus tard, au 15 août, avec sa tendance habituelle de monomane vers les symboles, il voulut se couronner de six diadèmes de plantes diverses; de lierre, parce qu'il aimait la religion, de myrte, parce qu'il honorait la science, de céleri, parce qu'il résiste aux poisons, (comme l'empereur à la malice); enfin, il y ajouta, Dieu sait pourquoi, la mitre des rois Troyens!! et une couronne d'argent!!!

« Tout prouve, dit Grégorovius, qu'il avait l'intention de se faire couronner empereur ». (Ouvr. cité).

(1) Muratori. *Cronaca Estense*, XVIII, p. 409.

Et, comme les Empereurs Romains, après le couronnement, promulguaient des édits, ainsi Rienzi, aussitôt après, par des décrets poètiques, confirma aux habitants de toute l'Italie le droit de citoyens romains.

Albert Argentaro (1) ajoute qu'il aurait menacé le pape Clément s'il ne retournait point à Rome et qu'il aurait élu un autre pape.

Et Villani, au livre x, nous dit qu'il voulait réformer toute l'Italie, et la ramener, suivant l'usage antique, à l'obéissance envers Rome. Pour bien comprendre combien cette conception était folle, il faut songer que sa milice sacrée, celle qu'il jugeait être la plus fidèle, ne dépassait point 1.600 hommes, et que son armée entière, quand elle atteignit son maximum, ne dépassait point, en cavaliers, et fantassins, 12.000 hommes.

Après que les nobles furent, non grâce à lui, vaincus, Rienzi, auparavant si généreux, défendait aux veuves de pleurer les morts, et même, au lieu de poursuivre la guerre, le jour suivant, il commit un acte inutilement lâche qui fut l'une des causes de sa ruine, excitant tous ses volontaires à monter à cheval : *Suivez-moi, leur dit-il, je veux vous procurer doublement la paix.* Et il fit sonner la trompette, et, ayant à sa gauche son fils Laurent, il les conduisit au lieu même où Colonna avait été tué; là, il aspergea son fils d'eau teinte dans le sang de sa victime, ajoutant : *À partir de cette heure tu seras le chevalier de la victoire.* Puis il voulut que chaque capitaine lui frappât avec l'épée dans les reins, et il termina cette cérémonie tristement burlesque par un discours : « Rappelez-vous que ce que j'ai fait, à cette heure; nous allie à vous seuls, et nous appartient ».

Actes et paroles qui même dans cette époque sauvage parurent tellement barbares et tellement insensées à ses *Cavaliers sacrés,* comme il les appelait, qu'ils ne voulurent

(1) *Chronique,* page 140.

plus porter les armes pour lui : dès ce moment commence d'une part sa folie manifeste, de l'autre le mépris de tous les hommes honnêtes, mépris qui lui fut fièrement exprimé par Pétrarque même, dans une lettre très connue du public (1).

Et maintenant l'on comprend pourquoi Rienzi était si amoureux des titres pompeux, dès ses premières armes : pourquoi, dès qu'il se mit au service des veuves, il se fit appeler leur consul et n'écrivit dès lors qu'avec une plume d'argent : comment ce *Consul des veuves,* à peine revenu d'une ambassade à Avignon, devint *Consul Romain,* ce qui est bien autre chose; et comment il déclamait ceint d'un bonnet brodé de couronnes; comment, après avoir obtenu le triomphe de l'acclamation populaire, il se faisait appeler d'abord *Tribun,* puis *Tribun Clément* et *Sévère,* ne se souciant point de la contradiction, pourvu qu'il rappelât Séverin Boëce, dont il avait même adopté les armes; et comment peu après, jouant de nouveau avec ces homonymies si chères aux aliénés et aux imbéciles, il prenait prétexte de sa nomination en Août pour se faire appeler *Tribun Auguste* (2).

Et nous comprenons aussi pourquoi, privé de toute puissance, fugitif et prisonnier, il se tourna vers le prosaïque Empereur Charles II, lui confiant, en toute sûreté ses rêves, comme autant d'événements réels.

A Rome, après sa première chute, et ce fut peut-être là l'une des causes de l'indulgence papale, le désordre avait de nouveau grandi; en vain un tribun, resté à peu près inconnu, avait essayé de l'arrêter; Rienzi lui-même ne fut pas plus heureux, quand il reparut, désormais sans prestige et sans cette audace juvénile qui, jointe à l'éréthisme maniaque, centuplait les forces du pauvre lettré, et il fut abattu par le peuple même. Car, en face de la force na-

(1) V. supra.
(2) Grégorovius. Volume 6e, p. 294.

turelle des choses, les hommes sont impuissants, qu'ils soient fous de génie ou même génies complets. — Etienne Marcel lui-même échoua à Paris, alors que pourtant il disposait de forces bien supérieures et de l'alliance avec les campagnes (Jacquerie).

Démence. — Mais Rienzi ne pouvait même point réaliser les prodiges du génie insensé; car il était alors tombé dans la véritable démence.

L'homme frugal et sobre qu'on avait cru apercevoir en lui dans les premiers temps de son gouvernement, l'homme qui trouvait à peine le temps nécessaire à ses repas était passé aux extrêmes opposés, à l'orgie continuelle, à une véritable dipsomanie qu'il excusait par les effets d'un philtre qui lui aurait été versé en prison (1), et que nous croyons au contraire être l'effet des progrès du mal; car nous voyons que ce phénomène s'était manifesté dès les premiers mois de son premier Tribunat (2), et d'ailleurs les poisons lents rendent leurs victimes tabifiques et non point adipeux.

« À toute heure il se *régalait* et *buvait*, n'observait ni ordre ni temps, mêlait le grec au flavien : à toute heure il buvait du vin frais. Il buvait trop (3).

» En outre, il était devenu infiniment gras; il avait une mine de moine, ronde, triomphale, comme un abbé Asiatique, visage rouge et barbe longue. Il avait les yeux blancs et trait par trait il devenait rouge comme sang, et soudain ses yeux s'enflammaient ».

(1) Il dit qu'en prison, on l'avait ensorcelé » (Anonyme).

(2) « Même après quelques mois de son premier Tribunat, il se livra à des repas succulents, il commença, (écrit l'Anonyme, p. 92), à multiplier les festins, les banquets et les débauches de mets et de vins; vers les derniers jours de décembre il prit beaucoup de couleur et de gras; il mangeait beaucoup trop ».

(3) Anonyme, p. 192.

Ainsi qu'il arrive chez l'homme qui penche vers la démence, le corps était devenu énorme, les yeux souvent sanguins, le visage avait une empreinte brutale. La pensée beaucoup moins active et l'humeur profondément altérée, l'inconstance, l'inquiétude, la bizarrerie, qui lui avaient servi auprès du peuple pour exciter en lui une profonde admiration, avaient au contraire dégénéré, au point de lui nuire et beaucoup. Ses familiers disaient qu'il changeait de sentiment, comme d'expression de visage, d'une minute à l'autre; qu'il ne persistait point durant un quart d'heure de suite dans la même idée. C'est ainsi qu'il commença le siège de Palestrina, puis l'abandonna; qu'il nomma un habile commandant, puis le destitua.

Dans les derniers temps, quand il dut imposer des taxes sur le vin, sur le sel aux pauvres, il modéra lui-même son luxe et redevint, en apparence, sobre; mais il ne se modifia en rien pour les autres tristes tendances. À l'intermittente générosité, dont il avait fait preuve dans la première période, succéda un froid égoïsme, une perte de sens moral qui, même dans ces temps cruels, éveilla l'horreur; quand, par exemple, il fit décapiter frère Monreale pour ne point lui restituer la somme qu'il lui avait empruntée; de même Pandolfo Pandolfuccio, son ami, respecté de Rome entière, comme le modèle de l'existence honnête, fut, sans aucun motif au monde, par jalousie pour sa renommée, décapité par ses ordres; et c'est ainsi qu'il immolait et dépouillait de leurs biens les meilleures hommes du pays. Et tantôt timide, tantôt féroce, il passait d'un excès à l'autre.

On le voyait tantôt rire, tantôt pleurer, presque dans le même moment et sans cause légitime; ses accès de joie étaient suivis de soupirs et de larmes.

Mais il avait, même auparavant, donné des preuves de sa démence. — Il laissa, après les avoir irrités, les barons se fortifier dans leurs châteaux, puis il ne sait point y aviser autrement que par un décret, leur enjoignant de compa-

raître devant lui : le messager porteur du décret fut blessé; pour toute réponse, il les cite de nouveau, puis il donne l'ordre que Rinaldo et Giordano soient peints dans le Capitole la tête en bas et les pieds en haut, en attendant ils incendiaient la ville qu'ils lui avaient prise à Neppi. Cola se rend au camp et après quelques saccages et quelques dégâts, ce qui, à vrai dire était de la couleur de l'époque, il plonge dans l'eau deux chiens qui doivent représenter Rinaldo et Giovanni.

Correspondance. — Mais c'est surtout dans ses lettres que se révèlent tout son génie et plus encore sa folie.

Les lettres de Cola de Rienzi étaient recherchées et accueillies avec une singulière curiosité, comme si elles tombaient, (lui écrit Pétrarque à différentes reprises) des *antipodes ou du monde de la lune,* et l'on possède de lui quatre correspondances : à Mantoue, à Turin (22 pages serrées), à Paris, à Florence, (ce sont là des autographes) publiés et republiés par Gaye, par De-Sade, par Hobbouse, par Hoxemio, par Pelzel, par Papencordt (1), et qui suffiraient déjà à nous donner le diagnostic de Rienzi.

Et en effet, il n'est pas une seule lettre qui ne porte l'empreinte ou d'une vanité morbide, ou de ces petits jeux de mots et de ces répétitions qui charment particulièrement les aliénés.

Tout d'abord il faut considérer leur grande abondance à une époque où l'on écrivait si peu.

Quand, après sa première fuite, l'on saccagea le Capitole, ce qui surprit le plus ceux qui pénétrèrent dans son cabinet, ce fut le monceau des lettres qu'il avait ébauchées

(1) Gaye. *Carteggio inedito d'artisti, (Correspondance inédite d'artistes,* etc.). Florence, 1839. — Hoxemio. *Qui Gesta Pontificum, Tungrefium.* Leodii, 1822, II, p. 272-514. — Papencordt. *Cola di Rienzi.* Hambourg, 1847. — Hobbouse. *Histoire Illustrat of Childe Harold.* 1818. — De Sade. *Mémoires de Pétrarque,* III.

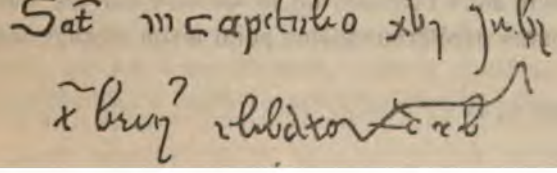
et non encore expédiées; et c'était un fait bien connu que les très nombreux secrétaires enrôlés par lui ne suffisaient point à la fatigue de ses dictées; de même, on sait qu'il envoyait courriers sur courriers non seulement aux républiques amies mais encore aux potentats indifférents ou dédaigneux; tel était le Roi de France qui lui répondit, par moquerie, au moyen d'un archer, c'est-à-dire de quelque chose d'analogue à une garde de Paix; tels aussi les seigneurs de Ferrare, de Padoue, de Mantoue, qui lui renvoyaient ses lettres. Joignez à cela le style, la dimension exagérée, hérissée de postcriptums plus longs que le texte, la signature étrange aussi riche en titres élogieux que celle des princes orientaux et africains.

Et véritablement, ces lettres ont une saveur qui leur est propre, une vivacité qui sortait du classicisme compassé pris pour modèle, une confiance exubérante qui obligeait, tout d'abord, à ajouter foi aux mensonges dont elles fourmillaient; et même, semble-t-il, ainsi qu'il arrive à certains fous et à certains menteurs impénitents, il finissait par croire lui même aux mensonges qu'il y entassait.

En laissant de côté les nombreuses fautes étranges chez un docte latiniste (1) et l'abondance que nous avons signalée

(1) Même dans les autographes nous trouvons *cotidié* pour *quotidié*, *Capitulo* pour *Capitolio*, *patrabantur* pour *perpetrabantur*, *speraverim* pour *spreverim*, *michi* pour *mihi*; j'ai remarqué sa bévue lorsqu'il explique *pomoerium*, l'arrondissement de Rome, par le jardin de l'Italie; toutes choses qui indiquent que sa culture classique n'était point précise ni complète.

Quant à la calligraphie nous ne trouvons aucune particularité. Voyez ici sa signature, que j'adresse à ceux de mes étranges critiques qui ont affermé *qu'il n'existe de lui même pas une ligne d'écrite.*



et qui lui est commune avec Rinaldo des Orsini, notaire du pape (1); sans nous arrêter à l'indélicatesse bien peu diplomatique, où se révèle le caractère morbide, surtout chez un homme d'État de cette époque, où le silence était d'or plus encore que de nos jours, nécessaire même, grâce à l'absence générale de culture, j'ai été frappé d'un fait: le jeu continuel des homophonies, et pour employer une expression moderne le calembourisme, l'un des signes de la plus grande légèreté humaine, et qui n'était certes point un des caractères de la diplomatie de cette époque.

Quel est l'homme sensé qui, même en plein Moyen-Age écrirait comme il le fait au pape Clément dans sa lettre du 5 août 1347:

« La grâce de l'Esprit Saint ayant délivré la république sous mon régime, et mon humble personne ayant été promue à la milice dans les premiers jours *d'août,* l'on m'attribue comme dans cette signature le nom et le titre d'*Auguste.*

» Donné comme ci-dessus le 5 août.

» Humble Créature.

» Candidat de l'Esprit Saint, Nicolas Sévère et Clément, Libérateur de la Cité, Zélateur d'Italie, Amant du Monde qui baise les pieds des bienheureux ».

Et il faut remarquer qu'après une si longue signature, la lettre se continue encore dans trois belles autres pages, avec des arguments bien plus sérieux que les précédents, et qu'il avait fait succéder à ce calembour, sur l'août.

A cet égard, un document clair de sa folie est la lettre qu'il écrivit dans l'ivresse de la victoire sur ses barons; nous ne nous arrêterons même point à son étrange familia-

(1) Hoxemio. III, 35.

rité avec Dieu qui, écrit-il, *forma à la guerre ces doigts que l'art avait instruit pour la plume,* alors qu'au fond il ne posséda jamais l'art de la guerre; il est utile de noter comment, là même, parmi les plus graves accusations contre les Colonna, il mentionne le saccage accompli par eux d'une Eglise où il avait déposé sa *couronne d'or.* Plus étrange est sa prétention à la prophétie, envoyée aux prêtres, qui sont plus sceptiques à l'égard de telles sornettes, comme tous ceux qui en font commerce.

« Nous ne devons point, ajoute-t-il, oublier de vous dire que deux jours avant ces événements, nous avons eu la vision du pape Boniface, qui nous prédit le triomphe sur ces tyrans; nous en fîmes un rapport en plein Parlement et en présence des Romains réunis, et nous allâmes dans Saint Pierre à l'autel de Boniface lui offrir un calice et un voile ».

» La vision enfin, grâce au ciel s'est réalisée, grâce à l'aide du Bienheureux Martin, son Tribun (et ici il oublie que deux pages avant, il avait, dans la même lettre, attribué ses victoires à Saint Laurent et à Saint Étienne).

» Comme, continue-t-il, ces traîtres avaient pillé les pélerins, le jour de sa fête, ce Saint en tira vengeance par la main d'un *tribun,* trois jours après, c'est-à-dire le jour de *St. Colomban* qui glorifia la *colombe* de notre drapeau ». Il faut noter ce jeu de mots *Colomba* et *Colomban,* tribun et trois jours.

Et avec ces post-scriptums qui sont habituels dans les lettres des monomanes, et qui se trouvent dans presque toutes ses correspondances, il termine :

« Donné au Capitole, le jour même de la victoire, le 3 novembre, jour dans lequel périrent six tyrans de la maison Colonna, et où il ne resta plus que le malheureux Étienne Colonna, qui est à moitié mort. C'est le septième, et voilà comment le Ciel a voulu égaler le nombre des Colonna tués

aux couronnes *(sic)* de notre couronnement (1), aux rameaux de l'arbre fécond qui rappelait les sept dons du Saint Esprit ». Pensée et paroles absolument folles, dans lesquelles il fait intervenir Dieu pour éteindre une famille de héros, afin de faire en son honneur un triste jeu de mots, lui qui peu de pages avant, avec une menteuse hypocrisie, aussitôt démentie par les faits, avait écrit :

« Constants dans notre caractère, nous n'avons point voulu employer la sévérité de l'épée, aussi juste que possible, contre ceux que nous pouvons faire rentrer en grâce sans dommage pour la liberté, la justice et la paix ».

Comique et folle est la manière dont, dans une autre lettre à Rinaldo Orsini (22 septembre 1347) il déguise l'erreur énorme qu'il avait commise en mettant en liberté les nobles arrêtés peu auparavant avec tant d'inutiles feintes. « Nous voulons que Votre Paternité sache comment, ayant jugé quelques nobles légitimement suspects au peuple et à nous, il a plu à Dieu qu'ils tombassent dans nos mains (et nous savons comment, au contraire, il les avait invités). Nous les avons fait enfermer dans les prisons du Capitole; enfin, nos scrupules et nos soupçons ayant été levés, nous avons usé d'un innocent artifice *(sic)* pour les réconcilier non seulement avec nous, mais avec Dieu. En effet, nous leur avons procuré l'heureuse occasion de faire une heureuse confession. C'est le 15 septembre que nous avons envoyé à chacun d'eux des confesseurs dans la prison, et comme ils ignoraient nos bonnes intentions et s'imaginaient que nous aurions été sévères, ils dirent aux nobles : « Le seigneur Tribun veut vous condamner à mort ». La cloche du Capitole pendant ce temps sonnait sans relâche pour le Parlement; ainsi les nobles épouvantés se sont crus perdus

(1) Entre ses bizarreries, nous avons remarqué celle de se faire couronner avec 7 couronnes; dans ses cachets, il y avait 7 étoiles et 7 rayons; c'est seulement après son Tribunal qu'il y en eut 8.

et en attendant la mort, ils se sont confessés dévotement et parmi les larmes... Quant à moi j'en fis l'éloge, etc. ».

Si cela peut s'appeler une heureuse occasion, je laisse le lecteur en juger et juger si celui qui parle de cela, même en diplomatie, comme d'un léger tour, peut se dire un homme de sens moral bien intègre.

Il faut remarquer d'ailleurs que, diplomatiquement, une semblable excuse, surtout avec les prêtres qui, étant et usant du métier, s'y connaissent et en savent le valeur, n'était pas seulement inutile, mais se changeait même en une accusation très grave. La conclusion n'est pas moins étrange: « Avec cela, leurs cœurs sont tellement unis au nôtre et à celui du peuple, que cette union devra durer pour le bien de la patrie; car ils voient ainsi que nous sommes impartiaux et que nous ne voulons point être rigoureux, autant qu'il nous est possible ».

Mais là ne finirent point les inutiles hypocrisies; probablement lancé dans la manie par la confession des patriciens, il ordonne (comme je l'ai dit), qu'au moins une fois par an, tous les citoyens se confessent et communient, sous peine de perdre un tiers de leurs biens, duquel la moitié sera donnée à l'église paroissiale du coupable et l'autre moitié à la ville.

Les notaires sont obligés de dénoncer chaque testateur. Maintenant, Rienzi, dans un post-scriptum à cette lettre (notez, encore une fois, cette habitude de post-scriptum dans toutes les lettres, habitude que j'ai trouvée très-fréquente chez les monomanes) annonce cette nouvelle loi en ajoutant ces lignes : « Il nous a paru convenable que, comme un second Auguste pourvoit à l'accroissement temporel de la République, il cherche aussi à en favoriser, à en augmenter le bien spirituel ». Ce qui, si l'on y songe, était une usurpation des droits les plus spéciaux et des devoirs du pontife, même au sens le plus moderne de la chose; c'est ainsi qu'il or-

donnait au clergé des cérémonies spéciales et des processions ecclésiastiques de son invention, qu'il lançait des décrets contre les religieux qui ne rentreraient pas en France. Ce fut là, en effet, l'une des principales et justes accusations qui lui furent opposées à Prague et à Avignon et dont il ne se disculpa que par le..... mensonge.

Et quand la guerre contre Giovanni di Vico et contre Ceccano comte de Fondi empira, il écrivit une autre lettre (7 juillet 1347) dans laquelle, tout en appelant le pape seigneur et en lui parlant de son peuple romain, il déclare comment cette même Rome et ces mêmes peuples ont fait serment dans ses mains de maintenir le gouvernement établi par lui-même, suivant le réglement qui lui a été inspiré par le Saint Esprit : il date sa lettre de la première année de la délivrance de la République et il parle de l'inspiration du Saint Esprit, avec une assurance qui ne pourrait se comprendre, que chez un homme de bonne foi, et par conséquent chez un halluciné.

« J'ai eu soin, écrit-il, d'informer votre Sainteté de la grâce excellente et du don précieux que le père des lumières a fait descendre le jour de la dernière Pentecôte sur votre peuple romain, pour lui faire entrevoir un rayon de sa splendeur et lui faire embrasser la liberté dans l'union et le saint baiser de la paix et de la justice.

» C'est par la grâce du Saint Esprit, d'où mon administration a pris origine et stabilité, que la main du Roi des Rois a réduit sous mon obéissance tous les grands, les tyrans, les princes de la cité, si merveilleusement et en si peu de temps, qu'il aurait été difficile et même impossible à n'importe quel autre, je ne dis pas d'entreprendre cette grande œuvre, mais encore d'en concevoir et exprimer la pensée : ce sont tantôt la clémence, tantôt la force, tantôt la vertu, tantôt l'assistance, tantôt la grâce et tantôt la liberté de l'Esprit Saint qui m'ont illuminé de ses projets »

Et cependant, ces jours-là, il n'obtenait que de graves et continuels échecs (v. s.).

Ceux qui voient les autres correspondances, comprennent aussitôt que le bain dans la vasque de Constantin était pour lui un de ces jeux symboliques auxquels les aliénés attachent autant d'importance, c'était comme une sorte d'investiture impériale !

Ainsi, dans une autre lettre au pape, il y revient à propos de la victoire sur les petits *principicules* et sur les brigands des environs et il y affirme : « Vu leurs méchancetés, ce fut une grande fortune qu'un tel homme se soit lavé dans la vasque de Constantin !! (1) ».

Dans sa longue épître à Charles IV (juillet 1350) écrite de la prison, il dit à propos de certaines amours peu honorables de sa grande-mère avec l'empereur Henri VII (2):

« Elle dit qu'elle en était enceinte à l'une de ses amies, *en secret;* l'amie, *secrète* à la façon des femmes, trouva une autre amie *secrète* (bavarde dirons-nous), à laquelle, comme *en secret,* elle raconta la chose, et la femme tint moins encore *secrète* l'affaire, et ainsi de *secret en secret* se propagea la nouvelle, etc. (3) ».

Maintenant, ce jeu sur le mot *secret,* en parlant des amours de sa grande-mère racontées à un empereur, dans une lettre non confidentielle, est véritablement d'un fou. Cela n'est point

(1) Lettre 4 octobre 1317.

(2) Les monomanes, tout en demeurant fixes dans l'idée principale, varient jusqu'à la contradiction dans les idées accessoires; c'est ainsi que je m'explique comment Cola dans son 2e Tribunat prétendit, au contraire, descendre d'un bâtard d'Henri VII; on a trouvé en effet près du pont Senatorial, dans les fouilles d'une fabrique, restaurée, à ce qu'il parait, par Rienzi, cette épigraphe dictée par lui, suivant Gabrini, pour divulguer son honteux délire : *Nicolaus. Tribunus. Severus. Clemens. Laurentii. Teutonici. filius. Gabrinius. Romae. Senator,* avec une allusion timide à un père *allemand* qui n'était pourtant plus Henri, mais un sien bâtard. (Gabrini. *Observations historico-critiques sur la vie de Rienzi.* 1706, p. 96.

(3) *Cod. Pelzel,* p. 44-57.

un fait isolé : car peu après, il fait une autre calembours sur ce que lui *Tribun-Auguste* a été envoyé du Ciel en *août* à l'*Auguste* Charles (1); et il lui raconte, dans des calembours doublement absurdes, comment lui-même, dans l'idée que la mère de Sévère Boëce descendait des rois de Bohême: avait appelé son fils Boëce et s'était nommé lui-même *Sévère;* de plus il en adoptait l'emblême des sept étoiles, choses qui, véritablement, ne pouvaient en rien intéresser ce Roi ni lui servir, mais qui toutes ont, bien, l'empreinte de la folie.

Et de même, quand il écrivait qu'il s'était persuadé, grâce aux prophéties de ces ermites, dont nous avons parlé, que sa seconde élévation serait beaucoup plus éclatante que la première; de même que le soleil longtemps caché par les nuages apparait plus doux aux regards des spectateurs. « Peut-être Dieu, justement indigné de la mort horrible et inouïe de son sérénissime aïeul Henri VII, et des pertes d'âmes et de corps souffertes par le monde à la suite de la vacance de l'empire, avait-il fait naître Cola pour l'avantage de Charles, l'ayant élu pour qu'il rétablit l'empire, et avait voulu qu'il fut baptisé à *Latran* dans l'église de *Baptiste* et dans le *lavoir de Constantin* pour qu'il devînt précurseur de l'empire comme Jean avait été précurseur du Christ. Charles avait dit, il est vrai, que l'empire ne pouvait se rétablir que par miracle : mais c'était bien un miracle, qu'un pauvre homme pût secourir l'empire dans sa chute, comme St. François avait secouru l'Église; il devait s'éveiller et ceindre l'épée; il ne fallait compter pour rien la révélation des moines, puisque le Nouveau et l'Ancien Testament étaient pleins de révélations; seul il pouvait s'emparer de Rome. Si Charles ne le faisait point immédiatement, il perdrait au moins cent mille florins d'or des gabelles, du sel et des autres revenus de la ville, accrus par le jubilé ».

(1) 15 août 1340, de la prison.

« Dans un an, le Pape mourrait : beaucoup de cardinaux seraient tués.

» Dans quinze ans, il n'y aura qu'un pasteur et qu'une foi, et le nouveau Pape, l'Empereur Charles et Cola seront comme un symbole de la Trinité sur la terre. *Charles* régnerait dans l'Occident, le *Tribun* dans l'Orient. En attendant, il lui suffisait de soutenir l'Empereur dans son voyage à Rome; il voulait lui ouvrir la route auprès des Romains et des autres peuples d'Italie, d'ailleurs hostiles à l'empire ; aussi pouvait-il descendre tranquillement parmi eux, sans répandre de sang, sans que sa venue fut la cause d'un deuil pour la ville et pour toute la nation, comme l'avait été celle des autres empereurs ».

Il fit tant que l'archevêque de Prague lui écrivait : « Qu'il s'étonnait de voir comment le Tribun après avoir fait des choses qui avaient d'abord paru venir de Dieu, exerçait néanmoins assez peu la vertu d'humilité, vu qu'il considérait sa propre élévation comme l'œuvre du Saint Esprit, et s'en nommait son candidat » paroles qu'il convient de noter contre ceux qui voient dans la folie de Cola les effets des superstitions de l'époque.

Ce Roi lui-même répondait avec beaucoup de bon sens : « que Cola devait se consoler de sa destinée par la sentence de la Bible, que toute la loi dépend de deux préceptes : aimer Dieu par-dessus toutes choses et le prochain comme soi-même. Si quelqu'un doit être puni, laissez-en l'exécution à Dieu; le Christ nous avertit de nous garder de ceux qui se présentent sous des apparences d'agneaux et qui sont des loups. C'est pourquoi, nous l'exhortions à se séparer de ces ignorants ermites qui croient marcher dans l'esprit d'humilité, sans pouvoir même résister à leurs péchés, et sauver leurs âmes; qui rêvent de pénétrer les secrets arcanes et de gouverner en esprit tout ce qui réside sous le ciel, et si même ils commencent par l'apparence de l'humilité, ils contemplent toujours bien plus les

choses terrestres que les célestes. Aussi, aimant Dieu de tout cœur et le prochain comme nous-mêmes, pour l'amour de Dieu, nous l'avons fait emprisonner comme auteur de zizanies, et puis par amour pour son âme, pour en avoir soin ».

Plus tard, il lui conseillait « de mettre fin à ses bizarreries, et, quelle que fût son origine, de se rappeler que nous sommes tous créatures de Dieu, fils d'Adam, et créés du limon, etc. ».

Curieuse leçon de démocratie donnée par un roi de Bohême à un ex-tribun de la République italienne !

Mais elle ne lui servit point ; et quand, après tant de mésaventures, il eut reconquis un fantôme de son ancienne puissance, grâce à des sommes arrachées par une véritable escroquerie, il en avisait pompeusement Florence, écrivant « que les femmes, les enfants, les hommes, les clercs, les laïques avaient marché à sa rencontre avec des palmes, des rameaux d'oliviers, des trompettes et des cris de vivats ».

Ces propos ont paru tellement bizarres que l'historien Re Zeffirino, qui ne possédait point nos documents, accuse de fausseté Polistore qui y fait allusion, se fondant sur le fait, qu'avec des idées si folles et si hérétiques, Pétrarque n'aurait point osé le défendre ; que l'Empereur n'aurait point pu le favoriser un seul moment ; que Cola n'aurait point pu écrire au cardinal Guido de Bologne, en protestant de son innocence et en demandant d'être envoyé au Pontife, ou d'être admis à l'ordre sacré de Jérusalem : et que, de toute façon, il aurait dû en être fait mention dans les quatre chefs d'accusation indiqués contre lui à Avignon, conservés par Oxemio et par Pétrarque ; et il n'aurait point pu être déclaré fidèle chrétien, comme il le fut ensuite par Innocent VI.

Mais que tout cela, si invraisemblable soit-il, fût vrai, cela résulte déjà, *a priori*, même sans l'examen de ces étranges lettres et de ces circulaires plus étranges encore,

pour qui connait la folie toujours progressive de Cola, qui triomphait précisément à cause de son audace: et pour qui sait que ces bons Bohêmes ne furent pas tant scandalisés que abasourdis, comme l'Anonyme le déclare, par son éloquence, et ébranlés même ensuite par ses rétractations.

Ces mêmes écrits furent réfutés par les évêques Bohêmes dans un document qui est conservé, puis rétractés par lui-même; et par une délicatesse, dont les historiens n'ont pas suffisamment tenu compte, ils ne furent point consignés, intégralement, à la Cour Papale, en même temps que la personne du Tribun, dont la condamnation, ne pouvait, certainement, être agréable ni utile à l'hôte déjà contraint par la politique à trahir la confiance qu'on avait eu en lui.

Rienzi est resté, pourtant, un phénomène étrange, une sorte de monolithe au milieu du désert et pour les historiens un hiéroglyphe; car c'est moins l'histoire que la psychiatrie qui pouvait réussir à nous l'expliquer complètement; la psychiatrie qui nous montre dans Cola tous les caractères des monomanes : physionomie et écriture régulières, tendance exagérée aux symboles et aux jeux de mots, activité disproportionnée avec sa position sociale, originale jusqu'à l'absurde et s'épuisant toute dans l'écriture; sens exagéré de sa propre personnalité qui l'aide d'abord auprès de la foule et supplée à l'absence de tact et d'habileté pratique, mais l'entraîne ensuite jusqu'à l'absurde; absence de sens moral : calme altéré seulement par les abus alcooliques et par les vives oppositions dans les derniers jours (1).

St. Jean de Dieu. — Jean Ciudad naquit le 8 mars 1485 en Portugal dans la ville de Montemor-o-Novo (2).

(1) V. pour d'autres preuves mon livre *Trois Tribuns*. Turin, 1887, Frères Bocca.

(2) Abbé Saglier. *Vie de Saint Jean de Dieu.* — Maxime du Camp. *La charité à Paris*. 1885.

Dès son enfance, il était tourmenté par l'esprit d'aventures, si bien qu'à huit ans, il abandonna la maison paternelle. Un prêtre le conduisit jusqu'à Oropesa, où il entra au service d'un français, en qualité de berger. Ce métier, au bout d'une année environ, lui pesa : il était grand, fort, il se fit soldat.

La vie que Jean Ciudad menait à l'armée ne saurait se décrire : les chefs donnaient l'exemple et volaient autant que les soldats. L'un d'eux confia une partie de son butin à Jean qui l'égara ou se l'appropria. Jean fut condamné à mort : et déjà, il était sur le point d'être pendu quand un supérieur vint à passer qui lui fit grâce, mais le chassa de l'armée. Jean retourna alors à Oropesa et reprit son ancien état. Mais vers 1528 il s'enrôla de nouveau et partit sous les ordres du comte d'Oropesa. La guerre terminée, il revint en Espagne à Montemor-o-Novo, pour y revoir ses parents : mais, frappé d'amnésie, il oublia le nom de son père. Il quitta alors le pays et s'en alla à Ayamonte dans l'Andalousie, où il reprit encore son métier de berger. C'est là qu'il lui semblat avoir été appelé, et puis avoir rêvé de se *dévouer* aux pauvres, pour l'amour de Dieu.

C'était alors le beau temps des pirates Berbères qui se jetaient sur les pays mal protégés et en capturaient les habitants qu'ils vendaient à Fez, à Alger et à Tunis.

Deux ordres religieux étaient spécialement chargés de recueillir les aumônes destinées à racheter et à délivrer les catholiques qui étaient vendus sur les marchés.

Jean Ciudad parait avoir eu l'intention de se consacrer à cette œuvre sainte; il s'embarqua pour Ceuta et là, se fit domestique d'une famille portugaise, exilée et ruinée, qu'il nourrit, dit-on, en exerçant le métier d'ouvrier. Cette existence le fatiguait : il quitta ses maîtres et partit pour Gibraltar; arrivé là, il y établit un petit commerce d'objets de piété.

La vente de ces objets lui rapporta quelque peu. Alors, il abandonna Gibraltar et s'établit à Grenade, où il ouvrit une boutique. Il avait alors 43 ans et allait subir cette commotion mentale qui devait déterminer sa vocation.

Le 20 janvier 1539, après avoir entendu un sermon prêché par Jean d'Avila, il fut pris d'un accès de dévotion.

Il confessa ses péchés à haute voix, se roula dans la poussière, s'arracha les poils de la barbe, déchira ses vêtements, courut à travers les rues de Grenade, implorant la miséricorde de Dieu, suivi d'enfants qui criaient : « Au fou ! ». Il entra dans sa bibliothèque, détruisit tous les livres profanes qu'il possédait, distribua gratuitement tous les livres sacrés, donna à ceux qui les acceptèrent ses meubles, ses habits, et resta en chemise, se frappant la poitrine et demandant à tous de prier pour lui.

La foule le suivit en rumeur jusqu'à la cathédrale, où, demi-nu, il recommença ses vociférations et ses éclats de désespoir.

Le prédicateur, Jean d'Avila, prévenu de la conversion que sa parole avait provoquée, écouta la confession du pauvre homme, le consola et lui donna des conseils qui paraissent avoir produit peu d'effet : car Ciudad, le quittant, finit par se rouler dans du fumier, en proclamant à haute voix ses péchés.

On lui jetait des pierres, de la boue, on le sifflait, le peuple se moquait de lui et le maltraitait. Quelqu'un en eut pitié et le conduisit à l'Hospice Royal dans le quartier des fous.

L'on soumit Jean Ciudad au traitement « à la mode »: il fut lié, afin qu'il ne pût point se soustraire aux coups de fouet, avec lesquels on essayait de délivrer le malade de l'esprit méchant auquel il était en proie.

Cet accès maniaque semble avoir été très violent. On peut dire, en fait de maladies mentales, que, plus les aliénations sont extrêmes, plus elles cessent facilement.

On prétend qu'au milieu des coups de fouet qui lui étaient infligés, il fit un vœu, celui « de soigner les pauvres fous et de les traiter comme il convient ».

Quand l'exacerbation nerveuse se fut calmée, il s'employa auprès des malades, puis obtint la liberté avec un certificat constatant qu'il n'était plus fou. Jean Ciudad avait fait vœu d'aller en pélerinage à la Madone de Guadeloupe.

Il partit pieds nus, sans un sou, en hiver.

Le long de la route, à travers les forêts et les landes, il ramassait les branches sèches et en faisait un fagot qu'il donnait, à son arrivée dans un endroit habité, en échange d'un peu de nourriture et d'un abri pour la nuit.

On dit qu'arrivé à la Madone de Guadeloupe, il eut une vision qui exerça sur lui une influence décisive. La Vierge lui apparut et lui tendit l'enfant Jésus, nu, avec des vêtements pour le couvrir. C'était lui indiquer qu'il devait avoir pitié des faibles, recueillir les délaissés et vêtir les pauvres. Du moins il le comprit ainsi. C'est de ce moment que date sa mission. Il la remplissait avec d'autant plus de zèle qu'il croyait l'avoir reçue de la Madone qu'il adorait. Vêtu d'un habit blanc qu'un geronimite lui avait donné, la besace sur l'épaule et le bourdon à la main, il retourna à Oropesa et s'en alla loger à l'hospice des pauvres.

La misère des pauvres, auprès desquels il vivait, le toucha : il sortit de la ville, mendia pour eux et leur donna l'argent qu'il avait recueilli.

Plus tard, il se fait marchand de fagots sur la place publique et donne aux pauvres et aux malades tout ce qu'il gagne : il dort, par charité, dans les étables.

Un jour, ayant vu sur une place cette enseigne : « Maison à louer pour les pauvres », il conçut la pensée d'en faire un asile; il se fit donner de l'argent par des personnes riches, et acheta des nattes, des couvertures et des ustensiles; il recueillit et logea 46 pauvres estropiés et malades. Pour les nourrir il parcourait les rues, aux heures des repas

pour recevoir des riches les restes de leurs tables, criant : « Faites du bien, frères, car cela profitera à vous-mêmes ».

L'exemple de Jean de Dieu provoqua l'émulation; des hommes s'offrirent à lui pour l'aider: il les instruisit dans leurs nouvelles fonctions, et il devint ainsi le directeur d'un groupe qui, en se multipliant, devait former sa grande Congrégation.

Les ressources mises à sa disposition lui permirent de traiter « comme il convient » les malades.

Un fait digne d'attention, c'est que Jean fut un réformateur en ce qui concerne le traitement des malades, puisqu'il ne mit plus qu'un seul malade par lit; le premier, il eut l'idée de diviser les malades par catégories; il fut en somme le créateur de l'hospice moderne; le premier, il fonda les *workhouses* en ouvrant dans son hospice une maison où les pauvres sans toit et les voyageurs sans argent pouvaient dormir.

Ce fut à cette époque qu'il adopta le nom de Jean de Dieu.

Tant de bienfaits ne restèrent point ignorés; le nom de Jean de Dieu, père des pauvres, s'était répandu en Espagne. Il en profita, fit un voyage jusqu'à Grenade et revint avec des aumônes grandioses.

Les fatigues, plus encore que l'âge, l'avaient épuisé. Il se traitait avec une austérité exagérée; il voyageait toujours à pied, sans souliers, sans chapeau, sans linge, couvert seulement d'un vêtement de toile, il jeûnait très-souvent, s'imposait les fatigues les plus pénibles, se jetait au travers des incendies pour sauver les malades, se précipitait au milieu des inondations pour sauver les enfants: il s'était enfin donné à tant d'excès de fatigues qu'il en mourut.

Jean de Dieu sentant approcher la mort, fit appeler Antoine Martin son premier disciple, et lui recommanda de continuer l'œuvre commencée, puis il quitta son lit et se mit à prier. Il mourut à genoux.

On lui fit de splendides funérailles : des malades touchaient sa bière, espérant guérir; le linceul qui le couvrait fut déchiré en morceaux et l'on fit une relique de chaque lambeau (1).

Il fut sanctifié le 21 septembre 1630 par Urbain VIII et il est aujourd'hui Saint Jean de Dieu.

Il est curieux de remarquer que tous ces saints, Lazzaretti, Loyola, ont commencé par être des écervelés ou des criminels.

Prosper Enfantin. — Bien qu'il fût ingénieur, administrateur des chemins de fer, tout ce qu'on peut imaginer de plus mathématique, Prosper Enfantin, en 1850, se croyait être et était en réalité le chef d'une religion nouvelle un peu différente du Saint-simonisme; très beau de visage, d'un front vaste, d'un cœur excellent, il était profondément convaincu de son infaillibilité, dans l'industrie comme en philosophie, en peinture comme en cuisine. Il avait, comme il les appelait lui-même, dans le langage propre aux monomanes, les idées *circonférentielles,* dans les quelles chaque fait nouveau trouvait aussitôt sa solution légitime préétablie; sa religion nouvelle devait faire de la femme l'égale de l'homme, rendre poétique le travail des finances et de l'industrie; il représentait le Père, et attendait toujours d'avoir trouvé la Mère, la femme libre, l'Eve qui devait être une femme raisonnante comme l'homme, qui, connaissant les besoins et les aptitudes des femmes, ferait la confession de son sexe sans restriction, de manière à fournir les éléments pour une déclaration des droits et des devoirs de la femme. Mais ce Phœnix ne fut point trouvé; car Mme de Staël et Mme Sand, vers lesquelles lui-même et ses disciples se tournèrent, se moquèrent d'eux : ils le cherchèrent en Orient, à Constantinople, et trouvèrent... un cachot. Mais il n'en perdit

(1) Maxime du Camp. Ouvr. cité.

point pour cela son illusion. Il disait que seuls les grands hommes peuvent fonder une religion nouvelle.

Il était d'une bonté exquise, se sacrifiait pour ses sectaires, ses fils, comme il les appelait; ceux-ci avaient, comme certains monomanes, un étrange uniforme, symbolique: pantalon blanc: signe d'amour; gilet rouge: signe de travail; tunique bleue : signe de foi; ce qui voulait dire que sa religion s'appuyait sur l'amour, fortifiait le cœur par le travail et était enveloppée toute entière par la foi. Chacun devait porter son nom écrit sur le thorax: ou y joignait un collier plein de triangles et une demi-sphère qui devait se changer en cercle quand aurait été trouvée la Mère, l'Eve dont il a été question.

Ce sont là les symboles habituels des monomanes et des mattoïdes. Le *mattoïdisme* véritable se montrait dans les programmes, sur lesquels avec des caractères typographiques variés on annonçait: *L'homme se souvient du passé, la femme représente l'avenir, le couple voit le présent.* Et pourtant, malgré tout cela, il entrevit et même essaya d'entreprendre le percement de l'isthme de Suez; il eut pour sectateurs des hommes de génie comme Chevalier, Lambert, Jourdan (1).

Lazzaretti. — Un exemple qui se présente comme plus curieux et plus certain, pour s'être déroulé sous les yeux de nous tous, en se transformant en un véritable événement historique, est celui de *David Lazzaretti* (2).

Il naquit à Arcidosso, en 1834, d'un père charretier, et à ce qu'il paraît, buveur, mais très-robuste; il eut des parents qui finirent par le suicide, ou par la folie; l'un d'eux

(1) Maxime du Camp. *Souvenirs littéraires.* 1887, 2e éd.

(2) Voyez l'étude de Nocito et Lombroso sur *David Lazzaretti* dans l'*Archivio di Psichiatria.* 1881, vol. I, fasc. I, II. — Verga. *Lazzaretti et la folie sensorielle.* 1880, Milan. — Caravaggio. *Enquête et relation sur Arcidosso,* 1878. *Gazette Officielle,* 1r octobre, N. 321.

mourut maniaque religieux et croyait être le Père Eternel; ses 6 frères étaient tous robustes, gigantesques, ayant 1 m. 90 à 1,95 de stature, comme, du reste, beaucoup d'habitants de ce pays; ils étaient tous d'un esprit très-éveillé et d'une mémoire tenace.

David l'emportait sur ses frères par sa haute stature, par la régularité, l'élégance de ses formes, par une intelligence supérieure, par une tête dolichocéphalique, très vaste, et

par son regard qui devenait fascinateur pour quelques-uns, mais qui pour beaucoup d'autres tenait du possédé et du fou; on assure qu'il était hypospadique; et peut-être fut-il impuissant dès sa jeunesse; anomalies de grande importance pour qui se rappelle comment Morel et surtout Legrand du Saulle (1) les ont retrouvées souvent chez les fous héréditaires.

(1) *Signes physiques des folies raisonnantes.* 1876.

Dès son enfance, Lazzaretti montra ces contradictions et ces tendances excessives du caractère qui sont si communes chez les candidats de la folie; ainsi, enfant, il voulait se faire moine; s'étant mis, ensuite, à exercer le métier de charretier, comme son père, il se livra à une existence irrégulière, à des intempérances alcooliques; en attendant, cependant, il cultivait des lectures qui étaient bien singulières pour des gens de son espèce: Dante, Tasse principalement; et à 15 ans, il était appelé le *Mille idées* pour les étranges chansons qu'il inventait (1); pourtant, il ne put jamais apprendre la grammaire: querelleur, blasphémateur hideux, il était redouté de tous, au point qu'un jour, à la tête de ses seuls frères, à l'occasion d'une fête, il mit, sans armes, en fuite la population entière de Castel del Piano: cependant il s'exaltait facilement pour un discours, une poésie, une représentation, pour tout ce qui lui apparaissait comme noble, comme grand. Il avait en très-grande vénération Christ et Mahomet, qu'il avait coutume d'appeler les deux plus grands personnages qui aient été au monde; même, suivant ses aveux, il eut, à 14 ans, plusieurs de ces hallucinations qui plus tard, en 1866, lui devinrent si fatales: il est certain que, dans sa jeunesse, il éprouva de vives sympathies pour une juive de Pittigliano, sympathies provoquées par l'éloquence avec laquelle cette femme défendait sa religion; pourtant il avait coutume de dire qu'il haïssait trois choses: les femmes, les églises et la danse.

En 1859, à 25 ans, il s'enrôla comme volontaire dans la cavalerie, et en 1860 il prit part à la tentative de Cialdini, plus cependant en domestique qu'en soldat. Avant de partir, il écrivit un hymne patriotique qui fut envoyé à Brofferio, lequel demeura surpris de l'originalité de la pensée et de la beauté de quelques vers qui formaient un contraste frap-

(1) Verga. *Lazzaretti*. 1880.

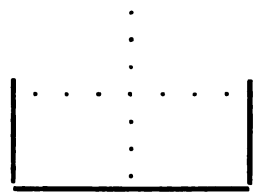
pant avec la grossièreté des phrases et les nombreuses fautes grammaticales.

Puis, il reprit son métier de charretier, et en même temps revint aux orgies et aux turpitudes de langage; il s'unissait à la femme qu'il avait épousée trois ans auparavant et à laquelle il était lié par un sentiment poétique, l'entraînant jusqu'à lui adresser des chants amoureux. — Et ici apparurent les idées ambitieuses qui l'engagèrent de nouveau, malgré son ignorance, à tenter encore l'âpre sentier de Clio, avec des vers et des tragédies, véritablement burlesques.

Peu à peu ses idées fantasques prirent une autre direction; en 1867, à 33 ans, que ce fût l'effet de l'alcool ou des excitations politiques, les hallucinations religieuses de 1848 revinrent plus vives que jamais. Un beau jour, il disparut : car, comme jadis, la Vierge lui était apparue, en lui ordonnant de se transporter à Rome pour rappeler sa divine mission au Pape, qui d'abord refusa de le recevoir et ensuite le traita avec courtoisie, non sans lui conseiller cependant, à ce qu'on dit, une bonne douche; il alla ensuite dans la Sabine, dans l'ermitage de Montorio Romano, habité par un moine prussien nommé Ignace Micus. Ce dernier le garda durant trois mois avec lui, dans une grotte appelée grotte du Bienheureux Amédée, le guidant dans les études théologiques; très probablement (les dates font ici défaut) il l'aida, aussi, à se graver sur le front le tatouage, qu'il prétendait avoir reçu de la main de Saint Pierre et qu'il cachait sous une mèche de cheveux aux profanes et montrait aux vrais fidèles.

Ce tatouage, d'après la relation des médecins, consistait en un parallélogramme irrégulier, dont le côté supérieur présentait 13 petits points disposés d'une manière bizarre. Avec cette tendance qui est propre aux aliénés, il attribuait à ce signe et à deux autres pratiqués par lui-même au deltoïde et à la partie interne de la jambe des sens

mystérieux et très-étranges comme à des sceaux d'un pacte spécial contracté avec Dieu.



A partir de ce moment on remarqua en lui une complète transformation, telle qu'on l'observe ordinairement dans la folie (1); de querelleur, blasphémateur, et intempérant qu'il était, il devint docile, abstinent, allant jusqu'à demeurer dans la Sabine avec du pain et de l'eau, et à vivre sur la montagne pendant le Carême, d'herbes assaisonnées avec du sel et du vinaigre; dans les autres temps, il se contentait de *polenta,* ou de potage maigre, ou de pain avec de l'ail et des oignons; même, dans l'île de Monte-Christo (1870) il passa plus d'un mois avec six pains accompagnés sans doute de quelques herbes; de même, dans un couvent de France, il vécut pendant plusieurs jours avec deux pommes de terre par jour. Ce qui devait paraître encore plus étrange et frapper même les esprits non vulgaires, c'est que l'écrivain chaotique et burlesque devint parfois élégant, toujours efficace, plein d'images fortes et robustes et empreintes d'une piété qu'on peut seulement rapprocher de celle des premiers chrétiens.

Et telle fut la pensée du clergé de son pays qui, trouvant en lui, avec raison, la reproduction des anciens prophètes, le prit au sérieux, d'autant plus qu'il entrevit en

(1) J'ai eu à Pesaro plusieurs religieuses des couvents de Rome; et je n'ai jamais pu rencontrer de blasphématrices plus impudiques; j'ai soigné des juifs très-religieux, chez lesquels le premier symptôme était la tendance à se baptiser, et qui à peine guéris redevinrent plus religieux qu'auparavant.

lui, suivant son habitude, le moyen d'en tirer profit, pour reconstruire une église.

Le peuple, qui était déjà pris d'un légitime étonnement à cause de son changement d'existence et de son tatouage, de sa parole inspirée, de sa longue barbe inculte, de sa démarche grave, fanatisé par le clergé, accourait en masse pour l'entendre.

Et l'on vit une procession dans laquelle Lazzaretti, accompagné de prêtres et de séculiers parmi les plus influents, se rendait à Arcidosso, à Roccalbegna, à Castel del Piano, à Pian Castagnaio, à Cinigiano, et à Santafiora, où il était reçu par la population le fêtant à genoux, par les archiprêtres de la paroisse qui lui baisaient le visage, les mains et même les pieds. La construction du temple commença. Les aumônes destinées à l'édifice tombèrent en pluie. Mais quelque nombreuses qu'elles fussent, elles étaient très-maigres, car les montagnards ne pouvaient point donner beaucoup. On eut alors l'idée d'utiliser l'ouvrage de leurs bras.

Le terrain choisi pour l'église était peu éloigné d'Arcidosso, à cent pas des habitations, à la Croix des Canzacchi, près de l'endroit même, où par une étrange fatalité, il devait être frappé par notre mousquet.

Les fidèles accourus par milliers commencèrent la construction du temple. On employait les hommes, les femmes et les enfants à porter les fascines, les poutres, les cailloux, les pierres grises. Mais, comme la grammaire, l'architecture a malheureusement ses règles, pour lesquelles l'inspiration prophétique sert peu sans la culture; et, de même que les vers de Lazzaretti étaient restés boiteux, ainsi ces matériaux apportés avec tant de sueur, demeurèrent là-même, inutile monceau, comparable à la fameuse tour qui devait toucher le ciel et qui resta un ramassis de pierres.

En janvier 1870, il fonda la *Société de la Sainte Ligue,* qu'il dit être le symbole de la charité et qui était une So-

ciété de secours mutuels. En mars 1870, accompagné de Raphaël Vicchi, après avoir réuni les siens dans une cène apostolique, Lazzaretti partit dans la direction de l'île de Monte-Cristo, où il demeura pendant un mois environ, écrivant des épîtres, des prophéties et des sermons; il retourna ensuite à Montelabro, où il écrivit les visions ou inspirations prophétiques qu'il y avait eues; c'est là qu'il fut incriminé de révolte (27 avril 1870). Mis en liberté (1), il institua une Société à laquelle il donna le nom de *Famille chrétienne,* et dans laquelle on voulut, à grand tort chercher la preuve de fraudes continuelles. Il fut arrêté, et, après sept mois encore de prison, il dut à l'avocat Salvi son acquittement.

En 1873, Lazzaretti, pour obéir à d'autres ordres divins, entreprenait un voyage et parcourait Rome, Naples, Turin, d'où il se rendait à la Chartreuse de Grenoble; il y écrivit les règles et la discipline de l'Ordre des ermites pénitents et inventa un langage chiffré avec un alphabet numérique; en outre il y composa le *Livre des fleurs célestes,* où l'on trouve écrit que : *L'homme grand descendra des montagnes suivi d'une petite escorte de paysans montagnards;* il faut y joindre les visions, les rêves, les commandements divins qu'il crut recevoir en ce même lieu.

A son retour à Montelabro, il trouva campée sur les hauteurs une immense foule de dévots et de curieux; il leur fit un sermon sur le thème : « Dieu nous voit, nous juge, nous condamne ». Pour ce sermon, il fut accusé par l'autorité de tendre à renverser le Gouvernement et à provoquer la guerre civile !!!

C'est pourquoi, dans la nuit du 19 novembre 1874, il fut fait prisonnier pour la quatrième fois et envoyé devant le

(1) La première fois, il fut arrêté à l'île de Monte-Cristo, pour avoir fanatisé ces pêcheurs, et transféré à Orbetello. (V. Verga. *Sur Lazzaretti et la folie sensorielle.* 1880.

Tribunal de Rieti; dans cette occasion, l'autorité voulut écouter l'avis d'experts qui n'étaient point spécialistes, et qui avec une étrange sottise le déclarèrent sain d'esprit, et même très avisé; si bien que, malgré ses étranges publications et son étrange tatouage, il fut condamné pour fraudes et vagabondage à 15 mois de prison et à une année de surveillance (1).

Mais le jugement fut annulé par la Cour d'Appel de Pérouse, si bien que, le 2 août 1875, il retourna à Montelabro, où il reconstitua sa Société, à la tête de laquelle il mit le prêtre Imperiuzzi. Il avait souffert en prison; aussi, peut-être pour éviter de nouvelles arrestations et pour jouir de son facile martyre auprès des légitimistes fanatiques de France, il se rendit au mois d'octobre en France. Enlevé mystérieusement par Dieu, suivant son expression, dans les environs d'une ville de Bourgogne, il écrivit un livre qu'il appelle avec raison, mystérieux et qui est intitulé: *Ma lutte avec Dieu,* ou *Le livre des sept sceaux avec la description et la nature des sept villes éternelles;* c'est un mélange de la Génèse et de l'Apocalypse, de sentences et de propos insensés; il écrivit également un programme adressé à tous les princes de la chrétienté, où il se dit « le grand Monarque, et invite tous les princes à faire alliance avec lui; car, à une époque non attendue, il se manifestera à la nation latine d'une manière toute contraire à l'orgueil humain »; il écrivit aussi « *La fin du monde* » — où il se déclara lui-même chef, maître, juge et prince au-dessus de tous les puissants de la terre. — De tous ces écrits, plusieurs eurent l'honneur immérité non-seulement de l'impression, mais encore de la traduction française, grâce aux subven-

(1) Nocito et Lombroso. *David Lazzaretti. (Archivio di Psichiatria.* 1880, II, Turin. — On verra là quelles causes induisirent en erreur les experts, erreur que le pays expia par d'énormes dépenses, et ce qui est plus triste, par plusieurs victimes humaines.

tions de M. Léon du Vachat et des légitimistes italiens et étrangers qui avaient pris au sérieux le pauvre fou.

Mais, se laissant entraîner par le délire, Lazzaretti se mit peu de temps après à faire la guerre à la corruption des prêtres et à la confession auriculaire, à laquelle il voulait substituer une confession publique : alors le Saint-Siège déclara ses doctrines fausses, ses écrits subversifs; et lui, qui peu avant avait écrit *Le Statut civil du Règne Pontifical en Italie,* en faveur du Pape, écrivit et envoya le 14 mai 1878 une exhortation adressée à ses confrères ermites contre l'*idolâtrie papale,* contre ce monstre aux sept têtes. Après tout cela, en vertu des habituelles contradictions qui sont propres aux aliénés, il va déposer à Rome son sceau symbolique et sa verge, fait une rétractation auprès du Saint Office. — Mais, ensuite, revenu à Montelabro, il continue à tenir des conférences contre l'église catholique, devenue *église-boutique* et contre les prêtres, *véritables athées-pratiques qui ne croient point et exploitent la croyance d'autrui;* et prêchant la sainte réforme, se déclarant l'*homme du mystère,* le nouveau Christ, *chef et vengeur,* il exhortait les croyants à se détacher du monde; et, pour leur en donner une preuve, il exigeait d'eux des abstinences de nourriture, du sacrifice à Vénus, même s'ils étaient mariés : tout au moins, dans ce cas, ils devaient, avant l'acte, prier nus, hors du lit, pendant deux heures au moins, idée à la fois folle et Malthusienne; il exigeait en outre l'abandon des lettres de change qui furent assurées par des sommes considérables relativement aux moyens dont ils pouvaient disposer, c'est-à-dire pour 104.000 francs; mais qui pourtant, il faut le remarquer, ne servaient à rien, puisqu'elles devaient rester enfermées dans un vase; ce qui était une conception entièrement folle.

Préconisant un grand miracle, il fit, avec une partie de l'argent recueilli, préparer pour ses affiliés des bannières et des habits sur lesquels se trouvaient peintes les bêtes

étranges, qui lui étaient apparues dans ses hallucinations, un autre costume beaucoup plus riche pour lui-même, et pour les simples soldats une petite plaque sur la poitrine sur laquelle apparaissait une croix accompagnée de deux C renversés — ɔ†C —, l'emblême habituel de l'association.

En août 1878, il rassembla une foule plus grande que jamais et après avoir ordonné pour trois jours et trois nuits des jeûnes et des prières, il tint des réunions publiques, d'autres réunions privées et réservées aux fidèles, rangés en différents ordres avec les dénominations d'ermites sacerdotes, ermites pénitentiers, ermites pénitents et simples associés aux fidèles de la Sainte Ligue et Fraternité chrétienne; il leur fit pratiquer la confession, dite confession d'*amendement*, dans les jours du 14, 15 et 16 août : le 17 fut hissée sur la tour la grande bannière avec cette légende : *La République est le Règne de Dieu.* Ensuite, aux pieds d'une croix, dressée à cet effet, en présence de tous les affiliés, le Prophète se fit prêter serment solennel de fidélité et d'obéissance ; dans cette circonstance l'un des frères de David voulut lui persuader de renoncer à cette périlleuse entreprise. Mais ce fut en vain; bien plus, il répondit à quelqu'un qui lui montrait la possibilité d'un conflit, « qu'il leur aurait, le jour suivant, fait voir un miracle, qu'il était envoyé par Dieu, sous la forme du Christ, chef et juge, et par conséquent invulnérable, que toute force et toute puissance devaient céder à sa volonté; il suffisait d'un signe de son bâton de commandement pour anéantir les efforts de ceux qui auraient osé s'opposer à lui ».

A l'observation faite par quelque affilié au sujet de l'opposition du gouvernement, il répondait « qu'il parerait les balles avec les mains et rendrait inoffensives pour lui et pour ses fidèles partisans les armes qu'on tournerait contre eux; et les RR. Carabiniers eux-mêmes lui feraient une garde d'honneur ». Et toujours plus enivré de son délire il écrivit avec un sérieux admirable au délégué de la Police, au quel,

d'abord, il avait montré les préparatifs de la cérémonie, et fait ensuite une demi-promesse de contremander la procession : « Qu'il ne pouvait plus le faire, car il avait reçu de Dieu des ordres supérieurs, en sens contraire ». Il menaça les incrédules de la foudre de Dieu, si, manquant de foi, ils se révoltaient contre sa volonté.

Dans ces dispositions, le matin du 18 août, il conduisit la foule nombreuse de Montelabro, en descendant vers Arcidosso. Il était vêtu d'un manteau royal de pourpre, brodé d'ornements dorés, et couronné d'une sorte de tiare surmontée d'un cimier orné de plumes, il avait en main le bâton du commandement. Ses principaux affiliés étaient tous, suivant le rang qu'ils occupaient dans la Sainte Ligue, moins richement habillés que lui avec des costumes de couleurs variées et bizarrement confectionnés; les simples associés s'avançaient vêtus de leurs habits ordinaires, sans autre distinction que la plaque emblématique décrite plus haut. Sept parmi les membres gradés de la *Fraternité* portaient autant de bannières avec cette devise : *La République est le Règne de Dieu.*

Il est inutile de raconter ce qui se passa dans les dernières heures.

Lui qui, peu avant, se disait roi des rois, descendant du sang royal et de David, qui tenait tous les rois de la terre sur ses épaules et se croyait invulnérable, tomba frappé par l'ordre et peut-être par la main d'un délégué qui fut tant de fois son hôte; et l'on dit qu'en tombant il s'écria, dans une dernière illusion : *La victoire est à nous!*

Il est certain qu'il avait préparé une procession non seulement pacifique, mais plus qu'inoffensive.

« Le jour, dit fort bien Nocito (1), où le marteau du menuisier décloua la caisse qui, croyait-on, contenait le corps même du délit et qu'on vit apparaître la *Madone des con-*

(1) Ouvr. cité.

férences, avec David peint en guerrier ravi en extase et parlant avec le Saint Esprit; le jour où débouchèrent comme de l'arche de Noé tous ces animaux si étranges, enfantés par l'imagination de David pour orner ses bannières, aigles, serpents, colombes, chevaux ailés, taureaux, lions, hydres, étoles de prêtres et manteaux royaux, couronnés d'olivier et couronnes d'épines; le jour où tous purent voir ces étranges costumes, où après tant de longues et patientes recherches dans les maisons des Lazzarettistes et dans les poches de leurs pantalons, la police ne put trouver autre chose que des crucifix et des rosaires; le jour surtout où l'on put admirer ces étranges souliers de ses partisans, et les sabots pontificaux que chaussait Saint David et qui empêchaient tous ses mouvements, ce jour-là, nul ne doute plus que le Gouvernement n'eût pris un monomane pour un rebelle ».

Il s'était appuyé sur ce passage du symbole de Nicée où il est dit que Christ ressuscita d'entre les morts et monta au Ciel à la droite du Père: *Inde venturus est judicare vivos et mortuos.*

Comme, pendant longtemps, il n'avait point vu apparaître ce Christ chef et juge, il s'imagina que ce rôle était réservé à lui-même; J. C. avait eu 12 apôtres, il voulut lui-même avoir 12 apôtres. J. C. eut St. Pierre dans le collége des apôtres, il voulut à son tour avoir son St. Pierre, auquel il suspendit en croix sur la poitrine une belle paire de clefs en carton. J. C. fit un jeûne de 40 jours; Lazzaretti fit bravement son jeûne, au cœur de l'hiver, dans l'île de Monte-Cristo et il eut alors des communications avec Dieu, au milieu du bruit de la foudre, du choc des éclairs et de l'écroulement de l'île entière. J. C. avait réuni dans la Cène tous ses disciples, le jour de Pâques, Lazzaretti accomplit la Cène avec ses disciples le 15 janvier 1870 et il dit dans cette cène: « Ainsi il a plu à Celui qui me dirige dans toute ma conduite. Sachez que cette cène porte avec

elle le plus grand mystère; songez que vous êtes dans un lieu que Dieu a choisi pour sa demeure, ou, pour mieux m'exprimer, pour son adoration. Ici, ici même, peu loin de nous, sur ce sol, seront élevées de merveilleuses pyramides en l'honneur de son très-saint nom, et ces pyramides seront l'oracle de la Majesté divine ».

Et, pour que rien ne manquât à sa folle idée d'imiter Jésus Christ, il imagina un sacrement qui lui fut entièrement propre, le sacrement de la *confession d'amendement* (1), légère variante, au fond, de la confession auriculaire.

Tout cela ne suffisait pas encore. David Lazzaretti voulut avoir sa *transfiguration* et son *tremblement de terre,* et il l'avait annoncé pour la journée du 18 août 1878.

Quand le médecin hésitait à opérer de la gravelle un de ses fils, il lui arracha des mains l'instrument, et l'opéra; l'enfant en mourut pendant que Lazzaretti répétait tranquillement: « Que le fils de David ne pouvait point mourir ».

De la relation nécroscopique il résulte que sur son cadavre on trouva un second tatouage. C'était la croix habituelle à l'intérieur d'une tiare renversée. Les frères, interrogés à ce sujet, répondirent qu'il avait fait construire, en France, un sceau d'or, qu'il appelait le *sceau impérial;* qu'ayant plongé ce sceau dans l'huile bouillante il en avait d'abord brûlé ses chairs, puis celles de ses fils et de sa femme. Avec cette marque, qui en réalité était une preuve lumineuse de l'analgésie propre aux aliénés et de leur tendance à exprimer par des symboles et par des figures leurs propres bizarreries, il prétendait laisser un signe visible de sa descendance, qu'avec toute sa famille il se vantait de rattacher à l'Empereur Constantin.

Mais il ne se contentait point d'être issu du sang royal; il voulait encore conquérir l'empire du monde, bien qu'il fût assez modeste pour se contenter de créer un prince à

(1) *Confessione d'emenda.*

qui il en donnerait l'investiture. Dans un manifeste envoyé aux *Princes Chrétiens* il proclame :

« Je m'adresse à tous les princes de la chrétienté, catholiques, schismatiques, hérétiques, pourvu qu'ils soient baptisés. Peu importe qu'ils ne soient pas revêtus du pouvoir et du gouvernement des peuples, pourvu qu'ils soient issus de sang royal. Je les convoque tous, et le premier parmi eux qui se présentera à moi, s'il n'a pas moins de 20 ans ni plus de 50, et qu'il n'ait dans le corps aucune imperfection physique, je le constitue à ma place ».

Ce qui est étrange, c'est qu'il fut pris au mot par Chambord qui lui envoya dans ce but une ambassade; étrange contrat entre un roi de maison de santé et un roi de musée.

« J'ai besoin, poursuivait-il, d'une alliance chrétienne. Je suis résolu désormais à accélérer cette grande entreprise : et s'ils (les princes chrétiens) ne viennent point à moi dans le délai fixé de trois ans, à partir du jour où j'aurai publié ce programme, j'abandonnerai l'Europe et j'irai au milieu de nations infidèles, faire avec elles ce que je n'ai point pu faire parmi les fidèles.

« Mais malheur, malheur alors à vous tous, princes de la chrétienté. Vous serez punis par les sept têtes du grand Antechrist, qui surgiront du sein de l'Europe, et surtout par un jeune homme qui, après mon départ, s'avancera des régions du Nord vers le centre de la France, et prétendra être, *Lui,* ce que *Moi-même,* je suis ».

De là, chez Lazzaretti, l'idée fixe qu'il était le roi des rois, le prince de tous les princes. Au chef du conseil municipal d'Arcidosso, qui ne voulait point lui obéir, il disait : « Je suis le Roi des Rois, le Monarque de tous les Monarques. Je porte sur mes épaules tous les princes du monde. Tous les carabiniers, tous les soldats sont à moi et sous ma dépendance, et il n'existe plus de liens pour m'enchaîner ».

Le témoin Rossi G. B. a assisté au sermon du 17 et a entendu dire par David qu'il était le Roi des Rois, le Christ

juge; que le Pape ne devait plus résider dans Rome, mais que, sous de certaines conditions, il lui aurait procuré une autre résidence, et que même le Roi d'Italie aurait été son sujet »; « qu'il n'avait point peur de la Force et que quand même il y aurait eu un million de soldats, il était impossible aux sujets d'arrêter leur Monarque ».

On a vu comment il avait adopté pour emblême le ϑ†C : ces deux *C* auxquels il attachait tant d'importance représentaient le premier et le second Christ — c'est-à-dire Christ fils de St. Joseph de Nazareth et Christ du défunt Joseph Lazzaretti d'Arcidosso. A vrai dire, on ne comprend d'aucune manière quel rapport J. C. pouvait avoir avec Constantin, ce dernier avec David, et tous les trois avec Lazzaretti. Mais le rapport existe précisément dans l'étrange contradiction et dans les absurdités qui, dans la persistance de l'idée *princeps* émergent constamment chez les monomanes, si bien qu'on a voulu les appéler *déments*. En effet, bien qu'ils se maintiennent, dirons-nous, plus que les parésiques, dans leur caractère, et qu'ils s'efforcent de donner un certain vernis à leur délire, souvent pourtant, lorsqu'il s'agit pour eux de donner un plus libre cours à l'idée ambitieuse persistante, ils ne se soucient point des contradictions qu'ils trouvent sur leur route.

Et c'est ainsi que Lazzaretti, qui d'abord excitait le Pape à délivrer l'Italie, excommunié et méprisé par le Pape, écrit contre l'idolâtrie papale; lui qui veut mourir catholique apostolique, il écrit contre la *confession auriculaire,* laquelle est le pivot du catholicisme; lui qui était fils de David, il voulait encore être fils de Constantin, etc.

Passanante (1). — Passanante, le peu sérieux régicide de Naples, n'a point d'antécédents morbides héréditaires : ayant

(1) V. Lombroso. *Considérations sur le procès Passanante,* p. 16, 17. — Tamburini. *Id.* 1876.

à 29 ans 1 m. 63 de haut, il pesait 51 kilogr., c'est-à-dire 14 kilogr. de moins que la moyenne des Napolitains ; il présente une tête presque sous-microcéphalique, indice céphalique 82, capacité complessive probable 1513 ; dans sa physionomie, il offre les traits du Mongol et du crétin, yeux petits, creux, distants d'une manière anormale l'un de l'autre, les apophyses zygomatiques très-développées, la barbe rare. La pupille est peu mobile, les organes génitaux sont atrophiés, ce qui est en rapport avec une anaphrodisie pres-

Passanante.

que complète ; inversement, le foie et la rate sont hypertrophiés, ce qui explique en partie l'augmentation de la température, qui varie de 38° à 37°, 8 aux aisselles, et la fréquence du pouls 88, et la force très-minime, plus petite à droite, kil. 60, qu'à gauche ; fait ce dernier qui se rattache à une ancienne brûlure de la main et est très-important ; car il rendait impossible la complète exécution du crime, si l'on songe surtout au grossier instrument dont il était armé et

à la position qu'il lui était possible de prendre. La sensibilité était pervertie: la tactile présentait 5 millim. au dos de la main, alors que la sensibilité normale y est de 16 à 20; de 7 au front où elle est ordinairement de 20 ou 22, (on n'a point pris celle de la paume), inversement, la sensibilité aux piqûres était très-affaiblie; en prison, il eut des accès de délire accompagnés d'hallucinations.

Tous ces caractères sont les clairs indices d'une maladie des viscères abdominaux aussi bien que du système nerveux central. Mais cette conclusion résulte encore mieux de l'étude psychologique. En effet, un examen superficiel pouvait bien faire croire qu'en lui les affections et les sentiments moraux étaient normaux; il témoignait en effet de la répulsion pour le crime, il mena une vie très-frugale, abstinente, et tantôt trop religieux, tantôt patriotique jusqu'à l'exagération, il se montrait toujours comme une sorte de martyr d'une idée murie par les années, ce qui pourra lui gagner, en politique, la haine, mais dans le domaine individuel, le respect.

Pourtant tout cela tombe d'un seul coup, (même qu'on fasse abstraction du délire qui pourrait être l'effet de la prison), pour ceux qui se souviennent de tout ce que nous avons dit plus haut, — que la parcimonie et l'altruisme sont des caractères spéciaux aux mattoïdes et souvent à beaucoup de fous qui semblent être plus attachés à la patrie, à l'humanité qu'à la famille et à eux-mêmes. En outre, dans ses écrits, Passanante parle presque avec plaisir des homicides que ses compatriotes commettaient entr'eux, alors qu'à coups de hache ils arrachaient de l'argent aux étrangers; on en peut dire autant de la joie avec laquelle il raconte la sinistre plaisanterie faite par quelques-uns à un pauvre homme amoureux de son cerisier; ils l'avaient déraciné par méchanceté, puis, l'ayant dépouillé de ses fruits, ils l'avaient reporté devant sa maison. L'apathie morbide se révèle surtout par l'insensibilité qu'il montra après son

crime devant la rage du peuple déchaînée contre lui; et cependant, même les assassins politiques les plus fanatiques, comme Orsini, Sand et Nobiling se troublèrent après le crime et tentèrent souvent de se donner la mort.

Ce qui aide encore à le prouver, c'est le moteur véritable de son acte : car, chassé pour sa folie politique par ses maîtres, — arrêté comme vagabond et maltraité en outre par les gardes, — avec une vanité d'autant plus grande qu'était grande son impuissance à la satisfaire, et même à vivre — n'ayant point le courage de se tuer, il songea à imiter les héros dont il entendait parler dans les cercles (et contre lesquels il avait lui-même déclamé), afin d'avoir un moyen de finir sa vie par la main d'autrui.

« Me voyant maltraité par mes maîtres et ayant pris la vie en horreur, pour ne point me tuer, je formai le dessein d'attenter à la vie du roi », dit-il, à peine arrêté, au questeur. Il dit aussi au juge Azzaritti : « J'ai attenté aux jours du roi avec l'assurance que j'aurais été mis à mort ». Et en effet, deux jours auparavant, il était beaucoup plus préoccupé de son renvoi de chez son maître que du régicide, et, à son arrestation, il s'efforçait d'aggraver sa situation en obligeant le délégué à se rappeler son cartel révolutionnaire, sur lequel il avait écrit : *Mort au roi, vive la République!* C'était un cas de suicide *indirect* comme en ont tant cités Maudsley, Crichton, Esquirol (1) et Krafft-Ebbing. Mais de tels suicides ne sont jamais commis que par les fous et par les hommes lâches et immoraux, et j'insiste d'autant plus sur ce motif, qu'il y trouvait le moyen de satisfaire en même temps cette vanité incohérente qui en lui prédominait sur l'amour de la vie; or on sait comment, dans le suicide même, certains vaniteux éprouvent une grande jouissance en voyant leur mort environnée de

(1) Esquirol nous raconte ce trait d'une folle qui disait : « Je n'ai point le courage de me tuer, et pour mourir, il faudra que je tue quelqu'un » : elle tenta, en effet, de tuer sa fille.

pompe; tel fut cet Anglais qui fit composer une messe pour lui seul, la fit exécuter publiquement, et, au moment où l'on chantait le *Requiescat,* se tira un coup de pistolet.

C'est pourquoi, si nous trouvons chez lui du fanatisme, ce n'est point pour la politique, mais bien pour ses ridicules et incohérentes élucubrations. S'il pleura et frémit aux Assises, ce ne fut point au moment où l'on insultait son parti, mais quand on refusa de lui accorder la lecture d'une de ses lettres, et quand on blessa sa renommée de marmiton, en disant qu'il lisait continuellement au lieu de nettoyer les assiettes. Il nia ce fait, bien qu'il pût lui être utile dans le procès, ce qui démontre qu'il était mattoïde.

On pouvait dire de son intelligence qu'elle était différente, et originale plutôt que supérieure à l'intelligence commune; elle apparaissait plus vivace dans ses paroles que dans ses écrits (caractère spécial aux mattoïdes); il est rare de trouver dans ses écrits une expression robuste, comme celles qu'on trouve dans les ouvrages des fous.

Il n'est point impossible cependant de découvrir ça et là, dans ses nombreux papiers, en comblant les lacunes, quelque passage curieux, original.

Malgré toute la bizarrerie, il y a quelque originalité dans son idée « de faire élire par le sort les députés et les fonctionnaires pour qu'ils *soient moins orgueilleux,* d'obliger les prisonniers à labourer les campagnes désertes au lieu de les laisser pourrir dans l'oisiveté, d'appeler à la conscription tous les jeunes gens avant le moment où ils ont choisi un métier, et de crier contre Guillaume « qui veut arracher cinq milliards à la France »: *qui sème des épines ne doit point aller pieds nus;* et même c'est une idée assez bonne, quoique empruntée aux Turcs, que de faire installer dans tous les villages une auberge gratuite pour les voyageurs.

Il y a quelque beauté dans cette phrase où il retrace les idées de la patrie dans une petite municipalité italienne: « Nous, dès notre enfance, on nous montre la patrie pre-

mière là où se dresse la simple tourelle »; et dans les mots : « Que de fois les opprimés en ont appelé à Dieu, qui n'a jamais eu pitié de leur déplorable condition... esclave, mourant de faim, l'honnête et libre citoyen doit finir par être tué ou envoyé aux galères ».

Mais surtout ce qui est curieux, c'est cette sentence qu'on pourrait dire en *cause propre,* si elle n'avait été écrite longtemps avant : « Il est blâmable que le gouvernement montre une sévérité de peine contre celui qui a la simple idée de changer la forme de gouvernement et d'attenter à la vie du chef de l'État. La Patrie est une mère égale pour tous, pour tous la loi doit être sœur de la mort, qui ne respecte personne; quand vient le moment, elle coupe ».

Son parallèle entre l'homme isolé et l'homme en société est fort juste : « Quand l'homme est seul, il est faible comme le verre; à considérer un verre et à songer à la force de l'homme, il n'y a point de grande différence, mais dans l'association l'homme devient dur, il a la force de mille Samsons ».

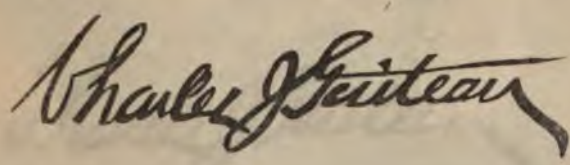
Mais là où, véritablement, il apparaît plus grand que la moyenne vulgaire, c'est dans ses répliques orales. Ainsi, par exemple : « L'histoire qu'on étudie pratiquement, dans le peuple, est beaucoup plus instructive que celle qui est étudiée dans les livres ». — « Le peuple est maître de l'histoire » et des réponses semblables. Pour se justifier, lui, pauvre cuisinier, d'avoir eu la prétention de se faire auteur, il répondit : « Là où le savant s'égare, souvent l'ignorant devient triomphant ».

Interrogé sur ce qui se passe dans la conscience quand on est sur le point de commettre une mauvaise action : « En nous, répond-il, sont comme deux volontés, l'une qui entraîne, l'autre qui retient : dans la lutte, celle qui triomphe détermine l'action ».

Mais c'est précisément dans ces fusées intermittentes de génie politique si étranges, chez un vulgaire cuisinier, qu'on

entrevoit la maladie. Car il faut bien le remarquer, tout cela, c'est bien plus l'exception que la règle. La règle c'est le banal, l'absurde. Et dans le même code il nous propose de pendre les faux monnayeurs, les voleurs et... d'abolir la peine de mort : il veut tuer le roi, et, dans un autre article, il lui demande une pension de deux millions et demi !!! (1).

Guiteau (2). — On peut dire la même chose de Guiteau qui était surchargé de caractères de dégénérescence (2), il avait tout-à-fait l'écriture des mattoïdes (v. s.) et bien de

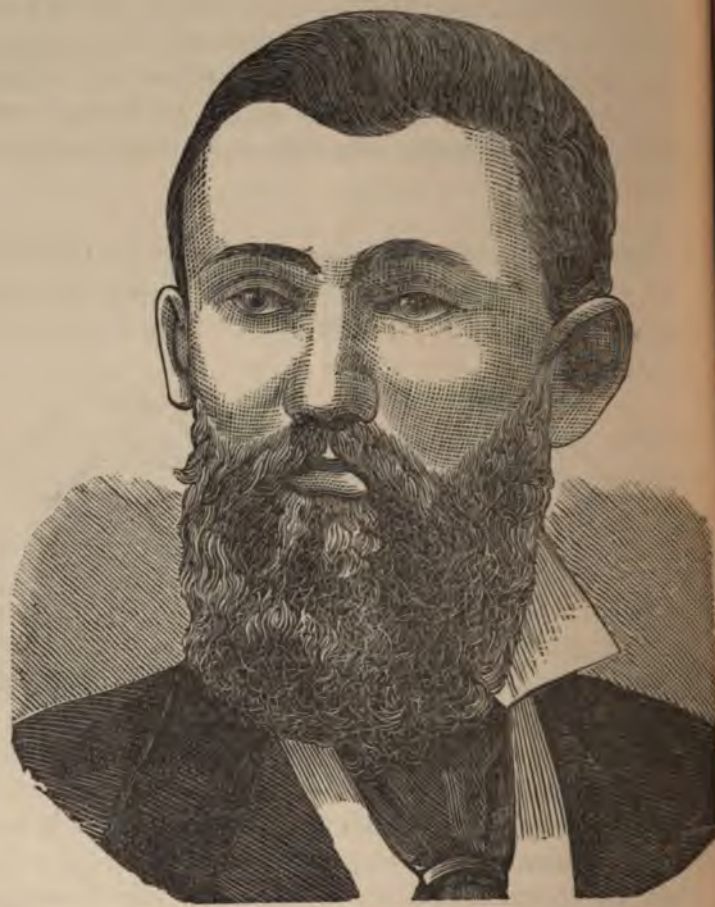


fous et de fanatiques dans la famille : advocat, théologien, *politicien* et escroc, il avait essayé tous les métiers, et prétendait avoir fait une grande découverte sur la naissance de J. C.; le fait est qu'il avait noirci bien de papiers et publié des journaux et des ouvrages balourdes sur *L'existence de l'Enfer,* sur *La Vérité,* qu'il croyait avoir dicté sous l'inspiration divine. Il croyait que Dieu aurait payé ses dettes pour le compenser de ses prêches étranges ; c'était bien Dieu qui lui avait commandé de tuer Garfield : et pourtant il ne voulait, en le tuant, que se venger de son ingratitude pour ne l'avoir pas nommé consul à Liverpool, ambassadeur en Autriche, etc., pour les peines qu'il s'était donné, croyait-il, à le faire nommer (3) président.

(1) Et malgré tout cela six aliénistes italiens ont écarté tout soupçon d'aliénation dans Passanante qui est toujours gardé à vue dans une galère.

(2) Voir Figure à pag. 434.

(3) Voir pour plus de détails mon *Archive de Psichiatrie,* IV.



Guiteau.

Américains. — Le nombre des grandes hommes de la République Argentine, atteints d'affections cérébrales, est assez grand pour que Mejia ait pu en composer un ouvrage qui est l'une des plus belles et des plus curieuses du Nouveau Monde (1).

(1) *Las Neurosis des los Hombres célèbres en la Historia Argentina* par José Maria Ramos Mejia. Buenos-Ayres, 1878.

Ainsi, suivant Mejia, Rivadura était hypocondriaque et mourut à la suite d'un ramollissement cérébral; Manuel Garcia, aussi souffrait d'hypocondrie, et succomba certainement à une affection cérébrale; l'amiral Brown était atteint du délire des persécutions; Varela était épiléptique; Francia était lypémaniaque; Rosas était fou moral; Monteagudo était hystérique. (Ouvr. cité).

QUATRIÈME PARTIE

Synthèse.

psychose dégénérative (épileptoïde) du génie

maintenant, nous rassemblons les voiles éparses sur
ners moins écartées qu'on ne le croirait tout d'abord,
voyons, par l'étude anatomique, et biologique des hom-
le génie indemnes de folie, et des génies fous ou semi-
par leur distribution géographique, par les causes,
nt pathologiques, de leur apparition et par les traces
lives qu'ils laissent presque toujours dans leur descen-
, surgir la conception de la nature morbide, — dégé-
ive — du génie.
te idée, qu'on ne dirait d'abord qu'une hypothèse té-
ire, s'affermit et s'achève, quand on soumet à un
en plus minutieux, et, comme dans les réactions chi-
es, au contact mutuel, tous ces phénomènes.

Chapitre Premier

—

CARACTÈRES DES HOMMES DE GÉNIE QUI FURENT EN MÊME TEMPS ALIÉNÉS. — Caractère. — Mégalomanie. — Précocité. — Alcoolisme. — Vagabondage. — Instabilité, etc. — Originalité. — Style. — Doutes. — Exagération du *moi*. — Allusions à la folie dans les ouvrages. — Absurdités folles, etc.

Si nous analysons, en effet, la vie et les ouvrages de ces grands esprits malades, dont retentit l'histoire, nous trouvons qu'ils se distinguent, au premier abord, par bien de traits, de l'homme vulgaire et même, en partie, des hommes de génie qui ont parcouru sans trace de folie la glorieuse parabole de leur existence.

I. — En effet, les génies aliénés n'ont presque point de caractère. — Le caractère entier, complet « *Qui jamais ne plie au souffle des vents* », est la marque distinctive des génies complets.

Au contraire le Tasse déclame contre les cours, et pourtant, jusqu'à la dernière heure, il retourne en mendier les maigres aumônes. — Cardan s'accuse lui-même d'être menteur, médisant, et joueur. — Rousseau, pourtant si sensible, laisse dans l'abandon l'amie la plus tendre et la plus bienfaisante, il rejette ses enfants, calomnie les amis et soi-même, et se fait par trois fois apostat — de la religion catholique, de la protestante, et, ce qui est plus grave, — de celle des philosophes.

Swift, ecclésiastique, écrit le chant obscène des amours de Strafon et de Clöe; il dénigre la religion dont il est l'un

des dignitaires; orgueilleux jusqu'au délire, il se traîne dans les cabarets parmi les plus mauvais drôles.

Lenau, dévot jusqu'au fanatisme dans le *Savonarole,* se montre dans les *Albigeois* sceptique jusqu'au cynisme; il le sait, l'avoue et s'en moque.

Schopenhauer déclame contre les femmes et s'en soûle; il professe la félicité du *nirvana,* et il se prédit à lui-même plus de cent années de vie.

II. — Le génie ne possède certes point l'humilité *chrétienne;* toutefois l'orgueil qui bouillonne dans ces cerveaux malades, dépasse la mesure du vrai et du vraisemblable. — Le Tasse et Cardan, avec des ménagements, Mahomet ouvertement, déclarent qu'ils sont inspirés de Dieu; c'est pourquoi les plus légères critiques contre leurs opinions sont de mortelles persécutions. — Cardan écrit de lui-même: « *Natura mea in extremitate humanæ substantiæ conditionisque et in confine immortalium posita* (1) ». — Il a été dit de Newton : qu'il aurait été capable de mettre à mort ses contradicteurs scientifiques. — Rousseau croit tous les hommes, et quelquefois même les éléments ligués contre lui. — Et c'est peut-être pour cette raison que nous avons vu presque tous ces grands infortunés éviter le contact des autres hommes. — Swift humilie et bafoue les ministres; il écrit à une duchesse désireuse de faire sa connaissance que, plus les hommes sont élevés, plus ils doivent s'incliner devant lui. — Lenau, avait hérité de sa mère l'orgueil patricien; dans son délire, il se crut roi de Hongrie. — Wezel rêve de fonder une banque; il en fabrique les billets, puis il finit par se croire un Dieu et imprime ses œuvres avec le titre de *Opera Dei Vezelii.*

Schopenhauer rapporte complaisamment dans ses lettres, comment une personne voulait placer son portrait à la manière d'une image de saints dans un temple spécial.

(1) *De vita propria.*

III. — Quelques-uns de ces infortunés ont donné des signes étrangement précoces de leur génie. — Le Tasse, à 6 mois, parlait: à 7 ans, il connaissait le latin. — Lenau, dès son enfance, improvisait des sermons très-émouvants et jouait admirablement du fifre et du violon. — Cardan, à 8 ans, avait des apparitions et des révélations de son génie. — Ampère, à 13 ans, était mathématicien. — Pascal, à 10 ans, inspiré par le bruit d'une assiette, crée la théorie acoustique; à 15 ans, il compose son célèbre traité sur les sections coniques. — Haller, à 4 ans, prêchait; à 5, il dévorait des livres.

IV. — Beaucoup parmi eux ont fait un abus extraordinaire des narcotiques et des substances énivrantes, alcooliques. — Haller engloutissait d'énormes doses d'opium et Rousseau de café. — Tasse était un buveur renommé; tels étaient aussi les poètes modernes Kleist, Gerard de Nerval, Musset, Murger, Mailath, Praga et Rovani, ainsi que ce grand poète chinois si original Lo-Tai-Ke, tué par l'alcool, et qui puisait dans l'alcool son inspiration. — Lenau lui-même, dans ses dernières années, était un consommateur immodéré de vins, de café et de tabac. — Baudelaire abusa de l'opium, du tabac et du vin. — Cardan s'avouait infatigable buveur, et Swift était le plus fidèle client des tavernes de Londres. — Poë était dipsomane comme l'étaient également Southey et Hoffmann.

V. — Presque tous ces grands hommes présentèrent, d'ailleurs, des anomalies même dans les fonctions reproductives. — Tasse fut passionné jusqu'à l'excès dans sa jeunesse; il montra une chasteté rigide après trente-huit ans. — Cardan, impuissant dans sa jeunesse, devint très-voluptueux à trente-cinq ans. — Pascal, sensuel dans sa première jeunesse, croit plus tard criminel jusqu'au baiser maternel. — Rousseau était atteint d'hypospadie et de spermathorrée; comme Baudelaire, il avait une perversion sexuelle. — New-

ton et Charles XII, ne sacrifièrent jamais, autant que l'on sache, à Vénus Aphrodite. — Lenau écrivait : « J'ai la pénible conviction que je suis impropre au mariage (1) ».

VI. — Au lieu d'aimer la tranquille solitude du cabinet, de tels hommes ne peuvent jamais se fixer nulle part et ils sont condamnés à voyager continuellement. — Lenau passe de Vienne à Stokerau, à Gmunden et émigre jusqu'en Amérique. — « J'ai besoin, disait-il, de changer de climat de temps en temps, pour me rafraîchir le sang (2) ».

Le Tasse erre continuellement de Ferrare à Urbino, à Mantoue, à Naples, à Paris, à Bergame, à Rome, à Turin. — Poë faisait le désespoir des directeurs de Revues parce qu'il vagabondait continuellement de Boston à New-York, à Richmond, à Philadelphie, à Baltimore.

Rousseau, Cardan, Cellini, s'arrêtent tantôt à Turin, tantôt à Paris, tantôt à Florence, tantôt à Rome, tantôt à Bologne, tantôt à Lausanne. « Le changement de lieu, disait Rousseau, est pour moi un besoin. Dans la belle saison, il m'est impossible de demeurer plus de deux ou trois jours dans un endroit sans souffrir (3) ».

On remarquait dans Gérard de Nerval un instinct nomade, que ne fit que grandir avec l'âge; .... ses départs ressemblaient à des évasions. *(G. de Nerval* par Paul de Saint-Victor, 1856).

VII. — De même, ils changent souvent de carrière et d'études, comme si la pensée infatigable ne pouvait se rassasier à suffisance, dans une seule direction ..... Swift, en dehors de ses poésies satiriques, écrivit sur les manufactures de l'Irlande, sur la théologie, sur la politique, et sur l'histoire de la reine Anne. — Cardan fut en même temps mathématicien, médecin, théologien et littérateur. — Rousseau était

(1) *Schurz*, ouvr. cité, II.
(2) *Id.*, p. 283.
(3) Janvier 1765.

peintre, maître de musique, charlatan, philosophe, botaniste, et poète. — Hoffmann, était magistrat, caricaturiste, musicien, romancier et auteur dramatique. — Le Tasse, comme plus tard Gogol, toucha à tous les genres et à tous les mètres de la poésie épique, dramatique, didactique; il voulut même écrire sur l'histoire, la philosophie et la politique. — Ampère, dans sa jeunesse manie le pinceau, le violon, la lyre; en même temps il est linguiste, naturaliste, physicien et métaphysicien. — Newton et Pascal, dans des moments d'aberration, abandonnent la physique pour la théologie. — Haller écrivit des ouvrages de poésie, de théologie, de botanique, de médecine pratique, de physiologie, de numismatique, de langues orientales, d'anatomie pathologique et de chirurgie; il alla jusqu'à étudier les mathématiques sous Bernouilli. — Lenau cultiva la médecine, l'agriculture, le droit, la poésie, et la théologie. — Walt Whitman, le poète des modernes Anglo-Américains, fut typographe, maître d'école, soldat, bûcheron, et, pendant quelque temps, même, bureaucrate, ce qui pour un poète est le plus étrange; son concitoyen Poë cultiva la physique et les mathématiques (1).

VIII. — Ces penseurs énergiques, terribles, sont les véritables pionniers de la science : ils s'élancent en avant à corps perdu, attaquent avidemment les plus grandes difficultés, comme plus capables peut-être d'apaiser leur énergie

(1) Sur 45 fous écrivains étudiés par Philomneste, (ouvr. cité), il y eut :

15	qui s'occupèrent	de poésie,
12	»	théologie,
5	»	prophètie,
3	»	autobiographie,
2	»	mathématiques,
2	»	psychiatrie,
2	»	politique.

La poésie prédomine pour la raison que nous en avons donnée : pendant qu'au contraire, chez les mattoïdes, prédominent la théologie, la philosophie, etc. (v. plus haut).

maladive; ils saisissent les rapports les plus étranges des choses, les points les plus saillants et les plus nouveaux; rappelons ici comment l'originalité poussée jusqu'à l'absurde est le caractère saillant des poètes et des artistes aliénés (Voir p. 122-180). — Ampère poursuivait, toujours, dans les mathématiques, les problèmes les plus difficiles — les abîmes — comme le remarque Arago. — Rousseau dans le *Devin de village* avait tenté la musique de l'avenir que essaya plus tard, à son tour, un autre fou de génie, Schuhmann. — Swift avait coutume de dire qu'il se sentait bien à l'aise, alors seulement qu'il pouvait traiter les sujets les plus difficiles et les plus étrangers à ses propres occupations; de fait, à en juger sa lettre *Sur les Servantes,* vous ne verriez point en lui un théologien ou un homme politique, mais un véritable domestique : sa *Confession d'un voleur* parut écrite véritablement par un voleur connu, si bien que les complices de celui-ci se croyant perdus, se livrèrent à la justice : dans les prédictions de Bieckerstaf, il se déguise en catholique et trompe les inquisiteurs de Rome, peut-être moins sinistres, mais à coup sûr plus fourbes que les voleurs anglais.

Walt Whitmann est le créateur d'une poésie sans rime ni rhythme, vantée par les Anglo-Saxons comme la poésie de l'avenir et qui a certainement une empreinte d'étrange et sauvage originalité.

« Les compositions de Poë, (écrit un de ses admirateurs, Baudelaire), semblent créées pour nous montrer que l'étrange peut entrer dans les éléments du beau »; il les a recueillies sous le titre d'*Arabesques et Grotesques, parce qu'elles excluent le visage humaine et sa littérature était extra-humaine;* et ici nous remarquons la prédilection des artistes aliénés pour les arabesques : et des arabesques, au contraire, humanisés (1).

(1) Page 303 et Planche VIII.

Baudelaire, à son tour, créait le poème en prose; il exaltait le beau artificiel (1) et, le premier, découvrait de nouvelles associations poétiques, les olfactives.

IX. — Ces génies malades ont un style qui leur est propre, passionné, coloré, qui les distingue de tous les autres écrivains, peut-être parce qu'il ne semble pouvoir s'organiser que sous les impulsions de la manie. Tant est-il que tous se déclarent incapables de composer et presque de penser en dehors des moments de l'inspiration. — Le Tasse écrivait dans une de ses lettres : « Je suis difficile et malheureux en tout, mais surtout dans la composition ». — « J'ai l'idée, avoue Rousseau, embarassée, lente à naître, à se développer, et je ne puis bien m'exprimer que dans les moments de passion ». — Les exordes si éloquents et si animés des ouvrages de Cardan, si différents du reste de ses livres monotones, indiquent combien il différait de lui-même dans les premiers et dans les derniers moments de l'inspiration. — Haller, qui fut cependant excellent poète, disait que tout l'art poétique consiste à être difficile. — Pascal recommença jusqu'à treize fois sa *XVIIIe Lettre provinciale.*

Peut-être cette analogie de nature même et de style poussait-elle Swift et Rousseau à chérir le Tasse et Haller, le sévère Haller, à aimer Swift, et Ampère à s'inspirer aux bizarreries de Rousseau, et Baudelaire à celles de Poë, dont il fut même le traducteur, tout à fait comme aux celles d'Hoffmann qu'il divinisait (2).

X. — Presque tous ces grands hommes sont préoccupés douloureusement de doutes religieux qu'évoque leur esprit et que combattent, comme un crime, leur conscience alarmée et leur cœur malade. — Le Tasse était tourmenté de la

(1) Quand, par exemple, il déclare que la muse lui rappelle l'or, l'écarlate, « quand il parle de parfums qui ont la senteur des chairs d'enfants, ou de l'aurore, etc. ».

(2) *Du vin*, I.

peur d'être hérétique. — Ampère disait souvent que les doutes sont la pire torture de l'homme. — Haller a laissé écrit dans son journal : « Mon Dieu, donne-moi, donne-moi une goutte de foi : ma pensée croit en toi, mais mon cœur s'y refuse ; c'est là mon crime ». — Lenau répétait dans ses dernières années : « Aux heures où mon cœur souffre, l'idée de Dieu s'affaiblit en moi ». En effet le doute est le héros de son *Savonarole* (1). C'est ce qu'admettent désormais tous ses critiques.

XI. — D'ailleurs : tous les génies aliénés s'occupent et se préoccupent trop de leur propre *moi*, ils connaissent et proclament parfois leur maladie ; ils semblent presque vouloir, en la confessant, chercher un soulagement à ses inéxorables atteintes.

Il était naturel que, grands hommes, et par là grands observateurs, ils finissent par remarquer même leurs propres anomalies. Tous les hommes, en général, mais les fous plus encore que tous les autres, aiment à causer d'eux-mêmes et sur ce thème ils deviennent intarissables ; nous en avons eu une preuve dans l'autobiographie du cordonnier Farina (2) : d'autant plus ceux-là devaient y exceller, chez lesquels le génie se joint à la manie et la redouble. On a, alors, ces écrits merveilleux de passion et de douleur, monument de poésie phrénopathique, où partout prime la grande et infortunée personnalité de l'écrivain. — Cardan nous laisse le récit de sa vie, des poëmes entiers sur ses malheurs, et l'ouvrage *De Somniis,* presque entièrement composée de ses rêves et de ses hallucinations. — Les poëmes de Whitmann ne sont que la mise en vers de son *moi :* « Petit est le thème de l'hymne mais le plus grand de tous... c'est moi-même ». Dans cet hymne, il peint un enfant qui voyait à peine un objet extérieur, nuage, troupeau, pierres,

(1) *Schurz*, I, 328.
(2) Voir pag. 253-272.

vieux ivrognes, qu'il s'identifiait aussitôt à cet objet, et imaginait s'être transformé lui-même en nuage, en pierre; cet enfant, c'était lui-même. — Rousseau, dans ses *Confessions,* dans ses *Dialogues,* dans ses *Rêveries,* comme Musset dans ses *Confessions* et Hoffmann dans le *Kreissler* (1), se bornent à se représenter minutieusement eux-mêmes et leur propre folie.

C'est ainsi que Poë, comme l'a bien observé Baudelaire, prenait pour thème — les exceptions de la vie humaine, l'hallucination, qui lui apparaît, tout d'abord, incertaine, puis se fait convaincue et raisonnante — « l'absurde qui s'installe dans l'intelligence et la gouverne avec une logique épouvantable — l'hystérie qui occupe la place de la volonté, — les contradictions entre les nerfs et l'esprit allant jusqu'à exprimer la douleur par le rire ».

Pascal, dont le délire tendait à une humilité exagérée, Pascal qui disait du christianisme qu'il supprime le *moi,* ne pouvait point nous laisser le récit de sa propre existence, mais il a laissé des traces de ses hallucinations dans sa célèbre *Amulette;* et enfin dans les *Pensées,* il s'est dépeint lui-même en parlant des autres hommes; il songeait sans doute à lui-même quand il disait: que l'extrême génie est proche de l'extrême folie, et « que les hommes sont si fous que celui-là serait un fou d'une nouvelle espèce qui ne le serait point »; et quand il remarquait que les maladies altèrent le jugement et le bon sens, et « si les grandes les altèrent sensiblement, les petites elles-mêmes ne peuvent point ne pas influer dans une juste proportion »; et « que les hommes de génie, s'ils ont la tête plus haute que nous, ont les pieds plus bas que les nôtres »; que tous sont au même niveau et s'appuient sur la même crête, aussi bien les hommes, que les enfants et les bêtes.

(1) *Kreissler* est, comme il le dit lui-même, rempli d'étranges conceptions: toujours en guerre avec la réalité, il finit par tomber dans la folie.

Haller, dans le *Tagebuch,* nous à détaillé ses propres délires religieux, et souvent il y avoue avoir changé de caractère en vingt-quatre heures et être « étourdi, fou, poursuivi par Dieu, raillé et méprisé des hommes ».

Swift, dans sa *Letter to a very young Lady,* retrace jour par jour sa propre existence et confesse sa folie dans ces expressions si claires à la fois et si précises : « De tout le corps humain s'exhalent des vapeurs qui se rendent au cerveau ; si elles sont peu abondantes, elles laissent l'homme en santé ; si elles sont excessives, elles l'exaltent, le transforment en philosophe, en politicien, en fondateur de religion, c'est-à-dire en aliéné ; c'est pourquoi on a grand tort d'enfermer tous les fous à Bedlam. Une Commission devrait aller les choisir, et mettre au profit de la société les génies qui s'y trouvent maltraités ; les érotiques seraient changées en prostituées ; des fous furieux il faudrait faire des soldats etc. Moi-même, ajoute-t-il, j'en suis une preuve ; car je suis un homme chez le quel les fantômes enlevent souvent tout frein : et je suis très disposé à fuir avec la raison qui très facilement vide les arçons ; c'est pourquoi mes amis ne me laissent jamais seul, si je ne leur promet de décharger, d'une autre façon, mes idées ».

Lestzmann qui, plus tard, se jetait du haut d'une fenêtre, écrivit le célèbre *Journal d'un mélancolique* (1834) ; de même, Mailath, après avoir tracé le tableau de ses propres douleurs dans le *Suicide,* se noya avec sa sœur, à qui était dédié son funeste roman.

Le Tasse dans sa lettre au duc d'Urbin et dans l'octave citée plus en haut a retracé clairement sa propre folie ; Francesco, répète-t-il ailleurs :

> Francesco, infirme dans des membres infirmes
> J'ai l'âme..... (1).

---

(1) « Francesco, inferma, entro le membra inferme
» Ho l'anima..... ».

C'est un fait curieux que lui-même, si longtemps avant de tomber dans les accès maniaques, ait écrit ces mots: « Bien que je ne nie point que je suis fou, j'ai besoin de croire que ma folie est causée par l'ivresse ou par l'amour; car je suis bien, moi, qu'en secret, je bois etc. (1) ».

Dostojewski introduit continuellement des mattoïdes, et des fous épileptiques dans l'*Idiot,* dans le *Besi,* et des fous moraux dans *Crime et Châtiment.*

Gérard de Nerval écrit *Aurelia,* qu'on a appelé le *Cantique des Cantiques de la fièvre,* un mélange de poëmes et de grimoires.

Barbara écrit les *Détraqués.* — Buston peint ses propres hallucinations. — Allix, quoique non médecin, écrit sur le traitement des aliénés. — Lenau, douze ans avant de succomber sous les coups de la folie, l'avait pressentie et décrite; tous ses poëmes dépeignent, avec des couleurs douloureusement vivantes, les tendances au suicide et à la lypémanie; le lecteur pourrait en juger par les seuls titres de ses poésies lyriques: *À l'hypocondriaque, Le fou, Les malades de l'âme, La violence du rêve, La lune d'un mélancolique.*

Je ne crois pas que, dans les pages les plus funèbres de J. Ortis il soit possible de trouver aussi vivement colorées les tendances au suicide comme dans ce passage du *Seelenkranke:* « Je porte dans mon cœur une blessure profonde et je veux la porter muette jusqu'à la mort; — ma vie se brise d'heure en heure. — Une seule personne pourrait me consoler; une seule personne il y aurait, dans le sein de la quelle je pourrais sangloter et me soulager. Mais cette personne unique gît dans le fond du sépulcre... — Oh ma mère, laisse-toi ébranler par mes prières; si ton amour veille encore dans la mort, s'il t'est permis encore d'avoir soin de ton enfant..... Oh! laisse-moi *vite* sortir de la vie. Je désire une nuit morte. Ah! aide une fois encore ton

(1) *Epistolario,* III, r.

fils fatigué à se dépouiller de sa douleur ». Son *Traumgewalte* est, comme nous l'avons déjà montré, une peinture terriblement vraie de l'hallucination qui précéda ou accompagna son premier accès maniaque; le lecteur attentif peut déjà y surprendre cette absence de liaison, cette fragmentation des idées et des phrases, qui est propre au paralytique délirant.

En voici un échantillon : « Le rêve fut si terrible, fût si sauvage, si épouvantable, que je vaudrais pouvoir me dire que je n'ai fait que rêver..., mais pourtant, je continue à pleurer, et je sens que mon cœur bat; je m'éveille et je trouve baignés le drap et l'oreiller... — En rêve, peut-être, les ai-je saisis et me suis-je essuyé le visage?... — Je ne sais... Pendant que je dormais, les hôtes ennemis se sont livrés ici à une orgie... Maintenant, ils sont loin, ces sauvages, ils sont loin, mais dans mes larmes j'en retrouve les traces. — Ils ont fui et ont laissé sur la table le vin, etc. (1) ». Déjà longtemps avant, dans les *Albigeois,* il avait laissé échapper quelques vers qui font allusion à l'impression terrible produite sur lui par les rêves : « Terrible est souvent la puissance des rêves : elle secoue, endolorit, accable, menace, et si le dormeur ne s'éveille pas à temps.... en un clin d'œil c'est un cadavre (2) ».

(1) P. 173.

(2) Nathaniel Lee qui fut appelé le *poète fou* et fut pendant longtemps à Bedlam, dépeint minutieusement les fous de génie; tel est ce portrait de César Borgia :

« Like a poor lunatic that makes his moaon
And for a while beguiles his lookers on,
He reason well. His e yes their wildness lose
He vows the kepers his wronged sense abuse
Bu if you hit the cause that hurts his brain
Then his teet ghash, he foams, he shakes his chain ».

Voir Winslow. *Obscure diseases of the brain,* etc, p. 210. Londres, 1863. — Voir plus haut sur l'*Art chez les fous,* comment les peintres aliénés recherchent également des thèmes phrénopathiques (pag. 307).

XII. — La trace principale du délire de ces grands esprits se trouve, d'ailleurs, dans l'ensemble de leurs œuvres et de leurs discours, dans les déductions illogiques, dans les contradictions absurdes, dans les fantaisies bizarres, non humaines. — Ainsi Socrate était aliéné quand, après avoir presque deviné la morale du Christ et le monothéisme judaïque, il dirigeait ses pas d'après d'un éternûment ou d'après les voix et les signes de son génie imaginaire. — Et Cardan, qui avait devancé Newton dans la découverte des lois de la gravité, Dupuis en théologie, Cardan, qui dans son livre *De Subtilitate* (CXVIII) explique comme des hallucinations, les symptômes étranges des obsédés, et même de certains bienheureux habitants des ermitages, et les rapproche des délirants pour la *quartaine,* Cardan est aliéné alors qu'il attribue à un Génie non seulement ses inspirations scientifiques, mais encore le craquement d'une table, le tremblement d'une plume; il est fou quand il déclare avoir été, plusieurs fois, ensorcelé, et qu'il compose ce livre *Sur les rêves* qui parle aussi clairement au psychiatre qu'une pseudo-membrane parlerait à un pathologiste: — Là, tout d'abord, il expose les observations les plus justes et les plus curieuses sur les phénomènes du rêve; il dit, par exemple, que les grandes douleurs physiques dans le rêve agissent avec une énergie beaucoup moindre, et les légères avec une énergie plus grande; que les fous rêvent beaucoup; que, dans le rêve comme au théâtre, on parcourt, en une durée très-courte, des séries très-longues d'idées; finalement (et l'observation est pleine de vérité), que les hommes ont des rêves ou tout-à-fait analogues, ou tout-à-fait contraires à leurs propres habitudes. Mais après des traits si éclatants de génie, nous le voyons renouveler l'une des plus absurdes croyances vulgaires, suivant la quelle l'accident le plus insignifiant du rêve doit être la révélation d'un avenir plus ou moins éloigné; et il compose, avec la conviction la plus sincère, un malheureux dictionnaire, identique pour la forme,

comme pour l'origine véritablement pathologique, aux brochures Cabalistiques; tout sujet, tout mot, qui peut tomber dans le rêve est lié à une série d'allusions qui doivent servir à l'interprétation l'un de l'autre. *Père* peut signifier auteur, mari, fils, commandant. *Pied,* indique les fondements de la maison, les arts, les ouvriers. Le *Cheval,* apparaissant en rêve peut signifier fuite, richesse, femme. *Cordonnier* et *Médecin* s'équivalent! En somme ce n'est point l'analogie des faits qui prévaut, mais celle des mots, des sons : — bien plus..! des rimes. *Orior* et *morior* ont un égal pronostic parce que « *una tantum littera cum differantur, vicissim, unum in alium transit* ». On se sent pris de compassion pour la nature humaine et pour soi-même, quand on le voit raconter comment un cavalier atteint de calculs, s'il rêvait d'aliments, était saisi le jour après par le mal en — y ajoutant : « *cibos enim ac dolores degustare dicimus* » : comme si la nature s'amusait à faire des jeux de mots en latin : Et pourtant c'était là l'homme qui avait deviné les admirables théories, dont nous avons parlé sur les sensations douloureuses dans le rêve et qui, médecin, et sans doute très-clairvoyant médecin, avait la notion des sympathies du *plexus solaire.*

Newton lui-même, ce Newton qui pesait les mondes dans les balances de ses calculs, était certainement aliéné quand il se rapetissait jusqu'à interpréter l'*Apocalypse,* ou les cornes de Daniel ; il l'était encore plus quand il écrivait à Benthley : « Avec la loi de l'attraction l'on comprend très-bien l'orbite allongée des comètes, mais quant à l'orbite presque circulaire des planètes, je ne vois aucune possibilité d'obtenir la différence latérale; et cela ne peut être obtenu que par Dieu ».

Preuve très-singulière, comme dit bien Arago, qui substitue et installe Dieu à la limite où la science ne pénétrait pas encore! Et pourtant lui-même, le grand Newton, dans une page de l'*Optique,* s'était déchaîné contre ceux qui, à la manière des Aristotéliciens, admettent des qualités oc-

cultes dans les choses, bornant ainsi et empêchant les recherches des philosophes naturels, sans rien conclure. En effet, un siècle plus tard, Laplace trouvait la cause véritable qui avait échappé au calcul de Newton.

Ampère crut sincèrement avoir trouvé la quadrature du cercle.

Pascal, qui pourtant, le premier, avait étudié les lois des probabilités, crut aussi que le contact d'une relique avait le pouvoir de guérir une fistule lacrymale; et il l'affirma dans un de ses livres.

Rousseau fait de sa sauvagerie maniaque le type idéal de l'homme; il croit que toute production naturelle, douce au palais ou à la vue, doit être inoffensive; si bien que d'après lui, l'arsenic ne serait point dangereux; sa vie est un tissu de contradictions; il préfère à tout la campagne... et habite dans la rue Platonière; il écrit un traité d'éducation et... met ses enfants à l'hospice; il juge avec un scepticisme sagace les religions et lance une pierre contre un arbre pour deviner l'avenir; et dépose ses lettres à Dieu sur les autels des églises, comme si Dieu avait là sa demeure exclusive!

Baudelaire compare le sublime dans l'*artificiel* au fard qui rehausse une belle femme; il dépeint, dans une inspiration folle, un paysage de métal, d'où l'eau et les végétaux sont bannis: « Tout y est rigide, poli, luisant, sans chaleur, sans soleil: au milieu du silence éternelle, l'eau bleue, s'encadre comme dans les anciens miroirs, dans un bassin d'or »; il trouve son idéal dans le latin de la décadence, *le seul qui rende bien le langage de la passion,* et adore les chats au point de leur adresser trois pièces de vers. — « Baudelaire eut peu d'idées, et toutes décousues, quelques-unes sans aucun sens (1); c'est ainsi qu'il écrit dans

(1) *Revue Bleue,* 1886.

les *Avis aux Communistes* : Maintenant tout est commun, même Dieu ! » Que veulent dire ces paroles ? » (Id.).

Haym définit la philosophie de Schopenhauer « un rêve vivement rêvé et spirituellement réalisé » et son caractère « une contradiction complète ».

Walt Whitmann était certainement aliéné quand il écrivait qu'à ses yeux les accusés valent autant que les accusateurs, les juges autant que les coupables ; et quand, dans ses poëmes il déclare ne pouvoir rendre hommage qu'à la vertu d'une seule femme, qui était... une courtisane ; quand il proclame : « en moi la latitude s'allonge ; la longitude s'élargit ; en moi sont les mers, l'espace, le volume, la matière, l'Afrique, la Polinésie », et quand pour faire profession de matérialisme il s'en vient nous raconter que l'âme n'est pas seulement dans le bras, dans le nez, dans le menton, dans les cheveux, mais jusque dans le.....

Lenau dans sa *Lune de l'hypocondriaque* voit, à l'inverse de tous les poètes, dans la lune froide, sans air, sans eau ; « le croque-mort des planètes ; c'est elle qui avec un fil d'argent entortille, enchaîne les dormeurs et les conduits à la mort ; c'est elle qui du doigt touche, entraîne les somnambules et conseille le voleur ». — Lenau qui avait pourtant écrit plusieurs fois dans sa jeunesse « que le mysticisme est un signe de démence », très-souvent, dans ses dernières poésies, tomba dans le mysticisme.

Il n'y a pas dans le *Koran* un seul chapitre qui se relie à un autre ; souvent même dans une seule *surate,* les idées sont interrompues ou associées d'une manière tout-à-fait bizarre.

« Sur Mahomet, écrit Morkos (1), l'on peut porter les jugements les plus opposés : on ne peut point lui dénier une grande supériorité ; mais il est, d'autre part, impossible de ne point reconnaître en lui les artifices les plus insi-

(1) *Le Koran*, p. 12 13. 14. Turin, 1886.

gnes de l'imposture, l'ignorance la plus éclatante et l'impudence la plus grande.

» Ces qualités et ces défauts de l'homme se reflètent dans le *Koran,* où brillent souvent les plus hautes idées de science et de religion, où sont enseignés les principes les plus saints de justice, et d'humanité. Les impies, les traîtres, y sont foudroyés avec une éloquente énergie. Mais les meilleures idées se mêlent aux quolibets; souvent même elles sont jetées comme des perles au milieu des immondices; pris dans son ensemble, le *Koran* apparaît comme une œuvre indigeste, décousue, dans laquelle on ne trouve ni la continuité d'aucune pensée, ni aucun art même élémentaire; ses chapitres, *surât,* sont des centons entassés pêle-mêle; le désordre domine dans le tout et dans les parties; dans un même chapitre, l'on passe d'un sujet à un autre tout-à-fait différent; on y voit mêlés des faits historiques avec des commandements qui n'ont avec eux aucune relation; les menaces contre les impies se confondent avec les lois testamentaires, les prescriptions rituelles avec les fantaisies sur la création de l'Univers, les souvenirs des entreprises belliqueuses avec la solution de cas judiciaires; les anachronismes y sont énormes et fréquents; les faits historiques sont fabuleusement travestis, et les paralogismes sont répétés avec une étrange ingénuité. Au milieu de ce fouillis, les éclairs contre l'idolâtrie, les menaces du feu infernal contre les impies, et les promesses faites aux croyants, d'un paradis extrêmement sensuel, où les excrétions finales elles-mêmes et les célestes repas s'exhalent par les pores du corps sous la forme de fluide éthéré dans un musc odoriférant, de semblables sentences mêlées aux avis sur la nécessité de la prière, de la justice, et de la charité, sont répétées des centaines de fois, à chaque instant: et constituent, le seul lien qui unisse cet ensemble bizarre et décousu (1) ».

(1) Morkos. *Le Koran.* 1886, Turin.

Il y a, dit Addison, parlant de Swift, de la démence dans sa contemplation de l'absurde, dans son mathématicien qui fait avaler les problèmes aux disciples, dans son économiste distillateur d'excréments, dans sa proposition philanthropique d'égorger les enfants et d'en faire de la nourriture pour le peuple !

Il me semble, d'ailleurs, entrevoir chez les grands écrivains alcooliques un style qui leur serait entièrement propre ; il aurait pour caractère un érotisme à froid et une inégalité plus bizarre que belle, grâce à la fantaisie trop effrénée, aux fréquentes imprécations, aux passages brusques de la plus noire mélancolie à la plus obscène gaieté, et une tendance manifeste à peindre la folie et l'alcoolisme et les plus lugubres scènes de la mort : « Poë, écrit Baudelaire, aime à agiter ses figures sur des fonds verdâtres et violacés, où se révèlent les phosphoréscences de la puanteur et les parfums de la tempête et de l'orgie ; il se jette dans le grotesque par amour du grotesque, dans l'horrible par amour de l'horrible ».

A son tour, Baudelaire, lui-même, en fait autant, lui qui se plaît tant à décrire les effets de l'alcool, ou de l'opium.

« Il est des jours où mon cœur disparaît — où la fange me conquiert (1) » chantait le pauvre Praga que l'alcool tua, et qui, tout en louant le vin, blasphémait ainsi :

« Vienne l'opprobre — de l'homme sobre — Vienne le mépris, du genre humain — Vienne l'enfer — du Père Eternel — J'y descendrai, mon verre à la main (2) ».

(1) « Vi son dei giorni che il mio cor vien meno
E il fango mi conquista ».

(2) « Venga l'obbrobrio — dell'uomo sobrio
Venga il disprezzo del genere umano
Venga l'inferno — del Padre Eterno
Vi scenderò col mio bicchiere in mano ».

Steen, le peintre buveur, peignait toujours des buveurs. — Les dessins d'Hoffmann terminaient en caricatures, ses contes en extravagances extra-humaines, sa musique en entassements de sons.

A. de Musset voyait dans les femmes de Madrid

« Sous un col de cigne
Un sein vierge et doré comme la jeune vigne ».

Murger admirait les femmes aux *lèvres vertes et aux joues jaunes,* sans doute par une sorte de daltonisme, que nous avons rencontré déjà chez les peintres (1).

XIII. — Presque tous ces grands hommes, Cardan, par exemple, Lenau, Tasse, Socrate, Pascal, ont donné une grande importance à leurs rêves, qui, sans doute, chez eux, prenaient une couleur plus énergiques et plus puissante que chez les hommes sains.

XIV. — Plusieurs d'entr'eux présentent des crânes très-volumineux, mais anormales: et, commes les fous, ont fini par de graves altérations des centres nerveux. — La substance cérébrale, chez Pascal, était plus dure qu'elle ne l'est normalement, et le lobe gauche était en suppuration. — Le cerveau de Rousseau présentait une hydropisie des ventricules. — Byron, Foscolo, génies très-bizarres présentèrent une précoce soudure des soutures; Schuhmann mourut de méningite cronique et d'atrophie cérébrale.

XV. — Presque jamais les délires des Génies sont isolés; le plus souvent, ils sont multiples: ainsi le délire mélancolique se joint au délire orgueilleux, chez Chopin, Comte, Tasse, Cardan, Schopenhauer; au délire alcoolique, ou à l'impulsif, ou à la perversion sexuelle chez Baudelaire et Rousseau; au délire érotique, à l'alcoolique et à l'orgueilleux chez Gérard de Nerval. Le délire morphinique et l'alcoolique s'unissent chez Coleridge à la folie du doute.

(1) V. pag. 287.

XVI. — Mais le caractère le plus particulier de la folie de tous ces grands esprits me semble pouvoir se réduire à une extrême exagération de ces deux stades opposés, l'éréthisme et l'atonie, — l'inspiration et l'épuisement, — que nous avons vu se manifester physiologiquement dans presque toutes les grandes intelligences, même les plus saines, stades qu'ils interprètent également mal, au gré de leur orgueil chatouillé ou offensé. — « Une âme paresseuse qui s'épouvante à toute affaire, un tempérament bilieux, facile à souffrir et sensible à toute contrariété, ne semblent pas pouvoir se combiner dans un même caractère, et pourtant ils forment le fonds du mien », avoue Rousseau dans sa *Lettre II*. — De là, souvent, à la manière de l'ignorant, qui explique par des objets matériels et extérieurs les modifications de son propre *moi*, ils attribuent à un diable, à un Génie, à un Dieu, l'heureuse inspiration de leur veine. — Le Tasse, parlant de son follet, génie ou messager : « Ce ne peut être un diable, dit-il, parce qu'il ne m'inspire point l'horreur des choses sacrées, mais ce n'est point non plus une chose naturelle, car il fait naître en moi des idées que je n'avais jamais eues auparavant ». — Un Génie inspire à Cardan ses ouvrages, ses connaissances dans les choses spirituelles, ses consultations, à Tartini sa sonate, à Mahomet ses pages du *Koran*. — Van-Helmont déclarait avoir vu comparaître un Génie, dans toutes les circonstances les plus importantes de sa vie; en 1633 il découvrit sa propre âme sous la forme d'un cristal resplendissant. — Le sculpteur Blake se retirait souvent sur le rivage de la mer, pour converser avec Moïse, Homère, Virgile, Milton, qu'il s'imaginait avoir connus auparavant et à ceux qui l'interrogeaient sur leurs traits : « Ce sont des ombres, disait-il, pleines de majesté, grises, mais brillantes et beaucoup plus hautes que le commun des hommes ». — Socrate était conseillé par un Génie dans ses actions, par un Génie qui, à l'entendre, « valait mieux que dix mille

maîtres », et souvent il avertissait ses amis de ce qu'ils devaient faire ou non, suivant l'instruction qu'il avait reçue de son δαιμονιον.

Et certainement le style coloré et animé de tous ces grands écrivains, l'évidence avec laquelle ils exposent leurs plus bizarres fantaisies, comme les académies Lilliputiennes et les horreurs du Tartare, nous démontrent qu'ils voient, qu'ils touchent, avec la certitude de l'halluciné, tout ce qu'ils décrivent : que chez eux, en somme, l'inspiration s'est fondue avec la folie, dans un même produit.

Il faut même dire que pour quelques-uns de ces génies comme pour Luther, Mahomet, Savonarole, Molinos, et tout récemment pour le chef Tai-ping, cette fausse interprétation de l'inspiration a été très-utile, en donnant à leurs paroles, à leurs prophéties, cette teinte de vérité que procure seule une conviction profonde et qui seule a le pouvoir de secouer et d'entraîner l'ignorance populaire; et ici se rejoignent les fous de génie aux plus vulgaires mattoïdes.

Mais quand la gaieté et l'inspiration s'évanouissent : et que, lugubres et gris, surnagent à leur tour les mélancoliques brouillards, alors ces grands infortunés, interprétant plus étrangement encore leur propre état, se croient empoisonnés, comme Cardan, — ou condamnés aux flammes éternelles, comme Haller et Ampère, — ou poursuivis par des ennemis acharnés comme Newton, Swift, Barthez, Cardan, Rousseau.

Chez tous, d'ailleurs, le doute religieux que la raison suscite en dépit du cœur, se montre à leurs yeux comme un crime et devient la cause et l'instrument de nouveaux et réels malheurs.

XVII. — Pourtant la trempe de ces hommes est si différente de la trempe commune qu'elle imprime un caractère spécial aux différentes psychoses (mélancolie, monomanie, etc.) dont ils sont atteints, et constitue ainsi une psychose spéciale à eux seuls, qu'on pourrait nommer la psychose du génie.

Chapitre II

—

ANALOGIE DE CES CARACTÈRES AVEC CEUX DES GÉNIES NON ALIÉNÉS. — Manque de caractère. — Orgueil. — Précocité. — Alcoolisme. — Impulsivité. Signes dégénératifs. — Obsession, etc.

Mais pour qui se rappelle bien tout ce que nous avons exposé plus haut, ces caractères ne se bornent aux seuls génies aliénés; on les rencontre encore, bien que moins éclatantes, chez les grands hommes moins soupçonnés de folie, dont ces génies aliénés ne sont que l'exagération, la caricature. C'est ainsi que le caractère complet, s'il a brillé chez Socrate, Colomb, Cavour, J. Christ, Galilée, Spinoza, ne se trouve plus chez Napoléon, Bacon, Cicéron, Sénèque, Alcibiade, Alexandre, Jules César, Machiavel, Carlyle, Frédéric II, Dumas, Byron, Comte, Bulwer, Pétrarque, Aretin, Gibbon.

L'orgueil porté jusqu'à l'invraisemblance a été remarqué chez Napoléon, Hegel, Dante, Victor Hugo, Balzac, Comte (p. 62), et comme nous l'avons vu, jusque chez les hommes de talent, sans génie, comme Cagnoli, Lucius (pag. 64), Porta, etc.

La précocité, à son tour, ne fait point défaut chez les génies normaux comme Mozart, Raphaël, Michel Ange, Charles XII, S. Mill, d'Alembert, Lulli (pag. 20).

On retrouve également chez eux les abus alcooliques (1), les défauts et les excès sexuels suivis de stérilité, (Pope,

(1) V. supra pag. 72, 73, 74, ajoutez-y Cowley, Otway, Congrève, Prior, Marlow, Pope, Addison, Sommerville, Burns, Keats, Sheffield. (Smiles, o. c.).

Byron, Burns, Milton, Keats, Dryden etc.), la tendance au vagabondage (pag. 24), les actes impulsifs alternés ou associés aux mouvements convulsifs : il n'y a pas longtemps que M. de Bismark disait à Beust : « Avez-vous aussi envie de casser quelque chose pour vous divertir ? » et il s'exerce souvent ainsi que Gladstone et Malon (Belge) à briser des troncs d'arbres comme un bûcheron (1).

Et nous avons trouvé chez plusieurs parmi eux d'assez nombreuses anomalies crâniennes et cérébrales (p. 11 et 16).

Les signes de dégénérescence, bégayements, mancinisme, précocité, stérilité abondent chez les uns et chez les autres (pag. 17 et 23) ainsi que la dissemblance des ancêtres (2).

Nous constatons enfin chez eux cette invasion, ou mieux cette obsession du sujet, qui transforme la création en une véritable hallucination ou en une auto-suggestion (3).

Flaubert nous dit que : « les créations de son imagination le frappent, le poursuivent ou, pour mieux dire, qu'il en vit. Quand il décrivait l'empoisonnement de Madame Bovary, il sentait le goût de l'arsenic sur la langue ; il était lui-même empoisonné au point de vomir ». — Dickens éprouvait de la douleur, de la compassion pour ses personnages, comme s'ils avaient été ses propres enfants (4).

« A mon sentiment, écrit Edmond de Goncourt, mon frère est mort du travail, et surtout de l'élaboration de la forme, de la ciselure de la phrase, du travail du style. Je le vois encore reprenant des morceaux écrits en commun, et qui nous avaient satisfait tout d'abord, les retravaillant des

(1) Voir pag. 24. — On sait à quel degré le grand ministre anglais Gladstone porte le même goût, lui à qui ses amis offraient récemment une hache d'argent.

(2) Voir pag. 19. — La Fontaine n'est pas un génie français, il n'avait pas l'esprit des conversations, etc. (Bourget. Ouvr. cité).

(3) Pag. 25, 26 et 32.

(4) Voir pag. 32. Voir Dilthey. *Dichterische Einbildungskraft und Wahnsinn*. Leipsig, 1886.

heures, des demi journées, avec une opiniâtreté presque colère ».

« Songez enfin que toute notre œuvre, et c'est peut-être son originalité, originalité durement payée, repose sur la maladie nerveuse; que ces peintures de la maladie nous les avons tirées de nous mêmes, et qu'à force de nous détailler, de nous étudier, de nous desséquer, nous sommes arrivés à une sensitivité supra-aiguë, que blessaient les infiniment petit de la vie. Je dis « nous » car quand nous avons fait *Charles Demailly* j'étais plus malade que lui. Hélas! il a pris la corde depuis. *Charles Demailly!* c'est bien singulier, écrire son histoire quinze ans d'avance! (1) ».

L'obsession du génie arrive au point de dédoubler véritablement la personnalité, et transformer un philanthrope en un homme tyran, un mélancolique en un plaisant ripailleur (2).

Nous avons trouvé, en dernier lieu, même dans les génies les plus complets, les formes incomplètes et rudimentaires de la folie, mélancolie, mégalomanie, des hallucinations (3); ce qui explique, à nos yeux, les convictions de certains prophètes et fondateurs de dynasties, convictions assez profondes pour remplacer l'inspiration, devant le vulgaire (4).

« Une disposition, écrit Maudsley, à être mécontent de l'état de choses existantes c'est-là une des conditions essentielles de l'originalité du génie ».

De même, on retrouve chez eux l'usage de mots (5) spéciaux, caractère qui est propre aux monomanes, et ces incertitudes de l'esprit qui vont jusqu'à la folie du doute (6).

(1) (Lettre d'Edmond de Goncourt à Emile Zola). — *Lettres de Jules de Goncourt*. Paris, 1885.

(2) Pag. 33 id., 81 à 85.

(3) Pag. 55, 260.

(4) Pag. 355 etc.

(5) Pag. 51 etc.

(6) Pag. 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72.

La seule différence des génies intégres se réduit, à la fin, en une moindre exagération des symptômes, en un moindre éclat de la double personnalité, en une moindre fréquence dans le choix des thèmes empruntés à la folie, (Shakespeare, Goncourt et Daudet exceptés), et dans la moindre fréquence aussi de la note absurde, qui cependant n'y fait presque jamais défaut, si bien que rien n'est plus voisin du ridicule que le sublime (1).

Il n'est pas non plus sans importance de voir que partout où le génie s'élève dans une race, le nombre des fous s'accroît aussitôt; nous en avons eu des preuves très-remarquables dans les juifs italiens (2), anglais et allemands; cela est si vrai qu'on est parvenu, en Allemagne, à calculer dans les asiles, le génie des parents comme l'un des éléments étiologiques de la folie. Et pour la folie comme pour le génie, on saisit l'influence des passions violentes dans la conception, de la vieillesse et de l'alcoolisme des parents: et comme il arrive toujours dans les dégénérescences, le génie ne se transmet que par exception, se transformant le plus souvent en des névroses toujours plus graves chez les enfants, et disparaissant rapidement grâce à cette stérilité par laquelle la nature veille toujours à la disparition des monstres. Pour ceux qui auraient oublié toutes les preuves que nous en avons données (3), il suffirait de considérer les arbres généalogiques de Pierre le Grand, des Césars et de Charles V, où les épileptiques, les hommes de génie et les criminels s'alternent de plus en plus jusqu'à ce qu'ils finissent par la stupidité et par la stérilité (4).

Dans tous ces trois types (fous, génies aliénés, génies sains), on voit, avec une intensité presque égale, planer l'in-

(1) V. pages 34, 35, 36.

(2) Pag. 178.

(3) Pag. 187 à 194.

(4) Dejerine. *De l'hérédité dans les maladies*. 1886. — Ribot. *De l'hérédité*. 1878. — Ireland. *The blot upon the Brain*. 1885.

fluence de la race (1) des climats chauds, des diminutions non exagérées de pression, et non rarement des maladies accompagnées de pirexie (1).

Mais la preuve la plus concluante nous est offerte par ces aliénés qui ne possédaient point le génie et qui l'acquirent pour quelque temps, dans les asiles; ils nous montrent comment la génialité, l'originalité, la création artistique et esthétique peuvent se former à la faveur de l'aliénation — chez les moins doués (2).

Une preuve, enfin, et non certe la moins importante, nous est fournie par ce fait singulier du ***mattoïde,*** qui, à l'inverse de l'aliéné, a toutes les apparences, sans la substance, du génie (3).

Après tout cela, nous pouvons, sans crainte, affirmer que le génie est une véritable psychose, dégénérative, du groupe des folies morales, qui peut temporairement se former au sein d'autres psychoses et en prendre la forme, tout en conservant certains caractères spéciaux qui la distinguent de toutes les autres.

L'identité du génie à la folie morale, se voit dans cette altération générale de l'affectivité (4) qu'on découvre, plus ou moins masquée, chez tous (5), jusque dans ces rares phé-

(1) V. partie II, p. 157 et 174. Planches IV et V. — Je dois rectifier la trop faible importance que j'ai assigné à l'influence de la race en France (p. 171, Planche IV). En refaisant en effet les études en grande échelle je trouve que les départements peuplés par la race Belgo-Germaine donnent les proportions plus grandes des génies 40 0/0, (de 100 à 200 sur 200.000), tandis que les départements Celtiques ne donnèrent que 13,5 0/0, et les Ibériques 20 0/0. Viceversa les premiers donnèrent 35 0/0 des proportions moindres des génies (30 à 50 pour 200.000 habitants): les deuxièmes donnèrent 61 0/0 et les troisièmes donnèrent 51 0/0 des proportions moindres.

(2) Pag. 207 à 309.

(3) Pag. 314 à 352.

(4) Pag. 76 à 85 et 305.

(5) T. Gautier, racontent les Goncourt, déclarait souvent qu'il ne pouvait point se persuader qu'il était véritablement père de ses filles, à cause de sa jeunesse (*Journal des Goncourt*, 1888). « La Fontaine n'était pas très loin

nomènes altruistes, dans ces génies de bonté, auxquels on a donné le nom de saints, ce que nous explique leur longévité aussi étrange dans des malades.

Il y a, sans aucun doute, quelque rapport entre toutes ces observations, et le fait relevé par Tamburini et par moi, que les meilleurs néo-artistes des asiles étaient tous des fous moraux (pag. 305).

Il convient ici de se rappeler que les clephtes étaient des brigands : et que le caractère moral de beaucoup de grands conquérants était méchant au point d'en faire de véritables brigands sur une grande échelle; Arved Barine, remarquant la belle physionomie de certains brigands dans mon *Homme Criminel,* en déduit, avec beaucoup de justesse (1) « qu'un tel métier exige de grandes qualités intellectuelles et précisément les mêmes que durent avoir les conquérants qui ne furent rien moins que riches en sens moral... L'histoire atteste que le sens moral n'est, en rien, fonction de l'intelligence. Les grands hommes en ont été si souvent dépourvus que le monde s'est souvent vu contraint d'inventer pour eux une morale spéciale qui se résume dans cinq mots souvent prononcés par eux, par Napoléon entr'autres, et par Benvenuto Cellini : *Tout est permis au génie* ».

d'être un malhonnête homme, écrit Bourget. Que penser d'un mari qui abandonne sa jeune femme sans motifs aucun, et son enfant ». — Stendhal (Beyle) haïssait son père, et il en était haï; il déclara toujours son invincible répugnance à l'égard des affections obbligatoires de la famille. (Bourget. *Essai de Psychologie*, 1879, p. 34). Je me consacrais à ses douleurs (écrit Chateaubriand de Pauline de Baumont) ...; elle n'était morte depuis six mois qu'elle était remplacée dans son cœur. (Bourget, id.).

(1) *Revue Littéraire*. 15 août 1887, n° 3.

Chapitre III

—

DE LA NATURE EPILÉPTOIDE DU GÉNIE ET DE LA SAINTETÉ. — Étiologie. — Symptômes. — Confessions des Génies. — La vie d'un grand épileptique. — Napoléon. — St. Paul. — Les saints. — Hystérique philantropique, etc.

Mais pénétrons plus profondément dans l'analyse psychique des phénomènes du génie, à la lumière des nouvelles théories sur l'épilepsie. Aujourd'hui, d'après les études entièrement concordantes des cliniciens et des expérimentateurs, l'épilepsie se résout en une irritation localisée de l'écorce cérébrale, se manifestant avec des accès tantôt instantanés, tantôt prolongés, mais toujours intermittents et reposant toujours sur un fond dégénératif, soit héréditaire, soit prédisposé à l'irritation par l'alcool, par des lésions crâniennes, etc. (1). — Nous entrevoyons alors une autre conclusion : c'est que la création géniale puisse être une forme de psychose dégénérative appartenant à la famille des *épilepsies*. Ce qui le prouverait c'est que le génie dérive fréquemment des alcooliques, de vieillards, d'aliénés (2); c'est aussi l'apparition du génie à la suite de lésions à la tête (3); ce qui l'indique, ce sont les fréquentes anomalies, spécialement d'asymétrie crânienne (4) et de capacité tantôt trop grande et tantôt trop faible (4); c'est la fréquence de cette

(1) Voir *Archivio di Psichiatria*, vol. II; *Homme Criminel*, parte III.
(2) V. supra pages 178, 187, 194.
(3) Id. pag. 197.
(4) Id. pages 10, 12 et 13.

folie morale (1), à laquelle s'ajoutent aussi souvent les hallucinations, la précocité vénérienne et intellectuelle, et non rarement le somnambulisme; la fréquence du suicide qui est, d'autre part, très-commun chez les épileptiques (2), l'intermittence et surtout les amnésies et les analgésies, la tendance fréquente au vagabondage, la religiosité qui se manifeste jusque chez les athées comme chez Comte, les étranges terreurs dont bien de fois (W. Scott, Byron, Haller) ils sont saisis, la double personnalité, la multiplicité des délires simultanés, si commune chez les épileptiques (3), et que nous avons vue être presque constante chez eux; la fréquence des délires, même produits par des causes minimes, et le même *misonéisme,* le même rapport avec la criminalité, dont le trait d'union se trouve dans la folie morale: ajoutez-y l'origine et la descendance de criminels et d'imbéciles (4) qui signale constamment le génie et l'épilepsie, et qui peut être constaté dans les tableaux cités des familles des Césars et de Charles V (5); la passion étrange pour le vagabondage et pour les bêtes qui j'ai trouvé aussi souvent chez les dégénérés, et surtout chez les épileptiques (6).

Les célèbres distractions des grands hommes ne sont très souvent, écrit Tonnini, que de simples absences épileptiques (7).

(1) Pag. 76.

(2) V. mon *Homme Criminel*, p. 601.

(3) *Encéphale*, n. 5, 1887.

(4) V. p. 143.

(5) V. les tableaux dans Dejerine, ouvr. cité.

(6) *H. Criminel*, pag. 599. — Mahomet avait une prédilection étrange pour son singe; Richelieu pour son écureuil; Crebillon, Elvetius, Bentham, Erskine pour les chats: ce dernier aussi pour une sangsue!! Schopenhauer pour les chiens qu'il a nommés ses héritiers. Byron avait une vraie ménagerie avec 10 chevaux, 8 chiens, 3 singes, 5 chats, 5 paons, 1 aigle, 1 ours; Alfieri pour ses chevaux. (Smiles. Ouvr. cité).

(7) *Les Épilepsies*, p. 19. Turin, 1886.

Mais qui le prouve plus encore, c'est cette insensibilité affective, cette perte de sens moral qui est générale chez tous les génies aliénés et non aliénés, et qui fait de nos grands conquérants des brigands sur une large échelle (1).

De telles conclusions pourraient sembler étranges à ceux qui ne savent point combien est étendu le domaine de l'épilepsie; aujourd'hui, on sait que des hémicranies, des scialorrées intermittentes et des simples amnésies doivent être rattachées à l'épilepsie; ainsi que de très-nombreuses formes monomaniaques ne sont que des épilepsies larvées, puisque leur apparition, comme l'a montré Savage, fait souvent disparaître toute trace de l'épilepsie préexistante. Il suffirait de rappeler ici la foule des hommes de génie de premier ordre qui ont été saisis d'épilepsie motrice, ou de ce vertige, ou de cette rage morbide qui n'en sont qu'une variante, un équivalent (2); ces hommes sont : Napoléon, Molière, Jules César, Pétrarque, Pierre le Grand, Mahomet, Haendeln, Swift, Richelieu, Charles V, Flaubert, Dostojewski et St. Paul (2).

Maintenant, pour qui connaît la loi binaire ou sérielle de la statistique, suivant laquelle aucun phénomène ne se produit qui ne soit l'expression d'une série nombreuse de faits analogues, moins distincts, une telle fréquence de l'épilepsie chez des hommes — grands parmi les grands — doit nous en faire soupçonner la diffusion bien plus vaste parmi tous les autres hommes de génie, qu'on ne le croirait tout d'abord, et nous aider à saisir la conception de la nature épileptique du génie.

À cet égard, il est important de remarquer aussi comment chez ces grands hommes malades la forme convulsive de l'épilepsie est apparue très-rarement; or on sait que les épi-

(1) V. plus haut pag. 464.

(2) P. 33-34. — Shentone, Darwin, Swift, W. Scott étaient atteints des vertiges. (Smiles. Ouvr. cité).

leptiques dont la convulsion est plus rare, présentent l'équivalent psychique, qui est ici la création géniale, plus fréquente et plus intense (1).

Mais l'identité du génie et de l'épilepsie nous est prouvée surtout, par l'analogie de l'accès épileptique avec le moment de l'inspiration, par cette inconscience active et puissante qui crée dans l'un et produit des convulsions dans les autres.

Et ce qui comble la démonstration c'est l'analyse de l'inspiration créatrice, qui, même aux yeux de ceux qui ignoraient les récentes découvertes sur la nature de l'épilepsie, la leur manifeste (2); non-seulement parce qu'elle s'associe fréquemment à l'insensibilité dolorifique, non-seulement à cause de l'irrégularité du pouls, de l'inconscience souvent somnambulique (pag. 23), de l'instantanéité, de l'intermittence, mais aussi parce qu'elle s'accompagne de mouvements convulsifs (v. s.), parce qu'elle est suivie souvent d'amnésie, qu'elle est souvent provoquée par des substances, ou par des conditions qui produisent ou augmentent l'hypérémie cérébrale, ou par des sensations puissantes, et parcequ'elle peut se transformer en hallucinations ou leur succéder.

Cette ressemblance de l'inspiration avec l'accès épileptique nous est signalée par une preuve plus directe, plus intime, les confessions mêmes des grands épileptiques, qui nous montrent comment l'un se confond complètement avec l'autre. Telles sont les confessions de Goncourt (2), de Buffon, mais plus encore de Mahomet et de Dostojewski.

(1) Voir *Homme Criminel*, Parte III, pag. 623.

(2) « Il y a une fatalité (écrit Goncourt) dans le premier hasard qui vous dicte l'idée. Puis c'est une force *inconnue, une volonté supérieure*, une sorte de nécessité d'écrire qui vous commandent l'œuvre et vous mènent la plume; si bien que quelquefois le livre qui vous sort des mains, ne vous semble pas sorti de vous même; il vous étonne comme quelque chose qui

Les possédés. — « Il y a des moments, écrit ce dernier (*Bési*) — et cela ne dure que cinq ou six secondes de suite, où vous sentez soudain la présence de l'harmonie éternelle. Ce phénomène n'est ni terrestre, ni céleste, mais c'est quelque chose que l'homme, sous son enveloppe terrestre, ne peut supporter. Il faut se transformer physiquement ou mourir. C'est un sentiment clair et indiscutable. Il vous semble tout à coup être en contact avec toute la nature, et vous dites : « Oui, cela est vrai. Quand Dieu a créé le monde, il a dit la fin de chaque jour de la création : « Oui, cela est vrai, cela est bon ». C'est... ce n'est pas de l'attendrissement, c'est de la joie. Vous ne pardonnez rien, parce qu'il n'y a plus rien à pardonner. Vous n'aimez pas non plus, oh ! ce sentiment est supérieur à l'amour ! Le plus terrible, c'est l'effrayante netteté avec laquelle il s'accuse, et la joie dont il vous remplit. Si cet état dure plus de cinq secondes, l'âme ne peut y résister et doit disparaître. Durant ces cinq secondes, je vis toute ma vie, car ce ne serait pas les payer trop cher. Pour supporter cela pendant dix secondes, il faut se transformer physiquement.

» — Vous n'êtes pas épileptique ?

» — Non.

» — Alors vous le deviendrez. Prenez garde, Kiriloff, j'ai entendu dire que c'est précisément ainsi que cela commence. Un homme sujet à cette maladie m'a fait la description détaillée de la sensation qui précède l'accès, et, en vous écoutant, je croyais l'entendre. Lui aussi m'a parlé des cinq secondes, et m'a dit qu'il était impossible de supporter plus longtemps cet état. Rappelez-vous la cruche de Mahomet :

était en vous et dont vous n'aviez pas conscience. C'est l'impression que j'éprouve devant *Sœur Philomène* ». *Journal des Goncourt.* Paris, 1888.

Buffon même qui avait dit : *que l'invention dépend de la patience* ajoute : il faut regarder longtemps son sujet : alors il se déroule et se développe peu à peu : *vous sentez un petit coup* d'électricité qui vous frappe à la tête, et en même temps vous saisit le cœur ; voilà le moment du génie.

pendant qu'elle se vidait, le prophète chevauchait dans le paradis. La cruche, ce sont les cinq secondes; le paradis, c'est votre harmonie, et Mahomet était épileptique. Prenez garde, de le devenir aussi, Kiriloff! (1) ».

Idiot. — « Il songea notamment à un phénomène qui précédait ses attaques d'épilepsie lorsque celles-ci se produisaient à l'état de veille. Au milieu de l'abattement, du marasme mental, de l'anxiété qu'éprouvait le malade, il y avait des moments où son cerveau s'enflammait tout à coup, pour ainsi dire, et où toutes ses forces vitales atteignaient subitement un degré prodigieux d'intensité. La sensation de la vie, de l'existence consciente, était presque décuplée dans ces instants rapides comme l'éclair.

» Une clarté extraordinaire illuminait l'esprit et le cœur. Toutes les agitations se calmaient; tous les doutes, toutes les perplexités se résolvaient d'emblée en une harmonie supérieure, en une tranquillité sereine et joyeuse, pleinement rationnelle et motivée.

» Mais ces moments radieux n'étaient encore que le prélude de la seconde finale, celle à laquelle succédait immédiatement l'accès. Cette seconde, assurément, était inexprimable. Quand plus tard, rendu à la santé, le prince réflechissait là-dessus, il se disait souvent : « Ces instants fugitifs, où se manifeste la plus haute conscience de soi-même et par conséquent aussi la vie la plus haute, ne sont dus qu'à la maladie, à la rupture des conditions normales, et, s'il en est ainsi, il n'y a pas là de vie supérieure, mais, au contraire, une vie de l'ordre le plus bas ». Cela pourtant ne l'empêchait pas d'aboutir à une conclusion des plus paradoxales : « Qu'importe que ce soit une maladie, une tension anormale, si le résultat même, tel que, revenu à la santé, je me le rappelle, et l'analyse renferme au plus haut

(1) Th. Dostojewski. *Les Possédés. (Besi).* Paris.

degré l'harmonie et la beauté; si dans cette minute, j'ai une sensation inouïe, insoupçonnée jusqu'alors, de plénitude, de mesure, d'apaisement, de fusion, dans l'élan d'une prière, avec la plus haute synthèse de la vie? »

» Ce galimatias paraissait au prince parfaitement compréhensible et n'avait d'autre tort à ses yeux que de rendre trop faiblement sa pensée. Qu'il y eût là, en effet, « beauté et prière », que ce fût réellement « la plus haute synthèse de la vie », il ne pouvait ni en douter, ni même admettre sur ce point la possibilité d'un doute.

» Mais n'avait-il pas dans ce moment des visions analogues aux rêves fantastiques et abrutissants que procure l'ivresse du haschich, de l'opium, ou du vin? Il pouvait sainement juger de cela lorsque l'état maladif avait cessé. Ces instants ne se caractérisaient, — pour les définir d'un mot, — que par l'extraordinaire accroissement du sens intime. Si, dans cette seconde-là, c'est-à-dire dans le dernier moment de conscience qui précédait l'accès, le malade pouvait se dire clairement et en connaissance de cause: « Oui, pour ce moment on donnerait toute une vie! » ce moment, sans doute à lui seul, valait toute une vie.

» C'est sans doute à cette même seconde que faisait allusion l'épileptique Mahomet quand il disait qu'il visitait toutes les demeures d'Allah *en moins de temps qu'il n'en fallait à sa cruche d'eau pour se vider* (1) ».

Rapprochons, maintenant, cette description de l'accès qu'on pourrait appeler psychique-épileptique, et qui correspond exactement à l'idée physiologique de l'épilepsie (irritation corticale) avec toutes les descriptions que les auteurs eux-mêmes nous ont donnée de l'inspiration géniale (2), et nous verrons combien est parfaite la correspondance qui existe entre ces deux phénomènes.

(1) Th. Dostojewski. *L'Idiot*. Paris.

(2) Voir pag. 25, 26, 27, 29, 30, 31, et 468.

Pour mieux faire comprendre ces étranges déplacements des fonctions dans les épileptiques, je crois citer une belle observation du doct. Frigerio; il s'agit d'un épileptique, qui, au moment de l'accès sent s'éveiller le désir vénérien non aux parties génitales mais à l'épigastre, et avec éjaculation (1).

Ajoutons que pour certains d'entr'eux, ce n'est pas seulement quelque rare paroxisme, mais l'existence entière qui rappelle la phénoménologie psychique de l'épileptique. — Bourget observe que « pour les Goncourt la vie se réduit à une série d'attaques d'épilepsies entre deux néants ». *(Nouveaux Essais de Psychologie,* 1888, pag. 179). Et les Goncourt ont fait toujours de l'autobiographie. Mais il suffira, pour tous, de jeter un coup d'œil sur le tableau que nous trace Taine du plus grand des conquérants modernes et sur le portrait que nous donne Renan du plus grand des apôtres.

« Le premier trait caractéristique du génie de Napoléon est l'originalité et l'extension. Aucune minutie ne lui échappe: « La quantité des faits que son esprit emmagasine et contient, la quantité d'idées qu'il élabore et produit semble dépasser la capacité humaine ».

» Dans l'art de dominer les hommes son génie est souverain. « Son procédé, qui est celui des sciences expérimentales, consiste à contrôler toute hypothèse par une application précise observée dans des conditions définies. Tous ses mots sont des traits de feu dardés coup sur coup: « L'adultère, dit-il au Conseil d'Etat à propos du divorce, n'est pas un phénomène; il est très-commun, *c'est une affaire de canapé* ». — « La liberté, s'écrie-t-il une autre fois, et il est resté toute sa vie fidèle à cette exclamation, est le besoin d'une classe peu nombreuse et privilégiée, par nature, de facultés plus élevées que le commun des hommes; *elle peut*

(1) *Archiv. di Psich.*, IX, I, pag. 89.

donc être contrainte impunément; l'égalité au contraire plaît à la multitude ».

» Il possédait une faculté qui remonte au moyen-âge : une imagination *constructrice* étourdissante. « Ce qu'il a fait est surprenant, mais il a entrepris bien davantage, et il a rêvé bien au-delà. Si vigoureuses que soient ses facultés pratiques, sa faculté poétique est bien plus forte; même elle l'est trop pour un homme d'Etat; *la grandeur s'y exagère jusqu'à l'énormité et l'énormité y dégénère en folie* ». Que d'orgueilleuses, de monstreuses conceptions se roulèrent, s'entassèrent, se superposèrent dans ce merveilleux cerveaux : « L'Europe, disait-il, est une taupinière; il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient où vivent six cent millions d'hommes ». En Egypte, il songeait à conquérir la Syrie, à rétablir à Constantinople l'empire d'Orient et par Adrianople et Vienne revenir à Paris. L'Orient le séduisait par les mirages de la toute-puissance, et en Orient il entrevoyait la possibilité de créer, nouveau Mahomet, une nouvelle religion. « Confiné en Europe, il songe à y refaire l'empire de Charlemagne. Et pendant qu'en Europe il tendait à reconstruire l'empire de Charlemagne et à réunir dans Paris, devenue la capitale physique, religieuse, intellectuelle de l'Europe, princes, rois et papes, tous changés en vassaux, — par la Russie il s'avançait vers le Gange et vers la suprématie indienne... « L'artiste enfermé dans la politique est sorti de sa gaîne : il crée dans l'idéal et l'impossible. On le reconnait pour ce qu'il est, pour un frère posthume de Dante et de Michel-Ange. — Seulement les deux premiers opéraient sur le papier ou le marbre; c'est sur l'homme vivant, sur la chair sensible et souffrante que celui-ci a travaillé ».

« Autant que les contemporains de Dante et de Michel-Ange, Napoléon diffère de l'homme moderne par le caractère. Les sentiments, les habitudes et la morale qu'il professe sont les sentiments, les habitudes et la morale du

xve siècle. « Je ne suis pas un homme semblable aux autres », s'écriait-il, « et les lois de la morale et des convenances ne sont point faites pour moi ».

» Mme de Staël et Stendhal comparent psychologiquement Napoléon aux petits tyrans du xive siècle, à Sforza et à Castruccio Castracani. Et il était bien tel (1).

» Le soir du 12 vendémiaire, assistant aux apprêts des sectionnaires : « Ah ! disait-il à Junot, si les sections me mettaient à leur tête, je répondrais bien, moi, de les mettre dans deux heures aux Tuileries et d'en chasser tous ces misérables conventionnels ! » Cinq heures plus tard, appelé par Barras et par les conventionnels, il mitraille les Parisiens, en *bon condottiere* qui ne se donne pas, qui se prête au premier offrant, au plus offrant, et finalement, si l'occasion vient, à tout prendre. — Mais *condottiere* de la plus grande espèce, sans autre point d'arrêt que le trône ou l'échafaud, se jouant des peuples, des religions et des gouvernements, jouant de l'homme avec une dextérité et une brutalité incomparables, le même dans le choix des moyens et dans le choix du but, artiste supérieur et inépuisable en prestiges, en séductions, en corruptions, en intimidations, admirable et encore plus effrayant, comme un superbe fauve subitement lâché dans un troupeau apprivoisé qui rumine.

» Il n'y eut jamais, même chez les Malatesta et les Borgia, de cerveau plus sensitif et plus impulsif, capable de telles charges et décharges électriques, en qui l'orage intérieur fût plus continu et plus grondant, plus soudain en éclairs et plus irrésistible en chocs. Chez lui aucune idée ne demeure spéculative et pure ; chacune est une secousse interne qui tout de suite tend à se transformer en acte et y aboutirait sans intervalle si elle n'était contenue et réprimée de force. Parfois l'éruption est si prompte que la

(1) Taine. Ouvr. cité.

répression n'arrive point à temps. Un jour, en Egypte, il renverse une carafe d'eau sur une dame et sous prétexte de réparer le désordre de la toilette mouillée, il l'entraîne avec lui dans son propre appartement, il y reste avec elle longtemps, trop longtemps, tandis que les convives assis à table autour du dîner suspendu, attendent et se regardent. Un autre jour, il jette avec la plus grande violence hors de son appartement le prince Louis, ou donne un coup de pied dans le ventre au sénateur Volney.

» A Campo-Formio, il brise un cabaret de porcelaine pour en finir avec les résistances du plénipotentiaire autrichien ». A Dresde, en 1813, alors qu'il avait le plus besoin du prince de Metternich, il lui demande brutalement combien l'Angleterre lui donne pour défendre ses intérêts.

» Nulle sensibilité plus impatiente. Il jette au feu la partie de son vêtement qui ne lui convient pas. Son écriture, quand il essaie d'écrire, est un assemblage de caractères sans liaison et indéchiffrables. Il dicte si vite que ses secrétaires peuvent à peine le suivre : tant pis pour la plume si elle est en retard, tant mieux pour la plume, si une bordée d'exclamations et de jurons lui donne le temps de se rattraper; son âme et son esprit regorgent; sous cette poussée, l'improvisateur et le polémiste en verve prennent la place de l'homme d'affaires et de l'homme d'Etat ».

« J'ai les nerfs fort irritables », dit-il, et souvent la tension des impressions accumulées est trop grande et aboutit à une convulsion physique. Il n'est pas rare, quand il est ému, de lui voir répandre quelques larmes ». Napoléon pleure non pour une intime et véritable sensation d'âme, mais « parce qu'une parole, une simple idée est un aiguillon qui pénètre à fond en lui ». De là certaines distractions, à la suite de vomissements ou d'évanouissements qui causèrent, dit-on, la perte du corps du général Vandamne après la bataille de Dresde. « Quelque puissant que soit le

régulateur, de temps en temps l'équilibre court risque de se déranger ».

» Pour coordonner, diriger et maîtriser des passions si vives, il fallait une force énorme. Chez Napoléon, elle est un instinct d'une force et d'une âpreté extraordinaire, l'égoïsme, non pas inerte, mais actif et envahissant, développé jusqu'à dresser, au milieu de la société humaine, un *moi* colossal qui ne peut souffrir aucune vie à moins qu'elle ne soit un appendice ou un instrument de la sienne. Déjà dans l'enfant, cette personnalité était en germe, il était rebelle à tous les freins et dépourvu de conscience » il ne souffrait point de rivaux, battait ceux qui ne lui rendaient pas hommage, puis accusait ses victimes de l'avoir battu.

» Il considère le monde comme un grand festin offert à tout venant, mais où, pour être bien servi, il faut avoir les bras longs, se servir le premier et ne laisser aux autres que ses restes ».

» — On tient l'homme par ses passions égoïstes, par la peur, la cupidité, la sensualité, l'amour-propre, l'émulation. — S'il y a dans le tas quelques parties dures, il n'y a qu'à les broyer. — Telle est la conception finale dans laquelle Napoléon s'est ancré; rien ne l'en décrochera; c'est que sa conception lui est imposée par son caractère; il voit l'homme tel qu'il a besoin de le voir ». Son égoïsme se reflet dans son ambition, « si intime qu'il ne la distingue plus de lui-même, qu'elle lui donne le vertige. La France est une maîtresse dont il jouit ». Dans l'exercice du pouvoir il n'admet ni intermédiaires, ni rivaux, ni limites, ni entraves.

» Remplir son office avec zèle et succès, c'est trop peu pour lui; par delà le fonctionnaire, il revendique l'homme. Ses serviteurs doivent éteindre en eux le sens critique: leur chuchotement presque muet est une conspiration ou un attentat à sa majesté. Il exige tout d'eux depuis la fabrication de faux billets de banque autrichiens et russes en 1809 et 1812, jusqu'à la préparation d'une machine infernale,

pour faire sauter les Bourbons en 1814 ». La reconnaissance lui est étrangère, alors qu'un instrument ne lui est plus utile et le rejette ; telle est sa conduite envers les hommes.

» Quoi d'étonnant si pendant les contredanses, il se promène entre les rangs des dames pour leur adresser des mots désagréables ; il pénètre dans leur vie privée et révèle à l'impératrice même les faveurs dont elles ont été plus ou moins spontanément libérales à son égard.

» Mais, ce qui est encore plus grave, il garde ces procédés dans ses rapports avec les souverains et les ministres des états étrangers ; dans ses correspondances, dans ses proclamations, dans ses audiences, il provoque, menace, défie, offense, il divulgue leurs intrigues amoureuses vraies ou supposées (les bulletins 9, 17, 18, 19, après la bataille d'Jéna accusent manifestement la reine de Prusse d'avoir eu une intrigue avec l'empereur Alexandre ; il leur reproche de lui faire personnellement injure, en employant tel ou tel autre. Il exige enfin qu'ils modifient leurs lois fondamentales, il a une médiocre opinion d'un gouvernement qui n'a pas le pouvoir d'interdire des choses capables de déplaire aux governements étrangers ».

Avec un semblable caractère, il n'existe pas de convention sociale : la paix est pour lui une trêve dont il se prévaut pour recommencer spontanément la guerre ; aussi les populations de l'Europe, instruites par l'expérience, se révoltent contre lui, après 1809.

« D'autres chefs d'Etat ont aussi passé leur vie à violenter les hommes ; mais c'était en vue d'une œuvre viable et pour un intérêt national. — La raison d'Etat excusait bien des attentats et bien des crimes ; Napoléon, au lieu de subordonner sa personne à l'Etat, subordonne l'Etat à sa propre personne. Il ne songe pas à l'avenir ; il sacrifie l'avenir au présent ». « Si mon successeur est un imbécille, tant pis pour lui ». « Mon frère, disait Joseph, ne se croirait plus

en sûreté, si, à sa mort, il laissait un ordre de choses établi, tranquille et assuré. Il pousse la France aux abîmes, de force et en la trompant, par un abus de confiance qui va croissant, à mesure que par sa volonté et par sa faute, le désaccord devient plus grand entre ses intérêts, tels qu'il les comprend, et l'intérêt public ».

Dans le testament de Sainte Hélène du 25 avril 1821, Napoléon exprime le désir d'être enterré « sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français, que j'ai tant aimé » dit-il. Oui, Napoléon aimait la France, mais comme un cavalier aime son cheval; s'il s'abat il songe plus au danger et au ridicule personnel qu'à l'animal. Napoléon finit par devenir l'esclave et la victime de ses conceptions monstreuses, de son ambition illimitée. Quand même l'expédition de Russie n'aurait point été malheureuse, un autre désastre était imminent. Pour maintenir uni un faisceau si énorme, il fallait une accumulation énorme de forces : le sort des sujets de Napoléon c'était la carrière militaire ou l'administration forcée. En 1810 on comptait déjà *cent soixante mille* réfractaires à la conscription; en 1811 et 1812 on en arrêta *soixante mille.*

« En attendant, quatre millions de victimes, une double invasion étrangère, la France démembrée, suspecte à l'Europe, enveloppée à demeure par un cercle menaçant de défiances et de rancunes. Telle est l'œuvre politique de Napoléon, œuvre de l'égoïsme servi par le génie; dans sa bâtisse européenne, comme dans sa bâtisse française, l'égoïsme souverain a introduit un vice de construction (1) ».

Tel est le tableau le plus complet que jamais historien ait tracé de Napoléon. Maintenant pour qui connaît la trempe psychologique de l'épileptique, il devient clair que Taine nous a donné ici le diagnostic clinique le plus délicat et le plus précis d'une épilepsie psychique avec ses gigantesques

(1) Taine. *Revue des Deux Mondes.* 1887.

illusions mégalomaniaques, ses impulsions, et la plus complète absence de sens moral.

Ce n'est donc pas seulement dans l'inspiration que le génie se rapproche de la folie; et nous en pouvons dire autant de St. Paul.

St. Paul était petit de taille, trapu, avec une tête petite (1) et chauve, le visage hâve, le nez aquilin: maladif à cause d'une étrange infirmité qu'il appelle la sécheresse de sa chair et qui était, certainement, une grave névrose, il avait une anaphrodisie complète dont il se vante souvent (2); son caractère moral était d'ailleurs plein d'anomalies: bon et affable, il devenait féroce sous l'excitation de la passion.

A l'école de Gamalihel, pharisien modéré, il n'apprit point la modération; chef des jeunes pharisiens, exalté, il était l'un des plus audacieux persécuteurs des chrétiens, allant d'une synagogue à l'autre, contraignant les timides à renier le nom de Jésus; il n'avait dans la pensée que mort et menace. Quand l'église de Jérusalem fut dispersée, il exerca sa rage dans les villes voisines.

Ayant appris qu'un groupe de fidèles s'était constitué à Damas, il demanda au grand-prêtre des lettres qui lui donnassent la permission de les arrêter. Il sortit de Jérusalem, troublé. En approchant de la plaine de Damas, vers midi, il fut pris d'un accès (évidemment de la nature des accès épileptiques) et tomba à terre privé de sentiment. Peu après, il eût une hallucination, il vit Jésus lui-même qui lui disait : *Pourquoi, pourquoi me persécutes-tu?* Pris de la fièvre, pendant trois jours il ne mangea point, ne but point et vit le fantôme de celui qu'il devait arrêter comme chef des chrétiens lui faire des signes. Cet homme fut appelé à son lit, et soudain le calme rentra dans l'âme de Paul : à partir de ce jour, il fut le plus fervent des chrétiens. Du reste,

(1) Renan. *Les Apôtres.*
(2) *Actes* xxii, 3; xxvi, 4.

il ne voulut jamais s'instruire d'une manière plus spéciale, car il avait reçu la révélation de Jésus-Christ lui-même; il se regarda comme l'un des apôtres et le fut à l'immense avantage des chrétiens; car les périls extraordinaires suscités par son audace et par son orgueil furent mille fois compensés par son initiative et par sa hardiesse, qui ne permit point à l'idée chrétienne de se fixer dans une petite confrérie de pauvres d'esprit qui l'auraient laissée s'éteindre comme l'Hellénisme, mais la conduisit sur la haute mer. A Antioche, il eut une hallucination semblable à celle qui eut plus tard Mahomet: il se sentit enlevé au troisième ciel, où il entendit des paroles ineffables qu'il n'est point permis aux mortels de proférer.

L'anomalie se retrouve encore dans ses écrits. « Il se laisse conduire par les mots plus que par les idées; un mot qu'il a dans l'esprit, le domine et l'entraîne vers un ordre de pensées très-éloigné de l'objet principal. Ses digressions sont brusques, ses développements tronqués, ses périodes souvent suspendues. Aucun écrivain ne fut aussi inégal, aucune littérature ne présente, continue Renan, une page sublime comme le chapitre XIII de la 1e Epître aux Corinthiens, placée à côté d'argumentations vides et de minuties fastidieuses ». (RENAN. Ouvr. cité).

L'épilepsie n'est donc pas, dans l'homme de génie, un phénomène accidentel — mais un véritable *morbus totius substantiæ* comme l'on dirait en langage médical : de là nait un nouvel indice de la nature épileptoïde du génie.

Sainteté. — Si, comme le fait parait être certain, Dostojewski s'est peint lui-même dans l'*Idiot*, nous avons un autre exemple d'un épileptique de génie dans lequel tout le cours de la vie garde l'empreinte de la psychologie spéciale à l'épileptique — impulsivité, double personnalité, enfantillage, qui descend jusqu'au premier âge de l'homme et alterne

avec une pénétration prophétique — avec un altruisme morbide — et avec l'affectivité exagérée du saint.

Ce dernier fait est très-important, vu que la constante immoralité de l'épileptique nous interdirait d'allier à son type l'image si délicate du saint; mais cette objection a été, du reste, en partie éliminée par les observations de Bianchi, Tonnini, Filippi, d'après lesquels il existe des cas, bien que rares, (16 0/0) d'épileptiques honnêtes, manifestant même un altruisme exagéré — quoique accompagné d'une émotivité excessive (1).

L'hystérie, qui est la sœur de l'épilepsie, et se lie, pareillement, avec la perte de l'affectivité, nous montre, bien de fois, à côté d'un égoïsme exagéré, certaines échappées d'altruisme excessif, qui rélévent également de la folie morale et en dépendent, — et nous decèlent le phénomène morbide dans la charité excessive.

« Il y en a, écrit très-bien Legrand Du Saulle (2), qui tout en restant dans le monde, épousent bruyamment toutes les bonnes œuvres de leur paroisse, quêtent pour les pauvres, travaillent pour les orphelins, visitent les malades, font des aumônes, veillent les morts, sollicitent ardemment la bienfaisance d'autrui, et font un grand nombre de démarches réellement secourables, et cela, tout en négligeant les soins à donner à leur mari, à leurs enfants et aux affaires de leur maison.

» Ces femmes ont une bienfaisance pleine d'ostentation et de vantardise. Elles créent une œuvre de charité avec autant d'ardeur que des chevaliers d'industrie lancent une affaire financière à dividendes hyperboliques.

» Ces femmes vont et viennent, se multiplient, ont des inspirations d'une délicatesse charmante, pensent à tout au

(1) Tonnini. *Épilepsie*. 1886. — *Archivio di Psichiatria*. 1886.
(2) *Les hystériques*. Paris, 1883.

milieu des deuils privés ou des catastrophes publiques, et affectent de ne recevoir qu'en rougissant les tributs d'admiration des affligés reconnaissants ou des témoins attendris. Qu'une famille soit frappée dans son honnenr, dans ses espérances les mieux fondées, dans sa fortune, son repos et son bonheur, et l'hystérique charitable, en pénétrant dans le milieu désolé, aura des élans surprenants et des spontanéités émouvantes. Elle pleurera avec celui-ci, séchera les larmes de celui-là, réconfortera les plus accablés, ouvrira des horizons inattendus et consolera tout le monde. A la façon d'un apôtre, elle pare d'autant mieux aux douleurs d'autrui que celles-là sont plus poignantes. Vienne le calme: et elle s'éteindra presque aussitôt. Essentiellement mobile et paroxystique, elle n'est point bienfaisante à froid.

» L'hystérique charitable est susceptible d'accomplir des traits de courage qui sont cités et répétés, ou qui deviennent même légendaires. Qu'un incendie éclate et elle pourra faire preuve d'une présence d'esprit tout à fait supérieure, donnera des conseils excellents, fera mettre à l'abri les objets mobiliers et les bestiaux, ou se précipitera au milieu des flammes pour sauver un infirme, un vieillard ou un enfant. Qu'une insurrection se lève et attaque un édifice communal ou une caisse publique, et une névropathe, dans un élan tout pathologique, en imposera les armes à la main à une troupe de révoltés. Cela s'est vu. Que des inondations surprennent tout à coup une localité, et une femme pourra déployer la bravoure la plus secourable.

» Au lendemain de l'incendie, de l'insurrection ou de l'inondation, si l'on examine et si l'on interroge ces héroïnes, on les trouve complètement accablées et quelques-unes disent avec candeur : « Je ne sais pas ce que j'ai fait, je n'ai pas eu conscience du danger ».

» Pendant les temps d'épidémie cholérique, alors que la peur est si mauvaise conseillère et qu'elle provoque des défections si blâmables, certaines hystériques montreront

un dévouement extraordinaire : rien ne leur répugnera, rien ne susceptibilisera leur pudeur, rien ne lassera leur courage. Elles stimuleront le zèle des garde-malades, feront des prosélytes, amèneront avec elles des médecins, écriront leurs prescriptions et les feront exécuter; elles frictionneront les mourants et enseveliront les morts. Les journaux de la localité feront l'apologie des dévouements sublimes.

» Le dévouement est devenu pour ces malades un besoin, une occasion de depense nécessaire, et, sans s'en douter, elles jouent pathologiquement le rôle de la vertu. Tout le monde s'y laisse prendre, et, pour l'exemple, c'est un bien. J'ai, dans ce but, demandé et obtenu une récompense publique pour une hystérique, jadis séquestrée dans un établissement d'aliénés, dont la bienfaisance dans son quartier est vraiment touchante. Elle conduit les infirmes et les malades aux consultations de certains médecins, dans les hôpitaux; elle porte du bouillon et du vin aux femmes en couche, du très bon lait aux nouveaux-nés; elle vêtit des malheureuses, sollicite sans cesse des admissions dans les quartiers des hospices d'incurables, ou dans les salles de la vieillesse (femmes ou hommes); elle fait prendre gratuitement des avis chez les spécialistes en renom, distribue des médicaments, du linge, de la charpie, et n'a plus chez elle que le strict nécessaire à l'entretien de sa toilette personnelle, identiquement la même en toute saison. Je ne suis pas sûr qu'elle ait conservé cinq ou six chemises à son usage. Or, cette dame a des accidents hystériques multiples, s'exalte au moindre motif, dort très mal et est sérieusement malade.

» L'hystérique, enfin, dans ses douleurs privées, s'écarte souvent des manifestations normales : elle perd ses fils, reste calme, sereine, résignée, ne verse pas une larme, suffit à tout, multiplie les ordres, n'oublie aucun des détails les plus pénibles, impose à tout l'entourage l'attitude

la plus digne et assiste sans déchirement à la suprême séparation, à l'inhumation. On croit, en général, que cette mère est exceptionnellement douée et qu'elle a un courage supérieur. On se trompe : elle est plus faible qu'une autre, elle est malade ». (LEGRAND DU SAULLE, ouvr. cité).

Pour bien saisir tout ce qu'il y a de paradoxal, au premier abord, dans ces conclusions, il faut se rappeler, que bien de philantrophes aiment le prochain mais de loin, et presque toujours aux dépens des affections plus physiologiques, plus générales, celles de la famille, de la patrie, etc.; il faut se souvenir de l'observation de Dostojewski: « Qu'on ne peut aimer dans le prochain qu'un homme caché, invisible; sitôt qu'il montre son visage, l'amour disparait. En esprit, encore, on peut aimer le prochain, mais de loin; de près jamais ». (*Les frères Karamanzov*, I, 215): il faut se rappeler Sterne qui s'apitoye sur un âne mort et délaisse sa femme et sa vieille mère.

Les plus grands philanthropes, Beccaria, Howart se comportèrent tristement vis-à-vis de leurs domestiques et de leurs familles; et le philanthrope — Dieu fut, nous l'avons vu, dur à l'égard de sa propre famille (1).

St. Paul, avant sa conversion, s'était signalé pour sa cruelle véhémence contre les catholiques.

On sait comment trop souvent le véritable et fervent religieux doit oublier sa famille et se faire du célibat, de la haine pour le sexe féminin, un devoir; ainsi Sainte Liberata s'irrite quand son mari pleure en se séparant de ses enfants; et selon la légende, la mère de Barruk répondit à son fils qui, durant son martyre, implorait d'elle, avec angoisse, de l'eau: « Tu ne dois désirer, maintenant, que l'eau du ciel (2) ».

(1) Voir pag. 85-86. VINSON. *Les religions actuelles*. 1884. LUC. II, 49; MATHIEU XII, 48; MARC. III, 33.

(2) ANFOSSO. *La légende religieuse au moyen-âge*. Ivrea, 1887.

Du reste ici même on a pu voir, aussi, combien de fois l'altruisme exagéré ne soit lui-même qu'un phénomène pathologique, une hypertrophie du sentiment, qui, comme il arrive toujours dans les hypertrophies, s'accompagne de pertes et d'atrophies dans d'autres directions (1).

Nous avons vu dans Jean de Dieu (2), dans Lazzaretti, dans Loyola (3), dans saint François d'Assise (4), la sainteté se montrer en parfait contraste, dans une vraie polarisation psychique, avec leur vie antérieure, où éclatait la tendance au mal.

Si nous ajoutons à ces phénomènes, aussi fréquents chez les épileptiques et les hystériques, tous les autres de la vision à distance (5), du transfert, de la transposition des sens, du fakirisme, de la vision mentale, et de la génialité temporaire, du monoïdéisme, qu'on observe si fréquemment dans ces maladies, phénomènes aussi étranges, que bien de savants, tachent, faute de mieux, de les nier, nous pouvons démontrer la nature hystérique de la sainteté, dans ses manifestations moins explicables, celles des miracles.

(1) Sur l'altruisme dans la folie morale et dans l'épilepsie, voyez *H. Criminel*, p. 556, 557. — Nous avons vu St. François aimer jusqu'aux astres, l'eau, le feu, etc. (p. 274), et... délaisser sa famille.

(2) Pag. 304.

(3) Pag. 371.

(4) Pag. 372, 373, 374, 375.

(5) Lombroso. *Studii sull' ipnotismo*, 3e ediz. — Azam. *Hypnotisme, Double conscience.* — Beaunis. *Le somnambulisme provoqué.* — *La suggestion mentale* par les docteurs H. Bourru et P. Burot. — Dufay, Richet, Janet. *Revue Philosophique.* 1884-89. — Krafft-Ebbing. *Ueber das Hypnotismus.* 1889. — Tendracsik. *Ueber die Suggestion.* 1887. — Binet et Féré. *La Polarisation.* 1885. — Id. *Le magnétisme animal.* — Beard. *Nature and phenomene of trance.* 1880, New-York, etc.

Chapitre IV

—

OBJECTIONS. — GÉNIES INTÉGRES. — Leurs défauts inaperçus. — Richelieu. — Sesostri. — Foscolo. — Darwin.

Mais une objection plus grave nous vient par les quelques cas d'hommes de génie qui, sereins, achevèrent leur carrière intellectuelle, que le malheur n'a point abattus, que la folie n'a jamais égarés.

Tels furent Galilée, Léonard de Vinci, Voltaire, Machiavel, Michel-Ange, Darwin. — Il n'en est pas un seul, parmi eux, qui n'ait révélé dans l'ample et en même temps harmonieux volume de la tête, la force de la pensée, contenue par le calme des désirs; il n'en est pas un chez qui la grande passion de la vérité et de la beauté ait étouffé, complétement, l'amour de la famille et de la patrie. — Ils ne changèrent jamais de foi, ni de caractère; ne divaguèrent jamais dans leur dessein; ne laissèrent jamais leur œuvre interrompue. Quelle assurance, quelle foi, quelle puissance ne montrèrent-ils pas dans leurs entreprises, et surtout, quelle modération, quelle unité de caractère ne gardèrent-ils pas dans leur vie!

Eh bien! de tels hommes ne durent eux-mêmes connaître que trop le sublime éréthisme de l'inspiration, la torture de la haine ignorante, et l'abandon du doute et de l'épuisement; mais ils ne dévièrent, point, pour cela, du droit chemin.

L'idée unique, la seule caressée, but et triomphe de leur noble existence, pour laquelle chacun d'eux semblait être

né, cette idée devenue le centre de tous leurs efforts, a été amenée jusqu'à son terme. Toujours calmes, sereins, ils ne se plaignèrent des obstacles; et ils n'ont commis que de très-faibles erreurs — qui auraient bien souvent passé pour des découvertes chez des hommes ordinaires.

Mais à ces rares exceptions j'ai déjà répondu dans les premières pages de ce livre (1) en montrant comment l'épilepsie et la folie morale, qui en est la première variante, passent inaperçues non seulement chez les hommes célébres, pour lesquels le prestige du nom et des œuvres est justement la source capitale de notre méprise à ce regard, mais même pour ces criminels auxquels une semblable recherche pourrait rendre, au moins, l'honneur, en les dépouillant de toute responsabilité (2).

Qui aurait jamais soupçonné sans les révélations de quelque familier que Cavour fût un récidiviste du suicide? qui aurait vu dans Richelieu un épileptique? si le crâne de Foscolo n'avait point parlé, après la mort, à Davis nul n'aurait songé à son impulsivité morbide, nul ne l'aurait enregistrée. — Qui pourrait rien affirmer sur le sens moral de Sesostri : et pourtant, remarque justement Arved Barine (3) son crâne est tout-à-fait analogue à celui des criminels : front étroit et bas, arcade sourcilière proéminente, sourcils épais, yeux rapprochés, nez long, fin, aquilin, tempes creusées, zygomes saillants, mâchoire forte, expression inintelligente mais animale, sauvage, fière et majestueuse, tête petite par rapport au corps, voilà autant d'indices de la plus complète absence de sens moral.

Qui, sans les récentes notices biographiques et autobiographiques de Darwin publiées par son fils (4) aurait jamais pu s'imaginer que Darwin, ce modèle des pères et des ci-

(1) V. Introduction pag. XIX.

(2) Voir mon *Homme Criminel*, pag. 583 à 639.

(3) Arved Barine. *Revue Littéraire*. 1887, 3.

(4) *La vie et la correspondance de Darwin*. 1888, vol. I e II.

toyens, si sage dans ses passions, et même si peu vaniteux, eût été un névropathique : « Pendant 40 années, nous dit son fils, il n'eut jamais 24 heures de santé, comme les autres hommes ». Dans les huit années consacrées aux cirrhipédes, deux, écrit-il lui-même, ont été perdues par la maladie. Comme les névropathes, il ne pouvait supporter ni le chaud ni le froid; une demi-heure de conversation au-delà de la durée habituelle suffisait à lui donner l'insomnie et à empêcher son travail du jour suivant. Il souffrait d'ailleurs de dyspepsie, d'anémies spinales, de vertiges (il faut bien noter le vertige que nous savons être souvent l'équivalent de l'épilepsie); il ne pouvait point travailler plus de trois heures par jour. Il avait de curieux tics : étant malade quand il mangeait des sucreries, il promettait de n'y plus goûter, mais il ne tenait point sa promesse si elle n'était pas faite par lui à haute voix; il avait une passion étrange pour le papier, écrivant les brouillons de sa correspondance sur le verso de ses épreuves et de ses manuscrits les plus importants qui en demeurèrent couverts. — Il faisait, souvent, ce qu'il appelait lui-même *des expériences d'imbécile,* comme par exemple de faire résonner une contre-basse dans le voisinage des cotylédons d'une plante. Quand il avait à faire une expérience, il semblait qu'une force intérieure l'animât. Misonéïque — il employait les tableaux millimétriques d'un vieux livre, dont il connaissait pourtant l'inexactitude, mais auquel il était habitué : il ne voulut, jamais, changer ses vieilles balances chimiques quoique inexactes; il ne croyait point au magnétisme, ni, tout d'abord, aux armes préhistoriques de pierre (1). — Il était sujet, écrit sa fille, soit en parlant, soit en écrivant, à renverser les phrases, il était à moitié bégue, surtout pour le *w;* comme Skoda, comme Rockitansky et comme Socrate, il avait le nez court et aplati avec de grosses et longues oreilles. — Les traits de dégénérescence chez les

(1) *Lettres,* vol. I.

ascendants ne lui firent pas non plus défaut; il comptait, il est vrai, dans sa famille beaucoup d'hommes de refléxion et presque de génie: parmi ses aïeuls un observateur ingénieux tel que Robert, botaniste (1682), Edward, auteur d'un manuel de garde-chasse, contenant de fines observations sur les animaux; son père avait une grande puissance d'observation; — mais son grand-père paternel, Erasme, génie poétique en même temps que naturaliste, était bégue, emporté, comme l'était aussi un de ses fils, Charles, également poète et collectionneur. Enfin un autre oncle paternel, Erasme, homme de quelque valeur, numismate, statisticien, avait fini par la folie et par le suicide.

On pourrait objecter que l'existence des formes aussi différentes de psychoses, mélancolie, folie morale, monomanie, qui se remarquent, soit complètes, soit frustes, chez les hommes de génie (1), exclut la psychose spéciale du génie et plus encore la psychose épileptoïde. — Mais, peut-on répondre: les récentes études qui ont élargi le cercle de l'épilepsie, ont aussi démontré qu'en dehors du délire impulsif et hallucinatoire, l'épilepsie se greffe à toutes les formes d'aliénation, principalement à la mégalomanie et à la folie morale, et plus encore à ces délires multiples, reparaissant pour les causes les plus légères, à ces formes frustes des maladies mentales, qui sont aussi fréquentes, du reste, dans presque toutes les psychoses dégénératives. (Voir MAGNAN, — DEJERINE, ouvr. citées).

(1) V. plus haut pag. 52 à 132.

Chapitre V

—

CONCLUSIONS ET APPLICATIONS A LA CRITIQUE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE.

Entre la physiologie de l'homme de génie et la pathologie de l'aliéné il existe, donc, de nombreux points de coincidence : il y a même entre elles une véritable continuité. On s'explique ainsi comment il se rencontre si souvent des fous de génie et des génies aliénés qui ont bien leurs caractères propres, mais des caractères qui se ramènent à l'exagération de ceux que présente le génie.

La fréquence et la multiplicité des délires, des caractères de dégénérescence, et de la perte de l'affectivité, la dérivation et plus encore la descendance d'alcooliques, d'imbéciles, d'idiots, d'épileptiques, et surtout le caractère spécial de l'inspiration, montrent que le génie est une psychose dégénérative du groupe épileptique; conclusion qui se trouve confirmée encore par la fréquence d'une génialité temporaire parmi les fous, et par le groupe nouveau des *mattoïdes* auxquels la maladie donne toutes les apparences externes du génie, sans la substance.

Les idées exposées dans ce livre peuvent, j'en ai l'espérance, offrir, à condition qu'on reste dans les limites de l'observation psychologique, un point de repère expérimental pour une critique des créations artistiques et littéraires, quelquefois même de celles scientifiques; ainsi: dans les beaux-

arts (1) la minutie exagérée, l'abus des symboles, des épigraphes ou des accessoires, la préférence pour une couleur donnée, la recherche effrénée du nouveau, peuvent fournir l'indice d'une sorte de mattoïdisme ; de même dans les sciences et dans les lettres la fréquence des jeux de mots (2), l'exagération des systèmes, la tendance à parler de soi, à substituer l'épigramme à la logique, la propension excessive aux vers ou aux assonances dans la prose, l'originalité exagérée, peuvent être considérés comme des phénomènes morbides; il en est ainsi de la manie d'écrire sous une forme biblique, avec des petits versets et avec des termes spéciaux soulignés, ou répétés plusieurs fois et avec des symboles graphiques (2). Je dois, ici, avouer que bien de fois, je me sens pris de peur pour la génération naissante, en observant combien sont nombreux parmi les organes dirigeants de l'opinion publique, ceux qui sont entachés de ce travers, — combien souvent on y discute les graves problèmes sociaux avec les jeux de mots des fous et les phrases coupées des temps bibliques, comme si nos poumons robustes ne pouvaient point suffire aux fortes et viriles inspirations de la période latine.

D'autre part, l'analogie que les mattoïdes présentent avec les hommes de génie, dont ils gardent, seulement, les phénomènes morbides, et avec les hommes sains, dont ils ont l'habileté et le sens pratique, doit conseiller la défiance contre certains systèmes, pullulant surtout dans les sciences abstraites ou incertaines, grâce à des hommes non compétents, ou étrangers au sujet qu'ils abordent : les déclamations, les assonances, les paradoxes, les conceptions, parfois originales mais toujours incomplètes et contradictoires, y tiennent lieu des raisonnements paisibles, basés sur l'étude minutieuse et calme des faits. — De tels livres sont presque

(1) V. plus haut pag. 84 à 305, et 350 à 353.
(2) V. plus haut pag. 74 à 281, et 314 à 344.

toujours l'œuvre de ces véritables charlatans involontaires qui sont les mattoïdes, dont la diffusion dans le monde littéraire est beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement!

Et ce ne sont pas, seulement, les gens du monde qui doivent se mettre en garde contre les fous et les mattoïdes, mais encore et surtout les hommes d'État; et ce n'est même point parce que, dans ce déchaînement de la critique, ces prétendus réformateurs, qui n'ont d'autre aiguillon et d'autre lumière que leur maladie mentale peuvent être pris au sérieux; mais surtout parce que les obstacles mêmes qu'ils rencontrent peuvent, aiguiser, en l'irritant, et achever, leur folie et transformer un délire idéologique, inoffensif, comme l'est le plus souvent celui des mattoïdes — ou sensoriel comme le délire des monomanes, — en une folie d'action, où la plus grande puissance intellectuelle, la conviction tenace et profonde, et le même altruisme exagéré qui les pousse à s'occuper des choses publiques et des hommes qui les dirigent, les rend plus dangereux et plus enclins que les autres aux rébellions et au régicide (1).

Quand nous songeons, d'autre part, qu'un véritable aliéné peut offrir des preuves d'une génialité temporaire, phénomène qui engendre dans les foules de l'étonnement, et bientôt après de la vénération, — nous trouvons un argument solide contre ces juristes et ces juges, qui, de l'intégrité de l'esprit, concluent à la pleine responsabilité, à l'exclusion immédiate de la folie; et d'un autre côté nous voyons s'ouvrir une voie nouvelle pour l'interprétation du problème du génie, de ses contradictions et de celles de ses méprises qu'aurait évitées n'importe quel homme ordinaire; et nous nous expliquons (2) comment des fous, des mattoïdes, même avec très peu et point de génie (Passanante, Lazzaretti, Drabi-

(1) V. pag. 353 et mes *Trois Tribuns*. Turin, 1886, p. 97, 151 et suiv.
(2) V. p. 230 et 309. — *Trois Tribuns*, p. 143 et suiv.

cius, Fourier, Fox), ont ébranlé les foules et suscité parfois de grandes révolutions politiques; et, mieux encore, comment ceux-là qui, étant en même temps hommes de génie et aliénés (Mahomet, Luther, Savonarole, Schopenhauer), ont pu, en dédaignant et en surmontant les obstacles qui auraient effrayé tout froid calculateur, hâter pour des siècles entiers l'éclosion de la vérité; et comment de tels hommes ont enfanté presque toutes les religions et certainement toutes le sectes qui ont agité le monde ancien et le nouveau.

La fréquence des hommes de génie parmi les fous et des fous parmi les hommes de génie, explique comment la destinée des peuples a été si souvent entre les mains des aliénés; et comment ceux-ci ont pu contribuer au progrès humain.

Enfin par ces analogies et ces coïncidences entre les phénomènes du génie et ceux de l'aliénation mentale, la nature semble avoir voulu nous apprendre à respecter ce malheur suprême qui est la folie; et à ne point nous laisser, d'autre part, trop éblouir par ces génies, qui au lieu de s'élever sur la gigantesque orbite des planêtes, pourraient, étoiles filântes, éperdues, s'abîmer dans l'écorce de la terre, au milieu des erreurs et des précipices.

C. LOMBROSO.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de M. Richet . . . . . Pag. v
Introduction . . . . . » xix

PREMIÈRE PARTIE.

Physiologie et Pathologie du Génie.

Chap. I. — Histoire du problème . . . . . Pag. 1
Chap. II. — Le génie et les caractères de dégénérescence . » 6
Taille . . . . . » 8
Rachitisme. — Pâleur . . . . . » 9
Maigreur et gracilité . . . . . » »
Physionomie . . . . . » 10
Crâne et cerveau . . . . . » »
Bégayement . . . . . » 17
Mancinisme . . . . . » »
Stérilité . . . . . » 18
Dissemblances . . . . . » 19
Précocité . . . . . » 20
Tardivité . . . . . » 22
Misonéisme . . . . . » 23
Vagabondage . . . . . » 24
Inconscience. — Instantanéité . . . . . » 25
Somnambulisme . . . . . » 28
Le génie dans l'inspiration . . . . . » 29
Contraste. — Intermittence. — Double personnalité . » 32
Sottises . . . . . » 34
Hypéresthésie . . . . . » 37
Paresthésie . . . . . » 46
Amnésie . . . . . » »
Originalité . . . . . » 48
Mots spéciaux . . . . . » 51

CHAP. III. — Formes frustes de névroses et d'aliénations dans le génie . . . . . Pag. 52
Chorée. — Épilepsie . . . . . » »
Mélancolie . . . . . » 55
Manie des grandeurs . . . . . » 61
Folie du doute . . . . . » 66
Alcoolisme . . . . . » 72
Hallucinations . . . . . » 74
Folie morale . . . . . » 76
Longévité . . . . . » 86
CHAP. IV. — Hommes de génie aliénés : Vico. — Montanus. — Harrington. — Haller. — Ampère. — Dolce. — Lee. — Loyd. — Schuhmann. — Gérard de Nerval. — Baudelaire. — Concato. — Mainlander. — A. Comte. — Codazzi. — Bolyai. — Cardan. — Le Tasse. — Swift. — Newton. — Rousseau. — Lenau. — Széckenyi. — Hoffmann. — Fodera — Schopenhauer. — Gogol . . . . . » 88

DEUXIÈME PARTIE.

Etiologie du Génie.

CHAP. I. — Influence des phénomènes météoriques sur les ouvrages des hommes de génie . . . . . Pag 133
Actions météoriques sur les fous . . . . . » »
Pression. — Vents dans les génies . . . . . » 135
Chaleur Idem . . . . . » 137
Saisons . . . . . » 150
CHAP. II. — Influences climatériques, météorologiques et sociales sur la naissance des hommes de génie . . . . » 157
1. Grands centres. — Races : climats chauds . . . . » 158
Grands maîtres . . . . . » 160
2. Influence orographique . . . . . » 163
3. Influence de la salubrité. — Parallélisme de la taille et du génie . . . . . » 166
4. Explication . . . . . » 171
CHAP. III. — Influence de la race et de l'hérédité sur le génie et la folie . . . . . » 175
1. Race . . . . . » »
2. Folie . . . . . » 178
3. Hérédité du génie . . . . . » 180
4. Critique . . . . . » 183

4 *bis*. Parents et fils criminels ou aliénés des hommes de génie . . . . . *Pag*. 187
5. Age et maladies des parents . . . . . » 194
6. Conception . . . . . » »
Ar. IV. — Influence des maladies. — Maladies spinales. — Fièvres. — Traumes de la tête. — Leurs rapports avec le génie . . . . . » 196
Ar. V. — Influence de la civilisation et de l'occasion sur le génie. — Les grandes villes, les grandes écoles, les accidents . . . . . » 199

TROISIÈME PARTIE.

Le génie dans les fous.

Ar. I. — Exemples de fous de génie littéraire, poétique, humoristique, etc. . . . . *Pag*. 207
2. Poètes . . . . . » 218
3. Journaux d'asiles français . . . . . » 232
4. Journaux des hospices italiens . . . . . » 238
5. Autobiographie d'un monomane . . . . . » 253
6. Synthèse . . . . . » 274
7. Passion . . . . . » 276
8. Atavisme . . . . . » 277
9. Finalité . . . . . » 280
Ar. II. — L'art chez les fous . . . . . » 284
1. Géographie . . . . . » 285
2. Professions . . . . . » 286
3. Influence de la forme d'aliénation . . . . . » 287
4. Originalité . . . . . » 290
5. Génialité . . . . . » 292
6. Bizarrerie . . . . . » 293
7. Symboles . . . . . » 294
8. Minuties . . . . . » 301
9. Atavisme . . . . . » 303
10. Arabesques . . . . . » »
11. Obscénité . . . . . » 304
12. Criminalité et folie morale . . . . . » 305
13. Inutilité . . . . . » »
14. Folie pour sujet . . . . . » 307
15. Absurdité . . . . . » 308
16. Imitation . . . . . » »
17. Uniformité . . . . . » 309

18. Résumé . . . . . Pag. 309
19. La musique chez les fous . . . . . » 310
CHAP. III. — Les mattoïdes littéraires et artistiques . . . » 341
2. Mattoïdes de génie . . . . . » 334
3. Les décadents . . . . . » 340
4. Les mattoïdes dans l'art . . . . . » 350
CHAP. IV. — Fous et mattoïdes politiques et religieux . . » 353
François d'Assise . . . . . » 372
Luther . . . . . » 375
Savonarole . . . . . » 376
Cola de Rienzi . . . . . » 379
Génie de Cola . . . . . » 383
La folie id. . . . . » 386
La contradiction et délire id. . . . . » 387
La démence id. . . . . » 394
Sa correspondance . . . . . » 396
St. Jean de Dieu . . . . . » 407
Prosper Enfantin . . . . . » 412
Lazzaretti (avec figure) . . . . . » 413
Passanante (avec figure) . . . . . » 427
Guiteau (avec figure) . . . . . » 433
Homme politiques Américains fous . . . . . » 434

QUATRIÈME PARTIE.

Synthèse.

La psychose dégénérative (épileptoïde) du génie.

CHAP. I. — Caractères des hommes de génie qui furent en même temps aliénés . . . . . Pag. 438
Caractère . . . . . » »
Mégalomanie . . . . . » 439
Précocité . . . . . » 440
Alcoolisme . . . . . » »
Vagabondage . . . . . » »
Instabilité . . . . . » 441
Originalité . . . . . » 442
Sexualité . . . . . » »
Style . . . . . » 444
Doutes . . . . . » »
Exagération du *moi* . . . . . » 445
Allusions à la folie dans les ouvrages . . . . . » 446

Absurdités folles . . . . . *Pag.* 450
Rêves . . . . . » 456
Anomalies crâniennes . . . . . » »
Délires multiples . . . . . » »
Double personnalité . . . . . » 457
Psychose du génie . . . . . » 458
IAP. II. — Analogie de ces caractères avec ceux des génies non aliénés . . . . . » 459
Manque de caractère . . . . . » 459
Orgueil . . . . . » »
Précocité . . . . . » »
Alcoolisme . . . . . » »
Impulsivité . . . . . » »
Signes dégénératifs . . . . . » 460
Obsession . . . . . » »
Différence des génies intégres . . . . . » 462
Influence de la race . . . . . » 463
Affectivité . . . . . » »
Sens moral . . . . . » 464
IAP. III. — De la nature épileptoïde du génie et de la sainteté » 465
Étiologie . . . . . » 465
Symptômes. — Distractions. — Passion pour les bêtes . » 466
Insensibilité affective . . . . . » 467
Fréquence des génies épileptiques . . . . . » »
Confessions des Génies . . . . . » 469
Autobiographie de Dostojewski. — Goncourt . . . » 471
La vie d'un grand épileptique. — Napoléon . . . » 472
Saint Paul . . . . . » 479
Les saints . . . . . » 480
Hystérique philantropique . . . . . » »
Phénomènes étranges, (hypnotisme) des hystériques . » 485
IAP. IV. — Objections. — Génies intégres. — Leurs défauts inaperçus. — Richelieu. — Sesostri. — Foscolo. — Darwin » 486
IAP. V. — Conclusions et applications à la critique historique et esthétique . . . . . » 490

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

CATALOGUE

DES

LIVRES DE FONDS

(PHILOSOPHIE — HISTOIRE)

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE.
Format in-12 2
Format in-8 4
COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES 7
Philosophie ancienne 7
Philosophie moderne 7
Philosophie écossaise 8
Philosophie allemande 8
Philosophie allemande contemporaine 9
Philosophie anglaise contemporaine 9
Philosophie italienne contemporaine 10
OUVRAGES DE PHILOSOPHIE POUR L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE ... 11
BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE 12
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'HISTOIRE MILITAIRE 13

Pages.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET POLITIQUE 14
PUBLICATIONS HISTORIQUES ILLUSTRÉES 14
RECUEIL DES INSTRUCTIONS DIPLOMATIQUES 14
INVENTAIRE ANALYTIQUE DES ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES 15
ANTHROPOLOGIE ET ETHNOLOGIE .. 15
REVUE PHILOSOPHIQUE 16
REVUE HISTORIQUE 16
ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES 17
BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE 18
Par ordre d'apparition 18
Par ordre de matières 21
OUVRAGES DIVERS NE SE TROUVANT PAS DANS LES COLLECTIONS PRÉCÉDENTES 24
BIBLIOTHÈQUE UTILE 31

On peut se procurer tous les ouvrages qui se trouvent dans ce Catalogue par l'intermédiaire des libraires de France et de l'Etranger.

On peut également les recevoir *franco* par la poste, sans augmentation des prix désignés, en joignant à la demande des TIMBRES-POSTE FRANÇAIS ou un MANDAT sur Paris.

PARIS

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille.

OCTOBRE 1888

Les titres précédés d'un *astérisque* sont recommandés par le Ministère de l'Instruction publique pour les Bibliothèques et pour les distributions de prix des lycées et des collèges. — Les lettres V. P. indiquent les volumes adoptés pour les distributions de prix et les Bibliothèques de la Ville de Paris.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-12 brochés à 2 fr. 50.

Cartonnés toile. 3 francs. — En demi-reliure, plats papier. 4 francs.

Quelques-uns de ces volumes sont épuisés, et il n'en reste que peu d'exemplaires imprimés sur papier vélin; ces volumes sont annoncés au prix de 5 francs.

ALAUX, professeur à la Faculté des lettres d'Alger. **Philosophie de M. Cousin.**

AUBER (Ed.). **Philosophie de la médecine.**

BALLET (G.), professeur agrégé à la Faculté de médecine. **Le Langage intérieur** et les diverses formes de l'aphasie, avec figures dans le texte. 2e édit. 1888.

* BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, de l'Institut. **De la Métaphysique.**

* BEAUSSIRE, de l'Institut. **Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française.**

* BERSOT (Ernest), de l'Institut. **Libre Philosophie.** (V. P.)

* BERTAULD, de l'Institut. **L'Ordre social et l'Ordre moral.**

— **De la Philosophie sociale.**

BINET (A.). **La Psychologie du raisonnement,** expériences par l'hypnotisme.

BOST. **Le Protestantisme libéral.**

BOUILLIER. **Plaisir et Douleur.** Papier vélin. 5 fr.

* BOUTMY (E.), de l'Institut. **Philosophie de l'architecture en Grèce.** (V. P.)

* CHALLEMEL-LACOUR. **La Philosophie individualiste,** étude sur G. de Humboldt. (V. P.)

COIGNET (Mme C.). **La Morale indépendante.**

COQUEREL FILS (Ath.). **Transformations historiques du christianisme.**

— **La Conscience et la Foi.**

— **Histoire du Credo.**

COSTE (Ad.). **Les Conditions sociales du bonheur et de la force.** (V. P.)

DELBŒUF (J.). **La Matière brute et la Matière vivante.** Étude sur l'origine de la vie et de la mort.

ESPINAS (A.), doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. **La Philosophie expérimentale en Italie.**

FAIVRE (E.), professeur à la Faculté des sciences de Lyon. **De la Variabilité des espèces.**

FÉRÉ (Ch.). **Sensation et Mouvement.** Étude de psycho-mécanique, avec figures.

— **Dégénérescence et Criminalité,** avec figures. 1888.

FONTANÈS. **Le Christianisme moderne.**

FONVIELLE (W. de). **L'Astronomie moderne.**

* FRANCK (Ad.), de l'Institut. **Philosophie du droit pénal.** 3e édit.

— **Des Rapports de la religion et de l'Etat.** 2e édit.

— **La Philosophie mystique en France au XVIIIe siècle.**

* GARNIER. **De la Morale dans l'antiquité.** Papier vélin. 5 fr.

GAUCKLER. **Le Beau et son histoire.**

HAECKEL, prof. à l'Université d'Iéna. **Les Preuves du transformisme.** 2e édit.

HARTMANN (E. de). **La Religion de l'avenir.** 2e édit.

— **Le Darwinisme,** ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine. 3e édit.

* HERBERT SPENCER. **Classification des sciences,** trad. de M. Cazelles. 4e édit.

— **L'Individu contre l'État,** traduit par M. Gerschel. 2e édit.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-12 à 2 fr. 50 le volume.

* JANET (Paul), de l'Institut. **Le Matérialisme contemporain.** 4e édit.
— * **La Crise philosophique.** Taine, Renan, Vacherot, Littré.
— * **Philosophie de la Révolution française.** 4e édit. (V. P.)
— * **Saint-Simon et le Saint-Simonisme.**
— **Les Origines du socialisme contemporain.**
* LAUGEL (Auguste). **L'Optique et les Arts.** (V. P.)
— * **Les Problèmes de la nature.**
— * **Les Problèmes de la vie.**
— * **Les Problèmes de l'âme.**
— * **La Voix, l'Oreille et la Musique.** Papier vélin. 5 fr.
LEBLAIS. **Matérialisme et Spiritualisme.**
* LEMOINE (Albert), maître de conférences à l'Ecole normale. **Le Vitalisme et l'Animisme.**
— * **De la Physionomie et de la Parole.**
LEOPARDI. **Opuscules et Pensées,** traduit par M. Aug. Dapples.
LEVALLOIS (Jules). **Déisme et Christianisme.**
* LÉVÊQUE (Charles), de l'Institut. **Le Spiritualisme dans l'art.**
— * **La Science de l'invisible.**
LÉVY (Antoine). **Morceaux choisis des philosophes allemands.**
* LIARD, directeur de l'Enseignement supérieur. **Les Logiciens anglais contemporains.** 2e édit.
— * **Des définitions géométriques et des définitions empiriques.** 2e édit.
MARIANO. **La Philosophie contemporaine en Italie.**
* MARION, professeur à la Faculté des lettres de Paris. **J. Locke, sa vie, son œuvre.**
* MILSAND. **L'Esthétique anglaise,** étude sur John Ruskin.
MOSSO. **La Peur.** Étude psycho-physiologique, trad. de l'italien par F. Hément (avec figures).
ODYSSE BAROT. **Philosophie de l'histoire.**
PAULHAN. **Les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition.** Essai de psychologie générale.
PI Y MARGALL. **Les Nationalités,** traduit par M. L. X. de Ricard.
* RÉMUSAT (Charles de), de l'Académie française. **Philosophie religieuse.**
RÉVILLE (A.), professeur au Collège de France. **Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ.** Papier vélin. 5 fr.
RIBOT (Th.), directeur de la *Revue philos.* **La Philosophie de Schopenhauer.** 3e édition.
— * **Les Maladies de la mémoire.** 5e édit.
— **Les Maladies de la volonté.** 5e édit.
— **Les Maladies de la personnalité.** 2e édit.
— **La Psychologie de l'attention.** 1888.
RICHET (Ch.), professeur à la Faculté de médecine. **Essai de psychologie générale** (avec figures).
ROISEL. **De la Substance.**
SAIGEY. **La Physique moderne.** 2e tirage. (V. P.)
* SAISSET (Emile), de l'Institut. **L'Ame et la Vie.**
— * **Critique et Histoire de la philosophie** (fragm. disc.).
SCHMIDT (O.). **Les Sciences naturelles et la Philosophie de l'inconscient.**
SCHŒBEL. **Philosophie de la raison pure.**

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-12, à 2 fr. 50 le volume.

* SCHOPENHAUER. **Le Libre arbitre**, traduit par M. Salomon Reinach. 3e édit.
— * **Le Fondement de la morale**, traduit par M. A. Burdeau. 3e édit.
— **Pensées et Fragments**, avec intr. par M. J. Bourdeau. 9e édit.
SELDEN (Camille). **La Musique en Allemagne**, étude sur Mendelssohn. (V. P.)
SICILIANI (P.). **La Psychogénie moderne.**
STRICKER. **Le Langage et la Musique**, traduit par M. Schwiedland.
* STUART MILL. **Auguste Comte et la Philosophie positive**, traduit par M. Clémenceau. 2e édit. (V. P.)
— **L'Utilitarisme**, traduit par M. Le Monnier.
TAINE (H.), de l'Académie française. **L'Idéalisme anglais**, étude sur Carlyle.
— * **Philosophie de l'art dans les Pays-Bas.** 2e édit. (V. P.)
— * **Philosophie de l'art en Grèce.** 2e édit. (V. P.)
— * **Philosophie de l'art en Italie.** Papier vélin. 5 fr.
TARDE. **La Criminalité comparée.**
TISSANDIER. **Des Sciences occultes et du Spiritisme.** Pap. vélin. 5 fr.
* VACHEROT (Et.), de l'Institut. **La Science et la Conscience.**
VÉRA (A.), professeur à l'Université de Naples. **Philosophie hégélienne.**
VIANNA DE LIMA. **L'Homme selon le transformisme.** 1888.
ZELLER. **Christian Baur et l'École de Tubingue**, traduit par M. Ritter.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-8.

Brochés à 5 fr., 7 fr. 50 et 10 fr. — Cart. anglais, 1 fr. en plus par volume.
Demi-reliure..... 2 francs.

* AGASSIZ. **De l'Espèce et des Classifications.** 1 vol. 5 fr.
* BAIN (Alex.). **La Logique inductive et déductive.** Traduit de l'anglais par M. G. Compayré, 2 vol. 2e édit. 20 fr.
— * **Les Sens et l'Intelligence.** 1 vol. Traduit par M. Cazelles. 2e édit. 10 fr.
— * **L'Esprit et le Corps.** 1 vol. 4e édit. 6 fr.
— **La Science de l'Éducation.** 1 vol. 6e édit. 6 fr.
— **Les Émotions et la Volonté.** Trad. par M. Le Monnier. 1 vol. 10 fr.
* BARDOUX, sénateur. **Les Légistes, leur influence sur la société française.** 1 vol. 5 fr.
* BARNI (Jules). **La Morale dans la démocratie.** 1 vol. 2e édit. précédée d'une préface de M. D. NOLEN, recteur de l'académie de Douai. (V. P.) 5 fr.
BEAUSSIRE (Émile), de l'Institut. **Les Principes de la morale.** 1 vol. 5 fr.
— **Les Principes du droit.** 1 vol. in-8. 1888. 7 fr. 50
BERTRAND (A.), professeur à la Faculté des lettres de Lyon. **L'Aperception du corps humain par la conscience.** 1 vol. Cart. 6 fr.
BÜCHNER. **Nature et Science.** 1 vol. 2e édit. Traduit par M. Lauth. 7 fr. 50
CARRAU (Ludovic), professeur à la Faculté des lettres de Paris. **La Philosophie religieuse en Angleterre**, depuis Locke jusqu'à nos jours. 1 vol. 1888. 5 fr.
CLAY (R.). **L'Alternative, contribution à la psychologie.** 1 vol. Traduit de l'anglais par M. A. Burdeau, député, ancien prof. au lycée Louis-le-Grand. 10 fr.
EGGER (V.), professeur à la Faculté des lettres de Nancy. **La Parole intérieure.** 1 vol. 5 fr.
ESPINAS (Alf.), doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. **Des Sociétés animales.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
FERRI (Louis), correspondant de l'Institut. **La Psychologie de l'association**, depuis Hobbes jusqu'à nos jours. 1 vol. 7 fr. 50

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

* FLINT, professeur à l'Université d'Edimbourg. **La Philosophie de l'histoire en France.** Traduit de l'anglais par M. Ludovic Carrau, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. 7 fr. 50
— * **La Philosophie de l'histoire en Allemagne.** Trad. de l'angl. par M. Ludovic Carrau. 1 vol. 7 fr. 50
FONSEGRIVES. **Essai sur le libre arbitre.** Sa théorie, son histoire. 1 vol. 1887. 10 fr.
* FOUILLÉE (Alf.), ancien maître de conférences à l'École normale supérieure. **La Liberté et le Déterminisme.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
— **Critique des systèmes de morale contemporains.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
L'Avenir de la Morale, de l'Art et de la Religion, d'après M. Guyau. 1 vol. (*Sous presse.*)
FRANCK (A.), de l'Institut. **Philosophie du droit civil.** 1 vol. 5 fr.
GAROFALO, agrégé de l'Université de Naples. **La Criminologie.** 1 vol. 7 fr. 50
* GUYAU. **La Morale anglaise contemporaine.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
— **Les Problèmes de l'esthétique contemporaine.** 1 vol. 5 fr.
— **Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.** 1 vol. 5 fr.
— **L'Irréligion de l'avenir,** étude de sociologie. 1 vol. 2e édit. 7 fr, 50
— **L'Art au point de vue sociologique.** (*Sous presse.*)
— **Hérédité et éducation,** étude sociologique. (*Sous presse.*)
HERBERT SPENCER *. **Les Premiers Principes.** Traduit par M. Cazelles. 1 fort volume. 10 fr.
— **Principes de biologie.** Traduit par M. Cazelles. 2 vol. 20 fr.
— * **Principes de psychologie.** Trad. par MM. Ribot et Espinas. 2 vol. 20 fr.
— * **Principes de sociologie :**
Tome I. Traduit par M. Cazelles. 1 vol. 10 fr.
Tome II. Traduit par MM. Cazelles et Gerschel. 1 vol. 7 fr. 50
Tome III. Traduit par M. Cazelles. 1 vol. 15 fr.
Tome IV. Traduit par M. Cazelles. 1 vol. 3 fr. 75
— * **Essais sur le progrès.** Traduit par M. A. Burdeau. 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
— **Essais de politique.** Traduit par M. A. Burdeau. 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
— **Essais scientifiques.** Traduit par M. A. Burdeau. 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
* **De l'Education physique, intellectuelle et morale.** 1 vol. 5e édit. 5 fr.
— * **Introduction à la science sociale.** 1 vol. 9e édit. 6 fr.
— **Les Bases de la morale évolutionniste.** 1 vol. 4e édit. 6 fr.
— * **Classification des sciences.** 1 vol. in-18. 4e édit. 2 fr. 50
— **L'Individu contre l'État.** Traduit par M. Gerschel. 1 vol. in-18. 2e édit. 2 fr. 50
— **Descriptive Sociology,** or Groups of sociological facts. French compiled by James COLLIER. 1 vol. in-folio. 50 fr.
* HUXLEY, de la Société royale de Londres. **Hume, sa vie, sa philosophie.** Traduit de l'anglais et précédé d'une Introduction par G. COMPAYRÉ. 1 vol. 5 fr.
* JANET (Paul), de l'Institut. **Les Causes finales.** 1 vol. 2e édit. 10 fr.
— * **Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale.** 2 forts vol. in-8. 3e édit., revue, remaniée et considérablement augmentée. 20 fr.
* LAUGEL (Auguste). **Les Problèmes** (Problèmes de la nature, problèmes de la vie, problèmes de l'âme). 1 vol. 7 fr. 50
* LAVELEYE (de), correspondant de l'Institut. **De la Propriété et de ses formes primitives.** 1 vol. 4e édit. (*Sous presse.*)
— **Le Gouvernement de la démocratie.** 1 vol. (*Sous presse.*)
* LIARD, directeur de l'enseignement supérieur. **La Science positive et la Métaphysique.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
— **Descartes.** 1 vol. 5 fr.
LYON (Georges), professeur au lycée Henri IV. **L'Idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle.** 1 vol. in-8. 1888. 7 fr. 50
LOMBROSO. **L'Homme criminel** (criminel-né, fou-moral, épileptique). Étude anthropologique et médico-légale, précédée d'une préface de M. le docteur LETOURNEAU. 1 vol. in-8. 10 fr.
— **Atlas** de 40 planches, contenant de nombreux portraits, fac-similé d'écritures et de dessins, tableaux et courbes statistiques pour accompagner ledit ouvrage. 2e édition. 12 fr.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

MARION (H.), professeur à la Faculté des lettres de Paris. **De la Solidarité morale.** Essai de psychologie appliquée. 1 vol. 2e édit. (V. P.) 5 fr.
MATTHEW ARNOLD. **La Crise religieuse.** 1 vol. 7 fr. 50
MAUDSLEY. **La Pathologie de l'esprit.** 1 vol. Trad. par M. Germont. 10 fr.
* NAVILLE (E.), correspond. de l'Institut. **La Logique de l'hypothèse.** 1 vol. 5 fr.
PÉREZ (Bernard). **Les trois premières années de l'enfant.** 1 vol. 3e édit. 5 fr.
— **L'Enfant de trois à sept ans.** 1 vol. 5 fr.
— **L'Éducation morale dès le berceau.** 1 vol. 2e édit. 1888. 5 fr.
— **L'Art et la Poésie chez l'enfant.** 1 vol. 1888. 5 fr.
PIDERIT. **La Mimique et la Physiognomonie.** Trad. de l'allemand par M. Girot. 1 vol. avec 95 figures dans le texte. 1888. 5 fr.
PREYER, professeur à la Faculté d'Iéna. **Éléments de physiologie.** Traduit de l'allemand par M. J. Soury. 1 vol. 5 fr.
— **L'Ame de l'enfant.** Observations sur le développement psychique des premières années. 1 vol., traduit de l'allemand par M. H. C. de Varigny. 1887. 10 fr.
* QUATREFAGES (De), de l'Institut. **Ch. Darwin et ses précurseurs français.** 1 vol. 5 fr.
RIBOT (Th.), directeur de la *Revue philosophique*. **L'Hérédité psychologique.** 1 vol. 3e édit. 7 fr. 50
— * **La Psychologie anglaise contemporaine.** 1 vol. 3e édit. 7 fr. 50
— * **La Psychologie allemande contemporaine.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
RICHET (Ch.), professeur à la Faculté de médecine de Paris. **L'Homme et l'Intelligence.** Fragments de psychologie et de physiologie. 1 vol. 2e édit. 10 fr.
ROBERTY (E. de). **L'Ancienne et la Nouvelle philosophie.** 1 vol. 7 fr. 50
SAIGEY (Emile). **Les Sciences au XVIIIe siècle.** La physique de Voltaire. 1 vol. 5 fr.
SCHOPENHAUER. **Aphorismes sur la sagesse dans la vie.** 3e édit. Traduit par M. Cantacuzène. 1 vol. 5 fr.
— **De la quadruple racine du principe de la raison suffisante,** suivi d'une *Histoire de la doctrine de l'idéal et du réel.* Trad. par M. Cantacuzène. 1 vol. 5 fr.
— **Le monde comme volonté et représentation.** Traduit de l'allemand par M. A. Burdeau. 3 vol. Tome I, 1 vol. 7 fr. 50
Tome II, 1 vol. 7 fr. 50
Le tome III paraîtra au commencement de l'année 1889.
SÉAILLES, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. **Essai sur le génie dans l'art.** 1 vol. 5 fr.
SERGI, professeur à l'Université de Rome. **La Psychologie physiologique,** traduite de l'italien par M. Mouton. 1 vol. avec figures. 1888. 7 fr. 50
* STUART MILL. **La Philosophie de Hamilton.** 1 vol. 10 fr.
— * **Mes Mémoires.** Histoire de ma vie et de mes idées. Traduit de l'anglais par M. E. Cazelles. 1 vol. 5 fr.
— * **Système de logique déductive et inductive.** Trad. de l'anglais par M. Louis Peisse. 3e édit. 2 vol. 20 fr.
— * **Essais sur la religion.** 2e édit. 1 vol. 5 fr
SULLY (James). **Le Pessimisme.** Trad. par MM. Bertrand et Gérard. 1 vol. 7 fr. 50
VACHEROT (Et.), de l'Institut: **Essais de philosophie critique.** 1 vol. 7 fr. 50
— **La Religion.** 1 vol. 7 fr. 50
WUNDT. **Éléments de psychologie physiologique.** 2 vol. avec figures, trad. de l'allem. par le Dr Élie Rouvier, et précédés d'une préface de M. D. Nolen. 20 fr.

ÉDITIONS ÉTRANGÈRES

Éditions anglaises.

AUGUSTE LAUGEL. The United States during the war. In-8. 7 sh. 6 p.
ALBERT RÉVILLE. History of the doctrine of the deity of Jesus-Christ. 3 sh. 6 p.
H. TAINE. Italy (Naples et Rome). 7 sh. 6 p.
H. TAINE. The philosophy of Art. 3 sh.
PAUL JANET. The Materialism of present day. 1 vol. in-18, rel. 3 sh.

Éditions allemandes.

JULES BARNI. Napoléon Ier. In-18. 3 m.
PAUL JANET. Der Materialismus unsere Zeit. 1 vol. in-18. 3 m.
H. TAINE. Philosophie der Kun 1 volume in-18. 3 m.

COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES

PHILOSOPHIE ANCIENNE

ARISTOTE (Œuvres d'), traduction de M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

— **Psychologie** (Opuscules), avec notes. 1 vol. in-8 ..... 10 fr.

— **Rhétorique**, avec notes. 1870. 2 vol. in-8 ..... 16 fr.

— **Politique**, 1868, 1 v. in-8. 10 fr.

— **Traité du ciel**, 1866. 1 fort vol. grand in-8 ..... 10 fr.

— **La Métaphysique d'Aristote.** 3 vol. in-8, 1879 ..... 30 fr.

— **Traité de la production et de la destruction des choses**, avec notes. 1866. 1 v. gr. in-8 .... 10 fr.

— **De la Logique d'Aristote**, par M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. 2 vol. in-8 ..... 10 fr.

* SOCRATE. **La Philosophie de Socrate**, par M. Alf. FOUILLÉE. 2 vol. in-8 ..... 16 fr.

* PLATON. **La Philosophie de Platon**, par M. Alfred FOUILLÉE. 2 vol. in-8 ..... 16 fr.

— **Études sur la Dialectique dans Platon et dans Hegel**, par M. Paul JANET. 1 vol. in-8. 6 fr.

— **Platon et Aristote**, par VAN DER REST. 1 vol. in-8 ..... 10 fr.

* ÉPICURE. **La Morale d'Épicure** et ses rapports avec les doctrines contemporaines, par M. GUYAU. 1 vol. in-8. 3e édit .... 7 fr. 50

* ÉCOLE D'ALEXANDRIE. **Histoire de l'École d'Alexandrie**, par M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. 1 v. in-8 ..... 6 fr.

MARC-AURÈLE. **Pensées de Marc-Aurèle**, traduites et annotées par M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. 1 vol. in-18 ..... 4 fr. 50

BÉNARD. **La Philosophie ancienne**, histoire de ses systèmes. Première partie : *La Philosophie et la Sagesse orientales. — La Philosophie grecque avant Socrate. — Socrate et les socratiques. — Études sur les sophistes grecs.* 1 vol. in-8. 1885 ..... 9 fr.

BROCHARD (V.). **Les Sceptiques grecs** (couronné par l'Académie des sciences morales et politiques). 1 vol. in-8. 1887 ..... 8 fr.

* FABRE (Joseph). **Histoire de la philosophie, antiquité et moyen âge.** 1 vol. in-18. .... 3 fr. 50

OGEREAU. **Essai sur le système philosophique des stoïciens.** 1 vol. in-8. 1885 ..... 5 fr.

FAVRE (Mme Jules), née VELTEN. **La Morale des stoïciens.** 1 volume in-18. 1887 ..... 3 fr. 50

— **La Morale de Socrate.** 1 vol. in-18. 1888 ..... 3 fr. 50

TANNERY (Paul). **Pour l'histoire de la science hellène** (de Thalès à Empédocle). 1 v. in-8. 1887. 7 fr. 50

PHILOSOPHIE MODERNE

* LEIBNIZ. **Œuvres philosophiques**, avec introduction et notes par M. Paul JANET. 2 vol. in-8. 16 fr.

— **Leibniz et Pierre le Grand**, par FOUCHER DE CAREIL. 1 v. in-8. 2 fr.

— **Leibniz et les deux Sophie**, par FOUCHER DE CAREIL. In-8. 2 fr.

DESCARTES, par Louis LIARD. 1 vol. in-8 ..... 5 fr.

— **Essai sur l'Esthétique de Descartes**, par KRANTZ. 1 v. in-8. 6 fr.

* SPINOZA. **Dieu, l'homme et la béatitude**, trad. et précédé d'une Introd. de P. JANET. In-18. 2 fr. 50

— **Benedicti de Spinoza opera** quotquot reperta sunt, recognoverunt J. Van Vloten et J.-P.-N. Land. 2 forts vol. in-8 sur papier de Hollande ..... 45 fr.

* LOCKE. **Sa vie et ses œuvres**, par M. MARION. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

* MALEBRANCHE. **La Philosophie de Malebranche**, par M. OLLÉ-LAPRUNE. 2 vol. in-8 ..... 16 fr.

PASCAL. **Études sur le scepticisme de Pascal**, par M. DROZ, 1 vol. in-8 ..... 6 fr.

* VOLTAIRE. **Les Sciences au XVIIIe siècle.** Voltaire physicien, par M. Em. SAIGEY. 1 vol. in-8. 5 fr.

FRANCK (Ad.). **La Philosophie mystique en France au XVIIIe siècle.** 1 vol. in-18... 2 fr. 50

* DAMIRON. **Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle.** 3 vol. in-8. 15 fr.

PHILOSOPHIE ECOSSAISE

* DUGALD STEWART. **Éléments de la philosophie de l'esprit humain**, traduits de l'anglais par L. PEISSE. 3 vol. in-12... 9 fr.

* HAMILTON. **La Philosophie de Hamilton**, par J. STUART MILL, 1 vol. in-8..... 10 fr.

* HUME. **Sa vie et sa philosophie**, par Th. HUXLEY, trad. de l'angl. par M. G. COMPAYRÉ. 1 vol. in-8. 5 fr.

PHILOSOPHIE ALLEMANDE

KANT. **La Critique de la raison pratique**, traduction nouvelle avec introduction et notes, par M. PICAVET. 1 vol. in-8. 1888... 6 fr.

— **Critique de la raison pure**, trad. par M. TISSOT. 2 v. in-8. 16 fr.

— Même ouvrage, traduction par M. Jules BARNI. 2 vol. in-8.. 16 fr.

* — **Éclaircissements sur la Critique de la raison pure**, trad. par M. J. TISSOT. 1 vol. in-8... 6 fr.

— **Principes métaphysiques de la morale**, augmentés des *Fondements de la métaphysique des mœurs*, traduct. par M. TISSOT. 1 v. in-8. 8 fr.

— Même ouvrage, traduction par M. Jules BARNI. 1 vol. in-8... 8 fr.

* — **La Logique**, traduction par M. TISSOT. 1 vol. in-8..... 4 fr.

* — **Mélanges de logique**, traduction par M. TISSOT. 1 v. in-8. 6 fr.

* — **Prolégomènes à toute métaphysique future** qui se présentera comme science, traduction de M. TISSOT. 1 vol. in-8... 6 fr.

* — **Anthropologie**, suivie de divers fragments relatifs aux rapports du physique et du moral de l'homme, et du commerce des esprits d'un monde à l'autre, traduction par M. TISSOT. 1 vol. in-8..... 6 fr.

— **Traité de pédagogie**, trad. J. BARNI; préface et notes par M. Raymond THAMIN. 1 vol. in-12. 2 fr.

* FICHTE. **Méthode pour arriver à la vie bienheureuse**, trad. par M. Fr. BOUILLIER. 1 vol. in-8. 8 fr.

— **Destination du savant et de l'homme de lettres**, traduit par M. NICOLAS. 1 vol. in-8. 3 fr.

* — **Doctrines de la science.** 1 vol. in-8..... 9 fr.

SCHELLING. **Bruno**, ou du principe divin. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

SCHELLING. **Écrits philosophiques** et morceaux propres à donner une idée de son système, traduit par M. Ch. BÉNARD. 1 vol. in-8. 9 fr.

HEGEL. * **Logique.** 2e édit. 2 vol. in-8..... 14 fr.

* — **Philosophie de la nature.** 3 vol. in-8..... 25 fr.

* — **Philosophie de l'esprit.** 2 vol. in-8..... 18 fr.

* — **Philosophie de la religion.** 2 vol. in-8..... 20 fr.

— **Essais de philosophie hegelienne**, par A. VÉRA. 1 vol. 2 fr. 50

— **La Poétique**, trad. par M. Ch. BÉNARD. Extraits de Schiller, Gœthe, Jean, Paul, etc., et sur divers sujets relatifs à la poésie. 2 v. in-8. 12 fr.

— **Esthétique.** 2 vol. in-8, traduit par M. BÉNARD..... 16 fr.

— **Antécédents de l'hegelianisme dans la philosophie française**, par M. BEAUSSIRE. 1 vol. in-18... ..... 2 fr. 50

* — **La Dialectique dans Hegel et dans Platon**, par M. Paul JANET. 1 vol. in-8..... 6 fr.

— **Introduction à la philosophie de Hegel**, par VÉRA. 1 vol. in-8. 2e édit..... 6 fr. 50

HUMBOLDT (G. de). **Essai sur les limites de l'action de l'État.** 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

— * **La Philosophie individualiste**, étude sur G. de HUMBOLDT, par M. CHALLEMEL-LACOUR. 1 v. in-18. 2 fr. 50

* STAHL. **Le Vitalisme et l'Animisme de Stahl**, par M. Albert LEMOINE. 1 vol. in-18.... 2 fr. 50

LESSING. **Le Christianisme moderne.** Étude sur Lessing, par M. FONTANÈS. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

PHILOSOPHIE ALLEMANDE CONTEMPORAINE

BUCHNER (L.). **Nature et Science.** 1 vol. in-8. 2e édit..... 7 fr. 50

— * **Le Matérialisme contemporain,** par M. P. JANET. 4e édit. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

CHRISTIAN BAUR **et l'École de Tubingue,** par M. Ed. ZELLER. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

HARTMANN (E. de). **La Religion de l'avenir.** 1 vol. in-18.. 2 fr. 50

— **Le Darwinisme,** ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine. 1 vol. in-18. 3e édition.. 2 fr. 50

HAECKEL. **Les Preuves du transformisme.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50

O. SCHMIDT. **Les Sciences naturelles et la Philosophie de l'inconscient.** 1 v. in-18. 2 fr. 50

PIDERIT. **La Mimique et la Physiognomonie.** 1 v. in-8. 5 fr.

PREYER. **Éléments de physiologie.** 1 vol. in-8..... 5 fr.

— **L'Ame de l'enfant.** Observations sur le développement psychique des premières années. 1 vol. in-8. 10 fr.

SCHŒBEL. **Philosophie de la raison pure.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50

SCHOPENHAUER. **Essai sur le libre arbitre.** 1 vol. in-18. 3e éd. 2 fr. 50

— **Le Fondement de la morale.** 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

— **Essais et fragments,** traduit et précédé d'une Vie de Schopenhauer, par M. BOURDEAU. 1 vol. in-18. 6e édit..... 2 fr. 50

— **Aphorismes sur la sagesse dans la vie.** 1 vol. in-8. 3e éd. 5 fr.

— **De la quadruple racine du principe de la raison suffisante.** 1 vol. in-8..... 5 fr.

— **Le Monde comme volonté et représentation.** Tome premier. 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

— **Schopenhauer et les origines de sa métaphysique,** par M. L. DUCROS. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

— **La Philosophie de Schopenhauer,** par M. Th. RIBOT. 1 vol. in-18. 3e édit..... 2 fr. 50

RIBOT (Th.). **La Psychologie allemande contemporaine.** 1 vol. in-8. 2e édit..... 7 fr. 50

STRICKER. **Le Langage et la Musique.** 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

WUNDT. **Psychologie physiologique.** 2 vol. in-8 avec fig. 20 fr.

PHILOSOPHIE ANGLAISE CONTEMPORAINE

STUART MILL *. **La Philosophie de Hamilton.** 1 fort vol. in-8. 10 fr.

— * **Mes Mémoires.** Histoire de ma vie et de mes idées. 1 v. in-8. 5 fr.

— * **Système de logique** déductive et inductive. 2 v. in-8. 20 fr.

— * **Auguste Comte** et la philosophie positive. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

— **L'Utilitarisme.** 1 v. in-18. 2 fr. 50

— **Essais sur la Religion.** 1 vol. in-8. 2e édit..... 5 fr.

— **La République de 1848 et ses détracteurs,** trad. et préface de M. SADI CARNOT. 1 v. in-18. 1 fr.

— **La Philosophie de Stuart Mill,** par H. LAURET. 1 v. in-8. 6 fr.

HERBERT SPENCER *. **Les Premiers Principes.** 1 fort volume in-8..... 10 fr.

HERBERT SPENCER *. **Principes de biologie.** 2 forts vol. in-8. 20 fr.

— * **Principes de psychologie.** 2 vol. in-8..... 20 fr.

— * **Introduction à la science sociale.** 1 v. in-8 cart. 6e édit. 6 fr.

— * **Principes de sociologie.** 4 vol. in-8..... 36 fr. 25

— * **Classification des sciences.** 1 vol. in-18, 2e édition. 2 fr. 50

— * **De l'éducation intellectuelle, morale et physique.** 1 vol. in-8, 5e édit..... 5 fr.

— * **Essais sur le progrès.** 1 vol. in-8. 2e édit..... 7 fr. 50

— **Essais de politique.** 1 vol. in-8. 2e édit..... 7 fr. 50

— **Essais scientifiques.** 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

HERBERT SPENCER *. **Les Bases de la morale évolutionniste.** 1 vol. in-8. 3e édit..... 6 fr.

— **L'Individu contre l'État.** 1 vol. in-18. 2e édit..... 2 fr. 50

BAIN *. **Des sens et de l'intelligence.** 1 vol. in-8.... 10 fr.

— **Les Émotions et la Volonté.** 1 vol. in-8..... 10 fr.

— * **La Logique inductive et déductive.** 2 vol. in-8. 2e édit. 20 fr.

— * **L'Esprit et le Corps.** 1 vol. in-8, cartonné, 4e édit .... 6 fr.

— * **La Science de l'éducation.** 1 vol. in-8, cartonné. 6e édit. 6 fr.

DARWIN *. **Ch. Darwin et ses précurseurs français**, par M. de QUATREFAGES. 1 vol. in-8.. 5 fr.

— * **Descendance et Darwinisme**, par Oscar SCHMIDT. 1 vol. in-8 cart. 5e édit..... 6 fr.

— **Le Darwinisme**, par E. DE HARTMANN. 1 vol. in-18.. 2 fr. 50

FERRIER. **Les Fonctions du Cerveau.** 1 vol. in-8..... 10 fr.

CHARLTON BASTIAN. **Le cerveau**, organe de la pensée chez l'homme et les animaux. 2 vol. in-8. 12 fr.

CARLYLE. **L'Idéalisme anglais**, étude sur Carlyle, par H. TAINE. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

BAGEHOT *. **Lois scientifiques du développement des nations.** 1 vol. in-8, cart. 4e édit.... 6 fr.

DRAPER. **Les Conflits de la science et de la religion.** 1 volume in-8. 7e édit..... 6 fr.

RUSKIN (JOHN) *. **L'Esthétique anglaise**, étude sur J. Ruskin, par MILSAND. 1 vol. in-18 ... 2 fr. 50

MATTHEW ARNOLD. **La Crise religieuse.** 1 vol. in-8.... 7 fr. 50

MAUDSLEY *. **Le Crime et la Folie.** 1 vol. in-8. cart. 5e édit... 6 fr.

— **La Pathologie de l'esprit.** 1 vol in-8..... 10 fr.

FLINT *. **La Philosophie de l'histoire en France et en Allemagne.** 2 vol in-8. Chacun, séparément ..... 7 fr. 50

RIBOT (Th.). **La Psychologie anglaise contemporaine.** 3e édit. 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

LIARD *. **Les Logiciens anglais contemporains.** 1 vol. in-18. 2e édit..... 2 fr. 50

GUYAU *. **La Morale anglaise contemporaine.** 1 v. in-8. 2e éd. 7 fr. 50

HUXLEY *. **Hume, sa vie, sa philosophie.** 1 vol. in-8..... 5 fr.

JAMES SULLY. **Le Pessimisme.** 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

— **Les Illusions des sens et de l'esprit.** 1 vol. in-8, cart.. 6 fr.

CARRAU (L.). **La Philosophie religieuse en Angleterre**, depuis Locke jusqu'à nos jours. 1 volume in-8..... 5 fr.

LYON (Georges). **L'Idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle.** 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

PHILOSOPHIE ITALIENNE CONTEMPORAINE

SICILIANI. **La Psychogénie moderne.** 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

ESPINAS *. **La Philosophie expérimentale en Italie**, origines, état actuel. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

MARIANO. **La Philosophie contemporaine en Italie**, essais de philos. hegelienne. 1 v. in-18. 2 fr. 50

FERRI (Louis). **Essai sur l'histoire de la philosophie en Italie au XIXe siècle.** 2 vol. in-8. 12 fr.

— **La Philosophie de l'association depuis Hobbes jusqu'à nos jours.** In-8..... 7 fr. 50

MINGHETTI. **L'État et l'Église.** 1 vol. in-8..... 5 fr.

LEOPARDI. **Opuscules et pensées.** 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

MOSSO. **La Peur.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50

LOMBROSO. **L'Homme criminel.** 1 vol. in-8..... 10 fr.

— **Atlas** accompagnant l'ouvrage ci-dessus..... 12 fr.

MANTEGAZZA. **La Physionomie et l'Expression des sentiments.** 1 vol. in-8 cart..... 6 fr.

SERGI. **La Psychologie physiologique.** 1 vol. in-8... 7 fr. 50

GAROFALO. **La Criminologie.** 1 volume in-8..... 7 fr. 50

OUVRAGES DE PHILOSOPHIE

Prescrits pour l'enseignement des Lycées et des Collèges

COURS ÉLÉMENTAIRE

DE

PHILOSOPHIE

SUIVI

DE NOTIONS D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

ET DE SUJETS DE DISSERTATIONS DONNÉS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS DE 1866 A 1888

Par Émile BOIRAC

Professeur de philosophie au lycée Condorcet

1 volume in-8° de 582 pages..... 6 fr. 50

AUTEURS DEVANT ÊTRE EXPLIQUÉS DANS LA CLASSE DE PHILOSOPHIE

AUTEURS FRANÇAIS

CONDILLAC. — **Traité des Sensations**, livre I, avec notes, par Georges LYON, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur au lycée Henri IV, docteur ès lettres. 1 vol. in-12..... 1 fr. 40

DESCARTES. — **Discours sur la Méthode** et première méditation, avec notes, introduction et commentaires, par V. BROCHARD, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. 1 vol. in-12. 2e édition..... 2 fr.

DESCARTES. — **Les Principes de la philosophie**, livre I, avec notes, par LE MÊME. 1 vol. in-12, broché..... 1 fr. 25

LEIBNIZ. — **La Monadologie**, avec notes, introduction et commentaires, par D. NOLEN, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, recteur de l'Académie de Besançon. 1 vol. in-12. 2e édit..... 2 fr.

LEIBNIZ. — **Nouveaux essais sur l'entendement humain**. Avant-propos et livre I, avec notes, par Paul JANET, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-12..... 1 fr.

MALEBRANCHE. — **De la recherche de la vérité**, livre II (*de l'Imagination*), avec notes, par Pierre JANET, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur agrégé au lycée du Havre. 1 vol. in-12, broché..... 1 fr. 80

PASCAL. — **De l'autorité en matière de philosophie. — De l'esprit géométrique. — Entretien avec M. de Sacy**, avec notes, par ROBERT, doyen de la Faculté des lettres de Rennes. 1 vol. in-12..... 1 fr.

AUTEURS LATINS

CICÉRON. — **De natura Deorum**, livre II, avec notes, par PICAVET, agrégé de l'Université, bibliothécaire des conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-12. 2 fr.

CICÉRON. — **De Officiis**, livre I, avec notes, par E. BOIRAC, professeur agrégé au lycée Condorcet. 1 vol. in-12..... 1 fr. 40

LUCRÈCE. — **De natura rerum**, livre V, avec notes, par G. LYON, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur agrégé au lycée Henri IV. 1 vol. in-12..... 1 fr. 50

SÉNÈQUE. — **Lettres à Lucilius** (les 16 premières), avec notes, par DAURIAC, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. 1 vol. in-12. 1 fr. 25

AUTEURS GRECS

ARISTOTE. — **Morale à Nicomaque**, livre X, avec notes, par L. CARRAU, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-12..... 1 fr. 25

EPICTÈTE. — **Manuel**, avec notes, par MONTARGIS, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de l'Université. 1 vol. in-12..... 1 fr.

PLATON. — **La République**, livre VI, avec notes, par ESPINAS, ancien élève de l'École normale supérieure, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. 1 vol. in-12..... 2 fr.

XÉNOPHON. — **Mémorables**, livre I, avec notes, par PENJON, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur à la Faculté des lettres de Lille. 1 vol. in-12..... 1 fr. 25

CLASSE DE MATHÉMATIQUES ÉLÉMENTAIRES. — **Résumé de philosophie et analyse des auteurs** (*logique, morale, auteurs latins, auteurs français, langues vivantes*), à l'usage des candidats au baccalauréat ès sciences, par THOMAS, professeur agrégé de philosophie au lycée de Brest, et REYNIER, professeur agrégé au lycée de Toulouse. 1 vol. in-12. 2e éd. 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 brochés à 3 fr. 50. — Volumes in-8 brochés à 5 et 7 francs.

Cartonnage anglais, 50 cent. par vol. in-18; 1 fr. par vol. in-8.

Demi-reliure, 1 fr. 50 par vol. in-18; 2 fr. par vol. in-8.

EUROPE

* SYBEL (H. de). **Histoire de l'Europe pendant la Révolution française**, traduit de l'allemand par Mlle DOSQUET. Ouvrage complet en 6 vol. in-8. 42 fr.
Chaque volume séparément. 7 fr.

FRANCE

BLANC (Louis). **Histoire de Dix ans.** 5 vol. in-8. 25 fr.
Chaque volume séparément. 5 fr.
— 25 pl. en taille-douce. Illustrations pour l'*Histoire de Dix ans.* 6 fr.
* BOERT. **La Guerre de 1870-1871**, d'après le colonel fédéral suisse Rustow. 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50
CARLYLE. **Histoire de la Révolution française.** Traduit de l'anglais. 3 vol. in-18.
Chaque volume. 3 fr. 50
* CARNOT (H.), sénateur. **La Révolution française**, résumé historique. 1 volume in-18. Nouvelle édit. (V. P.) 3 fr. 50
ÉLIAS REGNAULT. **Histoire de Huit ans** (1840-1848). 3 vol. in-8. 15 fr.
Chaque volume séparément. 5 fr.
— 14 planches en taille-douce, illustrations pour l'*Histoire de Huit ans.* 4 fr.
* GAFFAREL (P.), professeur à la Faculté des lettres de Dijon. **Les Colonies françaises.** 1 vol. in-8. 4e édit. (V. P.) 5 fr.
* LAUGEL (A.). **La France politique et sociale.** 1 vol. in-8. 5 fr.
ROCHAU (de). **Histoire de la Restauration.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
* TAXILE DELORD. **Histoire du second Empire** (1848-1870). 6 vol. in-8. 42 fr.
Chaque volume séparément. 7 fr.
WAHL, professeur au lycée Lakanal. **L'Algérie.** 1 vol. in-8. 2e édit. (V. P.) 5 fr.
LANESSAN (de), député. **L'Expansion coloniale de la France.** Étude économique, politique et géographique sur les établissements français d'outre-mer. 1 fort vol. in-8, avec cartes. 1886. 12 fr.
— **La Tunisie.** 1 vol. in-8 avec une carte en couleurs. 1887. 5 fr.
— **L'Indo-Chine française.** 1 vol. in-8 avec cartes. (*Sous presse.*)

ANGLETERRE

* BAGEHOT (W.). **Lombard-street.** Le Marché financier en Angleterre. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
GLADSTONE (E. W.). **Questions constitutionnelles** (1873-1878). — Le prince-époux. — Le droit électoral. Traduit de l'anglais, et précédé d'une Introduction par Albert GIGOT. 1 vol. in-8. 5 fr.
* LAUGEL (Aug.). **Lord Palmerston et lord Russel.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
* SIR CORNEWAL LEWIS. **Histoire gouvernementale de l'Angleterre depuis 1770 jusqu'à 1830.** Traduit de l'anglais. 1 vol. in-8. 7 fr.
* REYNALD (H.), doyen de la Faculté des lettres d'Aix. **Histoire de l'Angleterre** depuis la reine Anne jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18. 2e édit. (V. P.) 3 fr. 50
* THACKERAY. **Les Quatre George.** Traduit de l'anglais par LEFOYER. 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50

ALLEMAGNE

* VÉRON (Eug.). **Histoire de la Prusse**, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa. 1 vol. in-18. 4e édit. (V. P.) 3 fr. 50
— * **Histoire de l'Allemagne**, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18. 2e édit. (V. P.) 3 fr. 50
* BOURLOTON (Ed.). **L'Allemagne contemporaine.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

AUTRICHE-HONGRIE

* ASSELINE (L.). **Histoire de l'Autriche**, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18. 3e édit. (V. P.) 3 fr. 50
SAYOUS (Ed.), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. **Histoire des Hongrois** et de leur littérature politique, de 1790 à 1815. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

ITALIE

SORIN (Élie). **Histoire de l'Italie**, depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel. 1 vol. in-18. 1888. 3 fr. 50

ESPAGNE

* REYNALD (H.). **Histoire de l'Espagne** depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50

RUSSIE

HERBERT BARRY. **La Russie contemporaine.** Traduit de l'anglais. 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50

CRÉHANGE (M.). **Histoire contemporaine de la Russie.** 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50

SUISSE

* DAENDLIKER. **Histoire du peuple suisse.** Trad. de l'allem. par Mme Jules FAVRE et précédé d'une Introduction de M. Jules FAVRE. 1 vol. in-8. (V. P.) 5 fr.

DIXON (H.). **La Suisse contemporaine.** 1 vol. in-18, trad. de l'angl. (V. P.) 3 fr. 50

AMÉRIQUE

DEBERLE (Alf.). **Histoire de l'Amérique du Sud**, depuis sa conquête jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18. 2e édit. (V. P.) 3 fr. 50

* LAUGEL (Aug.). **Les États-Unis pendant la guerre.** 1861-1864. Souvenirs personnels. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

---

* BARNI (Jules). **Histoire des idées morales et politiques en France au dix-huitième siècle.** 2 vol. in-18. (V. P.) Chaque volume. 3 fr. 50

— * **Les Moralistes français au dix-huitième siècle.** 1 vol. in-18 faisant suite aux deux précédents. (V. P.) 3 fr. 50

BEAUSSIRE (Émile), de l'Institut. **La Guerre étrangère et la Guerre civile.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

* DESPOIS (Eug.). **Le Vandalisme révolutionnaire.** Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. 2e édition, précédée d'une notice sur l'auteur par M. Charles BIGOT. 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50

* CLAMAGERAN (J.), sénateur **La France républicaine.** 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50

LAVELEYE (E. de), correspondant de l'Institut. **Le Socialisme contemporain.** 1 vol. in-18. 4e édit. augmentée. 3 fr. 50

MARCELLIN PELLET, ancien député. **Variétés révolutionnaires.** 2 vol. in-18, précédés d'une Préface de A. RANC. Chaque volume séparément. 3 fr. 50

SPULLER (E.), député, ancien ministre de l'Instruction publique. **Figures disparues**, portraits contemporains, littéraires et politiques. 1 vol. in-18. 2e édit. 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE
D'HISTOIRE MILITAIRE

25 VOLUMES PETIT IN-8° DE 250 A 400 PAGES

AVEC CROQUIS DANS LE TEXTE

Chaque volume cartonné à l'anglaise..... **5 francs.**

VOLUMES PUBLIÉS :

1. — **Précis des campagnes de Gustave-Adolphe en Allemagne (1630-1632)**, précédé d'une Bibliographie générale de l'histoire militaire des temps modernes.
2. — **Précis des campagnes de Turenne (1644-1675).**
3. — **Précis de la campagne de 1805 en Allemagne et en Italie.**
4. — **Précis de la campagne de 1815 dans les Pays-Bas.**
5. — **Précis de la campagne de 1859 en Italie.**
6. — **Précis de la guerre de 1866 en Allemagne et en Italie.**

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET POLITIQUE

* ALBANY DE FONBLANQUE. **L'Angleterre, son gouvernement, ses institutions**. Traduit de l'anglais sur la 14e édition par M. F. C. DREYFUS, avec Introduction par M. H. BRISSON. 1 vol. in-8. 5 fr.
BENLOEW. **Les Lois de l'Histoire**. 1 vol. in-8. 5 fr.
* DESCHANEL (E.). **Le Peuple et la Bourgeoisie**. 1 vol. in-8, 2e éd. 5 fr.
DU CASSE. **Les Rois frères de Napoléon Ier**. 1 vol. in-8. 10 fr.
MINGHETTI. **L'État et l'Église**. 1 vol. in-8. 5 fr.
LOUIS BLANC. **Discours politiques** (1848-1881). 1 vol. in-8. 7 fr. 50
PHILIPPSON. **La Contre-révolution religieuse au XVIe siècle**. 1 vol. in-8. 10 fr.
HENRARD (P.). **Henri IV et la princesse de Condé**. 1 vol. in-8. 6 fr.
NOVICOW. **La Politique internationale**, précédé d'une Préface de M. Eugène VÉRON. 1 fort vol. in-8. 7 fr.
DREYFUS (F. C.). **La France, son gouvernement, ses institutions**. 1 vol. (*Sous presse.*)

PUBLICATIONS HISTORIQUES ILLUSTRÉES

HISTOIRE ILLUSTRÉE DU SECOND EMPIRE, par Taxile DELORD. 6 vol. in-8 colombier avec 500 gravures de FERAT, Fr. REGAMEY, etc.
Chaque vol. broché, 8 fr. — Cart. doré, tr. dorées. 11 fr. 50

HISTOIRE POPULAIRE DE LA FRANCE, depuis les origines jusqu'en 1815. — Nouvelle édition. — 4 vol. in-8 colombier avec 1323 gravures sur bois dans le texte. Chaque vol. broché, 7 fr. 50 — Cart. toile, tranches dorées. 11 fr.

RECUEIL DES INSTRUCTIONS

DONNÉES

AUX AMBASSADEURS ET MINISTRES DE FRANCE

DEPUIS LES TRAITÉS DE WESTPHALIE JUSQU'A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques au Ministère des affaires étrangères.

Beaux volumes in-8 cavalier, imprimés sur papier de Hollande :

I. — **AUTRICHE**, avec Introduction et notes, par M. Albert SOREL. 20 fr.
II. — **SUÈDE**, avec Introduction et notes, par M. A. GEFFROY, membre de l'Institut. 20 fr.
III. — **PORTUGAL**, avec Introduction et notes, par le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. 20 fr.
IV et V. — **POLOGNE**, avec Introduction et notes, par M. LOUIS FARGES, 2 vol. 30 fr.
VI. — **ROME**, avec Introduction et notes, par M. G. HANOTAUX, 1 vol. in-8. 20 fr.

La publication se continuera par les volumes suivants :

ANGLETERRE, par M. Jusserand.
PRUSSE, par M. E. Lavisse.
RUSSIE, par M. A. Rambaud.
TURQUIE, par M. Girard de Rialle.
HOLLANDE, par M. H. Maze.
ESPAGNE, par M. Morel Fatio.
DANEMARK, par M. Geffroy.
SAVOIE ET MANTOUE, par M. Armingaud.
BAVIÈRE ET PALATINAT, par M. Lebon.
NAPLES ET PARME, par M. Joseph Reinach.
DIÈTE GERMANIQUE, par M. Chuquet.
VENISE, par M. Jean Kaulek.

INVENTAIRE ANALYTIQUE

DES

ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques

I. — **Correspondance politique de MM. de CASTILLON et de MARILLAC, ambassadeurs de France en Angleterre (1538-1540)**, par M. JEAN KAULEK, avec la collaboration de MM. Louis Farges et Germain Lefèvre-Pontalis. 1 beau volume in-8 raisin sur papier fort..... 15 francs.

II. — **Papiers de BARTHÉLEMY, ambassadeur de France en Suisse**, de 1792 à 1797 (Année 1792), par M. Jean KAULEK. 1 beau vol. in-8 raisin sur papier fort..... 15 fr.

III. — **Papiers de BARTHÉLEMY** (janvier-août 1793), par M. Jean KAULEK. 1 beau vol. in-8 raisin sur papier fort..... 15 fr.

IV. — **Correspondance politique de ODET DE SELVE, ambassadeur de France en Angleterre** (1546-1549), par M. G. LEFÈVRE-PONTALIS. 1 beau vol. in-8 raisin sur papier fort..... 15 fr.

V. — **Papiers de BARTHÉLEMY** (Septembre 1793 à mars 1794,) par M. Jean KAULEK. 1 beau vol. in-8 raisin sur papier fort..... 18 fr.

ANTHROPOLOGIE ET ETHNOLOGIE

EVANS (John). **Les Ages de la pierre.** 1 vol. grand in-8, avec 467 figures dans le texte. 15 fr. — En demi-reliure. 18 fr.

EVANS (John). **L'Age du bronze.** 1 vol. grand in-8, avec 540 gravures dans le texte, broché, 15 fr. — En demi-reliure. 18 fr.

GIRARD DE RIALLE. **Les Peuples de l'Afrique et de l'Amérique.** 1 vol. petit in-18. 60 c.

GIRARD DE RIALLE. **Les Peuples de l'Asie et de l'Europe.** 1 vol. petit in-18. 60 c.

HARTMANN (R.). **Les Peuples de l'Afrique.** 1 vol. in-8, avec fig. 6 fr.

HARTMANN (R.). **Les Singes anthropoïdes.** 1 vol. in-8 avec fig. 6 fr.

JOLY (N.). **L'Homme avant les métaux.** 1 vol. in-8 avec 150 gravures dans le texte et un frontispice. 4e édit. 6 fr.

LUBBOCK (Sir John). **Les Origines de la civilisation.** État primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes. 1877. 1 vol. gr. in-8, avec gravures et planches hors texte. Trad. de l'anglais par M. Ed. BARBIER. 2e édit. 15 fr. — Relié en demi-maroquin, avec tranch. dorées. 18 fr.

LUBBOCK (Sir John). **L'Homme préhistorique.** 3e édit., avec gravures dans le texte. 2 vol. in-8. 12 fr.

PIÉTREMENT. **Les Chevaux dans les temps préhistoriques et historiques.** 1 fort vol. gr. in-8. 15 fr.

DE QUATREFAGES. **L'Espèce humaine.** 1 vol. in-8. 6e édit. 6 fr.

WHITNEY. **La Vie du langage.** 1 vol. in-8. 3e édit. 6 fr.

CARETTE (le colonel). **Etudes sur les temps antéhistoriques.**
Première étude : *Le Langage.* 1 vol. in-8. 1878. 8 fr.
Deuxième étude : *Les Migrations.* 1 vol. in-8. 1888. 7 fr.

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par TH. RIBOT

Professeur au Collège de France.

(14e *année*, 1889.)

La REVUE PHILOSOPHIQUE paraît tous les mois, par livraisons de 6 ou 7 feuilles grand in-8, et forme ainsi à la fin de chaque année deux forts volumes d'environ 680 pages chacun.

CHAQUE NUMÉRO DE LA *REVUE* CONTIENT :

1° Plusieurs articles de fond; 2° des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers; 3° un compte rendu aussi complet que possible des *publications périodiques* de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie; 4° des notes, documents, observations, pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris, 30 fr. — Pour les départements et l'étranger, 33 fr.
La livraison..... 3 fr.

Les années écoulées se vendent séparément 30 francs, et par livraisons de 3 francs.

Table générale des matières contenues dans les 12 premières années (1876-1887), par M. BÉLUGOUX. 1 vol. in-8..... 3 fr.

REVUE HISTORIQUE

Dirigée par G. MONOD

Maître de conférences à l'École normale, directeur à l'École des hautes études.

(14e *année*, 1889.)

La REVUE HISTORIQUE paraît tous les deux mois, par livraisons grand in-8 de 15 ou 16 feuilles, de manière à former à la fin de l'année trois beaux volumes de 500 pages chacun.

CHAQUE LIVRAISON CONTIENT :

I. Plusieurs *articles de fond*, comprenant chacun, s'il est possible, un travail complet. — II. Des *Mélanges et Variétés*, composés de documents inédits d'une étendue restreinte et de courtes notices sur des points d'histoire curieux ou mal connus. — III. Un *Bulletin historique* de la France et de l'étranger, fournissant des renseignements aussi complets que possible sur tout ce qui touche aux études historiques. — IV. Une *analyse des publications périodiques* de la France et de l'étranger, au point de vue des études historiques. — V. Des *Comptes rendus critiques* des livres d'histoire nouveaux.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris, 30 fr. — Pour les départements et l'étranger, 33 fr.
La livraison..... 6 fr.

Les années écoulées se vendent séparément 30 francs, et par fascicules de 6 francs. Les fascicules de la 1re année se vendent 9 francs.

Tables générales des matières contenues dans les cinq premières années de la Revue historique.

I. — Années 1876 à 1880, par M. CHARLES BÉMONT.
II. — Années 1881 à 1885, par M. RENÉ COUDERC.

Chaque Table formant un vol. in-8, 3 francs; 1 fr. 50 pour les abonnés.

ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE

DES

SCIENCES POLITIQUES

RECUEIL TRIMESTRIEL

Publié avec la collaboration des professeurs et des anciens élèves de l'école

QUATRIÈME ANNÉE, 1889

COMITÉ DE RÉDACTION :

M. Émile BOUTMY, de l'Institut, directeur de l'École; M. Léon SAY, de l'Académie française, ancien ministre des Finances; M. ALF. DE FOVILLE, chef du bureau de statistique au ministère des Finances, professeur au Conservatoire des arts et métiers; M. R. STOURM, ancien inspecteur des Finances et administrateur des Contributions indirectes; M. Alexandre RIBOT, député; M. Gabriel ALIX; M. L. RENAULT, professeur à la Faculté de droit; M. André LEBON; M. Albert SOREL; M. PIGEONNEAU, professeur à la Sorbonne; M. A. VANDAL, auditeur de 1re classe au Conseil d'État; Directeurs des groupes de travail, professeurs à l'École.

Secrétaire de la rédaction : M. Aug. ARNAUNÉ, docteur en droit.

Les sujets traités dans ces *Annales* embrassent tout le champ couvert par le programme d'enseignement de l'École : *Économie politique, finances, statistique, histoire constitutionnelle, droit international, public et privé, droit administratif, législations civile et commerciale privées, histoire législative et parlementaire, histoire diplomatique, géographie économique, ethnographie, etc.*

La direction du Recueil ne néglige aucune des questions qui présentent, tant en France qu'à l'étranger, un intérêt pratique et actuel. L'esprit et la méthode en sont strictement scientifiques.

Les *Annales* contiennent en outre des notices bibliographiques et des correspondances de l'étranger.

Cette publication présente donc un intérêt considérable pour toutes les personnes qui s'adonnent à l'étude des sciences politiques. Sa place est marquée dans toutes les Bibliothèques des Facultés, des Universités et des grands corps délibérants.

MODE DE PUBLICATION ET CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les *Annales de l'École libre des sciences politiques* paraissent tous les trois mois (15 janvier, 15 avril, 15 juillet et 15 octobre), par fascicules gr. in-8, de 186 pages chacun.

Les conditions d'abonnement sont ainsi modifiées à partir du 1er janvier 1889 et chaque numéro est augmenté de 32 pages.

Un an (du 15 janvier)	Paris	18	francs.
	Départements et étranger	19	—
	La livraison	5	—

Les trois premières années (1886–1887–1888) *se vendent chacune* 16 *francs ou par livraisons de* 5 *francs.*

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Publiée sous la direction de M. Émile ALGLAVE

La *Bibliothèque scientifique internationale* est une œuvre dirigée par les auteurs mêmes, en vue des intérêts de la science, pour la populariser sous toutes ses formes, et faire connaître immédiatement dans le monde entier les idées originales, les directions nouvelles, les découvertes importantes qui se font chaque jour dans tous les pays. Chaque savant expose les idées qu'il a introduites dans la science et condense pour ainsi dire ses doctrines les plus originales.

On peut ainsi, sans quitter la France, assister et participer au mouvement des esprits en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Italie, tout aussi bien que les savants mêmes de chacun de ces pays.

La *Bibliothèque scientifique internationale* ne comprend pas seulement des ouvrages consacrés aux sciences physiques et naturelles, elle aborde aussi les sciences morales, comme la philosophie, l'histoire, la politique et l'économie sociale, la haute législation, etc.; mais les livres traitant des sujets de ce genre se rattachent encore aux sciences naturelles, en leur empruntant les méthodes d'observation et d'expérience qui les ont rendues si fécondes depuis deux siècles.

Cette collection paraît à la fois en français, en anglais, en allemand et en italien : à Paris, chez Félix Alcan; à Londres, chez C. Kegan, Paul et Cie; à New-York, chez Appleton; à Leipzig, chez Brockhaus; et à Milan, chez Dumolard frères.

LISTE DES OUVRAGES PAR ORDRE D'APPARITION

VOLUMES IN-8, CARTONNÉS A L'ANGLAISE, A 6 FRANCS.

Les mêmes en demi-reliure veau, avec coins, tranche supérieure dorée, non rognés..... 10 francs.

* 1. J. TYNDALL. **Les Glaciers et les Transformations de l'eau**, avec figures. 1 vol. in-8. 5e édition. 6 fr.

* 2. BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité. 1 vol. in-8. 5e édition. 6 fr.

* 3. MAREY. **La Machine animale**, locomotion terrestre et aérienne, avec de nombreuses fig. 1 vol. in-8. 4e édit. augmentée. 6 fr.

4. BAIN. **L'Esprit et le Corps.** 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.

* 5. PETTIGREW. **La Locomotion chez les animaux**, marche, natation. 1 vol. in-8, avec figures. 2e édit. 6 fr.

* 6. HERBERT SPENCER. **La Science sociale.** 1 v. in-8. 9e édit. 6 fr.

* 7. SCHMIDT (O.). **La Descendance de l'homme et le Darwinisme.** 1 vol. in-8, avec fig. 5e édition. 6 fr.

8. MAUDSLEY. **Le Crime et la Folie.** 1 vol. in-8. 4e édit. 6 fr.

* 9. VAN BENEDEN. **Les Commensaux et les Parasites dans le règne animal.** 1 vol. in-8, avec figures. 3e édit. 6 fr.

* 10. BALFOUR STEWART. **La Conservation de l'énergie**, suivi d'une Étude sur la *nature de la force*, par M. P. DE SAINT-ROBERT, avec figures. 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.

11. DRAPER. **Les Conflits de la science et de la religion.** 1 vol. in-8. 8e édition. 6 fr.

12. L. DUMONT. **Théorie scientifique de la sensibilité.** 1 vol. in-8. 3e édition. 6 fr.

* 13. SCHUTZENBERGER. **Les Fermentations.** 1 vol. in-8, avec fig. 5e édition. 6 fr.

* 14. WHITNEY. **La Vie du langage.** 1 vol. in-8. 3e édit. 6 fr.

15. COOKE et BERKELEY. **Les Champignons.** 1 vol. in-8, avec figures. 4e édition. 6 fr.

16. BERNSTEIN. **Les Sens.** 1 vol. in-8, avec 91 fig. 4e édit. 6 fr.

* 17. BERTHELOT. **La Synthèse chimique.** 1 vol. in-8. 6e édit. 6 fr.

* 18. VOGEL. **La Photographie et la Chimie de la lumière**, avec 95 figures. 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.

* 19. LUYS. **Le Cerveau et ses fonctions**, avec figures. 1 vol. in-8. 6e édition. 6 fr.

* 20. STANLEY JEVONS. **La Monnaie et le Mécanisme de l'échange.** 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.

21. FUCHS. **Les Volcans et les Tremblements de terre.** 1 vol. in-8, avec figures et une carte en couleur. 4e édition. 6 fr.

* 22. GÉNÉRAL BRIALMONT. **Les Camps retranchés et leur rôle dans la défense des États**, avec fig. dans le texte et 2 planches hors texte. 3e édit. 6 fr.

23. DE QUATREFAGES. **L'Espèce humaine.** 1 vol. in-8. 9e édit. 6 fr.

* 24. BLASERNA et HELMHOLTZ. **Le Son et la Musique.** 1 vol. in-8, avec figures. 4e édition. 6 fr.

* 25. ROSENTHAL. **Les Nerfs et les Muscles.** 1 vol. in-8, avec 75 figures. 3e édition. 6 fr.

* 26. BRUCKE et HELMHOLTZ. **Principes scientifiques des beaux-arts.** 1 vol. in-8, avec 39 figures. 2e édition. 6 fr.

* 27. WURTZ. **La Théorie atomique.** 1 vol. in-8. 5e édition. 6 fr.

* 28-29. SECCHI (le père). **Les Étoiles.** 2 vol. in-8, avec 63 figures dans le texte et 17 planches en noir et en couleur hors texte. 2e édit. 12 fr.

30. JOLY. **L'Homme avant les métaux.** 1 vol. in-8, avec figures. 4e édition. 6 fr.

* 31. A. BAIN. **La Science de l'éducation.** 1 vol. in-8. 6e édition. 6 fr.

* 32-33. THURSTON (R.). **Histoire de la machine à vapeur**, précédée d'une Introduction par M. HIRSCH. 2 vol. in-8, avec 140 figures dans le texte et 16 planches hors texte. 3e édition. 12 fr.

34. HARTMANN (R.). **Les Peuples de l'Afrique.** 1 vol. in-8, avec figures. 2e édition. 6 fr.

* 35. HERBERT SPENCER. **Les Bases de la morale évolutionniste.** 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.

36. HUXLEY. **L'Écrevisse**, introduction à l'étude de la zoologie. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.

37. DE ROBERTY. **De la Sociologie.** 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.

* 38. ROOD. **Théorie scientifique des couleurs.** 1 vol. in-8, avec figures et une planche en couleur hors texte. 6 fr.

39. DE SAPORTA et MARION. **L'Évolution du règne végétal** (les Cryptogames). 1 vol. in-8 avec figures. 6 fr.
40-41. CHARLTON BASTIAN. **Le Cerveau, organe de la pensée chez l'homme et chez les animaux**. 2 vol. in-8, avec figures. 2e éd. 12 fr.
42. JAMES SULLY. **Les illusions des sens et de l'esprit**. 1 vol. in-8, avec figures. 2e édit. 6 fr.
43. YOUNG. **Le Soleil**. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
44. DE CANDOLLE. **L'Origine des plantes cultivées**. 3e édition. 1 vol. in-8. 6 fr.
45-46. SIR JOHN LUBBOCK. **Fourmis, abeilles et guêpes**. Études expérimentales sur l'organisation et les mœurs des sociétés d'insectes hyménoptères. 2 vol. in-8, avec 65 figures dans le texte et 13 planches hors texte, dont 5 coloriées. 12 fr.
47. PERRIER (Edm.). **La Philosophie zoologique avant Darwin**. 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.
48. STALLO. **La Matière et la Physique moderne**. 1 vol. in-8, précédé d'une Introduction par FRIEDEL. 6 fr.
49. MANTEGAZZA. **La Physionomie et l'Expression des sentiments**. 1 vol. in-8 avec huit planches hors texte. 6 fr.
50. DE MEYER. **Les Organes de la parole et leur emploi pour la formation des sons du langage**. 1 vol. in-8 avec 51 figures, traduit de l'allemand et précédé d'une Introduction par M. O. CLAVEAU. 6 fr.
51. DE LANESSAN. **Introduction à l'Étude de la botanique** (le Sapin). 1 vol. in-8, avec 143 figures dans le texte. 6 fr.
52-53. DE SAPORTA et MARION. **L'évolution du règne végétal** (les Phanérogames). 2 vol. in-8, avec 136 figures. 12 fr.
54. TROUESSART. **Les Microbes, les Ferments et les Moisissures**. 1 vol. in-8, avec 107 figures dans le texte. 6 fr.
55. HARTMANN (R.). **Les Singes anthropoïdes, et leur organisation comparée à celle de l'homme**. 1 vol. in-8, avec 63 figures dans le texte. 6 fr.
56. SCHMIDT (O.). **Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques**. 1 vol. in-8 avec 51 figures. 6 fr.
57. BINET et FÉRÉ. **Le Magnétisme animal**. 1 vol. in-8 avec figures. 2e édit. 6 fr.
58-59. ROMANES. **L'Intelligence des animaux**. 2 vol. in-8. 12 fr.
60. F. LAGRANGE. **Physiologie des exercices du corps**. 1 vol. in-8. 6 fr.
61. DREYFUS (Camille). **La Théorie de l'évolution**. 1 vol. in-8. 6 fr.
62. DAUBRÉE **Les régions invisibles du globe et des espaces célestes**. 1 vol. in-8 avec 78 gravures dans le texte. 6 fr.
63-64. SIR JOHN LUBBOCK. **L'homme préhistorique**. 2 vol. in-8, avec figures dans le texte. 3e édit. 12 fr.
65. RICHET (Ch.). **La chaleur animale**. 1 vol. avec figures. 6 fr.

OUVRAGES SUR LE POINT DE PARAITRE :

FALSAN. **Les périodes glaciaires en France**. 1 vol. avec cartes et figures.
BERTHELOT. **La Philosophie chimique**. 1 vol.
BEAUNIS. **Les Sensations internes**. 1 vol. avec figures.
MORTILLET (de). **L'Origine de l'homme**. 1 vol. avec figures.
PERRIER (E.). **L'Embryogénie générale**. 1 vol. avec figures.
LACASSAGNE. **Les Criminels**. 1 vol. avec figures.
DURAND-CLAYE (A.). **L'hygiène des villes**. 1 vol. avec figures.
CARTAILHAC. **La France préhistorique**. 1 vol. avec figures.
POUCHET (G.). **La forme et la vie**. 1 vol. avec figures.

LISTE DES OUVRAGES

DE LA

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

PAR ORDRE DE MATIÈRES.

Chaque volume in-8, cartonné à l'anglaise..... 6 francs.
En demi-rel. veau avec coins, tranche supérieure dorée, non rognés. 10 fr.

SCIENCES SOCIALES

* **Introduction à la science sociale**, par HERBERT SPENCER. 1 vol. in-8, 9e édit. 6 fr.
* **Les Bases de la morale évolutionniste**, par HERBERT SPENCER. 1 vol. in-8, 4e édit. 6 fr.
Les Conflits de la science et de la religion, par DRAPER, professeur à l'Université de New-York. 1 vol. in-8, 8e édit. 6 fr.
Le Crime et la Folie, par H. MAUDSLEY, professeur de médecine légale à l'Université de Londres. 1 vol. in-8, 5e édit. 6 fr.
* **La Défense des États et les Camps retranchés**, par le général A. BRIALMONT, inspecteur général des fortifications et du corps du génie de Belgique. 1 vol. in-8 avec nombreuses figures dans le texte et 2 pl. hors texte, 3e édit. 6 fr
* **La Monnaie et le Mécanisme de l'échange**, par W. STANLEY JEVONS, professeur d'économie politique à l'Université de Londres. 1 vol. in-8, 4e édit. (V. P.) 6 fr.
La Sociologie, par DE ROBERTY. 1 vol. in-8, 2e édit. (V. P.) 6 fr.
* **La Science de l'éducation**, par Alex. BAIN, professeur à l'Université d'Aberdeen (Écosse). 1 vol. in-8, 6e édit. (V. P.) 6 fr.
* **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de l'hérédité et de la sélection naturelle, par W. BAGEHOT. 1 vol. in-8, 5e édit. 6 fr.
* **La Vie du langage**, par D. WHITNEY, professeur de philologie comparée à Yale-College de Boston (États-Unis). 1 vol. in-8, 3e édit. (V. P.) 6 fr.

PHYSIOLOGIE

Les Illusions des sens et de l'esprit, par James SULLY. 1 vol. in-8. 2e édit. (V. P.) 6 fr.
* **La Locomotion chez les animaux** (marche, natation et vol), suivie d'une étude sur l'*Histoire de la navigation aérienne*, par J.-B. PETTIGREW, professeur au Collège royal de chirurgie d'Édimbourg (Écosse). 1 vol. in-8 avec 140 figures dans le texte. 2e édit. 6 fr.
* **Les Nerfs et les Muscles**, par J. ROSENTHAL, professeur de physiologie à l'Université d'Erlangen (Bavière). 1 vol. in-8 avec 75 figures dans le texte, 3e édit. (V. P.) 6 fr.
* **La Machine animale**, par E.-J. MAREY, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. 1 vol. in-8 avec 117 figures dans le texte, 4e édit. (V. P.) 6 fr.
* **Les Sens**, par BERNSTEIN, professeur de physiologie à l'Université de Halle (Prusse). 1 vol. in-8 avec 91 figures dans le texte, 4e édit. (V. P.) 6 fr.
Les Organes de la parole, par H. DE MEYER, professeur à l'Université de Zurich, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction sur l'*Enseignement de la parole aux sourds-muets*, par O. CLAVEAU, inspecteur général des établissements de bienfaisance. 1 vol. in-8 avec 51 figures dans le texte. 6 fr.
La Physionomie et l'Expression des sentiments, par P. MANTEGAZZA, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Florence. 1 vol. in-8 avec figures et 8 planches hors texte, d'après les dessins originaux d'Édouard Ximenès. 6 fr.
Physiologie des exercices du corps, par le docteur F. LAGRANGE. 1 vol. in-8. 6 fr.
La Chaleur animale, par CH. RICHET, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8 avec gravures dans le texte. 6 fr

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

* **Le Cerveau et ses fonctions**, par J. LUYS, membre de l'Académie de médecine, médecin de la Salpêtrière. 1 vol. in-8 avec fig. 6e édit. (V. P.) 6 fr.

Le Cerveau et la Pensée chez l'homme et les animaux, par CHARLTON BASTIAN, professeur à l'Université de Londres. 2 vol. in-8 avec 184 fig. dans le texte. 2e édit. 12 fr.

Le Crime et la Folie, par H. MAUDSLEY, professeur à l'Université de Londres. 1 vol. in-8, 5e édit. 6 fr.

L'Esprit et le Corps, considérés au point de vue de leurs relations, suivi d'études sur les *Erreurs généralement répandues au sujet de l'esprit*, par Alex. BAIN, professeur à l'Université d'Aberdeen (Écosse). 1 vol. in-8, 4e édit. (V. P.) 6 fr.

* **Théorie scientifique de la sensibilité** : *le Plaisir et la Peine*, par Léon DUMONT. 1 vol. in-8, 3e édit. 6 fr.

La Matière et la Physique moderne, par STALLO, précédé d'une préface par M. Ch. FRIEDEL, de l'Institut. 1 vol. in-8. 6 fr.

Le Magnétisme animal, par A. BINET et Ch. FÉRÉ. 1 vol. in-8, avec figures dans le texte. 2e édit. 6 fr.

L'Intelligence des animaux, par ROMANES. 2 vol. in-8, précédés d'une préface de M. E. PERRIER, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 12 fr.

L'Évolution des mondes et des sociétés, par C. DREYFUS, député de la Seine. 1 vol. in-8. 6 fr.

ANTHROPOLOGIE

* **L'Espèce humaine**, par A. DE QUATREFAGES, membre de l'Institut, professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle de Paris. 1 vol. in-8, 9e édit. (V. P.) 6 fr.

* **L'Homme avant les métaux**, par N. JOLY, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse. 1 vol. in-8 avec 150 figures dans le texte et un frontispice, 4e édit. (V. P.) 6 fr.

* **Les Peuples de l'Afrique**, par R. HARTMANN, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8 avec 93 figures dans le texte, 2e édit. (V. P.) 6 fr.

Les Singes anthropoïdes, et leur organisation comparée à celle de l'homme, par R. HARTMANN, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8 avec 63 figures gravées sur bois. 6 fr.

L'Homme préhistorique, par SIR JOHN LUBBOCK, membre de la Société royale de Londres. 2 vol. in-8, avec 228 gravures dans le texte. 3e édit. 12 fr.

ZOOLOGIE

* **Descendance et Darwinisme**, par O. SCHMIDT, professeur à l'Université de Strasbourg. 1 vol. in-8 avec figures, 5e édit. 6 fr.

Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, par O. SCHMIDT. 1 vol. in-8 avec 51 figures dans le texte. 6 fr.

Fourmis, Abeilles et Guêpes, par sir JOHN LUBBOCK, membre de la Société royale de Londres. 2 vol. in-8 avec figures dans le texte et 13 planches hors texte, dont 5 coloriées. (V. P.) 12 fr.

L'Écrevisse, introduction à l'étude de la zoologie, par Th.-H. HUXLEY, membre de la Société royale de Londres et de l'Institut de France, professeur d'histoire naturelle à l'École royale des mines de Londres. 1 vol. in-8 avec 82 figures. 6 fr.

* **Les Commensaux et les Parasites** dans le règne animal, par P.-J. VAN BENEDEN, professeur à l'Université de Louvain (Belgique). 1 vol. in-8 avec 82 figures dans le texte. 3e édit. (V. P.) 6 fr.

La Philosophie zoologique avant Darwin, par EDMOND PERRIER, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. 1 vol. in-8, 2e édit. (V. P.) 6 fr.

BOTANIQUE — GÉOLOGIE

Les Champignons, par COOKE et BERKELEY. 1 vol. in-8 avec 110 figures. 4e édition. 6 fr.

L'Évolution du règne végétal, par G. DE SAPORTA, correspondant de l'Institut, et MARION, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Marseille.

I. *Les Cryptogames*. 1 vol. in-8 avec 85 figures dans le texte. 6 fr.
II. *Les Phanérogames*. 2 v. in-8 avec 136 fig. dans le texte. 12 fr.

* **Les Volcans et les Tremblements de terre**, par FUCHS, professeur à l'Université de Heidelberg. 1 vol. in-8 avec 36 figures et une carte en couleur, 4e édition. 6 fr.

Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes, par A. DAUBRÉE, de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 vol. in-8, avec 78 gravures dans le texte. 6 fr.

L'Origine des plantes cultivées, par A. DE CANDOLLE, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-8, 3e édit. 6 fr.

Introduction à l'étude de la botanique (le Sapin), par J. DE LANESSAN, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8 avec figures dans le texte. (V. P.) 6 fr.

Microbes, Ferments et Moisissures, par le docteur L. TROUESSART. 1 vol. in-8 avec 108 figures dans le texte. (V. P.) 6 fr.

CHIMIE

Les Fermentations, par P. SCHUTZENBERGER, membre de l'Académie de médecine, professeur de chimie au Collège de France. 1 vol. in-8 avec figures, 5e édit. 6 fr

* **La Synthèse chimique**, par M. BERTHELOT, membre de l'Institut, professeur de chimie organique au Collège de France. 1 vol. in-8, 6e édit. 6 fr.

* **La Théorie atomique**, par Ad. WURTZ, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences et à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8, 5e édit., précédée d'une introduction sur la *Vie et les travaux* de l'auteur, par M. CH. FRIEDEL, de l'Institut. 6 fr.

ASTRONOMIE — MÉCANIQUE

* **Histoire de la Machine à vapeur, de la Locomotive et des Bateaux à vapeur**, par R. THURSTON, professeur de mécanique à l'Institut technique de Hoboken, près de New-York, revue, annotée et augmentée d'une Introduction par M. HIRSCH, professeur de machines à vapeur à l'École des ponts et chaussées de Paris. 2 vol. in-8 avec 160 figures dans le texte et 16 planches tirées à part. 3e édit. (V. P.) 12 fr.

* **Les Étoiles**, notions d'astronomie sidérale, par le P. A. SECCHI, directeur de l'Observatoire du Collège Romain. 2 vol. in-8 avec 68 figures dans le texte et 16 planches en noir et en couleurs, 2e édit. (V. P.) 12 fr.

Le Soleil, par C.-A. YOUNG, professeur d'astronomie au Collège de New-Jersey. 1 vol. in-8 avec 87 figures. (V. P.) 6 fr.

PHYSIQUE

La Conservation de l'énergie, par BALFOUR STEWART, professeur de physique au collège Owens de Manchester (Angleterre), suivi d'une étude sur la *Nature de la force*, par P. DE SAINT-ROBERT (de Turin). 1 vol. in-8 avec figures, 4e édit. 6 fr.

* **Les Glaciers et les Transformations de l'eau**, par J. TYNDALL, professeur de chimie à l'Institution royale de Londres, suivi d'une étude sur le même sujet, par HELMHOLTZ, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8 avec nombreuses figures dans le texte et 8 planches tirées à part sur papier teinté, 5e édit. (V. P.) 6 fr.

* **La Photographie et la Chimie de la lumière**, par VOGEL, professeur à l'Académie polytechnique de Berlin. 1 vol. in-8 avec 95 figures dans le texte et une planche en photoglyptie, 4e édit. (V. P.) 6 fr.

La Matière et la Physique moderne, par STALLO. 1 vol. in-8. 6 fr.

THÉORIE DES BEAUX-ARTS

* **Le Son et la Musique**, par P. BLASERNA, professeur à l'Université de Rome, suivi des *Causes physiologiques de l'harmonie musicale*, par H. HELMHOLTZ, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8 avec 41 figures, 4e édit. (V. P.) 6 fr.

Principes scientifiques des Beaux-Arts, par E. BRUCKE, professeur à l'Université de Vienne, suivi de *l'Optique et les Arts*, par HELMHOLTZ, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8 avec figures, 4e édit. (V. P.) 6 fr.

* **Théorie scientifique des couleurs** et leurs applications aux arts et à l'industrie, par O. N. ROOD, professeur de physique à Colombia-College de New-York (Etats-Unis). 1 vol. in-8 avec 130 figures dans le texte et une planche en couleurs. (V. P.) 6 fr.

PUBLICATIONS

HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES

qui ne se trouvent pas dans les collections précédentes.

ALAUX. **La Religion progressive.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
ALAUX. **Esquisse d'une philosophie de l'être.** In-8. 1888. 1 fr.
ALAUX. Voy. p. 2.
ALGLAVE. **Des Juridictions civiles chez les Romains.** 1 vol. in-8. 2 fr. 50
ALTMEYER (J. J.). **Les Précurseurs de la réforme aux Pays-Bas.** 2 forts volumes in-8°. 12 fr.
ARRÉAT. **Une Éducation intellectuelle.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
ARRÉAT. **La Morale dans le drame, l'épopée et le roman.** 1 vol. in-18. 1883. 2 fr. 50
ARRÉAT. **Journal d'un philosophe.** 1 vol. in-18. 1887. 3 fr. 50
AUBRY. **La Contagion du meurtre.** 1 vol. in-8. 1887. 3 fr. 50
AZAM. **Le Caractère dans la santé et dans la maladie.** 1 vol. in-8, précédé d'une préface de Th. RIBOT. 1887. 4 fr.
BALFOUR STEWART et TAIT. **L'Univers invisible.** 1 vol. in-8, traduit de l'anglais. 7 fr.
BARNI. **Les Martyrs de la libre pensée.** 1 vol. in-18. 2e édit. 3 fr. 50
BARNI. **Napoléon Ier.** 1 vol. in-18. édition populaire. 1 fr.
BARNI. Voy. p. 4 ; KANT, p. 8 ; p. 13 et 31.
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. Voy. pages 2 et 7, ARISTOTE.
BAUTAIN. **La Philosophie morale.** 2 vol. in-8. 12 fr.
BEAUNIS (H.). **Impressions de campagne** (1870-1871). In-18. 3 fr. 50
BÉNARD (Ch.). **De la philosophie dans l'éducation classique.** 1862. 1 fort vol. in-8. 6 fr.
BÉNARD. Voy. p. 8, SCHELLING et HEGEL.
BERTAULD (P.-A.). **Introduction à la recherche des causes premières. — De la méthode.** 3 vol. in-18. Chaque volume, 3 fr. 50
BLACKWELL (Dr Elisabeth). **Conseils aux parents** sur l'éducation de leurs enfants au point de vue sexuel. In-18. 2 fr.
BLANQUI. **L'Éternité par les astres.** In-8. 2 fr.
BLANQUI. **Critique sociale,** capital et travail. Fragments et notes. 2 vol. in-18. 1885. 7 fr.
BOUCHARDAT. **Le Travail,** son influence sur la santé (conférences faites aux ouvriers). 1 vol. in-18. 2 fr. 50
BOUILLET (Ad.). **Les Bourgeois gentilshommes. — L'Armée de Henri V.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
BOUILLET (Ad.). **Types nouveaux.** 1 vol. in-18. 1 fr. 50
BOUILLET (Ad.). **L'Arrière-ban de l'ordre moral.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
BOURBON DEL MONTE. **L'Homme et les Animaux.** 1 vol. in-8. 5 fr.
BOURDEAU (Louis). **Théorie des sciences,** plan de science intégrale. 2 vol. in-8. 20 fr.
BOURDEAU (Louis). **Les Forces de l'industrie,** progrès de la puissance humaine. 1 vol. in-8. 5 fr.
BOURDEAU (Louis). **La Conquête du monde animal.** In-8. 5 fr.
BOURDEAU (Louis). **L'Histoire et les Historiens.** 1 vol. in-8. 1888. 7 fr. 50
BOURDET (Eug.). **Principes d'éducation positive,** précédés d'une préface de M. Ch. ROBIN. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
BOURDET. **Vocabulaire des principaux termes de la philosophie positive.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
BOURLOTON. Voy. p. 12.
BOURLOTON (Edg.) et ROBERT (Edmond). **La Commune et ses idées à travers l'histoire.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BUCHNER. **Essai biographique sur Léon Dumont.** 1 vol. in-18 (1884). 2 fr.

Bulletins de la Société de psychologie physiologique. 1re année, 1885. 1 broch. in-8, 1 fr. 50. — 2e année, 1886, 1 broch. in-8, 1 fr. 50. — 3e année, 1887. 1 fr. 50

BUSQUET. **Représailles**, poésies. 1 vol. in-18. 3 fr.

CADET. **Hygiène, inhumation, crémation.** In-18. 2 fr.

CARRAU (Lud.). **Études historiques et critiques sur les preuves du Phédon de Platon en faveur de l'immortalité de l'âme humaine.** In-8. 2 fr.

CARRAU (Lud.). Voy. p. 4 et FLINT p. 5.

CLAMAGERAN. **L'Algérie.** 3e édit. 1 vol. in-18. 1884. 3 fr. 50

CLAMAGERAN. Voy. p. 13.

CLAVEL (Dr). **La Morale positive.** 1 vol. in-8. 3 fr.

CLAVEL (Dr). **Critique et conséquences des principes de 1789.** 1 vol. in-18. 3 fr.

CLAVEL (Dr). **Les Principes au XIXe siècle.** In-18. 1 fr.

CONTA. **Théorie du fatalisme.** 1 vol. in-18. 4 fr.

CONTA. **Introduction à la métaphysique.** 1 vol. in-18. 3 fr.

COQUEREL fils (Athanase). **Libres Études** (religion, critique, histoire, beaux-arts). 1 vol. in-8. 5 fr.

CORTAMBERT (Louis). **La Religion du progrès.** In-18. 3 fr. 50

COSTE (Adolphe). **Hygiène sociale contre le paupérisme** (prix de 5000 fr. au concours Pereire). 1 vol. in-8. 6 fr.

COSTE (Adolphe). **Les Questions sociales contemporaines**, comptes rendus du concours Pereire, et études nouvelles sur le *paupérisme*, *la prévoyance*, *l'impôt*, *le crédit*, *les monopoles*, *l'enseignement*, avec la collaboration de MM. A. BURDEAU et ARRÉAT pour la partie relative à l'enseignement. 1 fort. vol. in-8. 10 fr.

COSTE (Ad.). Voy. p. 2.

CRÉPIEUX-JANIN. **L'Écriture et le caractère.** 1 vol. in-8 avec fac-similé. (*Sous presse.*)

DANICOURT (Léon). **La Patrie et la République.** In-18. 2 fr. 50

DAURIAC. **Psychologie et pédagogie.** 1 br. in-8. 1884. 1 fr.

DAURIAC. **Sens commun et raison pratique.** 1 br. in-8. 1 fr. 50

DAVY. **Les Conventionnels de l'Eure.** 2 forts vol. in-8. 18 fr.

DELBŒUF. **Psychophysique**, mesure des sensations de lumière et de fatigue, théorie générale de la sensibilité. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DELBŒUF. **Examen critique de la loi psychophysique**, sa base et sa signification. 1 vol. in-18. 1883. 3 fr. 50

DELBŒUF. **Le Sommeil et les Rêves**, considérés principalement dans leurs rapports avec les théories de la certitude et de la mémoire. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DELBŒUF. **De l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme.** Étude de psychologie expérimentale. 1887. In-8. 1 fr. 50

DELBŒUF. Voy. p. 2.

DESTREM (J.). **Les Déportations du Consulat.** 1 br. in-8. 1 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **Lettres philosophiques.** In-18. 3 fr.

DOLLFUS (Ch.). **Considérations sur l'histoire.** Le monde antique. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **L'Ame dans les phénomènes de conscience** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DUBOST (Antonin). **Des conditions de gouvernement en France.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50

DUFAY. **Etudes sur la destinée.** 1 vol. in-18. 1876. 3 fr.

DUMONT (Léon). **Le Sentiment du gracieux.** 1 vol. in-8. 3 fr.

DUMONT (Léon). Voy. p. 19 et 22.

DUNAN. **Sur les formes à priori de la sensibilité.** 1 vol. in-8. 5 fr.

DUNAN. **Les Arguments de Zénon d'Élée contre le mouvement.** 1 br. in-8. 1884. 1 fr. 50

DURAND-DÉSORMEAUX. **Réflexions et Pensées,** précédées d'une Notice sur l'auteur par Ch. YRIARTE. 1 vol. in-8. 1884. 2 fr. 50

DURAND-DÉSORMEAUX. **Études philosophiques,** théorie de l'action, théorie de la connaissance. 2 vol. in-8. 1884. 15 fr.

DUTASTA. **Le Capitaine Vallé,** ou l'Armée sous la Restauration. 1 vol. in-18. 1883. 3 fr. 50

DUVAL-JOUVE. **Traité de logique.** 1 vol. in-8. 6 fr.

DUVERGIER DE HAURANNE (Mme E.). **Histoire populaire de la Révolution française.** 1 vol. in-18. 3e édit. 3 fr. 50

Éléments de science sociale. Religion physique, sexuelle et naturelle. 1 vol. in-18. 4e édit. 1885. 3 fr. 50

ESCANDE. **Hoche en Irlande** (1795-1798), d'après des documents inédits. 1 vol. in-18 en caractères elzéviriens. 1888. 3 fr. 50

ESPINAS. **Idée générale de la pédagogie.** 1 br. in-8. 1884. 1 fr.

ESPINAS. **Du Sommeil provoqué chez les hystériques,** br. in-8. 1 fr.

ESPINAS. Voy. p. 2 et 4.

ÉVELLIN. **Infini et quantité.** Étude sur le concept de l'infini dans la philosophie et dans les sciences. 1 vol. in-8. 2e édit. (*Sous presse.*)

FABRE (Joseph). **Histoire de la philosophie.** Première partie : Antiquité et moyen âge. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

FAU. **Anatomie des formes du corps humain,** à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1 atlas de 25 planches avec texte. 2e édition. Prix, figures noires, 15 fr. ; fig. coloriées. 30 fr.

FAUCONNIER. **Protection et libre échange.** In-8. 2 fr.

FAUCONNIER. **La morale et la religion dans l'enseignement.** 75 c.

FAUCONNIER. **L'Or et l'Argent.** In-8. 2 fr. 50

FEDERICI. **Les Lois du progrès.** 1 vol. in-8, 1888. 6 fr.

FERBUS (N.). **La Science positive du bonheur.** 1 vol. in-18. 3 fr.

FERRIÈRE (Em.). **Les Apôtres,** essai d'histoire religieuse, 1 vol. in-12. 4 fr. 50

FERRIÈRE (Em.). **L'Ame est la fonction du cerveau.** 2 volumes in-18. 1883. 7 fr.

FERRIÈRE (Em.). **Le Paganisme des Hébreux jusqu'à la captivité de Babylone.** 1 vol. in-18. 1884. 3 fr. 50

FERRIÈRE (Em.). **La Matière et l'Énergie.** 1 vol. in-18. 1887. 4 fr. 50

FERRIÈRE (Em.). **L'Ame et la Vie.** 1 vol. in-18. 1888. 4 fr. 50

FERRIÈRE (Em.). Voy. p. 32.

FERRON (de). **Institutions municipales et provinciales** dans les différents États de l'Europe. Comparaison. Réformes. 1 vol. in-8. 1883. 8 fr.

FERRON (de). **Théorie du progrès.** 2 vol. in-18. 7 fr.

FERRON (de). **De la division du pouvoir législatif en deux chambres,** histoire et théorie du Sénat. 1 vol. in-8. 8 fr.

FONCIN. **Essai sur le ministère Turgot.** In-8. 2e édit. (*Sous presse.*)

FOX (W.-J.). **Des idées religieuses.** In-8. 3 fr.

GASTINEAU. **Voltaire en exil.** 1 vol. in-18. 3 fr.

GAYTE (Claude). **Essai sur la croyance.** 1 vol. in-8. 3 fr.

GILLIOT (Alph.). **Études sur les religions et institutions comparées.** 2 vol. in-12, tome Ier, 3 fr. — Tome II. 5 fr.

GOBLET D'ALVIELLA. **L'Évolution religieuse** chez les Anglais, les Américains, les Hindous, etc. 1 vol. in-8. 1883. 7 fr. 50

GOURD. **Le Phénomène.** Esquisse de philosophie générale. 1 vol. in-8. 1888. 7 fr. 50

GRESLAND. **Le Génie de l'homme,** libre philosophie. Gr. in-8. 7 fr.

GRIMAUX (Ed.). **Lavoisier** (1748-1794), d'après sa correspondance et des documents inédits. 1 vol. gr. in-8 avec gravures en taille-douce, imprimé avec luxe. 1888. 15 fr.

GUILLAUME (de Moissey). **Traité des sensations.** 2 vol. in-8. 12 fr.

GUILLY. **La Nature et la Morale.** 1 vol. in-18. 2e édit. 2 fr. 50

GUYAU. **Vers d'un philosophe.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

GUYAU. Voy. p. 5, 7 et 10.

HAYEM (Armand). **L'Être social.** 1 vol. in-18. 2e édit. 3 fr. 50

HERZEN. **Récits et Nouvelles.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

HERZEN. **De l'autre rive.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

HERZEN. **Lettres de France et d'Italie.** In-18. 3 fr. 50

HUXLEY. **La Physiographie**, introduction à l'étude de la nature, traduit et adapté par M. G. Lamy. 1 vol. in-8 avec figures dans le texte et 2 planches en couleurs, broché, 8 fr. — En demi-reliure, tranches dorées. 11 fr.

HUXLEY. Voy. p. 5 et 32.

ISSAURAT. **Moments perdus de Pierre-Jean.** 1 vol. in-18. 3 fr.

ISSAURAT. **Les Alarmes d'un père de famille.** In-8. 1 fr.

JANET (Paul). **Le Médiateur plastique de Cudworth.** 1 vol. in-8. 1 fr.

JANET (Paul). Voy. p. 3, 5, 7, 8 et 9.

JEANMAIRE. **L'Idée de la personnalité dans la psychologie moderne.** 1 vol. in-8. 1883. 5 fr.

JOIRE. **La Population, richesse nationale; le travail, richesse du peuple.** 1 vol. in-8. 1886. 5 fr.

JOYAU. **De l'Invention dans les arts et dans les sciences.** 1 vol. in-8. 5 fr.

JOYAU. **Essai sur la liberté morale.** 1 vol. in-18. 1888. 2 fr. 50

JOZON (Paul). **De l'écriture phonétique.** In-18. 3 fr. 50

LABORDE. **Les Hommes et les Actes de l'insurrection de Paris** devant la psychologie morbide. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

LACOMBE. **Mes droits.** 1 vol. in-12. 2 fr. 50

LAGGROND. **L'Univers, la force et la vie.** 1 vol. in-8. 1884. 2 fr. 50

LA LANDELLE (de). **Alphabet phonétique.** In-18. 2 fr. 50

LANGLOIS. **L'Homme et la Révolution.** 2 vol. in-18. 7 fr.

LAURET (Henri). **Critique d'une morale sans obligation ni sanction.** In-8. 1 fr. 50

LAURET (Henri). Voy. p. 9.

LAUSSEDAT. **La Suisse.** Études méd. et sociales. In-18 3 fr. 50

LAVELEYE (Em. de). **De l'avenir des peuples catholiques.** In-8. 21e édit. 25 c.

LAVELEYE (Em. de). **Lettres sur l'Italie** (1878-1879). In-18. 3 fr. 50

LAVELEYE (Em. de). **Nouvelles lettres d'Italie.** 1 vol. in-8. 1884. 3 fr.

LAVELEYE (Em. de). **L'Afrique centrale.** 1 vol. in-12. 3 fr.

LAVELEYE (Em. de). **La Péninsule des Balkans** (Vienne, Croatie, Bosnie, Serbie, Bulgarie, Roumélie, Turquie, Roumanie). 2e édit. 2 vol. in-12. 1888. 10 fr.

LAVELEYE (Em. de). **La Propriété collective du sol en différents pays.** In-8. 2 fr.

LAVELEYE (Em. de). Voy. p. 5 et 13.

LAVERGNE (Bernard). **L'Ultramontanisme et l'État.** In-8. 1 fr. 50

LEDRU-ROLLIN. **Discours politiques et écrits divers.** 2 vol. in-8 cavalier. 12 fr.

LEGOYT. **Le Suicide.** 1 vol. in-8. 8 fr.

LELORRAIN. **De l'aliéné au point de vue de la responsabilité pénale.** In-8. 2 fr.

LEMER (Julien). **Dossier des Jésuites et des libertés de l'Église gallicane.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LOURDEAU. **Le Sénat et la Magistrature dans la démocratie française.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

MAGY. **De la Science et de la Nature.** 1 vol. in-8. 6 fr.

MAINDRON (Ernest). **L'Académie des sciences** (Histoire de l'Académie, fondation de l'Institut national; Bonaparte, membre de l'Institut). 1 beau vol. in-8 cavalier, avec 53 gravures dans le texte, portraits, plans, etc., 8 planches hors texte et 2 autographes, d'après des documents originaux. 12 fr.

MARAIS. **Garibaldi et l'Armée des Vosges.** In-18. (V. P.) 1 fr. 50

MASSERON (I.). **Danger et Nécessité du socialisme.** In-18. 3 fr. 50

MAURICE (Fernand). **La Politique extérieure de la République française.** 1 vol. in-12. 3 fr. 50

MENIÈRE. **Cicéron médecin.** 1 vol. in-18. 4 fr. 50

MENIÈRE. **Les Consultations de Mme de Sévigné,** étude médico-littéraire. 1884. 1 vol. in-8. 3 fr.

MICHAUT (N.). **De l'Imagination.** 1 vol. in-8. 5 fr.

MILSAND. **Les Études classiques** et l'enseignement public. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

MILSAND. **Le Code et la Liberté.** In-8. 2 fr.

MILSAND. Voy. p. 3.

MORIN (Miron). **De la séparation du temporel et du spirituel.** In-8. 3 fr. 50

MORIN (Miron). **Essais de critique religieuse.** 1 fort vol. in-8. 1885. 5 fr.

MORIN. **Magnétisme et Sciences occultes.** 1 vol. in-8. 6 fr.

MORIN (Frédéric). **Politique et Philosophie.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

NIVELET. **Loisirs de la vieillesse ou l'Heure de philosopher.** 1 vol. in-12. 3 fr.

NOEL (E.). **Mémoires d'un imbécile,** précédé d'une préface de *M. Littré.* 1 vol. in-18. 3e édition. 3 fr. 50

NOTOVITCH. **La Liberté de la volonté.** In-18. 1888. 3 fr. 50

OGER. **Les Bonaparte** et les frontières de la France. In-18. 50 c.

OGER. **La République.** In-8. 50 c.

OLECHNOWICZ. **Histoire de la civilisation de l'humanité,** d'après la méthode brahmanique. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

PARIS (comte de). **Les Associations ouvrières en Angleterre** (Trades-unions). 1 vol. in-18. 7e édit. 1 fr. — Édition sur papier fort, 2 fr. 50. — Sur papier de Chine, broché, 12 fr. — Rel. de luxe. 20 fr.

PELLETAN (Eugène). **La Naissance d'une ville** (Royan). In-18. 1 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Jarousseau, le pasteur du désert.** 1 vol. in-18 (couronné par l'Académie française), toile, tr. jaspées. 2 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Un Roi philosophe, Frédéric le Grand.** In-18. 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Le monde marche** (la loi du progrès). In-18. 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Droits de l'homme.** 1 vol. in-12. 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Profession de foi du XIXe siècle.** in-12. 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **La Mère.** 1 vol. in-8, toile, tr. dorées. 4 fr. 25

PELLETAN (Eug.). **Les Rois philosophes.** 1 vol. in-8, toile, tranches dorées. 4 fr. 25

PELLETAN (Eug.). **La Nouvelle Babylone.** 1 vol. in-12. 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). Voy. p. 31.

PELLIS (F.) **La Philosophie de la Mécanique.** 1 vol. in-8. 1888. 2 fr. 50

PÉNY (le major). **La France par rapport à l'Allemagne.** Étude de géographie militaire. 1 vol. in-8. 2e édit. 6 fr.

PEREZ (Bernard). **Thiery Tiedmann.** — **Mes deux chats.** In-12. 2 fr.

PEREZ (Bernard). **Jacotot et sa méthode d'émancipation intellectuelle.** 1 vol. in-18. 3 fr.

PEREZ (Bernard). Voy. p. 6.

PETROZ (P.). **L'Art et la Critique en France** depuis 1822. 1 volume in-18. 3 fr. 50

PETROZ. **Un Critique d'art au XIXe siècle.** In-18. 1 fr. 50

PHILBERT (Louis). **Le Rire**, essai littéraire, moral et psychologique. 1 vol. in-8. (Couronné par l'Académie française, prix Montyon.) 7 fr. 50

POEY. **Le Positivisme.** 1 fort vol. in-12. 4 fr. 50

POEY. **M. Littré et Auguste Comte.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

POULLET. **La Campagne de l'Est** (1870-1871). 1 vol. in-8 avec 2 cartes, et pièces justificatives. 7 fr.

QUINET (Edgar). **Œuvres complètes.** 30 volumes in-18. Chaque volume..... 3 fr. 50

Chaque ouvrage se vend séparément :

1. Génie des religions. 6e édition.
2. Les Jésuites. — L'Ultramontanisme. 11e édition.
3. Le Christianisme et la Révolution française. 6e édition.
4-5. Les Révolutions d'Italie. 5e édition. 2 vol.
6. Marnix de Sainte-Aldegonde. — Philosophie de l'Histoire de France. 4e édition.
7. Les Roumains. — Allemagne et Italie. 3e édition.
8. Premiers travaux : Introduction à la Philosophie de l'histoire. — Essai sur Herder. — Examen de la Vie de Jésus. — Origine des dieux. — L'Église de Brou. 3e édition.
9. La Grèce moderne. — Histoire de la poésie. 3e édition.
10. Mes Vacances en Espagne. 5e édition.
11. Ahasverus. — Tablettes du Juif errant. 5e édition.
12. Prométhée. — Les Esclaves. 4e édition.
13. Napoléon (poème). (*Épuisé.*)
14. L'Enseignement du peuple. — Œuvres politiques avant l'exil. 8e édition.
15. Histoire de mes idées (Autobiographie). 4e édition.
16-17. Merlin l'Enchanteur. 2e édition. 2 vol.
18-19-20. La Révolution. 10e édition. 3 vol.
21. Campagne de 1815. 7e édition.
22-23. La Création. 3e édition. 2 vol.
24. Le Livre de l'exilé. — La Révolution religieuse au XIXe siècle. — Œuvres politiques pendant l'exil. 2e édition.
25. Le Siège de Paris. — Œuvres politiques après l'exil. 2e édition.
26. La République. Conditions de régénération de la France. 2e édit.
27. L'Esprit nouveau. 5e édition.
28. Le Génie grec. 1re édition.
29-30. Correspondance. Lettres à sa mère. 1re édition. 2 vol.

RÉGAMEY (Guillaume). **Anatomie des formes du cheval**, à l'usage des peintres et des sculpteurs. 6 planches en chromolithographie, publiées sous la direction de FÉLIX RÉGAMEY, avec texte par le Dr KUHFF. 8 fr.

RIBERT (Léonce). **Esprit de la Constitution** du 25 février 1875. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

RIBOT (Paul). **Spiritualisme et Matérialisme.** Étude sur les limites de nos connaissances. 2e édit. 1887. 1 vol. in-8. 6 fr.

ROBERT (Edmond). **Les Domestiques.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

ROSNY (Ch. de). **La Méthode conscienciellc.** Essai de philosophie exactiviste. 1 vol. in-8. 1887. 4 fr.

SANDERVAL (O. de). **De l'Absolu.** La loi de vie. 1887. 1 vol. in-8. 5 fr.

SECRÉTAN. **Philosophie de la liberté.** 2 vol. in-8. 10 fr.

SECRÉTAN. **La Civilisation et la Croyance.** 1 vol. in-8. 1887. 7 fr. 50

SIEGFRIED (Jules). **La Misère, son histoire, ses causes, ses remèdes.** 1 vol. grand in-18. 3e édition. 1879. 2 fr. 50

SIÈREBOIS. **Psychologie réaliste.** Étude sur les éléments réels de l'âme et de la pensée. 1876. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

SOREL (Albert). **Le Traité de Paris du 20 novembre 1815.** 1 vol. in-8. 4 fr. 50

SPIR (A.). **Esquisses de philosophie critique**, précédées d'une préface de M. A. PENJON. 1 vol. in-18. 1887. 2 fr. 50

STUART MILL (J.). **La République de 1848 et ses détracteurs**, traduit de l'anglais, avec préface par M. SADI CARNOT. 1 vol. in-18. 2e édition. 1 fr.

STUART MILL. Voy. p. 4, 6 et 9.

TÉNOT (Eugène). **Paris et ses fortifications** (1870-1880). 1 vol. in-8. 5 fr.

TÉNOT (Eugène). **La Frontière** (1870-1881). 1 fort vol. grand in-8. 8 fr.

THIERS (Édouard). **La Puissance de l'armée par la réduction de service.** In-8. 1 fr. 50

THULIÉ. **La Folie et la Loi.** 2e édit. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

THULIÉ. **La Manie raisonnante du docteur Campagne.** In-8. 2 fr.

TIBERGHIEN. **Les Commandements de l'humanité.** 1 vol. in-18. 3 fr.

TIBERGHIEN. **Enseignement et philosophie.** 1 vol. in-18. 4 fr.

TIBERGHIEN. **Introduction à la philosophie.** 1 vol. in-18. 6 fr.

TIBERGHIEN. **La Science de l'âme.** 1 vol. in-12. 3e édit. 6 fr.

TIBERGHIEN. **Éléments de morale universelle.** In-12. 2 fr.

TISSANDIER. **Études de théodicée.** 1 vol. in-8. 4 fr.

TISSOT. **Principes de morale.** 1 vol. in-8. 6 fr.

TISSOT. Voy. KANT, p. 7.

VACHEROT. **La Science et la Métaphysique.** 3 vol. in-18. 10 fr. 50

VACHEROT. Voy. p. 4 et 6.

VALLIER. **De l'intention morale.** 1 vol. in-8. 3 fr. 50

VAN ENDE (U.). **Histoire naturelle de la croyance**, *première partie :* l'Animal. 1887. 1 vol. in-8. 5 fr.

VERNIAL. **Origine de l'homme**, d'après les lois de l'évolution naturelle. 1 vol. in-8. 3 fr.

VILLIAUMÉ. **La Politique moderne.** 1 vol. in-8. 6 fr.

VOITURON (P.). **Le Libéralisme et les Idées religieuses.** 1 volume in-12. 4 fr.

WEILL (Alexandre). **Le Pentateuque selon Moïse et le Pentateuque selon Esra**, avec *vie, doctrine et gouvernement authentique de Moïse.* 1 fort vol. in-8. 7 fr. 50

WEILL (Alexandre). **Vie, doctrine et gouvernement authentique de Moïse**, d'après des textes hébraïques de la Bible jusqu'à ce jour incompris. 1 vol. in-8. 3 fr.

YUNG (Eugène). **Henri IV écrivain.** 1 vol. in-8. 5 fr.

ZIESING (Th.). **Érasme ou Salignac.** Étude sur la lettre de François Rabelais, avec un fac-similé de l'original de la Bibliothèque de Zurich. 1 brochure gr. in-8. 1887. 1 fr.

BIBLIOTHÈQUE UTILE

100 VOLUMES PARUS.

Le volume de 190 pages, broché, 60 centimes.

Cartonné à l'anglaise ou en cartonnage toile dorée, 1 fr.

Le titre de cette collection est justifié par les services qu'elle rend et la part pour laquelle elle contribue à l'instruction populaire.

Elle embrasse l'*histoire*, la *philosophie*, le *droit*, les *sciences*, l'*économie politique* et les *arts*, c'est-à-dire qu'elle traite toutes les questions qu'il est aujourd'hui indispensable de connaître. Son esprit est essentiellement démocratique. La plupart de ses volumes sont adoptés pour les Bibliothèques par le *Ministère de l'instruction publique*, le *Ministère de la guerre*, la *Ville de Paris*, la *Ligue de l'enseignement*, etc.

HISTOIRE DE FRANCE

* **Les Mérovingiens**, par BUCHEZ, anc. présid. de l'Assemblée constituante.

* **Les Carlovingiens**, par BUCHEZ.

Les Luttes religieuses des premiers siècles, par J. BASTIDE, 4e édit.

Les Guerres de la Réforme, par J. BASTIDE. 4e édit.

La France au moyen âge, par F. MORIN.

* **Jeanne d'Arc**, par Fréd. LOCK.

Décadence de la monarchie française, par Eug. PELLETAN. 4e édit.

* **La Révolution française**, par CARNOT, sénateur (2 volumes).

* **La Défense nationale en 1792**, par P. GAFFAREL.

* **Napoléon Ier**, par Jules BARNI.

* **Histoire de la Restauration**, par Fréd. LOCK. 3e édit.

* **Histoire de la marine française**, par Alfr. DONEAUD. 2e édit.

* **Histoire de Louis-Philippe**, par Edgar ZEVORT. 2e édit.

Mœurs et Institutions de la France, par P. BONDOIS. 2 volumes.

Léon Gambetta, par J. REINACH.

PAYS ÉTRANGERS

* **L'Espagne et le Portugal**, par E. RAYMOND. 2e édition.

Histoire de l'empire ottoman, par L. COLLAS. 2e édit.

* **Les Révolutions d'Angleterre**, par Eug. DESPOIS. 3e édit.

Histoire de la maison d'Autriche, par Ch. ROLLAND. 2 édit.

L'Europe contemporaine (1789-1879), par P. BONDOIS.

Histoire contemporaine de la Prusse, par Alfr. DONEAUD.

Histoire contemporaine de l'Italie, par Félix HENNEGUY.

Histoire contemporaine de l'Angleterre, par A. REGNARD.

HISTOIRE ANCIENNE

La Grèce ancienne, par L. COMBES, conseiller municipal de Paris. 2e éd.

L'Asie occidentale et l'Égypte, par A. OTT. 2e édit.

L'Inde et la Chine, par A. OTT.

Histoire romaine, par CREIGHTON.

L'Antiquité romaine, par WILKINS (avec gravures).

L'Antiquité grecque, par MAHAFFY (avec gravures).

GÉOGRAPHIE

* **Torrents, fleuves et canaux de la France**, par H. BLERZY.

* **Les Colonies anglaises**, par le même.

Les Iles du Pacifique, par le capitaine de vaisseau JOUAN (avec 1 carte).

* **Les Peuples de l'Afrique et de l'Amérique**, par GIRARD DE RIALLE.

* **Les Peuples de l'Asie et de l'Europe**, par le même.

L'Indo-Chine française, par FAQUE.

* **Géographie physique**, par GEIKIE, prof. à l'Univ. d'Edimbourg (avec fig.).

* **Continents et Océans**, par GROVE (avec figures).

Les Frontières de la France, par P. GAFFAREL.

COSMOGRAPHIE

* **Les Entretiens de Fontenelle sur la pluralité des mondes**, mis au courant de la science par BOILLOT.

* **Le Soleil et les Étoiles**, par le P. SECCHI, BRIOT, WOLF et DELAUNAY. 2e édit. (avec figures).

* **Les Phénomènes célestes**, par ZURCHER et MARGOLLÉ.

A travers le ciel, par AMIGUES.

Origines et Fin des mondes, par Ch. RICHARD. 3e édit.

* **Notions d'astronomie**, par L. CATALAN, professeur à l'Université de Liège. 4e édit.

SCIENCES APPLIQUÉES

* **Le Génie de la science et de l'industrie**, par B. GASTINEAU.

* **Causeries sur la mécanique**, par BROTHIER. 2e édit.

Médecine populaire, par le docteur TURCK. 4e édit.

La Médecine des accidents, par le docteur BROQUÈRE.

Les Maladies épidémiques (Hygiène et Protection), par le docteur L. MONIN.

* **Hygiène générale**, par le docteur L. CRUVEILHIER. 6e édit.

Petit Dictionnaire des falsifications, avec moyens faciles pour les reconnaître, par DUFOUR.

Les Mines de la France et de ses colonies, par P. MAIGNE.

Les Matières premières et leur emploi dans les divers usages de la vie, par H. GENEVOIX.

La Machine à vapeur, par H. GOUSIN, avec figures.

La Photographie, par le même, avec figures.

La Navigation aérienne, par G. DALLET (avec figures).

L'Agriculture française, par A. LARBALÉTRIER, avec figures.

SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES

Télescope et Microscope, par ZURCHER et MARGOLLÉ.

* **Les Phénomènes de l'atmosphère**, par ZURCHER. 4e édit.

* **Histoire de l'air**, par Albert LÉVY.

* **Histoire de la terre**, par le même.

* **Principaux faits de la chimie**, par SAMSON, prof. à l'Éc. d'Alfort. 5e édit.

Les Phénomènes de la mer, par E. MARGOLLÉ. 5e édit.

* **L'Homme préhistorique**, par L. ZABOROWSKI. 2e édit.

* **Les Grands Singes**, par le même.

Histoire de l'eau, par BOUANT.

* **Introduction à l'étude des sciences physiques**, par MORAND. 5e édit.

* **Le Darwinisme**, par E. FERRIÈRE.

* **Géologie**, par GEIKIE (avec fig.).

* **Les Migrations des animaux et le Pigeon voyageur**, par ZABOROWSKI.

* **Premières Notions sur les sciences**, par Th. HUXLEY.

La Chasse et la Pêche des animaux marins, par le capitaine de vaisseau JOUAN.

Les Mondes disparus, par L. ZABOROWSKI (avec figures).

Zoologie générale, par H. BEAUREGARD, aide-naturaliste au Muséum (avec figures).

PHILOSOPHIE

La Vie éternelle, par ENFANTIN. 2e éd.

Voltaire et Rousseau, par Eug. NOEL. 3e édit.

* **Histoire populaire de la philosophie**, par L. BROTHIER. 3e édit.

* **La Philosophie zoologique**, par Victor MEUNIER. 2e édit.

* **L'Origine du langage**, par L. ZABOROWSKI.

Physiologie de l'esprit, par PAULHAN (avec figures).

L'Homme est-il libre? par RENARD. 2e édition.

La Philosophie positive, par le docteur ROBINET. 2e édit.

ENSEIGNEMENT. — ÉCONOMIE DOMESTIQUE

* **De l'Éducation**, par Herbert Spencer.

La Statistique humaine de la France, par Jacques BERTILLON.

Le Journal, par HATIN.

De l'Enseignement professionnel, par CORBON, sénateur. 3e édit.

* **Les Délassements du travail**, par Maurice CRISTAL. 2e édit.

Le Budget du foyer, par H. LENEVEUX

* **Paris municipal**, par le même.

* **Histoire du travail manuel en France**, par le même.

L'Art et les Artistes en France, par Laurent PICHAT, sénateur. 4e édit.

Premiers principes des beaux-arts, par J. COLLIER.

Économie politique, par STANLEY JEVONS. 3e édit.

* **Le Patriotisme à l'école**, par JOURDY, capitaine d'artillerie.

Histoire du libre échange en Angleterre, par MONGREDIEN.

Économie rurale et agricole, par PETIT.

Les Industries d'art, par Achille MERCIER.

DROIT

La Loi civile en France, par MORIN. 3e édit.

La Justice criminelle en France, par G. JOURDAN. 3e édit.

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris. — 16043.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Format in-8

Volumes brochés à 5 fr., 7 fr. 50 et 10 fr.

AGASSIZ. — **De l'espèce et des classifications**, traduit de l'anglais par M. Vogeli. 1 vol. 5 fr.

STUART MILL. — **La philosophie de Hamilton**, traduit de l'anglais par M. Cazelles. 1 vol. 10 fr.

— **Mes mémoires.** Histoire de ma vie et de mes idées, traduit de l'anglais par M. E. Cazelles. 1 vol. 5 fr.

— **Système de logique** déductive et inductive. 2 vol. 20 fr.

— **Essais sur la religion**, traduit de l'anglais par M. E. Cazelles. 2e édit. 1 vol. 5 fr.

DE QUATREFAGES. — **Ch. Darwin et ses précurseurs français.** 1 vol. 5 fr.

HERBERT SPENCER. — **Les premiers principes.** 1 fort vol., traduit de l'anglais par M. Cazelles. 4e édit. 10 fr.

— **Principes de psychologie**, traduit de l'anglais par MM. Ribot et Espinas. 2 vol. 20 fr.

— **Principes de biologie**, traduit par M. Cazelles. 2e édit. 2 vol. 20 fr.

— **Principes de sociologie**, traduit par MM. Cazelles et Gerschel. 4 vol. 36 fr. 25

— **Essais sur le progrès**, traduit de l'anglais par M. Burdeau. 2e édit. 1 vol. 7 fr. 50

— **Essais de politique.** 1 vol., traduit par M. Burdeau. 2e édit. 7 fr. 50

— **Essais scientifiques.** 1 vol., traduit par M. Burdeau. 7 fr. 50

— **De l'éducation physique, intellectuelle et morale.** 1 vol. 5e édition. 5 fr.

— **Introduction à la science sociale.** 1 vol. 7e édition. 6 fr.

— **Classification des sciences.** 1 vol. in-18. 2e édit. 2 fr. 50

— **L'individu contre l'État.** 1 v. in-18. 2 fr. 50

— **Les bases de la morale évolutionniste.** 1 vol. 3e édit. 6 fr.

AUGUSTE LADRET. — **Les problèmes** (Problèmes de la nature, problèmes de la vie, problèmes de l'âme). 1 fort vol. 7 fr. 50

ÉMILE SAIGEY. — **Les sciences au XVIIIe siècle**, la physique de Voltaire. 1 vol. 5 fr.

PAUL JANET. — **Les causes finales.** 1 vol. 2e édit. 10 fr.

— **Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale.** 3e édit. 2 vol. 20 fr.

TH. RIBOT. — **De l'hérédité psychologique.** 1 vol. 3e édit. 7 fr. 50

— **La psychologie anglaise contemporaine.** 1 vol. 3e éd. 7 fr. 50

— **La psychologie allemande contemporaine** (école expér.). 1 vol. 2e éd. 7 fr. 50

ALF. FOUILLÉE. — **La liberté et le déterminisme.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50

— **Critique des systèmes de morale contemporains.** 1 vol. 7 fr. 50

DE LAVELEYE. — **De la propriété et de ses formes primitives.** 1 vol. 3e édit. (*Sous presse.*)

BAIN. — **La logique déductive et inductive**, traduit de l'anglais par M. Compayré. 2e édit. 2 vol. 20 fr.

— **Les sens et l'intelligence.** 1 vol. traduit de l'anglais par M. Cazelles. 2e édit. 10 fr.

— **Les émotions et la volonté.** 1 vol. 10 fr.

— **L'esprit et le corps.** 1 vol. 4e édit. 6 fr.

— **La science de l'éducation.** 1 vol. 6e éd. 6 fr.

MATTHEW ARNOLD. — **La crise religieuse.** 1 vol. 7 fr. 50

BARDOUX. — **Les légistes et leur influence sur la société française.** 1 vol. 5 fr.

ESPINAS (ALF.). — **Des sociétés animales.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50

FLINT. — **La philosophie de l'histoire en France.** 1 vol. 7 fr. 50

FLINT. — **La philosophie de l'histoire en Allemagne.** 1 vol. 7 fr. 50

LIARD. — **La science positive et la métaphysique.** 1 vol. 2e édit. 7 fr.

— **Descartes.** 1 vol.

GUYAU. — **La morale anglaise contemporaine.** 1 vol. 2e éd. 7 fr.

— **Les problèmes de l'esthétique contemporaine.** 1 vol.

— **Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.** 1 vol.

— **L'irréligion de l'avenir.** 2e éd. 1 vol. 7 fr.

HUXLEY. — **Hume, sa vie, sa philosophie**, et préface par M. G. Compayré. 1 vol.

E. NAVILLE. — **La logique de l'hypothèse.** 1 vol.

E. VACHEROT. — **Essais de philosophie critique.** 1 vol.

— **La religion.** 1 vol. 7 fr.

H. MARION. — **De la solidarité morale.** 2e édit.

SCHOPENHAUER. — **Aphorismes sur la sagesse dans la vie.** 1 vol. traduit par M. J.-A. Cantacuzène. 3e édit.

— **De la quadruple racine du principe de la raison suffisante**, traduit par M. J.-A. Cantacuzène. 1 vol.

— **Le monde comme volonté et comme représentation**, trad. par M. Burdeau. Tome I. 1 vol. 7 fr. 50. Tome II, 1 vol. in-8. 7 fr. Tome III (*sous presse*).

J. BARNI. — **La morale dans la démocratie.** 2e édit. 1 vol.

LOUIS BUCHNER. — **Nature et science.** 1 vol. 2e édit. 7 fr.

JAMES SULLY. — **Le pessimisme.** 7 fr.

V. EGEN. — **La Parole intérieure.** 1 v.

LOUIS FÉRRI. — **La psychologie de l'association depuis Hobbes jusqu'à nos jours.** 1 vol. 7 fr.

MAUDSLEY. — **Pathologie de l'esprit.** 1 v.

CH. RICHET. **L'homme et l'intelligence.** 2e éd. 1 vol.

SÉAILLES. — **Essai sur le génie dans l'art.** 1 vol.

PREYER. — **Éléments de physiologie.** 1 vol.

— **L'âme de l'enfant**, obs. sur le développement psychique des premières années.

WUNDT. — **Éléments de psychologie physiologique.** 2 vol. avec fig.

E. BEAUSSIRE. — **Les principes de la morale.** 1 vol.

— **Les principes du droit.** 1 vol. 7 fr.

A. FRANCK. — **La philosophie du droit.** 1 vol.

E. R. CLAY. — **L'alternative.** 1 vol.

BERNARD PÉREZ. — **Les trois premières années de l'enfant.** 3e édit. 1 vol.

— **L'enfant de trois à sept ans.** 2e édit. 1 vol.

— **L'éducation morale dès le berceau.** 2e éd.

— **L'art et la poésie chez l'enfant.** 1 vol.

LOMBROSO. — **L'homme criminel.** 1 vol. Avec Atlas de 30 planches.

— **L'homme de génie.** 1 vol. avec 11 pl.

E. DE RODBATY. — **L'ancienne et la nouvelle philosophie.** 1 vol.

FONSEGRIVE. — **Le libre arbitre.** Théorie. 1 vol.

G. SERGI. — **La Psychologie physiologique.** 1 vol. avec fig.

L. CARRAU. — **La philosophie religieuse en Angleterre, depuis Locke jusqu'à nos jours.** 1 vol.

PIDERIT. — **La mimique et la physiognomonie.** 1 vol. avec 95 fig.

GAROFALO. — **La criminologie.** 1 vol. 7 fr.

G. LYON. — **L'idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle.** 1 vol. 7 fr.

P. SOURIAU. **L'esthétique du mouvement.** 1 vol.

3 230ST2 005 1
90 53 BR 4194

BF 412 .L84 1889 C.1
L'homme de genie,
Stanford University Libraries
3 6105 041 052 486

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

JUN 6 2000
MAR 27 2000

SEP 12 2001
JAN 9 2001